

Cahiers Ferdinand de Saussure

Revue suisse de linguistique générale

54
2001



Genève
LIBRAIRIE DROZ S.A.
11, rue Massot

2002

Cahiers Ferdinand de Saussure

Revue suisse de linguistique générale
Publiée par le Cercle Ferdinand de Saussure
<http://www.unige.ch/lettres/divers/cfs>

Comité de rédaction:

RENÉ AMACKER, président
MARIE-CLAUDE CAPT-ARTAUD, vice-présidente
CLAIRE-ANTONELLA FOREL, trésorière
ANNE-MARGUERITE FRYBA-REBER, secrétaire
JEAN-PAUL BRONCKART
DANIELE GAMBARARA
EMILIO MANZOTTI
PATRICK SÉRIOT,
délégué de la Société suisse de linguistique

Comité scientifique international:

JEAN-CLAUDE CHEVALIER, Paris
DANIEL DROIXHE, Bruxelles et Liège
KONRAD KOERNER, Ottawa
GILBERT LAZARD, Paris
GIULIO C. LEPSCHY, Londres
RAFFAELE SIMONE, Rome
CHRISTIAN STETTER, Aix-la-Chapelle
PIERRE SWIGGERS, Louvain
PETER WUNDERLI, Düsseldorf

Rédaction:

p. adr. Madame Claire-Antonella FOREL
Chemin des Platières 27
CH-1219 Aïre

Diffusion:

Librairie DROZ S.A.
Rue Massot 11
CH-1211 GENÈVE 12

Publié avec l'appui de l'Académie suisse des sciences humaines et sociales
Tous droits réservés

ISBN: 2-600-00665-6 / ISSN: 0068-516-X

CHRONIQUE

L'année 2001 mérite de passer dans les annales du Cercle. En effet, deux anciens membres du comité, MM. les professeurs Rudolf Engler, qui a été un président toujours attentif à l'avenir de notre société, et Georges Redard, délégué de la Société suisse de linguistique dont les conseils nous ont permis de franchir bien des passes difficiles, viennent de recevoir, l'un et l'autre, le titre de docteur *honoris causa* de l'Université de Genève. Cette distinction rend hommage à leur activité constante au service de la linguistique générale et de la linguistique saussurienne, notamment en Suisse; le Cercle est fier de pouvoir les féliciter ici publiquement.

Bien que nos élections statutaires ne doivent avoir lieu qu'en 2002, il a paru bon au comité du Cercle de pouvoir compter sur les services de deux nouveaux membres genevois, pour l'instant cooptés, à savoir MM. les professeurs Jean-Paul Bronckart, de la faculté de psychologie et des sciences de l'éducation, et Emilio Manzotti, de la faculté des lettres.

Enfin, d'un point de vue plus technique, le Cercle a décidé de créer un site sur la Toile, dont l'adresse est la suivante :

<http://www.unige.ch/lettres/divers/cfs>
(en construction).

COLLOQUE INTERNATIONAL

«CHARLES BALLY»

5 et 6 décembre 1997

DE LA STYLISTIQUE A LA LINGUISTIQUE GÉNÉRALE

Organisé par l'unité d'histoire de la linguistique sous les auspices de la
Société Académique à l'occasion du cinquantième anniversaire de la mort de
Charles Bally

René Amacker

CHARLES BALLY

JUGE DE LA GRAMMAIRE DES FAUTES D'HENRI FREI

0. Entre le *Traité de stylistique française* de 1909 et *Linguistique générale et linguistique française* de 1932, Charles Bally n'aborde guère la linguistique générale que dans ses cours professés à l'Université de Genève. Sa leçon inaugurale de 1913 (*Ferdinand de Saussure et l'état actuel des études linguistiques*) peut difficilement être considérée comme une exception: exercice de circonstance, fait avant tout pour annoncer la future publication du *Cours* et pour en donner une première analyse, ce texte permet au fond essentiellement à Bally de situer ses propres recherches 'stylistiques' relativement aux conceptions de Saussure qu'il vient d'y présenter à grands traits.

En revanche, l'important compte rendu qu'il consacre (*BSL* 23, n° 72, 1922, 117-137) à *La pensée et la langue* de Ferdinand Brunot en 1922 lui permet de prendre date sur plusieurs points théoriques qui sont en cours de lente élaboration depuis 1916. On y trouve ainsi une note sur l'opposition entre le virtuel et l'actuel, une grande note sur la transposition, «ensemble de procédés qui devraient être étudiés systématiquement et à un point de vue strictement statique» (p. 119). On y surprend encore une allusion fugitive aux deux formes de la phrase brisée, à propos de l'intonation et des pauses, qui «créent des types grammaticaux strictement définis» (p. 121), ainsi qu'une définition de la grammaire où l'influence

de Saussure se fait évidemment sentir: «La détermination des idées exprimées par la langue n'est possible que par une analyse parallèle de la matière phonique qui les signifie: l'*identification* des signes linguistiques est inséparable de leur *délimitation*», écrit-il, puisque «valeur et délimitation ne se révèlent que les oppositions entre signes; [...] l'ensemble de ces oppositions n'est autre chose que la grammaire elle-même» (p. 123). Enfin, tout en rappelant la démarche qu'il a suivie dans le *Traité de stylistique française* (p. 161 «et passim») – où il faut bien reconnaître qu'elle n'a pas la netteté qu'il lui prête maintenant – Bally fait allusion de manière plus ou moins nette au critère de la commutation: «La délimitation suppose une technique minutieuse et précise, aussi peu connue et pratiquée que le reste de la statique; les critères qu'elle livrerait au linguiste sont pour lui la seule garantie qu'il n'opère pas sur des idées *a priori*, suggérées par la psychologie ou la logique» (pp. 123-124; on aura remarqué le conditionnel); cette technique «ne peut se fonder que sur les associations et substitutions que font inconsciemment les sujets; on ne doit ni analyser ni interchanger les éléments, ni jouer avec eux par substitution lorsque les sujets eux-mêmes ne pourraient le faire. Ce qu'ils ne comprennent pas ne doit pas être expliqué» (p. 130). Je le dis par parenthèse: ces quelques mots, où se trouve posée l'identification de principe entre le linguiste et le sujet parlant, sont peut-être ce que nous pouvons trouver de plus nettement saussurien chez Bally.

Il est vrai que les cours manuscrits conservés à la BPU recèlent peut-être à cet égard des richesses encore à découvrir. Un document important fournit ainsi bien des informations précieuses concernant l'élaboration des idées de Bally en matière de linguistique générale; c'est le dossier de la thèse de Frei¹.

Après quelques brèves indications sur le dossier lui-même, je rappellerai quel est le plan et quels sont les enjeux de la *Grammaire des fautes*, avant de passer aux commentaires que Bally a notés lors de sa lecture de deux états successifs de l'ouvrage en gestation, en m'attachant bien entendu à celles de ses remarques qui peuvent avoir un intérêt général.

1. Le dossier «*Grammaire des fautes*» du fonds Bally à la BPU

Sous le titre que lui a prêté M^{me} Alice Bally, veuve du linguiste, le dossier en question se donne pour «Exposé critique de la thèse de H. Frei: 'Grammaire des

¹ En décembre 1989, j'ai eu l'honneur de présenter à Gand – M^{me} Huot et Rudolf Engler assistaient à cette table ronde – une communication sur «La genèse de la *Grammaire des fautes* d'Henri Frei», que je fondais précisément sur ce dossier; aujourd'hui, c'est en quelque sorte le pendant 'ballyen' de la même recherche que je souhaite faire connaître.

fautes', présentée à l'Université de Genève, le II [lire: 11].4.29². Commentaire, théories et définitions personnelles de Charles Bally» (Ms. fr. 5125). Il s'agit d'un ensemble (malheureusement relié) de 189 f° dactylographiés et manuscrits, comprenant très vraisemblablement trois liasses, distinctes à l'origine, mais partiellement mêlées dans leur disposition actuelle; on y trouve, en effet, quelques pages que Bally a rédigées en vue de la soutenance, des notes (dactylographiées) portant sur un premier état de la thèse d'Henri Frei, et des notes manuscrites concernant un second état du travail³. Certains feuillets ont été communiqués à Frei, qui les a annotés à son tour, sûrement pour son propre usage, encore que Bally les lui ait apparemment réclamés par la suite: ici ou là, les remarques du candidat sont trop irrespectueuses pour servir à sa discussion avec le directeur de thèse!⁴

2. La Grammaire des fautes: *plan et enjeux*

Le plan de la *Grammaire des fautes* se présente de la manière suivante: l'«Introduction à la Linguistique Fonctionnelle» (pp. 17-39) précède deux parties principales («Assimilation et Différenciation» et «Brièveté et Invariabilité»), comprenant chacune deux chapitres de même titre: «Le Besoin d'Assimilation» (pp. 43-61) et «Le Besoin de Différenciation (Clarté)» (pp. 63-105), d'une part, «Le Besoin de Brièveté» (pp. 109-130) et «Le Besoin d'Invariabilité» (pp. 131-232), d'autre part, suivies enfin d'un cinquième chapitre, formant à lui seul une troisième partie opposée aux deux autres, sur «Le Besoin d'Expressivité» (pp. 233-290); en guise de conclusion, Frei livre deux pages sur le «Conditionnement social des Besoins» (pp. 291-292).

² Indication tirée du f° 2: «le jeudi 11 avril 1929». Comme R. Godel (1980: 119) dit que la soutenance a eu lieu le 9 juillet, il faudrait expliquer cette discrédance; on peut songer, plutôt qu'à une erreur de Godel (pourtant bien sûr possible), au fait que la date indiquée par Bally serait celle de la rédaction de ses notes en vue de la future soutenance; je n'ai pas encore résolu ce petit problème.

³ Un seul exemple de ce désordre: le f° 124 porte sur les pages 63 et 64 du texte soumis par Frei, puis le f° 126 porte sur les pages 37-40 du même texte. Sur la nécessité de distinguer deux séries de remarques, cf. note 14 ci-dessous.

⁴ L'exemple le plus frappant se lit au f° 139. Bally, qui a déjà critiqué la prééminence des besoins (cf. texte n° [8]), répète sa mise en garde en insistant sur le fait que l'haplogogie (en l'occurrence l'absence de liaison), loin d'être un besoin, est un moyen, en particulier quand il s'agit «d'éviter un effet burlesque», calembour (comme «il a trop été dans l'eau») ou autre «effet comique», ou d'éviter l'ambiguïté (p. ex. «trop heureux»); et il précise: «Vous voyez dans quel guêpier nous jette la théorie des besoins pris comme points de départ», phrase que Frei a soulignée, tout en ajoutant en marge: «Quand on prend les procédés comme point de départ, le guêpier est décuplé», note biffée au crayon noir, peut-être par Bally, plus probablement par sa veuve, coutumière de ce type de censure dans les papiers de feu son mari.

Une remarque qui ouvre la présentation du chapitre sur «Le besoin d'Expressivité» montre en quoi cette dernière partie – par laquelle la *Grammaire des fautes* se rattache à l'enseignement du «premier Bally» (si je puis dire) – s'oppose aux deux autres: contrairement au penchant de la pensée «vers l'expression intégrale, personnelle, affective» (selon les termes de Bally 1926: 148 cités par Frei) – c'est-à-dire le besoin d'extériorisation de soi – qui fait l'objet de la stylistique, «les besoins étudiés dans les chapitres qui précèdent peuvent tous se grouper plus ou moins sous un chef unique: le besoin de communication» (p. 233).

Le retour insistant du mot «besoin» dans les titres des différents chapitres correspond à la thèse centrale du livre, «la conception fonctionnelle», qui «fait dépendre la correction ou l'incorrection des faits de langage de leur degré de conformité à une fonction donnée qu'ils ont à remplir» (p. 18). «La linguistique fonctionnelle [...] se place d'emblée sur le terrain statique et cherche à expliquer les faits en les ramenant aux fonctions (besoins, instincts, etc.) qu'ils sont censés satisfaire» (p. 26). Il va sans dire que les faits en question sont les «fautes» du titre, fautes que Frei appelle des «déficits» quand le fait incorrect est «inadéquat à une fonction donnée (par exemple: clarté, économie, expressivité, etc.)» (p. 18).

La fonction ainsi entendue est ce *en vue de quoi* un «procédé» est utilisé (p. 21); la conception fonctionnelle est donc téléologique. «Loin de s'ajouter au langage comme un facteur externe, elle [c'est-à-dire la finalité] en constitue le principe et la raison d'être» (*ibid.*). S'inspirant du *Traité de logique* d'un auteur bien oublié aujourd'hui, E. Goblot, Frei décrit la finalité dans la langue comme un «cycle fonctionnel [...] constitué par un excitant: les déficits; un moyen: les procédés; une fin: les besoins linguistiques» (p. 22)⁵.

Ces quelques informations sur la *Grammaire des fautes* devraient permettre au lecteur de suivre sans trop de difficulté les commentaires que Bally a apportés au texte sans le citer jamais, évidemment. Mais ce qui allait de soi pour le professeur et son étudiant, le texte annoté passant de l'un à l'autre, crée en revanche une situation délicate pour l'observateur étranger, qui ne dispose plus du manuscrit de Frei: si l'on peut reconstituer souvent les idées que Bally critique, il arrive malheureusement aussi parfois que telle ou telle note reste aujourd'hui sibylline. Naturellement, ce sont les premières que je vais exploiter maintenant.

⁵ Il faut comprendre plutôt: la satisfaction des besoins linguistiques. – Quelque part, Bally fait remarquer que le besoin est premier: «Est-ce que le besoin ne préexiste pas au déficit? Comment sentirait-on que qch. manque, si ce n'est par le sentiment que qch. est nécessaire?» (f° 45).

3. *Les commentaires de Bally*

Il est ici presque impossible d'établir un ordre de présentation satisfaisant; je dois me résoudre à user pour ce chapitre d'une *dispositio* purement cumulative, chaque citation ou groupe de citation parlant pour elle-même et faisant en outre l'objet d'un 'commentaire de commentaire' de ma part. De plus (et j'insiste là-dessus), ce que je propose ici n'est qu'un choix très restreint de textes tirés de la masse des observations qui mériteraient, à un titre ou à un autre, d'être citées dans cette analyse.

Après 41 f° destinés à la soutenance, sur lesquels je reviendrai plus tard, on trouve le début d'une liasse portant l'indication: «Notes établies d'après le manuscrit» (f° 42); différents indices, externes et internes, me font penser que ce manuscrit est le second état de la thèse. Néanmoins, malgré le fait qu'il ne s'agit pas des premières réactions de Bally, je commencerai par là.

Dans son ébauche d'introduction, numérotée en chiffres romains, Frei devait avoir opposé la démarche qui partirait de la forme à celle qui partirait du contenu, car Bally recopie le membre de phrase «d'après l'ordre des idées (Bally...)»⁶, pour noter ce qui suit:

[1] Il y a ici une équivoque à dissiper. Je ne crois pas qu'il faille expliquer une langue d'après un système de concepts extérieurs à cette langue; toute la technique de l'identification de mon Tr. de st. fr. prouve le contraire, à savoir que l'idéologie⁷ linguistique doit être le système de sa propre «forme interne». (f° 43).

Il est vrai que Bally est sensible à la détermination réciproque des valeurs dès le *Traité de stylistique*, mais la lecture attentive de l'ouvrage montre qu'il n'y est pas encore aussi radicalement saussurien qu'il voudrait le faire croire *a posteriori*; et d'ailleurs, je soupçonne fort que ce qu'il y a de saussurien avant la lettre dans le *Traité* résulte de l'influence secrète exercée par Saussure à l'occasion de ses cours de grammaire comparée et de ses conversations – conversations que Bally atteste positivement, avec leur importance intellectuelle, dans sa leçon inaugurale (Bally 1913: 9)⁸.

⁶ Cf. Frei (1929: 26): «Nous partirons des besoins et diviserons notre étude en autant de parties que nous croyons reconnaître de besoins fondamentaux». Cette formulation, sans doute plus prudente, doit résulter de la critique de Bally.

⁷ Comprendre: ensemble des 'idées' constituant la forme du contenu d'un idiome donné, c'est-à-dire l'ensemble des signifiés (au sens saussurien du terme).

⁸ «Des papiers manuscrits renferment toute une systématique du langage envisagé dans ses états et ses évolutions; au cours d'entretiens qui me reportent à plus de vingt ans en

Au début d'une partie numérotée en chiffres arabes, Frei semble avoir confondu, aux yeux de Bally tout au moins, les termes de langue et de langage⁹:

[2] Il n'y a de correction qu'en matière de *langue*. Il est essentiel de ne pas employer ces deux mots l'un pour l'autre (remarque générale valable pour tout le travail). J'ai essayé de préciser la différence statique entre *langue*, *langage* et *parole* Lang. et vie 141, 142 et 145 ss.¹⁰ (f° 43).

En marge, Frei commente: «Ceci est une subtilité terminologique. Je distingue simplement entre

- 1) langage correct, traditionnel (= *langue*, By)
- 2) langage incorrect, avancé (= langage, By).»

A ce propos, on doit se demander, d'une part, si la distinction opérée par Bally est nécessaire ou simplement utile, et si Frei (qui la considère comme inutile, on vient de le voir) l'a bien comprise; et, d'autre part, si *langage*, chez l'un et l'autre, n'est pas un terme malheureux, voire exposé à bien des risques de confusion, du point de vue de l'école genevoise de linguistique (puisque *langage* a le sens de *faculté* chez Saussure)¹¹.

[3] Je vous rappelle l'objection qu'on peut vous faire; à côté des besoins constants, il y a les tendances propres à une langue ou à un groupe de langues, et qui ont des causes sociales, et, par suite, diverses, ou même

arrière, il me faisait part de ses idées sur ces matières, et leur notation, même grossière, vaudrait un beau livre.» Cf. encore (*ibid.* p. 17): «... nos entretiens que je regretterai toujours de n'avoir pas notés».

⁹ C'est peut-être encore le cas, du reste, dans le texte imprimé: dès la première page de l'introduction (Frei 1929: 17), on voit coexister l'«état de langue» et le «fait de langage», correct ou incorrect, que le grammairien y observe.

¹⁰ «Si la langue est le trésor de signes et des rapports entre signes en tant que tous les individus leur attribuent les mêmes valeurs, la parole est la mise en œuvre de ces signes et de ces rapports pour l'expression de la pensée individuelle: c'est la langue en action, la langue 'actualisée'. [...] nous précisons en disant qu'ici *parole* désigne *le fonctionnement pur et simple de la langue* [...]» (Bally 1926: 142-143). A propos des différents moyens d'expression, «multiples et divers, inconscients ou prémédités, vulgaires ou raffinés»: «On les a appelés, eux aussi, faute de mieux, 'faits de parole'; nous préférons dire: procédés de langage. Dans cette acception très large et pourtant déterminée, le *langage* désignera ici l'ensemble des moyens par lesquels les sujets peuvent, en marge de la langue commune, rendre d'une façon plus ou moins personnelle leurs pensées, leurs sentiments, leurs désirs, leurs volontés» (*ibid.*, p. 146).

¹¹ A vrai dire, Frei se déclare étranger, du moins à certains égards, à cette école: «Tandis que le point de vue normatif [ce qui ne veut pas dire impératif] caractérise surtout l'école française (Durkheim) et l'école genevoise (De [*sic*] Saussure), le point de vue fonctionnel est mieux représenté par les Scandinaves [...]» (Frei 1929: 18).

des causes purement linguistiques résultant des réactions réciproques des parties d'un système linguistique. (f° 45)

Remarque importante, qui préfigure les études de diachronie systémique telles que l'*Economie des changements phonétiques* de Martinet les a si brillamment illustrées. Il est significatif de la position de Frei de voir comment, dans le texte imprimé de son livre, il a tenu compte, au moins sur un point, de cette observation¹²:

[3a] Ces besoins tantôt s'associent tantôt se heurtent les uns aux autres. L'harmonie et l'antinomie relatives entre les besoins est un fait dont on n'a pas encore tiré toutes les conséquences, mais qui constitue sans doute le facteur principal de la stabilité ou de l'instabilité des systèmes linguistiques. La stabilité d'une langue correspond à un état d'«équilibre des besoins», dans lequel aucun de ceux-ci n'est assez fort pour modifier appréciablement le système; tandis que la direction dans laquelle une langue évolue n'est en fin de compte que la résultante du «parallélogramme des besoins» qui agissent sur elle. S'il est permis de traduire une notion assez précise par un terme vague, cette proportion des besoins linguistiques est au fond ce qu'on appelle le «génie de la langue». (Frei 1929: 28)

Plus loin dans les commentaires de Bally, on trouve, rapportée à une p. 46 du manuscrit de Frei, une longue note sur l'actualisation¹³, dans laquelle on lit en particulier ce qui suit:

[4] J'ai dit que l'actualisation est une prise en extension du sujet et du prédicat. Ce terme me paraît aujourd'hui ambigu, parce qu'on peut le confondre avec la quantification.

Je préférerais donc, s'il est nécessaire de préciser la nature de l'actualisation, parler de localisation dans l'espace ou le temps.

En effet l'actualisation est distincte de la quantification. Celle-ci est parallèle à la qualification (sens large) ou caractérisation. On ne quantifie et qualifie que des virtuels. (f° 68)¹⁴

¹² Pour l'aspect social, on comparera les deux maigres pages qui forment la conclusion de la *Grammaire des fautes*.

¹³ Dans le texte imprimé, Frei en parle notamment pp. 196-197, en renvoyant à Bally (1926: 76s.). Dans le texte de Bally, je n'ai pas trouvé de définition de l'actualisation.

¹⁴ Une observation analogue revient au f° 117-118: «Je ne crois plus que la prise en extension (ou quantification du concept) soit identique à l'actualisation. Un exemple comme *Ces quatre chevaux blancs* montre la distinction à faire entre l'actualisation (ces), la quantification (quatre) et la caractérisation (blancs).»

Suivent des exemples – où il est question de *ces quatre chevaux noirs* – et plusieurs considérations théoriques, impliquant la notion chère à Bally de continuum (qu’il appelle une «question de degré» [f° 54]), ainsi que des remarques sur le cumul de la quantification (indéterminée) et de l’actualisation (indéterminée), par exemple sur *beaucoup (de) x*, qui équivaut à *de* (actualisateur) *nombreux* (quantificateur) *x*. A la fin, Bally ajoute :

[4a] N. B. Toutes ces vues sont, comme le plupart de celles que je note ici, à l’état embryonnaire. Je vous serais reconnaissant, et dans votre propre intérêt, de les énoncer sous ma responsabilité. (*ibid.*)

On ne saurait mieux illustrer une des principales leçons qui se tirent du dossier que j’examine ici, à savoir que le dialogue entre Bally et Frei, noué à l’occasion de la future *Grammaire des fautes*, a permis aux deux linguistes de préciser leurs thèses, et qu’il est donc possible de saisir pour ainsi dire sur le vif et comme par effraction, mais une génération plus tard, un de ces entretiens scientifiques que le Bally disciple de Saussure regrettait si fort de n’avoir pas notés (cf. ma n. 8).

Pour finir cette section théorique, voici une annotation de Bally qui annonce un développement encore à venir, qui prendra une importance considérable quelques années plus tard dans *Linguistique générale et linguistique française*; sous le titre de «Linéarité», qui est vraisemblablement de Frei (encore que les notions en jeu ne figurent pas dans l’index du texte imprimé), on lit entre autre ceci, concernant *Le langage et la vie* (je n’ai pas encore identifié le passage en question; il pourrait s’agir du passage sur la «tendance analytique», LV p. 70s.):

[5] La rédaction de ce passage de LV est malheureusement si ambiguë qu’il a induit Meillet lui-même à penser que j’admets comme normale la linéarité du signe, alors que la non-linéarité me semble être la règle. (f° 73)

Beaucoup plus loin dans le dossier, on trouve un passage qui fait écho à ce texte, et qui me servira, à moi, d’articulation avec la suite; Bally y dessine comme une ébauche de la longue partie de *Linguistique générale et linguistique française* consacrée à la «Non-linéarité ou dystaxie», avec ses nombreuses subdivisions (Bally 1932: 115-141):

[5a] Je crois que ces questions «préjudicielles» sur les faits de non-linéarité (pourrait-on dire: dystaxie?) devraient être liquidées dans un chapitre cohérent où l’on définirait une fois pour toutes ces divers cas, ce qui permettrait des renvois dans les passages d’application. (hypostase, cumul, signe zéro, superposition des signes totaux /p. ex. valeur gramma-

ticale de l'accent/, pléonasmes tels que /belle petite chatte blanche, et en général tous les faits d'accord/, etc.). (f° 148)

La suggestion d'une nouveauté terminologique (dystaxie) est intéressante à plus d'un titre. Non seulement, en effet, Bally conservera bel et bien le terme ici proposé, mais encore cette audace semble faire écho à la fureur néologique de Frei. Je ne m'étendrai pas longtemps sur ce point. Il suffira de dire que les termes nouveaux ou les emplois techniques inattendus de termes usuels conservés dans la *Grammaire des fautes* sont nombreux (on trouve ainsi dans l'index *abstracteur*, *alogisme*, ou *bifurcation*, *molécule*¹⁵, *transfigurer*), mais que ceux que l'auteur, convaincu par les critiques de Bally, a finalement écartés sont légion (*invariabiliser*, *catégorant*, *retapage*, *signalétique*, *polytélie*, *coinçage* [Bally a noté: «äie!»,], *covaluation de la substance en qualité*, *paralogie*, *anasémie*, *homoséquence*, *transplacement*, *brévitité*, et j'en passe). On conçoit que Bally ait pu noter (f° 176): «D'une façon générale, je suis de plus en plus frappé du grand nombre de termes techniques que vous détournez de leur sens usuel ou reconnu.»

Au début de son travail, Frei semble avoir considéré que les besoins auxquels doivent répondre les idiomes sont en nombre indéterminé, sans doute assez élevé, «multiples et souvent contradictoires» (Frei 1929: 18), dit-il dans un passage qui doit remonter à la première rédaction, au moins pour «multiples» (ainsi Bally, pour le critiquer vivement, cite le «besoin d'haplologie» [f° 138], qui a bien entendu disparu de la version imprimée [cf. Frei 1929: 127]); en outre, l'auteur a vraisemblablement commencé par associer un procédé à chaque besoin. C'est ainsi en tout cas que j'interprète quelques observations que Bally a faites sur le premier état du travail:

[6] Les besoins ou tendances sont énumérés un peu pêle-mêle. Je ne vois nulle part mention d'une idée qu'il est difficile de passer sous silence: que les tendances de la langue peuvent être *contradictaires* et *antinomiques* (d'une façon générale: les tendances individuelles et les tendances sociales, la langue au service tantôt du parleur, tantôt de l'écouteur). (f° 89)

Comme le n° [7], ce texte suggère que Bally tente encore, à ce moment du travail, d'imposer son terme favori de 'tendance' contre le terme de 'besoin' que

¹⁵ «Agencement d'une unité avec une ou plusieurs sous-unités en un syntagme» (Frei 1929: 304b). Bally reprendra ce terme, dans une acception légèrement différente, dans *Linguistique générale et linguistique française* (1932: 290) «Tout complexe formé d'un sémantème et d'un ou plusieurs signes grammaticaux [...] nécessaires et suffisants pour qu'il puisse fonctionner dans une phrase.»

Frei, à juste titre, a maintenu avec succès. Quant au fond, le plan de la *Grammaire des fautes* que je vous ai présenté tout à l'heure prouve que l'auteur a tenu compte de la remarque de son lecteur, en opposant assimilation à différenciation, par exemple, ou les besoins de la communication sociale au besoin individuel d'expressivité.

La note suivante a certainement, elle aussi, entraîné une correction de la part de Frei :

[7] Grave question. Sans doute, parler des besoins est naturel : mais éviter de faire croire que les procédés *correspondent* nécessairement aux besoins. Un procédé peut obéir à plusieurs tendances, et une tendance peut utiliser plusieurs procédés. (f° 91)

En effet, on lit, en bonne place dans l'introduction de la *Grammaire des fautes*, cette précision qui résulte de toute évidence de la critique que je viens de citer :

[7a] En principe, besoin et procédé sont asymétriques. Un procédé ne correspond pas nécessairement à un besoin donné, mais peut obéir à des tendances diverses ; inversement, un besoin peut utiliser plusieurs procédés. Il y a donc, par analogie avec ce qu'on appelle la polysémie du signe, un «polytélisme» du procédé, ce terme désignant la multiplicité des fins qu'un même moyen permet d'atteindre, et inversement. (Frei 1929: 26)¹⁶

Frei a résisté en revanche jusqu'au bout en ce qui concerne la prééminence qu'il accorde aux besoins (prééminence logique qu'il met sous le chef de la «manière déductive» d'exposer les faits [1929: 26]). Pourtant Bally a insisté ; d'abord à propos du «besoin d'haplologie» déjà signalé :

[8] Ici d'ailleurs on est amené à se demander une fois de plus s'il n'est pas dangereux de partir des besoins plutôt que des procédés ; «besoin» est une notion fluctuante, car un procédé sert constamment à des besoins différents. En second lieu «besoin» ne recouvre pas la notion, déjà plus solide, de «tendance générale de la langue»¹⁷.

¹⁶ Au f° 98, Bally a noté : «*polytélie* me semble mort-né», commentant évidemment un état du texte dans lequel Frei avait déjà tenu compte de la remarque [7], mais différent de la version imprimée (où la même idée est rendue par *polytélisme*). Cet exemple à lui seul permettrait de conclure à l'existence, dans le même dossier, de notes se rapportant à deux rédactions préparatoires, et à l'erreur de disposition des différentes liasses dans Ms. fr. 5125 – erreur désormais irrémédiable à cause de la reliure de l'ensemble. – Pour un exemple de faute à l'intérieur d'une même liasse, cf. note 3 ci-dessus.

¹⁷ Frei a souligné «plus solide» et l'a flanqué en marge d'un point d'interrogation marquant une perplexité que rien ne nous empêche de partager avec lui.

Dans le texte imprimé, à propos de l'haplogologie justement, Frei parle incidemment d'une «tendance brachylogique» (1929: 130); il n'est pas impossible d'y voir une marque de complaisance, légère et sans conséquence, à l'égard de l'observation de son directeur de thèse.

Plus tard, probablement à propos du second état du texte, Bally semble critiquer sourdement, si je le comprends bien, le cadre conceptuel que Frei s'efforce de construire et qui prendra le nom de linguistique fonctionnelle, ou «science des rapports entre les besoins et les procédés linguistiques» (Frei 1929: 301a):

[9] Je me demande si les termes de correct et incorrect s'appliquent à l'idéal fonctionnel: ils symbolisent plutôt la contrainte sociale dans le langage. Je crois d'ailleurs qu'il y a un autre point de vue: celui des *tendances* profondes de la langue considérée, tendances qui cherchent à triompher et sont tenues en échec, en partie, par la tradition (= la correction). Or ces tendances sont à prendre telles quelles: rien ne prouve[nt] qu'elles visent une communication plus aisée que ce qui existe. Finalement l'idéal fonctionnel est purement subjectif. (f° 44)

Bien entendu, cette probable critique finira par s'estomper et disparaître, Frei précisant toujours mieux son ambition et sa méthode au cours des diverses rédactions de sa thèse.

Les critiques de Bally ont été assez souvent suivies d'effet, comme on vient de le voir à ces quelques exemples. Parfois même, une lecture attentive du dossier permet de découvrir des phrases de Bally que Frei a reprises, souvent telles quelles, dans la version finale de son ouvrage. Ainsi, à propos du rôle que la liaison joue parfois quand il s'agit de distinguer les deux interprétations d'un exemple comme *un marchand de draps anglais* (rôle que Frei avait probablement d'abord surestimé), Bally note ceci (les passages en italique sont rigoureusement identiques):

[10] La différenciation par la liaison *est actuellement plus que fragile*. Ce qui l'emporte, c'est la tendance à la séquence progressive [...]. La construction progressive est une source intarissable d'équivoques pour le syntagme attributif. *Le français est ici vraiment à un point tournant; le sujet mérite une étude approfondie: guetter tous les cas d'attribution équivoque et les trucs employés pour tourner la difficulté.* (f° 134)

Dans la *Grammaire des fautes*, ont lit:

[10a] Dans beaucoup de cas, le français correct ne peut se débarrasser de l'équivoque. Ainsi, un *Monument aux morts pour la patrie*, est-ce un

monument aux morts dédié à la patrie, ou un monument érigé en l'honneur de ceux qui sont *morts pour la patrie*? *Le français est ici vraiment à un point tournant*, si l'on considère les nombreux cas de syntagmatique équivoque appartenant à ce type; *le sujet* vaudrait *une étude* détaillée, et les observateurs du langage spontané devraient *guetter tous les procédés* mis en œuvre par le langage avancé *pour tourner la difficulté*.

Il arrive que la liaison serve correctement à différencier les deux formules [...]. Mais il faut bien avouer que ce procédé *est actuellement plus que fragile*. (Frei 1929: 91-92)

Un second exemple confirme que Frei n'a pas hésité devant ces citations inavouées – et que Bally n'y a vu, je pense, que de la déférence; il fallait bien que l'étudiant, tenace quand il croyait ne pas devoir céder, fasse preuve d'un peu de souplesse quand il ne lui en coûtait pas grand-chose. Après avoir mentionné la «tendance brachylogique» déjà rappelée (dans mon commentaire au texte n° [8]), Frei en cite des exemples (*atelier*; *dmain*; *rnoncer*, qu'il emprunte à une source puriste, et *amner*; *enlver*; *lmarchand*; *i f'saient*); voici ce qu'il dit de ces exemples:

[11] Ce point de phonologie est très important; le parler populaire amène ainsi le français à connaître des consonnes à fonction vocalique (*r l m n* voyelles) telles qu'en possède l'allemand et telles qu'elles existaient probablement en indo-européen. Le français y avait répugné jusqu'à présent. (Frei 1929: 130)

Or Bally, sans doute à propos d'une rédaction insatisfaisante (voire d'une simple allusion) dans l'état précédent de la thèse, avait noté:

[11a] Ce point de phonétique syntactique est très important: le parler populaire amène le français à connaître *r l m n* voyelles tels qu'en possède l'allemand et tels qu'ils étaient probablement en i. e.; or le fr. y a répugné jusqu'ici pour la même raison qu'il rejette les diphtongues. Plus généralement, le fr. tend à terminer les syllabes par la voyelle, régime que la chute de *e caduc* vient troubler (cf. *amner*, *enlver*, etc.). (f° 140)

On voit que Frei a repris l'essentiel de cette observation, y compris les exemples qui s'y trouvent cités.

Cet aperçu des réactions de Bally aux différents états du texte de Frei, et de la manière dont ce dernier y a réagi, devrait avoir fait suffisamment pénétrer le lecteur dans l'intimité de ce dialogue exceptionnel entre le professeur et son futur successeur. Mais on sera peut-être curieux encore de savoir comment Bally a jugé le texte imprimé de la *Grammaire des fautes*. Avant de conclure, je passe

donc en revue maintenant quelques extraits des notes conservées que le directeur de thèse avait préparées pour la soutenance:

[12] Vue objective, qui effarouchera bien des gens. (f° 4)

[13] L'étendue de vos connaissances et notamment votre intimité avec des langues aussi différentes que le chinois et le japonais, voilà ce qui a contribué à vous libérer de beaucoup d'idées toutes faites.

L'action de ces vues comparatives est d'ailleurs latente plus qu'elle ne s'étale, et vous avez très heureusement résisté à la tentation de déballer votre savoir, ce qui aurait faussé la perspective. (f° 5)

[14] L'étude embrasse à peu près la totalité du système. [...] Par là elle acquiert une valeur didactique réelle, l'abondance des exemples faisant toucher <du doigt?> le mécanisme des diverses parties. (f° 6)

Malgré Bally, toujours attentif aux problèmes de l'enseignement et de la vulgarisation¹⁸, je ne suis pas sûr que la *Grammaire des fautes* puisse être utilisée telle quelle en classe, ni même sans doute dans les amphithéâtres de l'Université; cette remarque est peut-être là pour répondre à l'air du temps.

Les commentaires ne sont pas seulement génériques. Voici Bally qui entre dans le vif du sujet:

[15] Les deux axes (discursif et mémoriel)

Principe de méthode excellent, et qu'on devra maintenir en linguistique statique: que tout phénomène général surpris dans le discours a son pendant dans les associations mémorielles. (f° 7)

[16] P. 137 et suiv. jusqu'à 232, partie importante¹⁹.

Pour moi, je mettrais ce chapitre hors de pair. Il y a là toute une grammaire nouvelle en germe. (f° 8)

¹⁸ Ailleurs, Bally, critiquant les abus initiaux de la terminologie, signale à Frei que son livre «sera lu par les non-linguistes comme par les linguistes; il y a avantage à ne pas rebuter le lecteur profane» (f° 52).

¹⁹ Il s'agit du chapitre sur «Le besoin d'invariabilité», avec ses deux grandes subdivisions sur la «transposition sémantique» et la «transposition syntagmatique», où se trouve notamment la théorie de la «condensation» syntaxique (de la phrase en mot). Bally consacra toute une section de *Linguistique générale et linguistique française* à la «tendance condensatrice» (1932: 283-354). Comme ni l'un ni l'autre des auteurs ne mentionne de source, seule l'étude des manuscrits des cours de Bally devrait permettre de trancher la question de la paternité de la notion de condensation.

[17] Condensation de phrase, 175 et suiv.

Partie remarquable. Théorie du subordonatif = verbe transitif condensé (177). (f° 9)

Il faut bien quelques réserves de la part du directeur de thèse :

[18] Critique de la notion de *besoin* [...]

Besoin, d'après Frei, implique finalité. Or finalité suppose quelque souci du mieux faire (que les moyens soient ou non appropriés).

Mais la langue peut obéir à des tendances tenant à des imperfections de l'esprit ou commandées par la langue en dehors des besoins pour lesquels elle est faite.

Exemple :

La tendance à l'assimilation, qu'on nous donne p. 43 comme la forme linguistique de l'instinct d'imitation. L'instinct d'imitation est-il conditionné par une finalité? (f° 10)

Ici, le maître est soit un peu de mauvaise foi soit désireux simplement de faire s'exprimer le candidat sur le besoin et sur la finalité, c'est-à-dire sur la partie proprement théorique de sa thèse, l'«Introduction à la linguistique fonctionnelle» – à quoi les notes de Bally semblent assez curieusement n'accorder aucune importance particulière en tant que conception nouvelle de la science linguistique.

Un peu plus loin, Bally revient sur un point qu'il avait déjà abondamment traité des ses annotations (cf. les textes n° [7] et [8]) :

[19] Discordance des tendances et des procédés.

L'auteur dit p. 269 : «Il est bon de rappeler ici qu'un procédé donné peut servir souvent aux fins les plus diverses»²⁰.

Ce rappel est celui d'un passage analogue p. 26, où il est question du polytélisme des procédés, sans que ce désaccord²¹ soit théorisé [*lecture douteuse (le mot remplace justifié, biffé)*], alors que tout l'ouvrage suppose un parallélisme besoins || procédés. (f° 12)

²⁰ Bally est-il tout à fait loyal? L'auteur fait cette remarque à propos de l'expressivité, qui s'oppose en bloc à tout le reste : une ellipse expressive reste une ellipse, instrument au service de la brièveté. Il est vrai qu'à la page 26 Frei donne le polytélisme pour le «principe».

²¹ Faut-il comprendre la «discordance» que Bally mentionne comme titre de sa note? Ou bien y a-t-il anticipation du désaccord que lui-même croit trouver entre le polytélisme de Frei et le parallélisme mis en œuvre dans son ouvrage? C'est que Frei semble, en effet,

Je termine cette revue par une citation où l'on retrouve ce qui est sans doute la préoccupation foncière de Bally, celle de la caractérisation typologique du français:

[20] Tendances humaines montrant pourquoi la langue parlée, plus spontanée, est assez semblable, d'un idiome à l'autre.

C'est une vue qui aurait pu être signalée [...] et qui servirait de base à une étude comparative.

Elle aurait, entre autres effets, celui de soustraire à la caractéristique de tel idiome particulier ce qu'on retrouve dans tous. (f° 17)

Le reste des notes prévues pour la soutenance entre dans des détails qu'il serait oiseux de reproduire. Mais on ne sera pas surpris de ce que beaucoup portent sur le dernier chapitre de la *Grammaire des fautes*, consacré au besoin d'expressivité: Bally s'y trouvait en terrain familier et pouvait se reposer, en insistant sur la stylistique, des nouveautés difficiles de la linguistique fonctionnelle.

4. Conclusion

A ce long exposé, je ne ferai suivre qu'une brève conclusion, consacrée à ce qui nous apparaît, rétrospectivement, comme une singulière absence.

La lecture du dossier établi par Bally, comme celle de la *Grammaire des fautes*, prouve que deux des représentants les plus créatifs de l'Ecole genevoise de linguistique, les personnalités fortes qui ont occupé la chaire de Saussure, se montrent bien peu saussuriens en pratique, même s'ils recourent ici ou là à des thèses du *Cours*. Si l'attitude de Bally est évidemment conditionnée par le fait qu'il était déjà un chercheur et un savant accompli quand il a pris connaissance de l'enseignement que Saussure avait dispensé entre 1907 et 1911, celle de Frei, futur défenseur sourcilieux des théories du *Cours*, surprend peut-être davantage. C'est que son point de vue se différencie nettement et consciemment de ceux de Bally et de Saussure; en novateur, il devait insister sur son originalité et son indépendance, tout comme son indépendance et son originalité devaient s'offusquer aux yeux de qui n'était en somme pas prêt à les reconnaître pleinement. J'en veux pour preuve une série de malentendus qui se font jour, plus ou

encore assez indifférent pour sa part à la notion saussurienne de délimitations réciproque des valeurs, telle que Bally l'a soulignée dans le compte rendu de Brunot que je citais au début de cet article. La question se pose donc de savoir si Bally a raison de lire un parallélisme besoins-procédés chez Frei, ou s'il n'introduit pas cette notion en superposant sa propre conception à ce qui se trouve effectivement dans la *Grammaire des fautes*.

moins nettement, dans le dossier que j'ai étudié ici, et dans le peu d'écho que Bally a donné dans ses publications postérieures à la thèse si brillante du plus brillant de ses étudiants.

Autre preuve, du côté de chez Frei: la distance qu'il prend soin de souligner entre la linguistique fonctionnelle qu'il inaugure et les positions saussuriennes, distance dont j'ai déjà fait état dans ma note 11. De plus, citant la dernière phrase du *Cours de linguistique générale*, Frei la commente en ces termes: «Dès que l'on considère la langue comme un instrument agencé en vue de fins données, la conception saussurienne devient trop étroite. Comment une science pourrait-elle étudier un instrument envisagé en lui-même et pour lui-même? Nous dirons pour notre part que la linguistique fonctionnelle a pour unique et véritable objet le langage, envisagé comme un système de procédés qui est organisé en vue des besoins qu'il doit satisfaire» (1929: 39).

Voilà une déclaration de principe que Bally, dans le dossier du moins que j'ai analysé, n'a pas jugée, sinon peut-être – mais le lecteur sait comme moi que l'argument est logiquement sans valeur – par son silence même.

Adresse de l'auteur:
René AMACKER
Rue des Charmilles 5
CH-1203 Genève

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Bally, Charles. 1913. *Ferdinand de Saussure et l'état actuel des études linguistiques*. Leçon d'ouverture du cours de linguistique générale, lue le 27 octobre 1913, à l'aula de l'Université. Genève : Atar.
- Bally, Charles. 1926. *Le langage et la vie*. Paris : Payot [recueil de cinq textes, dont l'article homonyme de 1913].
- Bally, Charles. 1932. *Linguistique générale et linguistique française*. Paris: Ernest Leroux.
- Frei, Henri. *La grammaire des fautes*. Paris: Geuthner, Genève: Kundig, Leipzig: Harrassowitz.
- Godel, Robert. 1980. «*In memoriam Henri Frei (5 juin 1899 – 14 novembre 1980)*». *Cahiers Ferdinand de Saussure* 34, p. 117-126.

Pierre Caussat

CHARLES BALLY

FACE A LA PSYCHOLOGIE ALLEMANDE DE LA FIN DU SIÈCLE:
LE PASSAGE COMPLEXE ET CONTINU DE LA SUBSTANCE
A LA FONCTION

Introduction. – Une telle formulation est à la fois tourmentée, contournée et elliptique. C'est aussi que la question qu'elle soulève – ou qu'elle tente de cerner – est embarrassante et difficile à appréhender d'un seul tenant, surchargée de références implicites et diffusant dans de multiples directions.

Dans le foisonnement des problèmes latents et pressants, on peut repérer trois moments particulièrement remarquables :

a) Le «face à» («face à la psychologie allemande») paraît ruser quelque peu avec la question de ce qu'il est convenu d'appeler l'«influence»: une certaine manière de le reconnaître, mais à mots couverts, de façon biaisée, désamorcée de son caractère dogmatique. Car on pressent bien le dogmatisme à l'œuvre de manière insistante dans cette question de l'influence où a tôt fait de se déceler le désir de trouver préparés et comme «préétablis» dans un corps donné de doctrine (ici *la psychologie allemande*) les éléments que l'auteur étudié (ici Ch. Bally) n'aurait eu qu'à recueillir et à apprivoiser. Les données biographiques immédiatement disponibles pourraient autoriser une telle présomption. On sait que

Charles Bally a été étudiant à Berlin, de 1886 à 1891 et qu'il y a suivi, entre autres, les cours des philosophes Wilhelm Dilthey et Friedrich Paulsen (G. Redard, 1982). Mais cette seule donnée permet-elle d'étayer des hypothèses qui pourraient vite se révéler autant de conjectures aventureuses ?

b) D'autant qu'il s'agit de philosophes et qu'on s'est donné comme thème de recherche la «psychologie». Cette querelle de délimitation disciplinaire pourrait être aisément écartée, car la «psychologie» accède en ce temps-là à un rôle et à des enjeux qui débordent les disputes territoriales. Mais c'est pour aussitôt voir s'ouvrir un champ de problèmes complexes et immenses, plus exactement, un chantier ouvert à de permanentes élaborations et restructurations où se mêlent et s'affrontent les questions de logique et d'épistémologie, de distribution des sciences (recouvrement et/ou distinction), sans oublier les conflits «idéologiques» (les droits et les limites du «positivisme» au premier chef). En un mot: existe-t-il quelque chose de tel que *la* psychologie, même spécifiée comme psychologie «allemande»? Ce domaine – et ce concept – sont à la fois omniprésents et insituables. Pour le faire apparaître, au risque d'un excès de schématisme, il suffira de pointer deux traits, eux-mêmes réduits à leurs éléments constituants. C'est d'abord l'extrême extension des questions qui peuvent se réclamer de la «psychologie»; elles vont en effet des recherches menées dans le domaine de la psycho-physiologie et de la psychologie expérimentale en général (pour mémoire, le premier laboratoire au monde en est fondé par Wundt à Leipzig en 1879) jusqu'aux débats, intenses, suscités par les délimitations entre logique et psychologie et les risques d'équivoque engendrés par leur voisinage. Ici, il ne s'agit plus de territoire ou de conflits de compétences, mais d'enjeux philosophiques au sens le plus rigoureux du terme, comme en témoigne la polémique obstinée, radicale, engagée par Husserl (*Logische Untersuchungen* – Recherches logiques – 1^{re} éd., 1900) contre le danger mortel qu'il stigmatise du terme de *psychologisme*; au point qu'il est légitime de parler d'un *Psychologismustreit* – querelle et défi du psychologisme –: en gros, les processus et les événements qui se déroulent à l'intérieur du psychisme concentrent, condensent et saturent tout le sens et toute la charge, toute la teneur (*Gehalt*, *Inhalt*) des vécus psychiques. Le psychologisme consiste à faire passer, indûment et subrepticement, l'étude des causalités psychiques, légitimes en raison des méthodes requises par une science expérimentale, pour la finalité même (sens et portée) de ce qui opère à leur occasion et qui vise tout autre chose, c'est-à-dire un domaine d'idéalités d'un ordre supérieur, sinon transcendant. Il est clair alors que le terme de «psychologie» reçoit une extension telle qu'elle ruine toute possibilité de compréhension, ce que la dénonciation du psychologisme a précisément pour but de redresser en marquant des ruptures infranchissables.

Ce faisant, un tel conflit se révèle comme l'ombre portée, en cette fin de siècle, des questions et des recherches ouvertes par le problème du contenu et du statut des «sciences de l'esprit» (*Geisteswissenschaften*), héritières des reculs manifestés à l'égard du «savoir absolu» de Hegel au nom d'une reconnaissance de l'individu chez Schleiermacher (et d'autres), ainsi que des problèmes à enjeu ontologique liés à la notion d'«esprit objectif» imposée par le même Hegel.

L'enjeu, on le voit, est immense, tant par l'«objet» qui s'y manifeste que par l'histoire qui le manifeste. Il a, pour notre propos, un avantage certain: celui de permettre un assez grand recul par rapport aux questions immédiatement, et étroitement, linguistiques. Mais avec un risque non moins certain, celui de nous en éloigner au point de les voir se diluer et se perdre dans un ensemble trop vaste, et donc non pertinent, pour elles.

c) Au risque, en même temps, d'imposer à ce débat et à celui qui en est l'acteur principal, Charles Bally, la charge de répondre à des questions qu'il ne s'est pas posées, qu'il n'a peut-être jamais rencontrées. C'est pourquoi il est urgent de fixer, au moins par provision, quelques repères susceptibles de conférer un minimum d'entente à cette problématique foisonnante, de délimiter un horizon commun à ses lignes de fuite. Au risque, encore, d'une certaine précipitation, on présupera que ce lieu «commun» pourrait se trouver du côté de la notion de «vie» qui figure, on le verra, comme un des thèmes centraux des «sciences humaines» de ce temps – et, au-delà de celles-ci, d'une part importante des orientations philosophiques concomitantes. (En témoignent les essais de Max Scheler: *Versuche einer Philosophie des Lebens. Nietzsche-Dilthey-Bergson*, 1913, à tonalité positive, et de Heinrich Rickert, *Die Philosophie des Lebens*, 1920, à tonalité critique) – en dépit, ou en raison même, du flou et des équivoques persistantes qui nimbent cette notion. Ainsi, chez Charles Bally lui-même, dès les premières pages de *Le langage et la vie*, où la connotation positive du «vital» («logique vitale», «sens vital») côtoie le risque de virer à une conception réductrice («sens biologique», «fonction biologique»), face négative de son double positif. Mais, de ces flottements et de ces équivoques, nul concept n'est peut-être entièrement indemne à cette époque et en ce débat.

De tout ceci pourrait bien résulter un exposé instable, déséquilibré, voire éclaté. Le recul, signalé un peu plus haut, à l'égard d'un abord frontal de la question posée, porte en lui le risque d'ouvertures excessives, voire de vagabondages complaisants et injustifiés. Mais il peut permettre aussi – et c'est une raison pour accepter d'en jouer le jeu – de donner occasion à des rencontres inattendues, de projeter, en multipliant les feux de croisement, une lumière neuve sur des proximités significatives à la mesure même de leurs effets impré-

visibles. En somme, il s'agit de donner sa chance à ce que je me risquerais à dénommer la pertinence de l'arbitraire. Ce qui ne va pas sans un certain parti pris de témérité, assumé en définitive au nom des bénéfiques escomptés d'une transgression acceptée des verrouillages académiques. Aussi serais-je tenté de donner à cet exposé un sous-titre qui pourrait être le suivant: Charles Bally, ou *le phénoménologue sans le savoir*. Précisons: le témoin et l'acteur, involontaire et cependant résolu, d'une aventure théorique, mais non doctrinale, dans laquelle il joue un rôle exemplaire dans la mesure même où elle le déborde en le provoquant sans cesse. Pour me justifier, j'aimerais tirer argument d'une expérience vécue. Revenant à Bally après tous ces détours, je me suis surpris à y voir vibrer des questions que je ne soupçonnais pas à une lecture antérieure, déroutée et comme désarmée par une langue parfois rugueuse, malhabile, avouée comme telle, ouvertement humble et modeste; bref, un texte qui cache son jeu et qui le joue justement au prix de sa discrétion et de sa modestie.

I – *Le passage de « substance » à « fonction » : transfert résolu et gestion difficile*

1) La référence se lit immédiatement dans le titre de l'ouvrage d'Ernst Cassirer: *Substanzbegriff und Funktionsbegriff*, flanqué d'un sous-titre: *Untersuchungen über die Grundfragen der Erkenntniskritik* (Recherches sur les questions fondamentales intéressant la critique de la connaissance) (tr. fr. Substance et fonction, éd. de Minuit 1977). Cassirer y ausculte le changement de cap pris par l'épistémologie à l'époque contemporaine et qui la fait glisser du parti pris de la substance à celui de la fonction. On ajoutera que ce changement est en fait coextensif à l'avènement de l'épistémologie consciente d'elle-même et que, ce faisant, elle institue l'idée – ou le projet – «structuraliste», ce dont le livre de Cassirer offre un bon témoignage, quelque peu oublié. Que signifie ce transfert? Le concept de «substance» sert de référent commun à trois grands principes: l'existence de «natures» simples données et imposées par leur causalité et leur finalité propres, détectables en dépit des accidents pouvant les brouiller; la traduction de ces natures dans les concepts exprimant leur forme essentielle et inhérents à l'être du réel («adéquation de l'intellect à la chose»); cette traduction s'opère grâce au pouvoir de l'abstraction, elle-même fruit direct de la faculté d'attention. Ces trois caractères résument à gros traits la philosophie d'Aristote qu'on peut définir comme l'expression d'un «naturalisme» assuré, postulant l'existence de «natures» données, capables seulement de se reproduire (sans capacité d'émergence productive). Le concept de «fonction» s'engage dans une direction toute différente, selon trois règles combinées: la présence d'incidences ou d'événements multiples (principe de multiplicité); ces événements s'offrent à être reliés selon des lois de série qui expriment leur

enchaînement (loi sérielle, de progression); ces lois sont obtenues par construction spécifique (inventions d'hypothèses).

Schématisons encore. Du côté de la substance, on aura le schème suivant: les accidents a' , a'' , a''' , etc., rassemblés sous leur chef commun A (et ainsi de suite pour B, C, etc.); l'élément individuel, variant, réintègre le genre «commun» qui seul garantit son statut (sa prédicabilité). Du côté de la fonction, on aura le réseau qui se déploie selon le schème régulateur suivant: $F(a, b)$, $F(b, c)$, $F(c, d)$, etc.; non plus l'unité d'une substance, mais celle d'une règle opératoire ordonnant le transit d'une même opération d'un élément à l'autre de la série; et cette série peut être continuée, en vertu de son dynamisme propre, aussi loin qu'on le pourra, c'est-à-dire jusqu'à ce que l'élément successeur attendu se dérobe ou témoigne d'une altérité rebelle (mais c'est là une éventualité qui aura du mal à se faire reconnaître et qui exigera des révisions déchirantes: principe de faillibilité).

Cette scansion épistémologique se redouble et se renforce d'une dualité «ontologique». Le principe de substance implique, et repose sur, trois thèses: unité (et autorité) de l'Être (identique); hiérarchie des degrés d'être (règle de subordination); recours à l'analogie (co-appartenance des différents ordres, entraînant leur ressemblance, mais seulement partielle). A l'option fonctionnelle répondent trois contre-thèses: univocité de l'être (d'où une égale dignité de tous les êtres, reconnus dans leur diversité); co-ordination différentielle (schéma relationnel extensible indéfiniment); règle heuristique de l'homologie (applicabilité d'un même réseau d'opérations à des «matières» différentes, ainsi de la mathématique à la physique, à la chimie, à la biologie, etc.).

2) Voilà pour le principe (ou le schéma). Ramenée à ses conditions effectives de mise en œuvre ou, mieux, d'incarnation, une telle dualité traverse et travaille toute l'histoire de la science et de la philosophie, et singulièrement depuis qu'a été entreprise la contestation résolue du principe aristotélicien de substance au cours, surtout à la fin, du Moyen âge et au long des temps modernes. Elle s'est faite par vagues successives, chaque fois neuves et radicales, la dernière en date étant celle que Kant a marquée du sceau, et du terme, de «révolution copernicienne» et qui sert de référence patente, bien que non expressément doctrinale, à Cassirer pour nourrir son exposé. Il est évidemment hors de question d'en tenter ne fût-ce qu'un résumé. On se contentera de mettre en valeur trois moments clés de la réforme kantienne. C'est d'abord le principe d'«expérience» (*Erfahrung*), milieu univoque et condition insurpassable de tout ce qui peut arriver à l'être et à la connaissance. Rien n'est qui ne soit expérimentable (rencontré, affronté, débattu, pensé). Hors de l'expérience, il n'est que chimères ou idées

vides. Mais l'expérience appelle, comme d'elle-même, sa mise en ordre (et en concepts); autant dire qu'elle appelle, au plus intense d'elle-même, une règle ordonnatrice, laquelle se fonde, en dernière instance, sur la présence exigeante d'un «Je pense», capable d'exercer, à son égard, le rôle de partenaire associé, à la fois répondant et interpellant; si bien qu'au bout du compte, on peut énoncer la règle suprême de l'ordre expérimental:

«Les conditions a priori d'une expérience possible sont en même temps les conditions de la possibilité même des objets de l'expérience» (Critique de la raison pure, Analytique transcendantale, ch. 2, 2^e section; tr. fr. pp. 898-899).

Cet «en même temps» marque l'immanence de l'ordre instruisant l'expérience aux processus qui la parcourent et l'exhibent. L'expérience est en même temps opérable et opérante, provoquante et structurable, voire structurante, en vertu de la puissance d'un «Je pense» qui ne se pense que dans la mesure où il pense son autre, le divers du monde. On peut parler d'un *vinculum functionale*, exerçant ses opérations sur l'effacement de tout *vinculum substantiale*, ancré dans la nature ou en Dieu. Expérience du monde et expérience de soi (pensant) sont intimement et irrévocablement associées.

Associées, mais non confondues, sous peine de nier, ou de noyer, l'instance rectrice, ce «Je pense» qui est l'opérateur décisif, le point archimédien de toutes les opérations induites, en quelque sorte la fonction-source des fonctions dérivées. Et source au sens quasi métaphysique d'«origine» (*origo*) et métaphorique de flux en son cours initial (*fons*), qui trouve à s'exprimer dans la formule vigoureuse et fameuse dans laquelle Kant condense le «principe» des opérations schématisantes à l'œuvre au plus secret de l'expérience, en ce lieu dérobé où s'articulent intuitions et concepts (les données sensibles et les exigences intellectuelles). Il y parle

... d'«un art caché dans les profondeurs de l'âme humaine dont nous aurons de la peine à amener la nature à dévoiler un jour les vrais opérateurs et à les mettre à découvert sous nos yeux» (Critique de la raison pure, 2^e partie, La logique transcendantale, 2^e livre, L'analytique des principes, ch. 1: Du schématisme des concepts purs de l'entendement; tr. fr. (modifiée), p. 887).

Les quelques pages (à peine une dizaine) qui constituent la gangue de ce joyau ont pu être considérées comme le centre de gravité de tout l'ouvrage et, au-delà de ce dernier, comme le vecteur de la réforme kantienne en cours d'élaboration. Et, pour le dire de manière peut-être trop audacieuse ou trop raccour-

cie, il est permis d'y lire l'annonce prophétique du romantisme (en son œuvre poétique), de la «philosophie du langage» de W. von Humboldt et, par le relais de la *Doctrina de la science* de Fichte, le stimulant programmatique des recherches et des problèmes qui vont se déployer autour et à l'ombre du terme trop générique de «psychologie», c'est-à-dire de la science qui se donnera pour tâche de relever le défi lancé par Kant en mettant à découvert les arcanes de cet «art» enfoui dans les «profondeurs de l'âme humaine».

3) Ce n'est pas peu. Mais le plus difficile et le plus résisant résident sans doute dans la possibilité même de définir de manière non équivoque un tel «objet». Car la «psyché» – nous userons de ce terme à l'occasion par pure commodité – a des propriétés telles qu'elle a une manière de se manifester qui la fait différer des manifestations de la «nature», sans s'ériger pour autant dans un «hors nature» ou, plus encore, dans une «sur-nature». Elle est nature, elle aussi, ce qui répond à l'anti-platonisme saturant l'entreprise de la «révolution copernicienne». Mais nature d'un autre ordre, opérant selon d'autres règles et pour d'autres finalités. Au fond, la finalité de la nature, au sens usuel, consiste à fournir un tremplin et un stimulant aux forces «cachées» de la psyché. Aussi, tout est-il accompli avec la nature quand on a déployé l'ordre sériel de ses «phénomènes», même si ce déploiement se produit selon un processus infini.

«Dans l'intérieur de la nature, ce sont l'observation et l'analyse des phénomènes qui y pénètrent, et on ne peut jamais savoir jusqu'où ces démarches pourront aller avec le temps» (Critique de la raison pure, fin de l'Analytique transcendentale, Appendice, tr. fr. La Pléiade, p. 1001).

Autrement dit, l'intérieur ne se déchiffre pas ailleurs qu'à l'extérieur, dans la suite successive des opérations qui «épèlent» les phénomènes. En ira-t-il de même avec le «Je pense» et les «profondeurs de l'âme humaine» qui renvoient à un autre ordre, celui d'une intériorité accessible au «sens interne» précisément, mais avec quelle extension, et jusqu'à quel degré? Se trouve posée par là la question de sa puissance propre et de ses limites. «Interne», il s'offre avec une proximité et une intensité inconnues des phénomènes du «sens externe». Ces traits lui confèrent-ils cependant un caractère absolu, voire transcendant? Non, car il échapperait alors au statut de «sens» pour se convertir en «méta-sens», «ultra-sens», transgressant ainsi les conditions de toute expérience impliquant son caractère relationnel et phénoménal. (Cf. la fin du paragraphe d'où est tiré l'extrait cité ci-dessus). La distinction, voire l'opposition entre l'«interne» et l'«externe» se montre source de tensions inapaisées, peut-être inapaisables. Dans l'un et l'autre cas, on a affaire à des phénomènes donnés, mais relevant d'un régime différent de donation. La donation «externe» implique une réception

dont l'épreuve, d'abord passive, ouvre un champ vaste et mobile à l'exercice des opérations de découpe et de construction menées par l'entendement. D'emblée active, la donation «interne» découvre vite les limites qui lui barrent l'accès à une intuition directe et nue; à la fois immédiate et médiata, se donnant ses données sans cesser de les recevoir par détours, elle joue de sa différence, inamovible et strictement insituable, avec les données externes. Cette tension se retrouve et s'amplifie dans le couple des termes qui, au cours de la deuxième moitié du siècle vont qualifier respectivement les «sciences de la nature» (*explication*) et les «sciences de l'esprit» (*description* ou *compréhension*), sans que le statut d'une telle distribution soit clairement fondé pour autant. Ainsi de la «description» («compréhension»): donation directe, en principe sans écran, donc manifestant l'immanence radicale de l'expérience à elle-même, à un point tel qu'elle pourrait, ou paraît, céder aux sirènes de la transcendance. *Horrescimus referentes*. Imminente et tentante, la transcendance doit d'autant plus être exorcisée, ce qui se négocie avec le concept de «transcendental» qui apparaît alors comme le défi et le tourment de toute la philosophie allemande de ce temps, divisée, déchirée et se déchirant entre un immanentisme auto-transcendant (dont une des formes récurrentes s'exprime dans le logicisme de Hegel et de Husserl) et un immanentisme à postulation radicalement positive, voire positiviste (traqué dans les laboratoires de psychologie expérimentale). Convergence et divergence difficiles à démêler, en dépit d'un parti pris visible d'opposition.

4) Cette opposition – ou faut-il dire: division du travail? – s'incarne en deux figures de choix, Wundt et Husserl, aux antipodes l'un de l'autre, en principe, et dont l'opposition même, délibérée ou non, il n'importe, scande la plupart des problèmes qui agitent la recherche psychologique et trouvent dans le concept de *psychologisme*, forgé par Husserl, leur référence obligée. Et pourtant, curieusement, au plus fort de la distance qui sépare ces deux témoins, on voit poindre une convergence inattendue et déroutante, révélatrice des embarras et des résistances de la «fonction» sur le terrain où elle était appelée à triompher. Exprimée de manière quelque peu schématique, la thèse défendue ici se formulera ainsi: avec les problèmes et les données concernant la psyché, on n'a affaire en principe qu'à du fonctionnel, et c'est bien en effet ce que les doctrines adverses de Wundt et de Husserl mettent en lumière. Mais un fonctionnel tellement poussé et accompli qu'il donne lieu à un «fonctionnement» aspirant à reconstituer la substance perdue, ou mimant à tout le moins son évocation nostalgique.

Wundt (1832-1920) construit une correspondance continue entre les deux instances alternantes du psycho-physique et du psychique, au point qu'on pour-

rait lui appliquer la thèse spinoziste: l'ordre et la connexion des idées (ici: du psychisme) sont les mêmes que l'ordre et la connexion des choses (ici: du psycho-physique). Cette correspondance est telle que les deux instances ne cessent de se complexifier l'une et l'autre en raison même de leur relation en miroir l'une face à l'autre; d'où un développement continu et ascendant, constamment solidaire et concertant, de l'une et de l'autre et qui aboutit à les fondre dans leur produit émergeant ultime, la conscience humaine dans la multiplicité proliférante et ordonnée de ses œuvres (langage, culture, institutions, etc.). Triomphe de ce que, par décalque, on peut appeler un psycho-physiologisme intégral.

Husserl (1859-1938) prend une voie rigoureusement inverse, faisant choix d'une rupture radicale entre les deux ordres afin de sauver la vérité du psychique, repérable à deux traits fondamentaux: une immanence absolue du psychique à lui-même (non pas déchiffrable ou épelable, mais immédiatement lisible en son évidence); sa destination ultime qui en fait le lieu révélateur d'essences idéales données sans intermédiaire ni construction (sans «explication», pour reprendre le concept problématique central). Qu'on en juge:

«Il n'y a dans la sphère psychique aucune distinction entre apparaître et être ... Le psychique est «un vécu» ... qui apparaît comme lui-même, par lui-même, dans un flux absolu ... Toute chose psychique qui est ainsi expérimentée est donc ... comprise dans une totalité compréhensive, dans une unité «monadique» ... qui en soi n'a absolument rien à faire avec l'espace, le temps, la substantialité et la causalité, mais qui a ses «formes» à elle absolument uniques». (Husserl, 1910; tr. fr. pp. 83-85).

Comparons alors avec Wundt:

«...l'expérience interne possède pour nous une réalité immédiate, alors que les objets de l'expérience externe ... ne nous sont donnés que médiatement ... Les éléments ultimes d'où on doit déduire une théorie psychologique autonome des événements coordonnés de l'expérience interne n'ont rien à voir avec des hypothèses touchant à l'essence de l'âme, ce sont des faits immédiatement donnés, dans leur extrême simplicité, de l'expérience interne ... La psychologie pourra ainsi s'approcher toujours davantage d'une pure science expérimentale, alors que la physique ne cesse en un sens de s'en éloigner». (Wundt, 1877; t. 2, ch. 24).

On voudrait croire à une opposition tranchée. Mais, entreprise à partir d'une telle prévention, la confrontation des deux théories aboutit à un résultat extrêmement surprenant et paradoxal: l'examen des fonctions constituant le psychisme et déployées avec minutie dans les recherches respectives des deux théoriciens

conduit progressivement la «fonction» à se reconvertir en «substance». A un substantialisme de l'évolution psycho-physique s'oppose un substantialisme (ou essentialisme) des donations psychiques ultimes. Opposition résolue et sans concession, mais curieusement sous-tendue par un projet formellement identique: tout se passe comme s'il s'agissait, pour l'un et pour l'autre, de parvenir à débusquer les secrets enfouis dans les «profondeurs de l'âme humaine» et de les exposer à découvert sans le moindre reste. Deux questions s'imposent alors immédiatement: si, face à une telle aventure, on est en droit de parler de trahison, quelles défaillances ont pu la permettre et quels freins faut-il introduire pour en éviter le renouvellement? Mais, ce faisant, ne risque-t-on pas de condamner l'intention scientifique à un excès de prudence ou de modestie contraire à ses exigences théoriciennes? Une théorie non spéculative (non logiciste ou positiviste) de la vie psychique est-elle possible?

II – *Echec à la substance et renaissance de la fonction:
l'émergence de Dilthey et de Bally*

L'enjeu décisif, au cœur de ce débat, concerne le rôle et le statut de l'*expérience* qui s'est imposée dès le départ comme milieu et moment déterminants de la «révolution copernicienne» (et, à vrai dire, de tous les alluvions qui lui viennent d'une longue histoire qu'elle tente de stabiliser). L'expérience stipule et désigne une origine radicale, ce en-deça de quoi on ne peut régresser, sous peine de recourir à des postulats arbitraires (purements abstraites et spéculatives). Mais, ce faisant, la pensée ou, comme on voudra, la raison, affronte un défi redoutable. Reconnaître l'expérience, ce n'est pas la subir ou, au mieux, la décalquer. Au contraire: la reconnaître pour mieux penser *avec* elle, face à elle, éventuellement contre elle, jamais sans elle. Autrement dit, reconnaître une dette, non comme une culpabilité à expier, mais comme une première mise à transformer. Ce qui suppose à la fois une antériorité et une persévérance, ou encore une réception intense et réitérable, sans accomplissement définitif, ni du côté de l'«objet» donné, ni du côté du «sujet» pensant. Autant dire que l'expérience n'est ni simple ni ordonnée; un potentiel latent, complexe, instable qui joue à déjouer et à provoquer. Aussi risque-t-on toujours de l'ordonner trop vite, comme on le voit chez Kant lui-même qui oppose expérience (*Erfahrung*) à perception (*Wahrnehmung*) pour mieux souligner, face au rapport purement subjectif de celle-ci, le rôle (la fonction) de «propriété constitutive de l'objet» assumé par la première (grâce à quoi tous les jugements d'expérience s'accordent entre eux en même temps qu'ils s'accordent légitimement à l'objet) (*Prolégomènes à toute métaphysique future*, § 18). C'est pourquoi on pourra toujours faire appel du verrouillage précipité qui fige ainsi l'expérience, au nom de potentiels encore

en réserve. C'est ce qui veut se dire dans le terme qui entre alors en concurrence avec *Erfahrung*, au nom d'une fidélité renouvelée à son inspiration initiale. Ce terme, c'est *Erlebnis* par lequel cherche à se dire tout à la fois une proximité, une intensité et une virtualité. L'«*Erlebnis*», c'est l'expérience ouverte, fluide, fluante, active; en un mot: vivante, vécue, vivifiante (en jouant sur le sémantème «vie» – *Leben* –).

Pour mieux en saisir la portée, on fera un détour par William James qui tente, en sa langue, de dire la même chose. Qui plus est: au même moment et dans les parages de Bally, en vertu de ce qui pourrait n'être qu'un accident historique. Il se trouve que James avait été invité à faire des conférences à Genève; malade, il a dû se dédire et c'est Théodore Flournoy qui prend la relève en présentant la philosophie de James dans une série de cours publiés peu après (*La philosophie de W. James*, 1911). Dans le chapitre intitulé «Empirisme radical», Flournoy propose, pour rendre l'anglais *to experience*, le signifiant français *expérencier*, qu'il justifie ainsi:

«Tout ce qui est expérencié est réel, tout ce qui est réel est expérencié ...» (Il ajoute en note :) «Expérencié veut dire senti, perçu, éprouvé, vécu – dans le sens de l'allemand *erleben*, *Erlebnis* (plutôt que *Erfahrung*)».

«... ni dispersion ponctuelle ni unité substantielle ... L'Expérience ou la Réalité, chez James, désigne au premier chef, la chose la plus concrète, la plus positive, la plus immédiate et directement donnée qui se puisse, à savoir notre moment présent lui-même, l'*Erlebnis* actuel total, tel que nous le vivons dans toute sa complexité et sa plénitude ...» (*op. cit.*, pp. 87-88).

Concret contre abstrait. C'est encore trop peu dire; concret en un sens fort: concrétude, concrétion en train de prendre, intensité du moment où me voici engagé; sans distance et en même temps sans fusion, à une distance infiniment proche, donnant son vécu à savourer, sans imposer pour autant une immersion totale, invitant au contraire l'expérimentant à le prolonger dans une reprise réflexive et critique. Singularités conjointes de l'«impression» et de ses suites exprimables.

On n'en a pas fini avec James. C'est le moment de revenir à une de ses cibles favorites qu'il a rendue fameuse sous le nom de *psychologist's fallacy*. «Fallacy», c'est, littéralement, paralogisme (*fallacium*). Mais, ici, avec un sens marqué, comme dans *subreption*, largement employé par Kant et qu'on retrouve dans le terme poppérien de *Verfälschung*: perversion falsifiante. James dénonce la perversion du psychologue qui instille subrepticement les concepts de son

domaine de compétence, en croyant rendre par là une expérience qu'il n'a pas pris le temps d'écouter et qu'il se condamne ainsi à méconnaître, voire à trahir entièrement. Cette accusation porte loin, au-delà en tout cas des seuls psychologues. On parlerait tout autant d'«ethnologist's fallacy» et, pourquoi pas, de «linguist's fallacy». Ce terme pourrait servir de patron à maintes des critiques adressées par Bally à la corporation des linguistes, et aussi bien à lui-même. On y reviendra.

En cette affaire, James consonne avec Bergson – et, on le sait, les deux philosophes ont fort bien perçu leur proximité. Un seul exemple, emprunté à l'«Essai sur les données immédiates de la conscience» (1888): Bergson y explore, dans l'esprit du *stream of consciousness* de James, les interférences (subreptions) entre succession et ligne, durée et espace:

«Qui ne voit que, pour apercevoir une ligne sous forme de ligne, il faut se placer en dehors d'elle, se rendre compte du vide qui l'entoure, et penser par conséquent un espace à trois dimensions? Si notre point conscient A n'a pas encore l'idée d'espace ... la succession des états par lesquels il passe ne saurait revêtir pour lui la forme d'une ligne; mais ses sensations s'ajouteront dynamiquement les unes aux autres, et s'organiseront entre elles comme font les notes successives d'une mélodie par laquelle nous nous laissons bercer ... dès l'instant où l'on attribue la moindre homogénéité à la durée, on introduit subrepticement l'espace». (ch. 2, Temps homogène et durée concrète, 1959, pp. 69-70).

La mélodie n'est concrète que dans son actualisation successive; elle ne saurait donc coïncider avec sa figuration linéaire (par exemple, la partition imprimée): plénitude interne face à épure accomplie.

2) Il y a ainsi une forme propre du concret. Mais elle se révèle vite ambiguë en ce que sa consistance apparaît couplée à une fragilité et à une vulnérabilité surprenantes qui la mettent à la merci de captations aliénantes; sur le modèle du transfert de la durée à l'espace, on aura un transfert du sens interne au sens externe et de l'*Erlebnis* à l'*Erfahrung*. Ce transfert produit un effet de masque qui impose une dissimulation aux «données immédiates», voire les fait grimacer en les rendant méconnaissables. De là l'urgence d'un appel à l'*Erlebnis*, en tant que promesse d'un retour au vécu originaire en son dynamisme irréductible (non captable). Mais il est alors insuffisant et réducteur de parler de retour; plutôt un repli sur un sol meuble en attente et en désir de germinations, c'est-à-dire de sève créatrice. Dans *Erlebnis* luit *Leben*, une vie en son vivre propre, autonome mais non fermé, capable de résister aux captations aliénantes et, mieux encore, de convertir leur menace latente en promesses d'œuvres futures. Ou encore: le

«vivre» comme processus à origine insituable et qui en hérite pour la transformer en origine actuelle, source de développements nouveaux, à fondation différée (qui se fonde dans la mesure où elle se sépare d'elle-même afin de se trouver dans un futur encore indéterminé); la tentation substantielle s'abolit en devenir qui se fait fonction de sa phénoménalité réitérée, réinstaurée sans cesse.

C'est ce que refuse, interdit ou simplement ignore l'«idéalisme» de l'*Er-fahrung*. Wundt et Husserl vont nous servir encore une fois de témoins. En dépit de ce qui les sépare ou de ce en quoi ils croient se séparer, subsiste entre eux une convergence flagrante: l'assurance de maîtriser le flux entier de la vie psychique et de parvenir à son couronnement. Ainsi Wundt:

«... la permanente relation réciproque entre face physique et face psychique conduit à l'hypothèse que ce que nous dénommons du terme d'âme est l'être interne de la même unité que celle que nous apercevons extérieurement sous la forme du corps qui lui appartient ... L'être spirituel est la réalité des choses et il a le développement pour propriété la plus essentielle. La conscience humaine est pour nous la cime de ce développement; elle constitue le point nodal dans le cours de la nature, cours dans lequel le monde se recueille et se retourne en pensée (*sich besinnt*) sur lui-même. Non pas être simple, mais le produit développé d'innombrables éléments, l'âme humaine est ainsi, pour reprendre les termes employés par Leibniz, un miroir du monde». (Wundt, *op. cit.*, 1887, in fine).

En apparence, Husserl se situe aux antipodes, dans une radicalité logicienne inexpugnable:

«De même que les nombres ... ne surgissent ni ne disparaissent avec l'acte de la numération et que par suite la série infinie des nombres représente une totalité (*Inbegriff*: ensemble inclusif) d'objets généraux objectivement immuables, ... de même en est-il aussi des unités idéales purement logiques ... bref, des significations logiques. Elles forment une totalité idéalement fermée d'objets généraux, par rapport auxquels le fait d'être pensés et exprimés est contingent ...». (Husserl, 1900, t. 2, 1^{re} Recherche: Expression et signification, tr. fr. p. 123).

En dépit des différences manifestes, ces deux extraits partagent une même exubérance, une même extase d'accomplissement (double: d'un parcours spéculatif et d'un achèvement graphique (ivresse de fin de paragraphe). Il y a un dernier sommet comme il y a un dernier mot, d'où il est possible de contempler (*mimer*) l'ensemble du parcours accompli. Ensemble refermé, unité idéale, totalité clôturée, avec, pour corollaire, dans les deux cas, même si c'est plus net

chez Husserl, une même hostilité à la contingence, un même empressement à la déclarer abolie. A quoi bon alors tout ce parcours ? N'était-il destiné qu'à répéter et à confirmer une origine intemporelle, assurée de sa fondation avant même de l'avoir mise à l'épreuve ? Cette ivresse a toutefois un prix ; elle conduit à sacrifier, avec la contingence, l'un de ses acteurs principaux, le langage, en ses devenirs et en ses variations complexes. On est tenté de dire que le signifié dévore le signifiant. On dit trop peu. Le signifié est partie prenante du signifiant. Ce qui s'exalte ici, c'est un référent majeur, le Référent suprême («miroir du monde»), âme, idée, forme, comme on voudra, mais totale, centrée, Un et Tout (Hen Kai Pan ...). En d'autres termes, se trouve mis hors circuit et effacé le moment (l'aventure, le devenir) de l'*expression*. (Husserl en témoigne fortement : l'expression constitue un moment initial, mais destiné à s'évaporer dans la mesure où il se transmue en sa destination ultime, la signification logique). Qu'est-ce donc qu'incarne alors l'expression ? Schématiquement, pour le moment, deux traits :

- une production endogène, sécrétant et construisant des figures (*Gebilde*) singulières au prix d'opérations immanentes (*Gestaltungen*) ;
- opérations qui se combinent, s'enlacent, se déplacent en quête de la signification appelée à expliciter et à préciser, à déterminer le sens déjà incarné de manière immanente et implicite dans le travail même des figures.

Mais peut-être le concept qui condenserait au mieux les fonctions engagées dans ce moment de l'expression pourrait bien être celui de «forme interne», implicite chez Kant, en cours d'explicitation dans le mouvement idéaliste allemand (philosophique et poétique), et nettement explicité chez Humboldt : relation interagissante entre moyens finis et fin infinie, et telle que leur relation différentielle entretient, en l'amplifiant, une dynamique effervescente et inventive. On y reviendra.

3) C'est dans ces parages que trouve à se loger Wilhelm Dilthey (1833-1911). Il n'est évidemment pas question de parcourir ni même de résumer l'ensemble de sa «doctrine» – au demeurant, il ne s'agit pas dans cet exposé d'inventaire doctrinal, mais plus simplement de projections ponctuelles et fragmentées. On pourrait condenser sa pensée en disant qu'elle s'est vouée à élaborer une philosophie, de part en part, de la vie (ce qui est perceptible jusque dans le caractère inachevé, fragmentaire, inchoatif, d'essais sans cesse repris). Pour autant, l'entreprise est persévérante et résolue. Un de ses interprètes, Georg Misch, propose une piste suggestive : chez Dilthey, le *Lebensband* se substitue au *vinculum rationale* (ligature vivante contre ligature rationnelle) ; mais, au nom de la raison même, plus exactement de la raison telle qu'elle a été revisitée et apurée par Kant : l'entendement construit l'expérience dans la mesure où il s'instruit à son

écoute et, ce faisant, s'interdit de lui imposer sans précaution ses décrets. La vie est ainsi le donné primaire, primordial, non délogeable en son ipsité irréductible à toute identité statutaire et assignable: source d'expérience immanente à sa mise en œuvre (*Erlebnis*). Cette expérience (vécue) se déploie dans un champ temporel parcouru par des tensions incessantes entre son présent et les phases qui le bordent (passé et avenir). Ces tensions s'expriment en actualisations continuées, articulées les unes aux autres sans séparation tranchée ni continuité insécable. En chacun de ces «actuels» fermente un sens générateur de significations en attente qui supposent l'intervention latente, active, raisonnée, d'un interprète attentif et critique. La triplicité hégélienne (thèse/antithèse/synthèse) est remplacée par la tripartition «expression/interprétation/signification», trois moments ou trois phases en déplacement et en recouvrement alternants, et tels que chacun contient de manière latente les deux autres. L'immanence ne doit jamais baisser la garde.

Ces moments sont partout, par diffusion homologique illimitée, même si certains niveaux sont plus primaires que d'autres. Ainsi du rapport qui lie le poète à ses vécus et qui joue un rôle récurrent dans toute l'œuvre de Dilthey. Dans un de ses livres les plus achevés et sans doute le plus fameux (au moins en Allemagne), *Das Erlebnis und die Dichtung* (traduction proposée: *L'expérience vécue et l'invention poétique*), singulièrement dans le dernier paragraphe consacré à l'«imagination poétique» chez Goethe et répétant le titre de l'ouvrage, on trouve une variante significative du schéma tripartite sous la forme: *Erlebnis/Erfahrung/Verständnis* où est encore accentuée la proximité d'un «degré» à l'autre (*op. cit.*, 1957, pp. 125-127). Ces rapports sont en toute région: entre le poème et son lecteur, entre l'individu et le complexe historique de la situation qui l'enveloppe, entre cette situation et son déchiffreur (historien). En chacun des «cas», il y a induction et métamorphose d'une phase à l'autre, sans que jamais ce jeu de rôles (de fonctions) se convertisse magiquement en assignation transcendante. C'est alors qu'on pourrait introduire dans le débat l'opposition déjà signalée entre «description» et «explication»; cette opposition ne se réduit pas à une simple règle de méthode; elle marque le seuil à partir duquel peut commencer une herméneutique (et/ou une phénoménologie), l'une et l'autre ouvertes, inséparables, s'ouvrant à leur incitation réciproque.

A quoi visent ces quelques prélèvements? Non pas à servir Dilthey pris à part, mais à appréhender ce qu'il peut y avoir de convergent entre ce discours et celui de Bally. Quand Dilthey soutient que «la vie doit être interprétée (*gedeutet*) à partir d'elle-même» (énoncé récurrent), que «la vie est une germination dont la croissance (*Wachstum*) opère selon une loi interne» (*op. cit.*, même chap.), est-il si loin de Bally en son projet le plus exprès de «stylistique» où s'élabore

une théorie de l'expressivité en acte rayonnant à partir de notions comme celle de «grammaire latente», qui implique à l'évidence une auto-organisation ou une régulation sans règles préétablies?

4) Maintenant que nous tenons Bally, tentons de l'empoigner (sans céder à la tentation de l'arraisonner).

Nous allons opérer ici à coup d'hypothèses hardies et audacieuses sûrement, peut-être excessives et téméraires. (Mais que serait une hypothèse sans risques d'excès? Ce faisant, nous hanterons les problèmes rencontrés par Dilthey affrontant et discutant l'idée d'hypothèses «divinatoires» émise par le maître de l'herméneutique, Schleiermacher, et qui a suscité bien des discussions passionnées; on commencerait à calmer le jeu en notant une forte proximité entre le «divinatoire» de Schleiermacher et l'*abduction* de Peirce; c'est, dans les deux cas, l'idée d'une sorte de «saut» hors des trames d'inductions attendues).

Première abduction: la rencontre de Bally et de Saussure en 1893 déclenche des effets (des remous) homologues à ce qui se produira, quelques années plus tard, entre Dilthey et Husserl (chocs et contre-chocs mutuels); dans les deux cas se produisent des cristallisations qui font se concentrer un passé au seuil d'ouvertures neuves appelées par l'urgence du présent. Dilthey est pris entre les feux croisés de Hermann Ebbinghaus qui attaque sévèrement la coupure diltheyenne entre «explication» et «description», au nom des mérites supérieurs de la première (1896) et de Edmund Husserl qui, un peu plus tard (après 1900), lui reproche un relativisme et un scepticisme incompatibles avec le projet d'une «science rigoureuse»; deux idées de la science entre lesquelles Dilthey doit batailler pour maintenir et renforcer son projet de «raison historique». C'est le moment (la décennie) où Saussure s'éloigne résolument des positions (méthodes, concepts) adoptées par la linguistique régnante, au point de plonger dans l'incertitude et le désespoir (la fameuse lettre à Meillet du 4.01.1894) et où, en même temps, commencent à se profiler l'espoir, les pressentiments et les contours de nouveaux rivages (notes pour un article à la mémoire de Whitney, 1894). Le dégoût du discours dominant est contemporain d'un engendrement novateur.

Deuxième abduction: l'obligation faite à Dilthey de fonder davantage encore l'*Erlebnis* comme transcendantal immanent, principe de raison vivante (et, dans la foulée, de reprendre et de raffiner l'idée de «cercle herméneutique»: cercle comme circularité et comme circulation (un réseau dont les éléments s'appellent et se répondent) est homologue à l'élaboration, par Saussure, des linéaments de ce qui se risque avec le concept de «sémiologie». On a, dans les deux cas, le schéma d'un procès producteur, libéré des hypothèques substantialistes;

et, en écho, une réaffirmation des agencements fonctionnels. La rupture de l'*Erlebnis* à l'égard d'une psyché (substantielle) peut figurer comme le contrepoint du jeu des signes face au concept (substantiel) de langage. Dans les deux cas, on a affaire à une reprise, à une réactivation, sans doute inconsciente (inconsciente) de la «forme interne» de Humboldt (relayé par Steinthal); la langue est alors une sorte de modèle réduit de la raison historique; dans les deux cas, c'est le procès qui, en se produisant, produit en même temps les formes, ou les structures, qui lui donnent sens. On glisse en général trop vite sur cette notion, au demeurant provocatrice, de «forme interne»; selon le modèle platonico-aristotélicien (substantialiste), il n'est de forme qu'externe, contrôlant du dehors les épisodes, toujours quelque peu déviants, qu'elle inspire et assigne: forme contre procès. Ici, c'est le procès qui, du dedans de son devenir, institue et secrète le réseau des différenciations d'où il reçoit forme, sens et valeur («valeurs émanant du système»; précisons: système en devenir de lui-même). Il est alors possible de cerner un peu plus encore l'abduction en cours: il y a (il pourrait y avoir) homologie entre «raison historique» (redoublée par la «vie herméneutique») et une «raison linguistique» incarnée dans la «vie sémiologique». Ce qui ferait coup double: en fondant la puissance du fonctionnel, on préparerait une habilitation de la notion de «vie» contre le soupçon insistant d'irrationalité.

III – *Puissance et limite du fonctionnel*

1) On ne fera pas tort à Bally en plaçant son œuvre sous l'invocation d'un fonctionnel récurrent, permanent, exigeant. Mais on poussera encore l'hypothèse en proposant le terme de fonctionnalité, qu'on qualifiera tout aussitôt de «vivante», pour la renforcer et la sauver tout à la fois. Car la «fonction», brandie sans précaution ou avec précipitation contre la substance, risque de mimer son terme adverse, voire de figurer comme une substance au rabais; on le voit parfois chez Cassirer. Bally s'en protège par une pratique résolue de la «langue vivante», de la langue en tant que vivante, ce qui le conduit à scruter les formes réputées mineures au nom de leur caractère «dialectal». Il rejoint ainsi la cohorte de ceux qu'on appelle, le plus souvent non sans condescendance, les «dialectologues». Or, c'est par le souci et le respect du «dialecte» que passe une des voies du débat linguistique de ce temps (déjà actif chez Baudoin de Courtenay, comme aussi chez H. Schuchardt et L. Spitzer). Le dialectal maintient et permet la reconnaissance de la langue dans son effervescence et son exubérance, contre les condensations «substantialistes» complices de la trajectoire historique et de la structure organique. Mais d'abord elle a un mérite plus fondamental encore, en convertissant le linguiste à la modestie d'un individu parlant lui-même, et parlant dialectalement, au milieu des multiplicités dialectales. C'est que le langage

effectivement mis en œuvre par les locuteurs est incessamment traversé de tensions, de fractures; en instance de novation («on n'emploie jamais deux fois de manière identique un même signe ou un même tour grammatical ...» Le langage et la vie, p. 88).

Aussi le linguiste n'a-t-il pas à choisir arbitrairement son angle d'observation. Il est toujours précédé par une parole primordiale; en premier lieu, sa langue maternelle qui lui interdit d'adopter une posture dominante; et, au fil des jours, la langue dite «parlée» (par opposition à «écrite»), mais dont on doit dire plutôt qu'elle est en vérité parlante: inventive, animée par la «faculté de séparer les sens et de briser les associations pour en créer d'autres ...» (L et V, p. 65). Ce par quoi elle se montre de part en part expressive. L'expressivité ne marque pas un surplus ou un ornement; turbulence, si on veut («elle attaque toujours et altère au moins minimalement la valeur linguistique, la déplace en quelque mesure» L et V, p. 88), mais qui fait de ces altérations une condition de révélation et de découverte; c'est que l'«essence» de la langue passe tout entière dans son fonctionnement; et elle fonctionne «par les associations et les oppositions qui s'établissent spontanément entre les mots et qui sont aussi tenaces qu'elles sont inconscientes» (L et V, p. 135). A ce processus poursuivi sans trêve, Bally a donné le nom surprenant – et qui a surpris – de «stylistique»; mais ce terme a pour lui, outre son expressivité suggestive, sa vigueur conceptuelle; car le «style», c'est la langue même en action, en train de construire sa «forme interne» immanente au jeu des signifiants indéfiniment mobiles et interagissants.

Aussi, quand Bally écrit que «la stylistique interne est forcément descriptive» (L et V, p. 73) se trouve-t-il, sans le savoir, mais ce n'est pas sûr, dans les parages labourés au même moment par Dilthey. La «description» est insurmontable; elle est imposée par les «associations créées par l'usage vivant de l'idiome maternel ...» (*op. cit. ibid.*). Il n'est pas, pour le linguiste, de voie royale qui l'autoriserait à enjamber le divers de l'expérience parlante en s'en faisant le pédagogue grammairien, comme dans la relation d'autorité scolaire qu'il importe ici de subvertir («l'enfant possède mieux sa grammaire que le maître qui l'enseigne» L et V, p. 135).

Pour condenser au mieux les vues de Bally, peut-être suffit-il de mettre en lumière le jeu des polarités coïncidentes qui articulent et organisent le jeu de la parole en ses actes renouvelés: stabilité et mobilité (idée de système «ouvert»), général et singulier, tradition et nouveauté, expressivité et intellectualité; avec deux polarités éminentes: potentiel et actuel, *dictum* et *modus*, que le contexte invite d'ailleurs à combiner en faisant aller potentiel avec *dictum*, ce qui ouvre la voie au rapport étroit entre *modus* et actuel, engageant à risquer le terme de

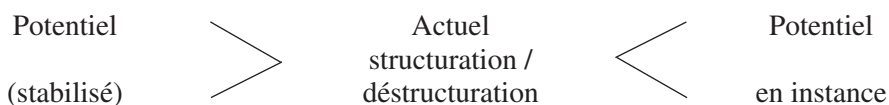
«modalités actualisantes», ce qui désigne l'opération continue de tissage qui institue la trame, mieux, le tramage de la langue.

2) Le linguiste soucieux d'assurer sa posture théoricienne pourra trouver cette description insuffisante, et trop modestes ces objectifs. Il y a, de fait, une retenue propre à la reconnaissance et à la défense de la fonctionnalité. On peut vouloir se donner des objectifs plus ambitieux, mais peut-être au risque de sacrifier le bénéfice, à effets également théoriques, de la modestie pratiquée. On pense ici à deux essais particulièrement significatifs d'un effort obstiné pour construire et thématiser les concepts sous-jacents aux opérations à l'œuvre dans la production langagière. Il s'agit de Karl Bühler (1933) et de Roman Jakobson (1960). Deux textes évidemment différents par leur contexte historique et par la place qu'ils occupent dans la trajectoire de leur auteur. Encore que le second se réfère explicitement au premier, à l'occasion, en prétendant le corriger et le dépasser. Et ils ont en commun un même souci de fixer un ordre conceptuel, de proposer une distribution des fonctions minimales et régulatrices présentes dans la chaîne du langage et conditionnant l'effectuation de ses actes. Il s'agit, comme l'expose clairement Jakobson, de dégager le système des «sous-codes» composant le «code global» de l'«unité de la langue», à partir de la thèse générale :

«Chaque langue embrasse plusieurs systèmes simultanés dont chacun est caractérisé par une fonction différente» (*op. cit.*, p. 213).

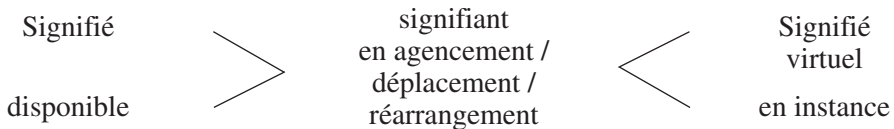
Bühler distingue trois fonctions et Jakobson en repère le double. On n'esquissera même pas ici un début de comparaison entre ces deux tentatives. Notre propos est autre. Il revient à se demander quel sens pourrait avoir, pour Bally, l'idée, le principe d'une telle distribution. Au risque de répondre à sa place, on se donnera pour hypothèse qu'il ne pouvait manquer de se montrer pour le moins réticent. Pour parler son langage, le linguiste s'y faisait pédagogue et grammairien, fût-ce de manière raffinée et imposante ; et pour parler le nôtre, nous dirons que la fonction explicite y dévorait la fonctionnalité immanente et vivante.

3) En fin de compte, il pourrait y avoir incompatibilité entre fonctionnalité et fonction. Pour le montrer, il faudrait sans doute reprendre la dualité, si marquée chez Bally, de «potentiel» et d'«actuel». Mais moins selon sa lettre que selon l'esprit qui l'anime. Je proposerai un schéma triphasé, tel que la dualité donnée au départ s'adjoint un troisième moment, un potentiel de deuxième régime, qui aurait pour rôle de marquer la réouverture et la reprise des processus déjà à l'œuvre dans un premier temps. On aurait :



L'actuel précipite dans une contraction singulière les potentiels latents, dormants, en attente. Il figure comme l'événement qui, tout à la fois, les suppose et les révèle, au prix, en effet, d'une concentration et d'une intensification. Mais cette contraction amorcerait aussitôt son propre dessaisissement, en repotentia-lisant les effets (événements) produits au nom d'échéances à venir, encore indé-terminées. Par quoi on aurait à entendre que structuration et destructuration cohabitent dans une contiguïté étroite; et aussi que les significations se produi-sent toujours comme «valeurs émanant du système», immanentes à ses opéra-tions, préparant de nouvelles condensations, sans inscription explicite dans un ciel d'idées (comme pour Husserl, lequel n'est alors, reconnaissons-le, qu'un autre nom du Platon que nous portons en nous et auquel nous ne cessons de vouer un culte, même en soutenant le contraire).

4) Revenons encore à Saussure, puisqu'aussi bien il s'est glissé dans les mailles de ce discours. Là aussi, on pourrait supposer un maillage triphasé, qui ne ferait d'ailleurs que réitérer le schéma précédent:



Il pourrait permettre d'exorciser le fantôme obsédant du Référent dont, pour beaucoup, le signifié usurpe indûment la place. Et il donnerait statut (provisoire et révisable) à la vie de la langue dont Bally a pris à cœur (à cœur et à raison, ici indémêlables) d'écouter et de suivre le va-et-vient incessant en son travail d'auto-construction et d'auto-interprétation.

Pour conclure. «Le langage est une construction qui se fait et se défait sans cesse» (Bally, *Le langage et la vie*, p. 37). Pour une certaine rationalité, un tel énoncé ne peut manquer de condamner l'objet qu'il vise autant que le sujet qui le soutient. Et pourtant, c'est peut-être là la condition liminaire, minimale et non dépassable, d'une raison langagière, immanente et active, commune à tous les acteurs qui s'y engagent, l'«objet» langue comme le «sujet» qui y parle, l'un et l'autre en travail de leur propre invention. Cette raison langagière n'est alors pas si différente de la raison historique poursuivie sans relâche par Dilthey et qu'un commentateur récent condense ainsi:

«... une fois l'édifice hégélien ébranlé, cette unité de la raison et de l'histoire ne peut plus être admise comme toujours déjà posée de manière certaine. Il faut la conquérir dans des actes de comprendre qui, en assemblant les archipels du sens fragmenté, sont seuls capables de produire une

intersubjectivité rationnelle». Un peu plus loin: «La situation originnaire de la raison consiste dans la fragmentation du sens et dans l'éclatement des vérités.» (Leszek Brokowski, 1997, pp. 106-107 et 116).

Qu'est-ce qu'une raison d'emblée maîtresse de son jeu? Une substance inerte et sans prix. Saussure parle de «fractionnement indéfini» où il est permis de voir, non pas l'envers, mais bien la condition d'exercice de l'«Identique capacité» de la langue en sa puissance relancée, recrée de moment en moment.

Discrétion, modestie: ces termes reviennent pour qualifier une des tonalités de l'œuvre accomplie par Bally. On peut maintenant percevoir qu'ils ne marquent ni une réserve ni une distance. On s'est risqué à le qualifier aussi, par anticipation, de phénoménologue sans le savoir. Il est désormais possible d'y voir un essai pour évaluer, à sa juste mesure, l'entreprise qu'il a menée. Il confirme ainsi que, s'agissant de phénoménologie, il vaut mieux ne pas la savoir, et la faire. Peut-être même faut-il ne pas le savoir pour la faire.

Adresse de l'auteur:
Pierre CAUSSAT
4, rue Maurice Denis
F-75012 Paris

BIBLIOGRAPHIE

- Bally C., *Le langage et la vie*, 3^e éd., Genève, Droz, 1952.
- Bergson H., *Essai sur les données immédiates de la conscience*, Paris, Alcan, 1888. Ed. du Centenaire, Paris, PUF, 1959.
- Brogowski L., *Dilthey. Conscience et histoire*, Paris, PUF, 1997.
- Bühler K., *Die Axiomatik der Sprachwissenschaften*, Kant-Studien 38, 1933; rééd. Frankfurt a. M., Klostermann (E. Ströker éd.), 1976.
- Cassirer E., *Substanzbegriff und Funktionsbegriff. Untersuchungen über die Grundfragen der Erkenntniskritik*, Berlin, B. Cassirer, 1910; tr. fr.: *Substance et fonction*, Paris, éd. de Minuit, 1977.
- Dilthey W., *Ideen über eine beschreibende und zergliedernde Psychologie* (1894), *Gesammelte Schriften*, t. 5, Stuttgart (G. Misch éd.), 1924; tr. fr.: *Idées concernant une psychologie descriptive et analytique*, in: *Le monde de l'esprit*, Paris, Aubier-Montaigne, 1947.
- Das Erlebnis und die Dichtung*, 13^e éd., Stuttgart, Teubner, 1957.

- Ebbinghaus H., *Über erklärende und beschreibende Psychologie*, in Zeitschrift für Psychologie und Physiologie der Sinnesorgane 9, 1896.
- Flournoy Th., *La philosophie de William James*, Saint-Blaise, Foyer solidariste, 1911.
- Husserl, E., *Logische Untersuchungen*, Halle, Niemeyer, 1900; tr. fr.: *Recherches logiques*, Paris, PUF, 1959 sq.
- Die Philosophie als strenge Wissenschaft*, Logos, Internationale Zeitschrift für Philosophie der Kultur, 1, 1910.
- Jakobson R., *Closing statements: Linguistics and Poetics*, New York, 1960; tr. fr.: *Linguistique et poétique*, in *Essais de linguistique générale*, Paris, éd. de Minuit, 1963.
- Kant E., *Critique de la raison pure*, Œuvres philosophiques, La Pléiade, t. 2, Paris, 1985.
- Prolégomènes à toute métaphysique future*, *ibid.*
- Redard G., «Charles Bally disciple de F. de Saussure», *Cahiers F. de Saussure* 36, 1982.
- Rickert H., *Die Philosophie des Lebens, Darstellung und Kritik der philosophischen Modeströmungen unserer Zeit*, Tübingen, Mohr, 1920.
- Scheler M., *Versuche einer Philosophie des Lebens. Nietzsche-Dilthey-Bergson*, in *Abhandlungen und Aufsätze*, t. 2, Berlin, 1915.
- Wundt W., *Grundzüge der physiologischen Psychologie*, 3^e éd., Leipzig, Engelmann, 2 t., 1887.

Sylvie Durrer

NOTE SUR LA POLITESSE SELON CHARLES BALLY

Dans le *Traité de stylistique française* et dans *Le langage et la vie*¹ en particulier, Charles Bally aborde à plusieurs reprises la question de l'influence mutuelle que les interlocuteurs exercent les uns sur les autres². Ces réflexions seraient en partie regroupées de nos jours sous le chapitre conversationnel des relations interpersonnelles. Ce chapitre traite du fait qu'une conversation ne met pas seulement en jeu des contenus mais aussi des relations. A l'origine de ces considérations, on place les travaux de micro-sociologie d'Erving Goffman. Pour ce dernier, la conversation est une activité fondamentalement sociale, et, en tant que telle, elle est soumise à deux ordres de contraintes: des contraintes communicatives bien sûr mais aussi des contraintes rituelles. Les contraintes communicatives ont pour but d'assurer la bonne transmission du message. Elles imposent à chaque participant d'être aussi direct, simple et concis que possible, de produire des énoncés ayant une valeur informative et argumentative. Les contraintes rituelles visent, quant à elles, à préserver le territoire et la face des

¹ Les abréviations suivantes seront utilisées: TSF I (*Traité de stylistique française I*), LV (*Le langage et la vie*) et Crise (*La crise du français*).

² Pour une mise en situation plus large des propositions de Bally voir Durrer (1998).

interlocuteurs³. La notion de face recouvre deux aspects, d'un côté l'image que les locuteurs ont d'eux-mêmes et qu'ils veulent donner à leurs allocutaires, et, de l'autre côté, l'image renvoyées par les allocutaires. Les participants à une interaction seraient constamment tiraillés, déchirés entre deux désirs, celui d'être reconnu et apprécié, et celui de faire respecter leur intimité, leur territoire. Cependant, au final, ce serait plutôt la peur d'être «défiguré» qui l'emporterait que le désir d'être reconnu. Cette inquiétude constituerait le lot de tout être social et permettrait d'expliquer de nombreux phénomènes conversationnels. Ce sont ainsi les contraintes rituelles – plus que les impératifs communicatifs – qui déterminent le fonctionnement de la conversation ordinaire.

Les descriptions de linguistes comme Penelope Brown et Stephen Levinson ou Geoffrey Leech ont donné une nouvelle impulsion à ce courant de recherches en mettant au premier plan les effets du primat relationnel sur les stratégies linguistiques; les préliminaires conversationnels, les actes de discours indirects, les euphémismes, les tournures impersonnelles, les imparfaits hypocoristiques, pour ne mentionner que quelques exemples, s'expliqueraient au niveau relationnel par la volonté des interlocuteurs de se ménager les uns les autres, de ne pas se blesser. Dans cette perspective, la politesse, dont relèvent en définitive toutes ces stratégies, est le dispositif construit par les interlocuteurs pour garantir un déroulement harmonieux de la conversation. Elle exercerait une influence non seulement au niveau de la macro-structure conversationnelle mais également sur le plan micro-structurel. De nos jours, il s'agirait d'une dimension que de nombreux linguistes considèrent comme essentielle: «il est impossible de décrire efficacement ce qui se passe dans les échanges communicatifs sans tenir compte de certains principes de politesse» (Kerbrat-Orecchioni 1992: 159). La présence de cette problématique émerge également dans les travaux de Bally à un état certes embryonnaire, mais elle interroge clairement un axe plus monologal dominant où le sujet parlant est envisagé comme un pur énonciateur, aux seules prises avec son message, dimension que je commencerai par évoquer.

1. *La spontanéité du sujet*

Dans une partie de ses écrits, Bally évoque un sujet uniquement préoccupé par la recherche de la fidélité de son message à son intention de communication. Les énoncés produits refléteraient une pensée volontiers individuelle et subjective; le locuteur est alors décrit comme un être isolé et tout-puissant face à son

³ Je désignerai par *interlocuteurs* tous les participants actifs à une interaction; le *locuteur* est celui qui parle et l'*allocutaire* celui à qui une parole est adressée.

discours, qui bénéficie d'une «langue qu'il emploie à tout instant et qui exprime ses pensées les plus intimes» (TSF I: 20). Pour Bally, il est évident que le locuteur ne peut dans toutes les occasions faire valoir ses pensées les plus personnelles, mais il est non moins certain que ce type de comportement verbal existe et qu'il doit être au centre de la réflexion linguistique⁴:

A ce propos, il n'est pas inutile de rappeler qu'il s'agit, dans tout ce qui suit, de la langue réellement et spontanément parlée et non de ces formes dérivées, quelles qu'elles soient, qui résultent d'un remaniement plus ou moins conscient, plus ou moins artificiel de la langue de la conversation. (TSF I: 284-285)

Pour saisir la spontanéité discursive du sujet, le chercheur doit diriger son attention vers la langue parlée maternelle, car «c'est là que la correspondance entre la parole et la pensée se manifeste de la façon la plus claire et la plus aisée» (TSF I: 20):

Ainsi nous dirons que la stylistique ne saurait mieux commencer que par la *langue maternelle*, et cela sous la forme la plus spontanée, qui est la *langue parlée*. (TSF I: 20)

En résumé, pour qu'une forme se voie attribuer un label de spontanéité, il faut qu'elle appartienne à la langue maternelle, qu'elle soit parlée et enfin qu'elle ne fasse pas l'objet d'une élaboration réfléchie:

A aucun moment il ne s'agirait d'une étude des formes linguistiques envisagées en elles-mêmes; elles seraient rattachées à la pensée spontanée, dans toutes les circonstances où les sujets parlants ne songent pas à la manière dont ils parlent. (LV: 30)

La véritable langue surgit sans travail conscient du locuteur, sans que des filtres interviennent de façon préméditée et volontaire; il est souvent question d'«expressions qui viennent spontanément à l'esprit et à la bouche» (LV: 33). Il n'y a pas de contraintes autres que celles opérées par le locuteur. Il s'agit là d'un axe récurrent, qui tend à oublier parfois que la conversation familière authentique⁵ résulte d'un processus de production interactionnel. L'idée de liberté apparaît à plusieurs reprises non sans lyrisme parfois:

⁴ Bally faisant lui-même beaucoup usage des caractères italiques et gras, je me servirai du soulignement pour mettre en évidence certains éléments des citations.

⁵ «Les termes de langue parlée et langue de la conversation seraient équivoques si l'on croyait qu'ils désignent l'ensemble des faits d'expression susceptibles d'être employés dans n'importe quel entretien entre n'importe quelles personnes; nous ne les appliquons qu'aux formes d'expression naturelles au parler «authentique», à la conversation véritable.» (TSF I: 225)

L'idiome vulgaire et parlé continue sa marche, d'autant plus sûre qu'elle est souterraine; il coule comme une eau vive sous la glace rigide de la langue écrite et conventionnelle; puis un beau jour la glace craque, le flot tumultueux de la langue populaire envahit la surface immobile et y amène de nouveau la vie et le mouvement. (LV: 13)

La langue parlée n'est pas corsetée comme ces autres variétés que sont la langue écrite ou littéraire:

Que d'erreurs ne sont pas dues à l'habitude vingt fois séculaire d'étudier le langage à travers la littérature, et combien celle-ci, pour être appréciée sans parti pris, gagnerait à être ramenée à sa source naturelle, l'expression spontanée de la pensée! (TSF I: 20)

Dans la conversation courante, l'énonciateur est libre de s'exprimer comme il le veut, sans contraintes.

2. *Première interférence: la langue de tous*

A côté de ce premier axe qui insiste sur la spontanéité et la liberté de la communication parlée ordinaire, Bally en établit un second dans lequel la relation directe, intime et presque idyllique, entre l'énonciateur et sa parole est sérieusement battue en brèche et subit d'indéniables entraves. La spontanéité de la parole rencontre des limites dans la mesure où elle doit opérer avec la langue de tous:

Nous avons dit plus haut que la langue est relativement autonome; mais cette autonomie n'est obtenue qu'au prix de sacrifices importants pour la pensée. Pour que des millions d'individus se comprennent, il faut que les mots expriment des idées simples, générales, abstraites, et que les rapports établis entre les idées portent le même caractère: tout cela se fait aux dépens de l'expressivité, car le sentiment est synthétique et singulier, donc incommunicable. (LV: 79)

Une première incompatibilité est ainsi posée «entre l'expression et la communication»:

La pensée tend vers l'expression intégrale, personnelle, affective, la langue cherche à communiquer la pensée vite et clairement: elle ne peut donc la rendre dans ses traits généraux, en la dépersonnalisant, en l'objectivant. (LV: 80)

Du fait de son caractère social, la langue ne peut satisfaire complètement les aspirations personnelles: «Ainsi, dans la langue usuelle, le côté social prédomine énormément sur le côté individuel [...]» (LV: 70). Si les locuteurs n'osent

pas exprimer totalement leur subjectivité, c'est non seulement par désir d'inter-compréhension mais aussi par souci de convenance sociale:

C'est la peur d'être nous-mêmes qui paralyse notre élocution; le conformisme nous enlève toute spontanéité. (Crise: 25-26)

L'énonciation adressée implique, très souvent, en définitive une forme de renoncement. En fait la langue de tous n'est pas vraiment la dénomination la plus heureuse car Bally montre à bien des endroits que c'est la langue des autres – bien souvent des classes sociales dominantes – qui s'impose.

Si la langue comme instrument social constitue une certaine entrave à la spontanéité expressive, les allocutaires peuvent également jouer les empêcheurs de parler librement.

3. *Deuxième interférence: l'allocutaire*

Bally semble à première vue accorder une importance particulière au locuteur, donné comme élément dominant du cadre participatif⁶:

Dans la parole, avons-nous dit, il faut distinguer entre le sujet parlant et le sujet entendant: c'est que le premier est surtout actif, le second plus réceptif; l'un veut exprimer sa pensée et l'imposer, l'autre cherche surtout à comprendre. (LV: 102)

La priorité attribuée au locuteur n'empêche pas que la réception soit présentée comme une véritable activité, qui peut se manifester de deux façons.

Premièrement, l'activité du sujet entendant⁷, de l'allocutaire, apparaît dans la phase de décodage. Elle se laisse par exemple percevoir, de façon indirecte, notamment sur le plan des effets perlocutoires:

Intentions et effets ne se recouvrent pas toujours. On peut lâcher un juron pour exprimer sa colère, sa douleur, son étonnement; mais celui qui vous entend peut être surtout affecté par la grossièreté du juron et éprouver un sentiment très différent du vôtre, formuler un jugement de valeur dont vous êtes l'objet, s'il en conclut (affectivement) que vous manquez de culture, que vous appartenez à une classe sociale inférieure. (LV: 59)

⁶ Le cadre participatif est l'ensemble des participants, locuteurs, allocutaires, auditeurs, témoins involontaires, espions etc., qui sont impliqués dans une interaction donnée.

⁷ Bally recourt tantôt à la notion de sujet entendant tantôt à celle d'interlocuteur.

Avec justesse, Bally souligne que les activités du locuteur et de son allocutaire ne sont pas symétriques. L'allocutaire ne constitue pas un double muet et différé du locuteur. Il ne comprend pas ou ne ratifie pas automatiquement l'intention de communication.

Secondement, l'allocutaire peut exercer une influence sur la construction même du message. Se fait jour alors une configuration beaucoup plus complexe. Le sujet parlant perd de son autonomie face à son discours et se voit contraint de tenir compte de paramètres extérieurs. Les paroles délivrées sont à la fois tributaires du message à communiquer, de la langue commune, du locuteur qui les profère – dont elles portent la marque subjective – et de l'allocutaire auquel elles s'adressent :

Jusqu'ici nous avons supposé que le moi prédomine et veut triompher dans l'expression de la pensée, et que tout ce qui n'est pas lui apparaît sous la forme d'obstacles qu'il faut vaincre pour faire éclater le côté personnel de la pensée. Mais il peut arriver aussi qu'un sujet ou un groupe de sujets étrangers se présentent à la conscience du sujet parlant avec leurs caractères sociaux, et posent à l'expression des conditions spéciales. (TSF I: 290-291)

Il faut souligner que ce ne sont pas les caractéristiques effectives de la situation et du cadre participatif qui amènent le locuteur à faire des choix, mais des images, l'image qu'il a de lui-même, comme l'image qu'il a de son interlocuteur et l'image qu'il a de leur relation :

On se représente alors la condition sociale de cette personne, sa situation, supérieure ou inférieure à la nôtre, surtout les relations qui existent entre elle et nous et qui peuvent nous éloigner ou nous rapprocher d'elle. (TSF I: 9)

La dimension interpersonnelle constitue un paramètre essentiel dont Bally a saisi la portée très précocement :

On sait de quoi il s'agit [...]: c'est p. ex. l'idée plus ou moins précise que l'interlocuteur appartient à un certain milieu [...], la détermination, au moins approximative, des rapports pouvant exister de ce fait entre les deux sujets, enfin l'intuition plus ou moins nette et la mise en œuvre du mode d'expression jugé conforme à la nature de ces rapports, selon que les interlocuteurs appartiennent au même milieu ou à des milieux différents. La perception instinctive de toutes ces choses détermine le plus ou moins de liberté de l'expression, ou le plus ou moins de contrainte et de réserve qu'y apporte le sujet parlant. (TSF I: 290)

L'allocutaire direct ne serait pas la seule instance à influencer le discours du locuteur; d'autres facteurs pourraient jouer un rôle majeur:

Mais ce n'est pas tout: la présence ou la simple représentation mentale d'autres personnes peut exercer une action coercitive sur notre langage. Ainsi, en parlant avec quelqu'un, ou en parlant de lui, je ne puis m'empêcher de me représenter les relations particulières [...] qui existent entre cette personne et moi; [...] toutes ces considérations peuvent modifier le choix de mes expressions et me faire éviter tout ce qui pourrait détonner, froisser, chagriner. Au besoin le langage se fait réservé, prudent; il pratique l'atténuation et l'euphémisme, il glisse au lieu d'appuyer. C'est dans les formes dites de politesse qu'on retrouve le plus grand nombre de ces nuances. (LV: 21-21)

Aujourd'hui ce type de considération constitue un passage obligé des approches conversationnalistes. Dans cette perspective, on dirait que le locuteur tient compte non seulement de l'appartenance socio-culturelle de l'allocutaire auquel il s'adresse, mais aussi de la relation horizontale (degré de familiarité) et de la relation verticale (distance hiérarchique) qu'il entretient avec lui. Toutes ces données ont une influence considérable sur l'énoncé et se laissent appréhender à travers les marqueurs de politesse:

Ces considérations créent à leur tour des sentiments d'un ordre spécial, elles affectent diversement; elles viennent s'ajouter aux sentiments individuels, elles les modifient par atténuation, quelquefois par renforcement; elles se substituent même à eux; cette modification et cette substitution influent à leur tour sur l'expression de la pensée et le tout se manifeste par une marque spéciale; nous l'appelons «sociale» parce qu'elle est l'expression de sentiments sociaux c'est-à-dire de sentiments nés de faits étrangers à l'individu. Ex.: «*Voulez-vous faire cela, je vous prie?*» – «*Si vous faisiez cela?*» – «*Oserais-je vous demander de le faire?*» – «*Faites-le, je le veux!*» – «*Allez! faites-moi ça!*» (TSF I: 9)

Il apparaît clairement que toute énonciation est le résultat d'une interaction et d'un calcul complexe d'images. Etant donné la difficulté de ces calculs interprétatifs et les risques encourus en cas d'échec, le locuteur peut se replier sur un mode d'expression neutre, moyen, standard:

Quand on parle, on veut être compris et compris tout de suite: de là, la nécessité de se conformer à la langue que l'on suppose la plus intelligible pour l'interlocuteur, et comme on ne sait rien de son langage personnel, on se replie sur la langue de tout le monde. (LV: 70)

Bally semble regretter toutes les influences extérieures qui pèsent sur le locuteur. A plusieurs reprises, il fait usage du vocable de *pureté*, évoquant ainsi une sorte de forme idéale de la communication dans laquelle le locuteur n'aurait à se soucier que de construire un message qui soit le plus fidèle possible à la réalité ou à sa subjectivité :

Le sujet parlant donne aux mouvements de l'esprit tantôt une forme objective, *intellectuelle*, aussi conforme que possible à la réalité; tantôt, et le plus souvent, il y joint, à doses très variables, des éléments *affectifs*; tantôt ceux-ci reflètent le moi dans toute sa pureté, tantôt ils sont modifiés *socialement* par des conditions tenant à la présence réelle ou à la représentation d'un ou de plusieurs autres sujets. (TSF I: 12)

L'allocutaire est alors considéré comme une espèce de fauteur de trouble, qui induit des biais dans le discours du locuteur. Le locuteur ne s'efface pas complètement devant son allocutaire, il y a une lutte constante entre le moi du locuteur et le moi de l'allocutaire. Le locuteur peut choisir soit de faire valoir sa subjectivité pleinement soit tenir compte des allocutaires auxquels il s'adresse. Pour Bally, le locuteur voit s'opposer en lui-même l'individu et le sujet social. La résolution de cette tension, de ce conflit n'est pas jouée d'avance et se réglera de cas en cas. Quel que soit le choix du locuteur, il en résultera un équilibre instable, qui pourra à tout moment être remis en question.

Au final, le sujet parlant se voit contraint de choisir entre trois formes d'expression, une expression intellectuelle, une expression affective et une expression sociale. L'expression intellectuelle relève de la pensée pure; elle est complètement orientée sur le message à transmettre. Il s'agit d'une forme rarement en usage dans la conversation courante. Les deux autres types d'expression sont en revanche plus fréquents :

l'expression linguistique oscille sans cesse entre deux pôles qui sont 1) les sentiments individuels et la poussée émotive pure, 2) les sentiments sociaux, nés de considérations étrangères à l'individu. (TSF I: 10)

L'expression affective et l'expression sociale entretiennent des relations conflictuelles :

La lutte entre ces deux ordres de sentiments, en général contradictoires, se marque par un fait de limitation; le fait social étant avant tout un fait de coercition, l'équilibre général et normal de l'expression est sans doute la résultante de la poussée émotive individuelle et de la retenue provenant de considérations étrangères à l'individu. Ces sentiments s'opposent généralement les uns aux autres, comme ils diffèrent dans leur essence. Le fait

social ralentit dans la plupart des cas la poussée émotive, qui sans cela envahirait l'expression de la pensée. (TSF I: 10)

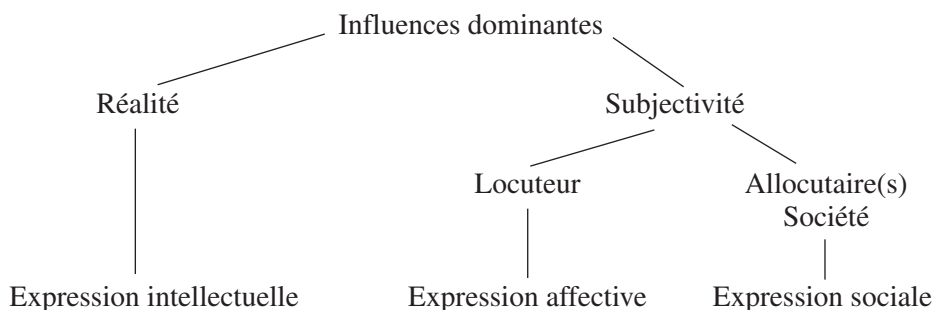
Pour Bally, l'idée de lutte est essentielle. Le choix d'un type d'expression n'est pas aisé:

Il y a donc en nous lutte perpétuelle entre ces deux ordres de sentiments: les uns et les autres aspirent à la suprématie dans l'énoncé de la pensée; il y a quelquefois victoire et défaite, mais plus souvent il s'établit une sorte de balance, de compromis et d'équilibre instable, en sorte que dans la majorité des cas l'analyse de ces faits consiste à établir le «dosage» des éléments affectifs de chaque espèce qui ont concouru à la formation de la pensée, telle qu'elle apparaît dans le fait de langage étudié. (TSF I: 10)

Non seulement, le choix est rarement pur, mais le compromis réalisé n'est pas définitif, il peut dans une interaction, à tout moment, être remis en question. La tension est constante entre les attirances individuelles et les nécessités sociales; l'équilibre entre ces deux pôles demeure très précaire:

Mais on oublie d'ajouter que, si l'homme est fait pour vivre en société, il n'est pas socialisé, comme le sont certaines espèces animales, les abeilles, par exemple. Il ne peut pas l'être, parce que les instincts individuels sont loin d'être subordonnés chez lui à l'instinct social, ou tout au moins de s'harmoniser avec lui; l'équilibre est instable, et l'on peut se demander s'il sera jamais absolu. (LV: 20)

Dès ses premiers travaux, Bally envisage que la communication peut recevoir des tonalités différentes, selon l'influence dominante qui les anime. Le locuteur peut soit faire état de sa subjectivité soit l'atténuer, voire y renoncer totalement. Dans le cas où il efface sa subjectivité, le locuteur peut le faire soit au profit de son allocutaire direct soit au profit du discours social. Le schéma suivant tente de synthétiser les diverses possibilités qui s'offrent au locuteur:



4. *L'exigence de politesse*

L'influence de l'allocutaire et plus généralement de la société sur le discours est considérée comme néfaste. Le locuteur est amené à faire un choix qui l'éloigne de lui-même en définitive. La contrainte sociale est souvent reformulée en termes d'hypocrisie :

C'est encore l'hypocrisie sociale qui crée des précautions oratoires telles que : *Je n'ai pas besoin de vous recommander la plus grande discrétion.* Pour faire avaler une objection, *Vous devez avoir raison, mais... – Je veux bien. – Je ne dis pas non. – Je vous l'accorde, mais...* Comme on peut le prévoir, ces formes, en se répétant, s'intellectualiseront et marqueront l'objection pure et simple; c'est ce qui est arrivé en partie pour *sans doute, mais...* et tout à fait pour l'allemand *allerdings*, le latin *quamvis*, *quamlibet*, etc. (LV 22)

Dans la perspective de Bally, comme dans celle de nombreux linguistes après lui, la colonne dorsale du système de la politesse est *l'effacement du moi*⁸; la politesse est avant tout stratégie d'abaissement du locuteur et de manipulation d'autrui, et non pas un témoignage de respect ou de valorisation d'autrui. Or, dans la mesure où Bally accorde la prééminence au locuteur, où il considère que celui-ci devrait être tout puissant face à son message, il n'est pas étonnant qu'il considère de façon aussi négative la politesse.

L'opération d'ajustement imposée par la société n'est cependant pas aisée; il ne suffit pas de vouloir pour pouvoir et «l'adaptation est plus ou moins réussie» souligne Bally (TSF I: 221). La transformation concerne tous les niveaux linguistiques (phonétique, syntaxique, lexical etc.). Lorsqu'il n'est pas contraint de changer carrément de sociolecte, l'individu est au moins obligé de faire usage de politesse. La langue spontanée qu'évoque à maintes reprises Bally n'est pas loin de devenir une chimère, une vue de l'esprit, sans correspondant empirique. De fait, le sujet parlant est, le plus souvent, amené à surveiller, d'une façon ou d'une autre, son expression, et la politesse constitue une des marques les plus manifestes de cette surveillance :

Que la politesse soit sincère ou hypocrite, elle contraint l'individu à un contrôle constant sur lui-même, à une observation attentive de ceux à qui il a affaire; l'énoncé de sa pensée s'en ressent [...]. (LV: 104)

⁸ Cf. notamment Goffman (1973 et 1974) ou Brown & Levinson (1978) et plus récemment Kerbrat-Orecchioni (1992).

Il semble que l'expression polie soit toujours imposée pour Bally par l'extérieur. C'est un choix social qui ne signifierait rien sur le plan personnel. Spontanément, l'individu ne s'exprimerait pas ainsi. C'est une forme d'expression qui ne reçoit aucun écho personnel.

Pour finir, le discours n'appartiendrait pleinement à personne, il ne serait l'expression ni du locuteur, qui n'ose se prononcer pleinement et librement, ni de l'allocutaire, auquel le locuteur ne saurait jamais s'identifier totalement. De ce point de vue, une conversation pourrait n'être qu'un jeu de miroirs impersonnels.

5. *La polémique au cœur de l'interaction*

Même si la pression sociale est grande, le locuteur ne perd cependant pas totalement son droit à la subjectivité. L'aliénation n'est pas toujours regardée par Bally comme inéluctable. Le locuteur n'est pas absolument contraint d'adapter son discours :

Prédominance du moi, prédominance des sujets étrangers au moi, tels sont les deux pôles entre lesquels oscille l'expression parlée [...]; c'est à ces deux tendances fondamentales que se ramènent les facteurs divers, et en partie opposés dont on surprend l'action dans l'usage spontané du langage; l'analyse doit chercher à les trier; mais, dans leur jeu combiné, ils sont des forces en lutte pour la suprématie; à ce titre, le langage parlé est une image assez fidèle de la vie réelle. (TSF I: 290-291)

Il apparaît que les interlocuteurs peuvent opter tantôt pour une approche plutôt subjective, égo-centrée, tantôt pour une approche plutôt hétéro-centrée :

Ainsi le contact avec les autres sujets donne au langage un double caractère: tantôt celui qui parle concentre son effort sur l'action qu'il veut produire, et l'esprit de l'interlocuteur est comme une place forte qu'il veut prendre d'assaut; tantôt c'est la représentation d'un autre sujet qui détermine la nature de l'expression; on ne calcule plus les coups à donner, on songe à ceux qu'on pourrait recevoir; dans le second, repliement et réserve prudente. (LV: 22)

Les propositions de Bally ne sont peut-être pas sans anticiper un autre continuum relationnel élaboré par les recherches conversationnalistes ultérieures, qui comprend deux pôles: la *coopération* et le *conflit*. Pour Bally, choisir une attitude hétéro-centrée, c'est donner plus de jeu à la dimension coopérative; en revanche, adopter une perspective égo-centrée, c'est accroître le risque de conflit.

Le locuteur n'est pas contraint à l'adaptation, à l'harmonie et à la politesse, il peut aussi échapper à cette attitude et opter délibérément pour la polémique:

Le langage devient alors une arme de combat: il s'agit d'imposer sa pensée aux autres; on persuade, on prie, on ordonne, on défend; ou bien, parfois, la parole se replie et cède: on ménage l'interlocuteur, on esquivé son attaque, on cherche à capter sa faveur, ou bien on lui témoigne son respect, son admiration. (LV: 18)

Aucune attitude énonciative et conversationnelle ne fait l'objet d'un choix définitif. Il y a fréquemment passage d'une posture de politesse à une posture d'attaque. Parfois, Bally place le conflit latent qu'abrite toute interaction derrière une discordance de croyances, de désirs et de volontés; il situe donc la lutte sur le terrain individuel, psychologique. Ailleurs en revanche, il envisage la tension en termes nettement plus sociologiques:

On ne peut étudier ici en détail ces phénomènes de réaction réciproque au sein de la langue; ils sont délicats et mal connus. Rappelons seulement, à titre d'exemple, que la lutte des individus et des classes à l'intérieur de la société revêt, sauf en temps de crise, des formes détournées et pacifiques, et que celles-ci reflètent dans le langage de la politesse, ce mot étant pris dans son sens le plus étendu; or, c'est, au plus haut degré, un mode d'expression réfléchi et artificiel, parce qu'il repose en grande partie sur des atténuations et des tabous sociaux. (LV: 20)

A travers les discours, on pourrait observer non seulement la lutte des individus mais aussi la lutte des classes: Bally soutient une conception en apparence guère irénique de la communication. Cependant, si la communication peut avoir malgré tout un effet apaisant, c'est non seulement parce qu'elle empêche du fait même de sa tenue un conflit, mais de surcroît elle l'épuise sur un mode symbolique.

La politesse comme réponse linguistique aux conflits latents qui opposent les individus est une dimension qui est de plus en plus prise en compte par les analyses conversationnelles actuelles. Toutefois, le regard que pose Bally sur ce type de phénomène, s'il est très novateur, ne saurait être complètement assimilé à l'approche contemporaine. La politesse n'est pas un phénomène primaire pour Bally. Il s'agit en fait d'un phénomène secondaire, qui entrave jusqu'à un certain point la libre expression individuelle. La spontanéité expressive constitue un mythe auquel Bally ne semble jamais renoncer, même s'il ne cesse de montrer par ailleurs que le discours du sujet parlant est l'enjeu de nombreuses déterminations et conflits. Malgré les limites de son approche conceptuelle de la

politesse, Bally sait entrevoir l'étendue linguistique de ce champ, qui fait l'objet aujourd'hui de nombreuses investigations⁹:

Ce n'est pas seulement un vocabulaire [...], un phraséologie [...], une titulature symbolique de la hiérarchie sociale [...]; mais la politesse imprime sa marque sur des parties profondes de la grammaire; on peut citer en français le pluriel de politesse, l'emploi de la troisième personne pour la seconde, toute une gamme de nuances modales, par exemple l'emploi du futur et du conditionnel dans des interrogations impératives [...]. Beaucoup de ces tours ont été créés avec intention; leur emploi demande souvent un choix minutieux, et, s'il est fautif, il entraîne la sanction du ridicule [...]. (LV: 104)

Il faut souligner que la notion de coopération – au cœur actuellement de nombreuses approches conversationnelles – reçoit peu de place dans la réflexion de Bally. La conversation n'est pas vraiment considérée comme une activité concertée à deux, au cours de laquelle les participants se reconnaissent mutuellement des droits et des devoirs de construction. Tantôt, le locuteur s'efface devant son allocutaire, tantôt il essaie de le circonscrire; il semble donc qu'il peut y avoir conflit ou entente, mais pas vraiment de négociation ou de coopération. Les interactions comporteraient toujours une composante clairement polémique:

Dès que deux êtres humains entrent en contact, ils entrent en lutte, au sens psychologique du mot parce qu'il ne peut jamais y avoir entre eux adaptation absolue, harmonie parfaite de mentalités. Ainsi la lutte, telle qu'elle est définie ici, n'est pas incompatible avec la solidarité et la sympathie; elle suppose simplement concordance incomplète des croyances, des désirs et des volontés; elle se rencontre jusque chez les êtres qui se cherchent dans l'amitié et dans l'amour; elle résulte d'un conflit entre le moi du sujet et son instinct social. (LV: 20)

Le conflit est non seulement en fin de compte une dimension incontournable mais peut-être plus positive qu'il n'a pu y paraître à première vue, puisqu'il ne s'agit que d'un substitut somme toute pacifique à la guerre physique:

Le langage reproduit ce caractère de la vie comme tous les autres; il montre surtout à quel point ce conflit peut prendre des formes pacifiques. La conversation la plus anodine en est l'image exacte. (LV: 21)

⁹ Voir sur cette question la synthèse de Catherine Kerbrat-Orecchioni (1992).

Malgré la violence psychologique et symbolique dont elle est porteuse, la conversation a toujours une vertu apaisante :

Le jeu, une des formes primitives de l'art, fait bien saisir la différence entre l'art et la vie. Le guerrier qui manie ses armes pour se défendre ou attaquer, vise un résultat entièrement pratique; lorsqu'en temps de paix, il se complaît à reproduire les mouvements qu'il exécutait dans le combat, il s'agit d'un jeu; ce qui est un moyen devient un but; il se produit une sorte de dédoublement de la personnalité et de l'action du sujet; l'acte, tout en conservant sa note émotive, essentielle pour que l'effet soit produit, s'est détaché de celui qui l'accomplit. Le guerrier devient un acteur, qui joue un rôle; l'émotion qu'il a vécue naguère est désormais extérieure à sa personne. (LV: 29)

Il s'agit là d'une position assez originale qui ne trouve guère d'écho dans les travaux de ses contemporains ou dans ceux de ses successeurs. Une rapide évocation des conceptions défendues par des chercheurs contemporains de Bally fera mieux ressortir la particularité de ses positions.

6. *Eclairage de deux contemporains: Bergson et Alain*

Charles Bally n'est pas seul à s'être intéressé au phénomène de la politesse, certains contemporains en ont également fait un objet de réflexion¹⁰. Parmi ceux-ci, on peut mentionner les philosophes Henri Bergson et Alain.

Les réflexions d'Henri Bergson suscitent notre attention, dans la mesure où Bally mentionne à plusieurs reprises ses travaux, qui ont d'ailleurs influencé sa réflexion¹¹. La question de la politesse a également préoccupé Henri Bergson, qui distingue essentiellement trois types. Il y a d'abord la *politesse des manières* qui constitue «un certain art de témoigner à chacun, par son attitude et ses paroles, l'estime et la considération auxquelles il a droit» (Bergson 1972: 320). Ensuite, il mentionne la *politesse de l'esprit*, qui est différente car il s'agit de la faculté «de se mettre à la place des autres, de s'intéresser à leurs occupations, de penser de leur pensée, de revivre leur vie en un mot, et de s'oublier soi-même»:

¹⁰ Soulignons que la seconde moitié du dix-neuvième siècle voit fleurir les traités de savoir-vivre. Aujourd'hui, la question du savoir-vivre et de la politesse est explorée aussi bien par des historiens (Muchembeld 1998), que par des philosophes (Pernot 1996), des sociologues (Picard 1998) ou des linguistes (Kerbrat-Orecchioni 1992).

¹¹ Comme l'a montré Brigitte Nerlich, «Bally emprunte à Bergson la dichotomie de la vie et de l'intelligence pour fonder sa propre définition dualiste du langage: il parle du langage intellectuel et du langage affectif, du langage artificiel et du langage naturel» (1986: 168).

En cela consiste surtout la politesse de l'esprit, laquelle n'est guère autre chose, semble-t-il, qu'une espèce de souplesse intellectuelle. L'homme du monde accompli sait parler à chacun de ce qui l'intéresse; il entre dans les vues d'autrui sans les adopter toujours; il comprend tout sans pour cela tout excuser. Ce qui nous plaît en lui, c'est la facilité avec laquelle il circule parmi les sentiments et les idées; c'est peut-être aussi l'art qu'il possède, quand il nous parle, de nous laisser croire qu'il ne serait pas le même pour tout le monde; car le propre de cet homme très poli est de préférer chacun de ses amis aux autres, et de réussir ainsi à les aimer tous également. Aussi un juge trop sévère pourrait-il mettre en doute sa sincérité et sa franchise. Ne vous y trompez pas cependant; il y aura toujours entre cette politesse raffinée et l'hypocrisie obséquieuse la même distance qu'entre le désir de servir les gens et l'art de se servir d'eux. Elle est faite avant tout, je le veux bien du désir de plaire; mais le désir de plaire ne se retrouve-t-il pas aussi au fond de la grâce? (Bergson 1972: 322)

Tandis que la première politesse n'est qu'un ensemble de formules apprises par cœur, la deuxième est un talent. Ces deux premiers types de politesse ne sont cependant encore que des facultés mineures par rapport au troisième type de politesse, que Bergson considère comme une vertu et qu'il qualifie de «politesse du cœur»:

il y a une manière d'exprimer ses opinions sans choquer celles des autres; il y a un art qui consiste à savoir écouter, à vouloir comprendre, à pouvoir, le cas échéant, entrer dans les vues d'autrui, à pratiquer en un mot, même dans la discussion des idées politiques, religieuses et morales, la politesse dont on se croit trop souvent dispensé, dès qu'on a quitté le domaine des choses indifférentes ou futiles. Je ne sais si je me trompe, mais je crois que là où cette politesse s'observe, les divisions sont moins profondes, les luttes moins acharnées, la patrie plus forte et plus heureuse. Or, ce respect de l'opinion d'autrui ne s'acquiert que par un effort continu; et pour dompter en soi l'intolérance qui est un instinct naturel, je ne connais de plus puissant auxiliaire que la culture philosophique. (Bergson 1972: 328, variante)

La politesse du cœur tient plus de l'ouverture intellectuelle que d'un comportement social et verbal aux caractéristiques formelles claires:

Oui, cette disposition d'esprit assez fréquente chez ceux qui ont approfondi la philosophie, et qu'on affecte parfois de confondre avec le scepticisme, il faudrait l'appeler tolérance, impartialité, courtoisie, politesse. (Bergson 1972: 331)

Elle a une valeur non seulement politique mais presque spirituelle :

A la grâce elle [la politesse] joindrait la force, le jour où, se communiquant de proche en proche, elle substituerait partout la discussion à la dispute, amortirait le choc des opinions contraires, et amènerait les citoyens à mieux se connaître et à mieux s'aimer les uns les autres. (Bergson 1972: 331-332)

Tandis que Bergson prend ses distances à l'égard des politesses «formelles», sans pour autant les condamner aussi vigoureusement que Bally, il n'en va pas de même pour un autre philosophe également contemporain, Alain, qui a évoqué à maintes reprises la question de la politesse :

On dit souvent qu'il y a une politesse du cœur, qui se moque des formes. C'est ce que je ne crois point. Les bons sentiments font souvent beaucoup de mal. Le premier mouvement sera de marquer de la pitié pour un homme que la maladie a changé, et il n'y a point d'impolitesse qui laisse plus de regrets que celle-là [...]. (*Propos II*: 447-448.)

A la différence de Bally, mais aussi de Bergson, Alain défend toutes les formes de politesse et dote celle-ci, quelle qu'elle soit, de nombreuses vertus. Parmi les qualités qu'il lui reconnaît, se trouvent le fait que la politesse protège, ménage l'allocutaire :

On appelle énergiquement savoir-vivre l'ensemble de ce qu'il faut savoir, outre cette possession de soi, pour ne pas blesser ni embarrasser personne sans le vouloir. (1990: 354)

Dans cette citation, Alain définit la politesse comme étant fondamentalement préoccupée du bien-être de l'allocutaire («A-oriented»); pour Alain, comme pour les linguistes bien des années plus tard, la politesse est avant tout une série de mesures destinées à protéger et ménager l'allocutaire.

[...] la pleine franchise, à tout propos, à l'égard de tout et de tous, n'est pas louable. Le témoin doit la vérité au juge, mais non à n'importe qui. (1990: 308)

La communication brute, sans filtre, n'a lieu d'être que dans des situations de communication particulières et avec des allocutaires bien spécifiques.

Alain ne se contente pas d'une conception de la politesse comme simple protection de l'allocutaire. Il défend l'expression polie parce que, de surcroît, elle permet au locuteur d'être en définitive plus proche de sa pensée. La politesse empêche le locuteur de proférer son discours sans garde-fou, elle le contraint à une auto-surveillance qu'Alain juge non seulement salutaire mais nécessaire :

Il y a une forte raison de ne pas dire au premier arrivant ce qui vient à l'esprit, c'est qu'on ne le pense point; aussi n'y a-t-il rien de plus trompeur que cette sincérité de premier mouvement. Il faut plus de précautions dans le jeu des paroles, d'où dépend souvent l'avenir des autres et de soi. (1960: 1226)

A la différence de Bally, Alain ne considère pas la spontanéité comme un gage de fidélité à la pensée:

[...] à dire tout ce qu'on pense on dit plus qu'on ne pense. (1960: 1245)

L'expression immédiate ne correspond pas toujours à ce que le locuteur veut vraiment signifier au plus profond de lui:

Ne nous trompons pas sur ce besoin de dire ce qui nous vient à l'esprit; ce besoin est animal; ce n'est qu'impulsion et passion. Le fou dit tout ce qui lui vient. (1960: 1226)

Un homme de premier mouvement qui dit tout ce qu'il lui vient, qui s'abandonne au premier sentiment, qui marque sans retenue de l'étonnement, du dégoût, du plaisir, avant même de savoir ce qu'il éprouve, est un homme impoli; il aura toujours à s'excuser, parce qu'il aura troublé et inquiété les autres sans intention, contre son intention. (1956: 107)

Selon Alain, le comportement poli conjure la violence et la colère qui font de l'homme le jouet de la nature, de sa nature. L'ennemi que la politesse permet de combattre, c'est l'arbitraire de l'humeur, les aléas des impressions de sympathie ou d'antipathie. La politesse est donc au service de la liberté de l'homme, de son indépendance; elle l'empêche de succomber aux préjugés et aux déterminismes dans lesquels les sentiments, même ceux de franchise, pourraient l'emmurier. Elle impose au locuteur de prendre du recul et introduit une distance de réflexion à l'égard de ses impulsions comme à l'égard de ses allocutaires; elle introduit de ce fait un espace de réflexion et de décision. Le discours consenti est alors un discours pleinement subjectif et réellement assumé selon Alain. Ce qui est donné par Bally comme formalisme vain devient aux yeux d'Alain un gage de liberté, une preuve de sincérité.

Ni Bally ni la plupart des linguistes qui s'intéresseront, bien des années plus tard, à la question de la politesse ne sauront ou ne voudront déceler dans la politesse de tels enjeux. Si Bally a réussi à faire percevoir la richesse formelle du champ de la politesse, il a en revanche soutenu une conception trop pauvre et réductrice de sa valeur.

Adresse de l'auteur:
Sylvie DURRER – Université de Lausanne
Chemin d'En-Vaux 5 – CH-1093 La Conversion

BIBLIOGRAPHIE

- ALAIN, 1956, *Propos I*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade.
- 1960, *Les passions et la sagesse*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade.
 - 1970, *Propos II*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade.
- BALLY, Charles, *Traité de stylistique française* [1909], Genève, Librairie de l'université & Georg & Cie.
- 1977, *Le langage et la vie* [1952], Genève, Droz.
 - 1930, *La Crise du français. Notre langue maternelle à l'école*, Paris & Neuchâtel, Delachaux & Niestlé.
- BERGSON, Henri, 1972, «La politesse» [1885] in *Mélanges*, Paris, PUF, pp. 317-332.
- BROWN, Penelope, & LEVINSON, Stephen, 1978, «Universals in language use: Politeness phenomena», in Goody, E., éd., *Questions and politeness. Strategies in social interaction*, Cambridge, CUP, pp. 291-341.
- DURRER, Sylvie, 1991, «Le dialogue polémique: accident de la communication ou type de dialogue?», *Cahiers du Département des Langues et des Sciences du Langage*, n° 11, Université de Lausanne, pp. 41-76.
- 1998, *Introduction à la linguistique de Charles Bally*, Paris et Lausanne, Delachaux et Niestlé.
- GOFFMAN, Erving, 1973, *La mise en scène de la vie quotidienne*, 2 vol., Paris, Minuit.
- 1974, *Les rites d'interaction*, Paris, Minuit.
- KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, 1992, *Les Interactions verbales II*, Paris, Colin.
- LACROIX, Michel, 1990, *De la politesse. Essai sur la littérature du savoir-vivre*, Paris, Julliard.
- LEECH, Geoffrey, 1983, *Principles of pragmatics*, Londres & New York, Longman.
- MUCHEMBLED, Robert, 1998, *La société policée. Politique et politesse du XVI^e au XX^e siècle*, Paris, Seuil.
- NERLICH, Brigitte, 1986, *La pragmatique. Tradition ou révolution dans l'histoire de la linguistique française?*, Frankfurt am Main & Bern & New York.
- PERNOT, Camille, 1996, *La politesse et sa philosophie*, Paris, PUF.
- PICARD, Dominique, 1998, *Politesse, savoir-vivre et relations sociales*, Paris, PUF, Que sais-je?

Rudolf Engler

ENTRE BALLY, SPITZER, ... SAUSSURE

A Tullio De Mauro

Analyser la théorie de linguistes de provenance différente, inspiration divergente, surprendre des analogies lointaines, spécieuses même, et s'en inspirer, risquer des thèses, est un jeu fascinant ... et périlleux.

Ainsi De Mauro a fondé son *Introduction à la sémantique* (1965/1970) sur ce que Wittgenstein, Saussure, Croce, préoccupés du problème sémantique, se seraient trouvés chacun, à un moment donné, dans l'aporie, auraient ressenti la nécessité, en fin de compte, de l'aborder d'une façon différente. C'est certain pour Wittgenstein, incertain (vu l'exiguïté de la preuve) chez Croce, problématique dans le cas de Saussure (Engler 1970), – encore qu'aujourd'hui, à la lumière de nouveaux documents (Engler 1997), je me sente enclin à plus de circonspection. L'*Introduction* est un livre magistral qui éclaire, à travers les trois recherches, d'une lumière vive un écueil contourné trop longtemps en silence: sens linguistique calcul logique ou déviation pragmatique? sens enserré dans un système de valeurs incontournables ou résultat imprévisible de balance sociale? sens dérive mystique d'intuition-expression, individuelle, hors de tout recours ou, en dernière instance, redevable, malgré cela, à un usage collectif? S'il est hors de doute, actuellement, que Saussure imaginait dès 1891 (*Essence double du*

langage, v. Engler 2000a/b) une sémantique analogue à ce que De Mauro postulait pour la seule phase de «revirement», il reste qu'il a évité de s'en expliquer dans ses fameux «cours» – parce qu'il se réservait d'en parler dans un cours subséquent consacré à la «parole» (car c'est là en fait qu'aurait été sa place) – ou parce que sa vision était tellement contraire aux doctrines courantes qu'il ne voulait le faire devant des étudiants ?

A l'opposé, Kukenheim *Esquisse historique*, 1962, se présente sous la forme de résultats acquis d'une «linguistique française» évaluée sous l'optique *de ses rapports avec la linguistique générale*, mais que faire de raccourcis tels celui-là :

«Reprenant les idées de Schuchardt et de Vossler, le premier parlant de *Spaltung* et *Ausgleich*, le deuxième de *Sprache als Schöpfung* et de *Sprache als Entwicklung*, Saussure a mis en relief le double caractère du langage, dualité qui consiste d'une part en son aspect individuel, la *parole*, manifestation concrète de la masse des possibilités linguistiques d'une communauté ou actualisation de ce qui est virtuellement dans l'esprit de la communauté linguistique, d'autre part en son espace social, la *langue*. Par cette formule, Saussure oppose la linguistique psychologique à la linguistique sociologique. Les changements proviennent d'une innovation individuelle et peuvent entrer dans la langue générale: «Rien n'entre dans la langue sans avoir été essayé dans la parole» [CLG 3 V §1]. La parole est donc la force motrice qui pousse la langue dans d'autres directions, transformant la prononciation, les formes, le sens des mots.»

Qu'est-ce à dire? Simple rhétorique de passage? Question de sources du CLG? Oubliée l'antinomie fondamentale qui sépare Saussure (comme Jaberg et d'autres «positivistes») des interprétations «idéalistes» de Vossler, oubliée la réaction hostile de Schuchardt à Saussure, qui ne se reconnaissait certes pas dans le CLG. Méconnue l'aspiration de Saussure de soustraire la linguistique par l'intercession de la sémiologie à l'emprise «psychologique» et «sociologique». Reste l'action *parole-langue* où Kukenheim voit juste. Mais le «double caractère du langage» qui surgit comme par miracle dans sa note n'est pas, chez Saussure, celui-là que croit reconnaître Kukenheim, mais celui de *synchronie-diachronie* qui empêche l'amalgame de changements phonétiques et sémantiques. Pas que je reproche cette ultime erreur à Kukenheim, dans l'état des connaissances de 1962 elle était plus que naturelle. C'est le conglomérat de concepts délimités diversement, pondérés différemment, arrachés de leurs contextes, qui a rendu le jeu ... pernicieux.

Périlleux ou non, j'entre dans ce jeu :

J'emprunte à De Mauro la démarche, substituant le critère de l'«aporie-reviement» par celui (tout aussi extérieur, procédural) de «cercle»: épistémologique, philologique, vicieux, fallacieux De Kukenheim j'adopte la hardiesse d'aligner ce qui semble incompatible: idéalisme et saussurisme (v. ci-dessus), et la propension de céder au leurre des mots recouvrant sous la même forme des sens divers, à l'occurrence celui de «stylistique» arboré tant par Bally que Spitzer de façon apparemment contrastante. Pourrait-il être, qu'en dernière analyse des deux sens, les deux emplois, au lieu de s'opposer, se suppléent et que, par exemple, la méthode «stylistique» si clairement illustrée et définie de Bally arrive en quelque sorte à remédier au manque si souvent déploré d'une «technique praticable» du commun des hommes moins savants, géniaux, intuitifs que Spitzer? La stylistique «linguistique» du Genevois rejoindrait-elle, à la barbe des zoïles, la «stylistique littéraire» de l'Autrichien? Enfin, détectera-t-on des traits de pensée communs, une affinité suffisante de culture entre les deux pour rendre le tout plausible?

Quant au critère procédural du «cercle», nous le tenons de Spitzer qui, dans l'important appareil critique à *Linguistics and literary history* (1948, 33 n.10) l'introduit sous le nom de «Zirkelschluss». Tiré de son expérience autobiographique et recommandé, comme technique à suivre, à ses adeptes, il consiste (1948: 11ss.) à lire un texte, s'en imprégner, jusqu'à être frappé par un détail étrange, «aberrant». On le constatera, continuera à lire pour voir si le fait est isolé, insignifiant, ou se répète: se demandera, dans ce dernier cas, quel peut être sa signification; lira encore, sous le double aspect de forme et de sens; conclura, s'il se confirme, sur la psychologie de l'auteur, son âme. Spitzer renvoie à Schleiermacher, *Über den Begriff der Hermeneutik mit Bezug auf F. A. Wolfs Andeutungen und Arts Lehrbuch [Sämtliche Werke III, 3, p. 343]*:

«Schleiermacher distinguishes between the «comparative» and the «divinatory» methods, the combination of which is necessary in «hermeneutics», and since hermeneutics falls into two parts, a «grammatical» and a «psychological» part, both methods must be used in both parts of hermeneutics. Of the two methods, it is the divinatory which requires the «Zirkelschluss»" (p. 33 n.10).

Je n'ai aucun indice sur un tel «Zirkelschluss» chez Bally. De toute façon, le terme n'apparaît pas dans ce que je connais de lui. Par contre, je crois pouvoir avancer que son «maître», Saussure, n'était pas ignare de ce raisonnement. Un texte ancien, rattaché au *Mémoire* – nous ne reproduisons in extenso en fin d'article – débute par les mots:

«La linguistique procède de fait par induction et divination, et elle doit procéder ainsi pour arriver à des résultats féconds. Seulement une fois

l'hypothèse aperçue on part toujours de là, de ce qui est reconstruit, pour assigner ensuite sans préjuger à chaque langue ce qui lui revient de cette hypothèse. L'exposition y gagne en clarté, certainement. Pour preuve on se fie à l'ensemble satisfaisant que produisent les faits ainsi expliqués pour quelqu'un qui a admis l'hypothèse» (*Divination-Induction*, B/E p. 132)

Deux textes bien postérieurs (*De l'essence double du langage*, 1891) parlent étrangement de «cercle vicieux», le premier criblé de corrections (que nous ne reproduisons pas ici), l'autre marqué d'un point d'interrogation gigantesque devant le terme qui nous intéresse :

«Pour chaque ordre en effet, on éprouve le besoin de déterminer l'objet; et pour le déterminer on recourt machinalement à un second ordre quelconque, parce qu'il n'y a pas d'autre moyen offert en l'absence totale d'entités concrètes: / [5] éternellement donc le grammairien ou le linguiste nous donne pour entité concrète, et pour entité absolue servant de base à ses opérations, l'entité abstraite et relative qu'il vient d'inventer dans un chapitre précédent. Immense cercle vicieux, qui ne peut être brisé qu'en substituant une fois pour toutes en linguistique la discussion des points de vue à celle des «faits», puisqu'il n'y a pas la moindre trace de *fait linguistique*, pas la moindre possibilité d'apercevoir ou de déterminer un fait linguistique hors de l'adoption préalable d'un point de vue» [De l'essence double du langage: B/E p. 24]. – «Qui dit *forme* dit *différence* avec d'autres formes et ne dit rien d'autre. On peut considérer seulement la différence avec *une* autre forme, par ex. uniquement la différence entre ἵππος et ἵππον ou bien uniquement la différence entre ἵππος et θάλασσα. Dans ce cas la *forme* n'est pas déterminée, elle n'est déterminée []

? Cercle vicieux fondamental

On appelle *forme* une figure vocale qui est déterminée pour la Conscience *des sujets parlants*¹. [Note] ¹La seconde mention est en réalité superflue, parce qu'il *n'existe* rien [...] que ce qui existe pour la conscience [des sujets parlants]; donc si une figure vocale *est* déterminée, c'est quelle l'est immédiatement» (*Réflexion sur les opérations du linguiste*, B/E p. 49).

Au moins le premier des deux cités évoque la question des «points de vue», ce qui, comme démontrera la suite, peut être important.

Linguistics and literary history n. 10 de Spitzer continue comme suit:

«We have been dealing here with the «Zirkelschluss» in the «divination» of the psychology of authors; as for «grammatical divination», any col-

lege student who attempts to parse a Ciceronian period is constantly using it: he cannot grasp the construction except by passing continuously from the parts to the whole of the sentence and back again to its parts» (p. 33), remontant ensuite à l'origine platonique de la conception:

«it is in *Phaedo* that Socrates states the importance of the whole for the cognition of the parts»

et s'attaquant aux deux imputations majeures élevées à son égard, à savoir celle de l'«irrationalisme théologique»:

«when Dewey reproved the Humanists for the residues of theology in their thinking, they made haste to disavow any theological preoccupation – while I take the stand of saying: «Yes, we Humanists are theologians!» [...] would it not, I am asked, be better to show the irrationalism of religion inherent in any rational operation in the humanities, than to show the overt irrationalism of religion which our secular university must thoroughly abhor? My answer is that Socrates himself was a religious genius and that, through Plato, he is present in much of Christian thought»,

et celle du «cercle vicieux» – cf. ci-dessus Saussure – articulée pour la circonstance par Harold Cherniss (*University of California Publications, Classical Philology XII*, 288) à l'encontre de certains «philologues de l'école de Stefan George»,

«who, though not dealing with the outward biography of artists, believe that the inner form of the artist's personality can be grasped in his works by a kind of intuition[.] Cherniss writes: «The intuition which discovers in the writing of an author the «natural law» and «inward form» of his personality, is proof against the objections, logical and philological; but while one must admit that a certain native insight, call it direct intelligence or intuition as you please, is required for understanding any text, it is, all the same, a vicious circle to intuit the nature of the author's personality from his writings and then to interpret those writings in accordance with the «inner necessity» of that intuited personality. Moreover, once the intuition of the individual critic is accepted as the ultimate basis of all interpretation, the comprehension of a literary work becomes a complete private affair, for the intuition of any one interpreter has no more objective validity than that of any other» (ib. 33s.).

A quoi Spitzer répond:

«I believe that the word «intuition» with its deliberate implication of extraordinary mystic qualities on the part of the critic, vitiates not only

the reasoning of the Stefan George school but also that of their opponents. The «circle» is vicious only when an uncontrolled intuition is allowed to exercise itself upon the literary works; the procedure from details to the inner core and back again is not in itself at all vicious: in fact the «intelligent reading» which Professor Cherniss advocates without defining it (though he is forced to grant rather uncomfortably that it is «a certain native insight, call it direct intelligence or intuition as you please» is based precisely on that very philological circle. To understand a sentence, a work of art, or the inward form of an artistic mind involves, to an increasing degree, irrational moves – which must, also to an increasing degree be controlled by reason» (ib. 34).

Enfin, en transgressant les marches de l'idéalisme et de la stylistique, il recourt à son ancien maître positiviste de philologie romane :

«[...] Gröber formulated the idea of the philological circle (without mentioning the «circle» in itself) in *Gröber's Grundriss 1/3*, 1888): «Absichtslose Wahrnehmung, unscheinbare Anfänge gehen dem zielbewussten Suchen, dem allseitigen Erfassen des Gegenstandes voraus. Im sprungweisen Durchmessen des Raumes hascht dann der Suchende nach dem Ziel. Mit einem Schema unfertiger Ansichten über ähnliche Gegenstände scheint er das Ganze erfassen zu können, ehe Natur und Teile gekannt sind. Der vorschnellen Meinung folgt die Einsicht des Irrtums, nur langsam der Entschluss, dem Gegenstand in kleinen und kleinsten, vorsichtigen Schritten nahe zu kommen, Teil und Teilchen zu beschauen und nicht zu ruhen, bis die Überzeugung gewonnen ist, dass sie nur so und nicht anders aufgefasst werden müssen» (ib. 35).

Et effet, dans son exposé de *Linguistics and literary history*, Spitzer remplace épithète *herméneutique* du «cercle» de Schleiermacher par *philologique*, y comprenant en outre, pas sa seule *stylistique*, mais tout autant les études étymologiques (en particulier *conundrum*, *quandary*) et lexicales (Rabelais), c'est-à-dire clairement «*linguistiques*». Quant à Saussure, je me défend difficilement de l'idée qu'à l'arrière-fond de sa double évocation du «cercle vicieux» réside le contre-terme de «cercle cognitif», constatant que le contexte *autographe* de CLG 23/23

«Bien loin que l'objet précède le point de vue, on dirait que c'est le point de vue qui crée l'objet»: transposition de N 9.2.4: «c'est le point de vue qui FAIT la chose» – porte –: «Il y a d'abord des points de vue, justes ou faux, <mais uniquement des points de vue> à l'aide desquels ou crée <secondairement> les choses. Ces créations se trouvent correspondre à

des réalités quand le point de départ est juste, et n'y pas correspondre dans le cas contraire» (N 9.2.1 : CLG/E 131),

ce qui comporte – clairement – le retour du «point de vue» à la «réalité», le mouvement «circulaire» de contrôle de l'«objet créé» par l'«analyse des choses» et – évidemment aussi – le rejet d'un «point de vue» ne satisfaisant pas à ces conditions. Contexte annulé malheureusement dans le CLG. Encore faudrait-il rappeler combien Saussure se méfiait de la capacité des hommes de parvenir à la connaissance ultime: Arguer, comme le fait le CLG, que

«rien ne me dit d'avance que l'une de ces manières de considérer le fait en question soit antérieure ou supérieure aux autres» (23/23),

paraît être bien banal en regard de la version originale, qui a:

«dans les deux cas [vue juste ou fausse], aucune chose, aucun *objet* n'est donné <un seul instant en soi>. Non pas même quand il s'agit<t> du fait le plus matériel, le plus évidemment défini en soi <en> apparence, comme serait une suite de sons vocaux» (N 2.1s.).

Ainsi donc pour la «circularité» chez Spitzer et Saussure. Reste à voir si des traces d'une telle conception ou des éléments de conception analogue peuvent être décelés chez Bally; si, oui ou non, contre toutes les apparences, une vision semblable du travail linguistique permet leur rapprochement.

Quant au choix du *terme* de «stylistique», Bally est loin d'avoir rencontré l'unanimité: Saussure lui-même hésitait: à l'occasion – il est vrai – d'un *Rapport sur la création d'une chaire de stylistique pour Bally à Genève* (ce qui situe le problème à niveau différent). L'ébauche, rédigée en 1912, nous est parvenue (CLG/E 3347): il n'a eu, finalement, rien d'autre à proposer que ... *linguistique*:

«Le nom de stylistique est <un nom> imposé à défaut d'autre. <Style et stylistique font une équivoque malheureuse.> Voici les quelques corrections qu'il faut faire pour voir exactement ce qu'il signifie: Le mot de style évoque l'idée d'une personne, d'un individu, <de procédé individuel. (Le style, c'est l'homme, etc.)>. Justement au contraire la stylistique (conçue de la manière dont l'ont illustrée les travaux de M. Bally) entend étudier les moyens d'expression de la langue dans la mesure où ils ont la consécration de l'usage commun, dans la mesure où ils tombent dans la catégorie du fait social <et sont par conséquent fixés hors de l'individu. La présence dans la langue> [de] «Vous me le ferez pas croire!», ou bien «Le diable m'emporte!» tombe <directement [b.]> dans la stylistique, parce qu'<il> n'est pas individuel de dire cela; parce que d'autre

part, comme il faut l'ajouter, ces expressions, quoique du dernier commun, sont <toujours> l'indice de quelque façon de sentir, à étudier <par> derrière elles. <Le style dépend de l'individu, et la stylistique se place initialement au-dessus de l'individu dans la sphère linguistique ou sociale.> – 2° Le mot de style évoque l'idée de ce qui est littérature ou tout au moins de ce qui est *écrit*. – La stylistique, sans se désintéresser de ce qui est écrit, voit avant tout son objet dans l'observation de ce qui est parlé, dans les formes de langage vivantes, consignées ou non dans un texte. Le style dépend de la lettre, et la stylistique se place de préférence hors de la lettre, dans la sphère de pure parole,/[2] – 3° La stylistique n'a pas non plus pour but le style, <quoique pouvant être d'une utilité>. Elle prétend <et a droit de prétendre> être une science de pure observation, consignante les faits et les classants. – Enfin pour l'ajouter immédiatement, elle se livrera à cette tâche indifféremment sur tout idiome. Ce ne sont pas spécialement les formules et locutions françaises qui lui fourniront son aliment, dans la conception [de M. Bally]. Messieurs, j'en arrive à dire que ce <qu'on> pourrait <véritablement> craindre <comme> danger à propos de la chaire de *stylistique*, ce n'est pas du tout les préventions dérivant de l'équivoque avec science du style, mais au contraire l'objection consistant à dire: Mais alors, c'est tout simplement de la linguistique qu'on nous offre sous le nom de stylistique. [...]

En résumé: 1° non ce qui est individuel, mais ce qui est consacré par l'usage social, <remplissant ainsi les conditions qui font qu'une chose est linguistique>; – 2° non nécessairement ce qui est écrit, mais de préférence ce qui est parlé; – 3° non dans un but normatif, et pour donner les règles de la bonne expression, mais – 4° enfin, avec le but de généraliser les observations, d'arriver à une théorie applicable aux langues. – Bien loin qu'[il s'agisse d'une étude littéraire], l'objection <réelle> qui pourrait se présenter, c'est qu'on dise: c'est tout simplement <alors> de la linguistique. En effet; seulement le domaine de la linguistique est vaste; elle a suffisamment à faire, j'ose le dire, dans les compartiments plus élémentaires, ou bien dirigés dans d'autres sens comme par exemple l'histoire évolutive des formes. <Par conséquent, c'est une chose bienvenue,> [] l'explication des formes de la langue en tant que motivées par tel ou tel état psychologique []».

Et voilà que se retrouvent sur un plan le *linguiste* Bally – à ses dire encore plus que Saussure attentif à la *parole* qu'à la *langue* (1913), sensible aux «lettres» (sa thèse traitait *De Euripidis tragoediarum partibus lyricis*, adonné à la musique et aux arts) – et Spitzer – *lettré*, renommé autant par ses études de

sémantique (donc *linguistiques*) – dont les *Stilstudien* (1929) se divisent d'ailleurs en *Sprachstile: Attributive Anreihung von Substantiven im Französischen; Asyndetische Vergleiche im Italienischen und Rumänischen*, [...] *Paronomasie im Spanischen*) et *Stilsprachen: Ehrenrettung von Malherbes «Consolation à Monsieur Du Périer», Zur Kunstgestalt einer spanischen Romanze*, [...] *Zu Charles Péguy's Stil, Zum Stil Marcel Proust's*, [...] *Sprachmischung als Stilmittel und als Ausdruck der Klangphantasie*, [...] *Der Unanimismus Jules Romains's im Spiegel seiner Sprache (eine Vorstudie zur Sprache des französischen Expressionismus)*, ainsi qu'en prologue: *Sprachwissenschaft und Wortkunst*, épilogue *Wortkunst und Sprachwissenschaft* – les deux recherchant une indispensable double compétence, *littéraire et linguistique*, du philologue:

«Es klingt paradox, ist aber doch wahr: die Wortkunst hat bisher in der Sprachwissenschaft relativ wenig Beachtung gefunden. Sie wurde meist der Literatur- oder ästhetischen Forschung überlassen. Am grammatisch-historischen Panzer der Linguisten sind die leichten schwebenden Effekte künstlerischer Wortformung abgeprallt. Die Kunstfremdheit, ja -feindschaft liegt dem Durchschnittsphilologen sozusagen im Blut: das Spielerische, das mit aller Kunst gegeben ist, empfindet er vielleicht als unvereinbar mit ernster Wissenschaftlichkeit – gewiss ein verfehelter Standpunkt einem Betrachtungsobjekt wie der Sprache gegenüber, die spielend künstlerische Wirkungen erzielen kann. Die Literaturforscher ihrerseits ermangeln meistens ja nicht der Fähigkeit, den persönlichen Stil eines Schriftstellers zu charakterisieren, aber sie verfügen im allgemeinen nicht über die sprachliche Detailschulung, um mehr als allgemeine Eindrücke bieten und diese an speziellen sprachlichen Beispielen erhärten zu können. Die Literaturforscher sind also sprachwissenschaftlich, die Sprachwissenschaftler ästhetisch zu wenig gebildet, als dass die Stilforschung, die an der Grenze beider Disziplinen steht, gedeihen könnte» (*Wortkunst und Sprachwissenschaft*, p. 498),

respectivement:

«Es ist an den Sprachwissenschaftlern, die aufklärungsdürftig und lernend-bescheiden sich an sie wendenden Kunstfreunde nicht durch zugeknöpfte Reserviertheit oder Grammatikerhochmut zu verstimmen, sondern sich selbst das Stück versäumter ästhetischer Kultur, wenn auch verspätet, anzueignen, die eigene Bildungslücke nachträglich zu schliessen – und damit auch die Kluft, die sich heutzutage gewöhnlich zwischen dem pseudo-exakten Sprachwissenschaftler und dem «nur geistreichen Literarhistoriker» gähnend öffnet. Denn es kann ja kein Zweifel daran

sein, dass die ressortmässige Trennung von literarischen und linguistischen Belangen an unseren Universitäten zu einer dauernden Entfremdung zweier Kategorien ehrlicher Diener des Wortes (Philologen) geführt hat: dem Sprachwissenschaftler, der nichts von Literatur, neben dem Literaturwissenschaftler, der nichts von Sprache versteht – das ist zwar ein «reibungsloser» Zustand, bei dem aber auch jede gegenseitige Befruchtung, die immer auf «Reibung» zugeht, ausgeschlossen ist» (*Sprachwissenschaft und Wortkunst*, p. 2s.).

Enfin, n'oublions pas que tant Bally que Saussure que Sechehaye avaient fait des études en Allemagne. Ils doivent y avoir profité d'une même formation philologique que Spitzer.

Ainsi à l'antinomie de deux «matières» d'étude prédéterminées, classées d'avance (œuvre littéraire – langue) se substitue l'interrelation. Aux «choses», l'investigation – circulaire «objet ↔ point de vue». Spitzer la qualifie de «philologique», conscient qu'il est de la grande tradition de «l'attachement aux mots» qui présidait, alternativement, de Platon à l'école alexandrine, l'humanisme, les Lumières, Bopp, Diez, Meyer-Lübcke, Gaston Paris, Hermann Paul, à la formation de l'esprit, l'interprétation des textes, l'éveil des sciences, la disquisition de l'homme, la conception inédite d'une vie des langues. Saussure, intégrant tout cet acquit dans une «science des signes» destinée (à son avis) à prendre la place de la philologie dans l'ensemble dominant des disciplines, inventera la «sémiologie», collidant tant soit peu avec une «sémiotique» de Peirce:

«[...] au début du dix-neuvième siècle, si nous voulons parler d'un grand mouvement (en laissant de côté les précurseurs <école philologique à Alexandrie>) il y eut 2°) *le grand courant philologique de la philologie classique*, qui se continue jusqu'à nos jours» – «En 1777, Friedrich <August> Wolf, comme étudiant, voulut être nommé philologue» (III C 1: 8s)

– en lieu et place (autre grand rappel de civilisation occidentale) de «théologue» –

«On fait dater <la fondation> de la linguistique du premier ouvrage de F. Bopp, *Du système de la conjugaison sanscrite comparé avec celui des langues latine, grecque, persane et germanique*, 1816» (II R 124: 18) – «la linguistique proprement dite, inaugurée par Diez, est récente. Ce fut le mérite des études romanes et germaniques de rapprocher la linguistique de son véritable objet» (III S 1.2: 77) – «La linguistique est sortie de la grammaire comparée des langues indo-européennes, laquelle a été

fondée par Bopp en 1816. Quand nous reprenons un de ces anciens livres, nous sommes confondus: les idées en sont vraiment mythologiques. Cela à cause de l'objet <qui, certes, n'est pas simple>. Non seulement les prédécesseurs se sont signalés par leurs absurdités, mais la génération qui a amélioré le point de vue – <la génération de 1875 à peu près> n'est pas arrivée à la lumière complète. Les problèmes les plus élémentaires restent à l'ordre du jour. On ne se fait pas facilement une idée de la langue» (B 1s: 95):

insatisfaction que ressent également – à sa façon – Spitzer:

«[D]iese Wissenschaft [*sc.* der Sprache] ist eminent esoterisch, lässt sich kaum popularisieren, ist viel zu schwer für das grosse Publikum, ist daher gar nicht verankert im Kulturbewusstsein der Massen wie etwa Naturwissenschaften, Geschichte, Kunst- und Literaturforschung. [...] Die Vorherrschaft der historischen Methode in der Linguistik bringt es mit sich, dass alle Gegner des dem Leben fernstehenden Historismus auch gegen die Linguistik Front machen: «Die Sprachgeschichte, der historische Lautwandel beherrscht das gelehrte Interesse» (auf philologischem Gebiet), schreibt Unterstaatssekretär Professor Becker in seinen «Gedanken zur Hochschulreform» knapp vor dem anderen Satz: «Der Historismus war unsere Stärke und unser Verhängnis, denn der Deutsche nimmt die Geschichte ernst». Wer nicht gegen den rückwärts gewandtem Sinn des Sprachwissenschaftlers zu Felde zieht, stösst sich an dem vorwiegend experimentell-naturwissenschaftlichen, positivistischen Charakter seiner Arbeitsweise: da werden Formen an Formen statistisch gereiht, da wird mit Lautgesetzen, Lautgesetzchen und Lautregelchen jonglierte –, lauter Detailfeststellungen, die keine weitere Perspektive gestatten und die grossen Fragen des Sprachwerdens unberührt lassen. Die meisten Wissenschaften haben unter sich eine Technik, über sich eine Philosophie: jene münzt die Ergebnisse der reinen Forschung praktisch aus, diese bringt sie in Zusammenhang mit unserem ganzen Denken. Da ist nur zu bemerken, dass die Sprachwissenschaft weder praktisch in grösserem Umfang verwertbar ist (die Durchdringung der Pädagogik mit Linguistik, hat bald ihre Grenze) noch ihre philosophischen Grundlagen selbst zu fundieren weiss, sondern sich auf die Grossen wie Wundt, Marty, Dittrich usw. verlassen muss (Männer wie H. Paul und Schuchardt sind Ausnahmen)» (1921: 111s.) – «Das sprachliche Sein widersteht allen wissenschaftlichen Gruppierungen, transzendiert über sie wie das Leben. In dem leidigen Streit zwischen Idealisten und Positivisten, in dem jene auch «positiv» arbeiten zu können, diese nie die «Ideen» vergessen

zu haben behaupten, möchte ich einen positiven Idealismus oder idealistischen Positivismus verfechten, der das Handwerklich-Technische am Philologen nicht verachtet [...], aber allerdings auch nicht vor lauter Akribie und Vorsicht zur Ausschaltung des Geistes und Gemütes und zur Mechanisierung einer bestimmten Einzeltradition gelangen darf» (1928: 1 *Sprachstile: Vorrede XI*),

en quoi nous nous permettons de rapprocher les deux aspirations d'étude globale spitzerienne et saussurienne :

«On a discuté pour savoir si la linguistique appartenait à l'ordre des sciences naturelles ou des sciences historiques. Elle n'appartient à aucun des deux, mais à un compartiment des sciences <qui, s'il n'existe pas, devrait exister sous le> nom de sémiologie, c'est-à-dire science des signes ou *étude de ce qui se produit lorsque l'homme essaie de signifier sa pensée au moyen d'une convention nécessaire*» (CGE 3342.1).

D'où la hardiesse que nous venons ici-même d'afficher en substituant aux conceptions et termes idéalistes de Spitzer, subrepticement, les saussuriens de «chose», «objet», «matière», «point de vue» (si délicats qu'ils soient – ainsi 131 N, selon une formulation antérieure à celle des *Cours*, semble dire «crée la chose» où le CLG 1916 rectifie en «*objet*» –) et la présomption toute aussi téméraire de projeter sur Saussure la méthode spitzerienne de repérage (induction), de faits jugés particuliers et hors de l'ordinaire (intuition/divination), délimitation, identification, vérification circulaire des suppositions et de ce qui s'en suit: déduction, épreuve de réalité.

Et encore: qu'il en est maintenant de Bally? Trouvera-t-on, à défaut de l'idée (explicite) et terme de *circularité*, de quoi insérer sa stylistique (respectivement «linguistique») dans l'ensemble? Le couple de termes *délimitation-identification* peut valoir de réponse: Il est bien de Bally (1912, p. 14 *Définition de la stylistique*):

«§18. [...] Dans la pièce d'Augier *Le Gendre de Monsieur Poirier* on lit ceci: «*Eh bien! cher beau-père, comment gouvernez-vous ce petit désespoir? Êtes-vous toujours furieux contre votre panier percé de gendre?*» L'expression à laquelle je m'attache est un peu particulière, mais elle permet d'autant mieux d'embrasser d'un coup d'œil les observations successives auxquelles un fait d'expression peut donner lieu pour la stylistique. Qu'allons-nous faire de ce membre de phrase *votre panier percé de gendre*? D'abord on voudrait savoir ce qu'il signifie, le définir, l'identifier; mais aussitôt on s'aperçoit qu'un premier travail est néces-

saire; il faut *délimiter* les contours des faits d'expression, jusqu'à ce qu'ils correspondent à des unités psychologiques; est-ce le groupe entier «*votre panier percé de gendre?*» qu'il faut définir? Ou bien *panier*, *gendre*, *percé*, sont-ils assimilables chacun à une notion simple? On voit aussitôt que *panier* et *percé* sont inséparables au point de vue du sens; c'est par leur union qu'ils expriment une idée; au contraire le mot *gendre* se suffit à lui-même, et le groupe *panier percé*, qui lui est joint, peut en être séparé; il y a là deux unités et non pas trois: chacune de ces unités peut entrer dans des combinaisons différentes sans que leur sens soit altéré. La *délimitation* des faits d'expression doit donc précéder leur *identification*: il faut savoir dans quelles portions d'un texte donné des unités expressives correspondent à des unités de pensée. Alors seulement on peut se demander ce que ces unités signifient. Le sens général de la phrase, la situation, le caractère du personnage qui parle, en mot l'*entourage* du fait d'expression, joint aux expériences linguistiques antérieures où cette même expression apparaissait avec le même sens, tout cela m'avertit qu'elle correspond à une *notion simple et abstraite*, celle de *prodigalité*; appeler quelqu'un «*panier percé*», c'est, au point de vue de l'idée pure (mais à ce point de vue seulement) l'appeler *prodigue*, *dépensier*. C'est l'établissement de cette correspondance que je nomme l'*identification* d'un fait d'expression».

Qu'on compare Spitzer (1948:11 ss. [texte résumé ci-dessus]:

«In my reading of French novels, I had acquired the habit of underlining expressions which struck me as aberrant from general usage, and it often happened that the underlined passages, taken together, seemed to offer a certain consistency. I wondered if it would not be possible to establish a common denominator for all of these deviations; could not the common spiritual etymon, the psychological root, of several individual «traits of style» in a writer be found, just as we have found a etymon common to various fanciful word formations [*conundrum-quandary*]? I had, for example, noticed in the novel *Bubu de Montparnasse* of Charles-Louis Philippe (1905), which moves in the underworld of Parisian pimps and prostitutes, a particular use of *à cause de*, reflecting the spoken, the unliterary language: «Les réveils de midi sont lourds et poisseux. ... On éprouve un sentiment de déchéance *à cause des* réveils d'autrefois». More academic writers would have said «et se rappelant des réveils d'autrefois», «à la suite du souvenir ...» This, at first glance, prosaic and commonplace *à cause de* has nevertheless a poetic flavor, because of the unexpected suggestion of a causality, where the average person would

see only coincidence: it is, after all, not unanimously accepted that one awakes with a feeling of frustration from a noon siesta *because* other similar awakenings have preceded; we have here an assumed, a poetic reality, but one expressed by a prosaic phrase. We find this *à cause de* again in a description of a popular celebration of the 14th of July: «[le peuple], *à cause de* l'anniversaire de sa délivrance, laisse ses filles danser en liberté». Thus, one will not be surprised when the author lets this phrase come from the mouth of one of his characters: «Il y a dans mon cœur deux ou trois cent petites émotions qui brûlent *à cause de toi*». Conventional poetry would have said «qui brûlent pour toi»; «qui brûlent *à cause de toi*» is both less and more: more, since the lover speaks his heart better in this sincere, though factual manner. The cause phrase, with all its semipoetic implications, suggests rather a commonplace speaker, whose speech and whose habits the writer seems to endorse in his own narrative.

Our observation about *à cause de* gains strength if we compare the use, in the same novel, of other causal conjunctions, such as *parce que*: for example, it is said of the pimp's love for his sweetheart Berthe: «[il aimait] sa volupté particulière, quand elle appliquait son corps contre le sien. ... Il aimait cela qui la distinguait de toutes les femmes qu'il avait connues *parce que* c'était plus doux, *parce que* c'était plus fin, et *parce que* c'était sa femme à lui, qu'il avait eue vierge. Il l'aimait *parce qu'*elle était honnête et qu'elle en avait l'air, et pour toutes les raisons qu'ont les bourgeois d'aimer leur femme». Here, the reasons why Maurice loved to embrace his sweetheart (*parce que c'était doux, fin, parce que c'était sa femme à lui*) are outspokenly classified or censored by the writer as being *bourgeois*; and yet, in Philippe's narrative, the *parce que* is used as if he considers the reasons to be objectively valid.

The same observation holds true for the causal conjunction *car*: in the following passage which describes Maurice as a being naturally loved by women: «les femmes l'entouraient d'amour comme des oiseaux qui chantent le soleil et la force. Il était un de ceux que nul ne peut assujettir, *car* leur vie, plus forte et plus belle, comporte l'amour du danger».

Again, it can happen that a causal relationship is implied without the use of a conjunction, a relationship due to the gnomic character adherent, at least in that particular milieu, to a general statement – the truth of which is, perhaps, not so fully accepted elsewhere: «Elle l'embrasse à pleine bouche. *C'est une chose hygiénique* et bonne entre un homme et sa femme, qui vous amuse un petit quart d'heure avant de vous endormir». (Philippe could as well have written «*car* ...», «*parce que c'est une chose*

hygiénique ...»). Evidently this is the truth only in that particular world of sensuous realism which he is describing. At the same time, however, the writer, while half-endorsing these bourgeois platitudes of the underworld, is discreetly but surely suggesting his criticism of them.

Now I submit the hypothesis that all these expansions of causal usages in Philippe cannot be due to chance: there must be «something the matter» with his conception of causality. And now we must pass from Philippe's style to the psychological phenomenon, to the radix in his soul. I have called the phenomenon in question «pseudo-objective motivation» [...].

Il semble certes que la *délimitation* d'*à cause de* ou *car*, dans Spitzer, diffère essentiellement de celle de *panier percé* chez Bally, la conjonction étant en elle-même une entité linguistique «prédéterminée»: mais qu'on ne s'y trompe pas: le fait aberrant chez Spitzer est celui d'un «*à cause de* pseudo-causal», et n'a-t-il pas eu garde d'inclure dans la série des expressions examinées le «signe zéro» de la coordination pure et simple? L'*identification* pour sa part dépend, tout comme chez Bally de «l'entourage du fait d'expression, joint aux expériences linguistiques antérieures», etc. En revanche à «l'unité de pensée», la «notion simple et abstraite» à laquelle la classification de Bally réduit «l'expression délimitée et identifiée», s'oppose dans la visée de Spitzer «l'étymon psychologique de la motivation pseudo-objective», complexe différencié de conceptions, on ne pourrait mieux:

«Philippe, when presenting causality as binding for his characters, seems to recognize a rather objective cogency in their sometimes awkward, sometimes platitudinous, sometimes semipoetic reasonings; his attitude shows a fatalistic, half critical, half understanding, humorous sympathy with the necessary errors and thwarted strivings of these underworld beings dwarfed by inexorable social forces. The pseudo-objective motivation, manifest in his style, is the clue to Philippe's *Weltanschauung*; he sees, as has also been observed by literary critics, without revolt but with deep grief and a Christian spirit of contemplativity, the world functioning wrongly with an appearance of rightness, of objective logic. The different word-usages, grouped together (just as was done with the different forms of *conundrum* and *quandary*) lead toward a psychological etymon, which is at the bottom of the linguistic as well as of the literary inspiration of Philippe (ib. 13s.).

Or la classification des expressions affectives «délimitées et identifiées» de Bally, à son tour, n'est pas le dernier mot de stylistique: Dès 1912, on trouve

chez lui une distinction de deux méthodes de stylistique – la première externe, adjugée à l'école allemande qui

«voit dans la stylistique d'une langue l'étude des caractères de cette langue; ces caractères linguistiques dans leur nature, reflétant à leur tour les caractères psychiques de la collectivité qui parle cet idiome [réf. Ries, *Was ist Syntax*]»,

ce qui impose un côté comparative et insidieux (pour ne pas dire nécessairement fallacieux), en ce que les phénomènes risquent d'être interprétés sous des points de vue ethniques et culturelles plus que linguistiques –, la seconde, prise à son propre compte, interne, laquelle, en comparant, s'intéresse principalement à dégager la valeur, rationnelle ou affective, des expressions d'un même idiome, selon la situations que le sujets parlant rencontrent, et son état d'âme. Pour Bally, en conséquence,

«la tâche de la stylistique consiste à rechercher quels sont les types expressifs qui, dans une période donnée, servent à rendre les mouvements de la pensée et du sentiment des sujets parlants et à étudier les effets produits spontanément chez les sujets entendants par l'emploi de ces types» (p. 59),

ce qui revient à dire, techniquement, que

«ce que la stylistique de l'expressivité étudie, se sont [...] les *procédés*, les *signes* par lesquels la langue produit de l'émotion» (p. 60),

ou encore:

«La tâche de la stylistique interne est précisément, tout en se confinant dans la langue commune, de mettre à nu les germes du style, de montrer que les ressorts qui l'actionnent se trouvent cachés dans les formes les plus banales de la langue. Style et stylistique sont deux domaines à la fois distinct et voisins: tout signe expressif de la langue pose cette question: dans quelles conditions un type expressif employé par tout le monde peut-il se transformer en un procédé littéraire, reconnaissable à ces deux caractères: intention esthétique et marque individuelle» (p. 61).

L'«étymon expressif» recherché par Bally, pour le dire à la mode de Spitzer, est donc, avant tout autre, «typologique»: et c'est dans cette voie que s'engagera Bally jusqu'à en venir à l'œuvre magistrale – aussi magistrale que les *Stilsprachen* et *Sprachstile* de Spitzer – qu'est la *Linguistique générale et linguistique française*» (LGLF 19323/1944).

La LGLF délimite, dans une première partie, sur la base de deux langues à la structure (sous l'angle indo-européen) manifestement opposée – français et allemand – les procédés et types (monorème et dirème; coordination, phrase segmentée, phrase liée; actualisation implicite et explicite; accord et rection; syntagmatique et transposition fonctionnelle; signe arbitraire et motivé; modus-dictum; déterminé-déterminant; séquence progressive et régressive; linéarité, dystaxie, polysémie), expérimente leur validité dans une seconde. On appellera cela *cercle, circularité* ou non, *induction, choix de point de vue, vérification*, ou non. En tout cas cela semble proche les démarches de Spitzer, de Saussure. Et comme Spitzer et Saussure, Bally en arrive dans ses investigations à enfreindre les limites préfixées des «disciplines», à imaginer une vue englobante: de l'expression linguistique à l'acte, dans ce cas:

«Supposons [...] que quelqu'un, incommodé par le bruit que fait une personne dans la pièce où il travaille, veut se débarrasser du fâcheux et lui ordonne de quitter la chambre; voici quelques-unes des formes que peut prendre cette injonction [...]: 1. Je veux (j'exige), que vous sortiez. 2. Je vous ordonne (vous intime l'ordre) de sortir. 3. Il faut que vous sortiez. 4. Vous devez sortir. 5. Sortez! 6. A la porte! 7. Ouste! 8. Geste indiquant la porte et jeu de physionomie marquant une volonté irritée. 9. Expulsion pure et simple du perturbateur» (§ 37, p. 41).

Quant aux deux stylistiques, de Spitzer et Bally, au moins pour la première phase, strictement linguistique, il me semble que la méthode circonstanciée de «délimitation et identification» de Bally peut, à un certain degré, suppléer à la méthode d'«intuition» dite «simplement géniale, impraticable à autrui» de Spitzer.

Adresse de l'auteur:
Rudolf ENGLER
Sonneggstr. 19
CH-3076 Worb

Ci suit ma transcription du document *Divination – Induction* (nommé ainsi par moi) retrouvé entre les textes de la récente donation de la famille de Saussure à la BPU. Il semble être de l'époque du *Mémoire*, peut-être celle de Leipzig, et confirme, à mon avis, l'influence de la tradition Schleiermacher-Dilthey que Ludwig Jäger, en particulier, a postulée.

[DIVINATION – INDUCTION]

La linguistique procède ~~de~~ fait par induction et divination, et elle doit procéder ainsi pour arriver à des résultats féconds. Seulement une fois l'hypothèse aperçue on ne part toujours de là, de ce qui est reconstruit, pour assigner ensuite <[m-d] sans préjuger> à chaque langue ce qui lui revient de cette hypothèse. L'exposition y gagne en clarté,⁽¹⁾ certainement. Pour preuve on se fie à l'ensemble satisfaisant que produisent les faits ainsi expliqués pour qn. qui a admis l'hypothèse.

On ne se donne pas la peine, ~~de~~ enregistrer ce que devraient faire même ceux qui sont le plus convaincu de la vérité de la chose, de enregistrer scientifiquement les preuves <objectives et la part exacte qu'en fournissent ou que n'en fournissent pas les diff. idiomes. De dresser le bilan exact des coïncidences qui appuient chaque proposition, et qui, pour les adversaires, doivent être le centre de la discussion.

La plupart du temps certaines coïncidences ne frappent qu'après et par l'hypothèse; qu'on les catalogue en faisant abstraction de l'hypothèse, en donnant la mesure exacte de leur force probante, et en réduisant ces coïncidences à leurs termes simples ce qui la plupart du temps est une tâche + délicate qu'on ne croit. C'est un travail qui n'a peut-être pas été fait rigoureusement pour une seule des reconstructions pr[n.déch.].

Déduction ♦

La linguistique procède de fait par induction et divination, et elle doit procéder ainsi pour arriver à des résultats féconds. Seulement une fois l'hypothèse aperçue on part toujours de là, de ce qui est reconstruit, pour assigner ensuite sans préjuger à chaque langue de qui lui revient de cette hypothèse. L'exposition y gagne en clarté¹, certainement. Pour preuve on se fie à l'ensemble satisfaisant que produisent les faits ainsi expliqués pour quelqu'un qui a admis l'hypothèse.

On ne se donne pas la peine, ce que devraient faire même ceux qui sont le plus convaincu de la vérité de la chose, d'enregistrer scientifiquement les preuves objectives et la part exacte qu'en fournissent ou que n'en fournissent pas les différents idiomes. De dresser le bilan exact des coïncidences qui appuient chaque proposition, et qui, pour les adversaires, doivent être le centre de la discussion.

La plupart du temps certaines coïncidences ne frappent qu'après et par l'hypothèse; qu'on les catalogue en faisant abstraction de l'hypothèse, en donnant la mesure exacte de leur force probante, et en réduisant ces coïncidences à leurs termes simples ce qui la plupart du temps est une tâche plus délicate qu'on ne croit. C'est un travail qui n'a peut-être pas été fait rigoureusement pour une seule des reconstructions pr[n.déch.].

Déduction ♦

<[m-d] Ainsi en latin = η >
 <[i/m-d] Quand ayant reconst~t 1•
 phonème, on le statue da~s• une
 autre sans que d^s cette+langue•
 consid: seule on puisse le distinguer
 de +i~s autres• no~s~ formellemt:
point de preuve. Ce qui,• [m]
 n'em+pêche+ pas+ d'admettre+
 et+ avec+ certitud.>

<[marge] Ainsi en latin = η >
 <[insertion] Quand ayant reconstruit
 un phonème, on le statue dans une
 autre sans que dans cette langue
 considérée seule on puisse le distin-
 guer de plusieurs autres <notati-
 ons[?]> formellement: point de preu-
 ve. Ce qui, n'empêche pas d'ad-
 mettre et avec certitude []>

(1) On me pardonnera de choisir une
 exemple qui m'est personnel• puisque
 ce sera pour m'en excuser. Da~ mon
 Mém. — j'ai eu, $\sqrt{\text{eu}}$ le <[m] tort,>
 obéissant à cette idée, $\sqrt{\text{juste}}$ au+fond,
 devoir, à propos du phonème η sup-
 posé, devoir donner la liste des η greco-
 italiques avec leurs modifications
 d'une manière•/<[bas de la page précédan-
 te] tt à fait objective. Ainsi malgré mon
 intime conviction que $\sqrt{\text{l'échange}}$ o-a
 η η arduus était motivé par un phé-
 nomène tt spécial étranger à ogdoos
octāvus, je l'incorporais• à la liste o-a
 parce que dans le gréco-italique même
 <[m↓] ni d^s le gréco-italien comparé
 $\sqrt{\text{combiné}}$ à d'autres langues+ simple
 absence+ d'obstacles>, il n'y a pas de
 preuve du fait en question, et que je ne
 pouvais → qu'en vertu du sanscrit. De
 là une• confusion où il est fatigant de
 chercher la pensée de l'auteur /([18])

Comme quoi continuellement on
~~en~~ substitue• inconsciemment un
 caractère à un autre dans la• définition
 d'une entité reconstruite.

(1) On me pardonnera de choisir un ex-
 emple qui m'est personnel puisque ce
 sera pour m'en excuser. Dans mon
 Mémoire — j'ai eu le tort, obéissant à
 cette idée, juste au fond, à propos du
 phonème η supposé, devoir donner la
 liste des η greco-italiques avec leurs
 modifications d'une manière /([2]) tout à
 fait objective. Ainsi malgré mon intime
 conviction que l'échange o-a η η
arduus était motivé par un phénomène
 tout spécial étranger à ogdoos-octāvus,
 je l'incorporais à la liste o-a parce que
 dans le gréco-italique même (ni dans le
 gréco-italien, combiné à d'autres lan-
 gués: simple absence d'obstacles) il
 n'y a pas de preuve du fait en question,

et que je ne pouvais [] qu'en vertu du
 sanscrit. De là une confusion où il est
 fatigant de chercher la pensée de
 l'auteur /([18])

Comme quoi continuellement on sub-
 stitue inconsciemment un caractère à
 un autre dans la définition d'une entité
 reconstruite.

(Engler EC)

BIBLIOGRAPHIE

- Amacker, René. 2000. Le développement des idées saussuriennes chez Charles Bally et Albert Sechehaye. *Historiographia linguistica* 27(2/3), 205-264.
- Bally, Charles. 1912. Stylistique et linguistique générale. *Archiv für das Studium der neueren Sprachen* 28, 1912, 87-126. Rep. in Ch. B.: *Le langage et la vie*, Genève, Droz; Lille, Giard 1952, pp. 53-74. Rep. in Ch. B.: *Le langage et la vie*, Genève, Droz; Lille, Giard 1952, pp. 146-59.
- 1913. *Ferdinand de Saussure et l'état actuel des études linguistiques*. Leçon d'ouverture du Cours de linguistique générale, lue le 23 octobre 1913. Genève, Atar.
 - 1932. *Linguistique générale et linguistique française*. Berne, Francke. 2^e éd. [entièrement remaniée] 1944.
- De Mauro, Tullio. 1965. *Introduzione alla semantica*. Bari, Laterza.
- 1969. *Une introduction à la sémantique*, traduit de l'italien par Louis-Jean Calvet. Paris, Payot (Etudes et documents).
- Engler, Rudolf. 1970. C. r. Ferdinand de Saussure, Corso di linguistica generale, Introduzione, traduzione e commento di Tullio DE MAURO, 2a ed. riv. Bari, Laterza, 1968 (Biblioteca di cultura moderna 636). *Vox Romanica* 29/1, 123-131.
- 1997. «Ferdinand de Saussure: *De l'essence double du langage*». Présentation d'un extrait du dossier *Sciences du langage* [1891], BPU Genève. CFS 50, 1997 [1998], 201-205.
 - 2000a. «La langue, pierre d'achoppement», *Modèles linguistiques* 21/1, 9-18.
 - 2000b. «Stalder und Saussure», in: K. Stalder, *Sprache und Erkenntnis der Wirklichkeit Gottes*, Texte zu einigen wissenschaftstheoretischen und systematischen Voraussetzungen für die exegetische und homiletische Arbeit, hrg. von Urs von Arx unter Mitarbeit von Kurt Schori und Rudolf Engler. Freiburg Schweiz (2000): 122-147 (Ökumenische Beihefte 38).
- Kukenheim, Louis. 1962. *Esquisse historique de la linguistique française et de ses rapports avec la linguistique générale*, Leiden, Universitaire Pers, 1962.
- Saussure, Ferdinand de. 1916. *Cours de linguistique générale* [CLG] publié par Charles Bally et Albert Sechehaye avec la collaboration de Albert Riedlinger. Lausanne-Paris, Payot, 1916. 337 pp.
- 1968. *Cours de linguistique générale* [CLG/E], édition critique par Rudolf Engler, tome 1, Wiesbaden, Harrassowitz, 1968. 12, 515 pp.

-
- 1975. *Cours de linguistique générale*, édition critique par Rudolf Engler, fasc. 4: Notes de F. de Saussure sur la linguistique générale. Wiesbaden, Harrassowitz, 1974. X, 51, VIII pp.
 - 2001. *Ecrits de linguistique générale* éditées par Simon Bouquet et Rudolf Engler [à paraître aux Editions Gallimard (Bibliothèque de philosophie)]. Prépublication à usage interne, Institut Ferdinand de Saussure. 249 p. [Textes cités, dans le présent article, sous la forme d'une l'édition critique projetée par R. E. (Colonnes transcription diplomatique-résultante)].
- Spitzer, Leo. 1928. *Stilstudien. Erster Teil: Sprachstile. Zweiter Teil: Stilsprachen*. München, Hueber, 1928. 2 vol.
- 1948. *Linguistics and Literary History: Essays in stylistics*, Princeton, University Press, 1-39 [19].

Claire-Antonella Forel

UNE BASE DE DONNÉES POUR SERVIR A LA CONNAISSANCE
DES INÉDITS DE CHARLES BALLY

1. *La méthode*

Dans un article de 1982¹ nous présentions un premier aperçu du Fonds Ch. Bally déposé à la BPU. Cette masse de documents représente plusieurs milliers de pages rendant leur consultation et surtout une exploitation systématique assez difficile. La Société Académique nous avait demandé de procéder à un premier dépouillement. Nous aimerions maintenant donner une esquisse de la méthode que nous avons utilisée pour dépouiller certains des manuscrits contenant des notes de cours. Ce dépouillement a été opéré selon 3 axes :

- Un **résumé de chaque manuscrit** feuillet par feuillet.
- Un relevé de tous les **auteurs** (avec indication du manuscrit et du feuillet où leur nom apparaît) cités par Bally qu'ils soient accompagnés d'une référence à une œuvre précise ou non.
- Un choix de **citations** (là aussi avec indication du manuscrit et du feuillet d'où elles sont extraites) jugées intéressantes. L'attribution d'un thème sous lequel ces extraits sont classés relève de notre responsabilité.

¹ C.A. Forel, «Les papiers Ch. Bally», in CFS 36 (1982).

A terme, lorsque les manuscrits auront été dépouillés et traités par l'informatique, non seulement on disposera de la description de chacun d'entre eux (résumé/liste d'auteurs cités/choix de citations), mais il sera également possible d'en faire une lecture transversale. On pourra ainsi retracer la référence à un auteur particulier partout où son nom apparaît sous la plume du linguiste genevois. Grâce aux références accompagnant chaque mention de cet auteur, on pourra d'une part situer le contexte dans lequel son nom apparaît en recourant aux résumés des manuscrits. D'autre part, les manuscrits étant datés, on pourra se rendre compte de la lecture qu'en fait Bally à travers le temps, marquée par la constance ou, au contraire, par une évolution significative. Il en va de même pour les différents thèmes illustrés par une citation. L'affaire est cependant plus délicate, puisque, comme on l'a signalé, l'attribution des labels sous lesquels ces citations apparaissent est de notre responsabilité et, de ce fait, discutable.

2. *Le manuscrit ms fr 5046/1*

Pour l'instant, seule la première partie du ms fr 5046, soit 252 feuillets, a été informatisée. Nous devons donc nous contenter de proposer uniquement la description de ce document et nous ne pourrions donc pas illustrer les «lectures transversales» auxquelles nous faisons allusion ci-dessus. Toutefois cette première présentation se justifie pour montrer la richesse des contenus bibliographique et théorique que le dépouillement laisse entrevoir. En effet, il s'agit des notes de plusieurs cours consacrés aux rapports entre le langage et la vie sociale, l'un des grands thèmes développés par Bally au cours de sa carrière. Le premier texte qu'il publie sur le sujet, *Le langage et la vie*², remonte à 1913 déjà et reprend des idées qui «ont fait l'objet de conférences prononcées à l'(...) Université de Genève [en] décembre 1912 et à la Sorbonne [en] 1913.»³ D'après un relevé des cours de l'Université de Genève⁴, Bally reprend ce thème et y consacre des cours pendant près de 14 semestres⁵. Cet enseignement, qu'il appelle à

² Genève, Atar: no 30 de la bibliographie publiée par G. Redard dans les CFS 36 (1982).

³ P. 8.

⁴ Etabli sur la base d'une compilation des programmes de cette Université.

⁵ Soit dès le semestre d'hiver 1818-9, ceux des années 1920-1 et 1922-3, puis quasiment tous les semestres d'été de 1924 à 1936. V. le programme des cours. A ces séminaires annoncés, sur la foi de notes retrouvées dans le ms fr 5027, il convient d'ajouter le semestre d'été 1923. Il s'agit des feuillets 171 à 231 de ce manuscrit avec la mention «Sujet remanié en 1933».

un moment donné «linguistique sociologique»⁶, était semble-t-il destiné autant aux étudiants de lettres qu'à ceux des sciences sociales⁷. Les notes que nous présentons ci-dessous concernent les cours des semestres d'été 1927, 1928, 1929, 1930 et 1934.

Ce manuscrit dont on trouvera ci-après *in extenso* le résumé peut être divisé en 3 parties :

1. les feuillets 2 à 127 (été 1927/1934; été 1928) dans lesquels Bally voulait esquisser ce qu'est la dynamique linguistique et sociale et rechercher les tendances qui actionnent la langue (cf. f. 10). Il y est beaucoup question de méthodologie notamment à propos de la typologie des langues. L'antinomie entre la communication et l'expression (dès le f. 56) est vue comme un avatar du conflit entre la société et l'individu. Sous le titre «tradition et usage mobile» (dès f. 81) on trouve une analyse très intéressante du phénomène de la mode. Nous y ferons allusion ci-dessous.
2. Les feuillets 129 à 164 correspondent au cours de l'été 1929: «la linguistique comme science sociologique». Il y est notamment question de la notion de «primitivité» à propos des civilisations et on y voit un rapprochement intéressant entre «civilisation primitive et t't».
3. Les feuillets 170 à 247 (cours de l'été 1930) explorent les points de contact entre langage et société. Bally se livre à un réexamen d'un certain nombre de phénomènes linguistiques à la lumière du *Traité de sociologie* de Pareto. Les passages sur les dogmes à propos de la langue (ff. 186 ssq) et sur les fautes de méthode (ff. 200 ssq) sont à cet égard particulièrement intéressants.

3. *Les auteurs*

Le nombre important d'entrées dans la liste d'auteurs⁸ montre à quel point Bally faisait appel à ses lectures pour le contenu même de ses cours. Dans ses écrits, les références se font plus discrètes, soit pour ne pas surcharger le lecteur,

⁶ Il fait référence sous ce nom à des notes qu'il a utilisées pendant le séminaire de l'été 1925 et qui figurent dans le ms fr 5027, ff. 249 à 417.

⁷ Cf. feuillet 4: «Comme tous les semestres d'été: cours à la demande de la Faculté des sciences économiques et sociales, pour linguistes et aussi pour non-linguistes.»

⁸ Nous reproduisons intégralement cette liste en nous en tenant aux indications de Bally. Les noms des auteurs sont donc parfois incomplets, il manque le prénom par exemple, les titres des ouvrages sont aussi parfois écourtés. Nous avons rectifiés certains titres ici et là en indiquant l'intitulé exact entre crochets, après la dénomination indiquée par Bally.

soit parce qu'ayant élaboré davantage son point de vue, il lui devenait difficile de faire la part entre ses convictions et ce qui avait contribué à les forger. Quoi qu'il en soit, il nous est donné de voir comment Bally utilisait sa vaste culture pour discuter ses points de vue ou pour les conforter. Un autre aspect frappant de ce corps de références est le champ d'étude qu'il recouvre. Certes, les linguistes sont massivement présents : tout d'abord les références obligées, Paul, Schuchardt, Meillet. Saussure aussi, bien sûr, que l'on ne retrouve pourtant qu'à six reprises malgré l'avertissement qu'il serait «fréquemment cité». Sans doute est-ce dû au fait que Bally n'avait pas besoin de noter qu'il devait faire référence à son maître : les citations jaillissent vraisemblablement spontanément. Le long passage qu'il consacre à la notion de progrès linguistique l'amène à discuter les idées de Jespersen à ce propos. Enfin, le renvoi à Gilliéron quant à l'étymologie populaire, est une preuve supplémentaire que Bally savait intégrer les différentes approches linguistiques de son époque.

S'agissant des rapports entre langage et vie sociale, il était normal de trouver des références sociologiques. Durkheim, qui avait déjà inspiré Saussure, est mentionné mais aussi Tarde et, on l'a dit, de manière importante, Pareto. Dans ce vaste panorama que dresse Bally, la psychologie n'est pas absente puisque à côté de Freud, cité sans référence, on retrouve des auteurs comme Blondel à propos de la psychologie collective. Ces deux disciplines se retrouvent notamment dans l'étude de Davy sur «La psychologie des primitifs d'après Lévy-Brühl». D'autres références, plus classiques, comme Boas et Lévy-Brühl lui-même ne sont pas oubliées. Lorsqu'il envisage les réformes linguistiques et sociales, Bally prend en compte les obstacles qui peuvent se présenter, notamment ceux ayant trait au mysticisme linguistique (R. Gillouin, v. dans les citations, *la notion de progrès* f. 244). Cela l'amène à s'intéresser plus généralement à tout ce qui gravite autour des religions anciennes, les mythes, la magie, les tabous et les rituels, avec le célèbre *The Golden Bough* de J.G. Frazer. Linguistique, sociologie, psychologie, ethnologie et anthropologie, tel est le vaste panorama des domaines à explorer dans le cadre d'une réflexion sur les rapports entre langue et vie sociale que Bally propose à ses étudiants.

4. *Les thèmes*

On l'a dit plus haut, les thèmes sous lesquels sont regroupées les citations sont de notre cru. Ils sont donc sujets à caution et il est possible que le dépouillement des autres manuscrits avançant, certaines étiquettes soient revues. La proposition faite ici a donc un caractère provisoire. Le contenu des citations et l'intérêt qu'il présente restent par contre entiers. Les ouvrages de Bally sont

certes irremplaçables. Mais la lecture de ses notes, préparations de cours ou autres, offrent un intérêt remarquable pour plusieurs raisons. Elle permet de voir comment la pensée s'est formée et restitue l'ensemble des éléments pris en compte, qu'on ne retrouve pas toujours dans les affirmations plus abouties et, du coup, plus condensées des ouvrages publiés. Prenons par exemple un passage du *Traité de stylistique française* dans lequel Bally discute de la manière dont le langage classe les individus. Il affirme: «Voyez la mode: elle aussi classe et distingue; elle aussi fait naître des sentiments agréables ou désagréables résultant de l'observance ou de la non-observance de conventions sociales tacites et inconscientes.» (Bally, 1921, p. 11) Et réexaminons-le à la lumière de ce passage:

L'importance de la mode (et de la tradition) réside dans leur valeur représentative du groupe. La mode est symbolique. Elle relève de la sémiologie.

A) un groupe se caractérise involontairement par les signes extérieurs de son activité, de son langage, etc.

B) puis ces signes sont utilisés comme symboles de différenciation.

L'indice devient signe.

On cherche à imiter ces signes pour donner l'idée qu'on appartient au groupe supérieur.

Celui-ci résiste.

Le groupe supérieur veut empêcher l'imitation. De là les caractères bizarres, gênants de la mode, shiboleth et tabou.

Pour ce qui est du langage, il devient symbolique au second degré.

Le e protestant

«ph» «th» «kh» «h» en latin

anchora

holus, anser, erus (ff. 96/7 classés ici sous *mode, le phénomène, ses formes linguistiques.*)

Le mécanisme qui classe et distingue est décrit et sa dynamique est restituée. Les exemples abondent, même si, en l'occurrence, ils demandent d'autres connaissances pour être déchiffrés.

S'agissant de linguistique sociologique, il convient tout d'abord de signaler les passages, certes pas très nombreux, où Bally tente de décrire les rapports entre les deux disciplines. Lévy-Brühl et le père W. Schmidt sont les auteurs auxquels il pense lorsqu'il affirme: «Cette union des deux ordres de recherches est réalisée aujourd'hui partiellement» (cit. *sociologie et linguistique* f. 9). Pareto lui semble l'auteur le mieux à même de proposer un modèle méthodologique.

Toutefois, sa lecture étant malaisée, c'est l'ouvrage de vulgarisation de Bousquet qui servira d'introduction (cf. cit. *sociologie et linguistique* ff. 171-2). Le plus intéressant dans ce domaine, c'est que Bally place toute cette étude dans le cadre de la sémiologie (v. la citation plus haut) laquelle est subordonnée à la sociologie. Il affirme en effet: «Il y aurait sur tous ces faits linguistiques, une étude d'ensemble à faire qui gagnerait beaucoup d'intérêt à être enchâssée dans cette vue générale de sociologie que, selon l'état de civilisation, le symbole absorbe la chose signifiée ou celle-ci prime le symbole au point de la faire oublier» (citation: *sémiologie et linguistique*, f. 112).

Mis à part toute la problématique de la classification des langues à laquelle est consacrée la première partie, ce manuscrit frappe par l'analyse proposée du phénomène de la mode, ou usage mobile, avec son corollaire, la tradition. Comme nous l'avons fait remarquer, ce sujet réapparaît par exemple dans *Le traité de stylistique française*. Il reçoit ici un traitement spécifique. La mode vit de symboles et relève de la sémiologie. Bally atteste de l'importance de la mode pour l'étude de la création des signes et de leur fonctionnement (v. les citations contenues dans les ff. 103 ssq classés ici sous *mode, le phénomène, ses formes linguistiques*). La démonstration la plus éclairante des phénomènes en jeu est peut-être ce que Bally appelle collectivement le shiboleth⁹. Il y consacre d'ailleurs deux feuillets (ff. 98-99 v. résumé). Parmi les manifestations de ce phénomène Bally, outre l'exemple latin cité plus haut, évoque le «h» anglais et, sujet qu'il affectionne entre tous pour en dénoncer la vacuité, l'orthographe. (v. *orthographe*, f. 105)

A travers la mode, le rôle des individus et celui du groupe comme sources de pression est mis en évidence (cf. ff. 81 à 127). On y retrouve l'antinomie entre l'individu et la société et son corollaire, celle entre l'expression et la communication (v. ff. 56 ssq, par exemple). La mode s'oppose à la tradition et leurs effets respectifs amènent à mettre en cause l'existence d'un éventuel progrès linguistique, notamment lorsque le changement linguistique se fait sentir. «La notion de progrès et de régression se fait jour quand les changements linguistiques se font sentir» (v. f. 221 classé ici sous *changement linguistique*). C'est dans ce

⁹ Il s'agit d'une référence à un passage de l'Ancien Testament. Pour distinguer les hommes de leur tribu de ceux d'Ephraïm, les gens de Galaad les obligeaient à prononcer ce mot. Les ennemis se dévoilaient alors par leur prononciation différente. Notons en passant que cette méthode est l'une de celle préconisée dans le cadre du recensement au Sahara occidental en vue de l'autodétermination. Nombre de Marocains se faisant passer semble-t-il pour d'authentiques Sahraouis, l'épreuve de la prononciation de certains mots très caractéristiques devrait permettre de distinguer les prétendants d'après leur origine.

contexte que Bally fait ressortir la notion de «crise» qu'il développera bien des années plus tard dans son ouvrage de 1932, *La crise du français*. «Ce terme de crise dénonce la croyance au progrès.» (v. citation f. 121)

Comme on peut le voir, le contenu de ce manuscrit est très riche. On pourrait se demander pourquoi on ne l'a pas publié dans son intégralité. Rappelons qu'il s'agit ici de démontrer la méthode utilisée pour dépouiller les quelques 15'000 feuillets disponibles à la BPU. Nous voulions illustrer notre démarche tout en tentant d'intéresser le lecteur au contenu des documents auxquels elle devrait permettre d'accéder.

LISTE DES AUTEURS CITÉS DANS LE MANUSCRIT MS FR 5046¹⁰

- Aarsen, Iwar**, [sans indic.] f. 1/247
- Bally, Ch.**, La contrainte sociale dans le langage, ff.1/113/135/182
 Langue et parole f. 1/134
 Le langage et la vie, ff. 1/28/56/184/217/224/233
 Le rythme linguistique et sa signification sociale, ff.1/75/239
 Linguistique générale et linguistique française, f. 1/50
 Notes sur la langue parlée [no 60], f. 1/149
 Traité de stylistique française, f.1/149, 7^e partie
- Bartoli, M.**, Introduzione alla neolinguistica, scopi, metodi f. 1/17
- Ben Jehuda**, [sans indic.] f. 1/247 Fr
- Beyerlein**, Zopferstreiche III,1 [??], f. 1/88
- Blondel**, Introduction à la psychologie collective, ff.1/132/135
- Boas, F.**, [sans indic.] 1/215
- Bousquet**, Précis de sociologie d'après Vilfredo Pareto, ff.1/170/172/176/177/178/204/217/224/230/231/232/242/243
- Brigance Norwood**, The foreign language grindstone, f.1/189
- Brugmann**, Grundriss, f.1/11
- Capellanum**, Sprechen Sie Lateinisch?, f.1/149
- Cuny, A.**, Le nombre duel en grec, f.1/68 (FL12947/1n°17)
- Davy, G.**, La psychologie des primitifs d'après Levy-Brühl, f.1/213
- Delacroix**, La pensée et le langage, [trouvé sous: Le langage et la pensée] f.1/131
- Devoto**, Una scuola di linguistica ginevrina, f.1/42
- Durkheim**, [sans indic.] f.1/135/182
- Epstein, I.**, La pensée et la polyglossie, f.1/189
- Finck**, Hauptypen des Sprachbaus, ff.1/19/61/152

¹⁰ Le chiffre **1** en gras suivi d'une barre oblique signifie qu'il s'agit d'un feuillet appartenant à la 1^{re} partie du ms., la seule que nous ayons pleinement dépouillée à ce jour. La bibliothèque du linguiste a été donnée à la Bibliothèque Publique et Universitaire de Genève par sa veuve, en 1947. Différents catalogages de ces ouvrages ont été effectués. M^{me} Madeleine Spinner s'est occupée en 1955 de quelques 50 cartons de «brochures et opuscules», de tirés à part, articles détachés de revues, quelques thèses etc. Plus tard, en 1983, M^{me} K.N. Vu thi se chargea de recataloguer 342 livres et 231 opuscules que la Faculté des Lettres avait entre temps repris à son compte. Partout où cela était possible, j'ai donc indiqué la cote sous laquelle on devrait pouvoir retrouver ces ouvrages et opuscules.

- Frazer**, The golden bough, The magic art, ff.1/109/110
- Frei, H.**, La grammaire des fautes, f.1/222
- Freud, S.**, [sans indic.] f.1/135
- Gabelenz, H-C. von der**, [sans indic.] f.1/152
- Gillieron, F.**, [sans indic.] ff.1/28/133/139
- Gillouin, R.**, D'Alsace en Flandres. Le mysticisme linguistique, f.1/244
- Ginneken, van**, Erbllichkeit der Lautgesetze, ff.1/53/150
- Goidanich, P.G.**, Le alterazioni fonetiche e le loro cause, f.1/141
- Grammont**, Loi de cacumination sanscrite, ff.1/141/144
- Güntert**, Grundfragen der Sprachwissenschaft, ff.1/54/55/137
- Guyenot, E.**, Une légende l'hérédité des caractères acquis, f.1/150
- Havers**, Unterscheidung von Bedingungen und Treib(..), f.1/28/115ff.
[sans indic.] 1/113/114
- Herrmann, Ed.**, c.r. de v. Ginneken, Erbllichkeit (..), f.1/53/150 (FL.12945/6 n° 20)
Charakteristik der lateinischen Lautsystem f.1/40
[probablement: Die lituanische Gemeinsprache als problem der allgemeine Sprachwissenschaft]f. 1/246
- Hofmann, J.B.**, Lateinische Umgangssprache, f.1/149 (FL12350)
- Horns, W.**, Sprachkörper une Sprachfunktion, f.1/37 (FL12108)
- Humboldt, W. von**, [sans indic.] f.1/152
- Jespersen, O.**, Language, ff.1/60/129/140
L'individu et la communauté linguistique, f.1/150 (FL12945/7 n°13)
Mankind, nation and individual from a linguis(..)1/134
Progress in language, f.1/233
[sans indic.] ff.1/59/133/219
- Johannides**, Sprechen Sie Griechisch?, f.1/149
- Levy-Brühl**, [sans indic.] 1/9
L'âme primitive 1/213
- Marchand**, [sans indic.] f.1/114
- Marouzeau**, Donum natalicium Schrijnen, f.1/204
- Maunier, R.**, [art. Journ. Psy. Norm. 26, 1930], f.1/245
- Meillet, A.**, Introduction à l'étude comparative des langues i-e, f.1/129
La méthode comparative en linguistique historique, ff.1/22/27/52

- Linguistique historique et linguistique générale, ff.1/18/23/58/144
 art. du BSL 30/3, f.1/204
 [sans indic.]f.1/113/152
- Meyer-Lubke**, [sans indic.] f.1/114
- Mistral**, [sans indic.] f.1/247
- Müller**, [sans indic.] f.1/152
- Nyrop, K.**, Das Leben der Wörter (trad. Vogt), f.1/140 (FL12085)
- Pareto**, [sans indic.] [1/170/172/186/217/243
 Traité de sociologie générale. Ff.171
- Paul, H.**, Prinzipien, f.1/140
- Paulhan, Fr.**, La double fonction du langage, f.1/196
- Reymond, A.**, L'histoire des sciences et sa valeur, f.1/129
- Saussure**, Cours de linguistique générale, ff.1/9/174
 [sans indic.]ff.1/133/139/179
- Schleicher**, [sans indic.] f.1/139
- Schmidt, W.**, [sans indic.] ff.1/9/124/161
 Sprachkreisen, [trouvé sous: Die Sprachfamilien und Sprachenkreisen der
 Erde (FL12116)] f. 1/152:
 [sans indic.] p. 468 f. 1/159
- Schuchardt**, Sprachmischung, f.1/17
 [sans indic.] f.1/189
- Smith, F.**, Le bilinguisme et l'éducation, f.1/189
- Sommerfeldt, A.**, Psychologie des changements phonétiques, ff.1/141/144
 article du BSL 30/3 pp. 177-9, f. 1/197
- Tarde**, [sans indic.] f.1/53
- Thérive, A.**, Querelles de langage, f.1/244 (FL12403/1)
- Troubetzkoy, N.S.**, [sans indic.] f.1/113
- Vendryes**, Le caractère social du langage et (...) Saussure, f.1/174
 Le langage, f..1/174
- Wanger**, Scientific Zulu Grammar, f.1/20
- Weise-Polle**, Wie denkt das Volk über die Sprache, f.1/111
- Weisgerber**, Muttersprache und Geistbildung, ff.1/175/181/211
- Whitehead**, [sans indic.] f.1/101
- Zamenhof**, [sans indic.] f.1/193

RÉSUMÉ DU MANUSCRIT MS FR 5046

- 2 «langage et vie sociale» Eté 1927, «Sémiologie», cours «répété avec de profonds remaniements» en été 1934;
- 3 «Langage et vie sociale» été 1928 [v. aussi f. 113]
- Sommaire
- Les tendances ou besoins
- Ce qui empêche de les découvrir
- Tradition, emprunts, substrats
(classement des langues)
- Finalité en matière de langage
- Critique en matière de langage
- Lois phonétiques et systèmes linguistiques
- Tendances phonétiques générales
- Phonologie et système grammatical
- Hérédité (biologique et sociale)
- Besoins de la communication
- simplification par extension
- formes de cette simplification (duel, genre, flexions, transposition, procédés musicaux)
- Tradition et usage mobile (hors de la langue; faits linguistiques)
- Caractères de la mode elle est fonction de la circulation sociale; elle monte; elle est symbolique
- Spiritualisation des symboles sociaux
- 4 Introduction
- comme tous les semestres d'été cours à la demande de la Faculté de Sciences économiques et sociales, pour linguistes et aussi pour non-linguistes
- 5 Mise en garde contre les a priori.
- Pas de manuel pour ce cours: les deux sciences sont «à peine sorties du germe»
- 6 Pas de manuel pour ce cours; pas de plan «les notes reproduisant les leçons devront être redistribuées»
- 7 Ce que serait un plan idéal
- A.** recherche des parallélismes entre faits linguistiques et faits sociaux
- dans la genèse, la formation
 - dans le mécanisme, le fonctionnement
 - dans l'évolution
- Exemples
- naissance des signes en général et des signes linguistiques en particulier
 - rôle de l'individu dans le devenir des institutions et du langage
 - mode et traditions dans les faits sociaux et linguistiques

- 8 **B.** Par une opération plus délicate, chercher à
 – situer les faits sociaux et linguistiques par l'analyse de leurs différences (quantitatives, qualitatives, de degré)
 – montrer les rapports de hiérarchie et d'interdépendance qui rattachent ces faits au tout.
- 9 L'aspect social du langage vu par Saussure «qui sera fréquemment cité»
 «Cette union de deux ordres de recherche [sociologie et linguistique] est réalisée aujourd'hui partiellement» [mentionne les noms]
- 10 Objet d'étude du semestre une esquisse de dynamique linguistique et sociale. Les tendances qui actionnent la langue et la spécificité sociale de certaines d'entre elles
- 11 Les difficultés de l'entreprise on ne sait pas ce qui caractérise chaque langue en tant que type
- 12 Deux méthodes opposées pour dégager ces tendances en partant de deux pôles opposés langue > langage > société > homme ou vice-versa
- 13 Les tendances purement linguistiques.
- 14 Les dangers des comparaisons
 les facteurs entravant la correspondance entre état de langue et état social
- 15-16 a) puissance de la tradition qui affecte différemment les diverses institutions sociales (exemples linguistiques de cette puissance)
- 17 b) existence, dans les langues, d'emprunts qui ne seraient caractéristiques que s'ils étaient «endogènes»
- 18 Trois manières de classer les langues selon
 – la filiation historique
 – la communauté de développement (v. par exemple les langues balkaniques)
- 19-20 – la structure.
 Insuffisance de la classification fondée seulement sur un caractère
- 21-22 Méthode idéale de la typologie collectionner les traits typiques et voir où on les constate. Etablir une sorte de «formule chimique» de chaque langue.
 – différences avec le classement historique et avec le classement typologique
- 23-25 Facteurs de classement historique
 1) faits exceptionnels (fournissant la preuve d'une parenté historique)
 2) groupements par échanges (endosmose).
 Exemples
- 26-27 Le substrat autre cause de trouble dans le parallélisme langue/société (exemples de ce phénomène bilinguisme, Lautverschiebung etc.)
- 28 Ces tendances supposent de la finalité
 La linguistique a été fataliste et mécanistique

- 29 ex. les lois phonétiques; l'apport des néogrammairiens
- 30 Correction à apporter aux théories néo-grammairiennes il faut tenir compte de
- 1) la complexité des lois phonétiques
- 31 2) l'importance, pour la forme des changements, de la fonction des signes ou de la catégorie à laquelle ils appartiennent
- a) les mots proprement dits
- variation selon la longueur
- 32 – variation selon la fréquence
- 33 – les noms propres vs les noms communs
- 34 b) les allocutifs
- c) les mots prononcés affectivement
- 35-36 g) [sic] les signes grammaticaux (ex. en anglais)
- 37 3) le passage des lois isolées aux tendances générales de la prononciation
- 38-42 Exemples de faits phonétiques particuliers réductibles à une tendance commune (relations entre diphtongues-syllabes fermées etc.)
- 43-47 4) de la relation entre tendances phonétiques et tendances générales de l'idiome
- a) utilisation par la langue de procédés phoniques pour marquer des valeurs significatives exemples dont l'assimilation régressive/progressive des voyelles notamment en allemand, en hongrois etc.
- 48 b) parallélismes entre les tendances phoniques et les tendances relatives aux valeurs, à la grammaire
- 49 [les ff 29-48] présentent des exemples de finalités linguistiques qui actionnent la langue
- 50 Conclusion méthodologique les grandes vérités linguistiques sont à chercher dans les langues vivantes et non comme jusqu'à présent dans les langues mortes
- 51 autre conclusion sur les facteurs psychiques du langage et les conditions extérieures à celui-ci.
- 52-53 – l'hérédité des habitudes linguistiques acquises, le rôle de l'imitation
- 54-55 notes sur Güntert, Grundfragen der Sprachwissenschaft
- typologie des langues
- familles généalogiques
- question du substrat
- formes primitives de la pensée dans les langues de culture
- 56 Antinomie de la communication et de l'expression
- «se ramène au fond au conflit entre la société et l'individu»
- 57 Règle en la matière plus le groupe s'étend plus la langue devient instrument de communication plutôt que d'expression

- a) raison organique
 58-59 b) raison externe
 60 Effets durables des causes externes.
 61-62 Il faut relativiser la relation entre l'extension d'un idiome et sa simplification (ex. de cas où cette relation ne se vérifie pas)
 63-64 Distinction entre les cas d'une langue propagée au-delà de son domaine primitif
 – par supplantation de la langue maternelle
 – en parallèle à la langue maternelle (ex. le sanscrit)
 65 Modalité de la simplification régulatrice
 a) simplification des signifiés
 66-68 – abandon et déclin de la polysémie, des genres, de la flexion, du duel
 69 – interchangeabilité d'une catégorie à l'autre
 70 Echange des catégories lexicales (deux manières)
 71 Interchangeabilité en anglais
 72-73 Echange dans les catégories syntaxiques (membres de phrases, conjonctions, relatifs)
 74 Interchangeabilité et subjonctif en français
 75 b) simplification dans les signifiants
 75-76 Abandon des procédés musicaux dans la grammaire
 77-78 Déclin de la tendance à la peinture des idées par les sons
 79 Raisons de cet abandon des procédés musicaux
 80 Jugement de valeur à propos des langues régulières
 81 Tradition et usage mobile (mode)
 81-82 Exemples de l'un et de l'autre
 83-84 Les formes (positives et négatives) de la mode
 85 Tradition et usage mobile
 – en littérature
 86 – dans les gestes et les mimiques
 87 – dans la prononciation
 88-89 – dans le parler en général (vocabulaire, syntaxe)
 90 Caractère de la mode
 i la recherche du différent
 91 ii son niveau d'action
 iii l'innovation collective
 92 iv la conscience du changement
 93 Equilibre entre la tradition et la mode
 tradition et isolement social
 94 besoin de différenciation
 95 mode et prestige

- 96 Symbolisme de la mode
- 97 Caractère gênant de la mode
- 98 Histoire du *shiboleth*
- 99 Le shiboleth de nos jours
- 100 Importance de la mode pour l'étude de la création des signes et de leur fonctionnement
- 101-102 Mode et tradition
- 103 Spiritualisation de la mode et du symbolisme en général
- 104-105 Exemples non linguistiques et linguistiques
- 106 [page de titre]
- 107 Spiritualisation des symboles en général
importance croissante des formes élevées du symbolisme
- 108 Exemples non linguistiques
- 109 Exemples linguistiques
- 110 [passage en sténo]
- 111 détails de folklore linguistique
- 112 Evolution des symboles
- 113 Répertoire des sujets qui pourront être traités au semestre d'été 1928
- la contrainte sociale dans le langage
 - la tradition et la mode
 - antinomie de l'expression et de la communication
 - conservation des formes primitives de pensée
 - Havers linguistique et ethnologie
- [en ajout]
- inflexion vocalique progressive et régressive
 - umlaut
 - harmonie vocalique
- 114 – caractères du français
- duel
 - style énumératif
- 115 Classement provisoire de ces tendances
- i) besoins humains
 - ii) besoins tenant à la société comme telle
 - iii) caractères reflétant les besoins de telle ou telle société...
- 116 Expression et communication deux besoins antinomiques
- 117 Facteurs de classement historique et de classement par endosmose pour les langues
- 118 Analogies avec les conditions de classement des types sociaux
- 119 –
- 120 Comparaison et emboîtement, un exemple la sémiologie et la linguistique

- 121-2 – caractère généraux des signes (avec des exemples)
 123 Hébreu et français questions sur le fondement d'une différence dans la forme assertive
 124 Types d'élocution et de phonation (le travail de W. Schmidt)
 125 Le prolongement de ce travail
 126 Partir avec des faits linguistiques pour arriver à des concordances avec des faits sociaux
 127 Un exemple en allemand

* * *

- 129 «La linguistique science sociologique. Le langage, phénomène social»
 Été 1929
 Le langage comme phénomène social, une idée récente.
 130 Jusque là une conception mécaniste de la langue
 131 La linguistique est née de la comparaison des langues
 132 Socialisation de l'individu; socialisation de la vie affective et de son expression
 133 Le caractère social des incorrections
 la notion de progrès linguistique (cf. Jespersen) et de la crise du français
 l'analogie (cf. Saussure)
 l'étymologie populaire (cf. Gilliéron)
 134 la réponse de Bally à Jespersen «Langue et parole» Journal de psychologie...
 135 Les contraintes sociales
 pression coercitives du groupe
 – supérieures les lois, les coutumes
 – intérieures cf. Freud, censure, refoulement
 contraintes sociales dans le langage cf. Bally/59
 contraintes esthétiques, logiques (cf. Goblot)
 136 Action de la langue sur la pensée
 prisme, empreinte
 contrepartie conformisme linguistique croissant
 137 Empreinte de primitivité
 animisme
 personnification déificatrice
 genres
 138 Métaphores et malentendus en linguistique et en sociologie
 139 Aptitude à la linguistique et bilinguisme
 140 Etymologie populaire

- 141 Explication psychologique des changements phonétiques
références bibliographiques notamment mise en correspondance de
Grammont et Sommerfelt à propos de la loi de cacumination sanscrite
- 142 Psychique ne veut pas dire volontaire, conscient
- 143 Caractère psychologique des changements phonétiques
les lapsus
en fonction du sens des mots, de la catégorie, du rôle grammatical
- 144 Tendances phonétiques générales (Meillet)
- 145-148 La langue de la conversation condition de la vie journalière; les groupes
restreints, les langues spéciales; simplification de la grammaire
- 149 Etudes expérimentales sur le dialogue réel de plusieurs langues dans
différentes langues (Plaute, Aristophane, Labiche)
- 150 L'hérédité biologique
- 151 L'orthographe
- 152 La théorie des Kultur- und Sprachkreise (Schmidt)
sa méthode
la classification des langues
Application de la cartographie aux formes linguistiques
- 153 Les types culturels primitifs
- 154 les formes typiques de la langue
- 155 l'interférence d'autres facteurs (climat, emprunts)
primitivité et incapacité d'abstraction
- 156 Particularités caractéristiques le nombre, le genre
- 157 Diverses complications mélanges de divers systèmes etc.
- 158 le genre personnel (ex. grec et latin arbres fruitiers au féminin)
- 159 Placement du déterminant
- 160 Civilisation primitive et t't
- 161 Valeur de cette méthode
- 162 [Page titre]
- 163 Spécimens d'une méthode familiarisant, par l'étude de la langue mater-
nelle, avec des faits propres à des langues très différentes (v. Langage et
vie sociale, Été 1925)
- 164 Spécimens de types de classement (partie versée dans Linguistique
sociologique Été 1925)
- 165-168 Question traitée par M. Bertrand (14.7.1931) [probablement une ques-
tion d'examen]
- 169 [page titre]
- 170 «Langage et vie sociale» Été 1930
Comparaison avec Bousquet Précis de sociologie d'après Pareto

- But du cours chercher les points de contact entre langage et société, les comparer et trouver comment le langage s'enclasse dans la vie sociale
- 171-172 Un guide *Le Traité de sociologie* de V. Pareto «...il est essentiellement critique et vise à fonder une méthode; or c'est cela dont nous avons besoin.»
- 173 Caractère de ce cours collaboration professeur-auditeurs; importance des lectures proposées
- 174-175 Auteurs ayant contribué à établir le caractère social du langage (dont Saussure)
- 176-177 les obstacles à la compréhension du langage comme fait social l'action du sentiment;
la conception mythique et symbolique du langage.
- 178 les illusions du langage concepts et réalité vs opposition réciproque des idées exprimées par des mots.
- 179 les associations oppositives entre signes
- 180-181 des exemples
- 182 l'appoint de la situation dans la parole
- 183 Race, peuple, nation et Etat à propos d'une déclaration d'un chancelier d'Autriche
- 184 Sentiment, jugement de valeur l'émotivité dans la langue, une distinction à introduire
- 185 [page titre]
- 186 Dogmes à propos de la langue (définition)
- 187 – Excellence et avantage de l'orthographe
- 188 – Dogme du latin nécessaire à l'étude du français par les Français
- 189 – Bilinguisme comme moyen de former l'esprit
- 190 – Pourquoi apprendre les langues étrangères
- 191 le latin cesse, à la Renaissance et avec la Réforme, d'être une langue universelle
- 192 Résurgence des dialectes après la Grande Guerre
- 193 l'idée de créer une langue auxiliaire
- 194 – Les auteurs source de la «bonne langue»
- 195 – Dogme de l'affinité entre la langue et la race
- 196 – la langue palladium national
- 197 – La mystique des noms propres
- 198 – Valeur symbolique de la langue et questions de prononciation
- 199 [page titre]
- 200-202 Fautes de méthodes
– Attachement aux formes matérielles et extérieures en sociologie et en linguistique (en l'occurrence formes écrites, attachements exclusifs aux articulations au détriment de la musique par ex., etc.)

- 203 – Croyance à la cause unique d'un phénomène social ou linguistique
 204 un exemple de cette croyance la disparition progressive du subjonctif en français
- 205 l'abandon des désinences est un fait général
- 206-207 deux phénomènes morphologiques contradictoires en apparence la préférence du français pour l'invariabilité du radical et l'absence d'opposition nette en syntaxe entre subjonctif et indicatif.
- 208 l'imparfait du subjonctif est très compromis
- 209 [Page titre]
- 210 – Autre exemple de la croyance à la cause unique
 le passage des désinences casuelles aux prépositions
- 211 – la mutuelle dépendance du lien cause-effet
- 212 – dogme: le langage supposé adéquat à la pensée
- 213 – mentalité primitive et pensée modulée par la langue
 introduction
- 214 Comment il faudrait procéder pour trouver des indices de la mentalité primitive dans le langage
- 215 l'idée que le primitif n'est pas si différent de nous, de M. Boas
- 216 [page titre]
- 217 – dogme du progrès linguistique
- 217-220 Subjectivité de la notion de progrès (par rapport au but poursuivi, par rapport à un état considéré comme idéal)
- 221 la notion de progrès et perception du changement linguistique
- 222 en réalité, le progrès peut être salutaire
- 223 [page titre]
- 224 le progrès suppose la croyance en une marche rectiligne de la langue et de la société; démentis
- 225 la préposition qui remplace la désinence avant de devenir à son tour désinence
- 226-7 les adverbes en -ment qui finissent par perdre du terrain
- 228 la création d'un futur par agglutination (latin) et la concurrence d'autres auxiliaires (français) qui pourront eux aussi s'agglutiner
- 229 [page titre]
- 230 L'impression de crise
- 231 Le progrès ne peut se vérifier que par la connaissance de changements profonds
- 232 Le conflit entre expression et communication
 – la diminution de l'effort linguistique
- 233 ceci suppose la régularité et la simplicité
 l'échange aisé entre catégories (franç., anglais, grec mod.) mais il y a des contre-exemples dus à la dualité lexicale dans la même langue

- 238 les échanges entre propositions
239 la diminution d'éléments musicaux
240 la simplification, à travers l'internationalisme, du vocabulaire
241 – les besoins de l'expression personnelle opposés à ceux de la communication
242 Les réformes linguistiques et sociales
– sont difficiles à obtenir par le raisonnement, elles doivent être suggérées par le sentiment (par ex. la réforme de l'orthographe)
243 Comme dit Pareto, il faut tirer parti des résidus existants
Peut-on rêver une prise de conscience plus nette de ce qu'est la langue?
244 – diminution de la contrainte aveugle
245 – remplacer un contrat aveugle par un statut librement consenti
246-7 – rôle de la volonté dans les langues.

LISTE DES THÈMES ET DES CITATIONS DU MANUSCRIT
MS FR 5046/1¹¹

accent

f.1/40

N.B. il semble que, en thèse générale, les faits d'accent et de mélodie peuvent servir de clé pour trouver les tendances phonétiques générales.

analogie faits linguistiques/faits sociaux

f.1/15

Deux facteurs entravent éventuellement la correspondance entre état de langue et état social ou culturel.

a) puissance de la tradition.

Règle: les institutions profondes, à tissu émotionnel, changent plus lentement que les superficielles à base intellectuelle.

Exemples extrêmes

α) religion et symbolisme religieux (langue religieuse)

β) réglementation de la circulation des automobiles.

Or la langue est la plus conservatrice des institutions sociales (résiste aux bouleversements sociaux, politiques, religieux).

Conséquence: non concordance entre état social et état linguistique à une époque donnée.

f.1/176

Obstacles à la compréhension du langage comme fait social.

Ils sont analogues à ceux qui voilent la nature vraie de la société dans sa raison d'être, sa structure, son fonctionnement, l'adaptation de l'individu à l'ensemble.

antinomie expression/communication

f.1/56

lang[age]et [la] vie 148, 211

Se ramène au fond au conflit entre la société et l'individu.

Idéal de l'individu: rendre le côté personnel de la pensée.

Rôle de la société: exiger une compréhension aussi aisée et rapide que possible.

antinomie individu/société

f.1/56

lang[age]et [la] vie 148,211

¹¹ Certaines citations réapparaissent sous des labels différents. Ces références croisées n'offrent aucun intérêt lorsque l'on prend connaissance des citations d'un même manuscrit, mais peuvent se révéler précieuses si l'on désire examiner la manière dont Bally a traité un même thème à travers plusieurs manuscrits.

Se ramène au fond au conflit entre la société et l'individu.

Idéal de l'individu rendre le côté personnel de la pensée.

Rôle de la société exiger une compréhension aussi aisée et rapide que possible.

arbitraire

f.1/57

Règle: Plus le groupe s'étend, plus la langue verse dans le type de la l. de communication (plus elle devient simple et régulière) (l'espéranto et l'ido ont voulu aller jusqu'au bout).

1) raison organique. Plus le nombre des sujets est grand, plus la langue, pour viser à la compréhension rapide et aisée, doit rendre les idées générales, simples, inactives, plus les rapports entre les idées doivent être généraux, schématiques. On tend vers l'arbitraire du signe (lexical et grammatical)

bilinguisme

f.1/189

Critique du bilinguisme comme moyen de former l'esprit.

Dogme: qui possède deux langues possède deux âmes

L'utilité d'une langue étrangère pour le développement mental apparaît comme contestable dès que l'on se souvient que chaque idiome est un système dont les parties ne concordent pas avec celles d'un autre système.

Le mot de Schuchardt

Exceptions non valables les polyglottes nés.

Confusion ou tout au moins effort cérébral inutile

La supériorité du Français dans la clarté de l'expression tiendrait-elle à l'absence d'influences linguistiques étrangères, et de la répugnance à étudier les autres langues?

changement linguistique

f.1/92 [suite f. 91]

Il n'y a pas mode là où un seul individu est en cause.

Beaucoup d'actes sociaux seraient jugés répréhensibles s'ils étaient individuels.

IV les changements de la mode sont conscients, et c'est pour cela qu'ils sont brusques.

Les changements de la tradition inconscients, et, par suite, insensibles, sans bonds ni sauts.

Analogie très frappante avec les changements linguistiques

lois phonétiques

mutilations radio, cinéma.

f.1/221

La notion de progrès et de régression se fait jour quand les changements linguistiques deviennent perceptibles.

En effet les langues changent, mais elles ne fonctionnent qu'en ne changeant pas.

Conséquence: les changements profonds sont lents et inconscients (p. ex. les changements phonétiques).

Les changements plus superficiels apparaissent mieux. Ils se font avec plus de brusquerie, par à-coups. De là, à certains moments sensation d'un manque d'équilibre. On parle de crises.

Ce terme de crise dénonce la croyance au progrès.

C'est alors la lutte entre le néologisme et le purisme.

classement historique (dit par endosmose)

f.1/117

Facteurs de classement historique et de classement par endosmose.

En général la filiation historique se révèle par des parties profondes du domaine de l'inconscient. P. ex. structure phonique et morphologique.

Tandis que p. ex. la syntaxe, le vocabulaire sont plus accessibles aux influences réciproques.

classification des langues et des sociétés

f.1/21

Méthode idéale de la typologie. Collectionner les traits typiques et voir où on les constate.

Etablir la formule «chimique» de chaque langue d'après l'ensemble des traits typiques.

Et après, voir ce qu'on pourrait faire de plus.

Ex. de traits typiques.

Comment les objets sont classés et par quels procédés.

Construction fixe ou libre.

Ordre des signes dans certains syntagmes.

crise (du français)

f.1/221

La notion de progrès et de régression se fait jour quand les changements linguistiques deviennent perceptibles.

En effet les langues changent, mais elle ne fonctionnent qu'en ne changeant pas.

Conséquence: les changements profonds sont lents et inconscients (p. ex. les changements phonétiques).

Les changements plus superficiels apparaissent mieux. Ils se font avec plus de brusquerie, par à-coups. De là, à certains moments sensation d'un manque d'équilibre. On parle de crises.

Ce terme de crise dénonce la croyance au progrès.

C'est alors la lutte entre le néologisme et le purisme.

f.1/222

En cas de crise on songe à des réformes, mais celles-ci ne portent que sur des détails peu importants (on discute à perte de vue sur l'opportunité de dire «se

rappeler qqch» ou «se rappeler de». Bousquet 112, s'il est permis ou interdit d'employer le verbe «jicler»).

f.1/230

Ce qui accentue l'impression de crise, c'est que, au moment où la langue et la société vont passer à une forme différente, la tendance contraire s'exaspère et s'accroît à tel point qu'elle donne l'impression d'un retour, d'une consolidation de l'état antérieur. Bousquet p. 176

désinences

f.1/205

L'abandon des désinences est un fait général en français. Il entraîne une conséquence négative d'abord; plusieurs désinences arrivent à se confondre parce que les sujets n'ont plus intérêt à les distinguer soigneusement.

Ces confusions atteignent profondément le subjonctif. Dans la 1^{re} conjugaison, la seule vivante, le subjonctif présent ne se différencie du présent indicatif qu'aux 1^{re} et 2^e pluriel (aimions, aimiez); et encore cette différence est effacée (sauf dans l'orthographe) pour les verbes en -yer et -llier, -llier, (payions, raillions, rallions).

Mais les désinences défaillantes tendent à être remplacées par des morphèmes préfixés (prépositions, pronoms, etc.). Les valeurs modales sont de plus en plus exprimées par des auxiliaires (pouvoir, vouloir, aller etc. anglais may, will, shall, should, ought to)

f.1/206 [suite f. 205]

D'où par exemple:

je ne crois pas qu'il pourrait pleuvoir.

Ensuite deux phénomènes morphologiques contradictoires en apparence

a) préférence du français pour l'invariabilité du radical (abandon des alternances radicales preuve/prouvons).

Or c'est par le subjonctif surtout que le radical change

je suis, que je sois, que je fusse

tenir, je tiens, que je tienne, que je tinsse

savoir, sais, sache, susse

f.1/207 [suite f. 206]

Pas d'opposition nette en syntaxe entre subjonctif et indicatif

comme par ex. entre indicatif et conditionnel

Nous partirons s'il fait beau temps

Nous partirions s'il faisait beau temps

Comparez

S'il est heureux et qu'il connaisse son bonheur

Quoiqu'il soit heureux

Quand même il est heureux

S'il venait

Au cas où il viendrait

Illogisme

Je ne nie pas que vous ayez raison

Bien qu'il soit (réel)

Même s'il pleut (supposition)

Pléonasme. La cause la plus forte

Je doute qu'il soit

Je veux qu'il vienne

Je m'étonne que vous ne compreniez pas

f.1/208

Imparfait du subjonctif

Encore plus compromis que le présent parce que, aux causes générales énoncées plus haut s'ajoutent

- a) la longueur des formes (je voudrais que vous solutionnassiez cette question)
- b) la monotonie de la syllabation ouverte amenant des sons qui se répètent assassinaisiez

c) la confusion avec le présent subjonctif

que je finisse, -isses (-ît) -issions, -issiez, -issent

Confusion avec le suffixe -asse péjoratif (et -asser)

On voudrait que je computasse

Que je reculasse, que je filasse, mêlasse, râpasse, lavasse, crevasse, traînasse

Radical souvent différent de celui du subjonctif présent

que je contrafasse, (contrefisse)

que je tienne (que je tinsse)

f.1/225

La préposition a remplacé la désinence, mais elle devient désinence à son tour.

On le voit à plusieurs indices

1) les prépositions vides, comme «de» et «à» doivent être répétées devant les termes coordonnés (voir ex. ci-dessous)

2) elles s'agglutinent à l'article qui lui même fait corps avec le substantif.

La grande différence avec les désinences c'est que les nouvelles sont initiales de mot.

langage (le)

f.1/51

Autre conclusion le langage est un fait psychologique et social.

La linguistique est une science de l'esprit.

Tout de qui est extérieur aux facteurs psychiques du langage n'en est la raison d'être mais seulement l'ensemble des conditions dans lesquelles ces facteurs se réalisent (Treibkräfte opposé à Bedingungen)

langue (la)

f.1/179

La langue est constituée tout entière sur les associations oppositives entre signes (associations mémorielles ou discursives, peu importe ici) Saussure

Dans chaque cas un homme raisonnable peut débrouiller cet écheveau s'il reconstruit les associations justes attachées au mot (...)

Mais cette fixation est toujours relative, parce que (autre caractère) les idées et les rapports signifiés par la langue ne reflètent jamais directement la réalité, mais forment un monde à part, qui demande une interprétation extralinguistique.

langue de la conversation

f.1/145

Définition, et différence avec la langue narrativo-explicative (?)

Cette distinction (qui a un fondement social) n'est pas autrement recouverte par celle entre langue parlée et l. écrite.

La l. de la conversation tend à effacer les caractères propres à un idiome.

Elle est nivellatrice.

langue maternelle

f.1/50

Conclusion méthodologique

le mirage de l'infailibilité des lois phonétiques est dû [...] à l'étude prédominante des langues mortes dans leur forme littéraire.

Déplacement de la perception.

Les grandes vérités linguistiques sont à chercher dans les langues vivantes surtout la langue maternelle seule saisissable par l'introspection.

On commence seulement à le voir.

langues artificielles

f.1/64

Rappeler que les langues artificielles pour le fonctionnement, sont du côté des langues mortes types latin-sanscrit.

Pas de fractionnement dialectal à redouter.

langues auxiliaires

f.1/240

L'inconvénient signalé à propos du français et de l'anglais (dualité du vocabulaire) est la rançon d'une simplification qui est en train de rapprocher les différentes langues: l'internationalisme du vocabulaire, qui se fait surtout par voie d'emprunt. D'où diminution d'efforts de langue à langue.

D'ailleurs cette simplification se poursuit par voie de calque (emprunt par traduction) et p. des changements sémantiques dans les mots autochtones.

Gratte-ciel

Funke pour radio

Lituanien romanche

Zug suggestions

C'est cette qualité de vocabulaire international qui permet de construire des langues auxiliaires qui ont une ressemblance avec les langues naturelles.

langues étrangères

f. 1/57

Règle: Plus le groupe s'étend, plus la langue verse dans le type de la l. de communication (plus elle devient simple et régulière) (l'espéranto et l'ido ont voulu aller jusqu'au bout).

1) raison organique. Plus le nombre des sujets est grand, plus la langue, pour viser à la compréhension rapide et aisée, doit rendre les idées générales, simples, inactives, plus les rapports entre les idées doivent être généraux, schématiques. On tend vers l'arbitraire du signe (lexical et grammatical)

f.1/58 [suite f. 57]

2) cause externe, mise en lumière par M. Meillet LHLG

Cas des gens qui parlent une langue étrangère

a) involontairement on l'altère d'après la langue maternelle (surtout dans la prononciation) involontairement aussi on la simplifie.

Le vocabulaire s'appauvrit (>les notions deviennent plus générales) (emploi des périphrases).

La grammaire se simplifie par application analogique des cas les plus fréquents, et, plus généralement, par suppression des procédés grammaticaux surtout la flexion.

f.1/189

Critique du bilinguisme comme moyen de former l'esprit.

Dogme: qui possède deux langues possède deux âmes

L'utilité d'une langue étrangère pour le développement mental apparaît comme contestable dès que l'on se souvient que chaque idiome est un système dont les parties ne concordent pas avec celles d'un autre système.

Le mot de Schuchardt

Exceptions non valables les polyglottes nés.

Confusion ou tout au moins effort cérébral inutile

La supériorité du Français dans la clarté de l'expression tiendrait-elle à l'absence d'influences linguistiques étrangères, et de la répugnance à étudier les autres langues?

f.1/190

Alors pourquoi apprendre les langues étrangères?

Dans un but pratique: affaires, journalisme, transactions internationales.

But plus élevé: connaître par la langue la littérature d'un peuple, pénétrer dans sa culture, saisir l'âme collective du groupe.

But scientifique: celui de linguiste qui en retour peut avoir des répercussions pratiques.

Côté social de la question: l'étude des langues est un mal nécessaire, un fléau qui s'est abattu sur l'Europe à partir de la Renaissance, et qui s'est accru après la guerre mondiale.

Au Moyen Age le latin était une langue universelle, et d'autant plus efficace que c'était un latin de cuisine, fort différent de celui de Cicéron.

Il a beaucoup contribué à l'unification de la forme interne des différentes langues.

latin, le

f.1/190

Alors pourquoi apprendre les langues étrangères?

Dans un but pratique: affaires, journalisme, transactions internationales.

But plus élevé: connaître par la langue la littérature d'un peuple, pénétrer dans sa culture, saisir l'âme collective du groupe.

But scientifique: celui de linguiste qui en retour peut avoir des répercussions pratiques.

Côté social de la question: l'étude des langues est un mal nécessaire, un fléau qui s'est abattu sur l'Europe à partir de la Renaissance, et qui s'est accru après la guerre mondiale.

Au Moyen Age le latin était une langue universelle, et d'autant plus efficace que c'était un latin de cuisine, fort différent de celui de Cicéron.

Il a beaucoup contribué à l'unification de la forme interne des différentes langues.

lois phonétiques

f.1/29

On aurait tort de méconnaître les mérites de l'école néogrammarienne. C'est grâce à elle que la linguistique a pris l'allure d'une vraie science, science exacte. La découverte de la régularité des changements phonétiques est la seule conquête vraiment scientifique de l'étude du langage.

f. 1/30

1) les lois phonétiques ne sont pas aussi uniformes qu'on le disait.

Non qu'elles soient plus irrégulières mais elles sont plus complexes.

Pourquoi cette croyance à l'uniformité? C'est qu'on a opéré sur des langues mortes conservées dans des textes littéraires, religieux ou officiels où la variété linguistique est éliminée ou tamisée.

De là l'illusion que ces lois opèrent automatiquement ou instantanément.

Voir au contraire le passage de l mouillée à y

f.1/50

Conclusion méthodologique

le mirage de l'infailibilité des lois phonétiques est dû [...] à l'étude prédominante des langues mortes dans leur forme littéraire.

Déplacement de la perception. Les grandes vérités linguistiques sont à chercher les langues vivantes surtout dans la langue maternelle seule saisissable par l'introspection. On commence seulement à le voir.

f.1/92 [suite f. 91]

Il n'y a pas mode là où un seul individu est en cause.

Beaucoup d'actes sociaux seraient jugés répréhensibles s'ils étaient individuels. IV les changements de la mode sont conscients, et c'est pour cela qu'ils sont brusques.

Les changement de la tradition inconscients, et, par suite, insensibles, sans bonds ni sauts.

Analogie très frappante avec les changement linguistiques

lois phonétiques

mutilations radio, cinéma.

mélodie

f.1/40

N.B. il semble que, en thèse générale, les faits d'accent et de mélodie peuvent servir de clé pour trouver les tendances phonétiques générales.

mode, le phénomène/ses formes linguistiques

f.1/84

Avant d'aller plus loin, spécifions qu'il y a dans la tradition et la mode non seulement des formes positives, mais des formes négatives. On les appelle volontiers des tabous (mot polynésien)

f.1/90

I. L'usage mobile recherche le différent; il vise à distinguer des autres ceux qui l'adoptent.

De là le goût de ce qui est étranger (anglomanie) inédit, frappant. De là aussi la brusquerie des changements. C'est ce qui explique que la mode est si souvent bizarre, souvent antiesthétique, gênante (gêne du costume), ridicule.

Mais il y a deux manière d'être ridicule

a) en innovant une mode

b) en l'imitant.

C'est très différent et très important pour le mécanisme de la mode.

f.1/91

II. L'usage mobile n'attaque que les formes sociales les plus superficielles.

Plus une institution sociale est profonde, vitale, plus la tradition y est tenace. Ainsi en Angleterre le costume civil change mais les costumes officiels sont fixés par la tradition (perruque, robe, etc.)

III. La mode est très voisine de l'innovation individuelle, mais est un fait collectif. On constate en effet que telle forme d'usage mobile est déclenchée par une personne isolée.

Ex. shake hands

pli du pantalon (prince de Galles)

Mais il n'y a mode que par l'adoption du nouveau dans un groupe déterminé.

f.1/92 [suite f. 91]

Il n'y a pas mode là où un seul individu est en cause.

Beaucoup d'actes sociaux seraient jugés répréhensibles s'ils étaient individuels.

IV les changements de la mode sont conscients, et c'est pour cela qu'ils sont brusques.

Les changement de la tradition inconscients, et, par suite, insensibles, sans bonds ni sauts.

Analogie très frappante avec les changement linguistiques

lois phonétiques

mutilations radio, cinéma.

f.1/93

Equilibre entre tradition et mode la tradition est fonction de l'isolement social.

A) pour le groupe entier

une communauté conserve ses traditions dans la mesure où il n'y a pas pénétration par les communautés voisines

p. ex. Boers en Afrique, Lituaniens, Irlandais, Corses, Sardes. Les communautés montagnardes du Valais

a) costumes usages

b) langue

B) pour les sous-groupes (milieux) classes fermées ou castes

Classe dans le sens large (tout groupe caractérisé par un centre d'intérêt)

Même les familles (haines héréditaires, vendetta).

f.1/94 [suite f. 93]

Pour les classes besoins de se différencier; la différenciation reste la même quand il n'y a pas tentative de mélange.

Au contraire, dès que du dehors viennent des usages qui compromettent l'unité de la classe, la classe change ses moyens de différenciation.

La mode est alors une tentative de résister aux influences voisines et à l'unification, à la promiscuité.

La rapidité des changements est le baromètre de la circulation sociale.

f.1/95

La mode accuse un mouvement ascensionnel.

On cherche à pénétrer dans un milieu et à l'imiter seulement si on a intérêt (alors ceci ne nous regarde pas, Boers et mines d'or) ou s'il est revêtu de prestige.

C'est pour cela que l'on imite les caractères de ce milieu, et que celui-ci enraie l'imitation par modification de ces caractères.

f.1/96

Et voici maintenant l'essentiel

L'importance de la mode (et de la tradition) réside dans leur valeur représentative du groupe. La mode est symbolique. Elle relève de la sémiologie.

A) un groupe se caractérise involontairement par les signes extérieurs de son activité, de son langage, etc.

B) puis ces indices sont utilisés comme symboles de différenciation.

L'indice devient signe.

On cherche à imiter ces signes pour donner l'idée qu'on appartient au groupe supérieur.

Celui-ci résiste.

f.1/97 [suite f. 96]

le groupe supérieur veut empêcher l'imitation. De là les caractères bizarres, gênants de la mode, shiboleth et tabou.

Pour ce qui est du langage, il devient symbolique au second degré.

Le e protestant

«ph» «th» «kh» «h» en latin

anchora

holus, anser, erus

f.1/100

de là: importance de la mode pour l'étude de la création des signes et de leur fonctionnement.

On ne demande pas nécessairement au signe d'être en rapport organique avec sa signification.

Caractère fortuit du symbole adopté.

Pli de pantalon du prince de Galles.

f.1/103

Avec les progrès de la culture le symbolisme caractérisant les groupes tend à devenir moins matériel, parce que le symbolisme en général se spiritualise.

C'est qu'en sortant de son isolement social un groupe social s'affine, donne plus de place à la réflexion, à l'analyse, à la critique, et comprend dans certains cas l'absurdité des symboles auxquels il s'attachait autrefois.

f.1/104 [suite f. 103]

Ainsi il semble que la mode des costumes perde de ses droits.

Au moins chez l'homme et cela coïncide avec l'avènement du citoyen à la vie politique.

Pour la femme cette évolution est en train de se faire.

La mode attaque les formes plus profondes de la vie sociale.

Snobisme artistique, littéraire.

La mode des collections.

f.1/105 [suite f. 104]

Pour le langage la mode est encore très irréfléchie.

Je pense surtout au purisme les gens qui veulent singer le langage distingué s'attachent à de petites règles, à de mesquines interdictions. Et l'on est d'autant plus scrupuleux que l'on est porté naturellement à un parler relâché.

Le «h» anglais est un vrai shibolet.

L'orthographe aussi.

Mais entrevoit-on une libération partielle?

Les puristes sont moins pédants. La linguistique a mis à la mode le scepticisme de la correction,

Or ceci est significatif de l'ensemble du symbolisme linguistique.

f.1/112

Il y aurait sur tous ces faits linguistiques, une étude d'ensemble à faire qui gagnerait beaucoup d'intérêt à être enchâssée dans cette vue générale de sociologie que, selon l'état de civilisation, le symbole absorbe la chose signifiée ou celle-ci prime le symbole au point de la faire oublier, cf. le développement des mythes: l'histoire de Tristan et Yseult, que d'autre part, le symbole est d'autant plus matériel, sensible que la civilisation est moins avancée, que le progrès de la culture donne la primauté aux symboles de formes plus adéquates à la vie de l'esprit.

Et ce qui est vrai de l'évolution lente (tradition) est encore plus vrai de l'évolution rapide et consciente (mode)

néogrammairiens

f.1/29

On aurait tort de méconnaître les mérites de l'école néogrammarienne.

C'est grâce à elle que la linguistique a pris l'allure d'une vraie science, science exacte.

La découverte de la régularité des changements phonétiques est la seule conquête vraiment scientifique de l'étude du langage.

Orthographe

f.1/105 [suite f. 104]

Pour le langage la mode est encore très irréfléchie.

Je pense surtout au purisme les gens qui veulent singer le langage distingué s'attachent à de petites règles, à de mesquines interdictions. Et l'on est d'autant plus scrupuleux que l'on est porté naturellement à un parler relâché.

Le «h» anglais est un vrai shibolet.

L'orthographe aussi.

Mais entrevoit-on une libération partielle?

Les puristes sont moins pédants. La linguistique a mis à la mode le scepticisme de la correction,

Or ceci est significatif de l'ensemble du symbolisme linguistique.

f.1/242

Les réformes sociales et linguistiques sont difficiles à obtenir par le raisonnement; si l'on croit un changement désirable il faut s'efforcer de le suggérer par le sentiment. Bousquet (33 s)

Exemple simplification de l'orthographe.

Moyens sentimentaux le français est une continuité. Au moyen âge l'orthographe était beaucoup plus rationnelle et simple; c'est une honte que le français ait reculé de la sorte. Le fr[ançais] est une langue latine, d'esprit latin; c'est une honte que cet esprit soit défiguré par l'orthographe, les Latins ayant pratiqué une orthographe presque phonétique. Mais ceci est une arme à double tranchant, voyez nopces, fèbr[...], sçavoir.

L'orthographe permet à des tas d'imbéciles de passer

f.1/243 [suite f. 242]

pour distingués, cultivés, instruits, et en revanche deux ou trois fautes d'orthographe compromettent la carrière d'une dactylographe. C'est une injustice.

Bref, il faut tirer parti comme dit Pareto des résidus existants (Bousquet 187)

prépositions et désinences casuelles

f.1/225

La préposition a remplacé la désinence, mais elle devient désinence à son tour. On le voit à plusieurs indices

1) les prépositions vides, comme «de» et «à» doivent être répétées devant les termes coordonnés (voir ex. ci-dessous)

2) elles s'agglutinent à l'article qui lui-même fait corps avec le substantif.

La grande différence avec les désinences c'est que les nouvelles sont initiales de mot.

primitif

f.1/214 les indices d'une mentalité arriérée dans le langage sont nombreux; mais il faudrait les découvrir pas à pas en comparant les caractères du langage avec ceux par lesquels les ethnologues définissent le primitif.

Ex. la tendance animiste; la personnification. La tendance égocentrique.

L'assimilation du moi avec les êtres qui jouent un rôle dans sa vie.

Le mécanisme du langage figuré s'expliquerait en partie par cette assimilation.

On peut citer encore les interdictions du vocabulaire; les tabous, les euphémismes. Les croyances magiques attachées aux mots.

Outre les primitifs, les enfants pourraient contribuer à expliquer l'essence du langage.

Progrès, la notion de

f.1/221

La notion de progrès et de régression se fait jour quand les changements linguistiques deviennent perceptibles.

En effet les langues changent, mais elle ne fonctionnent qu'en ne changeant pas. Conséquence: les changements profonds sont lents et inconscients (p. ex. les changements phonétiques).

Les changements plus superficiels apparaissent mieux. Ils se font avec plus de brusquerie, par à-coups. De là, à certains moments sensation d'un manque d'équilibre. On parle de crises.

Ce terme de crise dénonce la croyance au progrès.

f.1/224

Le progrès suppose la croyance à une marche rectiligne de la société et de la langue. Mais certaines choses avancent d'autres sont en retard. Il est plus probable que l'évolution ou bien tourne en cercle, ou s'élève en spirale, ou a une forme ondulatoire.

f.1/243

Peut-on risquer timidement une vue sur le progrès linguistique (et social)?

Peut-être est-il permis de rêver une prise de conscience plus nette de ce qu'est la langue?

f.1/244 [suite f. 243]

D'où diminution de la contrainte aveugle, par commandements et tabous incontrôlés.

Peut-être, diminution du mysticisme linguistique qui associe langue et nation, langue et race et qui amène les guerres de langues (comme s'il ne suffisait pas d'avoir des guerres de conquêtes, de religion, des guerres économiques, etc.)

réflexion, son rôle dans l'évolution du langage

f.1/243

Peut-on risquer timidement une vue sur le progrès linguistique (et social)?

Peut-être est-il permis de rêver une prise de conscience plus nette de ce qu'est la langue?

f.1/244 [suite f. 243]

D'où diminution de la contrainte aveugle, par commandements et tabous incontrôlés.

Peut-être, diminution du mysticisme linguistique qui associe langue et nation, langue et race et qui amène les guerres de langues (comme s'il ne suffisait pas d'avoir des guerres de conquêtes, de religion, des guerres économiques, etc.)

f.1/245

Le danger, c'est l'anarchie. Elle serait évitée si le contrat aveugle que représente la langue devenait statut librement consenti. (R. Maunier J. de psych. 26 (1930) 159)

réformes linguistiques et sociales

f.1/222

En cas de crise on songe à des réformes, mais celles-ci ne portent que sur des détails peu importants (on discute à perte de vue sur l'opportunité de dire «se rappeler qqch» ou «se rappeler de». Bousquet 112, s'il est permis ou interdit d'employer le verbe «jicler»

f.1/242

Les réformes sociales et linguistiques sont difficiles à obtenir par le raisonnement; Si l'on croit un changement désirable il faut s'efforcer de le suggérer par le sentiment. Bousquet (33 s)

Exemple simplification de l'orthographe.

Moyens sentimentaux le français est une continuité. Au moyen âge l'orthographe était beaucoup plus rationnelle et simple; c'est une honte que le français ait reculé de la sorte. Le fr[ançais] est une langue latine, d'esprit latin; c'est une honte que cet esprit soit défiguré par l'orthographe, les Latins ayant pratiqué une orthographe presque phonétique. Mais ceci est une arme à double tranchant, voyez nopces, fêbr[.], sçavoir.

L'orthographe permet à des tas d'imbéciles de passer

f. 1/243[suite f. 242]

pour distingués, cultivés, instruits, et en revanche deux ou trois fautes d'orthographe compromettent la carrière d'une dactylographe. C'est une injustice.

Bref, il faut tirer parti comme dit Pareto des résidus existants (Bousquet 187)

sémiologie

f.1/96

Et voici maintenant l'essentiel

L'importance de la mode (et de la tradition) réside dans leur valeur représentative du groupe. La mode est symbolique. Elle relève de la sémiologie.

A) un groupe se caractérise involontairement par les signes extérieurs de son activité, de son langage, etc.

B) puis ces indices sont utilisés comme symboles de différenciation.

L'indice devient signe.

On cherche à imiter ces signes pour donner l'idée qu'on appartient au groupe supérieur.

Celui-ci résiste.

f.1/97 [suite f. 96]

le groupe supérieur veut empêcher l'imitation. De là les caractères bizarres, gênants de la mode, shiboleth et tabou.

Pour ce qui est du langage, il devient symbolique au second degré.

Le e protestant

«ph» «th» «kh» «h» en latin

anchora

holus, anser, erus

f.1/100

de là: importance de la mode pour l'étude de la création des signes et de leur fonctionnement.

On ne demande pas nécessairement au signe d'être en rapport organique avec sa signification.

Caractère fortuit du symbole adopté.

Pli de pantalon du prince de Galles.

f.1/103

Avec les progrès de la culture le symbolisme caractérisant les groupes tend à devenir moins matériel, parce que le symbolisme en général se spiritualise.

C'est qu'en sortant de son isolement social un groupe social s'affine, donne plus de place à la réflexion, à l'analyse, à la critique, et comprend dans certains cas l'absurdité des symboles auxquels il s'attachait autrefois.

f.1/105 [suite f. 104]

Pour le langage la mode est encore très irréfléchie.

Je pense surtout au purisme les gens qui veulent singer le langage distingué s'attachent à de petites règles, à de mesquines interdictions. Et l'on est d'autant plus scrupuleux que l'on est porté naturellement à un parler relâché.

Le «h» anglais est un vrai shibolet.

L'orthographe aussi.

Mais entrevoit-on une libération partielle?

Les puristes sont moins pédants. La linguistique a mis à la mode le scepticisme de la correction,

Or ceci est significatif de l'ensemble du symbolisme linguistique.

f.1/112

Il y aurait sur tous ces faits linguistiques, une étude d'ensemble à faire qui gagnerait beaucoup d'intérêt à être enchâssée dans cette vue générale de sociologie que, selon l'état de civilisation, le symbole absorbe la chose signifiée ou celle-ci prime le symbole au point de la faire oublier, cf. le développement des mythes: l'histoire de Tristan et Yseult, que d'autre part, le symbole est d'autant plus matériel, sensible que la civilisation est moins avancée, que le progrès de la culture donne la primauté aux symboles de formes plus adéquates à la vie de l'esprit.

Et ce qui est vrai de l'évolution lente (tradition) est encore plus vrai de l'évolution rapide et consciente (mode)

simplification des langues

f.1/57

Règle: Plus le groupe s'étend, plus la langue verse dans le type de la l. de communication (plus elle devient simple et régulière) (l'espéranto et l'ido ont voulu aller jusqu'au bout).

1) raison organique. Plus le nombre des sujets est grand, plus la langue, pour viser à la compréhension rapide et aisée, doit rendre les idées générales, simples, inafectives, plus les rapports entre les idées doivent être généraux, schématiques. On tend vers l'arbitraire du signe (lexical et grammatical)

f.1/58 [suite f. 57]

2) cause externe, mise en lumière par M. Meillet LHLG

Cas des gens qui parlent une langue étrangère

a) involontairement on l'altère d'après la langue maternelle (surtout dans la prononciation) involontairement aussi on la simplifie.

Le vocabulaire s'appauvrit (>les notions deviennent plus générales) (emploi des périphrases).

La grammaire se simplifie par application analogique des cas les plus fréquents, et, plus généralement, par suppression des procédés grammaticaux surtout la flexion.

f.1/61

Mais il ne faudrait pas conclure que la grande extension d'un idiome entraîne ipso facto régularité et simplicité.

f.1/240

L'inconvénient signalé à propos du français et de l'anglais (dualité du vocabulaire) est la rançon d'une simplification qui est en train de rapprocher les différentes langues l'internationalisme du vocabulaire, qui se fait surtout par voie d'emprunt. D'où diminution d'efforts de langue à langue.

D'ailleurs cette simplification se poursuit par voie de calque (emprunt par traduction) et p. des changements sémantiques dans les mots autochtones.

Gratte-ciel

Funke pour radio Lituanien romanche

Zug suggestions

C'est cette qualité de vocabulaire international qui permet de construire des langues auxiliaires qui ont une ressemblance avec les langues naturelles.

sociologie (et linguistique)

f.1/9

Ces derniers [les sociologues] tirent grand profit de l'appoint des linguistes, et ceux-ci ne peuvent pas ne pas être un peu sociologues.

Cette union de deux ordres de recherches est réalisée aujourd'hui partiellement.

Lévy-Brühl et le père W. Schmidt

f.1/112

Il y aurait sur tous ces faits linguistiques, une étude d'ensemble à faire qui gagnerait beaucoup d'intérêt à être enchâssée dans cette vue générale de sociologie que, selon l'état de civilisation, le symbole absorbe la chose signifiée ou celle-ci prime le symbole au point de la faire oublier, cf. le développement des

mythes : l'histoire de Tristan et Yseult, que d'autre part, le symbole est d'autant plus matériel, sensible que la civilisation est moins avancée, que le progrès de la culture donne la primauté aux symboles de formes plus adéquates à la vie de l'esprit.

Et ce qui est vrai de l'évolution lente (tradition) est encore plus vrai de l'évolution rapide et consciente (mode)

f.1/171

Mais quel guide nous conduira à travers les méandres de ces questions périlleuses ? J'ai pensé à prendre comme base un traité de sociologie.

Cependant la plus part se fondent sur des systèmes personnels à leurs auteurs. Un seul m'a paru faire exception le Tr. soc. de V. Pareto.

Je l'ai choisi parce qu'il est essentiellement critique et vise à fonder une méthode ; or c'est cela dont nous avons besoin.

Surtout de la critique : les mirages sont le grand obstacle à l'étude des faits sociologiques et linguistiques (intrusion du sentiment, de l'imagination, psychologie collective).

Pareto dénonce impitoyablement ces idées fausses et fantaisistes. C'est un livre amer, pessimiste, décevant ; mais son action est pourtant bienfaisante et il est stimulant parce qu'il ébranle constamment des idées toutes faites.

f.1/172

Mais Pareto est d'une lecture quasi impossible : absence de plan, redites inutiles, terminologie pédante, déluge de notes (celles-ci sont la partie la plus précieuse de l'ouvrage, la partie documentaire).

Heureusement, il a paru un abrégé du livre : Bousquet G.M.

Double avantage : peut à la rigueur tenir lieu du grand ouvrage ; sert de guide pour y pénétrer sans se perdre dans le dédale d'un exposé effroyablement broussaillieux.

Donc je vous conseille de prendre le Précis comme vademecum, de le lire d'un bout à l'autre (il est très court), et si possible d'approfondir certaines questions à la lumière du Traité : Il est regrettable que Bousquet n'ait pas renvoyé systématiquement le lecteur à chaque partie importante du Traité.

Mais l'index de celui-ci permet une orientation relative. Puis demandez-vous :

- a) quelle place est faite au langage dans la doctrine parétienne
- b) quelles comparaisons elle suggère avec les faits linguistiques.

C'est à ces deux ordres de questions que ce cours essaiera de répondre.

subjonctif français

f.1/205

L'abandon des désinences est un fait général en français. Il entraîne une conséquence négative d'abord ; plusieurs désinences arrivent à se confondre parce que les sujets n'ont plus intérêt à les distinguer soigneusement.

Ces confusions atteignent profondément le subjonctif. Dans la 1^{re} conjugaison, la seule vivante, le subjonctif présent ne se différencie du présent indicatif qu'aux 1^{re} et 2^e pluriel (aimions, aimez); et encore cette différence est effacée (sauf dans l'orthographe) pour les verbes en -yer et -llier, -llier, (payions, raillions, rallions). Mais les désinences défailantes tendent à être remplacées par des morphèmes préfixés (prépositions, pronoms, etc..).

Les valeurs modales sont de plus en plus exprimées par des auxiliaires (pouvoir, vouloir, aller ..anglais may, will, shall, should, ought to)

f.1/206 [suite f. 205]

D'où par exemple

je ne crois pas qu'il pourrait pleuvoir.

Ensuite deux phénomènes morphologiques contradictoires en apparence

a) préférence du français pour l'invariabilité du radical (abandon des alternances radicales preuve/prouvons). Or c'est par le subjonctif surtout que le radical change

je suis, que je sois, que je fusse

tenir, je tiens, que je tienne, que je tinsse

savoir, sais, sache, susse

f.1/207 [suite f. 206]

Pas d'opposition nette en syntaxe entre subjonctif et indicatif comme par ex. entre indicatif et conditionnel

Nous partirons s'il fait beau temps

Nous partirions s'il faisait beau temps

Comparez

S'il est heureux et qu'il connaisse son bonheur

Quoiqu'il soit heureux

Quand même il est heureux

S'il venait

Au cas où il viendrait

Illogisme

Je ne nie pas que vous ayez raison

Bien qu'il soit (réel)

Même s'il pleut (supposition)

Pléonasme. La cause la plus forte

Je doute qu'il soit

Je veux qu'il vienne

Je m'étonne que vous ne compreniez pas

f.1/208

Imparfait du subjonctif

Encore plus compromis que le présent parce que, aux causes générales énoncées plus haut s'ajoutent:

a) la longueur des formes (je voudrais que vous solutionnassiez cette question)
 b) la monotonie de la syllabation ouverte amenant des sons qui se répètent
 assassinassiez

c) la confusion avec le présent subjonctif

que je finisse, -isses (-ît) -issions, -issiez, -issent

Confusion avec le suffixe -asse péjoratif (et -asser)

On voudrait que je reculasse, que je filasse, mêlasse, râpasse, lavasse,
 crevasse, traînasse

Radical souvent différent de celui du subjonctif présent

que je contrafasse, (contrefisse)

que je tienne (que je tinsse)

système linguistique

f.1/49

le système de la langue cherche à s'harmoniser intérieurement, en dehors des
 besoins humains et sociaux.

Plus simplement: une habitude linguistique tend à se propager, à s'attaquer à
 des parties du système où elle ne répond plus à une tendance extralinguistique.

tabous

f.1/84

Avant d'aller plus loin, spécifions qu'il y a dans la tradition et la mode non seu-
 lement des formes positives, mais des formes négatives. On les appelle volon-
 tiers des tabous (mot polynésien)

f.1/97

suite f. 96] le groupe supérieur veut empêcher l'imitation. De là les caractères
 bizarres, gênants de la mode, shiboleth et tabou.

Pour ce qui est du langage, il devient symbolique au second degré.

Le e protestant

«ph» «th» «kh» «h» en latin

anchora

holus, anser, erus

f.1/244

D'où diminution de la contrainte aveugle, par commandements et tabous incon-
 trôlés.

Peut-être, diminution du mysticisme linguistique qui associe langue et nation,
 langue et race et qui amène les guerres de langues (comme s'il ne suffisait pas
 d'avoir des guerres de conquêtes, de religion, des guerres économiques, etc.)

tradition

f.1/84

Avant d'aller plus loin, spécifions qu'il y a dans la tradition et la mode non seu-
 lement des formes positives, mais des formes négatives. On les appelle volon-
 tiers des tabous (mot polynésien)

f.1/93

Equilibre entre tradition et mode la tradition est fonction de l'isolement social.

A) pour le groupe entier une communauté conserve ses traditions dans la mesure où il n'y a pas pénétration par les communautés voisines

p. ex. Boers en Afrique Lituaniens, Irlandais, Corses, Sardes. Les communautés montagnardes du Valais

a) costumes usages

b) langue

B) pour les sous-groupes (milieux) classes fermées ou castes.

Classe dans le sens large (tout groupe caractérisé par un centre d'intérêt)

Même les familles (haines héréditaires, vendetta).

f.1/112

Il y aurait sur tous ces faits linguistiques, une étude d'ensemble à faire qui gagnerait beaucoup d'intérêt à être enchâssée dans cette vue générale de sociologie que, selon l'état de civilisation, le symbole absorbe la chose signifiée ou celle-ci prime le symbole au point de la faire oublier, cf. le développement des mythes: l'histoire de Tristan et Yseult, que d'autre part, le symbole est d'autant plus matériel, sensible que la civilisation est moins avancée, que le progrès de la culture donne la primauté aux symboles de formes plus adéquates à la vie de l'esprit.

Et ce qui est vrai de l'évolution lente (tradition) est encore plus vrai de l'évolution rapide et consciente (mode)

Adresse de l'auteur:
Claire-Antonella FOREL
Chemin des Platières 27
CH-1219 Aire

Anne-Marguerite Frýba-Reber

LA REVANCHE DE LA STYLISTIQUE:
HOMMAGE D'ALBERT SECHEHAYE A SON PRÉDÉCESSEUR ET AMI
CHARLES BALLY

Les noms de Bally et de Sechehaye sont devenus, grâce à l'édition du *CLG*, symbole d'une collaboration légendaire. Trop souvent encore, malgré les efforts répétés des exégètes saussuriens¹, l'association des deux noms, certes voulue et renforcée par la notion d'Ecole genevoise de linguistique générale, tend à occulter les points de divergence et les particularités individuelles de leurs systèmes. A cet égard mon intention n'est pas de dégager la vérité objective de l'une ou l'autre pensée, mais plutôt de mettre en évidence les perceptions subjectives des deux savants réagissant aux travaux de l'autre. Alors que la publication du *CLG* laisse croire à une pensée homogène chez les deux éditeurs, la question de la stylistique va les diviser en les obligeant l'un et l'autre à repenser certaines notions.

¹ Cf. en particulier Amacker 1992 et 2000, Chevalier 1990 et 1991, Engler 1987 et 1988, Normand 1978 et Wunderli 1981 qui ont reconnu et mis en évidence l'originalité des œuvres de Bally et de Sechehaye.

Albert Sechehaye s'est exprimé à plusieurs reprises et à des époques différentes sur la discipline que son collègue et ami avait élaborée sous le nom de stylistique². C'est grâce à un choix de documents, pour la plupart inédits, que je vais procéder à une reconstruction fragmentaire de ce dialogue, dont il convient de distinguer trois moments correspondant chacun à une date symbolique :

1908: Sechehaye se prononce sur la stylistique de Bally dans les *Mélanges de linguistique offerts à M. Ferdinand de Saussure*.

1927: Sechehaye fait une mise au point à propos de la déclaration commune avec Bally pour le Congrès de la Haye.

1939: Sechehaye s'exprime une dernière fois sur la stylistique de Bally dans sa leçon inaugurale.

Cette histoire de la réception et de la compréhension mutuelle entre la linguistique théorique de Sechehaye et la stylistique de Bally sera faite de dialogues, de mésententes et de clarifications successives.

1. 1908 ou « la claire notion d'un objet spécial nettement distinct »

C'est dans l'article destiné aux *Mélanges Saussure* que Sechehaye s'exprime pour la première fois sur la stylistique de Bally. Intitulé « la stylistique et la linguistique théorique », Sechehaye se propose d'articuler la nouvelle discipline élaborée par Bally aux principes de sa propre linguistique théorique, exposés la même année dans son livre *Programme et méthodes de la linguistique théori-*

² Dans une lettre du 27 juin 1915 à « M^{lle} Appolinaria Solovieff », une linguiste russe qui a suivi ses cours à Genève en 1914-1915, Bally lui-même émet de sérieuses réserves quant à l'emploi du terme « stylistique » : « Il vaut mieux ne pas employer le mot de *stylistique*, puisqu'il prête à confusion, surtout dans votre langue. Parlez simplement de l'étude de la langue parlée affective. J'ai pensé parfois à introduire le terme de *biolinguistique* (bios « vie ») en partant de l'idée que la langue parlée affective est par définition la langue parlée en fonction de la vie réelle. Ce mot a l'avantage de pouvoir être employé comme substantif et comme adjectif (la biolinguistique, les études biolinguistiques). Je ne sais pas si j'aurais plus de chance avec lui qu'avec le premier ? » (BPU Genève, Ms. fr. 5009 f. 112-113-114). Par ailleurs Appolinaria K. Solovjeva, qui était en contact avec Bally et Sechehaye à propos de la traduction en russe du *CLG*, a fait un compte rendu du *Langage et la vie* de Bally. Nous remercions Ekaterina Ivanova de cette information.

Dans les années 50, le terme de stylistique fera l'objet de controverses : cf. Ullmann, Stephan, « Psychologie et stylistique » dans *Journal de psychologie* 46, 1953, 133 et *Le Français moderne* 21, 1953, 49 (cette note est signée Etienne de Ullmann, forme francisée du patronyme !). Cf. aussi Charles Bruneau, « La stylistique », *Romance philology* 5, 1951, 1-17 et la réponse de Leo Spitzer, *Le Français moderne* 20, 1952, 165-168.

Sur l'histoire de la stylistique en général, cf. la publication récente de Karabétian 2000.

que. Aussi la présence d'une analyse consacrée à Bally dans des *Mélanges* dédiés à Ferdinand de Saussure n'est-elle pas dénuée de signification et peut être interprétée comme une anticipation de l'article programmatique consacré à l'École genevoise de linguistique³. Sans aucun doute, on perçoit, de la part de Sechehaye, le désir de faire connaître – autant peut-être à la communauté scientifique qu'à Saussure lui-même – le dynamisme et la fécondité de la recherche linguistique à Genève⁴.

Sa présentation contient, il va de soi, un hommage sincère non seulement au talent didactique dont fait preuve Bally en systématisant les matières qu'il enseigne, mais aussi à sa réflexion théorique sur le statut de la stylistique, laquelle, de simple procédé didactique par assimilation mécanique des faits va se muer en une discipline scientifique à part entière. C'est sur cette «question importante puisqu'il s'agit de la fondation et de l'organisation d'une nouvelle discipline»⁵ que Sechehaye va se prononcer dans cet article en montrant comment la stylistique est une des disciplines de la linguistique théorique. Faisant référence au *Précis* de 1905 et au *Traité* qu'il a lu en manuscrit, Sechehaye part de la définition que Bally donne de la stylistique: «La stylistique étudie les *moyens d'expression* dont dispose une langue, les procédés généraux employés par elle pour rendre par la parole les phénomènes du monde extérieur, aussi bien que les idées, les sentiments et en général tous les mouvements de notre vie intérieure»⁶. Définition que Sechehaye reformule pour mettre en évidence l'intention théorique de Bally: «La stylistique étudie les moyens dont la langue dispose pour *refléter* la vie de l'esprit, elle cherche à déterminer les lois et les tendances que suit une langue pour *arriver* à l'expression de la pensée *sous toutes ses formes*»⁷. A prendre cette définition au pied de la lettre, il n'y aurait, aux yeux de Sechehaye, pas de différence entre sa linguistique théorique et la stylistique, et la tentative de fonder une nouvelle discipline se solderait ainsi par un échec. C'est la conclusion de Sechehaye qui pense que Bally n'est pas parvenu, «du moins à notre sens, à nous apporter la claire notion d'un objet spécial nettement distinct»⁸. En effet Bally ferait reposer toute sa distinction entre stylistique et

³ Sechehaye 1927.

⁴ Louis Havet insiste, dans le compte rendu des *Mélanges Saussure*, sur la dimension philosophique de l'approche de Sechehaye qui «prend le langage dans son être et se contente d'y voir un système d'expression de la pensée» (Havet 1909, xxix).

⁵ Sechehaye 1908b, 157.

⁶ Sechehaye 1908b, 161.

⁷ Sechehaye 1908b, 163.

⁸ Sechehaye 1908b, 162. L'objet de la linguistique, de ses disciplines, telle la stylistique, est une véritable obsession qui revient constamment non seulement chez Sechehaye,

grammaire sur «une distinction implicite entre les éléments intellectuels et les éléments affectifs de la parole», entre «pensée discursive qui est objective et froide» et «quelque chose de subjectif et de vivant»⁹. C'est à ce «quelque chose de subjectif et de vivant qui se trahit à travers le langage ou qui s'exprime par des moyens indirects qu'une observation méthodique et patiente peut seule révéler», c'est à cette «vie du langage» ou «langage de la vie», comme l'appelle encore Sechehaye, que s'intéresserait uniquement la stylistique de Bally. Or cette distinction va à l'encontre de la thèse de *l'emboîtement* reprise dans l'article des *Mélanges*¹⁰ et en vertu de laquelle le langage discursif (ou conventionnel ou encore organisé) est emboîté dans le langage naturel (ou prégrammatical). Là où Bally affirme que «le langage affectif, qui *a précédé* l'autre, a cette curieuse propriété de venir *s'ajouter* au langage discursif»¹¹, Sechehaye au contraire considère que «celui qui vient s'ajouter ce n'est pas celui qui est apparu le premier dans l'ordre du temps». Autrement dit, si les deux linguistes sont d'accord sur le fait que le langage affectif précède le langage intellectuel d'un point de vue génétique, ils sont en désaccord sur le statut du langage affectif d'un point de vue fonctionnel: pour Bally, l'affectif vient se greffer sur le discursif, pour Sechehaye, le discursif est une sorte de cristallisation de l'affectif. Selon la théorie de l'emboîtement qui différencie les niveaux selon leur degré d'organisation, «le langage discursif ou grammatical est un phénomène secondaire, comme la vie est un fait nouveau au sein de la matière soumise aux seules lois chimiques et physiques»¹². Alors que Bally conçoit le langage affectif comme un écart par rapport au langage intellectuel, Sechehaye identifie le langage affectif au prégrammatical qui, nécessairement, précède le langage organisé. Cette vision est du reste en parfaite concordance avec la perspective de l'épistémologie génétique que Sechehaye conceptualise dès 1908 et dont on trouve des traces dans

mais bien entendu chez Saussure, qui, rappelons-le, avait précisément reproché à Sechehaye 1908a de ne pas avoir réussi à se faire une idée suffisamment nette du «problème grammatical». Cf. Frýba 1994, 29-33. Toujours dans le même ordre d'idée, on citera Saussure confiant à Meillet sa tristesse de ne plus être en mesure de s'adonner à la philologie sans être hanté par la question de savoir ce qu'est la langue en général: «Sans cesse l'ineptie absolue de la terminologie courante, la nécessité de la réforme, et de montrer pour cela *quelle espèce d'objet est la langue en général*, vient gâter mon plaisir historique, quoique je n'aie pas de plus cher vœu que de n'avoir pas à m'occuper de la langue en général» (lettre à Meillet, 4.1.1894, *CFS* 21, 1964, 95. Nous soulignons).

⁹ Sechehaye 1908b, 163.

¹⁰ Sechehaye a exposé cette thèse dans *Programme et Méthodes* (notons au passage que ce livre ne contient aucune référence au *Précis de stylistique* de Bally paru en 1905).

¹¹ Sechehaye 1908b, 172.

¹² Sechehaye, *ibid.*

toute son œuvre à travers un système d'oppositions récurrentes, telles prégrammatical/grammatical, affectif/organisé, mais aussi affectif/intellectuel, naturel/conventionnel ou encore individuel/social.

Dans une lettre datée du 18 juin 1908, Bally répond aux objections de Secheyhay qui lui avait soumis les épreuves de l'article pour les *Mélanges*¹³. Cette lettre confirme au demeurant que Secheyhay était en possession du manuscrit du *Traité de stylistique* lorsqu'il rédigeait son article des *Mélanges* et nous apprend au passage que Saussure avait, lui aussi, vu le manuscrit. Précieux témoignage de l'étroite collaboration qui s'était établie entre Secheyhay et Bally bien avant leur travail d'édition du *CLG*, cette lettre se situe à une époque où Bally, s'il a déjà bien élaboré sa méthode stylistique, n'a pas encore réfléchi sur les présupposés théoriques de sa discipline. Bally reconnaît que les objections de Secheyhay lui permettent de mieux formuler sa réflexion sur la stylistique: «Depuis notre dernière conversation ma pensée a travaillé, et, poussé en partie par votre critique, je suis arrivé à une formulation plus catégorique des limites de ma recherche. J'ai remanié encore une fois ma définition! Je crois ne l'avoir pas changée, mais simplement expliquée plus clairement».

C'est évidemment l'articulation entre éléments affectifs et intellectuels dans la langue qui est au centre de la réponse de la lettre de l'auteur du *Traité* qui n'accepte pas d'assimiler la sphère de l'affectif au domaine du prégrammatical: «J'aurais dû préciser plus nettement ce que la stylistique n'est pas: elle n'a pas de contact avec le langage individuel, prégrammatical et affectif (dans le sens que vous donnez à ce terme): en effet toute son observation se porte sur le langage organisé». On relèvera dès lors que le terme d'affectif est l'objet d'une interprétation divergente, sinon d'un malentendu. Bally rappelle que la stylistique «étudie tout simplement des faits de sensibilité dans le langage organisé, et l'effet produit par les faits de langage sur la sensibilité». Son objet propre concerne plutôt les effets produits par le langage que la genèse de ses effets. Les objections de Secheyhay vont néanmoins apporter une modification dans la vision de Bally. Dans le *Précis de stylistique*, ce dernier constate l'existence d'un langage subjectif ou affectif, qui peut se superposer au langage des idées. Ce rapport de superposition entre les deux langages, Secheyhay l'avait formulé, dans les épreuves de l'article qu'il soumet à Bally, par la métaphore de la broderie et il est significatif que précisément cette métaphore déplaît à Bally: «Epr.12 plus bas: l'image de la broderie semble aussi dénaturer ma pensée: elle

¹³ Pour l'édition de cette lettre, cf. Documents, I.

ferait croire que le sentiment, dans mon idée, ne ferait qu'*ajouter* quelque chose à l'expression, alors que selon moi, il fait *partie intégrante* de sa composition». Sechehaye tiendra compte de la remarque de Bally et l'image de la broderie sera remplacée dans la version définitive par l'image de la photographie: «A peu près comme dans les arts graphiques on superpose divers clichés pour obtenir une seule image». Apparemment peu content de cette nouvelle image, Bally affirmera en 1909: «J'appelle donc expression l'ensemble des aspects affectifs du langage organisé, et je propose d'appeler stylistique l'étude de ces aspects affectifs et des procédés linguistiques qui servent à les produire; il est bien entendu d'ailleurs que le contenu affectif des faits de langage ne se superpose pas à son contenu intellectuel, mais se fond avec lui et le pénètre, et que c'est par une abstraction purement méthodologique, mais nécessaire que l'attention se porte sur une seule face du phénomène total»¹⁴.

Aussi la discussion avec Sechehaye en 1907 amène-t-elle Bally à corriger quelque peu l'image qu'il avait présentée de la stylistique dans le *Précis*, dans la mesure où il se rapproche de l'idée d'une continuité entre les éléments affectifs et intellectuels et reconnaît que la distinction de l'élément affectif et de l'élément intellectuel est d'ordre méthodologique et non ontologique.

2. 1927: la forme et la pensée

Vingt ans après la parution des *Mélanges*, Sechehaye précisera le désaccord qui l'oppose à Bally à propos de la stylistique. L'occasion lui en sera fournie par le premier Congrès international de linguistes réunis à la Haye: soucieux de leur rôle de représentants de l'école genevoise de linguistique¹⁵, Bally et Sechehaye rédigent ensemble une longue déclaration qui répondait à la question IV posée aux participants du Congrès¹⁶. L'intérêt que cet article présente pour notre sujet est manifeste, puisque, pour la première fois, les deux linguistes genevois tentent de formuler une prise de position commune sur un sujet qui les a préoccupés l'un et l'autre tout au long de leurs carrières respectives et qui concerne l'articulation entre les principes généraux de la linguistique et leurs applications pratiques. De cette contribution dense, retenons simplement les deux propositions 23 et 24 qui soulignent, chacune à sa façon, le célèbre principe saussurien

¹⁴ Bally 1910, 195-6.

¹⁵ Rappelons au passage que cette appellation vient d'être consacrée par Sechehaye 1927.

¹⁶ Cette question était la suivante: «Quelles sont les méthodes les mieux appropriées à un exposé complet et pratique de la grammaire d'une langue quelconque?», Bally / Sechehaye 1928.

de la solidarité des rapports associatifs et syntagmatiques¹⁷. Il nous paraît aujourd'hui, à la lecture de ce texte, que les deux éditeurs du *CLG* ont soigneusement recueilli et justement partagé l'héritage saussurien en le faisant fructifier chacun de son côté, Bally du côté de la stylistique et Sechehaye du côté de la grammaire constructive.

Mais au delà de cette image idéalisée et unitaire que les deux linguistes ont voulu donner de l'Ecole genevoise lors du Congrès de la Haye, cette déclaration commune semble avoir été le résultat de négociations serrées entre Bally et Sechehaye, du moins si l'on en croit le témoignage de Sechehaye qui a consigné son désaccord dans un fragment autographe composé entre le 11 et le 18 novembre 1927 et intitulé *Notes prises à l'occasion de la rédaction que j'ai faite avec Bally d'un mémoire pour La Haye*¹⁸. Voici comment Sechehaye présente ce document: «La rédaction de ce mémoire qui a été un peu laborieuse et qui représente un ensemble composite des idées de Bally et des miennes – ensemble obtenu grâce à ces concessions des deux parts – a été pour moi l'occasion de me rendre compte clairement des points où nous divergeons». Ce document est certainement une réaction à une lettre datée de novembre 1927 de Bally à Sechehaye, dans laquelle Bally demande la suppression d'un passage de leur déclaration commune de la Haye: «J'ai réfléchi encore à la question *domine, dominus, domino*, etc. et je vois à mon grand regret qu'il m'est impossible de signer le passage en question, contraire à une conviction personnelle trop profonde. Permettez-moi de résumer à bâtons rompus mes objections»¹⁹.

Quelle est au juste cette question *domine dominus domino*? Etant donné que le passage en question a été supprimé, il nous faut reconstituer, à partir des remarques de Sechehaye, les données du problème: Bally n'admet pas qu'il y ait disparité syntagmatique entre les éléments de la série *dominus, domine* et

¹⁷ «Proposition 23: Quelle que soit la manière pratique dont on expose un système linguistique, il est indispensable de comprendre qu'il est constitué par deux ordres de rapports étroitement solidaires: les rapports associatifs ou mnémiques, et les rapports syntagmatiques, c'est-à-dire réalisés dans le discours (*CLG* pp.170 ss). Tous les développements qui précèdent supposent tacitement cette dualité et cette interdépendance», Bally / Sechehaye 1928, 48.

«Proposition 24: Tout ceci revient à dire que les rapports associatifs et syntagmatiques sont partout solidaires les uns des autres et qu'en grammaire aucune méthode ne pourra jamais s'établir sur leur dissociation. Or il ne semble pas que jusqu'ici on ait suffisamment tenu compte de ce principe», Bally / Sechehaye 1928, 50.

¹⁸ Pour l'édition de ce fragment, cf. Documents, V.1 et 2.

¹⁹ Pour l'édition de la lettre de Bally, cf. Documents, V.3.

dominum. Aux yeux de Sechehaye par contre, il y a entre *dominus* et *domine*, disparité syntagmatique absolue dans la mesure où *dominus* relève de la phrase-pensée et *domine* de la phrase-idée²⁰. Par ailleurs, Sechehaye est d'avis qu'il convient de distinguer le nominatif *dominus* de l'accusatif *dominum* dans la mesure où le premier relève de la syntaxe d'accord alors que le second de la syntaxe de rection: «J'allègue que dans *dominus laudat, domini laudant* il y a accord, tandis que dans *laudo dominum* il y a rection. Même différence avec *laudor a domino*. B. me répond: mais vous tenez compte de *la forme*». «Evidemment», s'exclame Sechehaye, en ajoutant «Inter naturaliter existentia nihil esse arbitror quod non scientiae sit. Quis autem de grammaticalibus formis disserat nisi linguista? Ea prorsus est scientia grammaticalis»²¹.

Au-delà de cet exemple révélateur de l'approche des deux linguistes, Sechehaye formule des réserves générales à l'égard de ce qu'il appelle «la doctrine stylistique de la grammaire» et qui portent principalement sur le statut de la méthode d'identification et de classement idéologique. Aux yeux de Sechehaye, la méthode d'identification préconisée par Bally dans sa stylistique est certes précieuse et indispensable dans le cadre de «l'analyse et la fixation des valeurs linguistiques»: mémoriser des séries associatives du type «il est toujours malade = il est encore malade, la maladie persiste, ne finit pas, ça ne veut pas finir, etc» forme indéniablement l'esprit et constitue «un excellent exercice de pensée». Sechehaye va même jusqu'à reconnaître que la langue peut «être ramenée à cette logique des identifications». Cependant, et voici l'objection, le facteur constitutif du système linguistique ne peut être réduit à un seul réseau d'idées groupées autour de termes d'identification. Et cela pour trois raisons:

1. Le sujet parlant ne pratique pas spontanément l'identification et Sechehaye ajoute: s'il le fait, c'est «en général tout de travers».
2. Les associations linguistiques se limitent à des associations pratiques qui en aucun cas ne peuvent constituer un système logique (logique fragmentaire).

²⁰ C'est dans un article de 1920 qu'apparaît la distinction entre «les deux types de phrases»: la phrase-idée ou énoncé à un mouvement est composée tantôt d'un seul mot (c'est le monorème), tantôt de deux termes, (c'est le dirème dont les termes sont le «principal» ou déterminé et le «complément» ou déterminant). La phrase-pensée ou énoncé à deux mouvements est composée d'un sujet et d'un prédicat. Le vocatif *domine* ressortit donc à la phrase-idée, le nominatif *dominus*, impliquant un prédicat, à la phrase-pensée. D'où la disparité syntagmatique évoquée.

²¹ Je pense que, parmi les choses qui existent naturellement, il n'y a rien qui ne relève pas de la science. Mais qui pourrait dissenter des formes grammaticales sinon le linguiste? C'est assurément cela, la science grammaticale (Trad. AF).

3. L'antonymie joue un rôle plus grand que la synonymie dans la méthode d'identification²².

S'il reconnaît donc pleinement l'importance des séries associatives, Secheyhaye pense néanmoins qu'elles n'expliquent pas le fonctionnement du système linguistique en tant que tel: le facteur constitutif de la langue, son «armature», réaffirme Secheyhaye après Saussure, doit être cherchée dans la notion de «système de signes, c'est-à-dire de formes-valeurs qui se limitent les unes aux autres, d'une façon arbitraire, chacune frayant avec les voisins que la pratique lui donne et formant avec toutes les autres un ensemble qui se soucie peu d'idées générales»²³.

La divergence s'éclaircit: l'armature de la langue est constituée, aux yeux de Secheyhaye, par un ensemble de «formes-valeurs», et non par un ensemble d'«idées générales» comme le présuppose la stylistique de Bally. C'est ce qui apparaît dans l'analyse des syntagmes suivants: «Une fourmi vole, une fourmi qui vole, une fourmi volante» et «il crie, l'action de crier, le cri», qui illustrent pour Bally des cas de «correspondances» entre une idée (en l'occurrence, l'idée d'une fourmi volante ou l'idée d'un cri) et ses différentes expressions linguistiques. Une telle interprétation ne saurait en aucun cas trouver l'assentiment de Secheyhaye pour qui, au contraire, ces différences de formes ont une signification propre, indépendamment de toute série associative qui les subsumerait par une idée générale. Aussi remarque-t-il: «A supposer même que l'on sente la synonymie logique de *cri*, *on crie*, *action de crier* etc. (ce qu'à la réflexion on doit faire, mais réfléchit-on?), il y a là des différences de forme – différences d'ailleurs qui ne sont pas purement matérielles mais qui intéressent la pensée – il y a là des implications et des explicitions dont le sujet est parfaitement conscient et qui constituent une partie essentielle du système différentiel».

Comme on le voit, Secheyhaye introduit ici la conscience linguistique du sujet parlant, qui à ses yeux, distingue spontanément les formes grammaticales, ce qui n'est pas le cas des termes d'identification que constituent les idées

²² «Est-ce à dire qu'il n'y ait pas d'associations linguistiques et que de S. se serait trompé. Je ne le crois pas non plus; mais je pense qu'elles se limitent à des associations pratiques, fondées sur l'interchangeance – que par exemple les antonymes y jouent un plus grand rôle que les synonymes (Il est toujours malade: il n'est plus malade) et que la langue ne se soucie pas de prolonger les lignes jusqu'au système logique», cf. Documents V, 1.

²³ Le rôle des «idées générales» est limité tant en lexicologie (quand «la vie exige une idée générale», tel par exemple *l'homme*) qu'en grammaire (quand on construit une phrase et qu'on utilise des entités grammaticales, telles les classes de mots, les cases de flexions, les particules ou ordonnances significatives), cf. Documents V.1.

générales: ainsi l'alternative qui existe dans le choix entre la forme substantive ou au contraire la forme verbale n'est pas du tout indifférente et le sujet parlant fait une utilisation parfaitement délibérée de cette différence alors que la correspondance idéologique de ces formes, ou synonymie logique, n'apparaît qu'au terme d'une réflexion plus poussée ou pour parler avec Sechehaye que «sous un certain angle, qui n'est pas l'angle ordinaire et pratique». L'angle *ordinaire* et *pratique*, étant celui qui consiste à articuler les valeurs liées aux différences de formes. D'où la conclusion suivante: «En résumé la forme syntagmatique de nos signes n'est pas indifférente (elle fait partie, au même titre que le système des idées, de notre système grammatical)».

Tout compte fait, Sechehaye n'accorde donc qu'un intérêt d'ordre pédagogique à la méthode d'identification des unités prônée par Bally: une grille onomasiologique qui regroupe les termes d'identification telle que Bally l'a élaborée dans son *Traité de stylistique*²⁴ constitue sans conteste un instrument de précision indispensable dans l'enseignement des langues. Néanmoins, dans la mesure où il implique une séparation ou une non-coïncidence entre formes et idées, cet instrument de précision qui opère par le regroupement de formes autour d'une idée ne constitue, aux yeux de Sechehaye, qu'une description partielle du fonctionnement de la langue. On mesure ainsi la distance qui sépare les deux héritiers de la pensée de Saussure: à la méthode de Bally qui élabore une analyse des phénomènes linguistiques en les classant dans une vaste grille onomasiologique, Sechehaye oppose sa méthode constructive qui, tenant compte de la forme, réaffirme la solidarité par définition indéfectible du signifiant et signifié.

«D'une manière générale», résume-t-il, «B. n'accepte pas mon emboîtement, et n'entre ni de près ni de loin dans ma façon de considérer la langue dans l'abstraction mathématique de son système, à la place de cela il met un système d'associations mentales très complexes mais groupées autour d'idées lexicologiques et grammaticales (termes d'identifications), système qui est constitué par l'opposition des idées, la forme des signifiants étant indifférente; de là un désaccord général entre la pensée et la forme».

²⁴ Dans la perspective d'un dictionnaire idéologique qui n'a jamais vu le jour. Rappelons que Bally y travaillait intensément dans les années 1910, à la recherche d'un classement de ses fiches ainsi qu'en témoigne cette réponse que Ronjat donne à Bally: «Vous me flattez en me demandant des suggestions. J'avoue ne rien trouver de bien fameux; vous saurez bien mieux que moi comment faire l'ordonnance générale», cf. Frýba / Chambon 1995, 26-28, en particulier la note 74.

A la vision de Bally impliquant un désaccord entre pensée et forme, Sechehaye oppose la pensée de Saussure qui s'exprime dans la célèbre métaphore de la feuille de papier: «Nous revenons à la feuille de papier découpée de de S. et nous ne croyons pas – si cette ligne de pensée est la bonne – au désaccord des formes et des sens».

3. 1939: la revanche de la stylistique²⁵

Ni le désaccord exprimé dans les *Mélanges*, ni les divergences dont Sechehaye a pris conscience pendant la rédaction de l'article pour La Haye n'apparaissent dans la leçon inaugurale que Sechehaye donne en 1939 et dans laquelle il se propose de faire un bilan de la stylistique de Bally. Là, au contraire, Sechehaye va même jusqu'à admettre rétrospectivement qu'il doit faire ce qu'il appelle lui-même son *peccavi*. Notons au passage que la leçon inaugurale est l'occasion pour un savant, non seulement de dresser, sous forme d'hommage, le bilan de l'œuvre de son prédécesseur, mais encore de porter un jugement sur l'état de la discipline pour mettre en évidence son credo scientifique. Longtemps négligé et insuffisamment exploité par les historiographes, ce genre bien délimité et réglé apparaît, au même titre que les correspondances entre savants par exemple, comme une source indispensable permettant d'éclairer les facettes cachées de l'histoire de la linguistique.

C'est en juillet 1939 qu'Albert Sechehaye obtint l'enseignement de linguistique générale, Bally ayant pris sa retraite à la fin du semestre d'été 1939²⁶. Rappelons qu'à cette date Albert Sechehaye était professeur extraordinaire de théorie de la grammaire depuis dix ans: il n'en est donc pas à son coup d'essai puisqu'il avait déjà fait, en 1929, une leçon d'ouverture intitulée «Les Mirages linguistiques», où il avait exposé sous la forme d'un ensemble de sept thèses sa vision de la linguistique, reconnaissant explicitement sa dette envers son maître Ferdinand de Saussure. A la retraite de Bally, Sechehaye hérita l'enseignement prestigieux de linguistique générale²⁷. Cet événement qui fut sans aucun doute

²⁵ Le *Journal de Genève* du 27. 10. 1939 annonce comme il suit la leçon inaugurale de Sechehaye: «M. le professeur Albert Sechehaye inaugurera son enseignement de linguistique générale par une leçon sur le sujet: «La place de la stylistique de Charles Bally dans la linguistique d'aujourd'hui». Cette leçon sera donnée ce lundi 30 courant à 16 h à l'Université, salle 45. La séance est publique».

²⁶ D'après Geisendorf 1956, 74, Bally démissionna «pour cause de santé en 1939». Cf. également Documents VII, la lettre de Sechehaye à Bally, datée du 24 mai 1939: «votre retraite étant devenue officielle et publique» (BPU, Ms. fr. 5020 d, f. 47).

²⁷ Le 19. 7. 1939, le *Journal de Genève* publie la décision du Conseil d'Etat: «L'enseignement laissé vacant à l'Université par le départ de M. le professeur Charles Bally représente

pour lui la consécration de sa longue carrière universitaire²⁸ devait être fêté dignement. C'est pourquoi Secheyhay choisit la formule de l'hommage à l'œuvre de son prédécesseur, tout comme Bally l'avait fait pour Saussure en son temps : «Il y a vingt-six ans que Monsieur Charles Bally, inaugurant ici l'enseignement de la linguistique générale qu'il venait d'hériter de notre maître commun, consacrait sa leçon d'ouverture à parler de *Ferdinand de Saussure et l'état actuel des études linguistiques*²⁹. Aujourd'hui je ne pense pas pouvoir mieux rendre hommage à mon illustre prédécesseur et cher ami qu'en lui rendant par procuration ce qu'il a fait jadis pour Ferdinand de Saussure et en parlant de la place de la stylistique de Charles Bally dans la linguistique d'aujourd'hui».

Si la stylistique ne représente, aux yeux de Secheyhay, qu'une des facettes de l'œuvre de Bally, elle n'en constitue pas moins la manifestation la plus personnelle de son génie linguistique. Raison suffisante pour mettre en valeur, une fois de plus, l'originalité de la pensée de son ami. Au-delà de la présentation de la stylistique elle-même, Secheyhay s'efforce, dans cette leçon inaugurale, de situer sa place à l'époque de son émergence et d'en esquisser les développements à venir. Sommairement défini comme l'«étude méthodique des éléments affectifs de la langue», le domaine propre de la stylistique n'est plus objet de controverses en 1939. Il est à présent généralement admis que la langue contient non seulement «des idées, mais quelque chose venant de la vie». Dans sa vision classificatrice, Secheyhay réajuste la place occupée par la stylistique au sein de la linguistique générale : en tant que science de la partie «affective» de la langue, la stylistique «se distingue fortement» de la science de la partie «intellectuelle» de la langue ou grammaire (logique ou usuelle), ces deux parties étant réunies

la réunion de deux chaires ordinaires, celle de linguistique et celle d'histoire et de grammaire comparée des langues indo-européennes. Le Conseil d'Etat vient de confier l'enseignement de linguistique à M. Albert Secheyhay professeur extraordinaire depuis 1925 (*sic*) pour la théorie de la grammaire, puis pour le vieux français». Avant d'être rattaché à la chaire d'Henri Frei en 1940, l'enseignement du sanscrit sera assuré par G. Cuendet. A la mort de Secheyhay, Henri Frei récupérera l'enseignement de linguistique générale.

²⁸ De cinq ans seulement plus jeune que Bally, il était institutionnellement resté dans l'ombre de son collègue et ami et avait dû atteindre l'âge vénérable de 69 ans avant d'être nommé professeur ordinaire.

²⁹ Bally, Charles, «Ferdinand de Saussure et l'état actuel des études linguistiques. Leçon d'ouverture du Cours de linguistique générale, lue le 27 octobre 1913, à l'Aula de l'Université». Rappelons que la leçon inaugurale de Bréal était intitulée «De la méthode comparative appliquée à l'étude des langues», leçon d'ouverture au cours de grammaire comparée au Collège de France, 1864 et celle de son successeur Meillet : «L'état actuel des études de linguistique générale», leçon d'ouverture du cours de Grammaire comparée au Collège de France, lue le mardi 13 février 1906.

dans *la langue* par opposition à *la parole* que Sechehaye définit comme «l'expression libre, spontanée et créatrice, la science du style, si l'on veut». Comme on le voit, Sechehaye après Bally distingue la stylistique (relevant avec la grammaire logique de la langue), de la science du style (relevant de la parole). Tout distincts qu'ils sont, ces trois plans de l'expression, «langue logique, langue affective et expression spontanée», sont emboîtés les uns dans les autres. On retrouvera à ce propos la métaphore affectionnée du noyau lumineux et de la pénombre: selon cette métaphore spatio-génétique, les éléments intellectuels qui constituent la partie la plus claire du langage (désignée tantôt par les termes «grammaire» ou «logique» ou encore «grammaire logique») alors que les éléments affectifs se situent à la périphérie de ce disque lumineux (en quelque sorte aux confins de la grammaire) dont, selon Sechehaye, la stylistique est «congénère». Cet ensemble se situe à son tour à l'intérieur d'une zone d'ombre plus large qu'est la parole et dans laquelle il baigne: «Entre ces trois plans de l'expression: langue logique, langue affective et expression spontanée, il n'y a pas de limite précise. On passe insensiblement de l'une à l'autre, et la stylistique occupe la zone intermédiaire, sorte de périphérie de la grammaire où celle-ci voisine et se confond avec les forces de l'expression libre dans lesquelles elle baigne».

Selon ce schéma, la stylistique se situerait dans la langue, à proximité immédiate de la parole qui constitue le pourtour obscur de la langue.

Cette métaphore permettra par ailleurs d'éclairer des réflexions là encore inédites datées du 4. 1. 1943³⁰. Sechehaye note que la stylistique vient ébranler un des principes de la linguistique saussurienne: «La stylistique est le réactif qui brise l'apparente solidité massive du principe saussurien». Ce principe saussurien en danger semble bien être celui de l'arbitraire du signe: «La langue est fondée sur le signe arbitraire, elle est différentielle, systématique et proprement intellectuelle». Et voici comment Sechehaye perçoit l'effet réactif de la stylistique sur ce principe: «Bally attire l'attention sur le facteur affectif, donc vivant et naturellement expressif (part. motivé) qui envahit la langue dans son contact constant avec la vie». Dans la mesure où Sechehaye admet l'hypothèse selon laquelle c'est de la parole vivante que naissent les structures intellectuelles fondées sur l'arbitraire du signe, il écarte l'hypothèse selon laquelle l'arbitraire différentiel de la langue pourrait être modifié par des faits d'ordre affectif, et revendique par conséquent la subordination de la langue à la parole³¹. Ici, une

³⁰ Pour l'édition de ces notes, cf. Documents X.

³¹ «Est-ce que l'arbitraire différentiel de la langue est exceptionnellement corrigé par des faits d'ordre affectif? Ou est-ce que c'est la parole vivante qui exceptionnellement

fois de plus, Sechehaye déploie sa théorie de l'emboîtement à l'encontre même du principe saussurien qui prévoit tout au plus une interdépendance entre parole et langue, d'où la conclusion finale de la note: «La langue apparaît alors comme le résultat toujours imparfait d'un processus par lequel la parole s'organise intellectuellement dans la mesure où cela est quelquefois nécessaire à la vue d'une communauté intelligente».

Après avoir reconnu l'importance théorique de la percée que la stylistique effectue dans la linguistique, Sechehaye se transforme en historien de sa discipline – comme il l'avait déjà fait du reste, en 1917, pour mettre en relief la nouveauté du *CLG* – et montrer comment la stylistique a en quelque sorte révolutionné la linguistique. Le regard qu'il porte, à l'âge avancé de soixante-dix ans, sur l'état de la linguistique à l'époque de sa jeunesse présente pour nous un intérêt manifeste. Aux yeux de Sechehaye, les préoccupations qui ont vu naître la stylistique étaient dominées par le besoin de libérer la linguistique de l'emprise trop exclusive de l'école néogrammairienne, qui, sous l'influence du positivisme, avait écarté du domaine de la linguistique les «aspects philosophiques, psychologiques et vivants du langage» pour réduire l'étude de la langue à l'étude de l'évolution des sons régie par des lois de causalité.

A cette critique sur la méthode trop mécaniste des néogrammairiens s'ajoutait encore, de la part de Sechehaye, une autre critique concernant l'enseignement traditionnel des langues, romanes en particulier, qui était fondé sur l'histoire de la langue plus que sur la langue vivante: le rejet de cette forme d'enseignement héritée de la philologie classique est pleinement partagé par Bally, qui s'est tout au long de sa carrière investi dans la réforme de l'enseignement des langues.

Voici ce que dit Sechehaye: «Cette science manquait d'âme et de souffle, et l'impression d'aridité et de froideur qui s'en dégageait était encore augmentée par le fait que l'école, vivant des traditions héritées du passé, n'avait pas encore rompu avec l'habitude de s'intéresser principalement aux faits de langue anciens, tels qu'ils nous sont révélés par des textes, plutôt que de porter son observation sur tous les faits de langue, y compris ceux qui sont immédiatement à notre portée dans l'expérience contemporaine et journalière».

Stagnation et incohérence caractériseraient donc cette période: stagnation dans la mesure où la méthode néogrammairienne reste inchangée, incohérence

dégage des structures intellectuelles, fondées sur l'arbitraire du signe, pour se donner une certaine structure intellectuelle? Je crois qu'il faut s'attacher à la seconde hypothèse, mais c'est du même coup subordonner la langue à la parole!», Documents X.

parce que les efforts entrepris pour surmonter le positivisme linguistique des néogrammairiens (Sechehaye pense probablement à Wundt, à Vossler, à van Ginneken³²) manquent singulièrement de coordination. C'est avec Saussure qu'un changement significatif se produira, mais la stylistique de Bally se situe néanmoins aux yeux de Sechehaye parmi les œuvres annonciatrices de ce changement, œuvres «particulièrement utiles et qui ont apporté quelque chose de positif aux constructions de l'avenir». Parmi ceux qui ont partagé avec Bally l'intérêt pour la langue vivante sous sa forme orale, Sechehaye cite son compatriote Jules Gilliéron, le père de la géographie linguistique³³. Mais si l'un et l'autre ont en effet cherché à saisir le langage dans la vie, Bally est pourtant allé plus loin que Gilliéron: plutôt que d'opérer un classement des faits dans le temps et dans l'espace, sa nouvelle méthode étudie le parler vivant dans une vision synchronique, ce qui fait «de la stylistique comme un avant-coureur de la linguistique saussurienne et une contribution précieuse fournie d'avance à la science du lendemain».

Est-ce le genre de la leçon inaugurale qui pousse à un tel hommage? Sechehaye fait de la stylistique l'ancêtre de la linguistique saussurienne!

Annonçant l'enseignement de Saussure «qui devait déterminer une rénovation totale de la pensée linguistique arrachée enfin aux ornières de la doctrine néogrammairienne», la stylistique n'a pourtant pas obtenu, aux yeux de Sechehaye, le succès qu'elle aurait justement mérité – alors que la dialectologie et en particulier la géographie linguistique vivent à cette époque un essor sans précédent. Pourquoi n'observe-t-on pas le même phénomène du côté de la stylistique et finalement pourquoi la stylistique n'occupe-t-elle pas *de fait* la place qui *de droit* lui est assignée?

Sechehaye explique ce paradoxe de la façon suivante.

1. Tout en reprenant sans cesse sa pensée, Bally n'en a pas donné d'«expression systématique» après le *Traité de stylistique* 1909.

³² Cf. Sechehaye 1917, 5.

³³ Saussure connaît les travaux de Gilliéron qu'il cite dans *CLG*. Gilliéron, par contre, reconnaît, en s'en excusant dans une lettre à Karl Jaberg, ne pas connaître une ligne de Saussure: «Je n'ai en effet pas lu une ligne de lui, comme je n'ai d'ailleurs lu depuis plus de vingt ans que ce qui m'était envoyé par les auteurs. Attelé à l'Atlas, il fallait marcher avec œillères. Je ne prétends pas d'ailleurs approuver la mode des œillères» (16.6.1917). Cf. Frýba-Reber 2001, 121.

2. La stylistique s'est intégrée à la linguistique, comme la sève se répand dans la plante, selon l'expression biologisante de Secheyay.

3. La raison principale toutefois se situe du côté de l'histoire de la linguistique: il n'y a pas eu de place pour la stylistique, puisque la linguistique d'inspiration saussurienne s'est attachée presque exclusivement à décrire la solidité du système: preuve en sont la phonologie (ou grammaire de sons) du Cercle de Prague et la toute récente «linguistique structurale» du Cercle de Copenhague. Secheyay voit dans ces recherches un «rétrécissement nécessaire et provisoire de l'intérêt» qui portera désormais sur le problème de la structure. En dépit de ce désintérêt dû à des raisons purement contingentes, Secheyay prédit néanmoins à la stylistique un bel avenir: «Or les langues évoluent. Il est vrai que les maîtres de la linguistique structurale nous enseignent que les langues évoluent moins qu'on ne le croit, moins que de Saussure, dans le dernier chapitre du *Cours de linguistique générale*, ne l'avait affirmé; mais elles évoluent quand même. Or il faudra bien, une fois que l'on aura résolu plus ou moins définitivement les problèmes de la linguistique structurale et dit en quoi consistent les facteurs qui assurent la rigidité et la persistance du système de langue, élargir l'horizon et se poser le problème complémentaire concernant sa fluidité et sa mutabilité. Et c'est ici que la stylistique, cette science qui traite de la périphérie où le système de la langue entre en contact avec les forces de la vie, trouvera sa revanche».

Le jugement que Secheyay porte sur la linguistique de son époque ne peut manquer de frapper par sa justesse et son caractère visionnaire: il nous est facile aujourd'hui de reconnaître rétrospectivement qu'en 1939, en pleine montée du structuralisme, l'enjeu majeur de la linguistique était de décrire les facteurs de cohésion et de stabilité de la langue. Secheyay lui-même d'ailleurs n'est pas étranger à ce mouvement, dans la mesure où sa grammaire constructive décrit les éléments intellectuels de la langue, ceux qui se laissent ranger dans le cadre du système. Pour reprendre la métaphore de Secheyay, la stylistique serait restée dans la pénombre, parce l'attention des linguistes s'est principalement portée sur le noyau lumineux. Au passage Secheyay revient sur son jugement de 1908, où il avait refusé de séparer l'étude des éléments affectifs de l'étude des éléments intellectuels en les classant les deux au sein de la «Morphologie statique»³⁴. Désormais il reconnaîtra la nécessité d'une

³⁴ «Cette définition ne manque pas de clarté, mais elle suppose pour être utile que l'expression des sentiments et l'expression des idées sont nettement distinctes et se produisent

division entre l'aspect intellectuel et l'aspect affectif du système: «Dès maintenant il apparaît que – contrairement à une thèse que j'ai jadis cru devoir soutenir à l'égard de la stylistique naissante et dont je fais ici mon *peccavi* – la division entre l'aspect intellectuel du système de la langue et son aspect affectif est justifiée. Malgré tous les faits qui, ici comme ailleurs relie les deux types opposés par une gradation sensible, ces deux types dans leurs formes extrêmes sont directement contraires et une grammaire totale, pour les embrasser les uns et les autres, doit se diviser en deux chapitres différents par leur objet et par leur méthode». En 1908, Sechehaye insistait au contraire sur la continuité de ces deux types, sur la «gradation sensible» reliant l'affectif à l'intellectuel, gradation qui est, rappelons-le, conforme à sa théorie de l'emboîtement. Si, en 1939, Sechehaye reconnaît s'être trompé dans son analyse, ce n'est pas, à mon avis, qu'il réfute pour autant sa théorie de l'emboîtement de l'intellectuel dans l'affectif, mais c'est bien plus parce qu'il prend conscience de n'avoir réalisé que partiellement sa «morphologie statique», dont le programme annoncé en 1908 avait prévu d'étudier les deux aspects intellectuel et affectif de la langue.

Sechehaye voit déjà se dessiner la revanche pressentie de la stylistique dans le développement de la phonologie: il signale à cet égard les travaux du linguiste hongrois Jules de Laziczus qui a délimité une classe de phonèmes méconnus liés à l'expression des sentiments qu'il appelle les *Emphatica*. *Emphatica* dont Troubetzkoy allait envisager aussitôt l'étude dans la rubrique «phonologische Stylistik» de ses *Grundzüge der Phonologie*³⁵. Visionnaire là encore, Sechehaye perçoit dans cette phonostylistique naissante un signe tangible du retour de l'intérêt pour la stylistique qui aura lieu à notre époque.

Manifestement, le dialogue ininterrompu entre Sechehaye et Bally dépasse par ses enjeux épistémologiques le cadre à proprement dit de la stylistique. Embrassant trente-cinq ans d'histoire de la linguistique, ce dialogue – ou, pour

par deux systèmes de procédés différents et parallèles; qu'elles constituent en un mot deux objets de science qu'on pourrait considérer à part et successivement. Si tel n'était pas le cas, il est évident que les deux parties de la discipline dont on nous trace le programme, la seconde, celle qui appartient en propre à la stylistique, aussi bien que la première qui n'est, selon M. Bally, qu'une grammaire et une lexicologie réformées, viendraient se confondre en une seule science ayant un même objet et une même méthode et qui serait la science des valeurs linguistiques en général. Cette conception d'une science stylistique distincte des autres repose sur une idée à laquelle pour notre part nous ne saurions souscrire» (1908b, 167).

³⁵ Troubetzkoy 1939, 26-29.

reprendre la formule de Bally dans une de ses lettres à Sechehaye, ces «luttres à armes courtoises»³⁶ – font ressortir au premier plan de la discussion les problèmes majeurs et les grands principes de la linguistique saussurienne.

Adresse de l'auteur:
Anne-Marguerite FRÝBA-REBER
Université de Berne
Brunnadernstr.66c
Ch-3006 Berne
anne-marguerite.fryba@rom.unibe.ch

BIBLIOGRAPHIE

Œuvres de Bally et Sechehaye

- Bally, Charles, «La stylistique française de 1905 à la fin de 1909», dans *Vollmöller's romanischer Jahresbericht* 11, 1910, 189-196.
- Bally, Charles et Sechehaye, Albert, «Quelles sont les méthodes les mieux appropriées à un exposé complet et pratique de la grammaire d'une langue quelconque?», dans *Actes du premier congrès international de linguistes à la Haye du 10-15 avril 1928*, Leyde, A.W.Sithoff, s.d., 36-53.
- Sechehaye, Albert, *Programme et méthodes de la linguistique théorique*, Paris, 1908 (=1908a).
- Sechehaye, Albert, «La stylistique et la linguistique théorique», dans *Mélanges de linguistique offerts à M. Ferdinand de Saussure*, Paris, 1908, 155-187. (= 1908b).
- Sechehaye, Albert, «Les problèmes de la langue à la lumière d'une théorie nouvelle», *Revue philosophique de la France et de l'Etranger* 42, 1917, 1-30.

³⁶ Lettre de Bally à Sechehaye (28 septembre 1924).

- Sechehaye, Albert, «Les deux types de la phrase», dans *Mélanges d'histoire littéraire et de philologie offerts à M. Bernard Bouvier*, Genève, 1920, 215-233. Reprod. *CFS* 4, 1944, 7-22.
- Sechehaye, Albert, «L'école genevoise de linguistique générale», *Indogermanische Forschungen* 44, 1927, 217-241.
- Sechehaye, Albert, «Les mirages linguistiques», *Journal de psychologie normale et pathologique* 27, 1930, 337-366.

Autres ouvrages

- Actes du premier congrès international de linguistes à la Haye du 10-15 avril 1928*, Leyde, A.W.Sithoff, s.d.
- Amacker, René, «Le combat de Bally», *CFS* 46, 1992, 57-71.
- Amacker, René: «Le développement des idées saussuriennes chez Bally et Sechehaye», *Historiographia Linguistica* 27, 2000, 203-264.
- Berchtold, Alfred, *La Suisse romande au cap du XX^e siècle*, Lausanne, 1964.
- Chevalier, Jean-Claude, «Syntaxe et sémantique en grammaire. Histoire d'une méprise: Ferdinand Brunot et Charles Bally», dans Liver, R., I. Werlen, P. Wunderli (éd.) 1990, 95-107.
- Chevalier, Jean-Claude, «Albert Sechehaye, pédagogue et théoricien», *CFS* 52, 1999, 69-81.
- Engler, Rudolf. «Die Verfasser des CLG», dans Schmitter, Peter (ed.) 1987, 141-161.
- Engler, Rudolf. «Diachronie: l'apport de Genève», *CFS* 42, 1988, 127-166.
- Frýba-Reber, Anne-Marguerite, *Albert Sechehaye et la syntaxe imaginative. Contribution à l'histoire de la linguistique saussurienne*, Genève, 1994.
- Frýba-Reber, Anne-Marguerite et Chambon, Jean-Pierre, «Sus la draio que coundus D'auro en auro au país brodo. Lettres et fragments inédits de Jules Ronjat adressés à Charles Bally (1912-1918)», *CFS* 1995-6, 9-63.
- Frýba-Reber, Anne-Marguerite, «Dans les coulisses de la géographie linguistique: la correspondance Jules Gilliéron-Karl Jaberg», dans Wunderli, Peter et al. (éd.) 2001, 111-132.
- Geisendorf, Paul-E., «La faculté des lettres de 1914-1956», dans Borgeaud et Martin (ed.), *Histoire de l'Université de Genève*. Annexes: Historique des facultés et instituts 1914-1956, Genève, 1959.
- Godel, Robert, *Les sources manuscrites du Cours de linguistique générale de Ferdinand de Saussure*, Genève, 1957.

- Godel, Robert, «Le souvenir de Charles Bally (1865-1947)», *CFS* 36, 1982, 55-61.
- Havet, Louis, «Mélanges de linguistique offerts à M. Ferdinand de Saussure», *BSLP* 16, 1909, xxi-liv.
- Karabétian, Etienne, *Histoire des stylistiques*, Paris, 2000.
- Jespersen, Otto, *A Linguist's Life. An English translation of Otto Jespersen Autobiography with Notes, Photos and a Bibliography*, ed. by A. Jul., H. F.: Nielsen, J.E.Nielsen, Odensee, 1995.
- Liver, R., I. Werlen, P. Wunderli (éd.), *Sprachtheorie und Theorie der Sprachwissenschaft. Geschichte und Perspektive. Festschrift für Rudolf Engler*, 1990.
- Schmitter, Peter (éd.) *Zur Theorie und Methode der Geschichtsschreibung der Linguistik. Analysen und Reflexionen*. Tübingen, 1987.
- Marteau, Jean, «Charles Bally, l'homme», *CFS* 36, 1982, 49-61.
- Normand, Claudine (éd.), *Avant Saussure*, Bruxelles, 1978.
- Redard, Georges, «Bally, disciple de Saussure», *CFS* 36, 1982, 3-23.
- Redard, Georges, «Bibliographie chronologique des publications de Charles Bally (2 février 1865 – 10 avril 1947)», *CFS* 36, 1982, 25-41.
- Troubetzkoy, N. S., *Grundzüge der Phonologie*, Travaux du Cercle linguistique de Prague 7, Prague, 1939.
- Wunderli, Peter, *Saussure-Studien*, Tübingen, 1981.
- Wunderli, Peter/Iwar Werlen/Matthias Grünert (éd.). *Italica-Raetica-Gallica. Studia linguarum litterarum artiumque in honorem Ricarda Liver*, Tübingen, 2001.

ACTES DU COLLOQUE INTERNATIONAL
«FERDINAND DE SAUSSURE ET L'INTERDISCIPLINARITÉ
DES SCIENCES DU LANGAGE»
Zurich (12-13 novembre 1999)
ORGANISÉ DANS LE CADRE DES RENCONTRES
FERDINAND DE SAUSSURE
SOUS LA RESPONSABILITÉ DE
SIMON BOUQUET ET JOHANNES FEHR

FERDINAND DE SAUSSURE ET
L'INTERDISCIPLINARITÉ DES SCIENCES DU LANGAGE
INTRODUCTION AU COLLOQUE

I

Pour donner toute de suite une forme concrète au sujet annoncé par le titre de ce colloque, je vais, sans ambages, avancer deux thèses qui pourront servir comme point de départ. La première thèse, c'est qu'en effet il y a de l'interdisciplinarité inhérente ou propre aux sciences du langage – en ajoutant que cette interdisciplinarité reste à être explorée et examinée en tant que telle. Et la deuxième thèse, c'est que l'œuvre de Ferdinand de Saussure a une importance particulière pour la réflexion de la dite interdisciplinarité des sciences du langage – en ajoutant qu'il faut, à ce but, relire Saussure, et le relire, notamment, en se libérant d'une certaine optique qui s'est établie à partir des années cinquante.

Je crois que ces deux thèses et le lien qui les relie ne vont pas de soi, et qu'elles demandent donc à être précisées, ou même, on le verra au cours de ce colloque, à être modifiées. Car d'un point de vue purement historique déjà – ou du moins – il paraîtra anachronique, sinon absurde de postuler un lien quelconque entre Ferdinand de Saussure et la notion, voire différentes conceptions, de l'interdisciplinarité.

Que, par ailleurs, cette notion soit en vogue aujourd'hui et ceci depuis déjà un certain temps, ne demande guère à être argumenté. Ce qui en témoigne de

façon particulièrement parlante en ce qui concerne le champ scientifique dont il va être question ici, c'est le fait, qu'en France du moins, le nom de «linguistique» commence à être remplacé de plus en plus par celui de «sciences du langage». Et ceux qui sont directement, voire institutionnellement concernés par cette transformation, confirmeront, je le présume du moins, qu'il ne s'agit pas là d'un simple changement d'étiquette.

J'ajouterai qu'on peut observer des changements semblables dans d'autres champs comme celui, par exemple, qu'on désigne désormais du terme de «life sciences». Or, ce qu'on notera dans ce type de changement, c'est justement la pluralisation, si je puis dire, ou la multiplication de la notion de «science», et en même temps que ces «sciences» au pluriel – ou plurielles – sont centrées autour d'un objet singulier, «la vie» par exemple ou, justement, «le langage». Mais s'il y a différentes sciences ou une multiplicité de disciplines qui traitent un seul objet, c'est évidemment la question de la communication de ces différents types de savoirs qui se pose tôt ou tard. Comme vous le savez, il y a à cet égard un exemple prototypique qui est raconté dans la Bible, et certains y voient même le mythe d'origine de la linguistique.

Si l'on fait appel à l'interdisciplinarité, c'est donc souvent en tant qu'antidote à ce qui, dans les échanges difficiles entre des spécialistes venant de différentes disciplines ou de différents champs disciplinaires, est ressenti comme une confusion babylonienne. Mais bien qu'il puisse être tentant de comparer les tâches qui traditionnellement incombaient aux traducteurs, voire aux interprètes, avec les difficultés de l'interdisciplinarité, ce n'est pas par ce biais que je voudrais l'aborder. Car il y a un aspect du moins par lequel ces deux problématiques, ou ces deux pratiques se distinguent foncièrement.

Quand on traduit, il y a, ordinairement du moins, un texte, parlé ou écrit, qui est donné dans une langue et qu'il faut redonner dans une autre. Or, l'interdisciplinarité que j'envisage et que nous proposons à discuter lors de ce colloque, met justement en question cette idée qu'il y ait des savoirs donnés dans une discipline et qu'il s'agirait seulement de les traduire, ensuite et après coup, dans la langue d'une autre discipline. Et il ne s'agit pas non plus et pas seulement de compléter des savoirs partiels par d'autres savoirs partiels ou supplémentaires comme on construit un bâtiment, une tour par exemple, en rassemblant différents matériaux qui tiennent solidement ensemble pour, à la fin, former un tout.

Non, l'interdisciplinarité à laquelle je songe est plutôt celle dont parlait Roland Barthes, il y a maintenant déjà un bon quart de siècle, dans son introduction à un numéro de *Communication* et dédié aux jeunes chercheurs avec lesquels il avait alors exploré la notion de «texte». Comme vous le verrez, c'est beau-

coup plus d'un simple éloge circonstanciel sur l'interdisciplinarité ou «l'interdisciplinaire», et l'on peut aussi y cerner une certaine réserve face à cette notion :

«L'interdisciplinaire, dont on parle beaucoup, ne consiste pas à confronter des disciplines déjà constituées (dont, en fait aucune ne consent à *s'abandonner*). Pour faire de l'interdisciplinaire, il ne suffit pas de prendre un «sujet» (un thème) et de convoquer autour deux ou trois sciences. L'interdisciplinaire consiste à créer un objet nouveau, qui n'appartienne à personne.»¹

Permettez-moi de faire une remarque personnelle ici et de raconter l'occasion particulière à laquelle mon attention fut portée sur ce passage. En effet, c'est l'ancien président de l'École polytechnique fédérale de Zurich, le biologiste Jakob Nüesch qui lors d'une réunion du département des sciences humaines s'y référa, en la citant in extenso, pour expliquer le rôle que celles-ci avaient à jouer, à ses yeux, dans cette école, et notamment dans le dialogue avec les sciences et les disciplines techniques. Eh bien, je ne veux point vous cacher que cette épisode m'a à la fois surpris et profondément touché.

Pour nos hôtes qui sont venus d'autres régions de la Suisse ou de l'étranger et qui peut-être se sont demandés pourquoi un colloque sur Saussure et l'interdisciplinarité des sciences du langage allait avoir lieu à une école polytechnique et quelle pouvait être exactement la fonction du Collegium Helveticum à l'EPFZ, je voudrais tout simplement ajouter la remarque suivante : ce qui est au cœur de notre institution, c'est un groupe d'environ dix doctorants qui jusqu'ici viennent surtout, mais pas exclusivement, des disciplines scientifiques et techniques, et qui se réunissent ici pour discuter et partager pendant une année les problèmes qu'ils affrontent chacun – et chacune – dans leur propre travaux de recherche.

Or, l'interdisciplinarité que nous essayons de pratiquer dans nos séminaires communs consiste justement à mettre à jour et à prendre au sérieux dans ces différents travaux les questions pour lesquelles, d'une manière ou d'une autre, il ne suffit pas de recourir à un savoir disciplinaire «déjà constitué» et bien établi. Et j'ajouterai que souvent les problématiques qui sont à l'origine de telles questions – mettant en cause non pas tant les exigences, mais la compétence disciplinaire – sont à leur tour le produit ou l'effet du succès et du progrès du même savoir disciplinaire, et ceci, notamment, dans le domaine des techno-sciences.

¹ Roland Barthes (1984 [1972]): «Jeunes chercheurs», in: *Le bruissement de la langue. Essais critiques IV*, Paris: Seuil, p. 100.

Ce n'est évidemment pas le lieu ici d'en donner des exemples, mais je nommerai néanmoins deux domaines particulièrement virulents, si je puis dire, à savoir l'ingénierie génétique et le changement climatique.

II

J'espère que j'ai ainsi pu faire entrevoir un tout petit peu comment la formulation de Barthes, «créer un objet nouveau, qui n'appartienne à personne» peut servir – et en effet, me sert – de phare dans l'exploration interdisciplinaire, ou de l'interdisciplinaire, à laquelle le Collegium se consacre.

En revanche, ça ne m'étonnerait guère qu'en m'écoutant, vous soyez amenés à vous demander si c'est bien à cette suggestive formulation barthésienne que je songe en parlant de «l'interdisciplinarité des sciences du langage». Mais que la réponse à cette première question soit négative ou positive, elle soulèvera inévitablement une deuxième question, car il faudra, dans un cas comme dans l'autre, préciser pourquoi, diable, Ferdinand de Saussure devrait être invoqué dans cette affaire.

En s'approchant ainsi du sujet de notre colloque, on dira sans doute, qu'à première vue du moins, on est loin, avec Saussure, de la problématique de «l'interdisciplinarité des sciences du langage», mais que la question qui lui le préoccupait, c'était, tout au contraire, celle du fondement d'une discipline. On dira donc plutôt que Saussure, c'est avant tout celui qui posa, avec une intensité tout à fait singulière, la question de l'objet propre à la linguistique, de son objet irréductible à l'approche de tout autre discipline. Et le passage sur le point de vue qui crée l'objet et par là donne à la linguistique son statut de science autonome, «la langue» en tant qu'objet donc qui proprement fonde la linguistique comme discipline, est probablement la partie la plus connue du *Cours de linguistique générale* auprès du public non spécialisé.

Pourtant, ce n'est pas ce passage fameux du *Cours* que je vais maintenant citer, mais quelques phrases de la main de Saussure et qu'il a écrites bien avant les années de son enseignement de linguistique générale à l'université de Genève. Ces phrases se trouvent à la première page de son *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes*, donc dans sa première publication scientifique majeure qui parut en 1878 quand Saussure, qui venait juste d'avoir vingt-ans, faisait ses études de grammaire comparée à l'université de Leipzig.

Voici donc comment Saussure explique à ses lecteurs ce à quoi ils devaient s'attendre dans ce *Mémoire*:

«Aussi aurons-nous souvent, dans le cours de notre pérégrination, à traverser les régions les plus incultes de la linguistique indo-européenne. Si néanmoins nous nous y aventurons, bien convaincu d'avance que notre inexpérience s'égarera mainte fois dans le dédale, c'est que, pour quiconque s'occupe de ces études, s'attaquer à de telles questions n'est pas une témérité, comme on le dit souvent: c'est une nécessité, c'est la première école où il faut passer; car il s'agit ici, non de spéculations d'un ordre transcendant, mais de la recherche de données élémentaires, sans lesquelles tout flotte, tout est arbitraire et incertitude.»²

Ce n'est peut-être pas inutile de rappeler ici que par son *Mémoire* Saussure s'installa d'un seul coup, alors qu'il était encore étudiant, comme une autorité avec laquelle il fallait désormais compter à l'intérieur du champ disciplinaire de la grammaire comparée. Mais ce qui peut-être est encore plus impressionnant, c'est qu'il ne se contenta pas, par la suite, de simplement fortifier sa position à l'intérieur de cette discipline, mais qu'il sortit bientôt du cadre épistémologique que celle-ci s'était donné pour pouvoir continuer sa «recherche de données élémentaires» – recherche dont, à ses yeux, le *Mémoire* n'avait été que le début.

Or, ce qui me paraît tout d'abord exemplaire chez Saussure par rapport au sujet de notre colloque, c'est cette quête obstinée de l'élémentaire, et tout à la fois, ses efforts largement solitaires pour sortir du cadre d'une première discipline pour justement pouvoir se poser la question de ce qui est élémentaire ou de ce qui pourrait l'être en matière de langage.

Pendant une assez longue période il y avait un large consensus – parmi les linguistes du moins – sur le fait que ces efforts avaient finalement été couronnés d'un plein succès, et Saussure entra dans l'histoire comme père fondateur de ce que l'on a appelé «la linguistique moderne». Et dans cette optique il n'y a pas de doute: c'est avec «la langue», avec la langue en tant que «système» que, une fois pour toutes, la linguistique avait trouvé son objet, et c'est en recourant à la notion de «signe» que Saussure avait donné le cadre théorique dont la linguistique avait besoin pour conceptualiser convenablement sa pratique.

C'est dans cet esprit que ce que Saussure avait esquissé sous le nom de sémiologie fut reçu comme étant désormais acquis, et on se mettait même à se

² Ferdinand de Saussure (1984 [1879]): *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes*, in: *Recueil des publications scientifiques de Ferdinand de Saussure*, Reprint, Genève-Paris: Slatkine, p. 3.

demander si cette science «qui étudie la vie des signes au sein de la vie sociale»³ ne pouvait pas jouer le rôle d'une super- ou d'une métadiscipline unifiante au sein de laquelle les sciences, et les sciences humaines notamment, enfin – c'est à dire malgré l'échec précédent de tentatives similaires – se retrouvaient.

Il serait malhonnête et tout simplement faux de nier qu'en effet l'on trouve des formulations dans le *Cours*, mais aussi dans les manuscrits de Saussure qui vont dans ce sens ou qui, du moins, peuvent le laisser entendre. Mais il est tout aussi vrai qu'à relire Saussure aujourd'hui – et c'est justement une des bonnes raisons pour le relire – l'on peut retracer une pensée, voire un esprit scientifique qui va dans un tout autre sens.

Je ne donnerai qu'une seule citation, brève et pointue, pour l'appuyer et pour faire entrevoir ce à quoi je pense. Le passage se trouve dans un de ces fragments non datés, encore que, dans ce cas particulier, il y a de bonnes raisons pour supposer qu'il fut rédigé avant 1897:

«L'idée que les choses de la langue doivent pouvoir s'exposer par une voie *une* et suivie est la même idée fautive qui fait qu'on suppose que la langue elle-même est une chose une. Nous nions que la langue soit une chose une [...].»⁴

Ce n'est pas l'occasion de le démontrer ici, mais soyez en assurés: ce n'est point une attitude agnostique que Saussure défend ici, mais c'est au cours d'une réflexion perspicace sur les problèmes auxquels la linguistique se voit confrontée par l'incidence du temps qu'il est amené à cette formulation tranchante. Et ce n'est pas par hasard que dans le paragraphe qui y fait suite, Saussure en revienne à parler de la sémiologie.

Or, si la langue est tout à la fois un système et pas «une chose une», et si, par conséquent, «les choses de la langue» ne peuvent «s'exposer par une voie *une* et suivie», on est fondé à se demander, s'il ne faudrait pas, alors, concevoir le projet de la sémiologie autrement que comme celui d'une science unifiante et englobante, mais, justement, comme une ouverture à penser et à questionner ce qui, dans les langues, ne s'unifie pas, ou autrement dit: à penser aux langues en tant qu'elles résistent à être saisies comme objet totalisable, voire aux «lan-

³ Ferdinand de Saussure (1972 [1916]): *Cours de linguistique générale*, édition critique préparée par Tullio de Mauro, Paris: Payot, p. 33.

⁴ Ferdinand de Saussure (1974): *Cours de linguistique générale. Notes de F. de Saussure sur la linguistique générale*, édition critique par Rudolf Engler, tome 2, fascicule 4, Wiesbaden: Otto Harassowitz, p. 26, N 12, n° 3299.

gues» en ce qu'elles sont toujours cet «objet nouveau» qui, comme l'écrivait Barthes, «n'appartient à personne».

Si – et comment – cette façon de lire Saussure et de concevoir son projet d'une sémiologie peut ouvrir la voie ou une voie à «l'interdisciplinarité des sciences du langage», c'est ce que je vous invite maintenant à voir et à discuter au cours de ce colloque.

Zurich, 12 novembre 1999

Adresse de l'auteur:
Johannes FEHR
Weibergstr. 2
CH-8703 Erlenbach
fehr@collegium.ethz.ch

Simon Bouquet

LINGUISTIQUE ET SÉMIOLOGIE:
LE PROJET DE SAUSSURE ET L'INTERDISCIPLINARITÉ

Le présent colloque «Ferdinand de Saussure et l'interdisciplinarité des sciences du langage» réunit des linguistes qui souscrivent – au moins implicitement par leur présence – à l'idée qu'il est de la nature des sciences du langage de soulever la question de l'interdisciplinarité. Le Collegium Helveticum, haut lieu suisse de l'interdisciplinarité en sciences humaines, nous a accueilli et je l'en remercie vivement au nom de l'Institut Ferdinand de Saussure. Que la pensée de Ferdinand de Saussure puisse, aujourd'hui encore, apporter un éclairage, susciter une méditation sur l'interdisciplinarité en sciences du langage, tel est, j'imagine, le second présupposé de notre présence ici. Je voudrais, en guise d'introduction, proposer quelques réflexions sur ce thème.

La marche des idées en sciences humaines est régulièrement ponctuée par des discours (re)fondateurs. Cela peut s'observer en sciences du langage – alors même que celles-ci, lorsqu'on les regarde au long cours historique, s'avèrent assises sur des concepts théoriques singulièrement pérennes (ceux des *partes orationis* au premier chef, mais aussi ceux des philosophies sémiotiques). La prégnance de discours fondateurs en linguistique – dressant volontiers des tables rases dans un décor d'oubli – est liée à l'apparition du terme même de *linguistik* au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles, préfigurant le développement

hégémonique de la grammaire comparée. Dans cette lignée, les thèses du *Cours de linguistique générale* ont été reçues au XX^e siècle par de nombreux linguistes comme inaugurant une ère nouvelle de leur discipline, voire comme énonçant pour celle-ci les principes d'une scientificité dont répondrait un objet désormais unifié: une «langue» envisagée, selon la formule de Bopp, en elle-même et pour elle-même. C'est en s'étayant de ce principe que se sont développés, de manière féconde, de vastes programmes épistémologiques – celui du structuralisme, mais tout autant celui d'un «cognitivisme» largement connexe avec le développement de la grammaire générative – relevant d'une doxa que J.-C. Milner a pu qualifier de *linguistique une et indivisible*¹. Largement référée, encore que de manière plus ou moins explicite, au *Cours de linguistique générale*, une telle doxa imprègne toujours profondément les mentalités et les institutions scientifiques, même si elle n'est plus arborée de nos jours avec le même éclat que dans des décennies encore proches.

Dans cette perspective, l'interdisciplinarité des sciences du langage aura pris au cours du XX^e siècle deux formes particulières. D'une part celle de *l'interdisciplinarité d'un modèle*: elle se manifeste par exemple (comme interdisciplinarité interne) dans la projection, selon le principe hjelmslevien d'isomorphisme, de la théorie phonologique sur la théorie sémantique; ou encore (comme interdisciplinarité externe) dans la conception d'une méthodologie linguistique propre à être étendue à l'ensemble des sciences humaines². D'autre part celle de *l'interdisciplinarité d'une application*: il s'est agi en l'occurrence de nouer, à d'autres fins que de décrire la langue «en elle-même», un lien asymétrique entre des savoirs linguistiques et des disciplines faisant fond sur ces savoirs – l'asymétrie du lien, ici, impliquant que les savoirs développés par ces disciplines n'ont pas, en principe, d'incidence en retour sur la linguistique. Dans l'un comme dans l'autre cas, ces modes d'«interdisciplinarité» ne sauraient remettre en question la conception d'une linguistique une et indivisible³.

Au regard de cette circulation de savoir, prépondérante tout au long du siècle, la réception – c'est-à-dire l'interprétation – du *Cours* a joué, on le sait, un rôle crucial. Or, la lettre sur laquelle s'est fondée cette réception relève d'une

¹ *L'amour de la langue*, Paris, Editions du Seuil, 1978.

² Le projet d'une sémiologie générale a pu être conçu comme réduisant cette interdisciplinarité externe à une interdisciplinarité interne.

³ La mutation simultanée de l'étiquette domaniale *linguistique* en celle, plurielle, de *sciences du langage* reflète-t-elle pour autant une force d'ébrèchement à l'œuvre au sein du paradigme d'une linguistique une et indivisible? Rien n'est moins sûr: ce changement d'étiquette semble plutôt avoir recouvert des réorganisations conjoncturelles à des fins institutionnelles.

histoire peu ordinaire, son apparition première n'étant pas un texte original mais une interprétation de Bally et Sechehaye⁴: aussi la lecture du livre de 1916 est-elle nécessairement interprétation d'une interprétation. Le long travail d'exégèse, commencé en 1957 par R. Godel et qui se poursuit encore – ainsi que la découverte de nouveaux textes – aura permis ultérieurement de réinterpréter les interprétations précédentes, sur la base de la lecture de textes originaux (c'est-à-dire sur la base de nouvelles interprétations). Il en résulte que toute référence à la pensée de Saussure, hormis celle qui ignore délibérément les textes originaux, est tissée aujourd'hui de plusieurs textes et que, par un paradoxe qui n'est qu'apparent, la lecture du texte de Bally et Sechehaye et de ses commentaires détermine la lecture des textes originaux tout autant que l'inverse.

Ce qui peut, selon cette configuration de lectures, être tenu pour «la pensée de Saussure» apparaît certes avoir étayé le courant hégémonique d'une linguistique une et indivisible. Mais il ne s'agit là que d'un aspect de cette pensée, à savoir la conception d'une *linguistique de la langue* – au sens où le *Cours de linguistique générale* la définit (d'une manière à laquelle les textes originaux imposent finalement peu d'amendements radicaux). Or si Saussure a effectivement fait le projet d'une telle linguistique préfigurant celle mise en œuvre tout au long du XX^e siècle, son projet épistémologique pour les sciences du langage ne saurait être réduit à cette linguistique. En d'autres termes, une linguistique de la langue ne peut à elle seule être tenue, dans l'optique saussurienne, pour une linguistique *générale*.

Pour faire apparaître le programme épistémologique de Saussure dans sa généralité – autrement dit pour remettre en cause la conception d'une linguistique de la langue tenant lieu de linguistique générale une et indivisible – il suffit de confronter les textes originaux à deux propositions largement admises: (1) *que la linguistique est la science de la langue en elle-même et pour elle-même*; (2) *que le projet d'une sémiologie, entendue comme science générale de signes, n'est finalement pas essentiel à l'épistémologie saussurienne de la linguistique*⁵.

* * *

⁴ En outre, les cahiers d'étudiants – sur lesquels s'est fondée, essentiellement, la rédaction du *Cours* – interprétaient, déjà, la parole de Saussure.

⁵ La première proposition est monnaie courante chez les linguistes; la seconde, plus subtile bien que s'articulant logiquement à la première, est soutenue par exemple par Milner (cf. notamment *Introduction à une science du langage*, Paris, Editions du Seuil, p. 132).

Trois dualités conceptuelles quadrillent le programme épistémologique saussurien pour les sciences du langage. Les deux premières – l’opposition synchronie / diachronie et l’opposition signifiant / signifié – ont fait école et ont contribué à asseoir durablement des champs de pratiques descriptives clairement identifiés⁶. La troisième, l’opposition langue / parole, n’a pas connu un tel destin, notamment parce qu’elle n’est pas clairement thématisée dans le *Cours*.

Tout d’abord les deux acceptions homonymes de *parole* – l’acception (1) renvoyant à la matière phonétique; l’acception (2) référant à une production individuelle de sens – ne sont pas toujours distinguées dans le texte de Bally et Sechehaye, ce qui l’obscurcit notablement. Ensuite, la synonymie entre *parole* – dans l’acception (2) – et *discours*, récurrente dans les leçons orales et dans les écrits du linguiste, n’est pas reflétée par le *Cours*: de fait, les rédacteurs ont laissé de côté la plupart des occurrences du terme de *discours*, ainsi que la théorie du discours (c’est-à-dire: la théorie de la parole) qui prend forme dans les passages où apparaît ce terme – une théorie qui remet notamment en question la distinction langue/parole sur le chapitre de la syntaxe⁷. Enfin, et surtout, le livre de 1916 occulte l’importance d’une linguistique de la parole dans le programme de Saussure. On sait que les réticences exprimées par le *Cours* à l’égard d’une linguistique de la parole reviennent à l’initiative des éditeurs: les écrits du linguiste genevois témoignent au contraire de ce qu’il tenait cette linguistique pour complémentaire de la linguistique de la langue; on sait qu’il a insisté, dans ses cours, sur la linguistique de la langue en réservant explicitement la question de la linguistique de la parole⁸; on sait que son dernier écrit de linguistique générale affirme encore, avec force, cette dualité de la linguistique. Il s’ensuit que la phrase sur laquelle se conclut le *Cours* – «La linguistique a pour unique et véritable objet la langue envisagée en elle même et pour elle même» –, très régulièrement citée par les linguistes comme la définition canonique de leur discipline, est non seulement apocryphe mais diamétralement opposée à la conception saussurienne.

Qu’il y ait une science grammaticale de la langue considérée en elle-même et pour elle même, certes Saussure l’affirme, et le courant fortement logico-grammatical de la linguistique contemporaine est bien en cela héritier du *Cours*.

⁶ La conception de la *corrélation* de ces deux oppositions demeure toutefois, semble-t-il, aujourd’hui encore, incomplètement explorée.

⁷ Cf. Simon Bouquet, «Y a-t-il une théorie saussurienne de l’interprétation?», *Sémiotique de l’intertexte, Cahiers de Praxématique*, N° 33, 2000 et *Introduction à la lecture de Saussure*, Paris, Payot, 1997, notamment pp. 263-269.

⁸ «Ici, pour la première fois question de deux Linguistiques», écrit-il dans ses notes préparatoires pour le cours de 1908-1909.

Mais le programme épistémologique saussurien dessine, sans qu'il soit permis d'en douter, une seconde perspective – esquisse un second point de vue – propre à unifier des pratiques descriptives en sciences du langage: on ne peut, selon lui, concevoir l'objet de la linguistique sans concevoir la complémentarité des points de vue de la langue et de la parole. En d'autres termes, eu égard à cette complémentarité, envisager le domaine de la linguistique en se fondant sur une notion de «langue en elle-même» est une abstraction, au sens péjoratif donné par le Genevois à ce terme. De fait, dans ses écrits découverts récemment, la conception – et l'école – qui auront inspiré à Bally et Sechehaye leur trop célèbre phrase finale sont, par une ironie du sort, précisément stigmatisées par Saussure: le grand malentendu de Bopp et de ses successeurs a été, écrit-il, «de prêter aux langues un corps et une existence imaginaire en dehors des sujets parlants»⁹.

En bref, pour Saussure, la linguistique générale est bien une *science du langage* en ce que le concept de «langage» s'y entend comme subsumant la langue et la parole. Pour dire cela autrement: une science du sens ne saurait prendre consistance qu'au croisement d'une linguistique de la langue et d'une linguistique de la parole.

* * *

A la lumière de cette épistémologie d'une linguistique double, le fameux schéma du signe, réunissant un signifié et un signifiant au sein d'un ovale divisé par un trait horizontal¹⁰, ne saurait être tenu pour l'illustration d'une théorie du sens – autrement dit un tel schéma ne saurait représenter une théorie «sémiologique» *du langage*; il ne s'agit que d'un module du sens: le module grammatical (le concept de «grammatical» s'entendant comme propre à qualifier tous les systèmes impliqués dans la valeur *en langue*). Quelle est, alors, la théorie du sens incluant *complémentairement* la langue, c'est-à-dire des systèmes grammaticaux pouvant être considérés comme modulaires, et la parole? Cette question revient à celle de définir un objet: l'objet, ici, est celui d'une science envisageant ensemble (1) les modules grammaticaux et (2) le «contexte d'usage» – les premiers, qui appartiennent à l'ordre virtuel de la langue, étant voués à être actualisés (sélectionnés, si l'on veut) par le second pour produire une interprétation.

⁹ *Ecrits de linguistique générale*, à paraître (S. Bouquet et R. Engler, eds.), Paris, Gallimard. (Saussure parle ici des linguistes du XIX^e siècle. Cette phrase s'applique aisément à la linguistique logico-grammaticale au XX^e. – La question de savoir si Bally a œuvré à renforcer l'aspect «abstrait», c'est-à-dire «grammatical», de la pensée saussurienne pour démarquer celle-ci de sa propre réflexion linguistique reste ouverte.)

¹⁰ Dans les textes originaux, cette division est marquée par un trait pointillé plutôt que par un trait plein.

De cette intersection de la grammaire et du contexte, répond un concept qui ne se trouve pas chez Saussure, mais chez L. Hjelmslev: le concept de «texte» – duquel F. Rastier s'est appliqué plus récemment à donner une définition technique¹¹; un concept auquel répond chez d'autres linguistes (comme A. Culioli) le terme d'*énoncé*.

Que la notion saussurienne de «sémiologie linguistique», regardée dans les textes originaux, apparaisse comme ressortissant à une science du langage et non à une science de la langue, une définition abrupte l'illustre:

Sémiologie [linguistique] = morphologie, grammaire, syntaxe, synonymie, rhétorique, stylistique, lexicologie, etc. – le tout étant inséparable¹².

La conjonction, attachée à une telle équation, d'une science de la grammaire et d'une science de l'actualisation contextuelle de la grammaire s'assoit sur la bipartition historique des sciences du langage¹³, à laquelle elle offre un principe de ré-articulation¹⁴. Cette conjonction sous-tend aussi *de facto*, chez Saussure, l'application du concept de «sémiologie» à d'autres systèmes de signes que celui (ceux) du langage. Ainsi dans les exemples de «sémiologies» qu'il prend avec les signaux militaires et les signaux maritimes: les drapeaux se trouvent revêtus de sens du fait d'être plantés «sur la colline»¹⁵ ou hissés «sur un mât»¹⁶ – ici la «réalité sémiologique» est bien posée comme résultant de la double détermination d'un système grammatical (*in absentia*) et d'une «position contextuelle» (*in praesentia*).

Dans cette optique, il devient évident qu'une sémiologie linguistique éclaire une sémiologie générale, et s'éclaire aussi le rapport paradoxal, prévu par Saussure, dans lequel entrent ces deux champs de description. Et surtout il n'est plus possible de soutenir que le projet saussurien d'une sémiologie générale a avorté;

¹¹ Cf. par exemple «Pour une sémantique des textes», in Mahmoudian, M. (éd.), *Fondements de la recherche linguistique. Perspectives épistémologiques*, Cahiers de l'ILSL, n° 6, Université de Lausanne, 1995; *Sémantique interprétative*, deuxième édition, Paris, Presses Universitaires de France, 1996

¹² *Ecrits de linguistique générale*, op. cit.

¹³ F. Rastier thématise et étiquette cette bipartition: c'est celle du *logico-grammatical* et du *rhétorique/herméneutique* (cf. références *supra*).

¹⁴ La sémantique interprétative de Rastier met en œuvre une telle ré-articulation. – Que la linguistique dite «saussurienne» s'en soit peu préoccupée, c'est un fait patent. Marie-Claude Capt-Artaud y fait figure d'exception, qui entend précisément intégrer la tradition des synonymistes et la tradition rhétorique dans une réflexion sur le concept de «valeur» (cf. son *Petit traité de rhétorique saussurienne*, Genève, Droz, 1994).

¹⁵ «Unde Exoriar», *Ecrits de linguistique générale*, op. cit.

¹⁶ *Ecrits de linguistique générale*, op. cit.

tout ce qu'on peut dire, c'est que, nécessairement rhétorique/herméneutique tout autant que logico-grammatical, il n'aura pu prendre forme qu'*incognito*, en cela que forcément coupé de l'épistémologie purement logico-grammaticale reçue du *Cours*, – coupé en fait du paradigme majeur en sciences du langage au XX^e siècle.

* * *

Pour conclure je soutiendrai qu'en réfutant les deux propositions *la linguistique est la science de la langue en elle-même et pour elle même* et *une sémiologie générale n'est pas essentielle à l'épistémologie saussurienne de la linguistique*, on permet à deux modes d'interdisciplinarité – c'est-à-dire à deux points de vue permettant de spécifier le concept d'«interdisciplinarité» – de se dessiner dans notre interprétation de la pensée du linguiste genevois, regardant l'interdisciplinarité de la linguistique tout autant que celle de la sémiologie.

Le premier est celui d'une interdisciplinarité interne à la linguistique. Cette interdisciplinarité peut être vue – quels que soient les nombreux visages qu'elle est susceptible de prendre à travers la spécialisation des recherches contemporaines – comme impliquant avant tout l'articulation des constituants logico-grammaticaux et rhétoriques/herméneutiques du langage, dans la mesure où cette articulation s'avère nécessaire à soutenir une analyse du sens. C'est de cette interdisciplinarité interne qu'il sera avant tout question dans ce colloque.

Le second mode est celui d'une interdisciplinarité externe. Bien que cruciale pour la compréhension de la pensée saussurienne, cette interdisciplinarité-là n'est pas directement visée par notre colloque. Son importance, en effet, est générale : elle tient, à mon sens, à ce que le projet d'une «science des signes au sein de la vie sociale» puisse être interprété non comme le projet d'une science unifiée mais, précisément, comme le projet *d'un point de vue d'interdisciplinarité pour les sciences humaines*¹⁷.

Adresse de l'auteur :
Simon.Bouquet@u-paris10.fr

¹⁷ Le colloque *Sémiotique des cultures et sciences cognitives* (Genève-Archamps, juin 1999) a voulu rendre compte de cet aspect de la pensée saussurienne. Cf. notamment ma communication : «De l'hexagramme cognitiviste à une sémiotique de l'interprétation».

Claudine Normand

DE QUELQUES EFFETS DE LA THÉORIE SAUSSURIENNE
SUR UNE DESCRIPTION SÉMANTIQUE

Je précise tout de suite ce que l'intitulé de mon exposé n'indique pas clairement: il ne s'agira pas d'une réflexion générale sur la possibilité d'élaborer une méthode d'analyse sémantique à partir de Saussure mais, conformément à la question qui m'a été posée par Simon Bouquet et Johannes Fehr, d'une présentation beaucoup plus limitée et personnelle: montrer la relation entre ce que j'ai écrit sur Saussure et quelques descriptions sémantiques que j'ai aussi publiées. Si le premier type de publications, qui s'étend sur près de trente ans, vous est un peu connu il n'en est pas de même de cette deuxième série, parue de façon marginale et limitée à quelques articles; ils portent sur des verbes (*regretter*, *perdre*), des noms (*bout*, *brin*, *bribe*), le pronom *en* dans *il m'en veut mais je m'en fiche*, l'adverbe *encore* dans *vous êtes encore belle...*; la liste est ouverte et ne présente aucune unité apparente, elle n'a rien d'un programme de recherche.

D'un travail sur le rôle historique de Saussure à ce genre de sémantique lexicale l'itinéraire semble d'abord singulier: s'agit-il de deux intérêts entièrement distincts, le deuxième venu tard et se manifestant indépendamment? Ou peut-on voir quelque relation entre les deux comme semble le supposer la question posée qui nous renvoie au schéma classique de l'unité profonde sous la division manifeste? On sait que cette explication rassure parfois les saussuriens inquiets

devant le disparate apparent des travaux du maître; si vous me permettez ce rapprochement téméraire, ce sera une des nombreuses différences entre ses écrits et mes modestes travaux que j'aurai du moins essayé de m'expliquer sur cette question, à laquelle d'ailleurs je n'avais jamais pensé jusqu'ici. Amenée donc à réfléchir sur ce qui m'a retenue chez Saussure et aussi sur les difficultés et critiques que ce travail d'histoire a rencontrées, j'ai mieux compris mon désir d'une démarche différente et j'ai pu aussi éclairer les particularités de ma méthode dans ces exercices que je qualifie de sémantique «douce» (soft) parce que je m'y amuse et me garde de toute prétention scientifique; la présenter ici m'oblige cependant à traiter dans le ton sérieux ce qui jusque là n'était que plaisir de découvrir et d'écrire. L'exercice est difficile; je m'excuse de ce qu'il aura de forcément personnel.

Saussure, «l'unique objet»

Je parlerai d'abord du type de travail que j'ai pu faire sur Saussure. Je ne suis pas une philologue et n'ai pratiqué l'édition critique de R. Engler que très tardivement; même si j'ai connu tout de suite le travail de Godel et que j'aie pu, par son intermédiaire, consulter très tôt des manuscrits à la bibliothèque de Genève, l'essentiel de mon travail a porté (de 1969 à 1990) sur le *CLG*, le texte des éditeurs, aujourd'hui souvent méprisé. Pour quelle raison m'être obstinée ainsi sur un «faux»? D'abord parce que c'est le texte que nous (les gens de ma génération) avons découvert dans les années 60, avec un émerveillement étonné: enfin un changement réel par rapport à l'enseignement que nous avons reçu, dans la tradition de la grammaire comparée et historique telle qu'elle était marquée en France par Meillet et Vendryes! Enfin des questions, par exemple: «Quel est l'objet intégral et concret de la linguistique?». Et ces questions ne trouvaient pas d'emblée de réponse sous la forme de définitions. On pouvait donc sortir du XIX^e siècle sans tomber dans les platitudes fonctionnalistes de Martinet ou behavioristes de Bloomfield!

Il y avait aussi dans les années 70 des raisons pédagogiques: c'était ce texte, le seul facilement accessible, que nous présentions aux étudiants débutants, et rien, malgré son apparence limpide, ne m'y paraissait aller de soi. Tout ce que j'ai écrit d'abord renvoyait à des questions que soulevait la préparation des cours; deux thèmes d'emblée étaient insistants: 1° En quoi et par rapport à qui Saussure est-il radicalement nouveau? Il ne suffit pas d'affirmer cette nouveauté, il faut la montrer et pour cela le comparer à ses contemporains et prédécesseurs. 2° (début de réponse) Cette nouveauté est dans la théorie de la langue comme *système de valeurs*, i.e. de *différences*, ce que peu de ses contemporains avaient

vu et qui n'était pas davantage souligné dans les commentaires courants des années 70 en France. Je pourrais résumer ainsi toute cette première période de ma recherche: si j'ai quelque peu pratiqué l'histoire de la linguistique, de façon d'ailleurs très limitée, c'était pour comprendre Saussure que d'emblée j'avais choisi comme mon «objet» et déclaré différent, voire unique. Il me fallait convaincre du bien fondé de mes préférences; il ne suffisait pas de le dire fondateur d'une science nouvelle, encore moins d'en faire un point zéro en toute ignorance du reste.

Si j'ai par la suite continué à travailler sur le texte du *Cours* plutôt que sur les manuscrits c'est que, dans la perspective où je me plaçais, celle de l'histoire récente de la linguistique dans l'histoire des sciences humaines, ce texte, largement accessible et le seul connu pendant la période structuraliste, a joué un rôle majeur. Je n'ai travaillé sur les *Sources* qu'après le colloque de Cerisy *Saussure aujourd'hui* (1992), et si j'ai été évidemment fascinée (ce que j'avais jusque là voulu éviter), je n'ai pas fondamentalement changé mon orientation: ce n'est pas le *vrai* Saussure qui m'intéresse en priorité mais le destin d'une théorie lancée en 1916 dans le débat scientifique, débat qui n'est pas clos même si pour la plupart des linguistes aujourd'hui la recherche se fait ailleurs, généralement dans l'ignorance de Saussure et parfois contre lui; il arrive que des pragmaticiens affirment encore qu'il est temps de se débarrasser du saussurisme.

Les sources manuscrites, surtout les notes autographes, m'ont permis de confirmer dans l'ensemble mes intuitions sans avoir à bouleverser ce que j'avais tout de suite souligné, la place centrale des concepts de valeur et de différence. J'ai pu mieux préciser en quoi toutes les notions se tiennent, en particulier la valeur et l'arbitraire, et surtout, grâce aux discussions avec Simon et Johannes, et la lecture de leurs travaux, j'ai enfin saisi l'importance du «facteur Temps» et de l'activité de l'individu parlant dans la conception saussurienne de la sémiologie dont je faisais jusque là une lecture encore structuraliste. C'est ce que j'ai corrigé, je crois, dans le petit ouvrage dont Johannes a annoncé la parution prochaine¹; là encore, cependant, mes choix pourront paraître étranges: la première partie est une présentation simplifiée du *CLG*, voulant inciter à la lecture de ce texte, seul accessible au commun des lecteurs, tandis que la deuxième partie, reprenant les points en débat, ne se réfère qu'aux sources manuscrites; il est permis de voir dans cette option la même tendance à la dissociation qui se manifeste dans la deuxième partie de ma production, les analyses sémantiques dont je vais parler maintenant.

¹ *Saussure*, éd. Les Belles Lettres, Paris, 2000.

La sémantique: un chemin parallèle, coupé de croisements

Le travail sur Saussure avait commencé par une rencontre (rencontre d'un texte différent, porteur de questions) et le hasard de nouvelles conditions pédagogiques: le passage brusque de l'enseignement des Lettres à celui de la linguistique structurale; l'autre partie de ma recherche fut déclenchée par une agression (verbale s'entend). Au cours d'un colloque sur l'histoire des sciences humaines, j'ai été interpellée (ou j'ai cru l'être) par une intervention qui s'intitulait: «Qui a peur de la langue?». Il en ressortait qu'enseigner la théorie et, à plus forte raison, l'histoire des théories, pouvait n'être qu'un abri, un évitement, une façon d'écarter un véritable travail de linguiste, à savoir: analyser le concret, la langue dans sa complexité, décortiquer les phénomènes au lieu de les fuir par des discours de la méthode; ce que j'ai entendu comme une critique grave (une accusation?) et une injonction à prendre une attitude différente, dans la recherche comme dans l'enseignement.

Cette critique, dont j'étais bien obligée de reconnaître le fondement, fut pour moi décisive; sans renoncer pour autant à mes pratiques en histoire de la linguistique, je me suis décidée (au bout de quelque temps) à affronter aussi la langue, cette redoutable «tête de Méduse», écheveau de formes et de sens à démêler. Les deux démarches me paraissaient alors, et jusqu'ici, complètement dissociées, nées de désirs différents, sinon contradictoires; rétrospectivement je peux cependant repérer des passages: Benveniste en fut un, dans la mesure même où il pratique dans ses analyses de la langue une méthode strictement saussurienne.

Benveniste: «l'intercesseur»

C'est à l'occasion d'un colloque sur l'histoire des théories de l'énonciation que j'entrepris de lire les *Problèmes de linguistique générale* dans leur intégralité, autrement dit, à côté des textes théoriques bien connus, toutes les analyses morphologiques, syntaxiques et lexicales. Il me parut alors que les énoncés sur la personne et la deixis, dont la nouveauté, dans les années 70-80, frappait tant les linguistes, ces propositions qui devaient nous faire sortir de l'«immanentisme saussurien», disait-on, s'étaient mises en place à partir d'une pratique toute saussurienne d'analyse de la langue, une analyse des formes en tant que porteuses de sens. Benveniste, qu'il s'attache à décrire des structures syntaxiques (la phrase nominale), des morphèmes (les suffixes de noms d'agent, les prépositions latines *prae* et *pro*), ou des phénomènes de diathèse (le moyen et le passif), dans chaque cas fait apparaître une structure formelle qui s'éclaire dans sa différence avec une autre par le sens qu'elle produit; dans chaque cas «l'interprétation» différente semble justifier la différence de structure. Plus saussu-

rien encore que Saussure, Benveniste charge le sens de donner la «raison» des formes. Ce présupposé fait problème mais, dans un premier temps, les démonstrations paraissent éblouissantes.

La combinaison de descriptions empiriques et de généralités théoriques rappelant les principes saussuriens composait une voix singulière dans ce qui, structuralisme ou générativisme – et tout autant pragmatique – se proposait comme recherche linguistique; elle reprenait et développait le cœur même de la théorie saussurienne, la langue comme liaison de forme et de sens à saisir dans des différences; elle permettait de sortir d’une interprétation structuraliste de Saussure pour voir dans le *CLG* une théorie linguistique de la signification. Mais Benveniste c’était aussi une autre découverte: le plaisir d’une belle démonstration dans une rhétorique séduisante, trop séduisante peut-être pour être toujours parfaitement rigoureuse; c’était la fluidité d’une écriture dégagée de la lourdeur, devenue habituelle, des programmes et de leurs résultats; en somme le «plaisir du texte» selon l’expression de R.Barthes qui avouait: «Nous lisons d’autres linguistes, il faut bien, mais nous aimons Benveniste.»

On pouvait donc écrire autrement tout en étant linguiste; il pouvait y avoir autre chose qu’une langue défigurée par l’obsession de «faire science». C’était déjà ce qui m’avait captivée dans les interrogations du *CLG* sur «l’objet» de la linguistique, et plus encore ensuite dans les manuscrits; deux voix, bien différentes mais toutes deux hors du discours linguistique courant, me retenaient: l’une lisse et persuasive, l’autre véhémence, souvent cahotique, lyrique parfois. Je retrouvais le bonheur de lire, d’être entraînée par le sens qu’un sujet peut faire surgir de la langue pourvu qu’il n’y voit pas un simple instrument à son service, pourvu qu’il l’aime en somme. Découvrir par quels détours la langue ordinaire permet les effets de sens les plus justes et les plus singuliers, les bonheurs d’expression comme on dit, c’était aussi retrouver la littérature, mais ce pouvait être en linguiste, qui ne se fie pas à son intuition et à sa culture mais à la précision d’une analyse des formes, du jeu de leurs contraintes et de leurs possibilités. C’était, hors de toute perspective modélisante, ce que j’attendais d’un travail sur le sens. On comprendra que je ne m’y sois hasardée que timidement, en quelque sorte dans les marges.

Que faire du métalangage ?

Avant de donner un aperçu de ces exercices inoffensifs, dont la méthode n’a pris forme que peu à peu, je dois m’arrêter sur une difficulté intrinsèque qui tient au statut du métalangage dans ce projet. Il ne s’agissait de rien moins que brouiller cette précieuse distinction, théorisée par les logiciens, entre langue et

métalangue, celle qui permet de sortir des phénomènes pour les décrire et, tout autant, de présenter une théorie dans un discours qui s'en détache. On sait qu'elle est la condition même de la recherche scientifique et de tout exposé soucieux d'objectivité. On sait aussi cependant qu'entre langue et métalangue la paroi est poreuse, la frontière incertaine; c'est en tout cas une difficulté depuis longtemps reconnue à la linguistique parmi les autres sciences, que d'avoir à parler de la langue *dans* la langue. On pense la surmonter en se bardant de références (parenthèses ou notes de bas de page, qui cassent délibérément la lecture), en raffinant les définitions, en produisant des schémas dont les traits font office de précision là où les termes resteraient flous ou trop chargés (*articulation* par exemple, ou *interaction...*); bref on a recours à tout un appareil de sérieux, l'idéal restant la formalisation, qui chasse tout soupçon de complaisance esthétique. Il reste les tours que joue la langue, même sommée d'être métalangue, tours que n'ignoraient ni Saussure ni Benveniste.

Les sources manuscrites ont abondamment révélé à quel point la difficulté à contenir la langue dans cette fonction de garant de vérité a tourmenté Saussure jusqu'à l'exaspération, le «dégout», voire le désespoir («désespérer l'esprit»):

Il n'y a pas du tout de position simple pour des choses à désigner primordialement en linguistique; il ne peut y en avoir. L'expression simple sera algébrique ou ne sera pas. (3301/E.II.29)

Encore faut-il présenter les éléments de cette algèbre et donc élaborer des définitions. Saussure a connu la tentation de fabriquer une terminologie entièrement nouvelle, débarrassée de toute adhérence gênante à la langue ordinaire, désémantisée en quelque sorte; on sait ce qu'il est advenu de *signifiant* et *signifié*; qu'aurait-ce été avec la série: *sème*, *aposème*, *sôme*, à laquelle il a renoncé:

Même un terme comme *sôme* [] deviendrait en très peu de temps, s'il avait la chance d'être adopté, synonyme de *sème*, auquel il veut être opposé. C'est ici que la terminologie linguistique paie son tribut à la vérité que nous établissons comme fait d'observation. (3318-8/EII.39);

ce qu'il reprend dans un autre passage, toujours à propos de *sôme*:

Et il faut <cette> inélégance <plantureuse, profonde, volontaire> du <terme> pour que soit supprimée enfin cette voie à la paronymie perpétuelle faisant dans le discours l'équivoque [],

ici un blanc, puis un retour du doute:

<Et> encore ne suis-je pas persuadé que si *sôme* est accepté, on ne revoie *sôme* <bientôt> au double sens <de nouveau> de *mot*, avec tous les vices

indélébiles attachés au premier. La raison est simplement la vie (...) (3327-2/EII.42),

et cette trace de satisfaction, sans suite, à propos du néologisme *sème*:

nous aurons du moins coïncidé avec le plus ancien mot employé par le poète pour... (3314-7/EII.37).

On sait désormais que les affirmations du *Cours* (les «thèses»disait Sechehayé) sont trompeuses eu égard au «vrai» Saussure, et que la confiance dans le métalangage dont il donne l'exemple, malgré toutes les interrogations, n'était qu'une apparence exigée par l'enseignement; tout au plus le combat de Saussure avec ce qu'on n'appelait pas encore le métalangage connaissait il des moments de compromis, ainsi l'adoption du terme *valeur*: «Nous le prenons, disait-il, avec tout ce qu'il a de clair et d'obscur» (1894/Engler, I.263).

La relation de Benveniste au métalangage est plus ambiguë, mais aussi plus sereine et plus libre, en tout cas prête aux compromis; en témoigne la fin de cette communication de 1966 où, s'adressant à des philosophes, il proclame haut et fort les vertus de l'activité métalinguistique:

Ce fait (*la possibilité de traduire*) révèle la possibilité que nous avons de nous élever au-dessus de la langue, de nous en abstraire, de la contempler tout en l'utilisant dans nos raisonnements et nos observations. La faculté métalinguistique à laquelle les logiciens ont été plus attentifs que les linguistes, est la preuve de la situation transcendante de l'esprit vis à vis de la langue dans sa capacité sémantique. (*Problèmes de linguistique générale*, II.229);

mais c'est pour terminer, presque *in petto*, par cette étrange réserve:

Mais au fondement de tout il y a le pouvoir de signifier de la langue, qui passe bien avant celui de dire quelque chose (*ibid.*);

réflexion qui l'amène à appliquer à la langue la formule d'Héraclite sur l'oracle de Delphes: «Il ne dit ni ne cache mais signifie».

Pouvoir de la langue donc, dans tous ses emplois, y compris celui par lequel on voudrait la mettre à l'abri des effets de sens parasites. Loin de s'en désespérer il semble que Benveniste en joue; j'en donnerai un exemple que je me permettrai d'analyser rapidement: c'est un fragment d'un texte de 1954 (PLG I;12) où il somme les linguistes de se rappeler «que leur objet, la langue, est informé de signification, que c'est par là qu'il est structuré.»

A première lecture cette phrase paraît (m'avait paru, en tout cas) lumineuse: elle résume parfaitement la thèse saussurienne de la liaison signifiant / signifié,

en même temps qu'elle se fait injonction à décrire cette liaison. Mais, amenée à la traduire en anglais, j'ai été arrêtée par cet emploi de «informé». On peut toujours gloser *informé de signification* en renvoyant à la liaison saussurienne, mais on perd l'effet d'évidence produit par la formulation de Benveniste. Cet effet tient ici à l'emploi de *informer* qui fait passer du registre banal de la communication à un tout autre registre; alors que l'information, dans une situation ordinaire de communication, suppose un extérieur, interlocuteur ou machine:

J'ai été informé de la venue de Paul par Pierre / par un télégramme;

ici, par un coup de force grammatical qui passe d'abord inaperçu, on est dans l'ordre immanent de la langue, avec comme un écho de *la forme interne* de Humboldt: la langue contient la signification dans sa forme, elle est en quelque sorte «enceinte» de la signification².

Le coup de force grammatical est double:

1 *La langue* ou sa variante *l'objet*, terme abstrait, non affecté du trait sémantique + humain, est substituée au terme qui, dans la construction ordinaire de *informer*, réfère à une personne, celle qui est informée de quelque chose.

Je suis informée / la langue est informée

2 La préposition *de*, change de construction par rapport à la phrase ordinaire:

Je suis informée de sa venue

La langue est informée de signification/ * de la signification;

le déterminant disparaît dans le deuxième emploi en même temps que devient impossible la commutation du nom par une proposition en *que*:

Je suis informée qu'il viendra

* La langue est informée qu'elle signifie, que ça signifie

Cette différence formelle est corrélative d'une différence de sens: le premier *de* se glose *au sujet de*, le deuxième est équivalent de *par* et rappelle des constructions de *cause* ou d'*agent*: *une femme accablée d'ennuis, un homme pris de peur, un enfant aimé de sa mère...*

Ainsi, au prix d'une construction hardie (ce que Barthes appelait «tricher la langue»), Benveniste obtient un effet de condensation particulièrement significatif; dans sa brièveté, la phrase résume (métalinguistiquement) et met en œuvre (empiriquement) la thèse saussurienne de la forme et du sens; plus qu'elle ne

² Cette glose m'a été suggérée par J.J. Franckel.

l'expose elle l'actualise par l'énoncé lui-même; ce qui se donne comme métalangue joue des effets permis par la langue; la distinction langue / métalangue est brouillée.

A partir de là deux attitudes sont possibles: ou bien on juge que la démonstration (ou l'exposé théorique) est parasitée par la rhétorique et on va chercher ailleurs théorie et méthode plus rigoureuses – ce que font généralement les sémanticiens qui ne se soucient ni de Benveniste ni de Saussure; ou bien on court le risque de ce discours fragile et, dans une oscillation entre langue et métalangue, on tente de rendre sensible sur quelques points ce fameux «pouvoir signifiant». On s'aperçoit alors qu'un locuteur n'a même pas besoin de forcer la langue (de «tricher»), pour produire des effets de sens surprenants et que les énoncés les plus ordinaires, dont la forme se fait oublier jusqu'à la transparence, recèlent une potentialité signifiante que l'analyse peut rendre visible en dépliant la complexité des formes. Dans cette perspective, délibérément située hors des questions de référence et de vérité (ce qui reste pour beaucoup l'erreur de Saussure), j'ai tenté de décrire certaines unités lexicales dont quelque usage inattendu, et par là exhibant mieux sa signification, m'avait surprise.

Ainsi lorsque mon charcutier me déclara, parlant d'un apprenti qu'il allait renvoyer: «Il ne progresse pas il dégresse». Ravie de cette création linguistique, j'enregistrai cette opposition très significative des préfixes *pro-* et *dé-*; au-delà du calembour, ou lapsus, visiblement involontaire et resté inconscient, cette opposition me paraissait intéressante à retenir pour une présentation pédagogique des formations analogiques, du fameux schéma de la quatrième proportionnelle: *progresser: dégresser* sur le modèle de... mais de quoi au fait? On s'aperçoit vite que cette opposition ne fonctionne pas, ou plus, comme telle dans d'autres verbes dérivés: entre *procéder* et *décéder*, *protester* et *détester*, *prostituer* et *destituer*..., la relation, quand elle existe étymologiquement, est trop lointaine pour être sentie et comprise par un locuteur français contemporain. Or le sens de «Il ne progresse pas, il dégresse» était manifeste et sa force illocutionnaire certaine; d'ailleurs l'inspecteur du travail n'avait pas insisté devant cet argument. Pour rendre compte de cet effet de sens il fallait donc s'intéresser de plus près aux préfixes.

La valeur de *pro-* est celle, courante, qui apparaît dans *prolonger*, *procéder*, *provenir*..., continuation d'un procès dans un mouvement en avant. *Dé-* présente ici un sémantisme plus complexe; on retrouve la valeur latine de changement de place dans un mouvement plutôt descendant, valeur qui a disparu dans beaucoup de cas en français (*débattre*, *détailler*, *décrire*...) mais qui reste sensible dans une série très courante: *déplacer*, *défaire*, *démonter*.... On remarque que

dans cet emploi le préfixe a pris souvent, sous la pression peut-être de *défaire*, une connotation négative: *démolir*, *détruire*, *dégonfler*, *déglinguer*, *déboussoler*, *détraquer*..., valeur qui est également sensible dans des noms, que la dérivation y soit encore visible ou non: *désespoir*, *débris*, *détritus*, *déchet*...

Si l'échec de l'apprentissage est si parfaitement résumé dans l'opposition formelle d'un *pro-* conquérant et d'un *dé-* accablé, c'est évidemment sous les effets conjugués du contexte et du co-texte de cet énoncé: contexte d'une profession où la graisse constitue un élément important (et pas seulement pour *dégraisser*...), co-texte d'un discours sur l'apprentissage où insistait le mot *déchet* – cet apprenti, me disait le charcutier, était «un déchet de la scolarité obligatoire». Mais c'est bien l'usage le plus ordinaire de la langue qui a fourni au charcutier la potentialité signifiante de sa création verbale qui s'introduit tout naturellement, en dehors de toute raison étymologique, dans une série associative globalement négative: *déchet*, *défection*, *désarroi*, *détresse*, *désastre* et, pourquoi pas, *désert* contaminant *désir*.

Cette analyse trop rapide, un peu vagabonde (trois petites pages d'amusement pour clore un ensemble sur la *Reformulation*), ne prétend pas être très sérieuse. J'y reprends de Saussure, cependant, un thème important: le principe de la création analogique qui éclaire le fonctionnement ordinaire de la langue comme il explique certains des changements qui se produisent dans l'échange entre locuteurs:

L'analogie, prise en elle-même, n'est qu'un aspect du phénomène d'interprétation, une manifestation de l'activité générale qui distingue les unités pour les utiliser ensuite. Voilà pourquoi nous disons qu'elle est tout entière grammaticale et synchronique.(CLG 227.228).

Quant aux associations, parfois morphologiquement fantaisistes, que je m'autorise, elles me sont inspirées par le schéma bien connu de la «constellation» autour de *enseignement* qui termine le chapitre du *Cours* consacré aux axes syntagmatique et associatif, schéma repris dans le chapitre suivant, «Mécanisme de la langue», à propos des formes qui «flottent» autour de *défaire*. Je remplis ici quelques uns des pointillés et *etc.* que Saussure a laissé flotter:

Dans cette masse d'éléments dont nous disposons virtuellement, mais effectivement, dans ce trésor nous faisons des associations. (E/I;288)

On peut remarquer que Saussure, dans ce passage, fait curieusement voisiner *défaire* et *désireux*, sans se permettre évidemment de rapprocher leurs préfixes... Quand je suggère que cette ressemblance peut intervenir dans tel ou tel cas, je m'autorise d'une interprétation de l'apport de Saussure à une étude du

sens que je résumerai ainsi: le *Cours* distingue *valeur* et *signification*; ce qu'on peut analyser ce sont les valeurs, à saisir dans les combinaisons et les associations (les deux axes) où se réalise la liaison forme -sens (*défaire* par exemple par rapport à *refaire* et *détruire*...). Si dans les données de la parole, dans tel emploi particulier de *défaire*, seules certaines valeurs sont actualisées et donnent lieu à une description précise, éventuellement formalisable, les virtualités de la langue, les autres valeurs «flottant» dans la série indéfinie des rapports possibles, interviennent dans la signification, dans une mesure qu'on ne peut fixer; ici on touche les limites de la description strictement linguistique de la signification, mais celle-ci laisse un reste; c'est ce reste que formalisent en quelque sorte les pointillés, ouvrant à des compléments d'interprétation. Pour ceux qui sont affectés d'une troisième oreille un peu sensible c'est ce reste qui est d'abord entendu, à l'occasion d'un emploi bizarre ou inattendu, et c'est aussi ce qui invite à démarrer l'analyse.

Par exemple sur l'adverbe *encore*, un de ces mots du «discours» aux effets pragmatiques certains, dont la présence suffit à modifier sensiblement un énoncé. *Vous êtes encore là!* on le sent, ajoute quelque impatience à l'étonnement de *Vous êtes là!* et *Ecoutez-moi encore une minute!* rend plus acceptable l'injonction *Ecoutez-moi!* ...Je me suis intéressée à un de ces effets de sens qui m'est apparu à l'occasion d'un échange téléphonique: ne reconnaissant pas la voix de celle qui se présentait, je demande: «Est-ce que nous nous sommes rencontrés?»; elle me répond: «Non, pas encore.»; ce qui nous fit rire toutes les deux devant l'assurance sur l'avenir que supposait cet *encore*.

Cet adverbe a été beaucoup décrit dans la variété de ses emplois, mais aucune analyse, je m'en aperçus, ne mentionnait cette certitude, non dite et pourtant très claire, portée par *encore* dans les assertions d'un dialogue: quelque chose dure, souvent contre toute attente, mais il est certain que ce sera bientôt fini. D'où l'ambiguïté d'un compliment comme «Vous êtes encore belle!», qui disparaît dans «Vous êtes toujours belle!».

Par là s'expliquent certaines contraintes dans les combinaisons lexicales: on ne dira pas «il est encore vieux» ou «elle est encore grande» à côté de «il est encore jeune» et «elle est encore petite»; ce serait incompatible avec la certitude concernant l'avenir prévisible; on ne trouvera pas davantage *encore* dans des énoncés généraux du type «On a toujours besoin d'un plus petit que soi»; pour rendre sa présence acceptable il faudrait rétablir un énoncé particulier, produit dans l'interlocution: «Ah, tu vois, on a encore besoin d'un plus petit que soi!». C'est qu'avec *encore* il s'agit de la certitude subjective d'un locuteur, certitude que l'interlocuteur n'a plus qu'à partager ou contester.

J'ai trouvé dans les manuscrits de Saussure un exemple particulièrement intéressant de cet emploi: «Ce que Whitney disait le premier en 1867 n'est pas encore frappé de nullité en 1894, de l'aveu universel...». On peut supposer que si cette fameuse lettre d'hommage est restée inachevée, c'est qu'il aurait fallu préciser entre autres cet *encore*, qui laisse entendre que ce jugement ne sera pas toujours valable, est en passe de ne plus l'être...

J'achèverai sur un très bel exemple de M.Yourcenar dans les *Nouvelles orientales*: le très beau et très aimé prince Genghi, ne supportant pas de se voir vieillir, décide de se retirer dans un ermitage; traversant une dernière fois la ville il entend les remarques attristées des femmes:

Elles chuchotaient sur son passage que le prince Genghi était encore très beau, ce qui prouva, un fois de plus, au prince qu'il était grand temps de partir.

Dans ce type d'analyse j'ai expérimenté sans cesse l'interdépendance du lexique et de la grammaire, que Saussure, on se le rappelle, refusait de séparer:

L'interpénétration de la morphologie, de la syntaxe et de la lexicologie s'explique par la nature au fond identique de tous les faits de synchronie (CLG 187)

ce que tous les cahiers complètent:

C'est la différence qui rend significatif et c'est la signification qui crée les différences (E.I.307).

Je ne peux développer davantage pour tenter de vous faire partager les surprises que réserve ce genre de travail sur la langue; il ne s'agit, je l'ai dit, que de vignettes sans prétention scientifique, visant à éveiller l'attention et l'amour, en quelque sorte désintéressé, de la langue ordinaire. Peut-être n'aurais-je jamais eu l'idée de m'y exercer si je n'avais pas d'abord perçu cette passion chez Saussure parlant de son «objet»; on sait que, dans la tradition classique française, ce terme désigne ce que la passion vise sans pouvoir jamais l'atteindre vraiment; c'est «ce à quoi, dit Descartes, l'âme cherche à se joindre de volonté»; ou encore ce que Pascal désigne lorsqu'il affirme: «Faute de vrais objets ils s'attachent aux faux». On trouve encore un écho de cet usage classique dans la question de J.-C. Milner: «Que faut-il que soit une langue pour qu'on puisse en désigner aussi bien l'objet d'une science que l'objet d'un amour?» (1978;25)³.

³ J.-C. Milner, *L'amour de la langue*, éd. du Seuil, Paris, 1978.

A la différence de Milner je ne vise pas la «science», sans pour autant rester dans la naïveté du seul plaisir empirique d'entendre et de lire. Dans le trajet (idéal ?) qu'Antoine Culioli⁴ assigne au linguiste, passer «de l'empirique au formel», je m'arrête à un premier repérage dans ce qu'il fait apparaître mieux que quiconque et qu'il appelle «le chatolement de la diversité»; je laisse à d'autres l'étape du «travail théorique qui va fonder et construire le formel» (45), ce qui était, bien entendu le désir de Benveniste et de Saussure. C'est sur cette visée (cette illusion ?) que je me sépare d'eux.

Adresse de l'auteur:
Claudine NORMAND
25, rue Francklin
F-92600 Asnières
normand.claudine@wanadoo.fr

⁴ A. Culioli, *Pour une linguistique de l'énonciation. Opérations et représentations*, tome I, éd. Ophrys, Paris, 1990.

François Rastier

DU SIGNE AUX PLANS DU LANGAGE

I. Introduction

On a dépassé les simplifications des rédacteurs du *Cours de linguistique générale* (désormais *CLG*). L'histoire du saussurisme se confond d'ailleurs avec ce dépassement, et les auteurs les plus remarquables, Hjelmslev notamment, ont su développer à partir du *CLG* des hypothèses très proches de celles que l'on découvre à présent dans les écrits posthumes de Saussure.

1. *Rompre avec l'ontologie*

Alors que les théories occidentales de la signification ont toujours été gagées sur la représentation linguistique de l'Être, par deux mouvements convergents Saussure en détache le signifié, ouvrant ainsi la possibilité d'une sémantique autonome. D'une part, il rompt avec le substantialisme ontologique de tradition aristotélicienne: «Nous tendons perpétuellement à convertir par la pensée en substance les actions diverses que nécessite le langage [...] – Il n'y aura point à admettre de substance fondamentale, recevant ensuite des attributs»¹. D'autre

¹ *ELG*, XXIV Index. J'abrège par *ELG* les *Ecrits de linguistique générale*, à paraître chez Gallimard sous la responsabilité de Simon Bouquet et Rudolf Engler.

part, rompant avec la tradition dualiste qui sépare la pensée du langage, il rapatrie le signifié dans les langues, ou ne le considère que là: «Ce qui n'existe pas, ce sont a) les significations, les idées, les catégories grammaticales hors des signes; elles existent peut-être extérieurement *au domaine linguistique*; c'est une question très douteuse, à examiner en tous cas par d'autres que le linguiste»².

Quelques considérations de sémiotique graphique nous aideront à retracer les conséquences de la rupture ontologique sur la conception même du signe linguistique. Dans le *CLG*, le signe linguistique est figuré par une ellipse divisée dans sa largeur par une ligne horizontale (cf. 1972, p. 99). Cette ellipse devenue canonique a naturellement une histoire et dérive sans doute de la forme circulaire que l'on attribuait au concept. Les planches des ouvrages de sémiotique classique, comme ceux de Pacius, ou de Jean de Saint Thomas, le figurent toujours ainsi, sans doute parce que la forme circulaire a depuis Parménide toujours été attribuée à l'Être.

Pour créer l'Être, Parménide, dans le huitième fragment (v. 3-6, et v. 26-34), le décrit par des prédicats d'invariabilité (sans commencement ni fin, naissance ni perte) et immobile «dans la limite de larges liens [...] car la nécessité puissante le tient dans les liens de la limite qui l'enclôt tout autour». L'inclusion périphérique prépare l'image de la sphère, v. 43-44: «ressemblant à la masse d'une sphère bien ronde, du centre déployant une force égale en tout sens» [trad. B. Cassin]. On trouvait cette image chez Xénophane, on la retrouvera chez Empédocle avec le *Sphairos*, chez Platon, chez Simplicius avec la vérité «bien ronde», chez Leibnitz avec la monade, et même dans la «boule topologique» de l'ontologie thomienne: sa fortune tient à ce qu'elle concorde à merveille avec l'invariabilité et l'isonomie de l'Être.

Bref, la figure graphique du signe a sans doute hérité sa rotondité du concept – qui elle-même représentait celle de l'Être. Mais voici que dans le *CLG* cette monade sémiotique s'aplatit et se clive. L'aplatissement présage peut-être son ouverture vers les signes voisins (cf. *infra*). Malgré la fin du dualisme et le rapatriement du signifié dans les langues, le clivage témoigne sans doute encore de la disparate ontologique entre le signifié (qui appartient encore à l'ordre intelligible) et le signifiant (qui relève encore de l'ordre sensible, bien que l'image acoustique soit *cosa mentale*). La position respective du signifiant et du signifié s'accorde d'ailleurs avec cette hypothèse: en bas la matière, en haut l'esprit.

La rupture avec la tradition reste cependant fort nette. Dans le modèle logique aristotélicien, le signe (la *phonê*) et le concept étaient séparés par leur

² *ELG*, XX.

appartenance à deux niveaux de réalité (extérieure vs intérieure, physique vs mentale). D'autre part, dans le modèle rhétorique / herméneutique de tradition augustinienne, celui de l'indice, le signe antécédent était séparé dans le temps du terme conséquent duquel on inférait son sens. Ces deux séparations ne sont plus ici de mise, car les deux plans de la réalité sémiotique, distingués graphiquement par une ligne ténue, se trouvent indissolublement liés.

Malgré sa simplicité didactique (ou peut-être grâce à elle), le modèle saussurien du signe a gardé une portée épistémologique considérable, car il dépassait l'alternative millénaire entre les modèles de la signification aristotélien et augustinien, sur lesquels se reposent encore la philosophie analytique et les sciences cognitives. On trouve cependant dans les inédits de Saussure des propositions qui limitent son importance, et peut-être le dépassent voire le périment. Elles intéressent le régime de la contextualité et le problème de la correspondance entre les deux plans du langage.

2. *L'unité contradictoire des plans du langage*

En unissant dans une même figure fermée le signifiant sensible et le signifié intelligible, la sémiotique saussurienne provoque une double rupture avec l'ontologie. Alors que la tradition sémiotique, fondamentalement dualiste, séparait le sensible de l'intelligible et découplait le signe matériel du signifié, on peut faire l'hypothèse que la perception des deux plans du langage obéit aux mêmes principes, car la perception obéit à des principes généraux de construction, reconnaissance et interprétation de formes, comme la psychologie de la *Gestalt* l'a naguère amplement montré. Or le signifiant est une forme, ou du moins sa perception a évidemment pour effet d'extraire dans les variations explétives du signal physique les invariants formels qui font l'objet de la phonologie. Certes, si l'on convient que le signifiant fait l'objet d'une perception, il reste à établir qu'il en va de même pour le signifié, et nous avons proposé des arguments dans ce sens en étudiant la perception sémantique (cf. l'auteur, 1991, ch. VII). L'enjeu de l'unification des deux plans du langage n'est pas mince, car le lien entre le sensible et l'intelligible a toujours fait mystère, puisque ces deux ordres, dans la tradition platonicienne reprise par la théologie chrétienne, ont toujours été conçus comme séparés – sinon précisément dans une Incarnation.

Les deux solutions marquantes à cette contradiction ont été la théorie de la participation et celle du schématisme. La première, développée dans le néoplatonisme depuis Plotin, affirme que la matière est partout en contact avec l'idée – ce qui justifie la splendeur du manifeste. Dans le modèle du signe que présente le *CLG*, la ligne qui sépare le signifiant du signifié peut figurer aussi leur

contact; et l'on pourrait interpréter les recherches de Saussure sur le vers saturnien comme une recherche sur l'unité entre les deux plans du texte, sinon du langage. A la théorie de la participation, la théorie kantienne du schématisme substitue la médiation de figures imaginaires, intermédiaires entre l'intelligible pur et le sensible. En persiflant quelque peu, on pourrait dire qu'ils jouent un rôle analogue à celui des anges dans ce que Henry Corbin nommait le *monde imaginal*, intermédiaire entre le monde divin et le monde humain. Les schèmes kantien ont eu une longue postérité, car par l'intermédiaire notamment de Bartlett, ils ont donné naissance aux *schemata*, *frames* et prototypes qui pullulent jusqu'à nos jours dans les recherches cognitives – et notamment en sémantique; ainsi assimiler les signifiés linguistiques à des prototypes conceptuels permet de pérenniser sinon de sauver le dualisme traditionnel³.

Saussure, décidément, a rendu impossible la confusion entre signifiés et représentations; on peut conserver l'idée d'une médiation, comme dans la théorie du schématisme, mais à un autre niveau de complexité: ce n'est pas le signifié qui effectue une médiation, mais le niveau sémiotique dans son ensemble. On peut retenir en effet que le sémiotique tout entier assure chez l'homme une fonction médiatrice entre le monde des (re)présentations et le monde physique⁴. La distinction entre les deux plans du langage ne serait alors qu'une image «en abyme» de la division entre le présentationnel et le physique – et non plus une opposition, au sein même du langage, entre ces deux mondes.

La réduction du clivage ontologique – que nous figurerons désormais par de simples pointillés séparant le plan du signifié et celui du signifiant – conduit à deux conséquences majeures: elle ouvre le signe sur ses contextes (et par là sur le texte et l'intertexte); elle rend concevables les passages entre les deux plans que mettent en œuvre les parcours interprétatifs – et elle dépasse ainsi le constat que ces deux plans se présupposent réciproquement⁵.

³ Le seul auteur en sémantique cognitive classique à mentionner Saussure, Langacker, s'appuie sur le fait que le *CLG*, dans une première approximation (p. 99), figure le signifié du mot *arbre* par l'image d'un arbre, pour assimiler le signifié à une représentation mentale: c'est évidemment une lecture régressive de Saussure.

⁴ On peut citer en exemple les contraintes que les signifiés exercent sur la formation des images mentales (cf. l'auteur, 1991, ch. VII).

⁵ Nous avons d'ailleurs à diverses reprises étudié les régimes communs ou analogues au plan du signifiant et au plan du signifié: la prosodie, les rythmes sémantiques, la perception sémantique. Au delà, pour rendre compte de l'incidence du sémiotique sur le présentationnel, il faudrait étudier le traitement perceptif des images mentales (signifiés éidétiques), et les contraintes sémantiques sur la formation des images mentales.

3. *L'interprétation comme au-delà du signe*

La sémiotique présaussurienne, qui s'est poursuivie dans le positivisme logique, a toujours séparé le signe et sa signification, placée dans un concept (ou un référent, selon la théorie carnapienne de la dénotation directe). Corrélativement, elle a toujours tenté de réduire la disparate ontologique entre le signe et ce qu'il représente, en recherchant entre ces deux instances une analogie justificatrice (l'*homoïoma* aristotélicienne, l'orthonymie stoïcienne, la *propriété* classique, l'univocité terminologique, etc.). Poursuivant le même objectif, la théorie *l'interprétation syntaxique* en fait un simple transcodage: on fait correspondre à une expression d'un langage une expression dans un autre langage. A ce double régime de la séparation et de l'analogie, le saussurisme substitue une unité non concordante: Hjelmslev affirme ainsi que les deux plans du langage connaissent les mêmes principes structuraux sans pour autant se correspondre terme à terme.

Au problème de la correspondance entre les deux faces du signe se substitue donc celui du rapport entre les plans du langage, qui dépend des structures textuelles et de leur interprétation – soit, en dernière analyse, d'une poétique et d'une herméneutique. Alors que l'interprétation syntaxique restait fondée sur l'équivalence stricte entre expressions⁶, l'interprétation, dans l'acception herméneutique, n'est «diabolique» que dans la mesure où elle est fondée sur la reconnaissance d'une altérité. Cette reconnaissance fonde la sémantique différentielle, car elle donne le moyen de faire advenir la différence comme altérité qualifiée, et de passer ainsi de la multiplicité infinie des contradictoires (*a vs non a*) à l'unicité du contraire (*a vs b*). Le principe saussurien, clairement explicité par Hjelmslev, de la non-conformité des plans du langage a de grandes conséquences, car il ne fait plus de la correspondance voire de l'analogie entre les parties ou les faces du signe la condition de la sémosis. Ainsi, le principe différentiel conduit à ne plus reconnaître de signes autonomes qui préexisteraient à leur combinaison: «Il n'y a dans la langue ni *signes*, ni significations, mais des DIFFÉRENCES de signes et des DIFFÉRENCES de significations: lesquelles 1° n'existent les unes absolument que par les autres, (dans les deux sens), et sont donc inséparables et solidaires; mais 2° n'arrivent à se correspondre directement»⁷.

⁶ Plus généralement, toute la tradition ontologique privilégie l'identité (le *A est A* leibnizien) comme fondement tautologique de la vérité, et diverses formes de la fusion (inclusion, subsumption, etc.) comme la réduction de la diversité phénoménale dans l'isonomie ontologique. La problématique de l'identité, affaiblie en équivalence floue, s'étend aujourd'hui aux prototypes et aux «airs de famille».

⁷ *ELG*, XVIII Ne pas sacrifier: Lot I, ft-1. [N. B.: *Signe* est employé ici au sens ordinaire de signifiant].

Dès lors, le signe n'est plus qu'un moment stabilisé de l'interprétation, et un parcours interprétatif peut «aller» d'un signifié à un autre, sans passer par le signifiant, même zéro, celui-ci jouant alors le rôle d'interprétant et servant simplement à «vérifier» des attentes (cf. *infra*, 3.3).

II. Vers un modèle textuel du signe

1. *Sortir de la solitude du signe*

Rappelons les trois principales conceptions relationnelles du signe⁸. (i) Le signe comme *poste d'une structure* garde une définition statique et reste équivoque, dès lors que les structures des deux plans du langage ne se correspondent pas terme à terme. (ii) Le signe comme *point d'un réseau* se définit au sein d'une structure relationnelle ouverte – si le réseau est extensible. On peut concevoir les réseaux soit de façon statique, comme les réseaux sémantiques de l'Intelligence artificielle orthodoxe (cf. l'auteur, 1991, ch. IV), soit de façon dynamique, comme ils le sont dans le paradigme pré-connexionniste de Collins et Loftus (1975): les nœuds des réseaux, définis comme des neurones formels, sont des lieux de réception, de traitement et de propagation d'activations (et d'inhibitions). (iii) Enfin, concevoir le signe comme *moment d'un parcours* conduit à réaffirmer le primat du global (le texte), sur le local (le signe). Ce principe herméneutique général se spécifie ainsi sur le mode philologique: l'identification du signe dépend de la lecture en cours, et la lecture modifie le texte, comme l'attestent diversement tant les méprises que les amendements (les *leçons* philologiques sont des réécritures de mots ou passages jugés, souvent à bon droit, corrompus). Dans cette perspective, la structure du texte est constituée par les invariants des parcours interprétatifs, que l'on objective en les considérant comme des contraintes pérennes.

2. *Le kénôme et le sème associatif: vers un modèle contextuel du signe*

La nécessaire reconception du signe peut s'appuyer sur ce passage de Saussure: «(...) vous n'avez plus le droit de diviser, et d'admettre d'un côté le mot, de l'autre sa signification. Cela fait tout un. – Vous pouvez seulement constater le kénôme \cap et le sème associatif \supseteq » (*ELG*, § Kénôme; le mot *kénôme* – sans doute de *kénos*, vide – rompt avec l'ontologie du plein que manifestait la

⁸ Oublions désormais la *monade* (de Plotin aux lectures scolaires du *CLG*); oublions *a fortiori* le signe adamique (cf. la thèse de Peirce que l'homme est un signe, «le plus parfait de tous», c'est-à-dire une sorte de colophon qui désigne Dieu).

monade sémiotique; par *sème associatif*, il convient d'entendre le signe linguistique contextuellement défini).

Un nouveau recours à la sémiotique visuelle permettra peut-être d'interpréter la forme graphique de ces figures. Le *kénôme* (\cap) représente, dans une perspective onomasiologique (allant donc du signifié vers le signifiant), le signifié ouvert vers des signifiants indéterminés. On remarque en outre que la représentation graphique ne figure pas de séparation entre signifiant et signifié: cela «fait tout un».

Quant au *sème associatif* ($\supset\subset$), sa figure s'oppose en tous points à la monade du *CLG*. La distinction haut / bas le cède à l'opposition droite / gauche, qui figure les contextes précédent et suivant. Par ailleurs, en rupture avec les formes rondes de l'ontologie identitaire de tradition parménidienne, ses formes sont concaves et non convexes, et traduisent ainsi graphiquement l'ontologie négative de la différence. Ces deux cavités se différencient par leur orientation spatio-temporelle vers l'avant et l'après – et non plus par l'opposition haut / bas, qui figurait entre les deux faces du signe saussurien de la vulgate la différence ontologique entre matière et esprit ou entre langage et pensée.

Nous allons préciser comment ce vide ontologique et cette ouverture permettent de passer du modèle logico-grammatical du signe à la théorie textuelle de l'interprétation. Nous conserverons le terme de *kénôme*, pour désigner le signe ainsi conçu, en l'opposant implicitement au *plérôme* de la monade traditionnelle en sémiotique.

3. *Le modèle textuel du signe*

En guise de conciliation, on pourrait suggérer que l'*identité* du signe reste définie par le rapport haut / bas de la sémosis classique, qui reste problématique, car dépourvue d'univocité; mais que sa *valeur* – différentielle, tant au plan du signifié qu'à celui du signifiant – reste déterminée par son rapport avec les contextes droit et gauche dans lesquels il apparaît. Cette conciliation temporaire n'oblitére pas la nécessité de redéfinir l'unité locale selon la problématique interprétative – que ce soit un signe, une phrase, ou par exemple un paragraphe.

a) *Le passage*

Au plan du signifiant, le *kénôme* est un *passage* – entre deux blancs, s'il s'agit d'une chaîne de caractères; entre deux pauses ou ponctuations, s'il s'agit par exemple d'une période. Ce passage peut renvoyer aux étendues connexes, par exemple par des règles d'isophonie ou de concordance de morphèmes.

Au plan du signifié, c'est un *fragment*: il pointe donc vers ses contextes gauche et droit, proche et lointain. Cela vaut pour le sémème comme pour le contenu du syntagme ou de la période – malgré la tradition logique qui voudrait que la proposition soit close sur elle-même. On peut ainsi substituer à la monade sémiotique cette figure du *passage*:

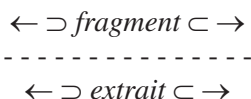


Figure 1: Le passage

On distinguera l'*incidence* de l'extrait et la *portée* du fragment. Un extrait peut être conventionnellement isolé, car les structures de l'expression relèvent pour l'essentiel de la mésolinguistique. En revanche, un fragment ne peut l'être, car les structures du contenu sont macrolinguistiques⁹.

Si l'on maintient le vœu de pouvoir opérer sur des unités minimales, on observe que la sélection d'un passage, et *a fortiori* l'isolation d'un «signe» exigent deux opérations: faire l'hypothèse qu'à un extrait minimal correspond un fragment, de façon à pouvoir les isoler; puis, en les décontextualisant, leur assigner un rapport terme à terme entre signification et expression qui littéralise la première et fixe la seconde¹⁰.

Le concept apparemment anodin de *passage* reste l'un des plus éprouvés de l'herméneutique, comme l'atteste par exemple la théorie des passages parallèles chez Hillel l'Ancien. Un passage suppose une sélection, et donc un point de vue; établies par décision de méthode, ses frontières sont donc toutes relatives et naturellement révisables. Aussi, les relations qui le caractérisent, une fois qu'on l'a isolé, jouissent d'un empan qui varie avec le propos même de l'interprétation, tant pour ce qui concerne la portée que l'incidence.

⁹ On pourrait même soutenir le paradoxe qu'un texte demeure un fragment dans la mesure où il pointe vers un intertexte.

¹⁰ Ainsi la commutation s'appuie sur le fait que certains signes, comme les affixes, restent peu sensibles au contexte car ils sont très intégrés. Sans revenir ici sur le problème de la commutation et les antinomies qu'il suscite (cf. l'auteur, 1987, ch. III), on se trouve cependant devant une aporie: si l'on peut isoler un morphème, on ne peut lui affecter une signification; si l'on peut isoler une signification, on ne peut lui assigner une expression et une seule. Cela vaut *a fortiori* pour les combinaisons de morphèmes que sont les lexies, et qui n'obéissent pas à la loi logico-grammaticale de la compositionnalité. Enfin la commutation d'unités plus étendues, comme la période ou le chapitre, prévue par Hjelmslev, pose des problèmes encore plus épineux.

Cette conception sélective du passage résulte directement de la problématique interprétative: il s'y définit tout à la fois comme un *lieu* du texte et comme un *moment* d'un parcours, qui le choisit et l'isole. Cette situation, moins paradoxale qu'il ne semble, reste commune dans les sciences de la culture: les données sont ce qu'on se donne, car rien ne s'impose et l'on choisit toujours¹¹.

Les conséquences de cette redéfinition de l'unité linguistique sont multiples et intéressent tant le statut du lexique que celui du texte. Ainsi, un mot même est un passage: son expression est un extrait d'un texte; son contenu, un fragment d'un mythe. Quant au texte, comme le remarque Pincemin: «La mise au point d'un codage (statique) du texte ne résout pas la question de la définition de passages, à savoir des zones qui se détachent dans un certain contexte, ou selon une certaine perspective, mais qu'il n'y aurait pas lieu de définir *a priori* (l'inventaire des passages potentiels serait d'ailleurs toujours inachevé). Les modes de formation des passages, et l'incidence de la structure apparente du texte sur leur constitution, sont des aspects essentiels et encore peu explorés» (texte inédit, communication personnelle).

Les stratégies de sélection des passages diffèrent bien entendu selon les modes d'interprétation. Par exemple, l'interprétation grammaticale va réduire au maximum la taille des passages et privilégier les passages contigus; autre forme d'interprétation, la lecture littéraire de type universitaire choisit en revanche des passages plus étendus. Si chaque mode d'interprétation privilégie des lieux du texte et des moments du parcours, introduire ces inégalités qualitatives reste légitime. Certes, pour ses besoins normatifs, la problématique logico-grammaticale postule une uniformité et une isonomie générales, auxquelles la problématique rhétorique / herméneutique oppose des moments singuliers: points de connexion entre isotopies, points de basculement de l'argumentation et de la succession des «faits», ruptures de «points de vues», tous ces moments correspondent à la fois à des points caractéristiques des formes textuelles et à des gestes qualifiés du producteur ou de l'interprète.

Comme les unités dépendent des parcours les actualisent, les modélisations du texte doivent en tenir compte. Or, la modélisation *immanentiste* de la sémiotique classique se résume à établir ou reconnaître des relations ou fonctions (dans la théorie de Hjelmslev), sans garder mémoire de leur établissement: les structures textuelles sont alors conçues comme des formes stables, objectivées, catégorisées selon les techniques éprouvées de la méthodologie logico-grammaticale.

¹¹ On sait d'ailleurs le caractère sélectif de toute perception.

Le texte est conçu comme un ensemble empirique que la description décompose en ses éléments, alors qu'un récit, par exemple, peut ménager plusieurs versions internes légitimes selon les choix axiologiques de l'interprète (cf. l'auteur, 1989, II, ch. 5). Se surimposant à ce type de description, ou le supplantant, la problématique rhétorique / herméneutique considère que les structures ne sont plus des formations ontologiques stables, mais des lieux et moments de parcours productifs et interprétatifs. Leur objectivité tient aux consensus de lecture.

b) *Vers un modèle plat de l'énonciation*

En finir avec le signe isolé, c'est en finir avec la sémiotique «verticale», celle qui relie le signe au concept, et / ou à l'objet, voire le signifiant au signifié. On y parvient en appliquant le principe différentiel à la syntagmatique, d'où une sémiotique «horizontale», qui lie tout signe à ses voisins: c'est celle d'une linguistique de la parole, c'est-à-dire des textes oraux ou écrits. Les oppositions «en langue» revêtent alors le statut de reconstructions hypothétiques établies à partir des différences observées dans la «parole». Ainsi, nous avons conclu jadis que les sèmes génériques ne préexistent pas à l'isotopie, mais sont manifestés par son établissement. D'où la thèse que la valeur des signes ne se définit qu'en contexte – ce qu'on appelle valeur en langue ne serait alors qu'une reconstruction normative à partir de contextes préférentiels, comme celui de l'antonyme.

Cette conception de l'unité linguistique intéresse le problème de l'énonciation. En proposant un modèle *plat*, nous la concevons non plus comme un transit de la pensée vers le langage, mais comme une action qui à tout le moins permet de passer d'un signe à celui qui le suit, et en somme de produire un passage à partir d'un passage précédent. Cela témoigne certes d'une activité de la pensée, mais ce n'en est pas simplement une expression, c'est une action de transformation du sémiotique, qui met évidemment en jeu des perceptions et des représentations, mais ne s'y résume pas. A l'objection régressive: «D'où vient le premier signe?», je répondrais qu'il est toujours déjà donné, fût-ce par reprise de pratiques antérieures. Toute production sémiotique, même créatrice, a en effet la dimension d'une reprise, voire d'une réponse.

Nous pouvons à présent préciser la notion de parcours. Si tout parcours suppose un agent et un espace-temps, aucun de ces deux facteurs ne suffit à le définir: on ne peut résumer l'agent à une intentionnalité, ni l'espace-temps au site de relations objectives, indépendantes de leur *scanning*, comme on le fait en sémantique cognitive. Ni visée phénoménologique, ni relation grammaticale, le par-

cours productif ou interprétatif concrétise le mode particulier de l'objet dans les sciences de la culture, où il n'est séparé de l'observateur que par la distance critique que celui-ci instaure.

Toute action productive et interprétative relève d'une pratique; elle peut être ainsi vécue par le locuteur/auteur comme par l'interprète comme un engagement dont il a à répondre: en l'effectuant, il concilie le principe de réalité linguistique et le principe de félicité pratique. On peut cependant éluder, méthodologiquement parlant, la question du sujet, car le sujet philosophique ou psychologique relève de la sphère des représentations et nous étudions la sphère sémiotique. Nous souhaitons simplement y introduire une dimension praxéologique, en engageant une rupture avec l'ontologie (une dé-ontologie), mais sans avoir pour autant à développer une éthique. L'action linguistique, par la rencontre inouïe ou inédite d'un fragment et d'un extrait, crée l'évènement productif ou interprétatif. Cette rencontre fait date, ou du moins crée une irréversibilité. C'est en quoi l'évènement de parole est créateur de langue.

4. *Les deux signes et les deux plans*

Outre que la symétrie et l'équilibre apparent du signe saussurien du *CLG* ne sont que des leurres, les relations contextuelles entre signes ne déterminent pas moins le sens que les relations internes au signe considéré isolément. Mieux, on pourrait formuler l'hypothèse que la sémosis classique, définie par ces relations internes entre faces du signe, reste surdéterminée par des relations contextuelles, tant homoplans qu'hétéroplans. En effet, du principe différentiel découle que toute définition d'unité est relationnelle, et Saussure affirme: «Une des conséquences de ce fait est qu'on ne peut jamais considérer une unité linguistique quelconque (dans la perspective par époque) qu'en faisant intervenir, explicitement ou implicitement, au strict minimum quatre termes: 1° le signe dont on s'occupe 2° un autre signe différent 3° une partie (qui sera toujours beaucoup [plus] petite qu'une [?]) de ce qui est contenu 4° une partie également très petite)»¹². Sans prétendre élucider complètement ce propos elliptique, détaillons à titre d'illustration – personnelle – les trois passages fondamentaux de signe à signe, formes élémentaires des parcours productifs et interprétatifs. Considérons deux signes 1 et 2, en notant *Sa* et *Sé* le signifiant et le signifié. Ces parcours se regroupent en trois paires:

¹² *ELG*, XX Résumés. [a] A noter. Lot II, suite de XI: Vie de la langue. [N. B.: Je rétablis les graphies ordinaires].

- a) La sémosis (au sens «classique» de relation entre les deux faces du signe, ou plus correctement les deux plans du langage) comprend deux passages.
- (i) Le passage $Sa_1 \rightarrow Sé_1$ selon modèle empiriste classique, qui veut que «l'espèce ingérée par les sens» fasse venir à l'esprit «quelque autre chose» (saint Augustin, *De doctrina christiana*, I, 2).
 - (ii) Le passage inverse $Sé_1 \rightarrow Sa_1$ est attesté quand par exemple on entend ce que l'on s'attend à entendre, alors même qu'un autre son a été prononcé. Et méthodologiquement, le concept de *signifiant zéro* exprime le même type de passage du signifié au signifiant¹³.
- b) Deux types de contextualité s'établissent à l'intérieur d'un même plan (on peut les dire *homoplanes*).
- (i) Le parcours $Sé_1 \rightarrow Sé_2$ reconnaît une différence, ou établit soit une isotopie élémentaire, soit une afférence par propagation de sème. Le phénomène de l'afférence est maintenu largement reconnu par des auteurs divers (Pustejovsky l'a ainsi intégré récemment à sa théorie du lexique). Plus généralement, en psycholinguistique, les expériences d'amorçage (*priming*) conduites depuis un siècle attestent massivement du caractère sémantique des associations entre mot-source et mot-cible.
 - (ii) Le parcours $Sa_1 \rightarrow Sa_2$ permet une modification phonétique contextuelle (ex. liaison): dans chaque langue, on relève ainsi des variations phonétiques régulières où les contextes gauche et / ou droit du phonème influent sur sa réalisation. Aux paliers supérieurs, on relève des isopho-

¹³ Sur le signifiant zéro, cf. Lemaréchal, 1997. La *sémosis*, ou relation fondamentale qui unit les deux faces du signe, doit être rapportée aux deux plans du signifiant et de des textes et des autres performances sémiotiques, et non plus définie comme une relation entre le signifiant et le signifié du signe. D'autre part, elle ne peut être définie par une relation logique simplement formulable, comme l'inférence dans la tradition intentionnaliste, ou la présupposition réciproque dans la tradition structuraliste. Ensuite, le signifiant n'en est pas le point de départ, car il a lui-même à être reconnu. Enfin, la sémosis ne peut être fixée que comme résultat de l'interprétation, non comme son départ. L'identification des signifiants semble un des points d'entrée dans le parcours interprétatif, mais elle est précédée par les attentes et présomptions que définissent le contrat propre au genre textuel de la pratique en cours; aussi semble-t-elle également un point de retour. Redéfinir ainsi la sémosis la rapporte nécessairement au concept de parcours interprétatif. En d'autres termes, le sens n'est pas donné par un codage préalable qui associerait strictement des signifiants et des signifiés: il est produit dans des parcours qui discrétisent et unissent des signifiés entre eux, en passant par des signifiants (nous avons repris dans cette note des éléments de l'auteur, 1997; pour un développement sur la sémosis textuelle, cf. Rastier, 2001, ch. VIII).

nies (assonance, allitération), ou allophonies (contrastes significatifs). Les recherches saussuriennes sur les «anagrammes» ont tenté de trouver des règles aux phénomènes d'isophonie¹⁴.

- c) Les deux types de contextualité hétéroplane rompent avec la séparation postulée des deux plans du langage.
- (i) Le parcours $Sa_1 \rightarrow Sé_2$ désambiguïse un signifié par le signifiant voisin.
 - (ii) Le parcours converse $Sé_1 \rightarrow Sa_2$ attribue une signification au signifiant voisin, par exemple dans le cas d'une rime. L'amorçage fournit de nombreux exemples de ces parcours: amorçage du son d'un item par le sens d'un autre, ou inversement, voire amorçage réciproque¹⁵. Ces parcours valent tout aussi bien pour les tâches de production que pour celles d'interprétation. Soit, schématiquement:

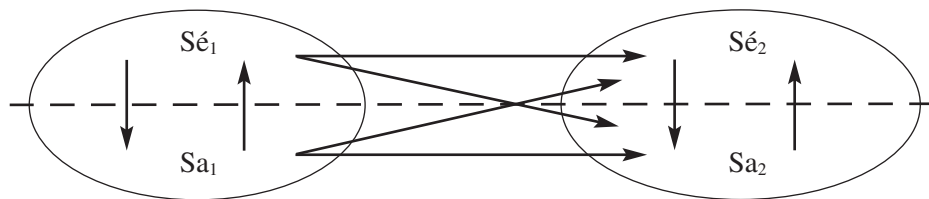


Figure 2: Les parcours productifs et interprétatifs élémentaires

En somme, nous complétons le modèle traditionnel de la sémiosis, inférence d'un signifiant vers son signifié, en soulignant que les relations constitutives du sens comme parcours vont de signifié en signifié, aussi bien que du signifié vers le signifiant.

Le sens consiste pour l'essentiel en un réseau des relations entre signifiés au sein du texte¹⁶ – et dans cette perspective, les signifiants peuvent être considé-

¹⁴ Les isophonies relèvent de lois générales perceptives de similarité et de bonne continuation. Comme toutes les lois perceptives, elles sont exploitées par les arts du langage (cf. l'auteur, 1972, pp. 102-105). Avec les convertisseurs graphèmes-phonèmes, on peut maintenant vérifier expérimentalement les hypothèses sur la significativité des isophonies (cf. Beaudouin, 2000, ch. VIII).

¹⁵ Aïchah Rouibah (1994) a montré que les deux parcours peuvent se combiner, et l'amorçage phonétique favoriser l'amorçage sémantique.

¹⁶ Nous étendons au texte la problématique saussurienne de la valeur, fondement de la sémantique différentielle. Quant au primat du sémantique, il n'est pour nous qu'une hypothèse de travail.

rés comme des *interprétants* qui permettent de construire certaines de ces relations. Elles demeurent de type perceptif: estimation de similarité, reconnaissance de forme, catégorisation¹⁷.

Nous estimons qu'il est impossible de postuler deux parcours interprétatifs parallèles ou successifs, comme le fait en psycholinguistique le cognitivisme fodorien. Le «parcours des signifiés» est inséparable du «parcours des signifiants», car les relations homoplantes et hétéroplanes se conditionnent mutuellement. Ainsi, à la production comme passage de la pensée au langage, et à l'interprétation comme passage inverse, nous substituons un modèle commun de constitution et de parcours des formes. Au rapport pensée-langage est remplacé par le rapport entre le plan du signifiant et celui du signifié¹⁸. Le signifié peut avoir la prééminence, ou en d'autres termes les processus principalement descendants de la perception sémantique peuvent l'emporter sur les processus principalement ascendants de la perception phonétique ou graphique; il reste que la prééminence d'un des deux plans n'est pas fixée *a priori*, mais dépend du moment du texte et de la tâche en cours.

5. *Les quatre strates*

Par les distinctions entre concept et signifié, son et image acoustique, Saussure a inauguré une lignée de distinctions, sur lesquelles il faut revenir. Elles intéressent chez Hjelmslev le rapport entre forme et substance, que l'opposition entre la conception pragoise et la conception danoise de l'unité sémantique minimale permet d'illustrer: alors que Hjelmslev ne considère que des figures abstraites de contenu, et renvoie à un autre niveau d'analyse sinon à d'autres disciplines la sémantique même, le cercle linguistique de Prague considère les sèmes comme des unités sémantiques de plein droit.

Hors de la tradition aristotélicienne qui opposait forme et substance, et qui a perdu toute consistance épistémologique (cf. l'auteur, 1985), il semble que cette opposition reflète celle de deux problématiques complémentaires ou contradictoires. La problématique logico-grammaticale prend le parti de la forme, et renvoie le problème de sa significativité à une ontologie: Hjelmslev affirme ainsi que le niveau ultime de la substance du contenu est le monde physique. En

¹⁷ Cf. l'auteur, 1991, ch. VII sur la perception sémantique.

¹⁸ Les termes de *plan du contenu* et *plan de l'expression* nous semblent discutables, car ils supposent l'image traditionnelle de l'énonciation comme infusion de l'esprit dans une matière. Par ailleurs, le concept linguistique d'expression doit être refondu.

revanche, la problématique rhétorique / herméneutique renvoie à une *res* qui est plutôt une *cause* qu'une *chose*, une «matière» sémiotique – la doxa pour la rhétorique ou l'intertexte pour l'herméneutique – relevant du niveau sémiotique de la pratique et non des représentations ou du monde physique.

a) *Types de strates sémiotiques*

Comme les prétendues «couches de l'Être» ne sont que des variations de perspectives théoriques, l'on peut réifier en strates sémiotiques ces distinctions conceptuelles et distinguer dans les deux plans du langage des strates rhétoriques / herméneutiques (strates de type 1) et des strates logico-grammaticales (strates de type 2). La distinction entre les strates n'est pas une distinction de statut ontologique. Naguère, en se recommandant trop facilement de Humboldt, on a opposé l'*energeia* et l'*ergon*, la forme intérieure et la forme extérieure; puis, en se recommandant de Benveniste, on a opposé l'énonciation et l'énoncé, le discours et le texte, en rapportant les premiers pôles soit à l'activité d'un sujet transcendantal, le «sujet de l'énonciation», soit à celle d'un sujet psychologique ou social véhiculant une idéologie. Dans tous les cas, on estimait que l'énonciation rendait compte de l'énoncé, le discours du texte, etc., sans s'aviser que cette «autre scène» énonciative procédait de la subjectivisation du romantisme tardif, et que la langue y tenait comme toujours le rôle secondaire d'une servante de la pensée.

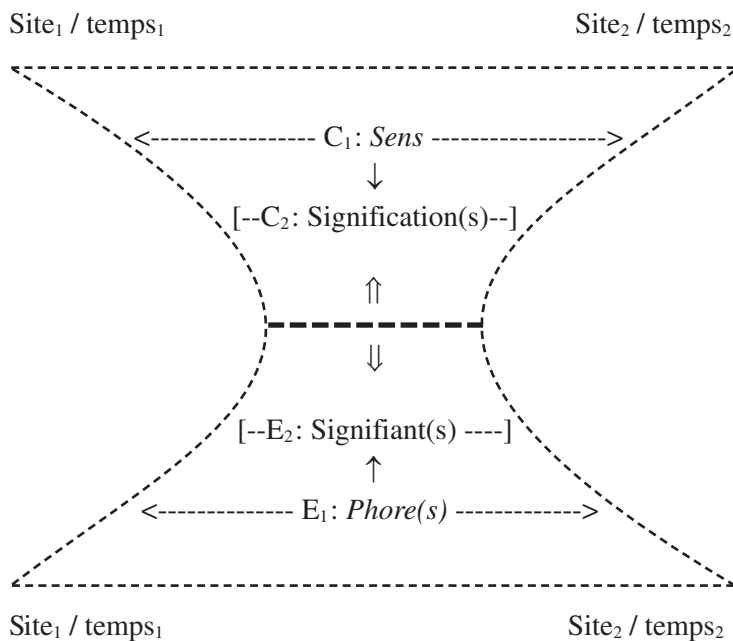
Nous opposerons à cela que la praxéologie nécessaire n'est pas externe, mais interne à la linguistique, et que le caractère jugé inessentiel de l'énoncé et du texte résulte de l'application méthodique des procédures de description ordinaires en linguistique. Dans chaque plan, contenu et expression, le passage d'une strate à l'autre est obtenu par abstraction – ou, plus précisément, si l'on abandonne la théorie aristotélicienne de la connaissance, par décontextualisation. Il exige travail de discrétisation, de typification, de catégorisation.

Soit, en abrégant *contenu* par *C*, *expression* par *E*, en reprenant d'une part l'opposition entre *sens* (rhétorique / herméneutique) et *signification* (logico-grammaticale), et en distinguant le *signifiant* (logico-grammatical) du *phore* (rhétorique / herméneutique)¹⁹:

¹⁹ *Phore* traduit le mot *carrier*, utilisé par J.-G. Meunier. Les termes de *contenu* et d'*expression* restent critiquables, car le contenu ne préexiste pas à l'expression et ne «remplit» pas une forme.

Niveau (re)présentationnel: doxa

Niveau sémiotique: performances et passages



Niveau phéno-physique: formes saillantes

Figure 3: Stratification du passage

Préparé par une critique de la conception monadique du signe, ce schéma ne reprend pas la clôture ontologique que figure ordinairement une courbe fermée. Alors que les strates C_2 et E_2 ne connaissent pas de régime de contextualité et sont (idéalement) réglées par un principe de compositionnalité, ce schéma figure, par les flèches des strates E_1 et C_1 , la contextualité voire l'intertextualité du passage. Le régime de contextualité n'est ni achronique ni atopique, et l'on distingue le contexte gauche (activateur) du contexte droit (activé) même si les activations rétrospectives sont monnaie courante. L'orientation temporelle du schéma figure l'insertion du passage dans la linéarité – relative – du texte.

Il vaut pour des signes (définis comme passages), mais aussi pour des successions de passages. En effet, dès qu'on reconnaît le principe de contextualité,

le texte détermine les passages, comme le global le local, si bien que le modèle du signe n'est qu'une restriction schématique du modèle de la solidarité entre les plans du contenu et de l'expression, qui, dès lors qu'il inclut le sens, ne peut se limiter au palier du signe, mais doit s'étendre, en se complexifiant, aux paliers de la période et du texte.

Pour préciser encore, en termes d'unités, la dualité entre strates 1 et 2, voici des exemples indicatifs de types d'unités, discrètes ou non.

Unités monoplanes :

C_2 : le sème, le sémème, la proposition.

C_1 : le parcours élémentaire (génétique/interprétatif), le fragment minimal, la période.

E_2 : le phonème, la syllabe.

E_1 : l'accent, la courbe intonationnelle.

Unités biplanes :

E_1 - C_1 : le mot, la phrase, le texte.

E_2 - C_2 : le passage, l'œuvre, le corpus.

Plus généralement, le modèle présenté ci-dessus est un modèle de la sémiotique (comme faisceau de relations entre strates) non du signe (comme unité discrète).

b) *Les relations entre strates sémiotiques*

Précisons à présent les relations entre les strates. La relation $C_2 \Leftrightarrow E_2$ est une sémiotique classique, et correspond à ce que Hjelmslev nomme, dans une problématique non référentielle, la *dénotation*. La zone 2 reste en effet celle de la langue «en elle-même et pour elle-même» et dépend de la problématique logico-grammaticale.

En revanche, la relation $C_1 \Leftrightarrow E_1$ est nommée tantôt *connotation* (au sens non-hjelmslévien) chez les linguistes, tantôt *signification* chez des auteurs littéraires (Kristeva, Meschonnic, Riffaterre, qui y placent diversement la prosodie, l'intertextualité, etc.).

Quant aux quatre ordres de la description (cf. l'auteur et coll., 1994, ch. 1), la zone centrale (strates C_2 et E_2) du passage relève de la paradigmatique et de la syntagmatique, telles qu'elles autorisent des opérations logico-grammaticales de substitution, de commutation, de combinaison. En revanche, les strates C_1 et E_1 relèvent des ordres herméneutique et référentiel. Plus précisément, l'ordre herméneutique permet de passer de E_1 à E_2 et de C_1 à C_2 , alors que l'ordre référentiel permet de faire, ultimement, le chemin inverse: la référence étant alors un passage de la signification au sens, c'est-à-dire une recontextualisation, et au

plan de l'expression, une instanciation de formes phonologiques ou graphiques, que l'on pourrait appeler *proférence* ou tout simplement *expression*. L'analogie entre les deux parcours permet une théorie «prosodique» du sens : le cours d'action de la parole comprend les gestes de l'énonciateur, mais aussi les mouvements sémantiques qui instaurent des reliefs qualitatifs et des rapports forme / fond.

Pour sa part, au plan sémantique, le cycle interprétatif $1 \rightarrow 2 \rightarrow 1$ stabilise le sens et le fixe en signification pour le replonger ensuite dans son contexte, alors que le cycle «référentiel» $2 \rightarrow 1 \rightarrow 2$ établit la mimésis en tant que telle.

Saussure cherchait à articuler deux sortes de valeurs, la valeur interne et la valeur externe. La première relève, selon la tradition, des oppositions «en langue», mais tout autant à nos yeux des oppositions en contexte (cf. l'auteur et coll., 1994). La seconde reçoit pour exemple l'échange monétaire, et ce fondement fiduciaire nous engage à conclure qu'elle relève de la doxa, c'est-à-dire, en termes hjelmsléviens, de ce niveau de la substance du contenu formé par les appréciations collectives²⁰.

On pourrait formuler l'hypothèse que le parcours de la valeur interne à la valeur externe s'opère par l'articulation de C_2 et C_1 ²¹. Si c'est le cas, les deux manières apparemment contradictoires de concevoir le rapport des strates 1 et 2 (entre forme et substance, ou entre deux paliers de complexité) se concilient : on peut reconnaître alors que les «appréciations sociales», dans lesquelles Hjelmslev voit à bon droit un niveau de la substance du contenu, sont articulées dans et par des textes ou d'autres performances sémiotiques. En d'autres termes, le mystérieux extérieur de la langue n'est que l'envers de la restriction logico-grammaticale de la linguistique : il réside dans les textes et l'intertexte qu'elle ne peut concevoir. Ainsi, la valeur externe résiderait dans les normes sémantiques propres aux genres et aux discours ; et la «forme interne» ne serait faite que de régularités que la linguistique n'a pu décrire, comme les rythmes sémantiques et phonétiques au palier du texte.

²⁰ L'articulation des deux régimes de la valeur fait problème (cf. Zilberberg, 1987 ; Piotrowski, 1997) : il s'agit selon nous de la corrélation entre les valorisations linguistiques et les valeurs sociales (dont les valeurs d'échange économique ne sont qu'un cas particulier, exemplaire parce que normé).

²¹ Ce que la tradition humboldtienne nomme la *forme externe*, et que l'on peut situer dans les strates 2 trouve dans ce parcours son articulation avec la *forme interne*, jugée déterminante (strates 1). A la valeur externe correspond alors la forme intérieure, et à la valeur interne la forme extérieure : ces acceptions inversées des mots *interne* et *externe* traduisent l'incidence de l'idéalisme subjectif sur la théorie de Humboldt.

La distinction entre strates 1 et 2 repose ainsi sur deux conceptions des régularités. Pour la problématique rhétorique / herméneutique, qui permet de concevoir et de décrire les strates 1, ce sont des normes, variables car relatives aux situations et aux pratiques, aux genres et aux discours, et qui relèvent tout au plus d'une déontologie. En revanche, pour la problématique logico-grammaticale, ce sont des règles, voire des axiomes, dont l'universalité renvoie nécessairement à une ontologie stable (soit celle de catégories cognitives, soit celles de catégories objectives «*out there*» selon l'expression de Rosch). Bien qu'elle ne traite pas des normes, cette problématique normative demeure dominante dans les sciences du langage.

Si les strates 2, schématisées et abstraites (la langue), sont de ce fait considérées comme invariables, les strates 1 dépendent de variations contextuelles et intertextuelles, déterminées par les situations, les pratiques et leur histoire. L'articulation entre la diachronie et la synchronie (ou achronie méthodologique) se joue vraisemblablement là, dans une panchronie.

Bref, les relations entre strates 1 et strates 2 permettent de concevoir, du point de vue nomothétique, l'articulation entre l'espace des normes et l'espace des règles; et du point de vue idiographique, l'articulation entre l'interprétation technique et l'interprétation grammaticale (dans les termes de Schleiermacher)²².

La perspective rhétorique-herméneutique qui préside à la définition des strates 1 reste englobante, car si elle peut concevoir par restriction les strates 2, la réciproque reste invalide, et la perspective logico-grammaticale ne peut s'étendre à la situation et à l'histoire (d'où par exemples les apories de de la pragmatique formelle et de la sémantique formelle des situations). Cela est à mettre en relation avec le fait que le continu peut rendre compte du discret, et non l'inverse.

c) *Extension sémiotique*

Avec l'extension du multimédia et des sémiotiques complexes, le problème principal que l'on pose à la sémiotique aujourd'hui n'est plus celui de la typologie des signes, ni même des langages, mais celui-ci: comment interagissent les différents systèmes sémiotiques, quelle que soit la matière de leur expression?

²² Dans la tradition herméneutique, la terminologie a naturellement varié, et Schleiermacher nomme *interprétation technique* ce que ses prédécesseurs nommaient *interprétation historique*. La discrimination entre *sens* et *signification* elle-même résulte de la distinction des deux modes d'interprétation.

Il a été posé jadis en termes de facultés de l'âme sensitive, nous dirions aujourd'hui en termes cognitifs²³. L'opinion antique, formulée diversement au cours du débat séculaire entre la poésie et la peinture, penchait vers la thèse que la poésie est une peinture parlante et la peinture une poésie muette, selon la formule de Simonide. Bref, la croyance en un niveau conceptuel autonome permettait de croire intertraductibles les systèmes de signes, d'où sans doute la fascination exercée par l'emblématique, et il fallut attendre le *Laocoon* de Lessing pour mettre en doute le principe même de cette traduction.

Le positivisme logique a cependant repris la notion de traduction en la décrivant comme un transcodage, défini comme *interprétation syntaxique*. Dans une perspective analogue, Jakobson, suivi d'ailleurs par Greimas, définissait le sens comme ce qui reste invariant dans le transcodage entre les différents systèmes de signes (pour une discussion, cf. l'auteur, 1996 a). Cependant, un transcodage sans reste n'est possible qu'entre langages formels, qui d'ailleurs n'ont pas les mêmes capacités expressives; entre les autres sémiotiques, en outre, les capacités sémantiques diffèrent grandement.

Il faut donc concevoir autrement l'articulation entre strates, en reconnaissant le caractère polysémiotique de la strate 1. On sait qu'elle marque l'incidence du texte sur le passage, et de l'intertexte sur le texte. Or l'intertexte peut comprendre des éléments de corpus dans diverses langues²⁴. Si donc les interprétants d'un passage peuvent relever d'une autre langue, pourquoi pas d'un autre système de signes?

Le problème que pose l'articulation entre deux sémiotiques n'est donc pas celui de leur transcodage; c'est celui de la relation d'interprétation entre passages de performances relevant de sémiotiques différentes. Elle se spécifie en relations analogues à celles qui sont en jeu dans toute recontextualisation: sélection des passages, mise en relief, actualisation, voire propagation de traits sémantiques; mais aussi par des mises en contraste, oppositions, complémentations

²³ La solution consistait à postuler un sens commun (*sensus communis*) qui intégrait les informations venant des différents canaux sensoriels. De nos jours, la théorie modulariste du cognitivisme orthodoxe a reformulé cette solution en postulant un système central amodal, alimenté par des modules sensoriels périphériques et encapsulés (selon les termes de Fodor). Ces questions, toujours débattues en neurophysiologie, n'intéressent pas directement la sémiotique, dans la mesure où les substrats physiologiques ne relèvent pas du niveau sémiotique des pratiques.

²⁴ Par exemple, des allusions directes, comme le titre de Borges *On his blindness* renvoie au sonnet homonyme de Milton; le deuxième vers de *Il superstite* de Primo Levi cite Coleridge dans le texte, etc.

par inversion des rapports entre l'implicite et l'explicite, voire entre le dit et le non-dit²⁵.

Si ces rapprochements entre passages de performances sémiotiques différentes relèvent bien de la sémiotique, leur substrat commun n'en relève plus. Il appartient au niveau des représentations collectives, qu'on nomme *doxa* pour l'idéologie ou *épistémé* pour les sciences, et qui constitue en termes hjelmsléviens un niveau privilégié de la substance du contenu.

N.B.: J'ai plaisir à remercier Simon Bouquet de m'avoir communiqué avant leur parution les *Ecrits de linguistique générale*, et Antoinette Weil d'avoir dissipé certains de mes doutes philologiques.

Adresse de l'auteur:
François RASTIER
57, rue de Paris
F-94340 Joinville-le-Pont
courriel: lpe2@ext.jussieu.fr
toile: //www.msh-paris.fr/texto/

²⁵ On pourrait ici évoquer les textes qui renvoient à des tableaux, comme la *Madeleine à la veilleuse* de René Char; ou plus simplement encore les titres mêmes des tableaux: rendons au *Déjeuner sur l'herbe* de Manet son titre initial *Le bain*, la nudité change de statut, passe de la *nuditas criminalis* à la *nuditas naturalis*, et cette «partie carrée» (selon une autorité du Musée d'Orsay) redevient une scène arcadienne voire lustrale. L'interprétance, naturellement réciproque, va de l'image au texte comme du texte à l'image: ainsi la miniature des capitaines affrontés d'Attavante (perdue, elle n'est plus connue que par une description de Vasari) illustre un poème de Silius Italicus; *La calomnie d'Apelle* de Botticelli restitue le tableau perdu d'après la description laissée par Pline, etc.

BIBLIOGRAPHIE

Abréviations

CLG: *Cours de linguistique générale*

ELG: *Ecrits de linguistique générale*

CFS: *Cahiers Ferdinand de Saussure*

- Almeida, I. (1996) Le style épistémologique de Louis Hjelmslev, *Texto!*: <http://www.msh-paris.fr/texto/>
- Badir, S. (1998) La notion de *texte* chez Hjelmslev, *Texto!*: <http://www.msh-paris.fr/texto/>
- Beaudoin, V. (2000) *Rythme et rime de l'alexandrin classique*, Thèse, EHES, 2. Vol.
- Benveniste, E. (1966 et 1974) *Problèmes de linguistique générale*, Gallimard, Paris, 2 tomes.
- Bouquet, S. (1997) *Introduction à la lecture de Saussure*, Paris, Payot.
- Bouquet, S. (1999) D'une théorie de la référence à une linguistique du texte: Saussure contre Saussure?, *CFS*, 52, pp. 37-42.
- Caputo, C. (1992) La filosofia del linguaggio di Hjelmslev, in Cimino, G. et al. (éd.) *Il nucleo filosofico delle scienze*, Bari, Galatina.
- Collins, A. M., Loftus, E. (1975) A Spreading-Activation Theory of Semantic Processing, *Psychological Review*, 82, 6, 407-428 (1975).
- Conte, M. E. (1985) Text in Hjelmslev, *Protagora*, IV, 7-8, pp. 171-179.
- Coseriu, E. (1962) *Teoria del lenguaje y lingüística general*, Madrid, Gredos.
- Coseriu, E. (1981) *Textlinguistik – Eine Einführung*, Tübingen, Narr.
- Eco, U. (1992) *Le signe*, Paris, Gallimard.
- Fehr, J. (2000) *Saussure entre linguistique et sémiologie*, Paris, PUF.
- Galassi, R. (1991) Osservazioni sul concetto di interpretazione in C.S. Peirce e L. Hjelmslev, in *Ethos e Cultura – Studi in onore du Ezio Riondato*, Padoue, Antenore, pp. 663-676.
- Greimas, A. J. (1966) *Sémantique structurale*, Paris, Larousse.
- Greimas, A. J. & Courtés (1979) *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.
- Gusdorf, G. (1966) *Les sciences humaines et la pensée occidentale, t. I: De l'histoire des sciences à l'histoire de la pensée*, Paris, Payot.
- Hjelmslev, L. (1966) *Le langage*, Paris, Minuit.

- Hjelmslev, L. (1968-1971 a) *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Minuit.
- Hjelmslev, L. (1971 b) *Essais linguistiques*, Paris, Minuit.
- Hjelmslev, L. (1973) *Essais linguistiques II*, Copenhague, Nordisk Sprog- og Kulturforlag.
- Hjelmslev, L. (1975) *Résumé of a Theory of Language*, Copenhague, Nordisk Sprog- og Kulturforlag.
- Hjelmslev, L. (1985) *Nouveaux essais*, Paris, PUF.
- Hjelmslev, L. (1993 [1943]) *Omkring Sprogteoriens Grundlæggelse*, Copenhague, Travaux du Cercle Linguistique de Copenhague, Munksgaard.
- Hjelmslev, L. (1972 [1935-1937]) *La catégorie des cas*, Munich, Fink.
- Jucquois, G. (1986) Aspects anthropologiques de quelques notions philologiques, *Cahiers de l'institut de linguistique de Louvain*, 12, 1-2, pp. 183-248.
- Kleiber, G. (1994) *Nominales*, Paris, Armand Colin.
- Lemaréchal, A. (1997) *Zéro(s)*, Paris, PUF.
- Piotrowski, D. (1997) *Structures et dynamiques en langue*, Paris, Editions du CNRS.
- Rastier, F. (1971) *Idéologie et théorie des signes*, La Haye, Mouton.
- Rastier, F. (1972) Systématique des isotopies, in Greimas, A.-J., éd. *Essais de sémiotique poétique*, Paris, Larousse, pp. 80-115.
- Rastier, F. (1982) Paradigmes et isotopies, *Bulletin du G.R.S.L.*, V, 24, pp. 8-16.
- Rastier, F. (1985) Introduction, in Hjelmslev, L. *Nouveaux essais*, Paris, PUF, pp. 7-22.
- Rastier, F. (1987) *Sémantique interprétative*, Paris, PUF.
- Rastier, F. (1989) *Sens et textualité*, Paris, Hachette.
- Rastier, F. (1991) *Sémantique et recherches cognitives*, Paris, PUF.
- Rastier, F. (1995) Communication et transmission, *Césure*, 8, pp. 151-195.
- Rastier, F. (1996 a) Problématiques du signe et du texte, *Intellectica*, 23, pp. 11-53.
- Rastier, F. (1996 b) Représentation ou interprétation? – Une perspective herméneutique sur la médiation sémiotique, in V. Rialle et D. Fisette (dir.), *Penser l'esprit: des sciences de la cognition à une philosophie de l'esprit*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, pp. 219-239.
- Rastier, F. (1996 c) Chamfort: le sens du paradoxe, in Ronald Landheer et Paul J. Smith, éd. *Le paradoxe en linguistique et en littérature*, Genève, Droz, pp. 119-143.

- Rastier F. (1997) Herméneutique matérielle et sémantique des textes, in Salanskis, J.-M. et al. éd. *Herméneutique: textes, sciences*, Paris, PUF, pp. 119-148.
- Rastier, F. (1998 a) Le problème épistémologique du contexte et le problème de l'interprétation dans les sciences du langage, *Langages*, 129, pp. 97-111.
- Rastier F. (1998b) Cognitive Semantics and Diachrony, in Andreas Blank / Peter Koch, éd., *Historical Semantics and Cognition*, Mouton de Gruyter, Berlin (Cognitive Linguistics Research), pp. 109-144.
- Rastier, F. (2000) L'Être naquit dans le langage, *Methodos*, I, 1.
- Rastier, F. (2001) *Arts et sciences du texte*, Paris, PUF.
- Rastier, F., Cavazza M., Abeillé A. (1994) *Sémantique pour l'analyse*, Paris, Masson.
- Ricœur, P. (1986) *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique II*, Paris, Seuil.
- Ricœur, P. (1990) Sémiotique et herméneutique, *Actes sémiotiques*, 7.
- Rouibah, A. (1994) *Traitement phonologique et traitement sémantique: Modularité ou cascade?* Thèse de doctorat, Université Pierre Mendès-France, Grenoble.
- Saussure, F. de (1964) Lettres de Ferdinand de Saussure à Antoine Meillet, publiées par Emile Benveniste, *CFS*, 21, pp. 93-125.
- Saussure, F. de (1972 [1916]) *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot.
- Saussure, F. de (1989) Note sur le discours, *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 43, pp. 93-94.
- Saussure, F. de (2002) *Ecrits de linguistique générale*, Paris, Gallimard [éd. Simon Bouquet et Rudolf Engler].
- Schleiermacher, F. (1987) *Herméneutique*, Genève, Labor et Fides.
- Smolensky, P., Legendre G., Miyata Y. (1990) Harmonic Grammar – A formal multi-level connectionnist theory of linguistic well-formedness: Theoretical foundations, *ICS Technical Report*, 90-5 (1990).
- Zilberberg, C. (1987) *Raison et poétique du sens*, Paris, PUF.

Jean-Michel Adam

DISCOURS ET INTERDISCIPLINARITÉ

Benveniste lecteur de Saussure

Pour aborder sainement la linguistique, il faut l'aborder du dehors, mais non sans quelque expérience des phénomènes prestigieux du dedans. Un linguiste qui n'est que linguiste est dans l'impossibilité à ce que je crois de trouver la voie permettant de classer les faits.

Saussure, *Note Item*

J'ai choisi d'aborder le sujet du colloque à la lumière des interrogations que Saussure et Benveniste à sa suite mènent autour de l'objet discours. En s'intéressant au discours, tous deux s'interrogent sur les frontières du champ linguistique et sur les «discontinuités» internes aux sciences du langage dont parle ici-même Sylvain Auroux. L'actualité épistémologique de cette question m'incite à la reprendre à partir de Saussure pour examiner ensuite la façon dont l'idée d'une «translinguistique» apparaît chez Emile Benveniste.

Ma réflexion trouve son point de départ dans les affirmations du paragraphe terminal de l'*Introduction à la lecture de Saussure* de Simon Bouquet (1997). Ce dernier pose la question suivante :

Peut-on dire, face à sa théorie syntagmatique de la valeur, que, de par sa non-élaboration de la notion de «parole» (ou de «discours»), Saussure a

manqué, dans son programme, à poser les questions épistémologiques propres à permettre des théories de la compétence syntaxique, de la pragmatique linguistique ou de l'analyse du discours ?

Cette réponse est catégorique. Pour S. Bouquet, le concept saussurien de «valeur in praesentia» dessine le programme de ces linguistiques et il serait injustifié que syntacticiens, sémanticiens et pragmaticiens revendiquent une rupture avec le programme épistémologique saussurien (Bouquet 1997: 344-345). Gérard Dessons, dans une présentation des recherches menées par Saussure entre 1906 et 1910, sur la structure anagrammatique des poèmes saturniens latins, insiste sur le fait qu'à la différence du *Cours de linguistique générale*: «Les Cahiers, par contre, mettent le discours au centre des recherches sur les anagrammes» (1995: 211).

Issue d'une réflexion sur le vers saturnien, la théorie des anagrammes constitue en fait une approche de la signification dans la parole, c'est-à-dire de la notion de *discours*. (1995: 211)

Il serait certes déplacé de reprocher à Saussure de ne pas avoir totalement anticipé les développements futurs des différents secteurs de la linguistique et de la sémiologie dont ses travaux dessinent les grandes orientations. Mais peut-on pour autant voir en lui un précurseur de l'analyse des discours ? Pour répondre à cette interrogation, la (re)lecture attentive d'une page manuscrite me semble particulièrement indiquée.

1. Lecture de la «note sur le discours»

J'ai choisi de partir d'une page souvent mentionnée, mais qui n'a guère été commentée que par Johannes Fehr (1995) et très brièvement par Gérard Dessons (1995: 211 & 213) et par moi, plus récemment (Adam 1999: 23-29), la note dite «sur le discours»: Ms. fr. 3961, cahier d'écolier n° 10, p. 20. Cette note, à la datation encore incertaine, a été citée pour la première fois par Jean Starobinski (1971: 14) et publiée ensuite, avec les ratures et les ajouts manuscrits, par René Amacker, dans les *Cahiers Ferdinand de Saussure* (n°43, 1989 (1990): 93-94):

La langue n'est créée qu'en vue du discours, mais qu'est-ce qui sépare le discours de la langue, ou qu'est-ce qui, à un certain moment, permet de dire que la langue *entre en action comme discours* ?

Des concepts variés sont là, prêts dans la langue, (c'est-à-dire revêtus d'une forme linguistique) tels que *bœuf, lac, ciel, rouge, triste, cinq, fendre, voir*. A quel moment ou en vertu de quelle opération, de quel *jeu* qui

s'établit entre eux, de quelles conditions, ces concepts formeront-ils le DISCOURS?

La suite de ces mots, si riche qu'elle soit par les idées qu'elle évoque, n'indiquera jamais à un individu humain qu'un autre individu, en les prononçant, veuille lui signifier quelque chose. Que faut-il pour que nous ayons l'idée qu'on veut signifier quelque chose, en usant des termes qui sont à disposition dans la langue? C'est la même question que de savoir ce qu'est le *discours*, et à première vue la réponse est simple: le discours consiste, fût-ce rudimentairement, et par des voies que nous ignorons, à affirmer un lien entre deux des concepts qui se présentent revêtus de la forme linguistique, pendant que la langue ne fait préalablement que réaliser des concepts isolés, qui attendent d'être mis en rapport entre eux pour qu'il y ait signification de pensée.

Cette note commence par une assertion, qui fait du discours l'horizon de la langue: «La langue n'est créée qu'en vue du discours». Ces mots rappellent une affirmation d'Emile Benveniste: «C'est dans le discours, actualisé en phrases, que la langue se forme et se configure. Là commence le langage. On pourrait dire, calquant une formule classique: nihil est in *lingua* quod non prius fuerit in *oratione*» (1966: 131). On verra à quel point Benveniste, qui semble-t-il n'avait pas eu connaissance de la note manuscrite de Saussure, prolonge sa réflexion.

Saussure définit ici un objet et un programme: cet objet n'est, semble-t-il, pas tant la langue en soi, que la langue *pour* le discours; ce programme est, de plus, la recherche d'une frontière, c'est-à-dire de «ce qui sépare» la langue du discours autant que de ce qui permet le passage de l'une à l'autre. Le dernier paragraphe définit quant à lui le discours comme une mise en fonctionnement de la langue et comme une proposition interactive de sens d'un sujet s'adressant à un autre sujet. Autrement dit, Saussure place l'intersubjectivité et l'interaction au centre de la mise en action de la langue dans le discours. De telles propositions semblent annoncer la linguistique énonciative de Benveniste, mais on reconnaît surtout au passage la définition saussurienne de la langue comme stock ou réservoir de signes. La note parle de «termes à disposition dans la langue» et, d'autre part, de «concepts revêtus d'une forme linguistique», où l'on reconnaît la définition du signe comme union d'un signifié et d'un signifiant.

La note ne semble, de prime abord, pas dire grand chose de plus que Platon dans le dialogue du *Sophiste*. Je rappelle que, pour Platon, des noms ou des verbes prononcés isolément et même les uns après les autres ne forment pas un énoncé. La *propositio*, l'énoncé assertif minimal ne survient que lorsqu'est opérée la liaison de deux constituants. «L'homme apprend» ou «Apulée raisonne»

forment, comme le dit Platon, l'énoncé minimal, le plus simple et premier. En dépassant la simple nomination par la combinaison («agencement/entrelacement») de noms et de verbes par laquelle s'accomplit un acte de référence, quelque chose est achevé, un ensemble est constitué.

La définition saussurienne du discours comme affirmation d'un lien entre deux concepts «qui se présentent revêtus de la forme linguistique» – c'est-à-dire entre deux signes linguistiques – semble proche de cette idée d'agencement ou d'entrelacement par une opération de liage. Mais Saussure, plus que Platon, laisse ouverte la question de la nature et de l'étendue de ces agencements. En effet, rien ne dit, du moins dans la note elle-même, que la suite de signes linguistiques ne forme un discours qu'en constituant un énoncé minimal sous forme d'une prédication (lien thème-propos). En ne parlant pas du cadre linguistique de ce liage, la note ne fait allusion qu'à l'établissement d'un simple lien entre signes, hors syntagmation. Peut-on, pour autant, élargir ce liage – comme l'a suggéré François Rastier lors de la discussion du colloque – à la relation sémantique d'isotopie, relation tant intra que transphrastique?

A la lecture interdisciplinaire de Johannes Fehr (1995) – éclairant le linguistique par le psychanalytique –, je vais substituer ici une lecture d'abord intradisciplinaire. Il me semble, en effet, que c'est la discursivité comme activité de production de sens par un sujet pour un autre sujet qui éclaire le propos de Saussure. A côté d'une lecture psychanalytique du texte du maître genevois, le linguiste doit, lui, s'attarder sur la nature discursive des faits de parole. Une lecture psychanalytique n'a d'ailleurs pas de sens hors de la prise en compte de l'interlocution discursive.

Pour rester encore un moment en amont de Saussure, des siècles après Platon, l'entrée «discours» de *L'Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert précise très rhétoriquement:

DISCOURS, (*Belles-Lettres*) en général se prend pour tout ce qui part de la faculté de la parole, & est dérivé du verbe *dicere*, dire, parler; il est genre par rapport à *discours oratoire*, *harangue*, *oraison*. [...]

Les parties du *discours*, selon les anciens, étaient l'exorde, la proposition ou la narration, la confirmation ou preuve, & la péroraison. Nos plaidoyers ont encore retenu cette forme; un court exorde y précède le récit des faits ou l'énoncé de la question de droit; suivent les preuves ou moyens, & enfin les conclusions.

Bien que Saussure fasse ailleurs allusion à la rhétorique (dans la définition de la sémiologie rappelée ici-même par Simon Bouquet et sur laquelle je revien-

drai en conclusion), la «note sur le discours» ne mentionne pas plus les genres discursifs que la composition textuelle (la *dispositio* rhétorique). Sans autres allusions, le mot «discours» semble difficilement pouvoir échapper à l'influence de la restriction classique qu'un Fontanier formule en ces termes, dans le préambule de la partie consacrée aux figures «autres que les tropes» de son traité général des *Figures du Discours*:

D'abord, qu'entendons-nous ici par *Discours*? Non pas un ouvrage entier, si court d'ailleurs qu'on le suppose; non pas même une suite, un enchaînement de phrases ou de périodes sur un même sujet; mais une phrase ou une période exprimant une pensée à-peu-près entière et complète en elle-même, quoique tenant peut-être à d'autres pensées qui précèdent ou qui suivent. (Fontanier 1977: 279)

Une lecture un peu attentive des notes de Saussure ne peut qu'aller dans ce sens. Simon Bouquet est bien de cet avis (1997: 345) lorsqu'il rappelle que, dans les notes du deuxième cours de linguistique générale, le discursif est clairement assimilé au syntagmatique. Après avoir affirmé que tout ce qui compose un état de langue «revient à la théorie des syntagmes et à la théorie des associations», Saussure ajoute:

On peut faire rejoindre, en jouant un peu sur les mots, *discursif* et *intuitif*: s'opposent comme *syntagmatique* et *associatif* (si *intuitif* = *intueri*) contempler platoniquement, sans faire usage dans le discours.

Cette restriction de la notion de discours à la syntagmation, accompagne l'idée de mise en fonctionnement, d'usage communicatif d'un sens – c'est-à-dire l'idée d'acte de «parole» dans la théorie saussurienne. La dichotomie *langue / discours* doit-elle, pour autant, être rapprochée de la dichotomie *langue/parole*? Par la priorité accordée à la syntagmation et à la production individuelle d'un acte de parole significatif, la «note sur le discours» se rattache à la théorie saussurienne de la valeur et c'est précisément par là qu'elle dépasse les théories antérieures.

L'allusion aux concepts «prêts dans la langue» ne peut être qu'un lointain écho de la théorie de la valeur *in absentia*. La note insiste fortement, en revanche, sur une valeur discursive *in praesentia*. Il faut rappeler, à ce propos, la teneur de l'importante leçon du 30 juin 1911:

L'esprit établit en tout deux ordres de liens entre les mots:

1. hors de la parole, l'association qui se fait dans la mémoire entre mots offrant quelque chose de commun – crée différents groupes, séries, familles, au sein desquels règnent des rapports très divers mais rentrant dans une seule catégorie; ce sont les rapports associatifs;

2. dans la parole, les mots sont soumis à un genre de rapports indépendants du premier et dépendant de leur enchaînement, ce sont les rapports syntagmatiques.

(Saussure 1.280/277.1993/1883, Dégallier, Sechehaye, Constantin; Bouquet 1997: 335)

Dans les notes de Saussure, la valeur *in praesentia* est toujours présentée comme un fait de syntaxe:

Les faits de syntaxe tombent dans la syntagmatique: se passent toujours entre deux unités au minimum, et deux unités distribuées dans l'espace.

(Saussure 1.308.314.2158/2193/2194.2 Riedlinger, 2^e cours)

Les deux unités en question sont, pour lui, soit deux signes, comme dans la «note sur le discours», soit des mots composés, soit ce qu'il appelle deux «sous-unités du mot»: «dans *désir-eux*, il y a deux unités qui forment syntagme», écrit-il (id.). En revanche, l'unité maximale de la syntagmation est visiblement la phrase. Même lorsque les propos de Saussure pourraient nous laisser espérer une ouverture transphrastique:

Cette notion de syntagme peut s'appliquer à des unités de n'importe quelle grandeur, de n'importe quelle espèce.

il précise aussitôt:

On pourrait prendre aussi bien un mot simple qu'un mot composé ou qu'une phrase.

(Saussure 1.283.2007, Bouchardy, Constantin, Gautier, Riedlinger, 2^e cours)

Il ajoute plus clairement encore, dans le troisième cours: «Les syntagmes ont pour type principal la phrase». D'un autre côté, et ce point est à mes yeux essentiel, la mise en relation de la syntagmation et de la parole est à la fois affirmée par Saussure et considérée par lui comme une question encore non résolue, du moins dans la leçon du 27 juin 1911:

Toute phrase sera un syntagme. Or la phrase appartient à la parole et non à la langue. Alors objection: [...] ne mélangeons-nous pas les deux sphères *langue-parole* pour distinguer les deux sphères *syntagme-association*? C'est en effet ici qu'il y a quelque chose de délicat dans la frontière des deux domaines. Question difficile à trancher.

(Saussure 1.283-284.2010/2013, Dégallier & Constantin, 3^e cours; Bouquet 1997: 334-335)

La leçon du 28 avril permet de mesurer les interrogations de Saussure. Après s'être demandé si l'on peut «séparer à ce point les faits de parole des faits de langue?», il situe d'abord la grammaire dans la langue, dans un état de la langue, et considère la combinaison de signes (ce que Benveniste nommera la «syntagmation») comme un fait de parole :

Ainsi une série grammaticale est bien dans la langue – tout cela est bien fixé dans un état, donné dans la langue. Mais il y a toujours cet élément individuel qu'est la combinaison laissée au choix de chacun pour exprimer sa pensée dans une phrase. Cette combinaison est dans la parole, non dans la langue, car c'est une exécution. [...]

On comprend mieux que, dans le *Cours de linguistique générale*, Saussure puisse se demander «jusqu'à quel point la phrase appartient [...] à la langue» (1972: 148; voir également p. 172). Comme la phrase, il situe le discours à la frontière de la langue et de la parole :

[...] Cette partie-là – l'usage individuel du code de la langue – soulève une question. Ce n'est que dans la syntaxe en somme que se présentera un certain flottement entre ce qui est donné, fixé dans la langue et ce qui est laissé à l'initiative individuelle. La délimitation est difficile à faire. Il faut avouer qu'ici dans le domaine de la syntaxe, fait social et fait individuel, exécution et association fixe, se mêlent quelque peu, arrivent à se mêler plus ou moins. Nous avouerons que c'est sur cette frontière seulement qu'on pourra trouver à redire à une séparation entre la langue et la parole.

(Saussure 1.285-286.2022.2-5, Dégallier, Sechehaye, Joseph & Constantin; Bouquet 1997: 336-337)

Ainsi contextualisée, il me semble que la «note sur le discours» prend tout son sens. En un double mouvement, Saussure distingue certes langue et discours, mais la phrase-discours apparaît comme une unité de composition-syntagmation située à la frontière des deux domaines. C'est très précisément cette question qu'Emile Benveniste placera au centre de sa réflexion théorique.

2. Benveniste, lecteur de Saussure

Quand Emile Benveniste, dans le tome 2 de ses *Problèmes de linguistique générale*, propose de distinguer les plans «sémiotique» et «sémantique» de la signifiante (1974: 63-66 & 215-229), il sépare, comme Saussure, le système de la langue (plan de la signifiante des signes isolés qu'il nomme «sémiotique») et la mise en discours (plan «sémantique» de la signifiante que Benveniste articule avec les paramètres interpersonnels et spatio-temporels de la situation

d'énonciation): «L'ordre sémantique s'identifie au monde de l'énonciation et à l'univers du discours» (1974: 64).

A la base, il y a le système sémiotique, organisation de signes, selon le critère de la signification, chacun de ces signes ayant une dénotation conceptuelle et incluant dans une sous-unité l'ensemble de ses substituts paradigmatiques. Sur ce fondement sémiotique, la langue-discours construit une sémantique propre, une signification de l'intenté produite par syntagmation de mots où chaque mot ne retient qu'une petite partie de la valeur qu'il a en tant que signe. (Benveniste 1974: 229)

Tout en étant très proche de Saussure, Benveniste déclare pourtant, par deux fois, s'en séparer:

Saussure n'a pas ignoré la phrase, mais visiblement elle lui créait une grave difficulté et il l'a renvoyée à la «parole», ce qui ne résout rien; il s'agit justement de savoir si et comment du signe on peut passer à la «parole». [...] (1974: 65)

Benveniste s'engage dans une direction plus radicale et il instaure, dans la langue, «une division fondamentale, toute différente de celle que Saussure a tentée entre langue et parole» (1974: 224):

[...] En réalité le monde du signe est clos. Du signe à la phrase il n'y a pas transition, ni par syntagmation ni autrement. Un hiatus les sépare. Il faut alors admettre que la langue comporte deux domaines distincts, dont chacun demande son propre appareil conceptuel. Pour celui que nous appelons sémiotique, la théorie saussurienne du signe linguistique servira de base à la recherche. Le domaine sémantique, par contre, doit être reconnu comme séparé. Il aura besoin d'un appareil nouveau de concepts et de définitions. (1974: 65)

En 1970, élaborant «l'appareil formel de l'énonciation» qui est à la base de la nouvelle linguistique «sémantique» (1974, chap. 5), Benveniste parle certes du «sémiotique» et du «sémantique» comme de deux «mondes différents»:

Ce sont en réalité des mondes différents, et il peut être utile d'insister sur cette différence, qui implique une autre manière de voir les mêmes choses, une autre manière de les décrire et de les interpréter. (1974: 79)

mais il introduit, par ailleurs, une distinction qui prouve que sa recherche porte, en fait, sur un *entre deux* de la langue et de la parole:

Le discours, dira-t-on, qui est produit chaque fois qu'on parle, cette manifestation de l'énonciation, n'est-ce pas simplement la «parole»? –

Il faut prendre garde à la condition spécifique de l'énonciation: c'est l'acte même de produire un énoncé et non le texte de l'énoncé qui est notre objet. Cet acte est le fait du locuteur qui mobilise la langue pour son compte. (1974: 80)

L'énonciation est, on le voit, pensée par Benveniste comme théorisation de ce qui se situe *entre* la langue et la parole.

On oublie généralement¹ que, dès 1969, Benveniste ne se contentait pas d'ouvrir l'analyse intra-linguistique à la «sémantique de l'énonciation», il proposait de «dépasser la notion saussurienne du signe comme principe unique, dont dépendrait à la fois la structure et le fonctionnement de la langue» (1974: 66) dans deux directions:

- dans l'analyse intra-linguistique, par l'ouverture d'une nouvelle dimension de signifiante, celle du discours, que nous appelons sémantique, désormais distincte de celle qui est liée au signe, et qui sera sémiotique;
- dans l'analyse translinguistique des textes, des œuvres par l'élaboration d'une métasémantique qui se construira sur la sémantique de l'énonciation. Ce sera une sémiologie de «deuxième génération», dont les instruments et la méthode pourront aussi concourir au développement des autres branches de la sémiologie générale. (1974: 66)

On trouve une autre allusion à la dimension textuelle et même aux genres de discours, dans le célèbre article de 1956 sur la nature des pronoms:

On peut imaginer un texte linguistique de grande étendue – un traité scientifique par exemple – où *je* et *tu* n'apparaîtraient pas une seule fois; inversement il serait difficile de concevoir un court texte parlé où ils ne seraient pas employés. (1966: 252)

Benveniste ouvrira largement la voie de la «sémantique de l'énonciation», mais quant à la «translinguistique des textes, des œuvres» qu'il appelle, par ailleurs, de ses vœux, il n'aura guère le temps, après l'attaque cérébrale qui le frappe en décembre 1969, d'en dessiner les contours. On se prend pourtant à rêver, quand on lit ce qu'il déclarait, dans un entretien avec Guy Dumur (*Nouvel Observateur* n°210 bis, 20 novembre-20 décembre 1968). A la question: «Est-ce que le langage poétique est intéressant pour la linguistique?», il répondait:

¹ Je n'ai guère trouvé que chez Henri Meschonnic (1997: 323-324) une très claire allusion à ce passage des *P.L.G. II*. Meschonnic en parle pour inscrire sa propre conception de la poétique dans la lignée de cette translinguistique annoncée par Benveniste.

Immensément. Mais ce travail est à peine commencé. On ne peut pas dire que l'objet de l'étude, la méthode à employer soient encore clairement définis. Il y a des tentatives intéressantes mais qui montrent la difficulté de sortir des catégories utilisées pour l'analyse du langage ordinaire. (1974: 37)

Benveniste conclut cet entretien par une allusion aux «recherches qui visent à coordonner la théorie de la littérature et celle de la langue» (1974: 40). On comprend mieux le sens de ces remarques lorsque l'éditeur du second volume des *Problèmes de linguistique générale*, Mohammad Djafar Moïnfar (1992: 24) mentionne – sans en avoir, pour une raison que j'ignore, encore communiqué à la communauté scientifique la moindre page –, l'existence de «près de trois cents feuilles de notes et de textes analysant le langage poétique», en particulier Baudelaire. Benveniste a certainement manqué de temps pour mettre en œuvre cette translinguistique qui aurait pris le texte poétique pour objet.

Comme Saussure, Benveniste s'attarde sur la question de la phrase et postule que cette dernière «est l'unité du discours»:

L'expression sémantique par excellence est la phrase. Nous disons: la phrase en général, sans même en distinguer la proposition, pour nous en tenir à l'essentiel, la production du discours. (1974: 224-225)

Il est encore très proche de Saussure, lorsqu'il déclare:

Le «sens» (dans l'acception sémantique [...]) s'accomplit dans et par une forme spécifique, celle du syntagme, à la différence du sémiotique qui se définit par une relation de paradigme. D'un côté, la substitution, de l'autre la connexion, telles sont les deux opérations typiques et complémentaires. (1974: 225)

D'un côté, Benveniste semble réduire le discours à la phrase: «Nous communiquons par phrases, même tronquées, embryonnaires, incomplètes, mais toujours par des phrases» (1974: 224). En fait, il considère que la phrase ne représente pas un degré de plus et le dernier niveau d'analyse: «Avec la phrase une limite est franchie, nous entrons dans un nouveau domaine» (1966: 128). Pour Benveniste la proposition, qui se situe, elle, au dernier niveau de l'échelle des combinaisons codées, n'est pas une unité intégrative:

La proposition ne peut entrer comme partie dans une totalité de rang plus élevé. Une proposition peut seulement précéder ou suivre une autre proposition, dans un rapport de consécution. Un groupe de propositions ne constitue pas une unité d'un ordre supérieur à la proposition. Il n'y a pas de niveau linguistique au-delà du niveau catégorématique. (1966: 129)

Au plus bas niveau, les traits distinctifs forment, par assemblage, les phonèmes d'une langue qui eux-mêmes se combinent en morphèmes grammaticaux et en lexèmes entrant à leur tour dans la combinaison des syntagmes dont l'articulation forme l'unité de dernier rang intégratif: la proposition. En revanche, la phrase est clairement repoussée au-delà de cette échelle des combinaisons linguistiques:

Du fait que la phrase ne constitue pas une classe d'unités distinctives, qui seraient membres virtuels d'unités supérieures, comme le sont les phonèmes ou les morphèmes, elle se distingue foncièrement des autres entités linguistiques. (1966: 129)

En nommant cette limite de la linguistique du système, Benveniste affirme nettement que «la phrase appartient bien au discours. C'est même par là qu'on peut la définir: la phrase est l'unité du discours. [...] La phrase est une unité, en ce qu'elle est un segment de discours» (1966: 130). Il définit la phrase comme une unité radicalement différente, une unité de l'interaction humaine:

La phrase, création infinie, variété sans limite, est la vie même du langage en action. Nous en concluons qu'avec la phrase on quitte le domaine de la langue comme système de signes, et l'on entre dans un autre univers, celui de la langue comme instrument de communication, dont l'expression est le discours.

Ce sont là vraiment deux univers différents, bien qu'ils embrassent la même réalité, et ils donnent lieu à deux linguistiques différentes, bien que leurs chemins se croisent à tout moment. (1966: 129-130)

On peut se demander si toute la linguistique énonciative de Charles Bally – qu'il nommait de façon par ailleurs un peu ambiguë «stylistique» – n'est pas la recherche d'un espace très exactement situé entre linguistique de la langue et linguistique de la parole-discours.

Si certains doutent encore du fait qu'une «translinguistique des textes» puisse être une linguistique, je dirai que le statut de la discipline dépendra très largement de l'évolution de la linguistique académique elle-même, où, comme le dit François Rastier, «un courant scientifique s'en tient à une restriction positiviste de l'objet, au palier morphosyntaxique» (1995: 184). Sa position, très proche de la mienne, est la suivante:

Au plan scientifique [...] tout engage la linguistique à prendre les textes pour objet; même si cet objet, tout comme d'ailleurs le langage, se voit aussi étudié par d'autres disciplines qui ne partagent pas ses objectifs. Elle affronte alors des problèmes d'une autre échelle, en vraie grandeur

pourrait-on dire. Elle n'abandonne pas pour autant son domaine de prédilection, la phrase, mais au contraire se prépare à y faire retour d'une façon nouvelle, dans la mesure où le global détermine le local. Si l'on ne peut réduire un texte à une suite de phrases, une phrase reçoit évidemment du texte où elle figure des déterminations inoubliables, jusque dans sa syntaxe, voire sa phonétique. (Rastier 1995: 185)

La tentation a toujours été grande de considérer le texte comme une grande phrase ou comme une simple suite de phrases. M. A. K. Halliday et Ruqaiya Hasan ont pourtant émis, dès 1976, un point de vue radicalement différent, qui fonde la linguistique textuelle et l'analyse de discours:

Un texte [...] n'est pas un simple enchaînement de phrases [*string of sentences*]. En d'autres termes, il ne s'agit pas d'une grande unité grammaticale, de quelque chose de même nature qu'une phrase mais qui en différerait par la taille – une sorte de superphrase [*supersentence*]. Un texte ne doit pas du tout être vu comme une unité grammaticale, mais comme une unité d'une autre espèce: une unité sémantique. Son unité est une unité de sens en contexte, une texture qui exprime le fait que, formant un tout [*as a whole*], il est lié à l'environnement dans lequel il se trouve placé. (Halliday & Hasan 1976: 293; je traduis)

Cette idée d'«unité de sens en contexte», très proche de la définition benvenistienne du fonctionnement sémantique de la phrase en discours, situe clairement le texte dans l'ordre du sémantique. Comme la phrase énoncée, le texte est toujours construction interactive d'un sens et acte de référence. Benveniste parle d'«événement évanouissant» (1974: 227) pour traduire le fait que la phrase «n'existe que dans l'instant où elle est proférée et s'efface aussitôt». En réinscrivant cet énoncé-phrase dans le cotexte, l'intertexte et le contexte, on peut espérer saisir un «événement évanouissant» qui ne prend sens qu'en discours, c'est-à-dire relativement à d'autres énoncés-phrases.

3. *Le discours: interdisciplinarité et translinguistique*

Le premier essai de dépassement des limites phrastiques est venu de l'analyse structurale et, en particulier, de l'analyse structurale des récits. On a l'habitude de citer la *Morphologie du conte* de Vladimir Propp (première édition de 1928 et deuxième parue en 1969, à Léninegrad), mais il faut ici aussi repartir de Saussure. Je rappelle que Jean Starobinski (1971: 19-20) et d'Arco Silvio Avalle (1973), rapprochent fort justement, l'un comme l'autre, la «note sur le discours», les cahiers sur le vers saturnien et les recherches de Saussure sur les

légendes germaniques. Tous les commentateurs du manuscrit Ms. fr. 3959-10, ont relevé deux phrases intéressantes :

Ce qui fait la noblesse de la légende comme de la langue, c'est que, condamnées l'une et l'autre à ne se servir que d'éléments apportés devant elles et d'un sens quelconque, elles les réunissent et en tirent continuellement un sens nouveau. [...]

[...] Etant donné cinq ou six éléments matériels, le sens changera dans l'espace de quelques minutes si je les donne à combiner à cinq ou six personnes travaillant séparément.

Ceci est complété par une autre affirmation essentielle, dans laquelle transparaît l'intérêt de Saussure pour le processus de signification et surtout le fait que l'origine du sens, dans la langue comme dans le discours, réside dans le fonctionnement du système (la combinatoire de la citation précédente) et dans la question de la valeur des unités :

Imaginer qu'une légende commence par un sens, a eu depuis sa première origine le *sens* qu'elle a, ou plutôt imaginer qu'elle n'a pas pu avoir un sens absolument quelconque, est une opération qui me dépasse.

Comme le dit d'Arco Silvio Avalle (1973: 46), on peut, d'un côté, être surpris par le rapprochement d'une entité syntagmatique par excellence (la légende) avec une entité (la langue) définie dans la «note sur le discours» comme située en deçà de la production de sens par combinaison d'unités élémentaires. Mais, d'un autre côté, la légende est, comme la langue, abordée – et c'est là l'originalité de la réflexion narratologique de Saussure – comme une combinatoire d'éléments formant **un système**. Comparer la légende – c'est-à-dire un fait discursif, un fait de parole par excellence – à la langue, proposer de lui appliquer les mêmes méthodes que celles qui président à l'étude linguistique, c'était avant tout fonder le modèle explicatif de l'analyse structurale. Bien que la légende soit du même côté que la parole par rapport à la langue, à savoir du côté du discours, Saussure lui reconnaît une propriété: celles de comporter des traits structuraux susceptibles d'être traités comme des analogues de la langue dans le discours.

Abordant ainsi, comme l'écrit Michel Arrivé, un «authentique système sémiologique à manifestation discursive» (1999: 19), Saussure prouve, dans cette recherche, la profonde unité de sa pensée. En s'interrogeant sur le référent du texte de telle ou telle légende, en étudiant comme il le fait les unités que représentent les personnages et en dégagant leurs fonctions manifestées par leurs actions, leurs relations aux autres personnages, leurs qualifications et leurs

noms, Saussure n'entre pas dans la syntagmatique de ces textes, il considère sémiologiquement les faits de discours que représentent les légendes germaniques sous l'angle de leurs variations systémiques, il les considère comme une langue. Claude Lévi-Strauss, Algirdas Julien Greimas et Roland Barthes traduiront cette idée en un postulat de l'analyse structurale. Mais ils auront tendance à négliger, ce faisant, la théorisation du changement de niveau d'analyse et de linguistique qui est pourtant au cœur des réflexions de Saussure et, plus nettement, de Benveniste. Un bel exemple de cette réduction se trouve dans cette présentation, très structurellement orthodoxe, de Paul Ricœur :

Les unités au-dessus de la phrase ont même composition que les unités au-dessous de la phrase ; le sens du récit est dans l'arrangement même des éléments ; le sens consiste dans le pouvoir du tout d'intégrer des sous-unités ; inversement, le sens d'un élément est sa capacité à entrer en relation avec d'autres éléments et avec le tout de l'œuvre ; ces postulats ensemble définissent la clôture du récit ; la tâche de l'analyse structurale consistera alors à procéder à la segmentation (aspect horizontal), puis à établir les divers niveaux d'intégration des parties dans le tout (aspect hiérarchique). (Ricœur 1986: 149-150)

Les leçons de philologie germanique données par Saussure à Genève au tout début du siècle sont de la sémiologie en acte, mais une sémiologie narratologique qui, comme l'ensemble de l'œuvre de Vladimir Propp, se préoccupe autant de la «morphologie» de la légende que de ses «racines historiques» et du référent de la légende. Épistémologiquement, il s'agit là d'une entrée dans l'analyse des discours que Saussure n'aura pas le temps d'articuler à sa sémiologie générale. Comme Paul Ricœur le rappelle (1986: 151), on a surtout retenu le fait qu'il s'agissait d'une rupture épistémologique par rapport aux modèles explicatifs empruntés aux sciences de la nature et étendus, par les positivistes, aux sciences historiques (c'est du moins, à la fin du XIX^e siècle, ainsi que Wilhelm Dilthey définissait l'explication).

La transposition du modèle linguistique à des faits de discours et, en particulier, à des faits narratifs, est au cœur de la révolution structuraliste. Les recherches sur le vers saturnien peuvent être, en ce sens, elles aussi, considérées comme une tentative d'analyse d'un genre discursif, d'une pratique discursive poétique très particulière, celle d'un vers bas latin fortement allitérant, dit «vers saturnien». M'y étant intéressé longuement, dans *Linguistique et discours littéraire* (Adam & Goldenstein 1976, chapitre 2) et dans *Pour lire le poème* (1985), je ne reviens pas ici sur le détail des hypothèses de Saussure. Retenons seulement, qu'il ressort des *Cahiers* une quête des caractéristiques de ce vers sur la

base des principes de couplage (la paire), d'une part, et d'anagrammatisation, d'autre part. S'il a renoncé à poursuivre et à publier ce travail qui l'occupait pourtant alors qu'il donnait les cours à l'origine de ce qui deviendra le *Cours de linguistique générale*, c'est que Saussure s'est rendu compte que ses observations dépassaient le cas particulier bas latin qu'il considérait et les règles discursives du genre qu'il recherchait. Ce renoncement est, me semble-t-il, la preuve qu'engagé dans une analyse d'une pratique discursive, il espérait décrire les contraintes que le genre imposait à la langue. Au lieu de cela, Saussure a mis le doigt sur une propriété du discours poétique qui remettait radicalement en cause l'ordre du sémiotique et la domination du signe linguistique sur le discours. Le principe de la couplaison des phonèmes a le vers pour unité; l'anagrammatisation fait éclater le signe qui se diffracte le long de la chaîne verbale. Dans les deux cas, on passe de la logique du signe à l'ordre du discours.

Tout en restant philologue comparatiste et linguiste de génie, Saussure procède, dans ses recherches sur les légendes germaniques et sur le vers saturnien, à des ébauches d'analyses de discours et il manifeste la forme d'ouverture (inter)disciplinaire que mettent en avant la note dite «Note Item» (donnée en exergue du présent article) et une note sur *Programme et méthode de la linguistique théorique* d'Albert Sechehaye:

Un essai systématique quelconque constitue une chose que j'oserais dire nouvelle et qui prouve immédiatement un effort personnel très indépendant et très prolongé, uniquement possible à condition de pouvoir réunir à des connaissances linguistiques une réelle pensée, *un réel pouvoir philosophique*, ou plutôt une éducation en plusieurs disciplines extérieures à la linguistique.

Saussure, cité par Bouquet (1997: 176-177)

C'est cette ouverture transdisciplinaire prônée par Saussure qui permettra à Roman Jakobson, à Jean Starobinski et plus tard à Jean-Claude Milner (1978), de cerner la portée des recherches sur le vers saturnien (voir à ce sujet Adam 1985: 98-118 & Adam 1991: 38-54). Il fallait, pour ce faire, réunir, comme le dit Saussure «une éducation en plusieurs disciplines extérieures à la linguistique»: des compétences dans les domaines de la linguistique, de la poésie et de la psychanalyse.

Roman Jakobson – un des linguistes qui par ses connaissances dans les domaines du cinéma, de la peinture moderne et de la littérature correspond le mieux à la définition de Saussure, – a défendu très tôt une position épistémologique ouverte à la dimension discursive des faits de langue. En 1960, un colloque interdisciplinaire a réuni, autour de la question du style, des linguistes,

des anthropologues, des psychologues et des critiques littéraires, à l'université d'Indiana. A cette occasion, Jakobson a développé un propos, repris dans le dernier chapitre des *Essais de linguistique générale*:

L'insistance à tenir la poétique à l'écart de la linguistique ne se justifie que quand le domaine de la linguistique se trouve abusivement restreint, par exemple, quand certains linguistes voient dans la phrase la plus haute construction analysable, ou quand la sphère de la linguistique est confinée à la seule grammaire, ou uniquement aux questions non sémantiques de forme externe, ou encore à l'inventaire des procédés dénotatifs à l'exclusion des variantes libres. (1963: 212-213)

Roman Jakobson tient assez à cette idée pour la reformuler et la généraliser, quelques années plus tard, de la façon suivante:

D'autres préjugés dus [...] à la méconnaissance de la linguistique contemporaine et de ses visées amènent les critiques à de graves bévues. Ainsi l'idée que l'étude linguistique est enfermée dans les limites étroites de la phrase [...] se trouve contredite par l'analyse du discours comme l'une des tâches mises de nos jours au premier plan dans la science linguistique. (Jakobson 1973: 485-486)

Elargissant la notion de liage de Platon, il faut aujourd'hui admettre que les interactions verbales ne prennent généralement pas plus la forme de mots isolés que de phrases ou de propositions non liées. Toute communication humaine se fait au moyen d'énoncés suivis, oraux ou écrits, qui vont d'un simple mot oral à plusieurs volumes écrits. Si, comme le dit Saussure, «la langue n'est créée qu'en vue du discours», la linguistique a, non seulement pour objet empirique, mais pour objet théorique cette unité de communication-interaction langagière qu'on appelle un TEXTE (ou un DISCOURS) et la nature des *entrelacements* dans lesquels Platon lui-même voyait déjà la clé des faits de discours.

En franchissant les frontières classiques du signe et de la proposition pour aborder, avec la phrase et le texte, les produits naturels de l'interaction langagière, la linguistique ne procède pas à une simple extension transphrastique des limites de son domaine, elle se confronte aux autres sciences des discours. Le discours est un objet par excellence pluri et trans-disciplinaire et la linguistique est une discipline descriptive et explicative amenée, en permanence, à dialoguer avec des approches disciplinaires complémentaires. Ou bien la linguistique sera capable de réaliser le programme de la sémiologie que Saussure présentait ainsi:

Sémiologie: morphologie, grammaire, syntaxe, synonymie, rhétorique, stylistique, lexicologie, etc., le tout étant inséparable.

(Saussure, *Ecrits de linguistique générale*, à paraître, Gallimard)

Ou bien elle se marginalisera définitivement, au profit d'un champ disciplinaire beaucoup plus opportuniste et flou, comme les «sciences de la communication». C'est contre cette marginalisation que travaillent aussi bien *Le style dans la langue* (Adam 1997) que: *Linguistique textuelle: des genres de discours aux textes* (Adam 1999).

L'enseignement de Saussure – et, à sa suite, celui de Benveniste et de Jakobson – se situe aux antipodes des tentations centripètes à l'hyperspécialisation et à l'enfermement étroit dans des sous-secteurs disciplinaires. Cette tendance est sensible actuellement chez de nombreux linguistes qui manquent cruellement de cette «éducation en plusieurs disciplines extérieures à la linguistique» dans laquelle Saussure voyait les conditions d'une «réelle pensée». L'avenir de la linguistique au sein des sciences sociales réside dans sa capacité ou son incapacité à s'ouvrir à la sémantique du discours. Si les linguistes contemporains refusent les ouvertures transdisciplinaires que la double nature de leur objet (langue et discours) impose et dont les grands linguistes du XX^e siècle ont montré la fécondité, alors les unités linguistiques d'enseignement et de recherche de nos universités risquent fort de poursuivre un déclin amorcé depuis une quinzaine d'années.

Adresse de l'auteur:
Jean-Michel ADAM
5A, chemin de Mornex
1003 Lausanne

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ADAM, Jean-Michel, 1985: *Pour lire le poème*, De Boeck-Duculot, Bruxelles.
- 1991: *Langue et littérature*, Hachette, Paris.
 - 1997: *Le style dans la langue*, Delachaux & Niestlé, Lausanne-Paris.
 - 1999: *Linguistique textuelle: des genres de discours aux textes*, Nathan, Paris.
 - 2001: «Barthes en 1970: de la 'translinguistique' à la déconstruction», in *Littérature et sciences humaines*, A. Boissinot et al. édés., CRTH-Université de Cergy-Pontoise, Les Belles Lettres, Paris, pp. 125-148.
- ADAM, Jean-Michel et GOLDENSTEIN, Jean-Pierre, 1976: *Linguistique et discours littéraire*, Larousse, Paris.

- ARRIVÉ, Michel, 1999: «Unité linguistique et unité sémiologique chez Ferdinand de Saussure», in *Les unités discursives dans l'analyse sémiotique: la segmentation du discours*, G. Quiroz et al. édés., Peter Lang, Berne, pp. 11-21.
- AVALLE, d'Arco Silvio, 1973: «La sémiologie de la narrativité chez Saussure», in *Essais de la théorie du texte*, Ch. Bouazis et al. édés., Galilée, Paris, pp. 17-49.
- BENVENISTE, Emile, 1966: *Problèmes de linguistique générale I*, Gallimard, Paris.
- 1974: *Problèmes de linguistique générale II*, Gallimard, Paris.
- BOUQUET, Simon, 1997: *Introduction à la lecture de Saussure*, Payot & Rivages, Paris.
- DESSONS, Gérard, 1995: *Introduction à la Poétique*, Dunod, Paris.
- FONTANIER, Pierre, 1977 (1821): *Les Figures du discours*, Flammarion, Paris.
- FEHR, Johannes, 1995: «Bœuf, lac, ciel – concierge, chemise, lit» in *Saussure aujourd'hui*, actes du colloque de Cerisy, n° spécial de *Linx*, Université de Paris X.
- HALLIDAY, Michael Alexander Kirkwood & HASAN, Ruqaiya, 1976: *Cohesion in English*, Longman, London-New York; 15^e éd. coll. «English Language Series» n° 9, 1997.
- JAKOBSON, Roman, 1963: *Essais de linguistique générale*, Minuit, Paris.
- 1973: *Questions de poétique*, Seuil, Paris.
- MESCHONNIC, Henri, 1997: «Benveniste: sémantique sans sémiotique», in *Emile Benveniste vingt ans après*, colloque de Cerisy publié dans un numéro spécial de la revue *Linx*, Université de Paris X Nanterre.
- MILNER, Jean-Claude, 1978: *L'Amour de la langue*, Seuil, Paris.
- MOINFAR, Mohammad Djafar, 1992: «L'œuvre d'Emile Benveniste», *Linx* n° 26, Université de Paris X Nanterre.
- PLATON: *Le Sophiste*, trad. N. Cordero, GF-Flammarion, Paris, 1993.
- RASTIER, François, 1995: «Pour une sémantique des textes», *Cahiers de l'Institut de linguistique et des sciences du langage* n° 6, Université de Lausanne.
- RICŒUR, Paul, 1986: *Du texte à l'action*, Esprit/Seuil, Paris.
- SAUSSURE, Ferdinand de, 1972: *Cours de linguistique générale*, Payot, Paris.
- (à paraître) *Ecrits de linguistique générale*, Gallimard, Paris.
- STAROBINSKI, Jean, 1971: *Les mots sous les mots*, Gallimard, Paris.

Christian Stetter

AM ENDE DES CHOMSKY-PARADIGMAS –
ZURÜCK ZU SAUSSURE?

1. *Warum ist das Paradigma am Ende?*

1.1 Logische Gründe: Der Käfer in der Schachtel – die Nichtreferentialisierbarkeit von Sätzen über die Universalgrammatik

Das in der generativen Linguistik entwickelte Modell eines autonomen Syntax-Moduls bzw. einer Universalgrammatik hat man zutreffend als Konstruktion einer «privaten» Sprache im Sinne Wittgensteins begriffen¹. Dies hängt wesentlich mit der Auffassung dieses Moduls als eines materiellen, neuronalen Systems zusammen², als eines sprachlichen «Wissens», von dessen Funktionsweise der Sprecher ebenso wenig Kenntnis hat wie von der Funktionsweise seines Kleinhirns oder seiner Leber. Günther Grewendorf hat deswegen diese Auffassung von Sprache als mentalem «Organ» Wittgensteins Deutung der Sprache als einer «Lebensform» entgegengesetzt³. Gerade wegen ihrer extremen Gegensätzlichkeit aber – so die These – seien beide Auffassungen durchaus

¹ Vgl. Grewendorf 1995, dazu Stetter 1997, S. 602 ff. und 1999.

² Vgl. Chomsky 1995.

³ Vgl. Grewendorf 1995.

miteinander vereinbar, ja könnten sich sogar ergänzen. Denn sie beleuchteten den Gegenstand aus unterschiedlicher Perspektive und mit unterschiedlichen Zielen: Chomsky gehe es darum, die Genese der Sprachkompetenz als eines biologischen Systems in naturwissenschaftlichem Sinne zu erklären, in Wittgensteins Philosophie gehe es dagegen um ein «analytisches» Verständnis, d. h. um ein philosophisches Begreifen der Nutzung dieses Systems in sozialer Praxis.

Doch die Auffassung von Sprache bzw. Syntax als biologischem Organ wird nicht in einer naturwissenschaftlichen Begrifflichkeit mit entsprechenden Kategorien und empirischen Methoden entfaltet und begründet, sondern nach wie vor in einer linguistischen Begrifflichkeit mit unverkennbar geisteswissenschaftlichen Kategorien und Methoden⁴. Auch der generative Linguist beschreibt Sprachkompetenz noch als Fähigkeit, *willkürlich* Gebrauch von syntaktischen Strukturen zu machen, behauptet jedoch gleichzeitig, daß diese Fähigkeit grundsätzlich nicht bewußtzumachen bzw. reflexiv zu erschließen und somit logischer Kontrolle zu unterwerfen ist, während wir uns beliebige Züge unseres Sprachgebrauchs, die wir als Muttersprachler in der Regel unbewußt und unreflektiert praktizieren, durchaus bewußt machen und damit variieren können, selbst bestimmte phonologische Artikulationsbesonderheiten⁵. Also liegt der *privatsprachliche* Charakter dieser Konzeption im Begriff eines Wissens oder Könnens⁶, dem alle Züge dessen fehlen, was wir als solches anzusprechen pflegen. Man kann geradezu sagen, daß die von Wittgenstein eher implizit umrissene Idee einer solchen «privaten» Sprache von Chomsky allererst auf den Begriff und auf den Punkt gebracht worden ist.

Wesentlich für Wittgensteins Überlegungen zum Privatsprachenproblem ist bekanntlich die Unterscheidung von *wissen* und *zu wissen glauben*⁷. Daß der Sprecher einer Sprache weiß, wie man die Wörter dieser Sprache richtig und

⁴ Nach wie vor besteht der Zugang zum Objekt in der Interpretation von Texten, nämlich *bestimmten* Sätzen. Und die vermeintlich «intuitiven» Urteile über die Wohlgeformtheit von Beispielsätzen oder über die Referenz von Personalpronomina, die der Methodologie der generativen Linguistik ihr besonderes Gesicht gegeben haben, sind natürlich beileibe nicht intuitiv, sondern erstens bestimmt durch die logische und rhetorische Bildung des betreffenden «native speaker» und zweitens immer über ein Verständnis des Sinns der betreffenden Sätze vermittelt. Vgl. hierzu Stetter 1997, Kap. 5.

⁵ Man braucht hier nur an dialektal motivierte Hyperkorrektheitsphänomene zu erinnern.

⁶ Mit Ryle wäre statt von Wissen ohnehin eher von Können zu reden: von Knowing-how, nicht von Knowing-that (vgl. Ryle 1963). Das würde das Problem noch verschärfen, denn unter Können verstehen wir immer eine *beherrschte* Praxis, mithin eine, die Kriterien des Ge- und Mißlingens unterliegt.

⁷ Vgl. *Philosophische Untersuchungen* I, 258 ff.

nicht richtig gebraucht, auf welche Gegenstände man z. B. mit den Namen dieser Sprache regelmäßig referiert, hängt damit zusammen, daß er seine Sprachkompetenz in intersubjektiver Praxis erworben hat und daß der Sprachgebrauch durchgängig sozialer Kontrolle unterliegt. Das Wort «richtig» meint ja in diesem Zusammenhang nichts anderes als «dem allgemeinen Sprachgebrauch entsprechend»⁸. Würde jemand im Gespräch mit dem Wort «Christ» regelmäßig auf Menschen referieren, die Deutschsprachige als Atheisten zu bezeichnen pflegen, dann würde er solange Unverständnis oder Irritation hervorrufen, wie seine Gesprächspartner nicht begreifen, daß er dieses Wort offenbar systematisch anders verwendet als sie. Und würde er durchgängig Menschen als Christen charakterisieren, die Deutschsprachige Atheisten zu nennen pflegen, so würde man ihm ebenso regelmäßig widersprechen⁹.

Chomskys These wäre von Wittgensteins Argument nur dann nicht getroffen, wenn die Existenz eines universellen Syntax-Moduls unabhängig von der Referenz auf Performanz-Erscheinungen nachweisbar wäre, d. h. unabhängig vom Gebrauch einzelsprachlicher Terme. Dies ist jedoch schon aus rein logischen Gründen nicht möglich. Der generative Grammatiker kann den Namen für Kategorien der Universalgrammatik, die er im Zusammenhang seiner Theorie verwenden muß, nur insofern eine Extension geben und damit als Deskriptoren für neuronale Zustände verwenden, als er sie *zugleich* auf erster Ebene extensional im Rahmen einer Derivation definiert, die in der Zuordnung von Lexikon-Elementen zu Endkategorien ausläuft. Andernfalls wären Aussagen über Formen des Syntax-Moduls mit Aussagen über Oberflächenformen nicht zu korrelieren¹⁰. Die ausweisbaren Lexikon-Elemente sind jedoch immer Lexikon-Elemente einer bestimmten Sprache. Die Rede über Kategorien der Universalgrammatik ist systematisch nicht referentialisierbar und somit *leer*. Daß der Universalgrammatiker in der Rede über seinen Gegenstand sich nolens volens einer öffentlichen Sprache bedienen muß, kürzt eben diesen Gegenstand weg wie den Käfer in der Schachtel¹¹.

⁸ Die logischen, rhetorischen oder ästhetischen Gelingensbedingungen dieses «allgemeinen» Sprachgebrauchs, des *langage* im Sinne Saussures, brauchen hier nicht im einzelnen bedacht zu werden. Es genügt für diesen Zusammenhang, daß sie samt und sonders Bedingungen sind, die in sozialer kommunikativer Praxis etabliert und aufrechterhalten werden. Vgl. hierzu Feilke 1994 und 1996.

⁹ Im ersten Fall wäre seine Rede nach Austin unsinnig, weil nicht referentialisierbar, im zweiten Fall falsch.

¹⁰ Vgl. hierzu Stetter 1999, S. 60 ff.

¹¹ Ganz anders verhält es sich, wenn ein Neurologe über neuronale Sachverhalte spricht. Dies erfolgt stets in einer «öffentlichen» Wissenschaftssprache, sei diese nun Deutsch, Englisch oder was sonst auch immer – in jedem Fall eine Sprache, deren Gebrauch

1.2 Methodologische Gründe: die Crux des minimalistischen Programms

Chomsky selbst hat sich Anfang der neunziger Jahre zu einer Revision seiner «extended standard theory» gezwungen gesehen, des sogenannten «Prinzipien- und-Parameter-Modells», das lange Zeit als gültiger Rahmen der generativen Linguistik gegolten hatte. In diesem nahm sich – aufgrund der theoretischen Rahmenbedingungen – ein einfacher Satz des Deutschen wie *Hans scheint durch den Zuspruch getröstet worden zu sein* aus wie ein von Maden zerfressener Schweizer Käse: voll von Löchern und Spuren von Bewegungen¹². Die Konstruktion syntaktischer Strukturen, die als universal angenommen und als solche in der sogenannten Tiefenstruktur angesetzt wurden, erzwang einen immer höheren Regelaufwand, um selbst simple Oberflächenstrukturen zu generieren. Chomsky selbst hat dies am Beispiel der sogenannten Verb-Anhebung demonstriert¹³. Das Modell erwies sich in dem hohen Aufwand, der erforderlich war, um z. B. eine einfache finite Verbform zu erzeugen, in evolutionstheoretischer Perspektive als «unökonomisch»¹⁴. Das Minimalistische Programm will daher minimalistisch in eben dem Punkt sein, daß theoretische Vorannahmen auf genau das Maß reduziert werden, welches zur effektiven Erzeugung von sprachlichen Ausdrücken unabdingbar und in diesem Sinne «ökonomisch» ist. U. a. fällt bei dieser Revision des Modells die Unterscheidung der Ebenen von Oberflächen- und Tiefenstruktur unter den Tisch, spätestens seit der Standard Theory der *Aspects* die Grundannahme der generativen Linguistik, die die kognitive Wende der generativen Linguistik materialiter überhaupt erst ermöglicht hat.

Ohne sogenannte «Bewegungen», d. h. Regeln, durch die lexikalische Einheiten aus dem Lexikon in einen linear geordneten Ausdruck¹⁵ und aus diesem

intersubjektiver Kontrolle unterliegt. Im Rahmen dieser Sprache lassen sich neuronale Zustände dann z. B. in der Interpretation von Computertomographien identifizieren und ihnen bestimmte Eigenschaften zu- oder absprechen.

¹² Weil *Hans* nicht als Subjekt von *scheint* aufgefaßt wird, desgleichen nicht als das von *trösten* usw. – letzteres ist i. ü. eine Folgerung aus der dogmatischen Verallgemeinerung der lateinischen Schulgrammatik: das Deutsche kennt formal kein Passiv. Vgl. zu diesem Beispiel Grewendorf, Hamm, Sternefeld 1987, S. 223 ff.

¹³ Vgl. Chomsky 1993, Kap. 2.

¹⁴ Freilich nicht nur das: Das Problem des Ansatzes lag vor allem darin, daß Art und Anzahl der für die UG postulierten Prinzipien sich nicht unabhängig voneinander begründen ließen. Damit war aber in vielen Punkten nicht entscheidbar, ob ein in der Theorie so und so benanntes Phänomen, z. B. «...-raising» überhaupt empirischer Gegenstand war und nicht theoretisches Konstrukt. Vgl. hierzu Lerner's Besprechung von Chomsky 1993, dazu Stetter 1997, S. 259 ff.

¹⁵ Beim Generationsprozeß werden im Minimalistischen Programm die Lexikon-Elemente des zu erzeugenden Ausdrucks durch zwei «numeration» und «merge» genannten

in die aktuelle Position der «Phonologischen Form» gebracht werden, kommt aber auch dieses Modell nicht aus. Daher erfordert die Grundidee des Minimalistischen Programms die Annahme eines Apparats, der aus allen gegebenen, in den Lexikon-Informationen angelegten Möglichkeiten die jeweils «kürzesten» Bewegungen errechnet. Der Berechnungsaufwand dafür aber steigt mit der Anzahl der zu kombinierenden Elemente derart an¹⁶, daß bereits hier der Gewinn an Ökonomie verspielt wird, der mit dem Damenopfer der Aufgabe der Tiefenstruktur erzielt schien.

Die Crux dieses Programms besteht – kurz gesagt – darin, daß sie das Konzept einer mehr oder weniger «perfekten» Universalsprache nur retten kann durch eine Menge ungedeckter Schecks, Ad-hoc-Annahmen, die in ihren Konsequenzen nicht mehr überschaubar sind¹⁷. Der ungedeckteste von allen ist die Annahme eines außerhalb von Raum und Zeit operierenden Berechnungsapparats¹⁸. Erzwungen ist diese Annahme einerseits durch das Argument des Berechnungsaufwands, andererseits ist sie nicht vereinbar mit dem programmatischen Anspruch, eine Theorie über einen biologischen Apparat zu formulieren, der doch als solcher per definitionem *in* Raum und Zeit operiert.

1.3 Empirische Gründe: der Widerspruch zur Neurologie

Damit ist ein Problemfeld berührt, das inzwischen eine für die Linguistik kategoriale Bedeutung gewonnen hat: Wie vertragen sich ihre Grundannahmen mit den Befunden derjenigen Disziplin, die die Eigenschaften des Gehirns erforscht, desjenigen Organs im nichtmetaphorischen Sinn, auf dessen Funktionen all das beruht, was in der Linguistik als «Sprachfähigkeit», «Sprachsystem» usw. bezeichnet wird? Die Eigenart des chomskyschen Funktionalismus bzw. Mentalismus¹⁹, Aussagen über ein «mentales» System unabhängig von

Operationen zunächst in einer «bare phrase structure» angeordnet, dem Input für den weiteren Satzzeugungsprozeß. Der *serielle* Charakter dieses von Chomsky «computation of human language» genannten Prozesses ist unübersehbar, deutlicher jedenfalls als im Prinzipien-und-Parameter-Modell, das durch die Abstraktheit der Operation «Move-*a*» auch repräsentationell gelesen werden konnte.

¹⁶ Ergeben sich aus den lexikalischen Merkmalen der Einheit E₁ i Kombinationsmöglichkeiten, aus denen einer zweiten Einheit E₂ k Möglichkeiten, dann müssen bereits bei zwei Elementen ik Möglichkeiten einschließlich jeweiliger Restriktionsbedingungen berechnet werden – bei jeweils mehr als einer pro Lexikoneinheit gegebenen Möglichkeit (das dürfte der empirische Normalfall sein) ein *exponentiell* wachsender Bedarf an Berechnungskapazität.

¹⁷ Vgl. hierzu die knappe Übersicht solcher Probleme bei Lenerz 1998, S. 108 f.

¹⁸ Vgl. Chomsky 1993, S. 380, Anm. 3.

¹⁹ Vgl. hierzu Putnam 1991, S. 27 ff.

Annahmen über die Eigenschaften der betreffenden biologischen «Hardware» zu formulieren, wird mit eben dieser Frage in Frage gestellt. Die neurologische Forschung der letzten zehn bis fünfzehn Jahre hat wohl unbezweifelbar gemacht, daß die Funktionsweise des menschlichen Kortex nicht analog zur Verfahrensweise eines seriell ablaufenden Computerprogramms begriffen bzw. modelliert werden kann, und zwar wegen des homogenen neuronalen Aufbaus des Kortex²⁰. Dieser ist ausgelegt für eine parallele Verarbeitung von Information²¹, und damit wiederum hängt eine wesentliche Eigenschaft neuronaler «Repräsentationen» zusammen: ihre nicht-diskrete Form. Weder folgt das menschliche Gehirn in seinen Funktionen Regeln – man spricht, sieht, hört, fühlt, bewegt sich nicht nach Regeln, sondern analog gespeicherten Mustern –, noch sind «benachbarte» neuronale Repräsentationen strikt voneinander unterschieden²². Die Repräsentationen von Phonemen oder Wörtern wie von Bedeutungen scheinen vielmehr fließend ineinander überzugehen. Man kann ihre Lokalisation nur in der Korrelation von Ähnlichkeitsrelationen und Distanzvergleichen beschreiben: Ähnliches oder Entgegengesetztes liegt näher beieinander als Unähnliches oder Unzusammenhängendes²³. Damit aber ist der Annahme eines kognitiven Apparats «computation of human language», der nach dem Modell seriell funktionierender Computer konzipiert ist, die empirische Grundlage entzogen²⁴.

Aus diesem Befund ergeben sich Folgerungen, die es sich lohnt im Zusammenhang zu betrachten: Zum ersten hat sich die alte saussuresche Einsicht bewahrheitet, daß die erkenntnistheoretische Situation der Linguistik bedacht und in der Konzeption des linguistischen Modells kategorial berücksichtigt werden muß²⁵. Hierbei ist ein doppeltes «Relativitätsprinzip» in Rechnung zu stellen: Linguistische Objekte konstituieren sich (1) ausschließlich im Rahmen faktisch existierender Sprachen und (2) nach Maßgabe des Differenzierungsreichtums des jeweiligen Verschriftungssystems²⁶.

²⁰ Vgl. Spitzer 1996, S. 12 ff. und 28 ff.

²¹ U. a. sichert dies die Funktionsfähigkeit des jeweils gesamten Informationsverarbeitungsprozesses auch dann, wenn die Funktion einzelner Neuronen oder Neuronenverbände beeinträchtigt ist.

²² Vgl. Spitzer 1996, S. 148 ff.

²³ Vgl. Spitzer 1996, S. 247 ff.

²⁴ Die systematische Bedeutung der neueren neurologischen Forschungen für die allgemeine Sprachtheorie ist in zwei Aachener Dissertationen ausführlich untersucht und entwickelt worden (vgl. Fehrmann 1999 und Linz 1999). Ich kann hier nur summarisch auf diese beiden Arbeiten verweisen. Systematisch sind sie unverzichtbar, wenn es darum geht, die in Abschnitt 5 schematisch umrissene valeur-Theorie im Detail auszuformulieren.

²⁵ Vgl. hierzu insbesondere die notes 9 und 10, EC fasc. 4, dazu Stetter 1997, S. 205 ff.

²⁶ Vgl. Saussures Point-de-vue-Theorem, hierzu grundlegend Jäger 1975, zur Verschriftungsproblematik vgl. Stetter 1997, Kap. 3.

Zum zweiten gibt das Scheitern des chomskyschen Programms Anlaß, an das Prinzip zu erinnern, daß der Aufbau einer Theorie *per se* die grundlegenden Annahmen über die Natur des Gegenstandes widerspiegelt²⁷. In diesem Zusammenhang gilt es insbesondere festzuhalten, daß es offenbar weder hinreichende noch notwendige Gründe gibt, an der Unterscheidung einer syntaktischen «Oberflächen-» von einer «Tiefenstruktur» festzuhalten. Sie ist eine Scheuklappe, die nicht nur die Analyse sprachlicher Tatsachen auf ein schriftvermitteltes Konzept von Satz einengt²⁸, welches sich ganz und gar der Tradition des Triviums verdankt²⁹, sondern die darüber hinaus die Linguistik daran hindert, eine empirische Wissenschaft zu werden. Dies in die Architektur einer linguistischen Theorie zu übersetzen erfordert allerdings, sich von lieb gewordenen Vorstellungen zu trennen³⁰. Es mag hier genügen, die dafür wesentliche Bedingung zu formulieren: Die sprachliche Tatsache, sofern sie als Objekt der Linguistik betrachtet wird, konstituiert sich bereits auf der ersten Ebene E_1 eines Systems von linguistischen Ebenen E_1, E_2, \dots, E_n , und zwar als Einheit von signifiant und signifié, d. h. als *signe linguistique* im saussureschen Sinn.

Schließlich ist folgendes zu bedenken, wenn man Sprache als mentales System begreift – und hinter diese Position kann die theoretische Linguistik schlechterdings nicht zurück: Die linguistische Modellierung sprachlicher Regularitäten muß sich konzeptuell wie methodisch der *interdisziplinären Konstitution* des Gegenstands Sprache bewußt bleiben. Jede der Disziplinen Linguistik, Psychologie, Neurologie usw. beschreibt einen *gemeinsamen* Gegenstand Sprache unter je eigener Perspektive und mit je eigenen Kategorisierungen. So wird man die eigene Ausschnittsbildung und den eigenen kategorialen Rahmen stets an denen der anderen Disziplinen zu messen haben. Dies bezieht sich namentlich auf den Begriff der Regel, der bislang in der Linguistik erkenntnistheoretisch wie methodologisch unbedacht geblieben ist. Er galt ihr – Erbe der grammatischen Tradition – als unproblematisch. Die linguistische Theorie kann aber nicht unabhängig von den bzw. gegen die Resultate von Disziplinen wie Biologie oder Neurologie formuliert werden. Sie muß biologisch wie neurologisch

²⁷ Insofern ist auch die in der generativen Schule geläufig gewordene Unterscheidung von «galileischem» und «analytischem» Stil obsolet. Es gibt das eine nicht ohne das andere.

²⁸ Vgl. hierzu Stetter 1997, S. 259 ff.

²⁹ Insofern sich nämlich dort unter den geltenden logischen, rhetorischen und grammatischen Voraussetzungen bestimmte Bilder sprachlicher «Normalformen» ausgeprägt haben. Vgl. hierzu auch Stetter 1997, Kap. 5.

³⁰ Wie mächtig die Tradition in diesem Bereich ist, habe ich ansatzweise in einer Phänomenologie des Sprachspiels der Grammatik gezeigt. Vgl. hierzu Stetter 1997, Kap. 2. Zu einigen grundsätzlichen konzeptuellen Alternativen vgl. unten die Abschnitte 4 ff.

wie ... interpretierbar sein. U. a. bedeutet dies, daß die Sprachkompetenz nicht als serielles Regelsystem konzipiert werden kann. In dieser Perspektive gewinnt ein Konzept neue theoretische Bedeutung, das in der Philosophie der Sprache stets gegen die Dogmatik des Regelkonzepts aufgeboten worden war, um das kreative Moment der Sprachkompetenz begrifflich fassen zu können: das der Analogie. Auch hier dürfte es nicht überflüssig sein daran zu erinnern, daß die Analogie für Saussure das logische Zentrum des Begriffs des Sprachsystems bildet. Jeder Term einer langue muß letztlich – dem Arbitraritätsprinzip zum Trotz – als Produkt einer Analogiebildung begriffen werden. Erst dies balanciert das System aus und gibt ihm sein eigentümliches Gepräge³¹ – sämtlich Konzepte, die der – zurückhaltend gesprochen – philosophischen Unschuld des chomskyschen Ansatzes zum Opfer gefallen waren.

2. Zur internen Systematik des generativen Ansatzes

2.1 Die Modularisierung des Systems Sprache

Die generative Linguistik hat ihr Objekt als modular organisierten biologischen Tatbestand begriffen: Die Extension des Begriffs menschliche Sprachanlage wurde modelliert als Verbund je autonomer kognitiver Module³², deren Zusammenwirken allererst das zustandebringen sollte, was wir mit dem einen Namen «Sprache» bezeichnen, ein wissenschaftlich betrachtet irreführender Name mithin, der ein «Epiphänomen» für das Wesentliche nimmt³³. Tatsächlich ist gemäß diesem Ansatz wesentliche Ursache für dieses Epiphänomen die von jedweder Intentionalität, von kommunikativen Zwecken völlig unabhängige, eben autonome Funktionsweise eines Moduls, das Chomsky in sozusagen noch vorläufiger Redeweise «Grammatik» nennt, das Syntax-Modul, das selbst wiederum modular konstruiert ist. Die Entwicklung der generativen Theorie zeigt aber deutlich, daß die Modularisierungsthese weder logisch noch methodologisch durchzuhalten war. Sie hat zu einer durchgängigen Zweideutigkeit in der Rede über syntaktische Phänomene geführt: Über die Elemente des Syntax-

³¹ Hier bringt sich die Grundbedeutung des Begriffs der Analogie zur Geltung: die der Proportion. In einem umfassenden philosophischen Konzept ist dieser Zusammenhang bislang wohl nur bei W. von Humboldt entfaltet worden. Vgl. hierzu Stetter 1997, S. 426 ff.

³² Wesentliche Eigenschaft dieser «autonomen» Module ist ihre informationelle Abgeschlossenheit. Sie interagieren zwar (auf unbekannte Weise) miteinander, verarbeiten die ihnen gegebene Information jedoch unabhängig voneinander. Zur Annahme autonomer kognitiver Module vgl. Fodor 1983.

³³ Vgl. Chomsky 1981, S. 88.

Moduls, sogenannte «Formative», die der Theorie nach noch phonologisch und semantisch zu interpretieren wären, lassen sich grundsätzlich nur Aussagen treffen, in denen diese Elemente je schon *in einer bestimmten einzelsprachlichen Form mit einer bestimmten Bedeutung* zitiert sind³⁴.

Chronisch unklar blieb bei diesem Forschungsdesign letztlich zur Gänze, was alles zu den Modulen zu rechnen wäre, die insgesamt das erzeugen sollen, was wir auf phänomenaler Ebene «Sprache» nennen. Es ist schon erstaunlich, daß es den Jüngern des «galileischen Stils»³⁵ so durchgängig entgangen ist, wie «analytisch» dieses Design aufgebaut war. Es verdankt sich ja keineswegs der Empirie, vielmehr der Tatsache, daß es eine grammatische Tradition gibt, in der man sich die Sprache als ein Regelsystem dachte, das aus einer Lautlehre, einem Lexikon plus morphologischen Regeln und einer Syntax besteht – der Aufbau der lateinischen Schulgrammatik. Doch die ist nicht von einem modularen Sprachbegriff her entwickelt worden, sondern von antiken Philologen, die ihre manifeste Sprache vor Augen hatten, nicht Vorstellungen von mentalen Repräsentationen. Mit der These der informationellen Abgeschlossenheit der einzelnen mentalen Module ist programmatisch das Design einer auf einen integralen Gegenstand Sprache bezogenen Disziplin aufgegeben, und daß diese gegeneinander abgeschotteten Module zusammen etwas zustande bringen sollten, das wir in unserer Sprache einen sinnvollen Satz nennen, grenzt nicht nur an, es ist ein schieres Wunder.

2.2 Die Aufspaltung der Kompetenz in Kern und Peripherie³⁶

Das Konzept einer universellen, allen menschlichen Sprachen zugrunde liegenden Grammatik kollidiert mit dem offenkundigen, durch eine reiche Empirie belegten Phänomen, daß *jede* Sprache eine Fülle von grammatischen Phänomenen aufweist, die sie von *jeder anderen* Sprache unterscheiden. Das universalgrammatische Programm ließ sich daher nur halten, wenn man von

³⁴ Die Zirkularität dieses Ansatzes springt in die Augen: Gegeben sei ein Formativ *xyz*. Wie soll und kann man entscheiden, ob es durch die Phonemfolge /a/+n/ oder /i/+n/ «interpretiert» werden soll? Doch nur, wenn man – wer immer diese Instanz ist – weiß, ob an der betreffenden syntaktischen Position das Wort *an* oder das Wort *in* «erzeugt» werden soll. Und wie wäre umgekehrt eine «semantische Interpretation» des betreffenden Formativs ohne Kenntnis seiner konkreten Gestalt möglich – für jeden Logiker seit Aristoteles eine Trivialität.

³⁵ Vgl. hierzu Grewendorf 1995, S. 60 ff.

³⁶ Zur Unterscheidung verschiedener Kompetenz-Ebenen bei Chomsky vgl. Schneider 1992, S. 59 ff.

einer Unterscheidung von einzelsprachspezifischen und nicht einzelsprachspezifischen Zügen ausging, die in jeder Sprache anzunehmen war. Demgemäß wurden in der generativen Theorie alle für eine Sprache spezifischen Eigenschaften aus dem «Kern» des Systems in eine sogenannte Peripherie verlagert, z. B. unregelmäßige Verbflexionen, Kasus wie Ablativ oder Lokativ, die Töne des Chinesischen usw. Alles, was somit eine Sprache gegenüber anderen charakterisiert, mußte dem Theorieansatz zufolge als dem Begriff «der» Sprache Besonderes, mithin Akzidentelles aus dem Zentrum des Begriffs der menschlichen Sprache an dessen Rand verdrängt werden³⁷.

Aber was bliebe dann als «universeller» Bestandteil *der* Sprache zurück? Was sollte der Maßstab sein, an dem letztendlich zu entscheiden wäre, was *sprachspezifisch* ist und was nicht? Der Fall ist ja nicht a priori auszuschließen, daß eine Sprache eine Eigenschaft mit manchen oder gar den meisten anderen teilt, aber nicht mit allen, sodaß man letztlich alle Eigenschaften aller Sprachen beschrieben und kategorisiert haben müßte, um entscheiden zu können, ob eine Eigenschaft wirklich universell ist oder nicht. Dies wiederum würde voraussetzen, daß Spracheigenschaften endlich und invariabel sind³⁸. In jedem Fall müßte man *irgendwelche* Eigenschaften *irgendeiner* bestimmten Sprache hypothetisch als Universalien zugrunde legen. Müßte, wenn man das Chinesische als Modell nähme, nicht jede Art von Flexion in die Peripherie verlagert werden?³⁹ Wenn die semitischen Sprachen, nicht jede Form von Endflexion usw. Es mag hier genügen, an eine Einsicht Wilhelm von Humboldts zu erinnern, die durch eine reiche Empirie verschiedenster Sprachen und Sprachtypen motiviert war:

³⁷ So etwa, als wollte man einen allgemeinen Begriff *des* Streichquartetts dadurch gewinnen, daß man das Besondere der Kompositionsweise Haydns, Mozarts, Beethovens, Schuberts, ..., Bartoks, Schostakowitschs jeweils gegenüber allen anderen zu erfassen und aus dem Bestand des diese Kunstform Charakterisierenden zu eliminieren suchte, um auf diese Weise zum Streichquartett «an sich» zu gelangen. Der Vergleich ist kein kategorialer Fehlgriff, insofern hier Kulturspezifisches mit anthropologisch Konstantem korreliert wird. Der Punkt ist ein anderer: Hier wie dort bleiben nach den beschriebenen Verfahren nur Fragmente übrig: Teile des Kasus-Systems, des Verb-Systems usw., genauer gesagt: von jedem Systembereich bestenfalls Fragmente. Wie sollen diese Fragmente je ein Ganzes bilden können, das im Begriff der Universalgrammatik doch *vorausgesetzt* ist?

³⁸ Klärend ist hier ein Blick auf Nelson Goodmans *Languages of Art*: Wie selbstverständlich werden in Chomskys Ansatz Sprachelementen die logischen Eigenschaften der endlichen Differenzierbarkeit und Disjunktheit zugeschrieben, obwohl es höchst fraglich ist, ob man Elementen konkreter Sprachen diese Eigenschaften zusprechen kann, zumal wenn man an die ontogenetisch stets primäre orale Sprache denkt. Vgl. hierzu Goodman 1997, Kap. IV.

³⁹ Vgl. hierzu Humboldt: *Ueber den grammatischen Bau der chinesischen Sprache*.

Der Begriff einer Universalgrammatik wäre entweder in sich widersprüchlich oder leer⁴⁰. Mit anderen Worten: die Aufspaltung der Grammatik in universellen Kern und einzelsprachliche Peripherie macht die Linguistik in eben dem Maße zu einer empirielosen Disziplin, in dem man versucht, einen universalsprachlichen Kern herauszuschälen, der von allen einzelsprachlichen Besonderheiten frei wäre. Denn dieser Kern ist weder direkt *noch indirekt* als empirisches Phänomen ausweisbar. Als theoretisches Konstrukt aber bleibt er eine besondere Sprachform, die *neben*, nicht über oder unter andere gestellt wird, denn nur so läßt sich zeigen, daß es sich bei diesem Konstrukt um etwas handelt, dem im öffentlichen Sprachspiel der Wissenschaft der Name «Sprache» zurecht zugemessen wird.

Ein zweites kommt hinzu: Die Aufspaltung der Theorie in Kern und Peripherie zerstört den Begriff des Sprachsystems, der seit Saussure für die Linguistik leitend geworden ist. Die Elemente von UG⁴¹ müssen von anderer kategorialer Art sein als die von jeder beliebigen EG⁴², denn *alle* $x \in UG$ sind sich gleich in genau der Hinsicht, daß sie Elemente von UG sind, und in eben dieser Eigenschaft müssen sie sich von *jedem* $y \in EG$ unterscheiden. Sie gehören verschiedenen Ordnungen an, die sich wechselseitig ausschließen, weil ihre Funktionen grundverschieden sind. Universeller Kasus kann daher nicht gleich einzelsprachlichem Kasus sein usw⁴³. Wird nun angenommen, daß Akkusativ Element der Universalgrammatik ist, Genitiv aber nicht – z. B. kennt der Aachener Ortsdialekt diesen Kasus nicht –, so sind Akkusativ und Genitiv logisch nicht mehr miteinander vergleichbar, und doch sollen es andererseits zwei Species derselben Art sein⁴⁴.

⁴⁰ «Il seroit entièrement chimérique de vouloir former de toutes ses [ces, d. h. die im Vorsatz erwähnten Unterschiede zwischen verschiedenen Sprachen, Ch. St.] différentes qualités une même langue universelle, qui deviendroit vuide, si elle faisoit abstraction des caractères distinctifs, et contradictoire, si elle les admettoit à la fois.» W. von Humboldt, *Essai*, GS III, S. 308.

⁴¹ UG = Universalgrammatik

⁴² EG = Einzelsprachengrammatik

⁴³ Darum ja in der generativen Begrifflichkeit die Unterscheidung von «Tiefen-» und «Oberflächenkasus». Der Tiefenkasus *ist* damit etwas kategorial anderes als der Oberflächenkasus.

⁴⁴ Auch hier handelt es sich i. ü. samt und sonders um «analytische» Unterscheidungen: Nur zwei Kasus haben überhaupt die Chance, universal zu sein, ein erster und ein zweiter. Sobald eine Sprache bekannt ist, die nur zwei Kasus aufweist – und solche Sprachen sind bekannt –, *muß* jeder weitere Kasus aus rein logischen Gründen zur Peripherie gerechnet werden. Gäbe es aber nicht mindestens zwei verschiedene Kasus, so gäbe es überhaupt keine Kasus, denn Kasus sind Attribute von Nominalen, sprich Einheiten, niemals Einheiten selbst.

Schließlich – dies hatten wir schon berührt – muß die Anzahl der Elemente von UG endlich sein, diese müssen sich durch interne Eigenschaften voneinander unterscheiden, und es muß *a priori* ausgeschlossen sein, daß eine universalgrammatische Kategorie zu einer anderen mutiert: Verb muß Verb, Adjektiv Adjektiv bleiben usw. Die Elemente von UG müssen bzw. müßten somit diskret und invariabel sein – dies dürften bzw. müßten dann diejenigen Eigenschaften sein, die UG-Elemente und -Eigenschaften von allen übrigen Sprachelementen und -eigenschaften unterscheiden, denn diese sind genau dies nicht⁴⁵. Die linguistische Empirie belegt schon in ihrem elementarsten Bereich, der Phonologie, daß dort Elemente nicht diskret voneinander geschieden sind. Die Grenze zwischen Vokal und Konsonant ist fließend, desgleichen die zwischen Ein- und Zweisilbern in der Morphologie⁴⁶. Was berechtigt dann zu der Annahme, daß das Wort «Verb», bezogen auf das Japanische, dort dieselbe Intension hat wie bezogen auf das Altgriechische? Was die Annahme, daß das Wort «Partizip» bezogen auf das Altgriechische dieselbe wie bezogen aufs Deutsche⁴⁷ usw. usw. Wie sollte also – um das Argument logisch auf den Punkt zu bringen – ein Begriff von Universalgrammatik als endliche Menge invariabler diskreter Elemente haltbar sein, wenn *jede* beliebige Sprache je nur als Ausschnitt eines Kontinuums nichtdiskreter, sich kontinuierlich verändernder Formen faßbar und begreifbar ist?

Es kann möglicherweise nur eine einzige blaue Mauritius auf der Welt geben. Damit sie aber *die* blaue Mauritius sein kann, muß es mindestens eine andersfarbige geben, hier die rote. Entsprechend muß es, wenn schon, dann immer zwei Kasus geben. Dies adelt den Akkusativ zum universellen Kasus. Nun gibt es das Chinesische, das keinerlei Kasus kennt. Das Prinzipien-und-Parameter-Modell schreibt ihm (Tiefen-)Kasus zu. Mit welchem Recht? Nur wenn man *voraussetzt*, daß eine jede Sprache Kasus haben muß. Dann aber kann das Wort «Kasus» keine empirische Eigenschaft der oder einer Sprache bezeichnen, denn das, was vorausgesetzt wird, wird nicht in Frage gestellt. Empirische Eigenschaften aber sind dadurch definiert, daß sie gegeben sein können *oder auch nicht*. Also kann es sich bei der Intension des durch dieses Wort bezeichneten Begriffs nur um eine semantische Implikation eines wie auch immer beschaffenen Vorbegriffs von Sprache handeln, von der die Theorie voraussetzt, daß seine Extension nicht leer ist. Q. e. d.

⁴⁵ Vgl. hierzu Stetter 1997 Kap. 3 und 6.

⁴⁶ Bedingt durch die Abschwächung sonantischer Endsilben, vgl. engl. *little* oder dt. *leben* (= ›leben‹). Dieses Phänomen verdankt sich der Kontinuität der Sonoritätsskala. Vgl. Eisenberg 1998, S. 103 ff.

⁴⁷ Die Verwendungsmöglichkeiten des sogenannten Partizips sind bekanntlich im Deutschen viel eingeschränkter, als dies im Altgriechischen der Fall war.

3. Ein neuer – alter – Begriff der *faculté du langage*

3.1 Die *faculté du langage* als modularer Language Acquisition Device

Wenn man nicht aus der Perspektive des Philologen, sondern aus der des Biologen, Neurologen, des Anthropologen oder des Psychologen die Sprache in den Blick nimmt, so wird früher oder später die menschliche Fähigkeit zur Sprache in den Fokus der Betrachtung rücken. Sie ist das Rätsel, das es zu entschlüsseln gilt. Chomsky hat dieses Rätsel ins Zentrum der linguistischen Theorie gerückt. An der Legitimität dieser Problemstellung kann kein Zweifel bestehen⁴⁸. Die Frage ist, wie das Problem angegangen wird. Im Kontext der Modularitätsthese mutiert die Sprachfähigkeit zum Language Acquisition Device, einem spezifischen Modul, welches «autonom», gegen andere informationell abgeschlossen ist. Ihm wird die Aufgabe zugeschrieben, aus allen möglichen Grammatiken, die mit den sogenannten primären sprachlichen Daten verträglich *wären*, mit denen das Sprache erwerbende Kind konfrontiert wird, genau diejenige auszuwählen, die nicht nur am besten auf diese Daten paßt, sondern die darüber hinaus auch beliebig viele Äußerungen zu erzeugen imstande ist – genauer aber gesagt, weil es ums Faktum geht, *wäre*⁴⁹ –, auf deren Muster nun wiederum die der diesen Spracherwerbsprozeß stimuliert habenden Daten genauestens passen *würden*. Der Konjunktiv in diesem Ansatz ist chronisch. Denn es gibt kein Falsifikations-, geschweige denn Verifikationsszenario, das es gestatten würde, im Rahmen einer unter definierten und kontrollierbaren Rahmenbedingungen formulierten Hypothese den Konjunktiv in einen Indikativ zu übersetzen. Das Modell ist aus logischen wie empirischen Gründen nicht falsifizierbar⁵⁰. Damit ist es im ursprünglichen Sinn des Wortes *indiskutabel*.

⁴⁸ Das macht überzeugend Pinker 1996 klar, auch wenn er sich dabei allzu einseitig an den Schemata der Problemexplikation Chomskys orientiert. Man würde Autoren wie ihm eine genauere Kenntnis der Sprachursprungsdebatte des 18. Jahrhunderts wünschen, vor allem aber eine bessere Kenntnis der Philosophie W. von Humboldts.

⁴⁹ In diesem Konjunktiv ist morphologisch ausbuchstabiert, was semantisch im Begriff des «imstande sein» impliziert ist. Zweifellos wäre Steffi Graf auch 1999 noch imstande gewesen, bei den US Opens anzutreten und dort sagen wir ins Achtelfinale zu gelangen – aber sie ist nicht mehr angetreten. Was heißt also – das ist das philosophische Problem – «imstande sein»? Doch ebenso zweifellos keine beliebige Hochrechnung aus einer faktischen Konstellation.

⁵⁰ Vgl. hierzu i. e. Stetter 1997, S. 245 ff.

3.2 Die faculté du langage als Summe kognitiver Fähigkeiten, die ein integrales Sprachsystem erzeugen

Die bis hierher dargelegten Gründe, die zum Scheitern des chomskyschen Ansatzes geführt haben, legen eine Reihe von Grundsatzentscheidungen über das Design der Sprachtheorie nahe und damit über das, was im Rahmen einer solchen Theorie als Sprache beschrieben wird⁵¹. Der Gedanke des Sprachsystems, den Saussure der Sprachwissenschaft als Aufgabe mit auf den Weg gegeben hatte, gewinnt in diesem Zusammenhang ein Profil, das ihn gegen Verkürzungen absichert, die er im Strukturalismus erfahren hatte, und – eine nicht nur historische Bemerkung – wohl auch den Intentionen gerechter wird, mit denen Saussure diese Leitvorstellung geprägt hatte, als er das Sprachsystem in die Ordnung der psychischen Tatbestände einreichte.

Für Chomsky hatte der Begriff der faculté du langage seine Extension verloren: Was wir «Sprache» nennen, ergab sich in seiner Konzeption als mehr oder weniger miraculöses Produkt des Zusammenwirkens informationell gegeneinander abgeschotteter mentaler Module. Selbst das interne Design der sogenannten «Logical Form» war weitestgehend im dunkeln geblieben. Merkwürdigerweise ist in der generativen Theorie eine Paradoxie nie diskutiert worden, die mit dieser Konstellation aufs engste verbunden ist: Wie dann die «intuitive» Sicherheit sich erklären ließe, mit der der muttersprachliche Sprecher seine *Sprache* beherrscht. Von dieser Sicherheit wird im Rekurs des generativen Linguisten auf die sogenannte Sprecherintuition fortlaufend Gebrauch gemacht, ohne daß aber das dahinter verborgene Problem überhaupt jemals realisiert worden wäre. Die dem «native speaker» zugesprochene Kompetenz erstreckt sich doch *nie nur* auf syntaktische Phänomene, sondern auf alle Aspekte des Sprachgebrauchs, auf phonologische Tatbestände ebenso wie auf morphologische, syntaktische oder semantische. Der Laie vermag diese Aspekte gar nicht voneinander zu trennen. Wie – so die Frage – wäre diese Sicherheit zu erklären, mit der der Muttersprachler seine Sprache beherrscht, wenn für ihn diese Sprache nicht *ein Ganzes* wäre? Charakteristisch für die muttersprachliche Kompetenz ist doch nicht, daß sie zu sagen vermag, was man in der betreffenden Sprache sagen kann, sondern dies, daß sie darüber zu entscheiden vermag, was man in ihrer Sprache *nicht* sagen kann. Genau dies wird ihr in den

⁵¹ Man sieht auch an dieser Konstellation, wie unsinnig die Entgegensetzung von «galileischem» und «analytischem» Stil ist: Jede empirische Theorie setzt analytische Vorannahmen voraus, anders wäre sie schlechterdings nicht konzipierbar, und umgekehrt. Dieser Zusammenhang hat bekanntlich den Übergang vom Falsifikationismus Popperscher Prägung zum Begriff des Paradigmenwechsels notwendig gemacht.

sogenannten Grammatikalitätsurteilen des native speaker abverlangt⁵². Beurteilen können, was in einer Sprache möglich ist und was nicht, heißt jedoch, sie von außen begrenzen zu können.

Diese zunächst «nur» analytische Einsicht hat materiale Konsequenzen. Die aus ihr folgende Frage lautet, wie man sich das Sprachsystem als integrales Ganzes zu modellieren hat. Die Grundstruktur der Antwort kann nur lauten, daß das Sprachsystem nicht «Teil-für-Teil», sondern als Ganzes, «von außen nach innen», erzeugt wird⁵³. Der Begriff der Syntax läßt sich intensional wie extensional von dem der Sprache nicht absondern.

3.3 Das Herder-Humboldt-Prinzip

Damit sind die entsprechenden Konsequenzen zu ziehen. Die Linguistik hat sich, will sie ihren Platz im Dialog der Sprache erforschenden Disziplinen behaupten, vom chomskyschen Sonderweg zu verabschieden. Dies heißt vor allem zweierlei: sich zu verabschieden erstens von der Vorstellung einer der Sprache vorgeordneten Syntax, zweitens von der einer den Sprachen vorgeordneten Universalgrammatik. Die Frage, die sich die Disziplin wird stellen müssen, lautet schlicht und ergreifend: Was nun? Alternative Konzeptionen sind nicht nur gefragt, sie sind für die Linguistik unentbehrlich, will sie ihren Rang in dem interdisziplinären Forschungsrahmen behaupten, der ihrem genuinen Objekt gilt, der Sprache.

Solche Alternativen liegen seit langem vor. Die hier einschlägige liegt vor in Herders Anthropologie und in der Sprach-Philosophie W. von Humboldts, die systematisch an diese angeknüpft hat. Ihre zentrale These lautet: *Sprache hat sich gattungsgeschichtlich als Ausdifferenzierung von verschiedenen Sprachen und Sprachtypen entwickelt, und diese Ausdifferenzierung schreitet kontinuierlich voran*⁵⁴. Die Existenzform der Sprache sind, platonisch gesprochen, je verschiedene «werdende» Sprachen⁵⁵. Humboldt hat diesen Gedanken in seiner

⁵² Wird ein Beispielsatz mit einem Asterisken versehen, so heißt dies ja, daß der «befragte» native speaker zu Protokoll gibt, daß die betreffende Prägung von seinem Sprachverständnis nicht akzeptiert wird.

⁵³ Man vergleiche – als frühes, bis heute gültiges Beispiel einer solchen Konzeption – Jakobsons Darstellung des Aufbaus des Sprachsystems entlang den beiden «Achsen» der syntagmatischen und paradigmatischen Relationen in Jakobson 1969, eine Darstellung, die systematisch weit über ihren eigentlichen Gegenstand hinausgeht, den Aufbau des phonologischen Systems.

⁵⁴ Vgl. hierzu Gaier 1996 und Di Cesare 1996, dazu Stetter 1997, Kap. 10, S. 442 ff.

⁵⁵ Philosophisch habe ich diesen Gedanken mit dem von W. Stegmaier geprägten Begriff der Fluktuanz auszuarbeiten versucht. Vgl. hierzu Stetter 1997, Kap. 3 und 6.

programmatisch wohl bedeutendsten Schrift *Ueber die Verschiedenheiten des menschlichen Sprachbaus*⁵⁶ bis ins Detail ausgeführt. Es mag hier genügen, daran zu erinnern. Mehr als nur erinnerungswürdig dürfte dagegen der Hinweis darauf sein, daß Saussure schon in seinen Genfer Inauguralvorlesungen von 1891 den Grundgedanken der herderschen und humboldtschen Sprachphilosophie in seinem Prinzip der kontinuierlichen Transformation von Sprache in Raum und Zeit wieder aufgenommen und seinen Überlegungen zu einer Fundierung der allgemeinen Sprachwissenschaft zugrunde gelegt hat⁵⁷.

Saussure selbst hat eine diesem Prinzip gemäßige linguistische Theorie nicht mehr ausformulieren können. Dies belegt besser als alles andere ein Vergleich des zweiten und dritten cours. Erst am Ende des dritten sind die allgemeinen semiologischen Prinzipien formuliert, die einer von der Philologie emanzipierten Sprachwissenschaft ihre Grundlage geben. Schon der frühe Strukturalismus – so semiologisch reflektiert er auch gewesen ist – hat die Problemstellung, die sich aus dem bei Saussure freilich nur angedeuteten Fluktuanz-Prinzip ergab⁵⁸, zugunsten eines Programms aufgegeben, das sich der Erforschung von universellen Spracheigenschaften widmete, welche nolens volens zu materialen und damit statischen wurden, eben weil der Gedanke einer fluktuierenden Materie, die von linguistischen Begriffen zu erfassen wäre, von vornherein nicht in den Blick geraten war. Auf dem Gebiet der Phonologie hat diesen Geburtsfehler erst W. Labov korrigiert⁵⁹, ohne daß dessen Arbeiten aber das Gepräge der theoretischen Linguistik hätten wesentlich beeinflussen können.

4. Konsequenzen für die Sprachwissenschaft

4.1 Linguistik – eine semiotisch-semiologische Disziplin: das Wittgenstein-Prinzip

Kognitive Disziplinen sind semiotische bzw. semiologische Disziplinen⁶⁰. Das zeigt schon ihr Grundbegriff: *Repräsentation*. Immer haben sie es mit bestimmten Funktionen des menschlichen Bewußtseins zu tun, mit Wahrnehmen, Vorstellen oder Denken, die von anderen Bewußtseinsfunktionen wie etwa emotiven oder konativen zu unterscheiden und zudem von besonderer relatio-

⁵⁶ Vgl. auch Herder, *Abhandlung* Teil II, *Drittes Naturgesetz*.

⁵⁷ Vgl. hierzu Stetter 1992, S. 515 f. und 1997, S. 128 ff.

⁵⁸ Im *Cours* am deutlichsten angesprochen im Kapitel über das Problem diachronischer Identitäten. Vgl. CLG S. 246 ff.

⁵⁹ Vgl. Labov 1970.

⁶⁰ Vgl. Holenstein 1992, S. 15 ff.

naler Art sind: Wahrnehmung-von-etwas, Vorstellen-von-etwas, Denken-von-etwas. Dasjenige aber, was man wahrnimmt, sich vorstellt, denkt, ist *per se* ein in Zeichen bzw. in bestimmten Repräsentationen⁶¹ Wahrgenommenes, Vorge-stelltes oder Gedachtes. Nur durch sie oder, besser gesagt, *in ihnen* können wir das Wahrgenommene wahrnehmen, Vorstellungen uns vorstellen usw.⁶². In dieser Hinsicht gilt uns die Sprache als Medium des Vorstellens oder Denkens. Der Begriff des Mediums besagt dabei nicht weniger und nicht mehr, als daß es, logisch betrachtet, notwendige Bedingung des kognitiven Prozesses ist, «technisch» betrachtet der Ort, wo die Vorstellung, der Gedanke gebildet wird⁶³. Vorstellungen können auch in anderen Medien als der Sprache gebildet werden, bildlich oder auditiv, Gedanken nicht, denn sie haben eine Semantik.

Letzteres ist in der Philosophie seit Humboldt und Wittgenstein klar, wenn auch keineswegs in der Linguistik. Am prägnantesten hat wohl Wittgenstein den Grundgedanken eines – so könnte man sagen – sprachkritisch reflektierten Kognitivismus auf den Punkt gebracht:

«Wenn man aber sagt: ‘Wie soll ich wissen, was er meint, ich sehe ja nur seine Zeichen’, so sage ich: «Wie soll er wissen, was er meint, er hat ja auch nur seine Zeichen.»⁶⁴

Ich möchte dies das Wittgenstein-Prinzip nennen. Die Botschaft liegt im Zeichen⁶⁵. An seinem Gebrauch allein kann sich zeigen, wie es zu verstehen ist. Weder ein behaviouristischer Weg bleibt der Linguistik – das hatte Chomsky selbst schon klargemacht – noch ein introspektiver. Offen bleibt allein – so man sich denn als kognitive Disziplin begreift – ein semiotischer bzw. semiologischer.

⁶¹ Wird von der neuronalen Repräsentation von Lauten, Bedeutungen usw. gesprochen, so ist dies ein abgeleiteter Sprachgebrauch, der die Grundthese geradezu schlagend bestätigt. Nur hat sich die Perspektive verkehrt: Repräsentiert wird auf neuronaler Ebene eben das, was wir sonst gewohnt sind Repräsentationen zu nennen – materiale Repräsentationen von psychischen also, die die «technische» Grundlage bilden für alles, was wir auf phänomenaler Ebene als Repräsentationen ansprechen. Psychische Tatbestände lassen sich so als semiologische Schnittpunkte von innerer und äußerer Materie auffassen.

⁶² Vgl. hierzu Peirce, *Collected Papers* 5.283 ff.

⁶³ Vgl. unten 4.3.

⁶⁴ *Philosophische Untersuchungen* I, 504. Wittgensteins Bemerkung steht im Kontext der Auseinandersetzung mit behaviouristischen Positionen in der Psychologie. Vgl. dazu *Philosophische Untersuchungen* I, 491 ff.

⁶⁵ Ganz anders dagegen in der Konzeption Chomskys: Die Grammatik ist ihm ein System, durch welches Lauten Bedeutungen zugeordnet werden, eine Auffassung, die im Minimalistischen Programm ihren klaren Ausdruck in der Architektur des Modells gefunden hat. Dieses kennt neben dem syntaktischen Derivationsapparat nur noch die «Schnittstellen» von Phonologischer und Logischer Form.

4.2 Interdisziplinarität

Daraus sind konzeptuelle Konsequenzen zu ziehen. Der Ort der Disziplin ist festzulegen. Er ist nicht mehr allein durch den Gegenstand bestimmt, vielmehr – und in maßgeblicher Weise – durch die Nachbarschaft derjenigen Disziplinen, die sich um denselben Gegenstand bemühen. Auch dieser Gedanke, der bei Saussure deutlich angelegt war, ist dem chomskyschen Ansatz zum Opfer gefallen. Was er bedeutet, muß nun allmählich zurückgewonnen werden. Dies erfordert eine neue Art des linguistischen Denkens.

Die von der Linguistik beschriebene «sprachliche Tatsache» ist als systematischer semiologischer Tatbestand angesiedelt zwischen dem manifesten Text, Gegenstand der Philologie, und ihrer neuronalen Repräsentation, Gegenstand von Neurologie und Biologie. Die Linguistik betrachtet sie weder in ihrer anthropologischen noch in ihrer sozialen bzw. kommunikativen Relevanz. Diese Aspekte sind Gegenstand von Anthropologie oder Soziologie. Für die Psychologie schließlich, die der Linguistik wohl nächste Disziplin, wird Sprache thematisch als Funktion mentaler, kognitiver wie emotiver Prozesse. Genau dies zieht die definitorische Grenze zur Linguistik. Denn diese – diesen Gesichtspunkt hat Chomsky zurecht starkgemacht – betrachtet Sprache nicht unter funktionalem Aspekt, sondern unter formalem und insofern unter systematischem. Diese beiden Gesichtspunkte konstituieren das linguistische Objekt.

Unter formalem Aspekt muß die Linguistik Sprache beschreiben, insofern sie eine empirische Disziplin sein will, die mit anderen empirischen Disziplinen wie Neurologie oder Psychologie dialogfähig bleiben will. Denn sie muß Tatsachen nach überprüfbar Standards beschreiben: *Daß* das phonologische System des Deutschen die und die Werte und die und die Distributionsregularitäten aufweist, *daß* das Verbsystem des Spanischen so und so konstruiert ist usw⁶⁶. Die Tatsachen bestehen aus sprachlichen Formen und deren Konstellationen. Andernfalls wäre die Empirie nicht überprüfbar. Dies gilt selbst dort noch, wo es um «Bedeutung» geht. Auch hier bleibt dem Linguisten nichts anderes übrig, als das, was man normalsprachlich oder logisch die Bedeutung eines Wortes oder Ausdrucks nennt, durch bestimmte Konstellationen von Ausdrücken, mithin wiederum von Formen darzustellen, von denen je vorausgesetzt ist, daß sie in welchem Sinn auch immer «Bedeutung haben». Dies ist der «operationale» Sinn des Arbitraritätsprinzips⁶⁷. Das Wittgenstein-Prinzip liefert dafür die philosophische Interpretation.

⁶⁶ Vgl. hierzu Stetter 1997, S. 121 ff.

⁶⁷ Vgl. hierzu Stetter 1997, Kap. 4.

Inwiefern aber muß eine formale Sprachbeschreibung stets eine systematische sein. Die hinreichende Beschreibung einer Form impliziert immer die Unterscheidung von allen möglichen konkurrierenden anderen, und für die Beschreibung ihres Gebrauchs gilt dasselbe. Mit dem Begriff des *valeur linguistique* hat Saussure der Sprachwissenschaft eine Aufgabe gegeben, die bis heute logisch wie materialiter kaum eingelöst ist⁶⁸. Auch das hat mit dem Sonderweg der generativen Linguistik zu tun. Es steht aber außer Frage, daß die Linguistik sich dieser Aufgabe stellen muß. Genau dies und nur dies ist ihre Funktion in dem interdisziplinären Projekt Sprache. Ihr Geschäft ist es, den Namen, mit denen die anderen an diesem Projekt beteiligten Disziplinen auf sprachliche Tatbestände referieren, mit Frege zu sprechen Sinn und Bedeutung zu geben. Als kognitive bzw. semiotisch-semiologische Disziplin *muß* die Linguistik ihren Ort in der Nachbarschaft von Logik, Psychologie, Neurologie, Biologie, Anthropologie und anderen Disziplinen suchen.

4.3 Der Aspekt der Medialität

Aus dem Wittgenstein-Prinzip folgt auch, daß Medialität für die Sprachtheorie kein gleichgültiger Tatbestand sein kann, sondern ein für das linguistische Objekt konstitutiver⁶⁹. Zeichengestalten wie ihr Gebrauch sind nur medienspezifisch denk- und unterscheidbar. Auch hier sind die aus Chomsky folgenden einschlägigen Konsequenzen zu ziehen. Für die Sprachwissenschaft sind hier die saussureschen Axiome einschlägig. Das werden wir genauer betrachten. Zunächst ist allerdings der Begriff des Mediums zu klären.

Sibylle Krämer hat gegen McLuhan und Luhmann zurecht verdeutlicht, daß das Medium weder die «Botschaft» selbst noch dessen neutrales Substrat sein kann⁷⁰. McLuhans These – das Medium ist die Botschaft – erledigt sich bei näherem Zusehen eigentlich von selbst, man braucht bloß – ausgehend vom Gebrauch des Wortes «Medium» – die Extensionen der einschlägigen Kor-

⁶⁸ Logisch ist die Aufgabe nicht nur nicht gelöst, sondern bislang kaum als solche begriffen, geschweige denn in Angriff genommen: In welchen logischen Begriffen – ist identisch mit ..., ist nicht identisch mit ..., ist ähnlich mit ... usw. – wäre der Begriff des sprachlichen Wertes zu explizieren? Wie der der Analogie usw. Chomsky ist das Problem nie aufgestoßen. Er behandelt sprachliche Einheiten wie Erbsen. Was die materiale Seite angeht, so scheint zumindest bislang das Postulat möglicher Vollständigkeit der Beschreibung dem der Systematizität zu widersprechen. Möglicherweise werden erst die Mittel der elektronischen Datenverarbeitung aus diesem offenkundigen Dilemma heraushelfen.

⁶⁹ Vgl. hierzu Jäger 1997.

⁷⁰ Vgl. Krämer 1998.

relate zu betrachten⁷¹: Niemals sind Sprache und Gesprochenes, Schrift und Geschriebenes, Stimme und Gesungenes, Wasser und Gewässertes (Fisch, Wasserpflanzen, ...) identisch. Das Medium ist notwendige, nie aber hinreichende Bedingung für das jeweils Mediatisierte. Schwieriger zu widerlegen ist Luhmanns Neutralitätsthese. Extensional betrachtet folgt nicht unbedingt, daß das Gesprochene durch die Sprache, das Geschriebene durch die Schrift, der Fisch durch das Wasser «wesentlich» geprägt ist. Doch bei näherem Zusehen wird schon an den drei genannten Beispielen deutlich, wo das Problem liegt: Dasselbe Gemeinte kann bekanntlich ebensowenig in verschiedenen Sprachen auf dieselbe Weise gesagt werden wie in verschiedenen Schriften auf dieselbe Weise geschrieben werden, weil in einer Sprache etwas nur *in* ihren Wörtern und ihrer Grammatik ausgedrückt werden kann, in einer Schrift etwas nur in ihren spezifischen Zeichen, und Süßwasserfischen ist Salzwasser nicht bekömmlich. Besonderen Eigenschaften des Mediums entsprechen somit – die extensionale Perspektive genügt hier – besondere Eigenschaften des jeweils Mediatisierten⁷².

Wesentlich an Krämers Argument scheint mir daher vor allem ein Aspekt zu sein, den sie im Beispiel von Freuds Wunderblock andeutet: Das intensionale Charakteristikum des Mediums liegt zweifellos darin, notwendige *materiale* Bedingung des Mediatisierten zu sein. Daraus wird dann sowohl verständlich, wieso das Medium dem Mediatisierten sein Gepräge aufdrücken kann – an der Botschaft bewahrt sich, wie Krämer im Anschluß an Freud und Derrida sehr schön formuliert, «die Spur des Mediums»⁷³ – wie andererseits, daß Medium und Werkzeug verschiedenen Kategorien zuzurechnen sind. Der Hammer ist nicht notwendige materiale Bedingung dafür, einen Nagel in die Wand zu schlagen, i. ü. auch nicht hinreichende. Das Medium ist kategorial ungleich «reicher» als das Werkzeug.

Was wir «Medium» nennen und damit als extensional Bestimmbares unterstellen, scheint insofern eher gemeinsames Merkmal zu sein für all das, was im Zusammenhang zweckgerichteten Handelns notwendige *materiale* Bedingung dafür ist, das betreffende Ziel zu erreichen. Dieses Handeln muß nicht notwendigerweise intentional sein. Also geht es nicht ums Medium, sondern um

⁷¹ Zu berücksichtigen ist hier allerdings, daß McLuhans These wohl von vornherein eine rhetorisch formulierte gewesen ist, welcher es weniger darum ging, die philosophisch relevanten Züge des Medienbegriffs freizulegen als darum, einem kategorial neuartigen Problem Aufmerksamkeit zu verschaffen.

⁷² Medium ist also jede in gewisser Weise strukturierte, also bereits geformte Materie, in der etwas geschieht, wobei dieses Geschehen sowohl die je kontingente Form des Mediums nutzt wie seinerseits von dieser geformt wird.

⁷³ Krämer 1998, S. 81

Medialität. Elektrische Leitungen sind an sich keine Medien. Sie sind nicht notwendige materiale Bedingungen dafür, eine Botschaft zu übermitteln. Sie werden es aber zusammen mit einer Software, die es gestattet, einer Menge von Bits eine Form zu geben, die es erlaubt, diese Menge an einen Empfänger zu übermitteln, der an das betreffende Netz angeschlossen ist⁷⁴. Das Internet ist Medium insofern, als es notwendige materiale Bedingung dafür ist, eine Nachricht mit Lichtgeschwindigkeit übermitteln zu können. Dazu muß die Nachricht der Struktur des Mediums angepaßt, d. h. digitalisiert und in einen Binärkode übersetzt werden⁷⁵. Ebenso wenig der Computer an sich. Man könnte bei der Abfassung von Texten in vielen Fällen dasselbe Resultat vielleicht auch auf traditionell schriftlichem Wege erzielen. Aber in jedem Fall geht es viel schneller. Schon das verändert die Textproduktion. Jedes elaboriertere Textsystem aber ermöglicht ein Schreiben, das mit Papier und Füllfederhalter in gleicher Weise nicht möglich wäre, z. B. das beliebig häufige Umstellen und Umformen eines Abschnitts. Medium wird der Computer genau dort, wo er logische Operationen ermöglicht, die ohne ihn nicht möglich wären, z. B. in der numerischen Mathematik.

So wenig also die materiale Grundlage des neuronalen Systems vernachlässigt werden kann, so wenig die Konstitutionsbedingungen der Medien – Oralität, Schriften, Gebärdensprachen, ... – in denen die sprachlichen Formen geformt werden.

5. «Saussuresche» Linguistik: paradigmatische Skizzen

5.1 Arbitraritäts- und Linearitätsprinzip: Eine semiotisch-semiologische Interpretation der Rewrite-rule⁷⁶

Der Ruin des Chomsky-Paradigmas wirft alle kategorialen Fragen wieder auf, die sich Saussure dort stellen, wo er das Problem einer *linguistique générale*

⁷⁴ Z. B. die Internet-Protokolle.

⁷⁵ Man kann also durchaus ein Kunstwerk wie das letzte Streichquartett von Schostakowitsch im Original, nämlich qua Partitur, übers Internet nach beliebigen Weltgegenden übermitteln, nicht aber das letzte Gemälde von Paul Klee. Partituren der klassischen Musik sind ohne semantischen Verlust digitalisierbar, Gemälde nicht. Sie müssen für das Medium umgeformt werden, z. B. durch eine Digitalkamera. Vgl. hierzu grundsätzlich Goodman 1997.

⁷⁶ Ich möchte hier keine Debatte um den Wortgebrauch von «Semiotik» und «Semio-logie» führen. Eine Semiotik-Konzeption wie die von Peirce scheint mir mit der Position Saussures durchaus vereinbar zu sein (vgl. hierzu Stetter 1979). Zudem ist Peirces Konzeption die bei weitem systematischere und umfassendere. Ich verwende daher im folgenden die Kennzeichnung «semiotisch-semiologisch» in einem umfassenden Sinn von «zeichen-theoretisch».

behandelt⁷⁷. Nichts steht mehr außer Zweifel, weder der Begriff des Phonems noch der der Regel noch gar der der Form der Theorie. Die Frage ist also, wo der archimedische Punkte zu finden wäre, von dem aus alle die oben zusammengetragenen Hinweise zu einer integralen linguistischen Theorie zu entfalten wären. Es empfiehlt sich in diesem Zusammenhang, Saussures Ansatz noch einmal genauer zu studieren, um den Blick für die Art des zu lösenden Problems zu schärfen. Saussure hat – gegen Ende des dritten cours – das Arbitraritätssprinzip als erstes Prinzip der Linguistik formuliert:

«Le signe linguistique est arbitraire. Le lien qui relie une image acoustique donnée avec un concept déterminé et qui lui confère sa valeur de signe est un lien radicalement arbitraire.»⁷⁸

Diese Formulierung hat zu vielen Diskussionen und Mißverständnissen Anlaß gegeben. Das braucht hier nicht im einzelnen wiederholt zu werden⁷⁹. Die Schwierigkeiten, die Saussures Formulierungen aufwerfen, laufen sämtlich darauf hinaus, daß Saussure einerseits die untrennbare Einheit des *signe linguistique* betont, an ihm andererseits aber *signifiant* und *signifié* bzw. – wie hier – *image acoustique* und *concept* unterscheidet. Bei oberflächlicher Betrachtungsweise könnte sich selbst ein Anhänger des Minimalistischen Programms auf die oben zitierte Formulierung des Arbitraritätsprinzips berufen.

Daß dies ein Mißverständnis wäre, steht außer Frage. Arbitraritäts- wie Linearitätsprinzip legen die Rahmenbedingungen fest für den Tatbestand der Artikulation des sprachlichen Zeichens *qua* Term einer bestimmten Sprache⁸⁰. Sinn des Arbitraritätsprinzips ist es ohne Zweifel – sowohl in Saussures eigener Konzeption wie systematisch betrachtet –, die Doppelgesichtigkeit des *signe linguistique* handhabbar zu machen, die sprachphilosophische Einsicht, die hinter der paradoxen Formulierung des Arbitraritätsprinzips liegt, zu operationalisieren, in ein Prinzip zu übersetzen, das eine klar definierte Sprachwissenschaft möglich macht: Sprachwissenschaft als *formale* Disziplin. Dies hatten wir oben schon berührt. Man könnte das Prinzip daher etwa folgendermaßen reformulieren:

⁷⁷ Vgl. hierzu Stetter 1992, 1996 und 1997, Kap. 3, 4 und 6.

⁷⁸ EC III C 280, al. 1121 ff. Vgl. zum folgenden Stetter 1997, Kap. 4.

⁷⁹ Vgl. hierzu die ausführliche Diskussion in Engler 1962 und 1964.

⁸⁰ D. h.: Von irgendwelchen tiefenstrukturellen oder sonstigen Formativen, die phonologisch und semantisch interpretiert werden müßten, um Elemente einer bestimmten Sprache zu werden, ist hier nicht die Rede. Es geht vielmehr, metaphorisch gesprochen, um das Ausbuchstabieren von Ausdrücken im Medium einer bestimmten Sprache oder Schrift, sodaß mit dem artikulierten Ausdruck sowohl seine mediale Form wie sein semantischer Wert festliegt. Dieser ergibt sich – vgl. unten – aus der Stellung im System.

Die sprachliche Tatsache ist artikuliert. Nichts existiert als solche, was nicht im Sprachgebrauch (= *langage*) signifikative Funktion hat⁸¹. Wie diese Funktion realisiert wird, kann (und muß) bei der Beschreibung der betreffenden Form je vorausgesetzt werden. Aber ohne dies vorauszusetzen wäre keine linguistische Beschreibung möglich.

Das zweite Prinzip bildet in seiner bekannten Formulierung Saussures Schriftkritik ab, seine Wendung hin zur oralen Sprache:

Der signifiant entfaltet sich in einer einzigen Dimension, der des Nacheinander⁸².

Arbitraritäts- und Linearitätsprinzip sind korrelative Prinzipien. Die Frage allerdings, wie beide Prinzipien zusammenhängen, ist m. E. nie systematisch erörtert worden, auch nicht bei Saussure selbst. Der Zusammenhang schien evident. Es gehört natürlich zu den Charakteristika einer empirischen Wissenschaft, sich nicht sonderlich um Grundlagenprobleme zu kümmern. Dieses hier jedoch dürfte zu den wesentlichen, weil richtungsweisenden der Linguistik gehören. Es muß sich seiner Anlage nach an der Basis jeder linguistischen Teiltheorie auffinden lassen. Wir suchen es dort auf, wo es sich aus dem Zusammenhang unserer Diskussion anbietet: in den Grundlagen der Syntax.

Betrachten wir eine syntaktische Konstitutionsregel (K-Regel) der Form

$$A \rightarrow B + C^{83}$$

⁸¹ Damit ist zugleich ausgesagt, daß sprachliche Tatsachen per se nur Einzelsprachen zuzurechnen sind. Dies schließt nicht aus, nach Artikulationsprinzipien zu suchen, die universeller Art sind. Solche muß es natürlich geben, sonst wäre die Verbindung zur Neurologie nicht herzustellen.

⁸² Entsprechend für die Schrift: «Der signifiant entfaltet sich im zweidimensionalen Raum, im Nebeneinander.» Für multimediale signifiants: «Der signifiant entfaltet sich in n Dimensionen.» Ob dann immer noch von Linearität gesprochen werden kann – was bei einer Sprache zumindest nicht auszuschließen ist –, dies bedarf einer genaueren phänomenologischen Untersuchung.

⁸³ Lies: Ersetze das Symbol «A» durch den Ausdruck «B + C».

Für die K-Regel gelten üblicherweise folgende Metaregeln:

1. Metaregel: Links vom Ersetzungspfeil «→» darf ein Symbol («A», «B», «C», ...) erst erscheinen, nachdem es zuvor rechts vom Ersetzungspfeil eingeführt wurde.
2. Metaregel: Links vom Ersetzungspfeil steht genau ein Symbol.
3. Metaregel: Konstitutionsregeln sind geordnet (1. Regel des Systems K, 2. Regel des Systems K, ..., nte Regel des Systems K)
4. Metaregel: Die Menge der K-Regeln ist endlich.
5. Metaregel: Die 1. Regel von K lautet: ... → B + C + ... + G, sodaß B, C, ..., G entweder Endkategorien sind oder durch Ersetzungsregeln weiter expandiert werden.
6. Metaregel: Endkategorien werden durch Lexikonregeln extensional definiert.

Technisch gelesen besagt diese Regel: Ersetze den Ausdruck «A» durch den Ausdruck «B + C». Der Sache nach kann sie in zwei Richtungen gelesen werden:

- (1) A besteht aus B und C,
- (2) B und C sind Konstituenten (Teile, Bestandteile, ...) von A.

Formal betrachtet – *dies* ist der relevante Gesichtspunkt – besagt diese Regel:

- (3) A ist eine Einheit,
- (4) B + C ist ein Komplex.

Eine sprachliche Tatsache ist nach Saussure einerseits untrennbare Einheit von signifiant und signifié, andererseits weist sie als solche eben diese beiden Aspekte auf. (4) ist nicht damit vereinbar, daß das signe eine Einheit ist, also kann sich die Eigenschaft, Komplex zu sein, nur auf einen der Aspekte des Zeichens beziehen. Die Bedeutung eines sprachlichen Ausdrucks kann man nicht zerlegen, denn sie ist etwas, das man nur als Ganzes verstehen kann, eine nomenale Einheit⁸⁴. Also besagt die rewrite-rule, liest man sie so als Operationsregel, die sich auf sprachliche Tatsachen im Sinne Saussures bezieht:

Ersetze das *signe* «A» durch die Folge von *signifiants* «B + C».

In dieser Formulierung verliert der Zusammenhang von Arbitraritäts- und Linearitätsprinzip seine Evidenz. Denn sie macht klar, daß in der K-Regel kategorial Verschiedenartiges zusammengebracht wird. Daß A in dieser Regel signe ist, muß vorausgesetzt werden. Dies ist die selbstverständliche Grundlage jeder Konstituentenanalyse, so selbstverständlich, daß sie als besondere Voraussetzung nie in den Blick genommen wurde⁸⁵.

Es leuchtet unmittelbar ein, daß einerseits damit der Zusammenhang von Arbitraritäts- und Linearitätsprinzip gefunden ist. Man könnte ihn im Anschluß an die oben gegebene Reformulierung des Arbitraritätsprinzips *allgemein* folgendermaßen fassen:

⁸⁴ Man kann weder den Sinn eines Satzes noch die Bedeutung eines Wortes in Teile zerlegen, und zwar deswegen, weil Sinn oder Bedeutung nicht raumzeitlich begrenzte Entitäten sind. Merkmalsemantiken wie die von Katz und Fodor entwickelte sind logischer Unfug.

⁸⁵ Etwas voraussetzen heißt, es nicht in Frage zu stellen, d. h. nicht zu thematisieren. Wenn man im Restaurant das Menü A bestellt, so ist in der Regel vorausgesetzt, daß diese Bestellung für diesen Tag und die nächste halbe Stunde gelten soll. Gelegentlich führt diese Voraussetzung zu Ärger – eben weil sie nicht thematisiert wurde.

Das sprachliche Zeichen ist artikuliert. Die es konstituierenden Elemente sind linear angeordnet⁸⁶.

Es muß also eigens festgelegt werden, wie die lineare Ordnung organisiert ist. Damit kommt der mediale Aspekt der sprachlichen Tatsache ins Spiel. Daß der signifiant sich in nur einer Dimension entfaltet, der der Zeit, konnte nur unter einem gegen die Schriftbefangenheit der Philologie gesetzten Primat des Oralen als Evidenz erscheinen. In einem mehrdimensionalen Raum läßt sich Linearität auf verschiedenste Weisen organisieren, und nimmt man die Zeit als eigene Dimension mit hinzu, so lassen sich sogar

Gleichzeitigkeit an verschiedenen Orten,
Nacheinander an verschiedenen Orten,
Nacheinander am selben Ort

als Modi der Linearität denken, etwa im Fall der Gebärdensprache. Diese Kombinatorik macht klar, daß Dauerhaftigkeit und Flüchtigkeit der sprachlichen Tatsache selbst zu den sie konstituierenden Eigenschaften zu rechnen sind. Bis heute fehlt der Linguistik weitestgehend eine Phänomenologie, geschweige denn Axiomatik solcher zeichenkonstituierender Möglichkeiten. Erst damit gewinnt der Zusammenhang von Arbitraritäts- und Linearitätsprinzip eine im Vergleich mit dem Chomsky-Paradigma paradigmengestaltende Brisanz:

*Der Begriff der Sprachkompetenz läßt sich nicht medienunabhängig formulieren*⁸⁷.

⁸⁶ Die Diskussion des Linearitätsprinzips im älteren Strukturalismus hat die kategoriale Differenz übersehen bzw. noch nicht sehen können, die in diesem Ausdruck liegt. Er verfügte allerdings auch noch nicht über die begrifflichen Mittel, die das Problem lösbar machten. Nur so konnte die These vertreten werden, daß das Linearitätsprinzip für die Phonologie nicht gelten könne (vgl. etwa Jakobson 1992, S. 170 ff.). Signe ist stets allein das Linkelement der K-Regel, die Domäne (vgl. 5.2). Wenn davon gesprochen wird, daß der signifiant linear organisiert sei, so bezieht sich diese Aussage auf den Formaspekt der gesamten Domäne. Dies schließt natürlich nicht aus, daß die Form von Teilen bzw. Konstituenten des signifiant gleichzeitig durch verschiedene Unterscheidungskriterien festgelegt wird. Mit der oben entwickelten semiologischen Deutung der K-Regel und der daraus folgenden Verallgemeinerung des Prinzips der doppelten Artikulation wird das von Jakobson angesprochene Problem logisch lösbar (vgl. 5.2).

⁸⁷ Zu einer ausgearbeiteten «post-chomskyschen» linguistischen Theorie wird daher notwendigerweise ein Kapitel «Mediale Konstitutionsbedingungen des Sprachsystems ...» gehören müssen, in denen die einschlägigen medialen Artikulationsbedingungen des jeweils beschriebenen Sprachsystems dargelegt sind (vgl. Jäger 1997). Dazu sind nicht nur die eben angesprochenen Bedingungen der Organisation von Linearität zu zählen, sondern auch

5.2 Der Aufbau der Linguistik und der Begriff der Domäne: das Prinzip der doppelten Artikulation

Mit dieser semiologischen Interpretation der K-Regel ist mehr gewonnen als «nur» der zweifelsohne gewichtige Satz von der Mediengebundenheit der Sprachkompetenz. In diesem Licht betrachtet gewinnt die K-Regel den Rang eines Prinzips, das die allgemeine Form der Konstitution *beliebiger* sprachlicher Tatsachen beschreibt. Konstituenz ist keine spezifische Erscheinung auf der Ebene der Syntax, sondern die grundlegende Artikulationsform sprachlicher Tatsachen bzw. Einheiten auf allen linguistischen Beschreibungsebenen⁸⁸. Dies impliziert freilich, daß dem Zeichen «+», das im allgemeinen bei der Formulierung von K-Regeln verwendet wird, um die Verknüpfung von Konstituenten anzudeuten, eine präzisere Bedeutung gegeben wird. Insbesondere wird man die Organisation von Linearität medienspezifisch zu beschreiben haben. Die besonderen Formen von Konstituenz lassen sich dann bereichsspezifisch beschreiben. Hier mag fürs erste dieser Hinweis genügen. Damit wird ein einheitlicher Aufbau der Linguistik von der elementarsten bis zur höchsten Ebene der Artikulation möglich.

Die Logik der formalen Sprache, in der üblicherweise Konstituentenstrukturen beschrieben werden, ist allerdings nicht für eine solche Aufgabe geeignet. Dies liegt an der traditionellen Lesart der K-Regel: Sie wird top-down gelesen, und zwar so, daß die Relation

A ist Konstituente von B (A k B)

als transitive Relation aufgefaßt wird:

$A k B \wedge B k C \rightarrow A k C$ ⁸⁹

Da in einem K-System ein Linkselement erst als Rechtselement eingeführt sein muß – sonst wäre die Lückenlosigkeit des Verfahrens nicht gewährleistet –

andere mit der Materialität des betreffenden Mediums zusammenhängende Artikulationsbedingungen sprachlicher Tatsachen, z. B. – im Anschluß an Nelson Goodmans Theorie von Symbolsystemen – die Frage der Disjunktheit und endlichen Differenzierbarkeit der Elemente des Systems usw.

⁸⁸ Die Begriffe Konstituenz und Artikulation beleuchten daher ein und denselben Tatbestand aus je umgekehrter Perspektive – so wie man ja die K-Regel in beiden Richtungen lesen kann. Daß die sprachliche Tatsache artikuliert ist, besagt nichts anderes, als daß sie in Konstituenten «zerlegbar» ist und eine Konstituentenstruktur aufweist. Dabei gilt grundsätzlich, daß Analyse und Synthese die zwei korrelativen Seiten ein und desselben Prozesses sind. Dies entspricht der neurologischen Auffassung von Sprachverarbeitungsprozessen, die grundsätzlich bottom-up und top-down verlaufen. Vgl. hierzu Spitzer 1996, S. 230 ff.

⁸⁹ Lies: Wenn A k B und B k C, dann A k C.

führt diese Transitivität dazu, daß der logische bzw. ontologische Status der Linkselemente sozusagen systematisch im unklaren gelassen wird. Nur an der ersten Stelle des Systems könnte sie sich stellen, die aber ist aufgrund des logischen Aufbaus eines K-Systems leer⁹⁰. Das System ist nicht im Lot. Es sagt sozusagen, was Konstituente von Konstituente von ... ist, nicht aber, wovon denn eigentlich. Es verfügt über keinen Begriff, dieses Wovon zu bezeichnen. Einen solchen muß man einführen. Erst dann kann man ein K-System auch begrifflich in der entgegengesetzten Lesart lesen: bottom-up. Als Bezeichnung für die Linkselemente eines K-Systems soll daher im weiteren das Wort «Domäne» verwendet werden. Der Begriff der Domäne ergibt sich somit als Korrelat eines einerseits verallgemeinerten, andererseits beschränkten Begriffs der Konstituenten:

Domäne: = Ist B Konstituente von A, dann ist A Domäne von B.

Konstituente: = Gegeben seien zwei Konstitutionsregeln (n) $A \rightarrow B + C$ und (n+1) $B \rightarrow D + E$; dann sind B, C Konstituenten von A, D und E Konstituenten von B.

Eingeschränkt ist in dieser Konzeption der Begriff der Konstituenten insofern, als der traditionelle Begriff der unmittelbaren Konstituenten hier ersetzt wird durch den der Konstituente. Man kann, um der Möglichkeit der Einbettung von Domänen in Domänen und damit dem Aufbau komplexer syntaktischer Hierarchien auch begrifflich Rechnung zu tragen, den Begriff der «mittelbaren Konstituenten» einführen:

Mittelbare Konstituente: = Gegeben seien zwei Konstitutionsregeln (n) $A \rightarrow B + C$ und (n+1) $B \rightarrow D + E$; dann sind B und C Konstituenten von A, D und E mittelbare Konstituenten von A⁹¹.

Gemäß der oben entwickelten semiologischen Interpretation der K-Regel gilt:

Die Domäne ist signe, die Konstituente signifiant.

Bislang war der Begriff der Domäne bestenfalls in bestimmten materialen Bereichen definiert. Nun ist er das logische Korrelat des Begriffs der Konstituenten. Damit ist das theoretische Inventar der Linguistik ausbalanciert. Die

⁹⁰ Dies geht aus den beiden ersten Metaregeln eines solchen Systems hervor. Vgl. dazu oben Anm. 83.

⁹¹ Im strengen Sinn ist der Begriff der mittelbaren Konstituenten natürlich redundant. Wesentlich ist, daß mit dieser Umdefinition die logische Zweideutigkeit im bisherigen Gebrauch des Begriffs der Konstituenten beseitigt wird. Erst damit kann dann das unten genauer beschriebene «Frege-Prinzip» formuliert werden.

Domäne ist jeweils Ganzes relativ zu ihren Konstituenten, und die Konstituente kann nur als Teil eines übergeordneten Ganzen angesehen werden⁹², einer sprachlichen Tatsache bzw. eines *signe linguistique*. Damit kann der Typ der K-Regel ebenso als Artikulationsschema

des Morphems – d. h. der Phonologie⁹³ – wie
 des Wortes – d. h. der Morphologie⁹⁴ – wie
 der Phrase – d. h. der Syntax

gelesen werden. Man erkennt sofort einige Klärungen, die diese Verallgemeinerung erbringt. Domäne der Phonologie z. B. ist nach diesem Ansatz nicht die Silbe, sondern das Morphem (das man hier durchaus in seiner traditionellen Bedeutung der kleinsten «bedeutungstragenden» Einheit des Sprachsystems nehmen kann), denn die Silbe ist niemals Zeichen, immer nur *signifiant*, und zwar sprechartikulatorische, also medienspezifische Einheit, die in der Domäne der Morphologie, d. h. des Wortes anzusiedeln ist⁹⁵. Und für das Wort wird jetzt im Rahmen eines morphologischen K-Systems eine extensionale Definition analog zu der des Satzes bzw. der Phrase möglich.

Dieser Ansatz liefert insbesondere eine Interpretation des «alten» Grundsatzes der doppelten Artikulation, die dessen offenkundige Schwäche beseitigt: Warum reden wir vom Prinzip der doppelten Artikulation, haben aber offenkundig mindestens drei verschiedene linguistische Ebenen: Phonologie, Morphologie und Syntax. Die Auflösung dieser Paradoxie ergibt sich aus dem eben Beschriebenen gleichsam von selbst: Rechtselemente von K-Regeln können sein:

- (1) Phoneme, Grapheme, ...
- (2) Morpheme,
- (3) Wörter,
- (4) ...
- ...
- (i) Phrasen

⁹² Und zwar im Sinne von dt. «der Teil», nicht «das Teil».

⁹³ Das Morphem ist die Domäne phonologischer K-Regeln.

⁹⁴ Domäne der Morphologie ist das Wort, dessen Konstituenten sind in semantischer Hinsicht Morphe, in artikulatorischer Hinsicht Silben.

⁹⁵ Ob man in anderen Sprachmedien wie der Schrift oder der Gebärdensprache Analoga zur Silbe auffinden kann, sei hier dahingestellt. Möglich wäre dies durchaus, etwa über die Beschreibung von Distributionsregularitäten der analogen Konstituenten, hier also der Buchstaben bzw. der Elemente von Gesten, soweit diese sich weiter analysieren lassen. Vgl. Eisenbergs Ansatz zur Beschreibung von «Schreibsilben» (Eisenberg 1989b).

Linkselemente von K-Regeln können sein:

- (2) Morpheme,
- (3) Wörter,
- (4) ...
- ...
- (i) Phrasen
- (i + 1) ... (?)⁹⁶

Die Reihenfolge der Links- und Rechtselemente ist – wie man sieht – um genau eine Stufe «versetzt». Phoneme bzw. Grapheme oder andere primäre Artikulationseinheiten können niemals Zeichen sein. Das hierarchisch höchste – in der Anordnung eines K-Systems erste – Linkselement ist das von der Linguistik gemäß dem Arbitraritätsprinzip vorauszusetzende *signe* – eine sprachliche Tatsache von welcher Art auch immer. Sie gewinnt Sinn und Bedeutung im *circuit de la parole*, verallgemeinert im Sprachgebrauch, im *langage*. Dies ist die «Schnittstelle» der Linguistik als formaler Disziplin mit der Sprechakttheorie im Sinne Austins⁹⁷.

5.3 Das Frege-Prinzip

Mit den oben gegebenen Definitionen von Domäne und Konstituente scheint ein Grundprinzip aufgegeben, das zumindest für die Syntax unverzichtbar war und ist: das einer hierarchisch mehrstufigen Konstituenz. Konstituenz ist – zunächst einmal – in dieser Konzeption ein einstufiges Phänomen, das Bestand hat jeweils nur relativ zur nächsthöheren Domäne. Dies ist Folge der semiotisch-semiologischen Auffassung von Konstituenz. Nun kann kein Zweifel

⁹⁶ Das erste Linkselement eines K-Systems. Die Annahme einer K-Regel (i+1) ergibt sich daraus, daß Phrasen in Phrasen eingebettet werden können. Insofern muß das System eine Stelle vorsehen für eine sprachliche Tatsache, deren Artikulationseinheiten bzw. Konstituenten Phrasen sind.

⁹⁷ Nicht im Sinne Searles wohlgemerkt. Austins Konzeption verbleibt im Medium der Sprache. Das Gelingen des «phonetischen» und «phatischen Akts» – die phonologischen und grammatischen Regularitäten der betreffenden Sprache – sind nach ihm notwendige Bedingungen für das Gelingen des rhetischen Akts. Searle dagegen siedelt die kommunikative Kompetenz des Menschen jenseits von dieser Sprachebene auf einer Ebene universaler Intentionalität an und folgt damit *nolens volens* Chomsky.

Im Gegensatz zu der von Grewendorf vorgetragenen Konzeption eines sozusagen unschuldigen, komplikationsfreien, aber eben unzusammenhängenden Nebeneinander von syntaktischer und kommunikativer Kompetenz (vgl. Grewendorf 1995) ermöglicht es diese Konzeption durchaus, universelle Eigenschaften der Sprache mit besonderen kommunikativen, sozialen etc. Eigenschaften von Sprachen in Beziehung zu setzen.

darüber bestehen, daß es Ausdrücke gibt, deren syntaktische Struktur nicht einstufig darstellbar ist, wie z. B. *ein besonders gut erhaltenes Exemplar einer Stradivari*. Übliche syntaktische Konstituenzsysteme regeln dies durch die Möglichkeit, Konstituenten in Konstituenten einzubetten. Der logische Preis, der dafür zu entrichten ist, ist – wie schon bemerkt – neben einer offenkundigen Zweideutigkeit des Begriffs der Konstituenten der ungeklärte Status der ersten K-Regel⁹⁸. Chomsky hatte dieses Problem bekanntlich mit der dogmatischen Festlegung beerdigt, daß die Sprache eine Menge von Sätzen sei⁹⁹. Der Begriff der Domäne liefert, so wie er oben logisch eingeführt wurde, eine Lösung dieses Problems:

Nicht Konstituenten werden in Konstituenten eingebettet, sondern Domänen in Domänen. Wird eine Domäne D“ in eine Domäne D‘ eingebettet, so wird D“ zur Konstituenten von D‘.

Dies ist keine Sophisterei, sondern bringt die linguistische Theorie logisch ins Lot. Vor allem aber liefert dieser Ansatz eine formal präzierte Klärung des Begriffs der sprachlichen Kreativität: Einerseits bedeutet die Einbettung einer Domäne in eine andere, daß sie ihre Eigenschaft als *signe* verliert. K-Systeme sind in diesem Sinne «nach unten geschlossen»: nur die oberste Domäne hat Sinn bzw. Bedeutung. Alles andere ist Konstituente bzw. mittelbare Konstituente. Wir haben hier die linguistische Verallgemeinerung des bekannten Frege-Prinzips, nach dem das Wort Bedeutung nur im Satzzusammenhang hat. Wir wollen diesen Zusammenhang daher als Frege-Prinzip festhalten:

Die sprachliche Tatsache hat nur als Domäne eines K-Systems Bedeutung¹⁰⁰.

⁹⁸ Gemäß der oben angegebenen ersten Metaregel eines K-Systems (die die Lückenlosigkeit des Derivationsverfahrens sichert und damit den Charakter des Systems als Algorithmus) darf ein Symbol erst dann links vom Ersetzungspfeil erscheinen, wenn es zuvor rechts von ihm eingeführt worden war. Die erste Linksposition eines K-Systems muß frei bleiben, und dafür ist eine angemessene Interpretation zu finden.

⁹⁹ Dogmatisch zumal im Kontext der Modularitätsthese, die im Kern ja auf der Überzeugung aufbaut, daß man nicht genau wisse, was Sprache eigentlich sei – ein Phänomen, das erst durch das (bislang nicht bekannte) Zusammenwirken (bislang nicht genauer bestimmter) Module zustande komme.

¹⁰⁰ Man wird sich fragen, wo in diesem Zusammenhang der für Saussures Konzeption und den sich daran anschließenden Strukturalismus doch tragende Begriff des Wertes bleibt. Die Antwort lautet: Die Form der jeweiligen Einheit (Morphem, Wort) wird beschrieben in den phonologischen und morphologischen K-Systemen, und deren «Wert» ergibt sich aus den in der Syntax beschriebenen Verwendungsmöglichkeiten in Phrasen (vgl. dazu unten 5.4). Das logische Produkt dieser Verwendungsmöglichkeiten kann man den «semantischen»

Andererseits besagt die Logik des Systems, daß *in ihm* über den Sinn oder die Bedeutung der «obersten» – und das heißt: der *einzig*en – Domäne des betreffenden K-Systems keinerlei Aussagen gemacht werden können. Allein seine Form wird durch das K-System beschrieben¹⁰¹. Damit sind als oberste Domäne eines K-Systems alle Formen denkbar, die sich aus welchen Gründen auch immer als kommunikativ oder in anderer Weise funktional sinnvoll erweisen¹⁰². Die Syntax scheint somit ein «nach oben offenes» System zu sein, im Gegensatz zum mehr oder weniger geschlossenen Charakter von Phonologie und Morphologie. Jedenfalls wird seine Grenze nicht durch eine Form «Satz» gezogen. Das ist nichts als die dogmatische Verallgemeinerung der logischen Tradition der Grammatik¹⁰³. Im rhetorischen und ästhetischen Sprachgebrauch finden sich ganz andere Grundformen als die des Subjekt-Prädikat-Satzes. Von einer ausgezeichneten Grundform kann da keine Rede sein¹⁰⁴. Und nimmt man die Empirie der gesprochenen Sprache ernst, so muß man sich wohl auch mit Anakoluthen, Ellipsen, Redebruchstücken ungeahnter Art als sprachlichen Formen anfreunden, die in der Kommunikation als selbständige Äußerungen üblich und akzeptiert sind, wenn sie nur den syntaktischen Bedingungen der Phrasenbildung genügen.

Wert der betreffenden Einheit nennen, doch ist dies eine zu Mißverständnissen einladende Redeweise. Die Gundrelation, auf der jede Semantik aufbaut, ist die der Referenz, und die kommt erst im Sprechakt zustande, d. h. in der «sinnvollen» Verwendung des Zeichens. Wird die nun beschrieben, so wird nicht mehr vorausgesetzt, daß das Zeichen eine – wie auch immer beschaffene – Bedeutung hat, sondern dann wird diese zum Gegenstand. Damit bewegt man sich aber grundsätzlich schon im Fragebereich von Disziplinen wie Ethnologie, Soziologie und den historischen Wissenschaften oder in dem von Psychologie oder Logik. Gerade wenn man die Linguistik als interdisziplinär orientierte Disziplin aufbauen will, muß man die eigenen Fragestellungen begrenzen.

¹⁰¹ Gegenüber Saussures Formulierung des Arbitraritätsprinzips hat diese Reformulierung den Vorteil zu verdeutlichen, daß das, was den signifiant letztlich zum signe macht, nichts anderes ist als seine Verwendung im Satz bzw. in der Phrase.

¹⁰² Damit ist dann auch das Problem einer «funktionalen» Grammatik definitiv, weil logisch geklärt. Die sprachliche Form und ihren Gebrauch kann man nur extensional nebeneinanderstellen.

¹⁰³ Man muß Chomsky in gewissem Sinn durchaus zustimmen in seiner Ablehnung eines funktionalistischen Syntax-Verständnisses. Das Konzept einer «offenen» Syntax, ja die gesamte oben dargelegte, auf die semiotisch-semiologische Auffassung der K-Regel gegründete Konzeption stützt diese Auffassung. Umso unbegreiflicher ist die Dogmatik des Satz-Begriffs, mit der Chomsky die Syntax-Theorie sozusagen kontaminiert hat. Das Wort «Dogmatik» ist hier am Platze. Die Theorie, von der Chomsky in den *Aspects* noch postuliert, daß sie den Satz-Begriff zu liefern hätte, ist nie in Angriff genommen, geschweige denn ausformuliert worden.

¹⁰⁴ Das ist i. ü. schon bei Aristoteles klar. Vgl. *Peri hermeneias* 17a.

So ergibt sich ein völlig anderes Modell sprachlicher Kreativität als bei Chomsky: Die Syntax beschreibt diejenigen sprachlichen Formen, derer sich die menschliche Einbildungskraft nach Maßgabe ihrer jeweiligen Sprachkompetenz bedienen kann, um beliebigen Sinn bzw. Unsinn zu artikulieren. Im Gebrauch dieser Formen ist die Urteilskraft nur insoweit gebunden, als sie – in bestimmten Maße – den medialen und konventionalen Bedingungen des jeweiligen Sprachgebrauchs genügen muß. Der Satz ist keine Kategorie der Syntax, sondern der Logik oder Rhetorik. Die Konsequenz daraus ist ebenso klar wie schockierend:

*Die Domäne der Syntax ist die Phrase, nicht der Satz*¹⁰⁵.

5.4 Das Prinzip der Differenz I: Syntagmatische und paradigmatische Relationen

Was die sprachliche Tatsache zu dieser, das Zeichen zum Zeichen macht, ist der saussureschen Doktrin gemäß sein Wert im Rahmen des Systems. In der Tradition der strukturalistischen Saussure-Rezeption hat man sich in der Regel damit begnügt, das Konzept des Wertes in Form von Bündeln von Oppositionen darzustellen. Modell war das Phonem-Konzept der Prager Schule, das die bedeutungsdifferenzierende Funktion des Phonems als Bündel distinktiver Merkmale faßt¹⁰⁶. Schon im älteren Strukturalismus war allerdings klar, daß die Oppositionen dieser Merkmale sich auf zwei verschiedenen Achsen organisieren: auf der der syntagmatischen und der der paradigmatischen Relationen. Die syntagmatische Ebene ist in dieser Konzeption die grundlegende. In ihr werden die Positionen festgelegt, von denen aus Term für Term die einschlägigen Oppositionen in beiden Dimensionen bestimmt werden – ein «effektives» «Berechnungsverfahren», an dem systematisch der oben beschriebene Fluktuanz-Charakter der langue hängt¹⁰⁷.

Es genügt also nicht, wenn man die einschlägigen paradigmatischen Oppositionen betrachtet, z. B. die von Sonoritäts- oder Öffnungsgraden; man muß sie

¹⁰⁵ Was wir gewohnt sind Satz zu nennen, ist linguistisch betrachtet eine Phrase, doch nicht jede Phrase ist ein Satz. Daß man Sätze in Sätze einbetten kann, ist nichts als ein Spezialfall der Tatsache, daß man Phrasen in Phrasen einbetten kann. Anzunehmen aber, daß es die Syntax mit Formen zu tun hätte, die letztlich alle unter den einen Begriff Satz zu subsumieren wären, ist schiere Dogmatik. Vgl. hierzu auch Simon 1981, S. 48 f.

¹⁰⁶ Vgl. hierzu Jakobson 1992, S. 139 ff.

¹⁰⁷ Was man im Strukturalismus den (System-)Wert eines Terms genannt hat, könnte man seinen Nominalwert nennen (vgl. hierzu etwa Coserius Konzept der Sprachnorm). Der Effektivwert des Terms ist dagegen sein Wert zu einem bestimmten Zeitpunkt t_i , er ergibt sich aus den dann eben «effektiv» gegebenen Konstellationen in beiden Ebenen.

kombinieren mit den syntagmatischen Oppositionen. Auf der Ebene der klassischen Phonologie betrachtet: Man muß die Beschreibung der distinktiven Funktion des Phonems verbinden mit seinen Distributionsregeln. Beides zusammen erst macht den Wert des Phonems aus. Dieser Tatbestand ist dem Phonologen zumindest der Praxis nach geläufig. In die Syntaxtheorie hat dieser Gedanke kaum oder gar nicht Eingang gefunden¹⁰⁸. Die Gründe dafür brauchen hier nicht diskutiert zu werden. Sie liegen im wesentlichen in der Schriftblindheit der Linguistik, die durch die per Orthographie formal geregelte Gestalt ihrer Einheiten von dem Gedanken abgebracht worden bzw. nicht darauf gekommen ist, daß die Form dieser Einheiten doch von in linguistischen Kategorien Faßbarem her geformt sein müßte. Dem *valeur*-Begriff zufolge sind die Hinsichten, von denen her der Wert des Terms bestimmt wird, in den jeweiligen syntagmatischen und paradigmatischen Relationen gegeben. Erst sie geben dem Zeichen sein Gepräge¹⁰⁹. Die Linguistik muß dafür eine geeignete Darstellungsweise finden. Das Wort als linguistische Einheit – wie immer sie i. e. definiert sein mag – ist nie nur Wort, das sich von anderen Wörtern in mindestens einer bedeutungsdifferenzierenden Hinsicht unterscheidet, sondern per se Wort-in-der-Phrase. Die lexikographische Repräsentationsform von Wörtern und anderen sprachlichen Einheiten, derer sich bis heute jeder Linguist wie selbstverständlich bedient, ist die Scheuklappe, die abgelegt werden muß, um einen Blick für Repräsentationsformen zu gewinnen, die linguistisch angemessen sind.

In erster Näherung könnte man sagen, daß der Wert der sprachlichen Tatsache aus der logischen Multiplikation seiner syntagmatischen und paradigmatischen Eigenschaften besteht:

¹⁰⁸ In dem von H. J. Heringer (1972) dargelegten Konstitutionssystem, das im Gegensatz zur Phrasenstrukturgrammatik Konjunktions- und Adjunktionsregeln im Wechsel miteinander koppelt, ist dieser Gedanke durchaus angelegt und in gewisser Weise auch durchgeführt. Aber nicht im entscheidenden Punkt: daß ein Verfahren sichtbar würde, nach dem der spezifische Wert eines jeden Terms – hier: eines Wortes oder einer Phrase – *darstellbar* würde. Das scheitert an der Form der Lexikon-Regel, in der Lexikon-Einheiten als Elemente einer unstrukturierten Menge behandelt werden.

¹⁰⁹ Nur so ist ja die oben entwickelte Forderung einlösbar, daß die Artikulation sprachlicher Zeichen von vornherein medienspezifisch zu fassen ist. Realisieren läßt dies nur, wenn man die Medienspezifik der Organisation von syntagmatischen und paradigmatischen Relationen in einem deskriptiv adäquaten Kategoriensystem erfaßt. Z. B. sind Sonorität und Obstruenz für die Beschreibung des Wertes von Phonemen «einschlägige» Kategorien. In der Syntax hat man sich in aller Regel mit der alphabetischen Repräsentation von Beispielsätzen u. ä. begnügt. So ist eine Phänomenologie von hier «einschlägigen» Phänomenen systematisch nie in Angriff genommen worden. Dies ist freilich nur ein Grund für das hier zu konstatierende weiße Feld auf der Landkarte der systematischen Syntax. Ein anderer liegt in der ungebrochenen Logik-Tradition, die mit der oben beschriebenen dogmatischen Geltung des Satz-Begriffs zusammenhängt.

$$W_i = \{sE_1, sE_2, \dots, sE_m\} \text{ und } \{pE_1, pE_2, \dots, pE_n\}^{110}$$

Wie kann man nun den Begriff der syntagmatischen bzw. paradigmatischen Eigenschaft explizieren? Die Schwierigkeiten, die diese Fragestellung beinhaltet, werden erst deutlich, wenn man sich klarmacht, daß es grundverschieden ist, eine paradigmatische oder syntagmatische Relation zwischen zwei Relaten zu konstatieren und in Form der Angabe von Eigenschaften zu explizieren, worin genau die betreffende Relation gründet. Es macht keine Schwierigkeit zu konstatieren, daß das Verb *x* in syntagmatischer Relation zu einer Nominalphrase *y* oder zu einem Pronomen *z* steht, allgemein: daß ein Term *a* in syntagmatischer Relation zu *b* steht – vorausgesetzt, man verfügt über eine formale Definition der syntagmatischen Relation. Auf welchen Eigenschaften aber diese Relation beruht – die ja in «klassischen» Termen eine Opposition «ist» – ist bis heute umstritten. Die Antwort hängt wesentlich vom theoretischen Rahmen ab. Im Prinzipien-und-Parameter-Modell hat man das Konzept der Rektion bekanntlich ganz anders theoretisch rekonstruiert als in Oberflächengrammatiken.

Die formale Definition der syntagmatischen Relation ergibt sich für eine «saussuresche Syntax» aus den oben dargelegten Überlegungen zum Verhältnis von Domäne und Konstituente quasi von selbst:

Ist *K* Konstituente einer Domäne *D*, so steht *K* in mindestens einer syntagmatischen Relation zu jeder anderen Konstituente von *D* und nur zu Konstituenten von *D*¹¹¹.

¹¹⁰ Lies: der Wert des Terms *i* [eines Syntagmas] besteht aus einer Menge syntagmatischer Eigenschaften $\{sE_1, sE_2, \dots, sE_m\}$ und einer Menge paradigmatischer Eigenschaften $\{pE_1, pE_2, \dots, pE_n\}$. Dies ist nicht mehr und nicht weniger als die Formulierung eines allgemeinen logischen Rahmens, innerhalb dessen nun gefragt werden kann, wie der Begriff des Wertes empirisch triftig und kategorial hinreichend eingeschränkt präzisiert werden kann. Offen ist dabei auch, wie die logische Repräsentation des Wertes letztendlich zu gestalten ist. Dies bedarf eigener Detailuntersuchungen. Dabei wird insbesondere die Frage eine Rolle spielen, welche Interdependenzen es zwischen syntagmatischen und paradigmatischen Eigenschaften gibt. Man muß es als eine kleine Tragödie der Linguistik bezeichnen, daß diese grundlegende Frage, die im älteren Strukturalismus durchaus angelegt war, durch die Richtung, die Chomsky mit seinem medienneutralen Kognitivismus der Sprachwissenschaft gegeben hat, eine ganze Generation lang aus deren Fragehorizont ausgeblendet geblieben ist.

¹¹¹ Syntagmatische Relationen sind also asymmetrische Relationen im Gegensatz zu den paradigmatischen, die zumindest formal als symmetrische Relationen aufzufassen sind. Syntagmatische Relationen werden hier also als domänenspezifische und damit einstufige Relationen aufgefaßt. Phänomene wie Anaphern o. ä. lassen sich mit diesem Konzept durchaus erfassen. Die hier skizzierte Syntax ist ja «nach oben offen». Wesentlich ist, daß die je betreffende Domäne expliziert wird.

Größeren Aufwand verlangt eine entsprechende formale Definition der paradigmatischen Relation. Die Definition der syntagmatischen Relation bezieht sich auf ein je gegebenes Syntagma welcher Art auch immer. Ihre «Dimension» ist die in der allgemeinen Form der K-Regel rechts vom Ersetzungspfeil ange deutete lineare Verknüpfung der Konstituenten einer Domäne. Was aber wären die Dimension oder Dimensionen der paradigmatischen Relation? Mit der Beantwortung dieser Frage kommt das Sprachsystem ins Spiel.

Saussure kennt den Begriff der paradigmatischen Beziehung nicht. Sein Gegenstück zur syntagmatischen Relation ist die assoziative¹¹². Im Gegensatz zur syntagmatischen ist sie eine Relation «in absentia», eine, die in der parole direkt selbst nicht auszuweisen ist. Man kann aus bestimmten in der parole effektiv erzeugten Ausdrücken nur schließen, daß in der Sprecherkompetenz bzw. – mit Saussure zu sprechen – im Sprecherbewußtsein, das diese Ausdrücke hervorgebracht hatte, eine wie auch immer geartete assoziative Verbindung zwischen beiden Ausdrücken besteht oder zumindest zum Zeitpunkt der Erzeugung der betreffenden Ausdrücke bestanden hatte¹¹³.

Jeder Term eines Syntagmas ist dieser Auffassung gemäß hinsichtlich seiner Form wie seiner Bedeutung assoziativ verknüpft mit anderen Termen desselben Sprachsystems. Was die Form von Morphemen oder Wörtern angeht, so sind die einschlägigen Dimensionen, in denen die jeweiligen Oppositionen fixiert und damit der «formale» Wert des Terms festgelegt wird, in den domänenspezifischen Regularitäten zu suchen¹¹⁴. Die Bedeutung eines Terms ergibt sich jedoch dem Frege-Prinzip gemäß allein aus seiner Verwendung in der Phrase. Damit sind wir auf dem Gebiet der Syntax¹¹⁵.

Sagt man, daß sich zwei Terme in ihrer Bedeutung unterscheiden – was immer das Wort «Bedeutung» hier bedeuten mag –, so gibt es zwei Möglichkeiten:

¹¹² Vgl. CLG S. 170 ff.

¹¹³ Zu entsprechenden neuronalen Konzepten vgl. Spitzer 1996, S. 233 ff.

¹¹⁴ Das muß hier vorausgesetzt bleiben.

¹¹⁵ Noch einmal ist darauf hinzuweisen, daß diese Sichtweise des Problems für die generative Linguistik nicht gilt – aus zwei miteinander verbundenen Gründen, die wir bereits erwähnt hatten: (1) werden Domänen (bzw. ihre Analoga im System einer generativen Grammatik) nicht als Zeichen aufgefaßt, (2) erfordert die These, daß die Syntax ein autonomer, informationell abgeschlossenes Modul sei, die Annahme einer wie auch immer gearteten Semantikkomponente, für die im Konzept einer «saussureschen» Syntax genau deswegen kein Platz ist, weil sprachliche Tatsachen von vornherein als Zeichen begriffen werden und deren Bedeutung – wie dargelegt – keine von ihrer Form zu separierende Eigenschaft ist, sondern das Resultat ihrer syntaktischen Verwendung.

Entweder es handelt sich um Homonyme oder nicht. Im ersten Fall ist die Bedeutungs­differenz nur durch einen verschiedenen syntaktischen Gebrauch zu erklären¹¹⁶, im zweiten kommt die Differenz der Form der Terme hinzu. In dem hier skizzierten System ist verschiedener syntaktischer Gebrauch zweier Terme a und b nur darstellbar als Verwendung von a und b in verschiedenen syntaktischen Positionen derselben Domäne. Die Domäne ist das tertium comparationis des Vergleichs. Gleicher syntaktischer Gebrauch kann dementsprechend nur rekonstruiert werden als Verwendung zweier verschiedener Terme in derselben syntaktischen Position einer Domäne. Und schließlich gibt es dann die dritte Möglichkeit, daß die Verschiedenheit der Bedeutung der beiden Terme auf beidem beruht. Damit ist die Grundlage für eine formale Definition der paradigmatischen Relation gelegt:

Ein Ausdruck T_1 steht in paradigmatischer Relation zu T_2 g.d.w. – gegeben ein «wohlgeformtes»¹¹⁷ Syntagma $S: \dots A + T_1 + B \dots$ – auch der Ausdruck $\dots A + T_2 + B \dots$ ein «wohlgeformtes» Syntagma ist¹¹⁸.

Somit kann der syntaktische Wert eines Terms in erster Näherung expliziert werden. Der einfachste Fall ist der der Basisdomäne, des Wortes. Seine syntagmatischen Eigenschaften ergeben sich aus seiner Position in einem gegebenen Syntagma. Hier müssen nun die einschlägigen Relationen und die entsprechenden Eigenschaften bestimmt werden. Die bekanntesten sind Positionsbezug, Rektion, Kongruenz und Identität¹¹⁹. Doch ist dies eine offene, weil empirische Frage.

Hinsichtlich seiner paradigmatischen Eigenschaften scheint zunächst nichts anderes übrig zu bleiben, als die betreffenden Oppositionen zu konstatieren, d. h. aufzuzählen, welche Ausdrücke für einen gegebenen Ausdruck T_1 als Sub-

¹¹⁶ Z. B. /ferbant/: schriftlich «Verband»: «verband» oder /schlos/: «Schloß»: «schloß» usw.

¹¹⁷ Als «wohlgeformt» soll ein Syntagma $\dots A + B \dots$ dann gelten, wenn es für die Domäne D von $A + B$ in der betreffenden Sprache (= langage) mindestens einen regelmäßig verwendeten Kontext K gibt, sodaß $K + D$ oder $D + K$.

Anmerkung: Es kann natürlich sein, daß der Ausdruck, der die Extension der Domäne D ist, als selbständige Redeeinheit verwendet wird wie *Feuer!*, *weg da!* usw. Dann fehlt der sprachliche Kontext K, der ein Urteil über die syntaktische Wohlgeformtheit erlaubt. Das schließt die Möglichkeit jedoch nicht aus, daß es für solche isolierten Äußerungen mehr oder weniger regelmäßige Kontexte gibt.

¹¹⁸ Mit A, B, T_1 , T_2 Konstituenten derselben Domäne D.

¹¹⁹ Vgl. hierzu Eisenberg 1989a, S. 52 ff.

stitute für T_2 im oben angegebenen Schema in Frage kommen. Welche Eigenschaften aus diesen Oppositionen abzuleiten wären, müssen wir hier offenlassen. Dies ist eine Frage empirischer Forschung, deren Konturen zunächst einmal sichtbar zu machen sind.

Dem betreffenden Wort wird dergestalt sein syntaktischer Wert in dem betreffenden Syntagma zugewiesen, und zwar in der syntagmatischen wie in der paradigmatischen Ebene durch eine bestimmte Anzahl von Eigenschaften oder, wenn man so will, Dimensionen¹²⁰. Löst man sich von der Vorstellung, daß es in einer Dimension nur die Werte 0 und 1 gibt und läßt Zwischenwerte zu, dann läßt sich der «effektive» Wert eines sprachlichen Terms in einem gegebenen Syntagma sozusagen «punktgenau» als *Vektor in einem n-dimensionalen Raum* darstellen¹²¹. Der syntaktische Wert eines Wortes ist damit *genau* das, was man gemeinhin als die Bedeutung des Wortes in der betreffenden Verwendung bezeichnet¹²².

Hätte man nun ein Verfahren, welches uns die verschiedenen syntaktischen Werte desselben Wortes in allen möglichen Verwendungen im Rahmen eines bestimmten Synchronismus darzustellen gestattete – wir wollen dies die Darstellung seines Systemwertes nennen –, so hätten wir damit eine Darstellung dessen, was Saussure sehr abkürzend als den Wert eines Terms qua Element der *langue* beschrieben hat¹²³. Für jede beliebige Domäne muß gemäß der semiologischen Auffassung der K-Regel dasselbe gelten. Die Repräsentation aller Systemwerte eines K-Systems könnte man so als ein Bild dessen auffassen, was man das Sprachgefühl genannt hat.

5.5 Das Prinzip der Differenz II: maximaler Kontrast und minimale Differenz

Dies führt zu einem weiteren Bereich linguistischer Theorie, der der Medienneutralität der generativen Linguistik zum Opfer gefallen ist: die Analyse des Sprachsystems als ästhetischer Gestalt. Damit begibt sich die Sprach-

¹²⁰ Der Wert ist also eine fluktuierende Größe: Er kann sich von Verwendung zu Verwendung ändern, wenn sich auf der Ebene der syntagmatischen oder der paradigmatischen Relationen entsprechende Veränderungen vollziehen, er kann aber genauso gut viele Verwendungen hindurch relativ konstant bleiben. Im abschließenden Absatz werden wir noch eine dritte Dimension einführen, die *langue-parole*-Relationen (vgl. 5.5).

¹²¹ Dies gilt i. ü. für alle Bereiche, für die Syntax ebenso wie für die Phonologie oder Morphologie.

¹²² Daher kann es in einer «saussureschen» Theorie der Sprachkompetenz so etwas wie eine semantische Komponente nicht geben.

¹²³ Vgl. CLG S. 155 ff.

wissenschaft nicht ins andere Genre, sondern auf das Terrain, wo allein der Einsicht Rechnung getragen werden kann, daß eine Theorie der Sprachkompetenz nicht medienunabhängig formuliert werden kann.

Jeder sprachtheoretische Ansatz baut auf bestimmten Reflexionen über das sprachliche Knowing-how auf. Materiale Grundlage der generativen Linguistik sind Thesen wie die geworden, daß jeder Mensch die Fähigkeit besitze, beliebig viele Sätze zu erzeugen, die er niemals zuvor vernommen hatte. Solche Thesen sind auf einer gewissen Ebene plausibel, doch sie sind keine empirisch validierten Sätze über Sprachkompetenz, sondern sozusagen Meinungen von Geschäftsleuten übers Geschäft. Gleichwohl sind solche Meinungen für die Konzeption einer Theorie unentbehrlich. In ihnen ist der Stoff vorbereitet, aus dem das Design der Theorie geformt wird.

Eine solche reflexive Einsicht über unser sprachliches Können lautet, daß erstaunlicherweise unsere Sprache uns dort, wo wir in der Sache sind, mit absoluter Leichtigkeit zur Verfügung steht¹²⁴. Wir müssen dann nicht nach Worten suchen. In dem Bemühen, die Sache möglichst «treffend» zu fassen, scheinen sie uns zuzufliegen. Sie sind da, ohne daß wir wüßten, wie. Das Phänomen ist kaum zu bezweifeln, aber wie wäre es zu erklären? Fixiert auf ein mehr oder weniger dogmatisches oder schulmäßiges Konzept von Lexikon hat die generative Linguistik m. W. dieses Problem nie als ein genuin linguistisches gesehen. Man könnte es auf den ersten Blick für eines halten, das eher in den Bereich der Psychologie fällt. Es führt aber ins Zentrum der Linguistik, denn der «leichte» Zugriff muß mit elementaren Eigenschaften der sprachlichen Einheiten zu tun haben, derer sich die Einbildungskraft oder sprachliche Kreativität bei der Verfertigung der Gedanken bedient¹²⁵. Notwendige Bedingung dafür sind analytischerweise zwei Eigenschaften, die eine sprachliche Einheit aufweisen muß:

- (1) muß sie sich formal hinreichend deutlich von jeder anderen unterscheiden,
- (2) muß ihre Form Möglichkeiten aufweisen, sie an «Suchwege» zu knüpfen¹²⁶.

¹²⁴ Vgl. hierzu auch Simon 1981, S. 176 ff.

¹²⁵ Hier zeigt sich, welcher kategoriale Verlust mit der Slang gewordenen Rede von sprachlicher Kreativität verbunden ist. Es handelt sich – in kantischen Termini – um eine Funktion der Einbildungskraft, und das macht klar, daß hier die ästhetischen Eigenschaften sprachlicher Einheiten ins Spiel kommen, etwas, das im Denken der generativen Linguistik schlicht und ergreifend nicht «vorkommt».

¹²⁶ Humboldt hat diese Eigenschaft die Analogie der Bildungsweise genannt; vgl. WW V, S. 196, dazu Stetter 1997, S. 426 ff.

Die an Saussure sich anschließende strukturelle Linguistik kannte ein Konzept, das in dieser Hinsicht fruchtbar zu machen wäre: das des maximalen Kontrasts¹²⁷. Zwei Terme kontrastieren nach dieser Auffassung miteinander – haben also voneinander differierende Werte im System –, wenn sie sich in mindestens einer distinktiven Hinsicht unterscheiden. Sie kontrastieren «maximal», wenn dem einen in der betreffenden Hinsicht der Wert 1, dem anderen der Wert 0 zugeschrieben wird¹²⁸. Modell war die Phonologie¹²⁹. Der in diesem System größte denkbare Kontrast von [Verschluß, Nichtsonorität] und [Öffnung, Sonorität] wird zunächst auf die syntagmatische Ebene projiziert und ergibt das Grundmodell der Silbe. Auf dieser Grundlage differenzieren sich Vokalismus und Konsonantismus auf der paradigmatischen Ebene so aus, bis schließlich beide Teilsysteme sich in einem Grenzwert treffen, der weder ganz dem Vokalismus noch ganz dem Konsonantismus zuzurechnen ist. Die Elemente des vokalischen Systems treten durch sukzessive Beimischung konsonantischer Eigenschaften allmählich auseinander wie umgekehrt die des konsonantischen Systems immer «vokalischer» werden, bis sich beide Systeme im /j/ treffen¹³⁰.

Dieses historische Modell ist in mehreren Hinsichten bemerkenswert: Zunächst begreift es wie in der oben dargelegten Auffassung von syntagmatischen und paradigmatischen Relationen die syntagmatische Ebene als die primäre. Zum zweiten stellt es den Wert eines Phonems als n-dimensionale Matrix von Eigenschaften dar. In jeder Dimension wird der Wert des Terms zwischen zwei Grenzwerten festgelegt. Allerdings fehlt dieser Konzeption das logische Gegenstück zum Konzept des maximalen Kontrasts: das einer «minimalen» Differenz. Daß ein solches Konzept erforderlich ist, geht aus der oben genannten Bedingung (1) hervor. Entsprechend muß dann das Konzept des maximalen Kontrasts etwas mit der Bedingung (2) zu tun haben, denn klarerweise kommen hier Proportionen ins Spiel und damit die Analogie als

¹²⁷ Dies gilt zwar auch für die syntagmatische Ebene – die Opposition Vokal: Konsonant realisiert sich zunächst syntagmatisch – doch zumindest das materiale Interesse hat sich zweifellos auf die paradigmatische Ebene konzentriert.

¹²⁸ So kontrastieren z. B. auf der Ebene der Phonologie hinsichtlich der Kriterien Öffnung und Sonorität maximal /a/ und /p/.

¹²⁹ Vgl. zum Folgenden Jakobson 1969. Daß Jakobson in seinen späteren Arbeiten das Phonem gänzlich als Merkmalsbündel rekonstruiert hat, ist für diesen Zusammenhang irrelevant.

¹³⁰ Die lateinischen Grammatiker hatten diesen Zusammenhang bereits intuitiv erfaßt, wenn sie das j in der Reihenfolge des Alphabets zwischen dem hellsten Engevokal (/i/) und dem dunkelsten Sprengkonsonant (/k/) ansiedelten.

grundlegendes ästhetisches Formprinzip der *langue*¹³¹. Die Organisation von «Suchwegen», die der Einbildungskraft den Zugriff auf das Sprachsystem ermöglichen, muß damit zu tun haben.

Auf dieser Grundlage ließe sich dann auch der Begriff des maximalen Kontrasts und seines Gegenstücks, der minimalen Differenz, für den Bereich der Syntax explizieren. Der oben skizzierte vektorielle Wertbegriff könnte dafür die Grundlage liefern. Dies kann in diesem Rahmen allerdings nicht weiter ausgeführt werden¹³².

5.6 Freier, gebundener und analoger Gebrauch von Konstituenten: der Zusammenhang von *langue* und *parole*

In den Überlegungen der vorangegangenen Abschnitte haben wir bereits einen Komplex berührt, den man wohl als das ungelöste Problem bezeichnen muß, das Saussure der Linguistik des 20. Jahrhunderts mit auf den Weg gegeben hat: die Frage des Verhältnisses von *langue* und *parole*. Wir haben es im fluktuierenden Charakter des Systemwerts ebenso berührt wie im Verhältnis von syntagmatischen und paradigmatischen Relationen. Die generative Linguistik hat diesen Problemkomplex mit ihrer universalistischen Orientierung aus den Augen verloren. Sie brauchte sich damit nicht zu befassen. Für den hier skizzierten Aufbau einer Linguistik, die Sprachkompetenz semiologisch und damit sprach- wie medienspezifisch rekonstruiert, stellt sich das Problem in voller Schärfe. Es geht im Kern darum, das Verhältnis zwischen dem auszuloten, das man im Sprachgebrauch als Regelmäßigkeit und damit als Systemeigenschaft ansprechen kann, und dem, das man dagegen als nicht regelmäßig, als spontanen oder kreativen Sprachgebrauch anerkennen muß. Daß eine linguisti-

¹³¹ Ein kleines Beispiel für eine solche Analogie im phonologischen System: Affrikaten sind offenbar das konsonantische Analogon zu den Diphthongen. Man könnte nun mit statistischen Mitteln untersuchen, ob sich auch im Gebrauch dieser Artikulationsformen Entsprechungen finden lassen. Daß es solche geben muß, zeigt ein Blick darauf, wie etwa im System der französischen Personalpronomen syntagmatisch wie paradigmatisch konsonantische und vokalische Werte genutzt werden. Dies sind Züge der ästhetischen Organisation der Werte im System – ein Feld, das m. W. die Linguistik bislang als ein von ihr zu bearbeitendes überhaupt nicht gesehen hat.

¹³² Angemerkt sei hier lediglich, daß – arbeitet man auf der bezeichneten Grundlage die Begriffe des maximalen Kontrasts und der minimalen Differenz aus – man genau das logische Fundament hat, das man für eine medienspezifische Interpretation syntaktische Kategorien braucht. Die Ausarbeitung dieser Konzepte wird eine systematische Berücksichtigung des entsprechenden Diskussionsstandes in der Neurologie unabdingbar sein. Vgl. hierzu insbesondere Fehrmann 1999 und Linz 1999.

sche Theorie – zumal die Syntax – diesem Phänomen in irgend einer Weise Rechnung tragen muß, scheint unabweisbar. Man kann es aber nicht im Sinne der Genieästhetik als mysteriöse, dem «Normalen» sich entziehende partikulare Naturgabe begreifen, denn sprachliche Kreativität wird ja jeder Sprachkompetenz als «interne» Eigenschaft zugesprochen. Also müssen die Möglichkeiten des kreativen Sprachgebrauchs im System angelegt sein¹³³. Wir wollen abschließend diesem Problem noch ein Stückweit nachgehen, um zumindest den Ansatz einer kategorialen Lösung sichtbar zu machen.

Aus der Morphologie kennen wir den «freien» und «gebundenen» Gebrauch von Morphemen. «Gebunden» ist der Gebrauch eines Morphems im traditionellen Sinn g. d. w. es nur zusammen mit bestimmten anderen Morphemen verwendet wird. Vorausgesetzt also ein Morphem *a*, das – unter bestimmten Randbedingungen c_1, c_2, \dots, c_k – ein anderes Morphem *b* bindet, so kann man, wird *a* in der Rede erzeugt und sind c_1, c_2, \dots, c_k gegeben, erwarten, daß dann auch *b* erzeugt wird. Abgekürzt: die Verwendung von *b* kann von *a* her vorausgesagt werden.

So ist der Gebrauch von Morphemen wie *ge-*, *be-*, *-te-*, ... an den Gebrauch nicht des Verbs, sondern bestimmter Verben gebunden, die genau in diesen Hinsichten besondere morphologische Klassen von Verben bilden. In der Kompetenz des native speakers zeigt sich hier eine eigentümliche Asymmetrie: Gegeben ein bestimmtes Morphem, z. B. *-te-*, kann er jeweils Beispiele für die betreffende Bindung geben, also Verbformen wie *sagte*, *grüßte* etc. aufzählen, nie jedoch auch nur näherungsweise alle Elemente der betreffenden morphologischen Klasse aufzählen, während er für *jedes beliebige* Verb angeben kann, ob sein Gebrauch unter den und den Umständen ein bestimmtes gebundenes Morphem impliziert. Dieses Phänomen wird auf der Ebene der linguistischen Theorie als die Bildung von morphologischen Klassen rekonstruiert, wobei aber die eben beschriebene Asymmetrie unberücksichtigt bleibt. Denn es gilt ja nicht – wie man nach den vorausgegangenen Überlegungen annehmen könnte –: $a \wedge c_1 \wedge c_2 \wedge \dots \wedge c_k \rightarrow b$ ¹³⁴, und zwar deswegen nicht, weil weder die Erzeugung von *b* notwendige Bedingung dafür ist, auf die Erzeugung von *a* zu schließen, noch umgekehrt die Erzeugung von *a* hinreichende Bedingung dafür, auf die Erzeugung von *b* zu schließen, auch wenn $c_1 \wedge c_2 \wedge \dots \wedge c_k$ erfüllt sein

¹³³ Letzterem Gedanken hat Chomsky durchaus Rechnung getragen, nur hat er dabei der Kreativität eine triviale Form gegeben: «Kreativ» bin ich dann, wenn ich frei bin, nach der *n*-ten Ausführung einer Regel einen *n+1*-ten Durchgang zu starten.

¹³⁴ Lies: Wenn *a* und c_1 und c_2 und ... und c_k , dann *b*. «Bindung» ist also nicht als Implikation, d. h. Allgemeingültigkeit der Subjunktion zu interpretieren.

sollten¹³⁵. Dieses auf den ersten Blick irritierende logische Faktum, das leicht zu verifizieren ist, hat natürlich mit der kategorialen Differenz von *langue* und *parole* zu tun, denn das gebundene Morphem hat klassenbildende Funktion. Also muß die Linguistik dieses Problem aufgreifen und kategorial lösen, sonst bleibt sie eine logisch unzurechnungsfähige Disziplin.

Im Sinne der Verallgemeinerung der K-Regel, die wir vorgenommen hatten, muß sich auf jeder linguistischen Ebene die Frage stellen, wo der Gebrauch von Konstituenten im bezeichneten Sinn frei und wo gebunden ist, und ob es möglicherweise andere Gebrauchsmodi gibt. Diese Frage ist in der Linguistik kaum gestellt worden, noch weniger das Problem, das sich dahinter verbirgt. Das ist durchaus verständlich, denn das der Linguistik von der grammatischen Tradition vererbte Erkenntnisinteresse konzentrierte sich mehr oder weniger ausschließlich auf die Beschreibung regelhafter Zusammenhänge. Auch Saussures Separation der *langue* von *parole* und *langage* kann man noch in diesem Zusammenhang sehen. Sie sollte systematische Sprachbeschreibung ermöglichen¹³⁶. Doch verbirgt sich hinter dem Problem des Verhältnisses von gebundenem, sprich regelmäßigem oder vorhersagbarem und freiem, sprich nicht vorhersagbarem Gebrauch sprachlicher Einheiten nicht weniger als das zentrale logische Problem der Theorie der Linguistik.

Den Gebrauch von Phonemen oder Graphemen o. ä. wird man wohl grundsätzlich als gebunden bezeichnen müssen, einfach aus dem Grund, weil sie selbst nie linguistische Einheiten sein können¹³⁷. Auf der anderen Seite stellt sich die Frage, ob es einen gebundenen Gebrauch von Wörtern oder gar Phrasen gibt. Es scheint zumindest auf den ersten Blick, daß man dies grundsätzlich ausschließen muß. Die allgemeine Form der Lexikon-Regel in einem K-System

$$X \{a, b, c, \dots\}$$

besagt ja genau dies, daß die Substitution einer Endkategorie X durch Lexikoneinheiten *a*, *b*, *c*, ... nicht geregelt ist¹³⁸. Und doch gibt es im Deutschen

¹³⁵ Letzteres nicht wegen der drei unrezubierbaren Pünktchen in der Konjunktion der Rahmenbedingungen: Empirische Rahmenbedingungen können niemals vollständig angegeben werden.

¹³⁶ Allerdings hat Saussure den Sachverhalt im zweiten cours unter dem Titel «solidarités syntagmatiques» berührt, doch ist es hier wie sonst auch bei Skizzen geblieben. Vgl. CLG S. 176 ff.

¹³⁷ Dies ist i. e. genauer zu klären. Werden Elemente, die formal als ein Phonem angesprochen werden können, wie /a:/, /o:/ usw., als Sinneinheiten verwendet, z. B. als Interjektionen, so müssen immer zusätzliche prosodische und syntaktische Bedingungen erfüllt sein.

¹³⁸ Vgl. hierzu Stetter 1997, S. 177 f.

einen Gebrauch der Konjunktion *daß*, der an den Gebrauch von bestimmten Verben wie *sagen*, *glauben* usw. gebunden ist, einer Klasse von Ausdrücken, die formal nicht anders als eben durch das folgende *daß* + Nebensatz zu charakterisieren wäre. Andererseits ist aber der folgende *daß*-Satz nicht zwingend an den Gebrauch des je betreffenden Verbs gebunden. Dasselbe gilt – aus der anderen Perspektive betrachtet – für den Gebrauch von Partizipien wie *gekommen* oder von Infinitiven wie *kommen*, an den in bestimmten syntagmatischen Zusammenhängen¹³⁹ der von Finita wie *ist* oder *wird* gebunden ist, in anderen jedoch nicht. Dieses Phänomen – damit greifen wir das oben beschriebene logische Problem auf – hat die Form

A bindet *a*¹⁴⁰

mit «*a*» als Variablen für bestimmte Ausdrücke (Phrasen, Wörter, Morpheme) und «*A*» als Variablen für Klassen von Ausdrücken, die zueinander in paradigmatischer Relation stehen. Man kann eine solche Klasse von Ausdrücken ein syntaktisches Schema nennen, das durch Ähnlichkeitsrelationen definiert ist: Die Elemente der betreffenden Klasse sind sich ähnlich darin, daß sie in der betreffenden syntaktischen Position miteinander kommutieren. In anderen syntaktischen Positionen werden einige Elemente derselben Klasse miteinander kommutieren, andere nicht, und kein Element wird mit irgendeinem anderen in allen möglichen syntaktischen Positionen kommutieren.

Ein *bestimmter* Ausdruck *a* wird somit syntagmatisch durch eine *Klasse* von Ausdrücken {*b*, *c*, *d*, ...} gebunden, aber diese Bindung kann nicht in strengem Sinn als syntagmatische Relation beschrieben werden, denn nicht die Klasse ist Konstituente der betreffenden Domäne, sondern je nur ein bestimmtes Element dieser Klasse. Andererseits wird *a* weder durch *b* noch *c* noch *d* ... gebunden. Die Bindung verflüchtigt sich sozusagen beim Übergang von der Klasse zu ihren Elementen. Es hilft jedoch nichts, das Problem durch die Wahl des Großbuchstabens «*A*» zu erledigen, d. h. auf der Ebene des Systems zu verbleiben, denn – die oben beschriebene Asymmetrie – die Sprachkompetenz kann die Extension von *A* ja nicht vollständig angeben, sondern bestenfalls Beispiele für «mögliche» Elemente von *A*. Und fragen wir, wie dieses «möglich» von «nicht möglich» abgegrenzt werden soll, so sind wir wieder auf den faktischen Gebrauch verwiesen. Damit fällt dieses Phänomen aus dem System heraus.

Wir stehen somit vor einer Klasse von syntaktischen Erscheinungen, die zwar systematische Züge tragen, aber dennoch weder dem Sprachsystem, sprich der

¹³⁹ Traditionell als Verbkomplex bezeichnet.

¹⁴⁰ Die Bedeutung von «bindet» war oben schon beschrieben worden.

langue zuzurechnen sind noch der parole. Die betreffende Bindung ist vielmehr eine Relation, die zwischen zwei Relaten besteht, deren eines Element der parole, das andere Element der langue ist. Welcher Ordnung gehören solche Erscheinungen an? Die linguistische Theorie *muß* darauf eine Antwort geben können, sonst ist sie logisch nicht haltbar. Weder die generative noch die strukturelle Linguistik *kann* darauf eine geben, aus verschiedenen Gründen, die hier nicht auszubreiten sind. Man kann hier nur zu Saussure zurückkehren und an eine post-chomskysche linguistische Theorie die Anforderung stellen, Konzepte zu entwickeln, die geeignet sind, parole-Phänomene mit solchen der langue in Beziehung zu setzen.

Um solche Phänomene logisch behandeln zu können, muß man offenkundig eine besondere Art von Relationen in die Theorie einführen, eben langue-parole-Relationen (l-p-Relationen)¹⁴¹. Der Sinn des oben gegebene Ausdrucks «A bindet a» impliziert – das ist im Detail gezeigt worden – den Übergang von der Ebene der parole zu der der langue oder umgekehrt. Er bezeichnet somit eine l-p-Relation. Damit stellt sich die Frage nach den Korrelaten. Wir betrachten sie rein extensional: Auf der Ebene der parole muß der Ausdruck «A bindet a» ersetzt werden durch verschiedene Ausdrücke

$$\begin{array}{l} b \text{ } _p\text{bindet}_p \text{ } a \\ c \text{ } _p\text{bindet}_p \text{ } a \\ d \text{ } _p\text{bindet}_p \text{ } a \\ \text{usw.} \end{array}$$

Der Ausdruck « $_p\text{bindet}_p$ » ist hier zunächst nichts als die Leerstelle für eine syntagmatische Relation zwischen *b* und *a*, *c* und *a*, *d* und *a* usw., die in Syntagmen anzusetzen ist, in denen die betreffenden Terme innerhalb einer Domäne erzeugt werden. Er besagt nicht mehr, als daß *b* zu *a* in einer bestimmten syntagmatischen Relation sR steht¹⁴², die eben das Besondere an sich hat, zur Extension einer l-p-Relation «Bindung» zu gehören. Dies ist keineswegs Scholastik. Vielmehr macht dieser Angang es möglich, den Prozeß, den wir zur Ordnung der l-p-Relationen rechnen, materialiter zu deuten: Einer Klasse K von

¹⁴¹ Bei ihnen handelt es sich also weder um syntagmatische noch um paradigmatische Relationen. Erstere sind parole-, letztere langue-Relationen, l-p-Relationen sind somit die dritte Ordnung, die die linguistische Theorie braucht, um Phänomene wie Dependenz u. ä. beschreiben zu können. De facto hat man derartige Relationen immer schon in Rechnung gestellt, z. B. Jakobson in seiner frühen Diskussion des «klassischen» Phonembegriffs (vgl. Jakobson 1992, S. 145 ff.). Aber als dritte Ordnung neben den syntagmatischen und paradigmatischen Relationen sind sie m. W. nie begriffen, geschweige denn expliziert worden.

¹⁴² *b* zu *a* entsprechend in der inversen sR⁻¹

sprachlichen Tatsachen $\{T_1, T_2, \dots, T_n\}$ kommt eine Eigenschaft E zu, die keiner der sie bildenden Tatsachen zukommt. E aber kommt andererseits der Klasse einzig aufgrund des kontingenten Faktums zu, daß K durch T_1, T_2, \dots, T_n gebildet wird¹⁴³. In der Linguistik hat man sich über diese Paradoxie m. W. bislang kaum Gedanken gemacht. In der analytischen Philosophie sind derartige paradoxe Prozesse jedoch beschrieben worden, und zwar als Invisible-hand-Prozesse¹⁴⁴. Dies erschließt eine bislang in der Linguistik nie diskutierte, geschweige denn realisierte Dimension des Arbitraritätsprinzips. Trampelpfad-Phänomene¹⁴⁵ sind Realitäten besonderer Art, und der Switch zwischen *langue* und *parole* ist – das ist ohne große Schwierigkeiten zu sehen – die denkbar günstigste Konstellation für das Auftreten solcher Phänomene.

Auch wenn man für den Einzelfall nicht sagen kann, daß *b* oder *c* oder *d a* «binden», so beschreiben die Ausdrücke «*b* _pbindet_p *a*», «*c* _pbindet_p *a*», «*d* _pbindet_p *a*» usw. doch Vorgänge *ähnlicher* Art¹⁴⁶. Aus extensionaler Perspektive kann man sagen, daß diese ähnlichen Vorgänge ein syntaktisches Schema bilden – ohne daß damit schon gesagt wäre, wie dies geschieht¹⁴⁷. Dies kann man als Fragment der Bildung der *langue* anhand von Beispielen auffassen. Das Schema ist das *langue*-Korrelat der l-p-Relation¹⁴⁸. Wir fassen diesen Zusammenhang als *langue*-Bildungs-Operation:

Voraussetzung 1: A, B, C, D, ... sind Domänen, die innerhalb eines bestimmten Synchronismus in gleichen syntaktischen Kontexten K_1, K_2, \dots, K_n verwendet wurden bzw. werden.

Voraussetzung 2: Es gibt eine Verzweigungsregel $Z \rightarrow \dots + X + A + Y + \dots$ ¹⁴⁹

¹⁴³ Man muß betonen, daß dies in der Linguistik keineswegs eine unübliche Sehweise ist: Sagen wir, daß *sagen, meinen, glauben* regelmäßig gebildete Verben des Deutschen sind, *gehen* nicht, so deuten wir die Bindungen *sag-te-*, *mein-te-*, *glaub-te-* als regelmäßig, *geh-te-* als regelwidrig. Doch die einzelne Bindung kann diese Eigenschaft nicht haben. Sie ist so, wie sie ist. Die Regel aber, auf die man damit rekurriert, lautet, daß alle Verben der Klasse V_1 das Präteritum mittels des Morphems *-te-* bilden, und *sagen, meinen* und *glauben* gehören kontingenterweise zu V_1 .

¹⁴⁴ Vgl. hierzu Keller 1994.

¹⁴⁵ Vgl. Keller 1994 S. 87 ff.

¹⁴⁶ Das Fallen unter dieselbe l-p-Relation ist somit neben den syntagmatischen und paradigmatischen Relationen die dritte Ordnung von Dimensionen, in denen der Wert eines Terms festgelegt wird.

¹⁴⁷ Immerhin ist mit der Charakterisierung des Vorgangs als Invisible-hand-Prozeß die Richtung bezeichnet, in der zu suchen ist.

¹⁴⁸ «Schema» verwende ich hier im Sinne der Kognitionspsychologie (vgl. Herrmann 1992).

¹⁴⁹ D. h.: Es gibt eine effektive regelmäßige Verwendung von A als Konstituente von D.

I-Operation: = Sind diese beiden Voraussetzungen gegeben, dann können B, C, D, ... A in K_i substituieren.

Aus der Domäne D, die per se Element der parole ist, wird somit ein Domänenschema, das man der langue zurechnen muß. Gebildet wird es nicht induktiv, sondern *per analogiam* – ein wesentlicher logischer Unterschied. Chomskys Skinner-Argument – Grundlage seines gesamten Ansatzes – ist damit von vornherein die Spitze genommen. Vorauszusetzen ist hier wie für jeden anderen Analogieschluß – die Fähigkeit dazu hat jeder Mensch ohne Zweifel – nichts als die allgemeine kognitive Fähigkeit, an zwei phänomenal erfahrbaren Ereignissen irgendwelche Ähnlichkeiten erkennen zu können. Daß neuronale Netzwerke vom Typ selbstorganisierender Eigenschaftskarten diese Fähigkeit haben, somit die Fähigkeit der Mustererkennung und -bildung, ist längst gezeigt¹⁵⁰.

Somit kommen wir zu dem Schluß, daß sich offenbar ein von Saussure nur en passant formulierter Grundsatz für den Aufbau der Linguistik nicht nur bewährt, sondern für diesen unverzichtbar ist:

Jede Theorie abstrakter Einheiten – d. h. der Syntax – setzt eine solche der konkreten Einheiten voraus¹⁵¹.

Syntaktische Kategorien können dann nur über Ähnlichkeitsrelationen definiert bzw. beschrieben werden. Welche Konsequenzen sich daraus ergeben, kann hier nicht weiter ausgeführt werden. Hier ging es zunächst darum, nach dem Fiasko des chomskyschen Paradigmas der Linguistik eine gangbare Alternative aufzuweisen.

Adresse de l'auteur:
Christian STETTER
Germanistisches Institut der RWTH Aachen
Eilfschornsteinstr.15
D-52056 Aachen

¹⁵⁰ Vgl. hierzu Spitzer 1996, S. 247 ff. Man braucht also keinen spezifischen language-acquisition-device anzunehmen, um zu erklären, wie der ontogenetische Aufbau eines Sprachsystems möglich ist, sondern nur die allgemeinen kognitiven Fähigkeiten des sensorischen Apparats und die allgemeine Netzwerkstruktur des Kortex.

¹⁵¹ Vgl. CLG S. 189 ff.

LITERATUR

- Chomsky, Noam (1995): Language and Nature. In: *Mind*, Vol. 104, S. 1-61.
- Engler, Rudolf (1962): Théorie et critique d'un principe saussurien: l'arbitraire du signe. In: *CFS* 19, 1962, S. 5 – 66.
- Ders. (1964): Compléments à l'arbitraire. In: *CFS* 21, 1964, S. 25-32.
- Di Cesare, Donatella (1996): Wilhelm von Humboldt (1767 – 1835). In: Tilman Borsche, Hg. (1996): *Klassiker der Sprachphilosophie*. München: Beck. S. 275-289.
- Eisenberg, Peter (1989a): *Grundriß der deutschen Grammatik*. 2. Aufl. Stuttgart: Metzler.
- Eisenberg, Peter (1989b): Die Schreibsilbe im Deutschen. In: Peter Eisenberg und Hartmut Günther, Hgg. (1989): *Schriftsystem und Orthographie*. Tübingen: Niemeyer.
- Eisenberg, Peter (1998): *Grundriß der deutschen Grammatik*. Band I: Das Wort. Stuttgart, Weimar: Metzler.
- Fehrmann, Gisela (1999): Verzeichnung des Wissens. Überlegungen zu einer neurosemiotischen Theorie der sprachgeleiteten Konzeptgenese. Phil. Diss. Aachen.
- Feilke, Helmuth (1994): Common sense – Kompetenz. Überlegungen zu einer Theorie «sympathischen» und «natürlichen» Meinens und Verstehens. Frankfurt a. M.: Suhrkamp.
- Ders. (1996): Sprache als soziale Gestalt. Ausdruck, Prägung und die Ordnung sprachlicher Typik. Frankfurt a. M.: Suhrkamp.
- Fodor, Jerry A. (1983): *The Modularity of Mind*. Cambridge/Mass.: MIT-Press.
- Gaier, Ulrich (1996): Johann Gottfried Herder (1744 – 1803). In: Tilman Borsche, Hg. (1996): *Klassiker der Sprachphilosophie*. München: Beck. S. 215-231.
- Goodman, Nelson (1997): *Sprachen der Kunst*. Entwurf einer Symboltheorie. Frankfurt a. M.: Suhrkamp (= stw 1304).
- Grewendorf, Günther (1995): Sprache als Organ – Sprache als Lebensform. Anhang: Interview mit Noam Chomsky: Über Linguistik und Politik. Frankfurt a. M.: Suhrkamp.
- Grewendorf, Günther, Hamm, Fritz und Sternefeld, Wolfgang (1987): *Sprachliches Wissen*. Eine Einführung in moderne Theorien der grammatischen Beschreibung. Frankfurt a. M.: Suhrkamp.

- Herrmann, Theo (1992): Schema. In: Hist. Wb. d. Philosophie. Hgg. von Joachim Ritter und Karlfried Gründer. Band 8, Sp. 1261-1263.
- Holenstein, Elmar (1992): Einführung: Semiotica universalis. In: Roman Jakobson (1992): Semiotik. Ausgewählte Texte 1919 – 1982. Hgg. von Elmar Holenstein. Frankfurt a. M.: Suhrkamp. S. 9 – 38.
- Humboldt, Wilhelm von [1968]: Gesammelte Schriften. 17 Bde. Hgg von Albert Leitzmann u.a. Berlin 1903 ff. Photomech. Nachdr. Berlin 1968. Zitiert als *GS*.
- Ders. [1960 ff.]: Werke in fünf Bänden. Hg. von Andreas Flitner und Klaus Giel. Darmstadt: Wiss. Buchges. Zitiert als *WW*.
- Jäger, Ludwig und Switalla, Bernd, Hgg. (1994): Germanistik in der Medien-gesellschaft. München: Fink.
- Jäger, Ludwig (1997): Die Medialität der Sprachzeichen. Zur Kritik des Repräsentationsbegriffs aus der Sicht eines semiologischen Konstruktivismus. In: Maria Lieber und Willi Hardt, Hgg. (1997): Kunst und Kommunikation. Betrachtungen zum Medium Sprache in der Romania. Festschrift zum 60. Geburtstag von Richard Baum. Tübingen: Stauffenburg.
- Jakobson, Roman (1969): Kindersprache, Aphasie und allgemeine Lautgesetze. Frankfurt a. M.: Suhrkamp.
- Jakobson, Roman (1992): Semiotik. Ausgewählte Texte 1919 – 1982. Hgg. von Elmar Holenstein. Frankfurt a. M.: Suhrkamp (= stw 1007).
- Keller, Rudi (1994): Sprachwandel. Von der unsichtbaren Hand in der Sprache. 2., überarbeitete und erweiterte Aufl. Tübingen und Basel: Francke. (= UTB 1567)
- Krämer, Sybille (1998): Das Medium als Spur und als Apparat. In: Dies., Hg. (1998): Medien, Computer, Realität. Wirklichkeitsvorstellungen und Neue Medien. Frankfurt a. M.: Suhrkamp. S. 73 – 94.
- Labov, William (1970): The Study of Language in its Social Context. In: Studium Generale 23, 1970, S. 30 – 87.
- Lenerz, Jürgen (1998): *Noam Chomsky, The Minimalist Program*. In: Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Literatur. 120, 1998, S. 103 – 111.
- Linz, Erika (1999): Indiskrete Semantik. Kognitive Linguistik und neurowissenschaftliche Theoriebildung. Phil. Diss. Aachen.
- Peirce, Charles Sanders [1931 ff.]: Collected Papers. Vols. I-VI ed. by Charles Hartshorne and Paul Weiss. Cambridge/Mass. 1931-1935. Vols. VII-VIII ed. by W. Burks. *Ibid.* 1958: Belknap Press. Zitiert als *Collected Papers*.
- Pinker, Steven (1996): Der Sprachinstinkt. Wie der Geist die Sprache bildet.

- Aus dem Amerikanischen von Martina Wiese. München: Kindler.
- Putnam, Hilary (1991): Repräsentation und Realität. Übersetzt von Joachim Schulte. Frankfurt a. M.: Suhrkamp.
- Ryle, Gilbert (1990 [1960]): Letters and Syllables in Plato. In: Collected Papers vol 1, Critical Essays. Bristol: Thoemmes. S. 54 – 71 [Erstveröffentlichung in: The Philosophical Review LXIX, 1960.]
- Ryle, Gilbert (1963 [1949]): The Concept of Mind. London: Peregrine Books. (Dt. Der Begriff des Geistes. Stuttgart: Reclam 1969).
- de Saussure, Ferdinand (1972): Cours de linguistique générale. Edition critique préparée par Tullio de Mauro. Paris: Payot. Zitiert als *CLG*.
- Simon, Josef (1980): Sprachphilosophie. Freiburg, München: Alber.
- Spitzer, Manfred (1996): Geist im Netz. Modelle für Lernen, Denken und Handeln. Darmstadt: Wiss. Buchges.
- Stetter, Christian (1979) Peirce und Saussure. In: Kodikas/Code 1, 1979, S. 124-149.
- Ders. (1992): Ferdinand de Saussure. In: Marcelo Dascal, Dietfried Gerhardus, Kuno Lorenz und Georg Meggle, Hg. (1992): Sprachphilosophie. Ein internationales Handbuch zeitgenössischer Forschung. Berlin-New York: de Gruyter. 1. Halbbd. S. 510-523.
- Ders. (1996): Strukturelle Sprachwissenschaft. In: Tilman Borsche, Hg. (1996): Klassiker der Sprachphilosophie. München: Beck. S. 421-445.
- Ders. (1997): Schrift und Sprache. Frankfurt a. M.: Suhrkamp.
- Ders. (1998): Syntax. In: Hist. Wb. d. Philosophie. Hgg. von Joachim Ritter und Karlfried Gründer. Bd. 10, St – T. Sp. 810 – 818.
- Ders. (1999): Der Käfer in der Schachtel: Das Privatsprachenproblem und die Universalgrammatik. In: Lili 29, 1999, Heft 115, S. 37 – 66.

Jürgen Trabant

SIGNE ET ARTICULATION

La solution humboldtienne d'un mystère saussurien

1. *Sémiologie*

1.1. L'interdisciplinaire dans Saussure a un nom bien précis: il s'appelle «sémiologie» qui serait «une science qui étudie la vie des signes au sein de la vie sociale». Et la linguistique trouverait sa patrie au sein de la sémiologie¹. L'existence du vaste champ des études sémiologiques aujourd'hui ne prouve-t-elle pas la fécondité de ce projet interdisciplinaire saussurien? La sémiologie – sous le nom lockéen (ou peircéen) de «sémiotique» – est devenue une importante entreprise intellectuelle et scientifique au cours du XX^e siècle.

Mais il est vrai aussi que, depuis des années, on s'est rendu compte du fait que cette patrie sémiologique de la linguistique pose des problèmes, pour la linguistique aussi bien que pour la sémiologie. Quand la linguistique était encore sûre de sa modernité, c'est-à-dire de sa scientificité supérieure, elle s'imposa comme science pilote – comme «patron» – de la sémiologie et créa le fameux «impérialisme linguistique» en sémiotique. Mais la sémiotique s'en est bien

¹ Voir à ce propos maintenant la belle reconstruction du projet sémiologique dans Bouquet (1997: 187-213).

débarassée depuis – si bien qu'on trouve de moins en moins de linguistes chez les sémioticiens. Inversement, en ce qui concerne la linguistique, le terme de «signe» pose de multiples problèmes quand on veut comprendre le langage ou – plus dramatiquement – quand on veut comprendre l'essence du langage. La faculté du langage est-elle vraiment une faculté de créer des signes? La langue est-elle vraiment un système de signes? C'est de ce problème-là que je voudrais reparler en présentant la critique du signe dans la théorie du langage de Humboldt. Une telle critique met nécessairement en cause la place de la linguistique dans un projet sémiologique.

1.2. La sémiologie n'est pas une invention de Saussure, la sémiologie est au contraire un vieux projet européen, on peut même dire que c'est *le* projet européen concernant le langage. Locke avait explicitement transformé la logique en sémiotique (parce que l'art de penser ne peut pas se passer de mots considérés comme signes) et Condillac l'avait bien suivi en cela: au centre de son histoire de l'Esprit humain on trouve l'histoire des sémioses humaines, de la sémiogénèse jusqu'aux (génies des) langues historiques. Le siècle des Lumières est un siècle des signes dont Lambert esquisse une première vue encyclopédique. Même Herder appelait son projet leibnizien d'une recherche de toutes les langues de l'Humanité (et de leurs génies) – d'une linguistique comparative donc – une «sémiotique». Dans le contexte des Idéologues, disciples de Condillac, on parle de signes quand on parle du langage. Et pour Hegel, fin et apogée des Lumières européennes, le langage devient même le signe par excellence.

Mais toute cette philosophie classique n'innove pas: le langage est signe depuis Aristote: *ta en te phone*, les «voix» (*voces*), sont *semeia* ou *symbola* depuis *De interpretatione*. Cela ne va pas de soi: *semeia* et *symbola* sont – originellement – des dispositifs visuels et spatiaux, tandis que les mots sont des événements phonico-acoustiques avec un psycho-dynamisme radicalement différent². Il y a donc tout un tournant fonctionnel et médiatique quand, en Grèce, le langage devient *semeion*. Saint Augustin subsume le verbe définitivement sous le signe. Et par conséquent, comme Saint Augustin domine la pensée de l'Europe de tous les siècles chrétiens, la réflexion sur le langage est une réflexion totalement dominée par le signe jusqu'au début du XIX^e siècle.

C'est à ce moment-là que cette grande et lourde tradition philosophique, le projet sémiologique, tombe en désuétude ou même en disgrâce, au moins chez les linguistes: chez les comparatistes historiques le langage devient une masse

² Cf. Ong (1982: chap. 3).

sonore³. Et chez Humboldt la lutte contre le signe est même la tâche philosophique de la linguistique. Quand Saussure – au début du XX^e siècle – réintroduit le langage dans l'Empire du Signe il anéantit donc un mouvement de sécession : le mouvement de la libération du mot de la domination millénaire du signe.

1.3. Le projet saussurien d'une sémiologie anéantit la nouvelle indépendance tout en héritant de sa plus précieuse conquête, c'est-à-dire tout en héritant de la prise de conscience de la spécificité du langage. C'est pourquoi c'est une proposition problématique surtout lorsqu'on fait de la province rebelle le centre de l'Empire. Car, 1^o, quand la langue – dont le cœur est l'accouplement de la pensée et du son, les «ondulations», l'articulation⁴ – devient de nouveau «signe», elle risque de tomber dans une espèce de brouillard sémiologique, une nuit sémiotique où tous les chats sont gris, et de perdre son identité, conquise au siècle linguistique. Et 2^o, inversement, quand ce «signe» langagier, articulé, ondulé, devient le prototype du signe, le modèle du sémiologique, son «patron», il risque d'imposer une loi au reste de l'Empire qui ne lui convient pas.

Bien sûr : le projet sémiologique saussurien est noble et il fut plus que nécessaire dans son temps. Saussure, en réinventant le projet sémiologique, lutte contre l'exclusivité – la *splendid isolation* – de la linguistique de son temps, il lutte surtout contre une linguistique qui concevait les langues avant tout comme un énorme ensemble de faits phonétiques en transformation continue, qui avait perdu toute connexion avec ce qu'il appelle «les faits humains», notamment les faits humains ayant un «sens», et qui n'avait plus de perspective philosophique et anthropologique.

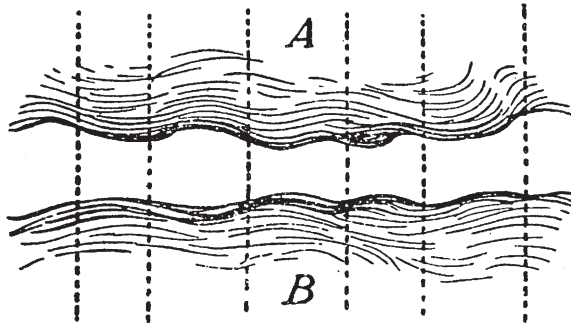
C'est ce manque d'esprit de la linguistique qui avait conduit Karl Vossler, à la même époque, à projeter une linguistique basée sur l'action de l'esprit individuel, invoquant explicitement Humboldt à ce propos. Vossler a inventé une linguistique de la parole. *Geist und Kultur in der Sprache* est le titre qui exprime le programme de la linguistique vosslerienne (Vossler 1925). Saussure aussi oppose l'esprit contre cette linguistique qui avait fait du langage «un quatrième règne de la nature», mais il le cherche ailleurs : dans les langues plutôt que dans la parole, dans la société plutôt que chez l'individu. Le projet linguistique de Saussure aussi invoque – au moins implicitement – le programme de recherche

³ Cf. Foucault (1966: 298/9): «Pour la première fois, avec Rask, Grimm et Bopp, le langage [...] est traité comme un ensemble d'éléments phonétiques. [...] Tout l'être du langage est maintenant sonore. [...] Le langage n'est plus tellement ce signe [...]. Il a acquis une nature vibratoire qui le détache du signe visible pour l'approcher de la note de musique».

⁴ Cf. Saussure (1916/1975: 156), passage cité plus bas.

de Humboldt: l'étude (structurale et synchronique) des langues comme visions du monde (Weltansichten), donc comme étude de l'esprit humain qui se manifeste dans la pensée-son que créent les langues du monde.

Mais si Saussure connaît les réflexions de Humboldt sur l'union du son et de la pensée qui sont à la base de ce programme linguistique (ce qui me semble pourtant peu probable), il n'en tire pas les mêmes conclusions. Dans le célèbre passage suivant, avec son dessin encore plus célèbre, Saussure parle, comme Humboldt, de l'accouplement du son et de la pensée dans la langue, d'une union qui implique des divisions, d'une «articulation» donc. Mais tandis l'articulation ouvre pour Saussure des perspectives sémiologiques, l'articulation est exactement la raison pour laquelle Humboldt éloigne la langue du signe. L'accouplement du son et de la pensée, ce «fait en quelque sorte mystérieux», cache donc des mystères qu'il s'agit d'élucider dans la suite.



Le rôle caractéristique de la langue vis-à-vis de la pensée n'est pas de créer un moyen phonique matériel pour l'expression des idées, mais de servir d'intermédiaire entre la pensée et le son, dans des conditions telles que leur union aboutit nécessairement à des délimitations réciproques d'unités. La pensée, chaotique de sa nature, est forcée de se préciser en se décomposant. Il n'y a donc ni matérialisation de la pensée, ni spiritualisation des sons, mais il s'agit de ce fait en quelque sorte mystérieux, que la «pensée-son» implique des divisions et que la langue élabore ses unités en se constituant entre deux masses amorphes. Qu'on se représente l'air en contact avec une nappe d'eau: si la pression atmosphérique change, la surface de l'eau se décompose en une série de divisions, c'est-à-dire de vagues; ce sont ces ondulations qui donneront une idée de l'union, et pour ainsi dire de l'accouplement de la pensée avec la matière phonique.

On pourrait appeler la langue le domaine des articulations, en prenant ce mot dans le sens défini p. 26: chaque terme linguistique est un petit membre, un *articulus* où une idée se fixe dans un son et où un son devient le signe d'une idée. (Saussure 1916/1975: 156)

2. Contre le signe

Tout commence pourtant comme dans la tradition, comme chez Aristote ou chez Saint Augustin. Dans son premier texte sur le langage, «Sur la pensée et la parole», probablement de 1795/96, Humboldt dit encore très aristotéliquement que le mot est un signe, tout en précisant que c'est un signe temporel, un son :

L'homme cherchant le langage cherche des signes sous lesquels il peut rassembler – selon les sections qu'il fait dans sa pensée – des touts comme des unités. A de tels signes, les signes dans le temps sont plus appropriés que les signes dans l'espace.

[Der Sprache suchende Mensch sucht Zeichen, unter denen er, vermöge der Abschnitte, die er in seinem Denken macht, Ganze als Einheiten zusammenfassen kann. Zu solchen Zeichen sind die unter der Zeit begriffenen bequemer, als die unter dem Raume.] (VII: 582)

Nous avons même le terme «Sprachzeichen» (VII: 582), «signe linguistique», de saveur tout à fait saussurienne. Qui dit «signe» à l'époque de Humboldt, dit communication, le signe est traditionnellement un moyen de communication, à la rigueur un moyen mnésique (dans cette fonction on a pourtant tendance à parler de «marque»⁵). Mais, déjà dans ce texte-ci, il y a trois moments qui indiquent que tout sera différent :

a) La première fonction de ce signe semble être plutôt cognitive (ou mnésique) que communicative: le signe «rassemble» des sections, des «portions» (Portionen) de la pensée.

b) Le rapport entre son et pensée semble être plus étroit que dans la tradition: Humboldt dit que l'homme doit prononcer «immédiatement» le son qui désigne l'objet pensée (VII: 582). Mais ce rapport est encore peu clair.

c) Même si le mot est «signe», donc dispositif communicatif, cette communication penche explicitement du côté du cognitif ou du théorique :

⁵ Cf. Hobbes (1651/1968: 101) où il distingue entre «Markes, or Notes of remembrance» et «Signes».

De tels sons n'existent nulle part ailleurs dans toute la nature parce qu'aucune créature excepté l'homme n'invite ses con-créatures à la compréhension par co-cogitation, mais seulement à l'action par sympathie.

[Solche Töne giebt es sonst in der ganzen übrigen Natur nicht, weil niemand, ausser dem Menschen, seine Mitgeschöpfe zum Verstehen durch Mitdenken, sondern höchstens zum Handeln durch Mitempfinden einladet.] (VII: 583)

Les sons-signes sont uniques dans la nature, parce qu'ils ne communiquent pas un contenu passionnel et n'invitent pas à l'action, ils ne sont donc pas des instruments pratiques (comme les signes des animaux), mais ils communiquent un contenu rationnel et ils invitent à la compréhension, ils sont des instruments théoriques. «Mitdenken» – ici traduit par «co-cogitation» – est un terme qui contient in nuce toute la théorie du langage de Humboldt: «Mit-Denken», c'est-à-dire penser dans la dimension de l'autre.

En 1795/95, le jeune Humboldt appelle le mot encore «signe», mais ces trois moments annoncent une différence, une critique du signe qui deviendra de plus en plus forte. On peut même dire que Humboldt sera un penseur sévèrement anti-sémiotique et que le signe sera pour lui l'ennemi du langage. Je montrerai les quatre étapes de cette lutte contre le signe.

2.1. Paris 1800

Quand Humboldt vit à Paris, de 1797 jusqu'à 1801, il ne fréquente pas seulement les Idéologues, ces penseurs très sémiologiques du langage, notamment Degérando, auteur d'un volumineux ouvrage *Des signes*, mais il rencontre aussi la langue basque. Cette rencontre aura des conséquences profondes sur l'orientation des ses recherches. Le basque est une langue tellement différente des langues indo-européennes dont Humboldt avait connaissance jusque-là, qu'il devient impossible de considérer les différences entre les langues seulement comme des différences superficielles, de signifiants seulement, comme le veut la tradition aristotélicienne. On doit envisager des différences plus profondes, sémantiques, entre les langues. L'expérience d'une altérité radicale met en crise le concept traditionnel de signe arbitraire:

On n'inventa pas des signes arbitraires pour satisfaire un besoin extérieur mais – à cause du besoin intérieur d'être homme, c'est-à-dire un être sensible et pensant – on créa le concept, jamais auparavant pensé purement, dans un mot.

[Man erfand nicht willkürliche Zeichen, um ein äusseres Bedürfniss zu befriedigen, sondern aus dem innern Bedürfniss, Mensch d.h. ein anschau-

endes und denkendes Wesen zu seyn, schuf man den vorher nie rein gedachten Begriff in einem Wort.] (VII: 596)

Nous savons déjà que le mot n'est pas un dispositif pratique. Ici, où pour la première fois Humboldt refuse à la langue explicitement la qualité traditionnelle de «signe arbitraire» (willkürliches Zeichen), il lie la notion de signe arbitraire à la fonction pratique, à la «satisfaction d'un besoin extérieur». L'alternative à cette fonction, la «co-cogitation», «Mitdenken», est précisée comme «création d'un concept dans un mot». En tant qu'instruments de communication, seulement matériellement différents, les langues n'auraient aucun intérêt pour un penseur comme Humboldt, profondément enraciné dans la philosophie kantienne et pour qui la création du concept est le problème central de toute la philosophie.

2.2. Rome 1805/06

A Rome où, après le séjour parisien, il sera ambassadeur prussien de 1802 jusqu'à 1808, Humboldt s'occupera de l'Antiquité et des langues. Son frère Alexandre lui ramène des matériaux linguistiques de son voyage en Amérique, et Lorenzo Hervás, ce jésuite qui collectionne des informations sur les langues américaines, les mettra à la disposition de Humboldt. L'étude des langues amérindiennes approfondira la conviction de Humboldt que les mots sont les lieux où l'on crée la pensée et non pas des signes d'une pensée créée indépendamment ou prélinguistique. Dans une étude inachevée sur l'antiquité classique *Latium und Hellas*, nous trouvons le passage suivant sur les langues:

L'influence la plus désavantageuse sur le traitement intéressant de toute étude linguistique a été exercée par la conception bornée que le langage serait né par convention et que le mot ne serait que le signe d'une chose ou d'un concept existant indépendamment de lui. Cette conception, indéniablement juste jusqu'à un certain point, mais – observée de plus près – aussi profondément fausse, tue tout esprit et bannit toute vie.

[Den nachtheiligsten Einfluss auf die interessante Behandlung jedes Sprachstudiums hat die beschränkte Vorstellung ausgeübt, dass die Sprache durch Convention entstanden, und das Wort nichts als Zeichen einer unabhängig von ihm vorhandenen Sache, oder eines ebensolchen Begriffs ist. Diese bis auf einen gewissen Punkt freilich unläugbar richtige, aber weiter hinaus auch durchaus falsche Ansicht tödtet [...] allen Geist und verbannt alles Leben.] (III: 167)

Humboldt est rarement apodictique et polémique comme ici. C'est un homme du dialogue, un penseur conciliatoire qui prend toujours en considération l'antithèse de ce qu'il dit. C'est cela d'ailleurs qui crée la difficulté de son

style dont on se plaint souvent. Même dans ce passage il concède que le mot est signe «jusqu'à un certain point». Mais – chose rare – à la fin il devient très sévère et très définitif quand il dit que le signe est la mort du langage. Il doit donc s'agir d'une chose vraiment cruciale pour Humboldt. Comme cette différence entre mot et signe est une pensée nouvelle qui contredit toute la tradition millénaire du discours sur le langage, Humboldt doit expliquer son opposition. Il commence donc sa recherche sur la différence entre le mot et le signe. Pour ce faire, il introduit un troisième joueur: l'image. Mot, signe, image, cette triade «sémiotique» apparaît ici pour la première fois dans l'œuvre humboldtienne :

Tout aussi peu que le mot n'est pas une image de la chose qu'il désigne, il n'est pas non plus pour ainsi dire seulement une indication du fait que cette chose doit être pensée par l'entendement ou représentée par l'imagination. Le mot diffère de l'image par la possibilité de se représenter la chose selon des vues les plus variées et d'après la manière la plus variée; il diffère d'une telle indication par sa propre forme sensible déterminée.

[So wenig das Wort ein Bild der Sache ist, die es bezeichnet, eben so wenig ist es auch gleichsam eine blosser Andeutung, dass diese Sache mit dem Verstande gedacht, oder der Phantasie vorgestellt werden soll. Von einem Bilde wird es durch die Möglichkeit, sich unter ihm die Sache nach den verschiedensten Ansichten und auf die verschiedenste Weise vorzustellen; von einer solchen blossen Andeutung [einem Zeichen] durch seine eigne bestimmte sinnliche Gestalt unterschieden.] (III: 169)

Le mot n'est ni signe ni image. A l'opposé de l'image, la «représentation» dans le mot est moins déterminée, plus vague et ouverte. La différence entre mot et signe (qui est seulement «indication», «Andeutung», d'une chose ou d'un concept indépendants de cet indice) est un plus grand poids de la matérialité dans le mot: le signifiant du mot n'est pas du tout «arbitraire», c'est-à-dire indifférent. Le mot se rapproche de l'image (comme chez Jakobson vis-à-vis de Saussure)⁶. Chez Humboldt, le côté matériel, le signifiant, devient même partie intégrante du concept. L'exemple suivant revient en divers endroits dans l'œuvre humboldtienne pour le même argument: Même dans des mots où des langues différentes se réfèrent aux mêmes choses et semblent donc signifier plus ou moins la même représentation, les mots ne signifient pas de la même manière (ne «disent» pas le même) parce que les différents signifiants s'intègrent aux signifiés:

⁶ Cf. Jakobson (1965).

A tous ces égards l'espèce de la forme sensible n'est aucunement indifférente, et on peut donc affirmer à raison que même dans le cas d'objets sensibles, les mots de langues différentes ne sont pas des synonymes parfaits et que celui qui prononce *hippos*, *equus* et *Pferd* ne dit pas du tout et parfaitement la même chose.

[In allen diesen Hinsichten ist die Art der sinnlichen Form [...] auf keine Weise gleichgültig, und es lässt sich daher mit Grunde behaupten, dass auch bei durchaus sinnlichen Gegenständen die Wörter verschiedener Sprachen nicht vollkommene Synonyma sind, und dass wer *hippos*, *equus* und *Pferd* ausspricht, nicht durchaus und vollkommen dasselbe sagt.] (III: 170)

2.3. Berlin 1820

A la fin de l'an 1819, Humboldt fait le pas décisif de sa vie professionnelle: Sans perspectives ultérieures dans une situation politique toujours plus réactionnaire, il démissionne comme ministre prussien des affaires constitutionnelles et se retire dans sa maison à Tegel près de Berlin pour se dédier quasi exclusivement à l'étude des langues pour le reste de sa vie. Jusqu'en 1831, il présentera régulièrement les résultats de ses recherches à l'Académie de Berlin. Dans son premier mémoire devant l'Académie de Berlin, qui est aussi son plus ambitieux et son plus beau discours académique, Humboldt présente un vaste programme de recherches linguistiques: «Sur l'étude comparative des langues». A la base de ce programme linguistique – comme sa justification et légitimation – nous trouvons la conviction de Humboldt que le langage est la création de la pensée et que ce sont les langues qui créent la pensée selon leurs particularités historiques, qu'elles sont des «visions du monde» (*Weltansichten*) différentes. La recherche linguistique est donc recherche de l'esprit humain qui se manifeste dans cette diversité linguistique cognitive, et c'est en cela qu'elle trouve sa justification.

A la fin de ce discours, Humboldt reprend sa vieille polémique contre le signe arbitraire quand il dit que tout le travail de l'étude comparative des langues, de cette linguistique qui n'existe pas encore, est une lutte contre la conception sémiotique du langage, contre cette conception qu'il avait appelée quinze ans plus tôt, une conception bornée et pernicieuse. A mi-chemin entre 1805 et 1820, en 1811, Humboldt avait plus optimistement écrit que cette erreur, à savoir que les langues sont des signes arbitraires, serait disparue. Mais en 1820, il sait que la lutte n'est pas encore gagnée et qu'elle doit continuer – justement à travers un vaste projet linguistique. Humboldt résume donc:

Ici j'ai eu seulement l'intention d'esquisser le champ des recherches linguistiques comparatives dans leur ensemble, de constater leur but et de montrer qu'il faut, pour atteindre ce but, considérer ensemble l'origine et l'achèvement des langues. Ce n'est que par cette voie que ces recherches peuvent nous conduire à considérer les langues de moins en moins comme des signes arbitraires et à trouver – d'une manière qui pénètre plus profondément dans la vie intellectuelle – dans la particularité de leur structure des moyens pour la recherche et la connaissance de la vérité et pour la formation de la mentalité et du caractère.

[Es ist hier nur meine Absicht gewesen, das Feld der vergleichenden Sprachuntersuchungen im Ganzen zu überschlagen, ihr Ziel festzustellen und zu zeigen, dass, um es zu erreichen, der Ursprung und die Vollendung der Sprachen zusammengenommen werden muss. Nur auf diesem Weg können diese Forschungen dahin führen, die Sprachen immer weniger als willkürliche Zeichen anzusehen, und, auf eine, tiefer in das geistige Leben eingreifende Weise, in der Eigenthümlichkeit ihres Baues Hilfsmittel zur Erforschung und Erkennung der Wahrheit, und Bildung der Gesinnung, und des Charakters aufzusuchen.] (IV: 32f.)

Ce but polémique de la linguistique, cette lutte contre le signe arbitraire est une lutte contre le schéma aristotélicien qui détermine la pensée du langage de l'Europe. Selon *De interpretatione* et selon la réception standard séculaire de ce texte⁷, les mots sont des signes (= signifiants), différents matériellement de langue en langue, seulement matériellement, car ils désignent des contenus de la conscience (*pathemata tes psyches*, représentations, *conceptus*) qui seraient les mêmes chez tous les hommes. Les *conceptus* sont des images (*homoiomata*) que fait l'âme des choses qui sont les mêmes pour tous. Humboldt n'invente pas sa critique de la conception classique du langage de toutes pièces, mais il synthétise des moments critiques que l'on trouve déjà dans la philosophie éclairée: Quand Bacon critique l'impact cognitif des langues naturelles, les *idola fori*, il croit pouvoir s'en libérer, il veut retourner à Aristote, mais il a néanmoins découvert l'élément théorique qui fera éclater le modèle aristotélicien. Locke, Vico, Condillac, Leibniz, Herder s'approchent d'une pensée linguistique qui comprend de mieux en mieux la diversité profonde, c'est-à-dire sémantique des langues⁸. C'est Leibniz qui a le premier donné une évaluation positive à la diversité sémantico-cognitive des langues et qui, par cela, a inventé le projet de la lin-

⁷ Pour une nouvelle interprétation, plus intéressante, d'Aristote (qui diffère de celle de l'aristotélisme millénaire auquel je me réfère ici), cf. Lo Piparo (1988).

⁸ Cf. mon article Trabant (1999) dans le numéro 51 de cette revue.

guistique moderne: Leibniz a vu une richesse dans la diversité sémantique des langues du monde et il a donc exigé une description de toutes les langues du monde parce qu'elles manifestent la merveilleuse variété des opérations de l'esprit humain. C'est dans cette tradition-là que Humboldt justifie la linguistique comme une recherche qui voit «dans la particularité de leur [des langues] structure des moyens pour la recherche et la connaissance de la vérité et pour la formation de la mentalité et du caractère.» Les langues sont des objets de recherche intéressants en tant que manifestations de «Weltansichten», de visions du monde différentes. Si leur diversité était seulement une «diversité de sons et de signes» («Verschiedenheit von Schällen und Zeichen», IV: 27), elles n'auraient aucun intérêt pour un chercheur philosophique.

Mais, comme en 1805 Humboldt avait concédé que le mot est signe «jusqu'à un certain point», il explique maintenant jusqu'à quel point le mot est signe. Comme le mot a une position entre le signe et l'image ou plutôt comme le mot est «en même temps image et signe» (IV: 29) (nous verrons cela plus exactement à la prochaine étape), il peut être *utilisé* comme signe. Il est signe dans ce que Humboldt appelle «l'usage scientifique», donc en tant que terminologie des sciences, et il est signe dans les affaires de la vie pratique («Geschäftsgebrauch»), c'est-à-dire là où il réfère aux choses dans la communication pratique. Mais ces usages-là, le langage ordinaire donc, ne sont pas, pour Humboldt, des usages qui correspondent à la structure particulière du langage. Ces usages sont des «actes de violence de l'entendement», ils «anéantissent» le propre du langage, car ni la matérialité particulière ni la sémantique particulière du mot ne jouent plus de rôle dans ces usages référentiels et pratiques. En tant que signes, les mots perdent donc leur double opacité vis-à-vis du monde et deviennent complètement transparents en face des choses auxquelles ils réfèrent.

2.4. Tegel 1826

Dans son refuge à Tegel, Humboldt ne continue pas seulement l'étude des langues américaines, mais il apprend le sanskrit et étudie la pensée indienne, il discute avec Abel-Rémusat sur le chinois⁹, il fait connaître les recherches de Champollion à Berlin, mais il ne s'occupe pas seulement de l'égyptien mais de l'écriture en général et il commence à écrire ses grandes synthèses théoriques. Dans le premier de ces grands textes, *Grundzüge des allgemeinen Sprachtyps* (Principes du type général du langage), de 1826, se trouvent les pages qui contiennent les réflexions les plus élaborées sur la triade de signe-mot-image que l'on

⁹ Cf. maintenant Rousseau/Thouard (1999).

voyait amorcée depuis 1805. En 1820, la comparaison entre ces trois unités avait été plutôt formulée en termes «philosophiques». Humboldt avait eu recours surtout aux deux souches kantienne de l'esprit humain, à «sensibilité» et «entendement», pour caractériser les différences entre signe, mot et image: le mot active sensibilité et entendement en même temps, l'image est surtout produit de la sensibilité, et le signe est produit de l'entendement¹⁰. Maintenant, Humboldt prend plutôt une perspective «structurale»: il vise surtout les différentes relations entre expression et contenu. Et il utilise un autre terme au lieu d'«image», il l'appelle, probablement sous l'influence de Creuzer, «symbole». Les trois unités ont en commun qu'ils «signifient», qu'il y a un phénomène matériel, sensible, qui signifie quelque chose de non sensible («signifié», «concept», «idée»).

Voici donc ce qui distingue mot et signe:

Le mot sort totalement de la classe des signes par le fait que [dans le signe] le signifié a une existence indépendante de son signe, tandis que [dans le mot] le concept ne reçoit son achèvement que par le mot et que les deux ne peuvent pas être séparés l'un de l'autre.

[[Das Wort] geht dadurch gänzlich aus der Classe der Zeichen heraus, dass [beim Zeichen] das Bezeichnete ein von seinem Zeichen unabhängiges Daseyn hat, [beim Wort] der Begriff aber erst seine Vollendung durch das Wort erhält, und beide nicht von einander getrennt werden können.] (V: 428)

A la différence du signe, il y a donc unité indissoluble entre le sensible et le non-sensible dans le mot: le «concept», c'est-à-dire le signifié linguistique n'existe pas en dehors de la langue, en dehors d'une forme signifiante déterminée (ce qui le rapproche du symbole):

En ce que le mot transforme le concept dans une substance sensible devant l'imagination, il ressemble au symbole. [...] Le son renferme donc le concept en lui – semblable en ceci à un hiéroglyphe.

[Insofern das Wort den Begriff in einen sinnlichen Stoff vor der Einbildungskraft verwandelt, gleicht es dem Symbol. [...] Der Laut schliesst also, auf diese Weise einer Hieroglyphe gleich, den Begriff in sich.] (V: 428)

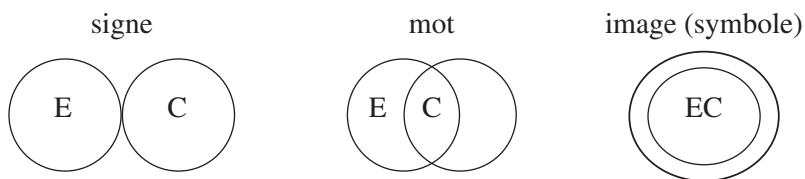
¹⁰ Cf.: «Car, comme le langage est en même temps image et signe, ni complètement produit de l'impression des objets ni complètement produit de l'arbitraire du locuteur [...]» [«Denn da die Sprache zugleich Abbild und Zeichen, nicht ganz Product des Eindrucks der Gegenstände, und nicht ganz Erzeugniss der Willkühr der Redenden ist [...]»] (IV: 29).

Mais malgré leur indissolubilité les deux constituants du mot sont bien distinguables ce qui n'est pas le cas dans l'image. Dans l'image, les deux aspects sont amalgamés d'une manière non différentiable: le non-sensible est incorporé dans le sensible, le non-sensible est identique au sensible:

Il y a donc dans le symbole et dans le mot une coïncidence totalement différente du sensible et du non-sensible. Dans le mot, son et concept sont – sans permettre une séparation et chacun étant de son côté incomplet – un et constituent un seul être, mais le son cède pour ainsi dire au concept qu'il ne doit que provoquer et former. Dans le symbole, la forme naturelle est autonome simultanément avec l'idée qui la pénètre, et c'est elle [la forme naturelle] qui affirme de préférence ses droits, les deux sont la même chose puisque de chaque point de l'une réverbère l'autre, mais elles ne sont pas un.

[Es ist daher ein ganz verschiedenes Zusammenfallen des Sinnlichen und Unsinnlichen im Symbol und im Worte; in diesem sind Laut und Begriff, ohne nur eine Trennung zuzulassen, und jeder für sich unvollständig, Eins und machen Ein Wesen aus, aber der Laut weicht gewissermassen dem Begriff, den er nur hervorrufen und gestalten soll. Im Symbol ist die Naturform selbständig zugleich mit der sie durchdringenden Idee, und behauptet vorzugsweise ihre Rechte, beide sind dasselbe, da aus jedem Punkt der einen die andere vorstrahlt, aber sie sind nicht Eins.] (V : 429)

On pourrait résumer les différents rapports entre expression (E) et contenu (C) par le schéma suivant:



Cette triade correspond d'ailleurs à une triade profonde de la pensée de Humboldt qui distingue – dans des domaines totalement différents de sa réflexion (poétique, politique, linguistique, philosophie) – entre trois possibilités d'unir deux entités, entre isolation, synthèse et incorporation. L'isolation est la juxtaposition de deux choses qui restent indépendantes – isolées – l'une de l'autre. L'incorporation est la disparition d'une chose dans l'autre, leur amalgame (*Verschmelzung*). La synthèse est l'union de deux entités qui – tout en devenant une et indissoluble – ne perdent pas leur identité. La synthèse est pour

Humboldt l'union la plus parfaite et la plus désirable. Le terme renvoie à la philosophie de Kant, mais Humboldt pense la synthèse selon le modèle de l'amour, de l'union sexuelle, de «l'accouplement», pour reprendre le terme de Saussure.

3. *Articulation*

Humboldt, en 1826, ne fait pas de rapport explicite entre ces réflexions sur les différents rapports entre contenu et expression dans la triade signe-mot-symbole et ses réflexions sur l'articulation linguistique. Mais il est évident que le trait structural qui garantit le caractère synthétique du langage est l'articulation. La synthèse, c'est-à-dire l'unité inséparable de l'expression et du contenu et la différenciation des deux, va de pair avec la nature articulatoire du langage. L'articulation est le principe structural sur lequel est basé cet accouplement.

3.1. Dans son premier texte sur le langage, de 1795, dans lequel la relation synthétique entre contenu et expression était encore peu claire, la (double) articulation du langage est pourtant déjà esquissé très distinctement :

Quand l'homme cherchait des signes linguistiques, son entendement était occupé à faire des distinctions. En les faisant, il formait des tous qui n'étaient pas des choses réelles mais des concepts permettant un traitement libre, c'est-à-dire de nouvelles distinctions et de nouvelles liaisons. En concordance avec ceci, sa langue choisissait des sons articulés qui consistent en éléments permettant de multiples nouvelles compositions.

[Als der Mensch Sprachzeichen suchte, hatte sein Verstand das Geschäft zu unterscheiden. Er bildete ferner dabei Ganze, die nicht wirkliche Dinge, sondern Begriffe, also eine freie Behandlung, abermalige Trennung und neue Verbindung, zulassend, waren. Diesem gemäß wählte auch die Zunge artikulierte Töne, solche die aus Elementen bestehen, welche vielfache neue Zusammensetzungen erlauben.] (VII: 583)

Il y a donc distinctions (Unterscheidung, Trennung) et liaisons (Verbindung, Zusammensetzung) dans les deux domaines réunis par la synthèse linguistique. Voilà le principe de l'articulation – qui étymologiquement est exactement cela : distinction et liaison en même temps. Le même *principe* règne dans les deux domaines, mais ce sont deux domaines totalement différents (concepts et sons, entendement et langue [Zunge]) et ce sont deux articulations différentes. Ici cependant, le mot «artikuliert» se réfère encore seulement aux sons.

3.2. En 1820, Humboldt n'a toujours pas de terme commun pour les deux articulations. Dans le passage de son premier discours à l'Académie où il décrit le jeu subtil de l'articulation linguistique, il distingue encore «réflexion» (seg-

mentation conceptuelle) et «articulation» (des sons), et il différencie même l'aspect de segmentation de l'aspect de liaison: «synthèse» pour le niveau conceptuel et «accent» pour le niveau phonique:

Dans l'homme se réunissent donc deux domaines, susceptibles d'une segmentation jusqu'à un nombre limité d'éléments fixes et d'une liaison de ces éléments jusqu'à l'infini, deux domaines dans lesquels chaque partie représente sa nature particulière toujours simultanément comme une relation aux parties apparentées. L'homme possède la force de segmenter ces domaines – intellectuellement par la réflexion, physiquement par l'articulation – et de réunir leurs parties – intellectuellement par la synthèse de l'entendement, physiquement par l'accent, qui réunit les syllabes dans le mot et les mots dans le discours.

[Es vereinigen sich also im Menschen zwei Gebiete, welche der Theilung bis auf eine übersehbare Zahl fester Elemente, der Verbindung dieser aber bis ins Unendliche fähig sind, und in welchen jeder Theil seine eigenthümliche Natur immer zugleich als Verhältniss zu den zu ihm gehörenden darstellt. Der Mensch besitzt die Kraft, diese Gebiete zu theilen, geistig durch Reflexion, körperlich durch Articulation, und ihre Theile wieder zu verbinden, geistig durch die Synthesis des Verstandes, körperlich durch den Accent, welcher die Silben zum Worte, und die Worte zur Rede vereint.] (IV: 4)

3.3. Mais en 1824, dans son discours sur l'écriture alphabétique que l'on peut aussi appeler un discours sur l'articulation du langage, Humboldt trouve le terme général: «Articulation» ou – ce qui revient au même – «Gliederung». «Gliederung» est explicitement étendu aux deux niveaux du langage et désigne le principe même de l'activité langagière.

L'écriture alphabétique repose sur la découverte de la nature articulatoire du son (segmentation et connexion):

[...] elle segmente le son, lié dans l'activité de parler, dans ses parties fondamentales et rend sensible leur cohésion entre elles et dans la connexion dans le mot.

[[...] indem sie [die Buchstabenschrift] den im Sprechen verbundenen Laut in seine Grundtheile zerlegt, den Zusammenhang derselben unter einander, und in der Verknüpfung zum Wort anschaulich macht.] (V: 114)

Mais le principe de l'articulation n'est pas limité aux sons mais «s'étend sur tout le domaine du langage» (V: 116), l'articulation est l'essence du langage (et

l'écriture alphabétique est donc l'écriture qui correspond à la nature même du langage):

Mais l'articulation est l'essence même du langage; rien n'est dans le langage qui ne pourrait être partie et tout, l'effet de son activité continuelle est basé sur la légèreté, l'exactitude et la concordance de ses segmentations et de ses compositions. Le concept de l'articulation est sa fonction logique, ainsi que la fonction de la pensée même.

[*Die Gliederung ist aber gerade das Wesen der Sprache; es ist nichts in ihr, das nicht Theil und Ganzes seyn könnte, die Wirkung ihres beständigen Geschäfts beruht auf der Leichtigkeit, Genauigkeit und Uebereinstimmung ihrer Trennungen und Zusammensetzungen. Der Begriff der Gliederung ist ihre logische Funktion, so wie die des Denkens selbst.*] (V: 122)

L'articulation est la fonction logique du langage parce qu'elle est la fonction de la pensée même. Et comme le langage est, selon la célèbre formule de l'œuvre majeure de Humboldt, de 1835, «l'organe formateur de la pensée» («das bildende Organ des Gedanken», VII: 53), l'articulation est la forme de l'activité de cet organe dans ses deux domaines: elle est la forme de l'activité de l'esprit et des organes physiques de la parole:

L'articulation repose sur la violence qu'exerce l'esprit sur les instruments de la parole quand il les contraint à traiter le son d'une manière qui corresponde à la forme de son activité. Cette forme et l'articulation se rencontrent – comme dans un médium qui les unit – dans le fait que toutes les deux segmentent leurs domaines en des parties élémentaires dont la composition forme des tous qui ont tendance à devenir des parties de nouveaux tous.

[*Die Artikulation beruht auf der Gewalt des Geistes über die Sprachwerkzeuge, sie zu einer der Form seines Wirkens entsprechenden Behandlung des Lautes zu nöthigen. Dasjenige, worin sich diese Form und die Articulation, wie in einem verknüpfenden Mittel begegnen, ist, dass beide ihr Gebiet in Grundtheile zerlegen, deren Zusammenfügung lauter solche Ganze bildet, welche das Streben in sich tragen, Theile neuer Ganzer zu werden.*] (VII: 66sv.)

L'esprit est une force qui segmente et qui réunit, qui articule donc, et qui contraint la langue et les oreilles à agir de la même façon. L'accouplement du son et de la pensée repose donc sur la violence de l'esprit (qui pour Humboldt est toujours plus fort que le corps) qui impose sa forme au son.

4. *Accouplements et ondulations*

4.1. L'articulation est donc la solution de ce «fait mystérieux» dont Saussure avait parlé dans le passage cité au début, de cet accouplement du son et de la pensée, des «ondulations» du célèbre schéma saussurien. Saussure aussi résume ses réflexions sur cette synthèse du son et de la pensée en utilisant le terme de l'articulation:

On pourrait appeler la langue le domaine des articulations en prenant ce mot dans le sens défini p. 26: chaque terme linguistique est un petit membre, un *articulus* où une idée se fixe dans un son et où un son devient le signe d'une idée. (Saussure 1916/75: 156)

Mais à y voir de plus près, Saussure ne se réfère qu'à un seul domaine de l'articulation, à l'articulation de la pensée. Cela devient encore plus évident si nous nous référons aux sources où nous trouvons: «Le terrain de la linguistique est le terrain commun des articulations, c'est-à-dire des *articuli*, des petits membres dans lesquels la pensée prend conscience par un son» (II R 38) ou: «[...] des *articuli*, des petits membres où la pensée prend valeur par un son» (II C 32) (Engler 1967: 253). Si nous suivons le renvoi des compilateurs à la page 26 du *Cours*, nous trouvons «la subdivision de la chaîne des significations en unités significatives». Le *Cours* de toute façon ne pense pas du tout aux complications humboldtiennes des divisions-liaisons sur les deux niveaux du langage. C'est cette conception réduite de l'articulation qui permet aussi d'enchaîner sur une perspective sémiotique. L'articulation de la pensée amène le *Cours* à imaginer une *facultas signatrix* générale, indépendante de la matérialité phonique du langage, indépendante donc aussi de sa structure spécifique, une faculté qui joint n'importe quel signifiant (ici appelé «signe») à n'importe quelle «idée»:

En s'attachant à cette seconde définition, on pourrait dire que ce n'est pas le langage parlé qui est naturel à l'homme, mais la faculté de constituer une langue, c'est-à-dire un système de signes distincts correspondants à des idées distinctes. (Saussure 1916/75: 26)

Pour Humboldt, par contre, l'articulation – qui est articulation *double*, articulation de la pensée et du son – est la raison structurale pour laquelle le mot sort totalement de la classe des signes. L'articulation est la cause profonde de la sécession du langage de l'Empire des Signes. Car c'est sa forme doublement articulée qui distingue le mot du signe (et de l'image de l'autre côté): l'unité indissoluble du côté matériel et du côté mental ainsi que leur distinction comme deux entités différentes sont l'effet de l'articulation qui règne comme *principe structural* dans les deux domaines tout en y créant des unités distinctes.

4.2. A première vue Saussure semble hériter de cette conception quand il résume le passage sur l'accouplement du son et de la pensée par le renvoi au terme d'articulation. Mais, en fin de compte, il n'a pas de concept élaboré de l'articulation. Le concept reste peu profond dans la pensée saussurienne. D'abord – en 1891 – il trouve le terme «un terme au fond obscur et très vague sur lequel je fais toutes réserves» (Engler 1974: 4)¹¹. Dans la note sur l'articulation – probablement quelques années plus tard – il trouve le terme juste, mais sans qu'on puisse dire exactement sa portée et son contenu (Engler 1967: 34/35)¹². Et il faut dire que, dans les cours aussi – dans le second ainsi que dans le troisième – le concept reste peu développé. Et c'est dans cette forme faible (articulation de la pensée seulement) qu'il est utilisé pour décrire une structure sémiologique de base: des «signes distincts correspondants à des idées distinctes».

Ce sont les successeurs de Saussure, Hjelmslev surtout, qui ont élaboré le concept de l'articulation: Hjelmslev a pratiquement réinventé la théorie humboldtienne de l'articulation du langage quand il a distingué la forme du contenu et la forme de l'expression dans ses réflexions sur la structure du langage. Mais Hjelmslev a évité le terme «articulation», probablement parce qu'il était trop phonétique, ce qui a justement induit Martinet à l'utiliser comme terme central de sa théorie linguistique. Comme chez Saussure, le mot est signe pour Hjelmslev. Et c'est Hjelmslev qui, en élaborant le projet sémiologique de Saussure, a identifié cette structure du langage avec la structure du signe. Ainsi la structure articulatoire, synthétique de la langue devient le prototype du signe (comme chez Hegel, d'ailleurs). Si les perspectives encore vagues de la sémiologie saussurienne risquaient seulement d'oblitérer la spécificité de la structure du langage par un terme générique, les étroites perspectives linguistiques de la sémiotique hjelmsléviennne – devoir mesurer toute structure sémiologique à cette structure spécifique – se sont montrées peu fertiles. C'est pourquoi la sémiotique s'est libérée de ce modèle linguistique depuis longtemps.

4.3. L'intention de Saussure – insérer la linguistique dans les perspectives d'une étude des «faits humains» – était un grand pas vers une ouverture de la linguistique de son temps et, en ceci, reste toujours juste. Mais la réalisation de cette intention par un projet sémiologique – avec la linguistique au centre – s'est heurtée, dans le développement de la sémiotique, contre les obstacles mentionnés. Ils ont certainement leur raison profonde dans la nature même du langage

¹¹ Cf. Fehr (1997: 244).

¹² Cf. Fehr (1997: 345).

et des langues. La spécificité du langage est plus accentuée que tout projet sémiologique veut faire croire. Dans certaines tendances de la linguistique, cette spécificité a été exagérée et conduit à des conclusions extrêmes: en niant la fonction communicative du langage (dont la fonction serait exclusivement cognitive) on a radicalement séparé sémiologie et langage comme si l'un n'avait rien à faire avec l'autre. D'un point de vue humboldtien, une telle conclusion serait trop radicale: car – rappelons-le – bien que le mot «sorte totalement de la classe des signes», il est pourtant «signe et image en même temps» et, comme tel, peut être utilisé comme signe. Une perspective humboldtienne sur les «faits humains» ouvrirait plutôt un projet anthropologique dans lequel les domaines du linguistique, du sémiologique et de l'esthétique seraient des domaines voisins, partiellement à cheval l'un sur l'autre¹³, au lieu d'être des domaines hiérarchiquement dominés par la sémiologie.

Adresse de l'auteur:
 Jürgen TRABANT
 Krampasplatz 4b
 D-14199 Berlin

BIBLIOGRAPHIE

- Bouquet, Simon, 1997: *Introduction à la lecture de Saussure*. Paris: Payot & Rivages.
- Engler, Rudolf (éd.), 1967-74: Ferdinand de Saussure: *Cours de linguistique générale*. Edition critique. 2 vols. Wiesbaden: Harrassowitz.
- Fehr, Johannes, 1997: cf. Saussure 1997.
- Foucault, Michel, 1966: *Les mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines*. Paris: Gallimard.
- Hjelmslev, Louis, 1963: *Prolegomena to a Theory of Language*. ²Madison, Wisc.: Univ. of Wisconsin Press.
- Hobbes, Thomas, (1651): *Leviathan* (ed. C. B. Macpherson). Harmondsworth: Penguin 1968.

¹³ C'est ce que j'ai proposé dans Trabant (1994) et Trabant (1998).

- Humboldt, Wilhelm von, 1903-36: *Gesammelte Schriften*. 17 Bde. (Hrsg. Albert Leitzmann u.a.). Berlin: Behr (Nachdruck: Berlin: de Gruyter 1967).
- 1994: *Über die Sprache. Reden vor der Akademie* (Hrsg. Jürgen Trabant). Tübingen/Basel: Francke.
- Jakobson, Roman, 1965: Quest for the essence of language. In: Roman Jakobson: *Selected Writings*. Vol. 2. Den Haag/Paris: Mouton 1971: 345-359.
- Lo Piparo, Franco, 1988: Aristotle: The Material Conditions of Linguistic Expressiveness. In: *VS 50/51*: 83-102
- Ong, Walter J., 1982: *Orality and Literacy. The Technologizing of the Word*. London & New York: Methuen.
- Saussure, Ferdinand de, (1916): *Cours de linguistique générale* (éd. Tullio De Mauro). Paris: Payot 1975.
- 1997: *Linguistik und Semiologie. Notizen aus dem Nachlaß. Texte, Briefe und Dokumente* (Hrsg. Johannes Fehr). Frankfurt am Main: Suhrkamp.
- Rousseau, Jean / Thouard, Denis (éds.), 1999: *Lettres édifiantes et curieuses sur la langue chinoise. Humboldt/Abel-Rémusat (1821-1831)*. Villeneuve-d'Ascq: Presses Universitaires du Septentrion.
- Scharf, Hans Werner, 1994: *Das Verfahren der Sprache: Humboldt gegen Chomsky*. Paderborn: Schöningh.
- Trabant, Jürgen, 1986: *Apeliotes oder Der Sinn der Sprache. Wilhelm von Humboldts Sprach-Bild*. München: Fink (trad. française: *Humboldt ou le sens du langage*. Liège: Mardaga 1992).
- 1990: *Traditionen Humboldts*. Frankfurt am Main: Suhrkamp (trad. française: *Traditions de Humboldt*. Paris: Maison des Sciences de l'Homme 1999).
- 1994: *Elemente der Semiotik*. ³Tübingen: Francke.
- 1998: *Artikulationen. Historische Anthropologie der Sprache*. Frankfurt am Main: Suhrkamp.
- 1999: Mithridates: De Gesner jusqu'à Adelung et Vater. In: *Cahiers Ferdinand de Saussure 51* (1998 [1999]): 95-111.
- Vossler, Karl, 1925: *Geist und Kultur in der Sprache*. Heidelberg: Winter.

Ludwig Jäger

NEUROSEMIOLOGIE¹

Das transdisziplinäre Fundament der saussureschen Sprachidee²

¹ Der Terminus «Neurosemiologie» bezieht sich hier auf ein theoretisches Konzept, das neurowissenschaftliche Befunde für die Zeichentheoretische Modellbildung nutzt. De Saussure wird als ein Theoretiker vorgestellt, der in diesem Sinne zum ersten Mal in umfassender Form Ergebnisse der zeitgenössischen Aphasieforschung in den Problemhorizont linguistischer Gegenstandskonstitution einstellt. Auch wenn der Begriff «Neuron» erst 1891 von H. W. G. Waldeyer geprägt wurde und entsprechend der Disziplinennamen «Neurologie» für die Wissenschaft von den Erkrankungen des peripheren und zentralen Nervensystems erst um die Jahrhundertwende entstand (vgl. etwa Déjérine (1900)²1914) gibt es die Diskussion über eine mögliche zelluläre Organisation des Nervengewebes bereits seit der Mitte des 19. Jahrhunderts (vgl. etwa Breidbach 1993). Es scheint mir deshalb zulässig, Saussures Denkansatz im Hinblick auf seinen Bezug auf die zeitgenössische Forschung zur Anatomie und Physiologie des Gehirns «neurosemiologisch» zu nennen. Vgl. zum Problem der Neurosemiologie allgemein Linz 2002; im Hinblick auf de Saussure und die rezente Neurologie vgl. Fehrmann 2002.

² Das vorliegende Manuskript stellt einen Ausschnitt aus einem bislang unpublizierten größeren Manuskript mit dem Titel «Les points délicats saussuriens. Die Sprachidee F. de Saussures im Lichte der jüngeren Saussureforschung» dar, an dem ich mit (leider) großen Unterbrechungen seit 1991 arbeite und von dem ich hoffe, daß es im nächsten Jahr erscheinen kann (Jäger 2002). Eine frühere Version der hier publizierten Überlegungen zu de Saussures Auseinandersetzungen mit den Ergebnissen der zeitgenössischen Neurologie habe ich im Frühjahr 1995 im Forschungskolloquium des Lehrstuhls für Deutsche Philologie an der RWTH Aachen sowie im Juni 1996 am Germanistischen Seminar der Universität Düsseldorf vorgetragen.

1 *Je ne me sens d'accord avec aucune école en général – De Saussure und die zeitgenössische Sprachwissenschaft*

Als sich Ferdinand de Saussure am 21. Oktober 1876 an der Universität Leipzig als Student der Philologie einschrieb³, nahm er sein Studium nicht nur an einem der bedeutendsten Zentren komparatistischer und einzelphilologischer Sprachforschung, sondern zugleich auch zu einem Zeitpunkt auf, der durch erhebliche disziplinäre Turbulenzen⁴ seiner Studienfächer geprägt war. Nicht nur bildete sich erst allmählich die Sprachwissenschaft zwischen der historisch-vergleichenden und den einzelsprachlichen Philologien als ein eigenständiges – quer zu den Disziplinen liegendes – Forschungsfeld heraus, sondern dieser Prozeß vollzog sich zudem in einem Spannungsfeld, das durch die wissenschaftslogischen Autonomisierungstendenzen der Geisteswissenschaften auf der einen und dem universellen Geltungsanspruch der *Sciences* im Sinne eines methodologischen Monismus⁵ auf der anderen Seite bestimmt war. De Saussure begann also sein Leipziger Studium in einer fachgeschichtlichen Phase, in der sich auch die philologischen Wissenschaften einer vehementen Herausforderung durch die Naturwissenschaften ausgesetzt sahen, einer Herausforderung, die insbesondere die jüngeren Repräsentanten der Leipziger Sprachwissenschaft bewog, sich methodologisch an den prosperierenden Naturwissenschaften zu orientieren. Es sind diese Versuche einer Neuorientierung, denen sich dann die – wie Karl Brugmann sie nannte – gründliche Revision der Forschungsmethode⁶ in der Sprachwissenschaft verdankte, jenes Bemühen um eine «*angemessene Umgestaltung der bisherigen Methode*»⁷, von dem sich die Junggrammatiker

³ Vgl. dazu das Matrikelverzeichnis der Universität Leipzig, Universitätsarchiv Leipzig, abgedruckt in: Villani 1990 (1991). Die Wahl von Leipzig verdankte sich unter anderem dem Umstand, daß hier bereits de Saussures Jugendfreunde Lucien und Raoul Gautier sowie Edouard Favre, die zusammen mit ihm dem Genfer Schülerverein *Paedagogia* sowie der Studentenverbindung *Zofinger* angehört hatten, studierten. Vgl. dazu Buss/ Ghiotti/ Jäger 2002 [erscheint]

⁴ Vgl. etwa die Debatten um Whitneys Aufsatz «Streitfragen der heutigen Sprachphilosophie» (Whitney 1875; Müller 1875; Osthoff, 1879); ebenso etwa die Kontroverse, die Georg Curtius' Schrift «Zur Kritik der neuesten Sprachforschung» (Leipzig 1885) ausgelöst hatte, in der dieser das Programm der junggrammatischen Schule in Frage stellte. Curtius' Schrift hatte nicht nur Gegenkritik etwa bei Johannes Schmidt in dessen Rezension der Curtius'schen Attacke in der Deutschen Literaturzeitung (1885) oder in den Repliken von Brugmann und Delbrück provoziert, sondern auch Divergenzen unter den Gegenkritikern selber hervorgerufen. Vgl. dazu Brugmann 1885, 129ff; Delbrück 1885, Gabelentz 1891; vgl. als Debattenresümee Paul ⁵1920.

⁵ Zum Begriff des «methodologischen Monismus» vgl. Stegmüller 1975, 104 f.

⁶ Vgl. Brugmann 1897, 74. Auch Hermann Paul spricht von einer «tiefgreifenden Umgestaltung der Methode» (Paul ⁵1920, 6).

⁷ Brugmann 1881, 638.

«in Bezug auf die allgemeingültige Bedeutung ihrer Resultate» eine Annäherung an das Prestige der Naturwissenschaften versprochen⁸.

Die jungen Leipziger Sprachwissenschaftler⁹, etwa Osthoff und Brugmann, die nun neben älteren Vertretern des Faches wie Georg Curtius zu de Saussures akademischen Lehrern wurden, reagierten dabei allerdings – wie die sog. «Junggrammatische Schule»¹⁰ insgesamt – auf die szientifische Herausforderung mit einer unentschieden ambivalenten Haltung: sie übernahmen zum einen auf methodologischer Ebene, ohne ihre wissenschaftstheoretische Neuorientierung im Hinblick auf die genuine Gegenständlichkeit ihres Forschungsobjektes Sprache zu reflektieren, als «methodische Schablone»¹¹ den in den Naturwissenschaften vorherrschenden sensualistischen Positivismus¹², ignorierten aber andererseits auf der Ebene der konkreten Forschung weithin gerade jene Erkenntnisgewinne, die von benachbarten Naturwissenschaften bereits im auslaufenden 19. Jahrhundert auf dem Feld klassischer Forschungsgegenstände der Geisteswissenschaften erzielt worden waren. Dies betraf insbesondere auch die Sprache, denn mit Brocas Entdeckung des Aphasieproblems¹³ setzte eine folgenreiche Debatte zwischen Medizinern und Psychologen sowohl über den «Sitz der Fähigkeit zur artikulierten Sprache» im Gehirn des Menschen, als auch über das Verhältnis von Sprache und Denken allgemein

⁸ Der Minderwertigkeitskomplex zeigt sich etwa in einer Bemerkung Pauls, der darüber klagte, der Sprachforschung werde von den Naturwissenschaften nur «*gar zu gern die Ebenbürtigkeit streitig*» zu machen versucht; vgl. Paul ⁵1920, 3.

⁹ Zu Kurzbiographien der Leipziger Sprachwissenschaftler vgl. Kroll 1998, 27ff.

¹⁰ Vgl. zur «Junggrammatischen Schule» die vorzügliche Darstellung von Putschke 1969; ebenso die fachhistoriographisch allerdings unreflektierte Arbeit von Einhauser 1989; hierzu kritisch Kroll 1998.

¹¹ Vgl. hierzu Dilthey in seiner Studie «Über das Studium der Geschichte der Wissenschaft vom Menschen der Gesellschaft und dem Staat»: «Anstatt also von dieser methodischen Schablone uns den Weg vorschreiben zu lassen [...] gehe ich von der Untersuchung der für diesen Zweig der Geschichte vorliegenden Aufgabe aus. Die Aufgabe selber muß sich die Methoden schaffen, welche ihr angemessen sind.» (Dilthey 1875, 43).

¹² Vgl. hierzu ausführlich Jäger 1975, 179ff., 199ff., 255ff.; ebenso Jäger 1977, 29-39. Whitney, der nach der Formulierung Brugmanns als methodologischer «Wegweiser» für die Leipziger Schule gelten darf (vgl. Brugmann 1897, 74), sah den Wert der Naturwissenschaften für die Sprachwissenschaft darin, daß sie ihr «ihre Methode der Forschung mitgeteilt» hätten (Whitney 1875, 262) und hierbei insbesondere den «sicheren Weg der inductiven Logik» (Whitney 1874, 78). Bereits 1868 hatte Wilhelm Scherer formuliert: «Wir glauben mit Buckle, dass die Ziele der historischen Wissenschaft mit denen der Naturwissenschaft insofern wesentlich verwandt seien, als wir die Erkenntnis der Geistesmächte suchen, um sie zu beherrschen, wie mit Hilfe der Naturwissenschaften die physischen Kräfte in menschlichen Dienst gezwungen werden.» (Scherer 1868, XIIIf.).

¹³ Vgl. Broca 1861.

ein¹⁴, die, obgleich sie für die sprachtheoretische Modellbildung von erheblichem Interesse war, in ihrem Einfluß auf die linguistische «Prinzipienwissenschaft»¹⁵ zunächst außerordentlich begrenzt blieb. Allein Heymann Steinthal und Moritz Lazarus beteiligten sich als Sprachphilosophen 1874 an einer Debatte mit Medizinern¹⁶ über Aphasie, die die «Berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte» veranstaltet hatte¹⁷. Während sich also die einzelphilologische und vergleichende Sprachwissenschaft im letzten Drittel des 19. Jahrhunderts im Interesse einer disziplinären Neukonstitution methodologisch am Ideal der Naturwissenschaften orientierte, ignorierte sie doch weiterhin die bedeutenden Erkenntnisse über die Sprache, die die Fortschritte der Medizin insbesondere im Bereich der Anatomie und Physiologie des Gehirns hervorgebracht hatten. Da sie sich lediglich hinsichtlich ihres methodologischen Programmes als Naturwissenschaft, hinsichtlich ihres Gegenstandes aber weiterhin vor allem als Geisteswissenschaft verstand¹⁸, blieben ihr die Ergebnisse der medizinischen Gehirnforschung mehr oder minder fremd.

¹⁴ Vgl. etwa Broca 1864; zur nach Broca einsetzenden Debatte vgl. insbesondere Finkelnburg 1870, Steinthal, (1871) ²1881, Wernicke 1874, Lichtheim 1885, Freud 1891, Déjérine 1892, Wernicke 1893; weiterhin Déjérine (1900) ²1914; Wundt 1902, Bd. I, 307-320 [Beispiele psychophysischer Analyse komplexer Hirnfunktionen – b. Die Sprachcentren], Déjérine 1906a, Déjérine 1906b, Marie 1906a, Marie 1906b, Marie 1906c, Goldstein 1906.

¹⁵ Vgl. zu diesem Terminus, der in der allgemein sprachtheoretische Diskussion der Junggrammatiker eine zentrale Rolle spielte etwa Paul ⁵1920.

¹⁶ Dies waren unter anderem der Physiologe Eduard Hitzig sowie der Psychiater und Hirnforscher Carl Westphal, an dessen Berliner Klinik Carl Wernicke ab 1876 als Assistent arbeitete.

¹⁷ Vgl. «Verhandlung der Berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte» (1874); hierzu Hagner 1997, Müller 1998. Steinthal hatte bereits 1871 in seinem «Grundriss der Sprachwissenschaft» eine ganzes Kapitel dem Aphasie-Problem gewidmet. Vgl. Steinthal (1871) ²1888; vgl. hierzu unten Abschnitt 3.3.

¹⁸ Vgl. etwa Osthoff 1879, 46f: «Die bekannte Frage [...], ob die Sprachwissenschaft zu den Natur- oder den Geisteswissenschaften gehört, oder, wie sie wohl richtiger gestellt wird, inwiefern die Wissenschaft von der Sprache Naturwissenschaft, inwiefern sie andererseits Geisteswissenschaft ist» sei – so Osthoff – ihrer Lösung beträchtlich näher gebracht worden: «Denn daß sie zum guten Theile beides zugleich ist, das fängt ja wohl gerade durch die Resultate der Leute von der «junggrammatischen» Richtung [...] an, am trefflichsten dargethan zu werden.» Paul vertritt ebenfalls hinsichtlich der Linguistik die These, daß es keinen Zweig der Kultur gebe, «bei dem sich die Bedingungen der Entwicklung mit solcher Exaktheit erkennen lassen», weshalb die Sprachwissenschaft «als nähere Verwandte der historischen Naturwissenschaften» erscheine; gleichwohl dürfe man hierdurch nicht zu der «Verkehrtheit verleitet» werden, «sie aus dem Kreis der Kulturwissenschaften ausschließen zu wollen.» (Paul ⁵1920, 5ff.) Auch Wundt ordnet die Sprachwissenschaft ihrem Gegenstand nach den Geisteswissenschaften und hinsichtlich der Methode den Naturwissenschaften zu. Vgl. Wundt ⁴1921, 319.

De Saussure hat nun – bei aller Anregung, die er sicher in Leipzig erfahren hat – sehr früh ein eigenständiges theoretisches Denken entfaltet. Bereits in seiner revolutionären Studie zum indoeuropäischen Vokalismus¹⁹ zeigte sich eine in theoretischer und methodischer Hinsicht unübersehbare kritische Distanz zu seinem Leipziger Wissenschaftsumfeld. Schon diese frühe Untersuchung, in der er das – von der zeitgenössischen Sprachwissenschaft nie angemessen reflektierte – Problem der Identitätsbedingungen sprachlicher Entitäten zum ersten Mal grundsätzlich aufgeworfen hatte²⁰, war – wie alle späteren komparatistischen Arbeiten de Saussures – geprägt von der Überlagerung des eigentlich sprachvergleichend ethnographischen Interesses durch eine immer dominanter werdende, erkenntniskritisch motivierte, sprachtheoretische Ausrichtung seines Denkens²¹. Zu dieser hatte er sich vor allem durch die Mängel der zeitgenössischen Sprachwissenschaft genötigt gesehen. So schrieb er etwa 1894 – in dem Jahr, in dem ihm anlässlich seiner Arbeiten zum litauischen Akzent die Insuffizienz der zeitgenössischen Komparatistik besonders deutlich geworden war²² – an Meillet: «*Sans cesse l'ineptie absolue de la terminologie courante, la nécessité de la réforme, et de montrer pour cela quelle espèce d'objet est la langue en général, vient gêter mon plaisir historique [...]. Cela finira malgré moi par un livre où, sans enthousiasme ni passion, j'expliquerai pourquoi il n'y a pas un seul terme employé en linguistique auquel j'accorde un sens quelconque. Et ce n'est qu'après cela, je l'avoue, que je pourrai reprendre mon travail au point*

¹⁹ Vgl. Saussure 1879.

²⁰ Vgl. hierzu etwa Jäger 1975, 88ff.; ebenso Kap. 5; bereits Godel hat das Problem der sprachlichen Identitäten mit Recht als den «*aspect philosophique du problème du langage*» bei de Saussure angesehen (vgl. Godel ²1969, 136); vgl. hierzu grundsätzlich das Kapitel «*'le point le plus délicat'*: das Identitätsurteil» in Jäger 2002.

²¹ In seinem Brief vom 4. Januar 1894 an Meillet schreibt Saussure: «*C'est en dernière analyse seulement le côté pittoresque d'une langue, celui qui fait qu'elle diffère de toutes les autres comme appartenant à un certain peuple ayant certaines origines, c'est ce côté presque ethnographique qui conserve pour moi un intérêt: et précisément, je n'ai plus de plaisir de pouvoir me livrer à cette étude sans arrière-pensée et de jouir du fait particulier tenant à un milieu particulier.*» (Saussure 1894a, 95).

²² Saussure publizierte zwischen 1894 und 1896 drei Arbeiten zum Litauischen: «*A propos de l'accentuation lituanienne. (Intonations et accent proprement dit)*» (Saussure 1894b), «*Sur le nominatif pluriel et le génitif singulier consonantique en lituanien*» (Saussure 1894c) sowie «*Accentuation lituanienne*» (Saussure 1896). Aus den umfangreichen Notizen de Saussures zur *Accentuation lituanienne* (Ms fr. 3953, BPU Genève), die ebenfalls aus dem Jahre 1894 stammen, wird deutlich, daß es gerade die Auseinandersetzung mit dieser komparatistischen Fragestellung war, die de Saussure von der Notwendigkeit einer Reflexion der theoretischen und methodischen Grundlagen der Sprachwissenschaft überzeigte. Vgl. hierzu Jäger/Buss/Ghiotti/Kroll/Séquaris: «*Linguiste comparatif*» – Ferdinand de Saussure zwischen philologischer und allgemeiner Sprachwissenschaft. [erscheint]

où je l'avais laissé.»²³ Das von de Saussure ins Auge gefaßte Buch über allgemeine Sprachwissenschaft gelangte zwar nie über den Status von Entwürfen und Notizen hinaus²⁴, so daß eine gleichsam methodologisch unbeschwerte Rückkehr zu seinen ethnographisch-historischen Interessen de Saussure letztlich verwehrt blieb. Gleichwohl kreiste sein Denken doch seit Mitte der neunziger Jahre verstärkt um allgemeine Probleme linguistischer Theoriebildung, insbesondere um die Frage, *«quelle espèce d'objet est la langue en général»*²⁵. Mit großer Schärfe diagnostizierte er gerade bei den in dieser Phase mit revolutionärem Erneuerungspathos auftretenden deutschen Sprachwissenschaftlern einen Mangel an Bereitschaft zu einer umfassenden grundlagentheoretischen Reflexion der Bedingungen linguistischer Erkenntnis. Ihnen warf er vor, sie hätten *«jamais eu même la velléité de s'élever à ce degré d'abstraction qui est nécessaire pour dominer d'une part ce qu'on fait, d'autre part en quoi ce qu'on fait a une légitimité et une raison d'être dans l'ensemble des sciences.»*²⁶ Die durch die vordergründige Übernahme einer naturwissenschaftlichen Rhetorik genährte methodologische Selbstgewißheit der Leipziger Schule²⁷ durchschaute er als eine Selbsttäuschung, hinter der sich die faktische Erosion ihrer begrifflichen und methodischen Fundamente nur mühsam verbarg. In einer der bereits erwähnten Notizen zu einem Buch über allgemeine Sprachwissenschaft heißt es deshalb: *«Le plus grave est, que <notre science> [...] <ne paraît point tourmentée du vague sentiment>, qu'il y a quelque chose de faux dans sa base; ne manifeste aucun malaise devant les conceptions <les plus obliques qu'elle accepte chaque jour, se sent même tellement en possession de son objet, qu'elle n'éprouve aucune difficulté de temps en temps à extraire de ce désordre général des idées, des théories du langage, présentées avec une entière candeur.»*²⁸ Er hielt der *«junggrammatischen Richtung»*²⁹ dabei einerseits vor, daß sie ihre

²³ Saussure 1894a, 95.

²⁴ Notizen zu einem solchen Buch verfaßte de Saussure – wie auch Notizen zu einem Gedenkartikel für Whitney – ebenfalls im Jahre 1894; vgl. etwa EC 25-26, N 9.1, 128, 129, 132 [3295, 3-11]; EC 21, N 9.2, 125, 126 [3295a, 1]; EC 26, N 9.2, 130, 131 [3295a, 1-3]; EC(N), N 9.3 [3296]; EC(N) 21-25, N 10 [3297, 1-42a].

²⁵ Saussure 1894a, 95.

²⁶ EC 8, 52, N 10 [3297, 5].

²⁷ Vgl. hierzu etwa Brugmann 1885, 39: *«Aber so dürfen wir heute schon getrost behaupten: die Methodologie der historischen Sprachforschung ist jetzt auf denjenigen Untergrund gestellt [durch Hermann Pauls «Prinzipien der Sprachgeschichte»], auf dem sie immer stehen wird, so lange die Sprachforscher ihre Aufgabe im echt wissenschaftlichem Geiste zu lösen bestrebt sein werden.»*

²⁸ EC(N) 27, N 12, [3299, 6].

²⁹ Den Ausdruck *«junggrammatische Schule»* hielt de Saussure für unangemessen: *«quand on réforme, on n'est pas une école»* (EC 16, II R 159, 88).

methodologischen Entscheidungen nicht auf eine vorgängige Analyse der Natur des Erkenntnisgegenstandes Sprache gestützt³⁰ und daß sie sich so auf bequeme Weise der wesentlichen Aufgabe entzogen habe, «*de démêler ce qu'il en est de nos distinctions premières. Il nous est impossible d'accorder qu'on ait le droit d'élever une théorie en se passant de ce travail de définition quoique cette manière commode ait paru <satisfaire jusqu'à présent le public linguistique>.*»³¹ Zum andern kritisierte er – bei aller Anerkennung der Fortschritte, die gegenüber der älteren Indogermanistik erzielt worden waren³² – als entscheidenden Mangel des zeitgenössischen sprachwissenschaftlichen Diskurses dessen fehlende Bereitschaft, über die engen Schranken des noch immer philologisch konturierten Faches hinaus auf die Ergebnisse der nicht-philologischen Nachbarwissenschaften und insbesondere auch die der Naturwissenschaften zu sehen: «*Il eût été plus bienfaisant – heißt es von den Junggrammatikern – qu'ils eussent été familiers avec les sciences naturelles, <ou sciences autres que la philologie. Ce n'est pas que l'esprit critique lui manquât; mais> on serait arrivé plus vite à des bases scientifiques.*»³³ Vergewenwärtigt man sich diese pointierten Äußerungen de Saussures, so kann es wenig verwundern, daß er weder wie etwa Brugmann³⁴ in den «Prinzipien» Hermann Pauls – des Schulhauptes der junggrammatischen Schule – «*die erste umfassende Methodologie*» der historischen Sprachwissenschaft sah³⁵ noch selbst mit Whitney, dessen grundlagentheoretische Leistungen er durchaus anerkannte, im Hinblick auf allgemeine Aussagen über die Sprache übereinstimmte: «*Du moment qu'il ne s'agit plus que des choses universelles qu'on peut dire sur le langage, je ne me sens d'accord avec aucune école en général, pas plus avec la doctrine raisonnable de Whitney qu'avec les doctrines <déraisonnables qu'il a victorieusement [combattues][...]>.*»³⁶

³⁰ Vgl. dazu: «[...] <dans aucune **science**> on ne peut arriver à une **méthode** sans se faire une idée <claire>, exacte de l'objet et des phénomènes que comporte la nature de cet objet.» (EC 9, II R 150, 58).

³¹ EC 276, N 9.1 [3295,1], 1977.

³² Vgl. hierzu de Saussures Bemerkungen in der zweiten Genfer Vorlesung, etwa EC 16, 87, 90, II R 160; ebenso EC 418, 2778, N 7 [3293, 6]: «L'école nouvelle mérite effectivement ce reproche d'avoir reconnu la nature des phénomènes [] et d'être restée jusqu'à un certain point embarrassée <dans> l'appareil scientifique de ses prédécesseurs, dont il était plus facile de faire voir les défauts que <de fixer exactement> la valeur positive.»

³³ EC 16, II R 159, 89.

³⁴ Vgl. Brugmann 1881.

³⁵ Vgl. etwa Riedlingers Aufzeichnung eines Gesprächs mit de Saussure am 19. Januar 1909, wo es heißt: «[...] il faudrait reprendre, pour le réfuter, tout ce que Paul et les modernes ont écrit [...]» (Godel ²1969, 29).

³⁶ EC(N) 24, N10, [3297, 23].

In der linguistischen Fachgeschichtsschreibung ist die skizzierte intellektuelle Distanz de Saussures zur zeitgenössischen Sprachwissenschaft bislang nicht nur kaum zur Kenntnis genommen, sondern geradezu in ihr Gegenteil verkehrt worden. In weiten Teilen der Saussure-Forschung wird noch immer die völlig verfehlt und inzwischen geradezu topologisch erstarrte These Bloomfields³⁷ vertreten, die wissenschaftshistorische Leistung des Genfer Sprachwissenschaftlers habe darin bestanden, die am Ende des 19. Jahrhunderts in der Luft liegenden fragmentarischen Ideen in einer – wie Koerner formulierte – rigorosen Systematisierung zusammengefaßt zu haben³⁸. Darüber hinaus pflegt diese Annahme noch mit der zusätzlichen Behauptung verknüpft zu werden, «daß Saussures Hauptinspirationsquelle nicht außerhalb der Sprachforschung, sondern in der linguistischen Theorie seiner Zeit» gelegen hätte³⁹. Koerner etwa wird nicht müde, benachbarte Wissenschaften «comme la psychologie, la sociologie ou la philosophie du langage, pour ne parler des sciences naturelles» als Objekte möglicher saussurescher Aufmerksamkeit dezidiert auszuschließen⁴⁰. De Saussure selbst hätte wohl auf diese Charakterisierungen der Ausrichtung seines Denkens, die eher die Begrenzungen des Kenntnisstandes der Fachhistoriker als die seines Interessenhorizontes markieren, entgegnet: «Pour aborder sainement la linguistique, il faut l'aborder du dehors, mais non sans quelque expérience des phénomènes prestigieux du dedans. Un linguiste qui n'est que linguiste est dans l'impossibilité à ce que je crois de trouver la voie permettant de classer les faits.»⁴¹ Gerade der von Koerner ausgeschlossenen Psychologie wies de Saussure dabei eine ganz besondere Bedeutung zu: «Peu à peu la psychologie prendra pratiquement la charge de notre science, parce qu'elle s'apercevra que la langue n'est pas un des ses branches, mais

³⁷ Vgl. Bloomfield in seiner Rezension der zweiten Auflage des Cours, wo es heißt: «The value of the Cours lies in its clear and rigorous demonstration of fundamental principles. Most of what the author says has long been «in the air» and has been here and there fragmentarily expressed; the systematization is his own.» (Bloomfield 1924, 318).

³⁸ Vgl. etwa Koerner 1973, 37; ebenso etwa Koerner 1988, 44; vgl. auch Maas 1973, 73 und Helbig, der meint: «die Luft war von seinen Ideen gleichsam geschwängert» (Helbig 1973, 44).

³⁹ Koerner 1973, 92; ebenso 205, 227, 273, 279, 294.

⁴⁰ Koerner 1988, 91, 99. Koerner und andere wissenschaftshistorische Autoren rechnen de Saussure dabei vor allem der junggrammatischen Schule zu; vgl. etwa Putschke 1969, Einhauser 1989, Wunderli 1990, Bartschat, 1996; mitunter wird de Saussure gar als «fast orthodoxer Junggrammatiker» bezeichnet (Peeters 1974, 54) oder es wird ihm ein «Beitritt» zur junggrammatischen Gruppe zugeschrieben (Trimm 1976, 77). Vgl. hierzu kritisch Kroll 1998.

⁴¹ EC(N) 38, N 15, [3315.3].

l'ABC de sa propre activité.»⁴² Er betonte mit einem Nachdruck, der nichts zu wünschen übrig läßt, daß das Problem der Sprache in den disziplinären Grenzen eines – und sei es szientifisch aufgerüsteten – Paradigmas zeitgenössischer Sprachwissenschaft nicht angemessen theoretisch entfaltet werden könne. Es sei evident – so trägt er seinen Schülern in der dritten Genfer Vorlesung vor – «*que le langage joue dans les sociétés humaines un rôle si considérable, c'est un facteur d'une importance telle à la fois pour l'individu humain et la société humaine, qu'il est impossible de supposer que l'étude d'une partie aussi notable de la nature humaine doit rester purement et simplement l'affaire de quelques spécialistes*»⁴³. Das Sprachproblem – daran bestand für de Saussure kein Zweifel – bedarf zu seiner angemessenen Reflexion eines transdisziplinären Ausgriffs weit über die Fachgrenzen der sich neu etablierenden Disziplin Sprachwissenschaft hinaus auf benachbarte Wissenschaften, unter denen er neben der Sprachphilosophie und der Psychologie vor allem der Medizin, genauerhin der Anatomie und Physiologie des Gehirns, einen herausragenden Status zuschrieb. In einer nicht abgeschlossenen Rezension des Buches «*Programme et méthodes de la linguistique théorique*» seines späteren Editors Albert Sechehaye hielt er diesem deshalb vor: «*Faisant une psychologie du langage, M. Sechehaye n'aurait pas dû, semble-t-il, se dispenser de parler de la localisation cérébrale de Broca, et des observations pathologiques <faites> sur les diverses formes d'aphasies, <lesquelles> sont du plus haut intérêt pour juger <non seulement> des rapports de la psychologie <avec [l'anatomie]>*⁴⁴, *mais, ce qui a une autre portée,* avec la grammaire <elle-même>.»⁴⁵ Daß de

⁴² EC(N) 38, N 15, [3315.3]; allerdings ist dies – wie de Saussure kritisch feststellt – nicht der Stand der Einsicht zeitgenössischer Psychologie: «Or la psychologie possède-t-elle une sémiologie? La question est inutile, vu que si elle en possédait une, les phénomènes de la langue <que la psychologie ignore> seraient tellement <prépondérants>, à eux seuls, comme base du fait sémiologique, que tout ce qui aurait pu être dit hors d'eux par le psychologue ne représente forcément rien ou <à peu près> rien.» (EC(N) 27, N 12 [3299, 10]) In der dritten Vorlesung betonte de Saussure, daß bei der Situierung der Linguistik im Ensemble der Wissenschaften die Bestimmung des schwierigen Verhältnisses zur Psychologie Vorrang habe (vgl. EC 21, 110, III C 7); bestimmbar sei dieses Verhältnis nur aus semiologischer Perspektive: «A travers la sémiologie, on voit le lien de la linguistique et de la psychologie» (EC 21, 112, S 1.2). Vgl. auch EC(N) 47, N 24a, [3342.2].

⁴³ EC 23, III C 8, 118.

⁴⁴ Rudolf Engler schlägt an dieser Stelle als Konjektur «[la linguistique]» vor (vgl. EC(N) *VIII); mir scheint aber [l'anatomie] deshalb näherliegend zu sein, als sich de Saussure hier wohl auf den Untertitel der Wernickeschen Schrift «Der aphasische Symptomenkomplex» bezieht, der lautet: «Eine psychologische Studie auf anatomischer Basis» (vgl. Wernicke 1874).

⁴⁵ EC 35, 184, N 24 [3330, 4].

Saussure seinerseits – anders als die von ihm kritisierte zeitgenössische Sprachwissenschaft – tatsächlich den medizinisch-aphasiologischen Forschungen des auslaufenden 19. und beginnenden 20. Jahrhunderts für seine theoretischen Überlegungen, insbesondere für die semiologische Begründung der Sprachtheorie⁴⁶, eine große Bedeutung beigemessen hat, soll im folgenden deutlich werden.

2 *A cheval sur plusieurs domaines – De Saussures transdisziplinäres Denken*

De Saussure, dessen bereits in Leipzig deutlich hervortretende intellektuelle Eigenständigkeit und Distanz zu den Junggrammatikern in der zeitgenössischen Sprachwissenschaft ehrenrührige Spekulationen über seinen geistigen Gesundheitszustand⁴⁷ sowie eine Mischung aus narzistischer Kränkung und deutschem Chauvinismus ausgelöst hatte⁴⁸, erkannte – dies sollten unsere bisherigen Ausführungen deutlich machen – sehr früh zweierlei: einmal, daß der von den Junggrammatikern blind übernommene sensualistische Positivismus nicht geeignet

⁴⁶ Vgl. hierzu Jäger 1978.

⁴⁷ Am 28.12.1889 schrieb Streitberg an Brugmann: «Verehrter Herr Professor, [...] Eine Nachricht, die Sie gewiß interessieren dürfte, hab ich kürzlich von einem Schüler de Saussures empfangen, nämlich dass dieser vor kurzem unheilbarer Geisteskrankheit verfallen sei. Es wäre schade, wenn diese Nachricht sich bestätigen sollte. Sein Schwager [...] leugnete zwar eine Krankheit de Saussures; doch will ein solches Dementi nicht viel besagen.» (Villani (1990) 1991, 15).

⁴⁸ Brugmann schrieb nach dem Tod de Saussures innerhalb weniger Tage (28.11.1914, 1.12.1914, 2.12.1914) drei Briefe an Streitberg, von dem er wußte, daß er einen Nekrolog über Saussure verfassen würde, wobei er vor allem die Sorge zum Ausdruck brachte, daß «richtig zur Geltung kommen werde, dass dieser gescheite Gelehrte die Hauptanregung in Leipzig [...] bekommen» habe. Saussure habe nämlich «nie offen diese Abhängigkeit eingestanden» und auch in einer Genfer Gazette sei de Saussure nach dem Erscheinen des *Mémoire 1879* «wie der zweite Bopp gefeiert» worden, wobei nirgends gesagt worden sei «was man von einem *deutschen* Jüngling gesagt haben würde, dass er ein Schüler von Leipziger Professoren gewesen ist.» Der «zartbesaitete Jüngling» sei wohl durch «das etwas derbe und rauhbeinige Wesen von Osthoff» abgestoßen worden «und als Franzose (so dürfen wir wohl sagen) war ihm die *Form* mit Hauptsache.» Der Brief (28.11.1914) endet so: «Kurz: ich hätte es für anständig gehalten, wenn de S. seinem Buch [dem *Mémoire*, L.J.] eine Vorbemerkung vorausgeschickt hätte, in der zum Ausdruck gekommen wäre, dass er von seinen Leipziger Lehrern mehrfache Anregungen erhalten habe. Er empfand eben nie wie wir Deutsche empfinden, sondern fühlte sich uns gegenüber als – Franzmann [...]» Nachdem Streitberg seinen Artikel zur Zufriedenheit Brugmanns verfaßt hatte («alles darin in bester Ordnung»), dankt ihm Brugmann in einem Brief, der datiert ist «Leipz., Kaisers Geburtstag 1915» (vgl. Villani (1990) 1991, 31). Die verbreitete These von der Abhängigkeit de Saussures von den Junggrammatikern mutet mitunter an wie der anhaltende Versuch einer – sachlich völlig ungerechtfertigten – Wiedergutmachung der Fachgeschichtsschreibung an der narzistisch gekränkten Leipziger Schule.

sein würde, die Probleme der linguistischen Gegenstandskonstitution zu lösen⁴⁹, und zum zweiten, daß eine solche Gegenstandskonstitution ohne einen die Disziplinengrenze überschreitenden philosophischen Horizont⁵⁰ und ohne die Einbeziehung der Erkenntnisfortschritte in Psychologie und Medizin zum Scheitern verurteilt sein würde. Er entfaltete deshalb ein antipositivistisches Programm, das in erkenntniskritischer Einstellung an verschiedene Diskurse anschloß: (1) an die *sprachphilosophische* Tradition Wilhelm von Humboldts, Karl Wilhelm Ludwig Heyses und Heymann Steinthals, (2) an die *wissenschaftslogische* Debatte im Umfeld des Diltheyschen Unternehmens einer Neubegründung der Geisteswissenschaften⁵¹ sowie schließlich – was in unserem Zusammenhang von besonderem Interesse ist – (3) an die Forschungsbefunde der zeitgenössischen *Aphasieforschung*. Vor dem Hintergrund dieses transdisziplinären Horizontes unternahm er dann den – leider fragmentarisch gebliebenen – Versuch, die komplexe Natur des Erkenntnisobjektes Sprache zeichentheoretisch neu zu bestimmen, wobei er den aphasiologischen Forschungsergebnissen für die linguistische Theoriebildung besondere Aufmerksamkeit widmete. Um den systematischen Stellenwert dieser «neurologischen» Orientierung näher zu bestimmen, müssen wir uns den Ausgangspunkt des saussureschen Denkens kurz vergegenwärtigen: Die zentrale Frage, die, wie wir bereits oben gesehen haben, de Saussures Denken seit seinem «Mémoire» – und verstärkt seit den Überlegungen zu einem Buch über allgemeine Sprachwissenschaft Mitte der neunziger Jahre – beschäftigt, ist die Frage nach den Bedingungen möglicher Identität sprachlicher Entitäten⁵². Im Gegensatz zum zeitgenössischen linguistischen Positivismus, der von der unmittelbaren Beobachtbarkeit des «*Sprachmaterials*»⁵³, des «*Lautmaterials*»⁵⁴ bzw. des «*Sprachstoffes*»⁵⁵ ausging, durchschaute

⁴⁹ Vgl. hierzu Jäger 1975, Kap. 6, 8 und 9; ebenso Jäger 1978.

⁵⁰ Eine theoretisch und methodisch reflektierte Sprachwissenschaft ist für de Saussure als ein «essai systématique» nur angemessen möglich «[...] à condition de pouvoir réunir à des connaissances linguistiques une réelle pensée, un réel pouvoir philosophique [...]». (EC(N) 43, N 21, [3330, 1]).

⁵¹ Auf die Diskurse (1) und (2) kann ich im Kontext der hier vorgelegten Arbeit nicht eingehen. Vgl. hierzu ausführlich Jäger 1975, Jäger 1977, Jäger 1990.

⁵² Diese These habe ich seit meiner Dissertation (Jäger 1975) in verschiedenen Arbeiten entfaltet.

⁵³ Osthoff/ Brugmann 1878, VII.

⁵⁴ Paul 1901, 201; vgl. ebenso: «Von der gesprochenen Sprache müssen wir zunächst die lautlichen Elemente kennen, aus denen sie sich zusammensetzt [...]. Eine Kenntnis davon kann man sich eventuell durch unmittelbare Perzeption mit dem Gehör verschaffen [...]». (Paul 1901, 200).

⁵⁵ Osthoff 1879, 7.

de Saussure eine solche Annahme als illusionär⁵⁶. Sprachliche Einheiten – so betont er in der zweiten Genfer Vorlesung – «*ne [nous] sont pas données directement par le côté phonique*»⁵⁷. Sie stehen uns nicht direkt als distinkte Einheiten vor Augen⁵⁸. Auf der Grundlage einer durch Abstraktionen nicht gestörten Beobachtung – wie sie etwa Hermann Paul forderte⁵⁹ – böte sich nämlich, wie Saussure zeigt, dem Auge/Ohr des Linguisten kein «*premier objet tangible*»⁶⁰ denn, so de Saussure ebenfalls in der zweiten Vorlesung: «*Envisagée par son côté interne, dans son objet même, la langue nous frappe donc, car c'est là son premier caractère, comme ne présentant pas d'unité concrète [saisissable] de prime abord*»⁶¹. Die Schwierigkeit, der sich der Linguist ausgesetzt sieht, besteht darin, daß ein unmittelbar gegebenes und von theoretischen Konstitutionsleistungen des Erkenntnissubjektes unabhängiges Erkenntnisobjekt nicht existiert⁶². Die Sprache erlaubt uns nicht, umstandslos zu erkennen, welches ihre tatsächlichen Einheiten sind, weil es sich bei ihr – wie de Saussure in der zweiten und in der dritten Vorlesung feststellt – nicht nur um einen außerordentlich komplexen⁶³, sondern auch um einen vielgestaltigen und heteroklitischen Phänomenbereich handelt⁶⁴: «*Il est à cheval sur plusieurs domaines (physique, physiologique et psychique). Enfin il est à la fois individuel et social.*»⁶⁵

⁵⁶ Vgl. EC 25, 129, N 9.1 [3295, 7]: «[...] l'illusion des choses qui seraient *naturellement données* dans le langage est profonde.»

⁵⁷ EC 238, 1730 [=1708], II R 33.

⁵⁸ Vgl. EC 238, 1730, II R 33: ««[...] *moi et mois* ne nous sont pas données directement comme unités distinctes.»»; vgl. auch EC(N) 27, N 12 [3299, 9f].

⁵⁹ Paul vertritt in seinen «Prinzipien» gegen Misteli die These, «dass sich keine Abstraktionen störend zwischen das Auge des Beobachters und die wirklichen Dinge stellen sollen [...]» (Paul ⁵1920, 11).

⁶⁰ EC(N) 27, N 12, [3299, 11].

⁶¹ EC 242, 1753, II R 35; vgl. ebenso EC 235, 1710, III C 285: «Dans la langue prise face à face, sans intermédiaires, il n'y a ni unités ni entités données. [...] nous ne sommes pas en face d'êtres organisés ou de choses matérielles. Nous sommes très mal placés avec la langue pour voir les entités réelles puisque le phénomène de la langue est intérieur et fondamentalement complexe.»

⁶² Vgl. EC(N) 27, N 12, [3299, 9]: «[...] car absolument rien ne saurait «déterminer» où est l'objet immédiat offert à la connaissance dans la langue (ce qui est la fatalité de cette science).» Dies gilt auch, «[...] quand il s'agit du fait le plus matériel, le plus évidemment défini en soi «en» apparence, comme serait une suite de sons vocaux.» (EC 26, 131, N 9.2 [3295a, 1f.]).

⁶³ Vgl. EC 235, 1710, III C 285: «[...] le phénomène de la langue est intérieur et fondamentalement complexe.»

⁶⁴ Vgl. EC 32, 161, III C 263: «Le langage est un terrain complexe, multiforme, hétéroclite dans ses différents aspects.»

⁶⁵ EC 32, 161, J 146.

De Saussure zieht aus diesem Befund eine zweifache Konsequenz: Wenn sprachliche Entitäten *als sprachliche* nicht wahrnehmbar sind, ohne daß Kriterien der Identität in Anspruch genommen würden, die die unmittelbare Wahrnehmung transzendieren⁶⁶, dann kann die Aufklärung der Natur des Erkenntnisgegenstandes nur darin bestehen, jene Bedingungen aufzuspüren, die für die Identität sprachlicher Einheiten konstitutiv sind⁶⁷. Und wenn darüber hinaus die Sprache in ihrer vielgestaltigen und heteroklitischen Erscheinung durch physische, physiologische und psychisch-mentale sowie durch individuelle und soziale Momente bestimmt ist, so muß die linguistische Aufklärung der Identitätsbedingungen sprachlicher Entitäten disziplinäres Wissen aus den verschiedenen Einflußdomänen einbeziehen, die auf das Phänomenfeld Sprache einwirken, ohne allerdings im Zuge dieser transdisziplinären Gegenstandskonstitution dem Irrtum zu verfallen, daß das spezifische Objekt der Sprachwissenschaft ein bloßes «Konglomerat»⁶⁸ dieser verschiedenen Phänomenaspekte darstelle bzw. auf einen von diesen reduziert werden könne⁶⁹. Die Sprachwissenschaft steht also vor der doppelten Aufgabe, im Zuge ihrer Selbstkonstitution auf disziplinäres Wissen der Nachbarwissenschaften auszugreifen⁷⁰, zugleich aber einen Gesichtspunkt freizulegen, der eine – im System der Wissenschaften

⁶⁶ Vgl. EC 26, 129, N 9.1 [3295, 11]: «Hors d'une relation <quelconque> d'identité <un fait linguistique> n'existe pas. [...] il n'y a donc aucun rudiment de fait linguistique hors du point de vue défini qui préside aux distinctions.»

⁶⁷ De Saussure geht dabei von der hermeneutisch-phänomenologischen Überzeugung aus, daß die Linguistik auf metasprachlichem Niveau jene Identitätsbedingungen für die Konstitution sprachlicher Entitäten zu rekonstruieren habe, die es den Sprechern auf der Ebene der Objektsprache erlauben, sprachliche Identitäten zu produzieren und zu rezipieren. Vgl. etwa EC 419, 2779, N 7 [3293, 7, 13]; EC(N) 18, N 7 [3293.3, 10]; hierzu ausführlich Jäger 1975, Jäger 1976, Jäger 1978, Jäger 1990.

⁶⁸ Dies war die Lösung, die Hermann Paul vorgeschlagen hatte, der die Sprachwissenschaft als ein «Konglomerat» ansah, «das aus verschiedenen reinen Gesetzeswissenschaften [nämlich Psychologie und Physiologie; L.J.] oder in der Regel aus Segmenten solcher Wissenschaften zusammengesetzt ist» (Paul ⁵1920, 1f). Psychologie und Physiologie dienen der Sprachwissenschaft – nach Paul – deshalb «als Unterlage», weil es ihre Aufgabe sei, die Verhältnisse zu betrachten, in der der Vorstellungsinhalt [=Psychologie] zu bestimmten Lautgruppen [=Physiologie] trete (Paul ⁵1920, 17). Insofern sei es Aufgabe der Sprachwissenschaft, «die allgemeinen Bedingungen darzulegen, unter denen die physischen und psychischen Faktoren, ihren eigenartigen Gesetzen folgend, dazu gelangen, zu einem gemeinsamen Zwecke zusammenzuarbeiten.» (Paul ⁵1920, 7)

⁶⁹ Dies ist etwa die Lösung des Kognitivismus, der Sprache – als «Organ des Geistes» – ausschließlich auf der Ebene des Mentalen ansiedelt. Vgl. hierzu ausführlich Jäger 1990.

⁷⁰ Dies gilt etwa im Hinblick auf die Psychologie deshalb, weil die Überschneidungsfelder groß sind: «[...] tout est psychologique dans la linguistique, y compris ce qui est mécanique et matériel. [...] Les phénomènes linguistiques fournissent des données précieuses à la psychologie.» (EC 21, 111, S 1.2).

legitimierbare⁷¹ – genuin *sprachwissenschaftliche* Gegenstandskonstitution erlaubt: dieser Gesichtspunkt ist für de Saussure die Zeichensynthese als Ort der Identitätskonstitution sprachlicher Entitäten⁷². Die Rekonstruktion dieser Zeichenbildung – die auf die Freilegung jener semiologischen *Identitäts-Urteile*⁷³ zielt, denen sich sprachliche Einheiten sowohl in produktiver als auch in rezeptiver Hinsicht verdanken – ist dabei so zu vollziehen, daß die Analyse zwar die jenseits der Disziplinengrenzen der Sprachwissenschaft liegenden Einflußgrößen aus dem Bereich der Psychologie, Lautphysiologie, Aphasologie etc. einbezieht, diese transdisziplinären Faktoren jedoch in einen genuin sprachtheoretischen Horizont einstellt: bei der Identitätskonstitution sprachlicher Entitäten handelt es sich nämlich um eine *kognitiv-semiologische* Prozedur spezifischer Prägung, um eine synthetische Leistung nämlich, durch die die verschiedenen Momente des heterogenen Phänomenfeldes auf einem emergenten Niveau integriert werden: Auf dem Niveau der Semiologie⁷⁴. Genuin *sprachlich* ist diese Synthese dabei insofern, als es sich bei ihr nicht etwa um die Verknüpfung von präkonstituierten Entitäten, sondern um ein – wie Saussure mit Humboldt annimmt – «*synthetisches Verfahren [...] im ächtesten Verstande des Wortes [handelt], wo die Synthesis etwas schafft, das in keinem der verbundenen Theile für sich liegt*»⁷⁵. Das synthetische Verfahren generiert nämlich als Produkt eine synthetische Einheit, eine «*union d'un genre particulier*»⁷⁶, deren Momente vor ihrer Synthetisierung für sich genommen nicht nur keinen *sprachlichen* Status haben⁷⁷, sondern die durch die Sprachsynthese überhaupt erst als Momente konstituiert werden. Erst in der Analyse dieser Synthesis, deren Produkt das sprachliche Zeichen darstellt, vermag der Sprachwissenschaftler dem

⁷¹ Vgl. EC 8, 52, N 10 [3297,5].

⁷² Vgl. hierzu ausführlich Jäger 2002.

⁷³ Vgl. EC 25, 129, N 9.1 [3295, 7]: hier führt de Saussure aus, daß wir eine beliebige Lautfolge nur dann als sprachliche wahrnehmen können, wenn wir auf ein «*jugement d'identité prononcé par l'oreille*» und damit auf «*une opération <très positive> de l'esprit*» zurückgreifen.

⁷⁴ Die wissenschaftslogischen Implikationen des saussureschen Versuches, eine Klasse semiologischer Wissenschaften als eigenständigen Typus zwischen Natur- und Geisteswissenschaften zu etablieren, können hier nicht erörtert werden.

⁷⁵ Humboldt, GS, Bd. 7, 94.

⁷⁶ EC(N) 36, N 15 [3310.6].

⁷⁷ Vgl. EC(N) 36, N 15 [3310.6]: «*S'il est une vérité a priori [...], c'est que s'il y a des réalités psychologiques, et s'il y a des réalités phonologiques, aucune des deux séries séparées ne serait capable de donner un instant naissance au moindre fait linguistique. – Pour qu'il y ait fait linguistique, il faut l'union des deux séries, mais une union d'un genre particulier [...].*» oder pointierter: «*Ni les sons ni les idées sont des objets linguistiques.*» (EC(N) 32, N 14c [3305.9]).

genuinen Ziel linguistischer Reflexion nahezukommen, «*qui serait de fixer le champ de l'expression, et d'en concevoir les lois, non dans ce qu'elles ont de commun avec notre psychisme en général, mais dans ce qu'elles ont au contraire de spécifique et absolument unique, dans le phénomène de la langue.*»⁷⁸

3 *Théorie psycho-physiologique du langage – De Saussure und die neurologische Sprachtheorie*

Die Saussure-Forschung hat bislang die große Vertrautheit de Saussures mit der zeitgenössischen Aphasologie und deren Bedeutung für sein Konzept einer semiologischen Modellierung des Sprachproblems nicht angemessen zur Kenntnis genommen. Neben der nachweislichen Nähe des saussureschen Denkens zu Hegel und Humboldt⁷⁹ muß nämlich beachtet werden, daß sich seine sprachtheoretische Reflexion im Horizont einer kritischen Auseinandersetzung mit der sogenannten «*psycho-physiologischen Theorie der Sprache*»⁸⁰ entfaltete, die insbesondere Wernicke in seiner berühmten Schrift «*Der aphasische Symptomenkomplex*»⁸¹ skizziert hatte. In der Tat differenzierte de Saussure seine sprachphilosophische Zeichenidee mit dem begrifflichen und terminologischen Inventar der sprachtheoretisch orientierten Hirnforschung aus, übernahm aber andererseits die erkenntnistheoretischen Implikationen und die stillschweigenden semiotischen Grundüberzeugungen nicht, die dieses psycho-physiologische Paradigma bestimmten. Saussure las gewissermaßen die aphasologischen Forschungsergebnisse mit den Augen Hegels und Humboldts und entwarf so die Umrisse einer gänzlich eigenständigen semiologischen Sprachtheorie. Eine zentrale Rolle spielte hierbei einmal Brocas Untersuchung zum Sitz der Fähigkeit zur artikulierte Sprache⁸², mit der die intensive Debatte über «*den*

⁷⁸ EC(N) 43, N 21 [3330,6]. Eben dieses Ziel nicht erkannt zu haben, wirft de Saussure in seinem Rezensionentwurf zu Sechehayes «*Programmes et méthodes de la linguistique théorique*» diesem vor.

⁷⁹ Vgl. hierzu ausführlich Jäger 1980; ebenso Jäger 2002.

⁸⁰ Vgl. zum Terminus «*théorie psycho-physiologique du langage*» die Auseinandersetzungen zwischen Déjérine und Marie, hier insbesondere Déjérine 1906b, 438 und Marie 1906a, 241. Marie nennt Wernicke (1874) als Urheber der psycho-physiologischen Theorie der Sprache. Zur näheren Explikation der Theorie und zu ihrer Bedeutung für Saussure vgl. die folgenden Ausführungen in den Abschnitten 3.2 und 3.3.

⁸¹ Vgl. Wernicke 1874.

⁸² Dabei beschränken sich de Saussures Kenntnisse – wie sich noch zeigen wird – keineswegs auf Broca, den er mehrmals explizit erwähnt (vgl. etwa EC 35, III C 265, 182f. und N 21, [3330,4], 184) und dessen «*Sur le siège de la faculté du langage articulé*» (Paris 1861) der einzige aphasologische Titel ist, der sich in seiner Bibliothek findet (vgl. Gambarara 1972, 332). Die quellenkritische Saussure-Literatur nimmt Saussures Beziehungen zur

normalen Sprachvorgang und die unter dem Namen der Aphasie bekannten Störungen desselben»⁸³ eingesetzt hatte. Aber auch diese Debatte selbst, deren erstes systematisches Resümee Wernickes Untersuchung des aphasischen Symptomenkomplexes darstellte⁸⁴, scheint de Saussure sehr gut gekannt und für die Entfaltung seiner Sprachidee genutzt zu haben. Zwar findet sich neben Brocas Schrift kein Titel der einschlägigen medizinischen Literatur in seiner Bibliothek⁸⁵, gleichwohl sind die systematischen Parallelen zum aphiologischen Diskurs insgesamt, etwa zu Steinthal, dessen «Abriss der Sprachwissenschaft» die erste sprachwissenschaftliche Kenntnisnahme des Problemfeldes darstellte⁸⁶, insbesondere aber zu Wernickes «Symptomenkomplex»⁸⁷ sowie zu

Aphasiologie nur sehr begrenzt zur Kenntnis und beschränkt sich in der Regel auf Broca (vgl. etwa De Mauro 1972, 419; Koerner 1973, 40; Amacker 1975, 88f.; Wunderli 1981, 60). Eine gewisse Ausnahme bilden Thibault 1997, 146, der eine terminologische Abhängigkeit de Saussures von Wernicke und Lichtheim behauptet, ohne allerdings seine Annahme in irgendeiner Form zu substantiieren sowie Pennisi 1994. Einigermäßen verblüffend ist die Tatsache, daß Gabriel Bergounioux in den CFS 1999 einen Aufsatz über «La langue et le cerveau» publizierte, in dem de Saussure mit keinem Wort erwähnt wird; vgl. Bergounioux 1998 (1999).

⁸³ Wernicke 1874, 3.

⁸⁴ Vgl. hierzu die Literatur in Anm. 14; vgl. zur Geschichte der Aphasieforschung etwa das Kapitel «Geschichte der Aphasieforschung» in Leischner 1987; Hermann 1990; Block 1992.

⁸⁵ In der zweiten Genfer Vorlesung scheint de Saussure – nach dem Zeugnis Riedlingers – im Kontext einer Erwähnung des Zusammenhangs von Aphasie und Agraphie auf Marie-Nicolas Bouillets «Dictionnaire universel des sciences, des lettres et des arts» hingewiesen zu haben (EC 36, 186, II R 9): «[...] <cf. Les quatre modalités> de l'aphasie dans Bouillet, Dictionnaire [...]», die er in seiner Bibliothek besaß (vgl. Gambarara 1972, 332). Dieser Hinweis ist allerdings – sofern sich de Saussure tatsächlich auf die Ausgabe von 1855 bezogen haben sollte – insofern mysteriös, als es zu diesem Zeitpunkt weder den Terminus «Aphasie», noch – sieht man einmal von Bouillauds «Traité clinique et physiologique de l'encéphalite» von 1825 ab – in relevanterem Umfang einschlägige Literatur zu dem sich gerade erst etablierenden Problemfeld gab.

⁸⁶ Vgl. Steinthal (1871) ²1888; vgl. hierzu auch Müller 1998.

⁸⁷ Vgl. Wernicke 1874. De Saussure hielt sich im Wintersemester 1878/79 an der Friedrichs-Wilhelms-Universität in Berlin auf. Laut Anmeldeschein Nr. 661 war er hier vom 27. November 1878 bis zum 27. März 1879 eingeschrieben. Der Studienaufenthalt diente anderem der Vorbereitung auf sein Leipziger Rigorosum. Es ist durch sein Abgangszeugnis belegt, daß Saussure zumindest die folgenden Lehrveranstaltungen gehört hat: «Erklärungen des Latapathabrahmana», mittwochs und sonnabends von 10-11 Uhr bei Dr. Hermann Oldenberg [seit dem 26.1.1878 Privatdozent für Sanskrit] sowie «Einführung in das Studium der Veda und Erklärung von Yaska's Nurukta», mittwochs und sonnabends von 11-12 Uhr bei Dr. Heinrich Zimmer [seit dem 9.3.1878 Privatdozent für Anglistik und Keltisch] (vgl. Abgangszeugnis vom 9. Mai 1879). Allerdings war nach de Saussures eigener Aussage vergleichende Sprachwissenschaft nicht seine Hauptbeschäftigung in Berlin. In einem Brief an Brugmann vom 29.7.1879 heißt es: «Auch in Berlin, wo ich letzten Winter verweilte liess

den sich hieran anschließenden Arbeiten unverkennbar. Diese Bezüge sollen im folgenden näher betrachtet werden.

3.1 Découverte de Broca – Die Méchanème-Aphasie

In seiner berühmten ersten Arbeit von 1861⁸⁸, in der er auf der Grundlage der Autopsie des Aphasie-Patienten Leborgne einen ersten Schritt zur zerebralen Lokalisation des Zentrums der «*faculté du langage articulé*» in der «*troisième circonvolution frontale gauche*» gemacht hatte⁸⁹, führte Broca eine Unterscheidung ein, die Saussure mit großem Interesse aufgriff und für die Konzeptualisierung der eigenen Sprachauffassung fruchtbar machte. Broca unterschied hier zwischen der *allgemeinen* Sprachfähigkeit und einer Fähigkeit zur artikulierten Sprache im *engeren* Sinne. Man müsse sich hüten, betont Broca, diese Fähigkeit zur Sprachartikulation, mit der allgemeinen Sprach- und Zeichenfähigkeit zu verwechseln, die er folgendermaßen näher bestimmte: «*Il y a, en effet, plusieurs espèces de langage. Tout système de signes permettant d'exprimer les idées d'une manière plus ou moins intelligible, plus ou moins complète, plus ou*

ich das Vergleichen ganz bei Seite und bekam überhaupt wenig von Sprachforschern und Sprachforschung zu hören» (vgl. Villani (1990) 1991, 13f.). Es ist deshalb nicht unwahrscheinlich, daß er hier Wernickes Vorlesung über «Gehirnanatomie als Einleitung in das Studium der Hirnkrankheiten» gehört hat; auch Steinthals Vorlesung «Sprachphilosophie und allgemeine Grammatik» könnte sein Interesse gefunden haben, wenn man Steinthal eher für einen Sprachphilosophen als für einen Sprachforscher hält (vgl. zu den Lehrveranstaltungen «Verzeichnis der Vorlesungen, welche auf der Friedrichs-Wilhelms-Universität zu Berlin im Winter-Semester vom 16. October 1878 bis zum 29. März 1879 gehalten werden»). Für die in der Forschung von De Mauro übernommene Datierung des saussureschen Berlin-Aufenthaltes von Juli 1878 bis zum Ende des Jahres 1879 (De Mauro 1972, 327) gibt es in den Quellen keine Belege: De Saussure reichte am 27. März den Anmeldungsschein für die Ausfertigung des Abschlußzeugnisses ein und erhielt am 2. April Bescheinigungen über die Rückgabe entliehener Bücher der Königlichen Universitätsbibliothek sowie der Königlichen Bibliothek (tatsächliche Ausleihen ließen sich nicht nachweisen). Er befand sich bereits am 7. April wieder in Genf, von wo er einen Brief an Whitney richtete, mit dem er in Berlin auf dessen Europareise Kontakt gehabt hatte (vgl. hierzu Joseph 1988). Offensichtlich befand er sich auch Ende Juni noch in Genf, von wo er an Brugmann schrieb und seinen Aufenthalt in Berlin selbst auf den Winter 1878/1879 datierte (vgl. Villani (1990) 1991, 13f.).

Vgl. insgesamt zu den genannten Quellen Universitätsarchiv Humboldt-Universität Berlin [UA Berlin], Philosophische Fakultät – Dekanat – 1810-1945, Nr. 160: «Die Aufsicht über den Besuch der Vorlesungen von den Studierenden und darüber auszustellende Zeugnisse».

⁸⁸ Vgl. Broca 1861.

⁸⁹ Broca 1861, 343ff; einen ausführlichen historischen Abriß der Entwicklung der brocaschen Theorie gibt Marie 1906c, 565-571.

moins rapide, est un langage dans le sens général du mot: ainsi la parole, la mimique, la dactylogogie, l'écriture figurative, l'écriture phonétique, etc., sont autant d'espèces de langages.» Und Broca fährt fort: *«Il y a une faculté générale du langage qui préside à tout ces modes d'expressions de la pensée, et qui peut être définie: la faculté d'établir une relation constante entre une idée et un signe, que ce signe soit un son, un geste, une figure, ou un tracé quelconque.»*⁹⁰ Von dieser allgemeinen semiotischen Fähigkeit des Gedankenausdrucks als einer Fähigkeit *«d'établir une relation constante entre une idée et un signe»* unterscheidet Broca eine bestimmte modale Realisationsform dieser Fähigkeit, die Fähigkeit zur *«langage articulé»*⁹¹. Nur die Störung dieser letzteren durch die Läsion des nach ihm benannten zerebralen Zentrums⁹² in der linken Hemisphäre der Großhirnrinde nannte Broca *«aphémie»*⁹³. Die *«aphémie»* (Broca-Aphasie) betrifft also nur einen bestimmten, scharf begrenzten Bereich dessen, was Broca *«langage régulier»* nennt, nämlich jenen Teil des zentralen Nervensystems, der über 'die motorischen Nerven' eine 'gewisse Anzahl von Muskeln' steuert, die für die Lautartikulation verantwortlich sind, wobei der physiologische Lautartikulationsapparat selber in seiner Funktionsfähigkeit ebensowenig eingeschränkt ist, wie alle übrigen Bereiche der *«langage régulier»*: *«Tout langage régulier suppose donc l'intégrité: 1. d'un certain nombre de muscles, des nerfs moteurs qui s'y rendent, et de la partie du système nerveux central d'où proviennent ces nerfs; 2. d'un certain appareil sensoriel externe, du nerf sensitif qui en part, et de la partie du système nerveux central où ce nerf va aboutir; 3. enfin la partie du cerveau qui tient sous sa dépendance la faculté générale du langage telle que nous venons de la définir.»*⁹⁴ Auf allen drei Funktionsebenen der *«langage régulier»* sind, wie Broca ausführt, pathologische Störungen möglich, wobei eine Störung der *«faculté générale du langage»* jede Art von Zeichenverhalten unmöglich macht: *«L'absence ou l'abolition de cette dernière faculté rend impossible toute espèce de langage.»*⁹⁵ Aber es ist gerade nicht die Störung der allgemeinen Sprachfähigkeit, der Broca sei-

⁹⁰ Broca 1861, 331.

⁹¹ Broca 1861, 332.

⁹² Die Läsion der unteren dritten Frontalwindung der linken Hemisphäre der Großhirnrinde wird heute allerdings nicht mehr als hinreichend angesehen, um allein zur Symptomatik der Broca-Aphasie zu führen; vgl. hierzu etwa Müller 1991, 235 sowie die dort angegebene Literatur.

⁹³ Zu den Gründen, die dazu führten, daß sich der Begriff *«aphasie»* anstelle des brocaschen Terminus *«aphémie»* durchsetzte vgl. Marie 1906c, 569f; ebenso Hermann 1990.

⁹⁴ Broca 1861, 331.

⁹⁵ Broca 1861, 331.

nen Namen gibt, sondern es ist vielmehr ausschließlich die Störung des Artikulationsvermögens – bei der die Sprachfähigkeit im weiteren Sinne nicht tangiert wird –, die als Broca-Aphasie in die Geschichte der Neurologie eingeht. Der spezifische Fall pathologischer Störung der Sprache, den Broca entdeckt und dem er den Namen «aphémie» gegeben hatte, läßt sich also gerade dadurch kennzeichnen, daß die allgemeine Sprachfähigkeit von Einschränkungen unberührt bleibt: *«Il y a des cas où la faculté générale du langage persiste intacte, où l'appareil auditif est intact, où tous les muscles, sans en excepter ceux de la voix et ceux de l'articulation, obéissent à la volonté, et où pourtant une lésion cérébrale abolit le langage articulé. Cette abolition de la parole, chez des individus qui ne sont ni paralysés ni idiots, constitue un symptôme assez singulier pour qu'il me paraisse utile de la désigner sous un nom spécial. Je lui donnerai donc le nom d'aphémie [...]; car ce qui manque à ces malades, c'est seulement la faculté d'articuler les mots.»*⁹⁶ Nur eine ungenügende Analyse könne – so Broca – zu der Annahme führen, daß die «faculté du langage» insgesamt betroffen sei: *«mais elle persiste évidemment tout entière, puisque les malades comprennent parfaitement le langage articulé et le langage écrit.»*⁹⁷ Auch Patienten, die nicht schreiben⁹⁸ könnten, hätten genügend Intelligenz, *«pour trouver le moyen de communiquer leur pensée [...]. Ils connaissent donc le sens et la valeur des mots, sous la forme auditive»*⁹⁹. Der funktionale Defekt betrifft also – wie Broca hervorhebt – nicht *«le sens et la valeur des mots, sous la forme auditive»*¹⁰⁰, nicht *«la mémoire des mots»*¹⁰¹, sondern allein die für die Steuerung der Artikulationsorgane verantwortliche *«faculté de coordonner les*

⁹⁶ Broca 1861, 332.

⁹⁷ Broca 1861, 332.

⁹⁸ Der Verlust der Schreibfähigkeit, die Agraphie, ist in der Tat nicht selten ein Begleitsymptom der Broca-Aphasie (vgl. Wernicke 1874, 30; ebenso Wernicke 1893, 77, 96; Wundt 1902, Bd. I, 309; Caplan 1988, 241f). Es ist deshalb korrekt, wenn die Mitschriften der dritten Vorlesung als Folge der Läsion des Broca-Zentrums neben dem Verlust der *faculté du langage (articulé)* den Verlust der Schreibfähigkeit nennen: *«[...] mais cette même circonvolution commande aux troubles et à l'exercice normale de la faculté de l'écriture.»* Inkorrekt wird die Constantin-Mitschrift im Hinblick auf Broca und die sich hieran anschließende Aphasieforschung erst, wenn sie weiter formuliert: *«Ce serait donc plus généralement la circonvolution des signes»* (EC 35, III C 265, 183). Es gehört ja – wie wir gesehen haben – zu den konstitutiven Eigenschaften der Broca-Aphasie, daß die allgemeine Sprach- und Zeichenfähigkeit untangiert bleibt. Es ist – wenn man den Gesamtkontext der saussureschen Äußerungen heranzieht – wenig wahrscheinlich, daß de Saussure diese inkorrekte Hinzufügung, die zudem nur von Constantin notiert wurde, tatsächlich gemacht hat.

⁹⁹ Broca 1861, 333.

¹⁰⁰ Broca 1861, 333.

¹⁰¹ Broca 1861, 333.

mouvements propres au langage articulé»¹⁰², genauerhin «la mémoire [...] des mouvements nécessaires pour articuler les mots.»¹⁰³

Saussure macht sich nun das aphasiologische Konzept Brocas in verschiedener Hinsicht zu eigen, wobei diese Aneignung zugleich durch charakteristische Differenzen markiert ist. Auch er unterscheidet die «*faculté du langage articulé*»¹⁰⁴ von einer allgemeinen «*faculté du langage*»¹⁰⁵ als einer «*facultas signatrix*»¹⁰⁶, der sich die Klasse der verschiedenen semiologischen Zeichensysteme insgesamt verdankt¹⁰⁷, auch wenn gleich hervorgehoben werden muß, daß de Saussure die Sprachzeichenfähigkeit als eine für diese Klasse konstitutive Voraussetzung ansieht¹⁰⁸. Zwar begreift auch er wie Broca das allgemeine Sprachvermögen in gewissem Sinne als ein Vermögen, «*d'établir une relation constante entre une idée et un signe*», allerdings geht er dabei – im Gegensatz zu Brocas nomenklatorischer Zeichenidee¹⁰⁹ – davon aus, daß es sich bei die-

¹⁰² Broca 1861, 333.

¹⁰³ Broca 1861, 334. Broca antizipiert mit der Unterscheidung zweier Gedächtnisformen, die an der Steuerung der Sprachzeichen beteiligt sind, dem Gedächtnis der Worte «*sous la forme auditive*» und dem Gedächtnis der «*mouvements nécessaires pour articuler les mots*», zentrale Momente der Gedächtnistheorie Wernickes (vgl. Wernicke 1874, 4ff.), insbesondere dessen Unterscheidung von «*Klangbild des Wortes*» und «*Sprachbewegungsvorstellung*» (vgl. Wernicke 1874, 14; vgl. hierzu auch unten Abschnitt 3.3).

¹⁰⁴ Vgl. etwa EC 31, 159, III C 12; EC 34, 172, III C 265; EC 36, 187, N 21 [3330, 4].

¹⁰⁵ Vgl. etwa EC 36, 187, N 21 [3330, 4]; EC 40, 230, III C 13; EC 515, 3281, N 1.1 [3283, 8].

¹⁰⁶ Vgl. LTS, 30. Engler hat sie mit diesem Terminus bezeichnet; obgleich er zurecht darauf aufmerksam macht, daß die «*facultas signatrix*» nicht mit der «*faculté de proférer des sons*», also der «*faculté du langage articulé*» gleichgesetzt werden darf, nimmt er doch offenbar an, es sei die allgemeine Sprachfähigkeit, die in der Broca-Region lokalisiert sei. Finkelnburg, der den Terminus im Sinne von «*symbolische Erkenntnis*» verwendet, hat ihn mit Bezug auf Kant in den aphasiologischen Diskurs eingeführt (vgl. Finkelnburg 1870b, 460). Auch Déjérine nimmt explizit Bezug auf die *facultas signatrix*, vgl. Déjérine (1900)²1914, 75. Zu Kants Verwendung des Terminus «*facultas signatrix*» vgl. Kant, (1964) 1975, § 35-36, 497-505.

¹⁰⁷ Vgl. etwa EC 47, 281, III C 17; EC 46, 278, III C 17.

¹⁰⁸ Vgl. etwa EC 46, 276, III C 16; EC 47, 282, III C 274; EC 48, 290, II C 11; EC 153f, 1128, 1129, 1131, III C 281; EC 49, 299, II R 18: «[...] le système principal des signes est la langue, et ce n'est qu'en étudiant les signes dans la langue qu'on en connaîtra les côtés essentiels, la vie.»

¹⁰⁹ Ich kann hier nicht ausführlich auf das semiotische Grundkonzept Brocas eingehen. Allgemein kann aber festgestellt werden, daß er – wie die neurolinguistische Tradition dies bis in die Gegenwart tut – von der Hypothese ausgeht, daß es ein von den Sprachzentren unabhängiges Konzept-Zentrum gibt, dessen Entitäten durch verschiedene Zeichen-(Signifikanten)-Arten ausgedrückt werden können. Die «*faculté d'établir une relation entre idée et signe*» setzt die autonome Existenz beider Entitäten – unabhängig von der zwischen ihnen

sem Inbezugsetzen nicht um eine Zuordnung präexistenter Entitäten, sondern um eine «*union d'un genre particulier*»¹¹⁰, genauerhin um eine semiologische Synthesis handelt, in der sich die beiden zueinander in Beziehung gesetzten Momente als distinkte Einheiten erst ihrer Verbindung verdanken¹¹¹.

Wenn also auch nicht unerhebliche konzeptuelle Differenzen in der theoretischen Modellierung dessen konstatiert werden müssen, was Broca und de Saussure jeweils unter «*faculté générale du langage*» verstehen, so stimmen doch beide darin überein, daß diese allgemeine Sprach- und Zeichenfähigkeit – wie auch immer sie gedacht sei – nicht mit der lautphysiologischen Artikulationsfähigkeit verwechselt werden darf, die von de Saussure wie auch von Broca als letztlich gattungsgeschichtlich kontingente¹¹² modale Exteriorisierungsform des Zeichensystems Sprache angesehen wird: «*Il y a chez chaque individu une faculté que nous pouvons appeler la faculté du langage articulé. Cette faculté nous est donnée d'abord par des organes, et puis par le jeu que nous pouvons obtenir d'eux*»¹¹³. Es wäre nun – wie Saussure zeigt – ein Trugschluß anzunehmen, daß die in der Rede erscheinende Sprache in einer wesentlichen Hinsicht als Ausdruck einer «*faculté du langage articulé*» betrachtet werden könne. Wer die «*langage orale*»¹¹⁴ bzw. die «*langage parlé*»¹¹⁵ als Produkt einer gleichsam natürlichen Funktion des menschlichen Organismus, nämlich des «*appareil vocal*»¹¹⁶, ansehe, der vermische auf diese Weise «*sans retour ce qui est relatif à la voix et ce qui n'est relatif qu'à la traduction de la pensée par un signe qui peut être absolument quelconque.*»¹¹⁷ Wer die Sprache auf die natürliche Anlage der «*faculté de proférer des [sons]*» reduziere, der verkenne – wie Saussure unter explizitem Hinweis auf Fälle der Aphasie hervorhebt –

etablierten Relation – voraus. Brocas zeichentheoretische Position ist ein klassisches Exemplar des Aristotelischen Modells der doppelten Repräsentation, nach dem die Ideen die Dinge repräsentieren, während die Zeichen die Funktion der Repräsentation der Ideen übernehmen.

¹¹⁰ EC(N) 36, N 15 [3310.6].

¹¹¹ Vgl. etwa EC 252, 1824, III C 397: «*Il n'y a pas: a) des idées qui seraient toutes établies et toutes distinctes les unes en face des autres, b) des signes pour ces idées. Mais il n'y a rien du tout de distinct dans la pensée avant le signe linguistique.*» Vgl. ebenso EC 256, 1846, III C 399.

¹¹² Das heißt natürlich nicht, daß die modale Exteriorisierungsform der rezenten Sprache auch systematisch kontingent wäre.

¹¹³ EC 31, III C 12, 159.

¹¹⁴ Vgl. zu diesem Terminus EC 35, 185, N 21 [3330, 4].

¹¹⁵ Vgl. zu diesem Terminus EC(N) 41, N 17 [3326].

¹¹⁶ Vgl. etwa EC 51, 316, II R 32; EC 55, 329, III C 25.

¹¹⁷ EC(N) 41, N 17, 3326.

ihre wesentlich semiologische Natur, die sich in der Fähigkeit «*d'évoquer les signes d'un langage régulier*»¹¹⁸, d.h. in der «*facultas signatrix*» und nicht in der stimmlichen Lautartikulation zeige: «*Le jeu de l'appareil vocal est parmi ce qu'il y a de moins essentiel, parce que ce n'est pas sémiologique: il y a des systèmes sémiologiques qui ne se servent pas de la voix.*»¹¹⁹ Für Saussure hieße es deshalb, die Logik des Zusammenhanges von Sprachvermögen und Artikulationsvermögen auf den Kopf stellen, wenn man – wie einige Linguisten und Anthropologen – fälschlicherweise versuchte, die Sprache als Zeichensystem aus der natürlichen Anlage der Lautartikulation herzuleiten: «*La faculté du langage, dira-t-on, nous apparaît comme une faculté que nous tenons de la nature, la langue est au contraire une chose acquise et conventionnelle. Ce n'est pas elle qui peut avoir le pas sur les phénomènes naturels, les instincts naturels. Il faut au contraire déduire la langue de ceux-ci.*»¹²⁰ Auch wenn uns also «*la disposition de notre appareil vocal*» zu der Ansicht verleiten könnte, die «*faculté du langage articulé*» sei gewissermaßen die natürliche Sprachanlage¹²¹, ist eine solche Annahme doch unhaltbar: «*En effet [...] on voit tout le temps, à la lumière des cas d'aphasie, que la faculté de proférer des [sons] reste une*

¹¹⁸ EC 36, 187, N 21 [3330, 4]; mit dem Terminus «*langage régulier*» lehnt sich Saussure ein weiteres Mal terminologisch direkt an Broca an.

¹¹⁹ EC 51, 316, G 1.4b.

¹²⁰ EC 32, III C 264, 163. Wunderli knüpft an diese Textstelle eine sachlich nicht haltbare Deutung: sie beinhalte – so lesen wir – «bereits eine deutliche Ausweitung des Begriffs Sprachfähigkeit, wird diese doch [...] mit gewissen «*instincts naturels*» gleichgesetzt.» Woraus Wunderli diese «*Gleichsetzung*» abliest, ist nicht erfindlich. Saussure referiert an dieser Stelle der dritten Vorlesung im eingefühlten Stil die antizipierten Einwände argumentativer Gegner («*Une objection pourrait être élevée*»), die seine Ansicht zurückweisen könnten, «*la langue sera le centre, le reste en dépendra.*» (EC 32, III C 263, 162) Ihr Argument könnte sein – so Saussure – daß nicht die *langue*, die nur eine erworbene und konventionelle Sache sei, sondern die *faculté du langage articulé*, die wir von der Natur erhalten haben, uns über die «*instincts naturels*» erhebe; es müßte dann die *langue* – weit davon entfernt, das Zentrum zu sein, von dem der Rest abhängt – ihrerseits von der *faculté du langage* abgeleitet werden. Von einer «*Gleichsetzung*» der *faculté du langage* mit «*instincts naturels*» kann also überhaupt nicht die Rede sein. In der von Saussure referierten und kritisierten Position wird ja gerade behauptet, daß es die *faculté du langage* (und nicht die *langue*) sei, die uns über den Status der «*instincts naturels*» hinaushebe. Noch unhaltbarer wird Wunderlis Interpretation, wenn er aus seiner an sich schon inakzeptablen «*Gleichsetzung*» folgende «*Ausweitung des Begriffs Sprachfähigkeit*» ableitet: «*Die faculté du langage umfaßt somit nicht nur die physiologisch-anatomischen Voraussetzungen zur Lauterzeugung, die rein motorische Fähigkeit, sondern auch eine «instinktive», d.h. psychologische [sic!] Komponente*». Die Deutung, daß die «*instincts naturels*», über die uns die *faculté du langage* hinaushebe, dieser eine psychologische Komponente gäben, erscheint mir nicht nachvollziehbar. Vgl. dazu Wunderli 1981, 61.

¹²¹ Vgl. EC 34, III C 265, 172: «*La faculté du langage articulé, ce qui peut faire penser qu'elle est naturelle, c'est la disposition de notre appareil vocal.*»

chose distincte de la faculté d'évoquer les signes d'un langage régulier»¹²². Wir haben es nämlich bei der Lautartikulation mit einer Exteriorisierungsform des allgemeinen Sprach- und Zeichenvermögens zu tun, die als *vokaler* Modus der Sprachzeichen-Entäußerung letztlich – wie de Saussure im Anschluß an Whitney meint – keine notwendige Bedingung des menschlichen Sprachvermögens darstellt¹²³: «*C'est en somme par hasard, [...], que les hommes se sont servis du larynx, des lèvres, de la langue pour parler, ils ont trouvé que c'était plus commode, mais s'ils s'étaient servis des signes visuels, ou avec les mains, la langue resterait parfaitement la même dans son essence*»¹²⁴.

De Saussure gewinnt also – wie diese systematischen Analogien zu Broca zeigen – die hier erörterte theoretisch-terminologische Differenzierung zwischen einer *stimmlich-artikulatorischen* und einer *semiologischen* Sprachfähigkeit gleichsam empirisch durch die Forschungsbefunde der Aphasologie, wenn er auch nicht alle Implikationen der brocaschen Modellbildung – insbesondere nicht ihre repräsentationstheoretischen Momente – mitübernimmt. Daß nämlich die Lautartikulation einen gattungsgeschichtlich kontingenten Entäußerungsmodus darstellt, heißt für de Saussure – und hierin zeigt sich seine theoretische Eigenständigkeit – weder, daß dieser Modus in rezenten Sprachzeichensystemen beliebig austauschbar wäre, noch daß das synthetisch-semiologische Verfahren auf eine modale Exteriorisierungsform verzichten könnte¹²⁵. Es heißt schließlich vor allem nicht, daß verschiedene Arten von Zeichenausdrücken als modale Alternativen zum Ausdruck einer *sprachunabhängigen* Klasse mentaler Entitäten zur Verfügung stünden¹²⁶. Was de Saussure zur Geltung bringen möchte ist nur zweierlei: zum einen, daß die Fähigkeit zur stimmlichen Lautartikulation nicht mit einer «natürlichen» Sprachanlage gleichgesetzt werden dürfe¹²⁷, und zum anderen, daß auf lautphysiologischem Wege die wirklich

¹²² EC 36, 187, N 21 [3330, 4].

¹²³ Die Phonologie bzw. die Lautphysiologie, die sich mit den «conditions <naturelles> de la production des <différents> sons par nos organes» beschäftigt, ist deshalb für de Saussure lediglich eine «science auxiliaire»; vgl. EC 91f, 642, N 10 [3297, 7]; ebenso EC 91, 640, N 5, [3290].

¹²⁴ EC 33, 168, III C 14, ebenso N 10 [3297, 26]. Whitney wollte – wie de Saussure – formuliert – «extirper l'idée qu'il eût dans la langue une faculté naturelle» (EC 34, 176, III C 15).

¹²⁵ In den «Notes item» etwa hat de Saussure ausdrücklich hervorgehoben, daß das psychische Zeichen auf eine materielle Basis angewiesen ist, «que le sème a sa base fondamentale dans le signe matériel choisi.» (EC(N) 37, N 15 [3312.3]).

¹²⁶ Vgl. hierzu unten die Abschnitte 3.2 und 3.3.

¹²⁷ Vgl. EC 515, 3281, N 1.1 [3283, 10]: «A supposer même que l'exercice de la parole constituât chez l'homme <une fonction naturelle>, est le point de vue éminemment faux où se placent certaines écoles d'anthropologistes et de linguistes [...].»

konstitutiven Eigenschaften der Sprachzeichensynthese nicht in den Blick geraten können¹²⁸. Ohne Zweifel wird der hier zum Ausdruck kommende kritische Blick de Saussures auf das verfehlte lautphysiologische Denken der Junggrammatiker – bei aller konzeptionell fortbestehender Differenz – nicht unwesentlich durch Brocas fruchtbare Trennung von «*faculté du langage articulé*» und «*faculté générale du langage*» befördert. Es ist deshalb nicht verwunderlich, daß er sich etwa in der dritten Vorlesung direkt auf das Aphasie-Konzept Brocas bezieht: «*Découverte de Broca: la faculté de langage localisée dans la troisième circonvolution frontale gauche du cerveau*»¹²⁹. Auch wenn nun de Saussure an dieser Stelle nicht ausdrücklich den Terminus «*faculté du langage articulé*» verwendet, spricht doch – angesichts seiner explizit an Broca angelehnten Unterscheidung zwischen den beiden Vermögen «*faculté de proférer des sons*» und «*faculté d'évoquer les signes d'un langage régulier*» – nichts dafür, daß er hier die «*découverte de Broca*» nicht im brocaschen Sinne verstanden haben sollte, zumal in der Vorlesung unmittelbar zuvor ausdrücklich von der Lautartikulation die Rede ist¹³⁰. Eine solche nicht-brocasche Lesart scheint allerdings ein Großteil der Saussure-Forschungsliteratur diesem Zitat zu geben, denn selten findet sich bei Saussure-Exegeten eine Erwähnung des Aphasie-Problems, in dem der Tatsache Rechnung getragen würde, daß weder Broca noch Saussure die *allgemeine* – d.h. die *semiotisch/semiologische* – Sprachfähigkeit meinen, wenn von der zerebralen Lokalisation der «*faculté du langage articulé*» in der dritten linken Frontalwindung die Rede ist. De Mauro etwa spricht vage – d.h. ohne Hinweis darauf, daß es sich hier nicht um das allgemeine Sprachvermögen handelt – davon, daß Broca gezeigt habe, daß ein Kranker aufgrund einer Läsion der dritten linken Frontalwindung die Fähigkeit zu sprechen («*la faculté de parler*») verloren habe¹³¹; noch unschärfer ist Koerners Bemerkung, daß Broca «*localized the speech center in the third left frontal convolution of the human brain*»¹³²; auch Wunderli hat bei seinem Versuch,

¹²⁸ Vgl. EC 515, 3281, N 1.1 [3283, 10]: «[...] il faudrait encore absolument soutenir que l'exercice de cette fonction [l'exercice de la parole] n'est abordable pour la science que par le côté de la langue [...]» Vgl. ebenso EC 30, 159, III C 12: «Il y a chez chaque individu une faculté que nous pouvons appeler la faculté du langage articulé. Cette faculté nous est donnée d'abord par des organes, et puis par le jeu que nous pouvons obtenir d'eux. Mais ce n'est qu'une faculté et il serait matériellement impossible de l'exercer sans une autre chose qui est donnée à l'individu du dehors: la langue.» Vgl. hierzu auch Godel²1969, 147ff.

¹²⁹ EC 35, 182, III C 265; vgl. auch EC 35, 184, N 21, [3330, 4].

¹³⁰ Vgl. EC 32, 172, III C 265. Im übrigen spricht Madame Sechehaye in ihrer Mitschrift nicht von «*faculté du langage*», sondern von «*faculté de parler*»; vgl. EC 35, 182, S 2.4.

¹³¹ Vgl. De Mauro 1972, 419 (Anm. 57).

¹³² Koerner 1973, 40.

die Frage zu beantworten, ob «*die faculté du langage [...] wirklich nicht mehr [ist] als die Möglichkeit bzw. Fähigkeit, Laute zu erzeugen*»¹³³, die saussuresche Unterscheidung zwischen der allgemeinen «*faculté du langage*» und der Broca-Fähigkeit «*faculté du langage articulé*» nicht klar herausgearbeitet. Einmal versteht er unter der «*faculté du langage*» vor dem Hintergrund der Broca-Aphasie die «*physiologischen und anatomischen Voraussetzungen zur Erzeugung von Lauten*»¹³⁴ und ein anderes Mal die «*signologie toute entière*», die im Falle der Aphasie betroffen sei¹³⁵, ohne daß ihm bewußt würde, daß es sich hier um zwei Fähigkeitstypen handelt, die auf der Grundlage verschiedener Aphasie-Formen identifiziert wurden und an verschiedenen zerebralen Orten lokalisiert sind. Eben dies besagt Saussures – von Wunderli zwar zitierte, aber nicht interpretierte – Bemerkung, daß wir «*à la lumière <des cas d'aphasie>*» zwei Typen von Fähigkeiten unterscheiden könnten: «*la faculté de proférer des [sons]*» und «*la faculté d'évoquer les signes d'un langage régulier*»¹³⁶. Wenn auch sicher richtig ist, daß beide Fähigkeiten Aspekte derselben menschlichen Sprachfähigkeit sind, ist es doch ebenso sicher falsch, daß eine «*faculté du langage*», die beide Aspekte umfaßt, ihren Sitz – wie Wunderli meint – an einer bestimmten Stelle des menschlichen Hirns, nämlich in der «*brocasche[n] Windung*» hat¹³⁷. Saussure erwähnt in der dritten Vorlesung und in den «Notes» neben der Broca-Aphasie und der von dieser betroffenen «*faculté du langage articulé*» eben auch jene Aphasieformen, die die «*faculté d'évoquer les signes d'un langage régulier*» in ihrer Funktion einschränken. Aus diesem Grunde bezieht sich die Bemerkung Saussures, daß die «*signologie toute entière*» betroffen sei, wenn «*la paralysie d'une case du cerveau frappe le langage*»¹³⁸, auch nicht auf die Broca-Aphasie, sondern auf eben jene Fälle von Aphasie, mit denen Funktionsverluste im Bereich der allgemeinen Sprach- und Zeichenfähigkeit einhergehen¹³⁹. Im Kontext seiner Sechehaye-Kritik hat Saussure ausdrücklich

¹³³ Wunderli 1981, 61.

¹³⁴ Wunderli 1981, 60. Diese Bestimmung ist im übrigen keine Definition der Artikulationsfähigkeit, sondern allenfalls eine des Artikulationsapparates.

¹³⁵ Vgl. Wunderli 1981, 62.

¹³⁶ EC 36, 187,N 21 [3330, 4].

¹³⁷ Wunderli 1981, 60. Auch Pennisi, der verdienstvollerweise auf die Bedeutung des Aphasie-Problems für die linguistische Theoriebildung bei de Saussure hinweist, unterläuft die Fehldeutung, daß es sich bei dem Broca-Zentrum um das allgemeine Sprachzentrum handele; vgl. Pennisi 1994.

¹³⁸ EC 36, 188, N 21, [3330, 4].

¹³⁹ Wahrscheinlich bezieht sich de Saussure hier auf die «Asymbolie». Zur «Asymbolie» vgl. Finkelnburg 1870b, 460f.: Finkelnburg versteht hier «Asymbolie» als eine Störung der «*facultas signatrix*», der «*symbolischen Erkenntnis*» bzw. der «*symbolischen*

darauf hingewiesen, daß neben der «*localisation cérébrale de Broca*» auch andere «*observations pathologiques faites sur les diverses formes d'aphasie*»¹⁴⁰ beachtet werden müssen. Die in der Saussure-Forschung verbreitete Rede von der Aphasie¹⁴¹ – als ob es sich hierbei um ein singuläres und einheitliches Syndrom handelte – ist also für das Verständnis der saussureschen Argumente unangemessen: sie beachtet nicht, daß Saussure die Existenz der «*faculté du langage articulé*» aus der Broca-Aphasie und die Existenz einer allgemeinen semiologischen «*faculté du langage*» aus anderen Aphasie-Formen herleitet. Allerdings könnten diese Ungenauigkeiten durch eine Mitschrift-Notiz Constantins – nur er verzeichnet sie – aus der dritten Vorlesung de Saussures motiviert sein, die im Hinblick auf Broca offensichtlich falsch ist und die ansonsten bei Saussure auch nicht auftaucht: «*Ce serait donc plus généralement la circonvolution des signes.*»¹⁴² Die dritte linke Frontalwindung kann nicht als die Lokalisation der allgemeinen Sprach- und Zeichenfähigkeit angesehen werden, und auch de Saussure sieht sie – wie bislang deutlich geworden ist – nicht als solche an. Entsprechend unkorrekt ist die Bemerkung Amackers: «*si les zones cervicales intéressées sont atteintes, ce n'est pas seulement le langage qui disparaît, mais aussi l'écriture, et d'une façon générale la capacité d'user de signes*»¹⁴³. Saussure geht – wie Broca – explizit davon aus, daß eine Funktionsstörung des Artikulationsvermögens durch eine Läsion des Broca-Zentrums gerade dadurch definiert ist, daß *keine* Beeinträchtigung des allgemeinen Sprachzeichenvermögens vorliegt. Störungen einer allgemeinen «*capacité d'user de signes*» bzw. einer «*allgemeinen Funktion der Zeichenbildung und -verwendung*»¹⁴⁴ – etwa im Sinne einer «Asymbolie» – werden durch Läsionen des Broca-Zentrums gerade nicht hervorgerufen.

Gehirnfunktion»: «Asymbolie» wäre demnach diejenige «krankhafte Funktionsstörung, bei welcher das Vermögen, sowohl Begriffe mittels erlernter Zeichen zu verstehen, wie auch Begriffe durch erlernte Zeichen kundzugeben, theilweise oder gänzlich aufgehoben ist.» Vgl. hierzu ebenfalls Wernicke 1893, 133: Wernicke verwendet den Terminus allerdings – anders als Finkelnburg – nicht mehr im symboltheoretischen Sinne: «Asymbolie würde dann gleichbedeutend sein mit dem Erlöschen des optischen Erinnerungsbildes eines Gegenstandes, oder mit dem Erlöschen irgend eines für den Begriff wesentlichen Erinnerungsbildes eines Gegenstandes.» (Wernicke 1874, 35).

¹⁴⁰ EC 35, N 21, [3330, 4], 184.

¹⁴¹ Vgl. hierzu exemplarisch Wunderli 1981, 62.

¹⁴² EC 35, 183, III C 265; vgl. hierzu auch Anmerkung 94.

¹⁴³ Amacker 1975, 88.

¹⁴⁴ Bierbach 1978, 38; auch diese Autorin führt fälschlicherweise Störungen des allgemeinen Zeichenvermögens auf «Gehirnlesionen [sic] im Sprachzentrum (nach Broca)» zurück.

Versuchte man, die Broca-Aphasie in saussureschen Begriffen zu bestimmen, handelte es sich also um eine Störung, in der die «*faculté de proférer des sons*» und nicht die davon zu unterscheidende «*faculté d'évoquer les signes d'un langage régulier*»¹⁴⁵ betroffen wäre. Genauerhin hätten wir es mit der Störung eines bestimmten Teiles der zerebralen Steuerung der Artikulationsorgane¹⁴⁶, also mit einem Bereich der Langue, nämlich dem der «*images musculaires*»¹⁴⁷ zu tun, die Saussure auch «*unités physiologiques*» bzw. «*méchanèmes*»¹⁴⁸ nennt. Allein dieser Bereich ist bei einer Broca-Aphasie betroffen, während alle anderen intakt bleiben. Man könnte die Broca-Aphasie also mit Saussure eine *Méchanème-Aphasie* nennen, deren Auswirkung – da die artikulatorische Steuerung der Rede durch das entsprechende Gehirnareal versagt – in einem faktischen Ausfall der Parole besteht, obgleich die Langue als «*langage intérieur*»¹⁴⁹ in wesentlichen Momenten erhalten bleibt: «*Il arrive dans des cas de maladie qu'un homme entièrement privé de la parole conserve la faculté d'écrire: la langue est intacte, la parole seule est touchée.*»¹⁵⁰ Eine Méchanème-Störung ist also für de Saussure – wie für die gesamte aphasiologische Forschung im Anschluß an Broca – als Störung der «*faculté du langage articulé*» keine Störung der «*faculté du langage*», und zwar deshalb nicht, weil sie lediglich einen peripheren Teil des zerebralen Sprachsystems Langue betrifft¹⁵¹, einen Teil, der – wie sich noch zeigen wird – nicht als autonomes Teil-System der Langue betrachtet werden kann: die zerebrale Steuerung der Physiologie des Vokaltraktes.

¹⁴⁵ EC 36, N 21 [3330, 4], 187.

¹⁴⁶ Vgl. EC 31, III C 12, 159.

¹⁴⁷ EC 38, III C 266, 201; ebenso die anderen Mitschriften.

¹⁴⁸ EC (N) 32, N 14c, [3305.8].

¹⁴⁹ EC 149, 1100f., III C 279; ebenso EC 43, 172, III C 14: «Il n'est pas besoin de se représenter «la langue» comme nécessairement parlée à tout moment.» Der Terminus «langage intérieur», den de Saussure in der dritten Genfer Vorlesung zum ersten Mal verwendet, geht wohl auf Déjérine zurück; vgl. Déjérine (1900) ²1914, 75, 115ff; ebenso Déjérine 1906a, 438; vgl. auch Marie 1906b, 494.

¹⁵⁰ EC 43, III C 271, 256. Es ist nicht unwahrscheinlich, daß Saussure den Terminus «parole» an dieser Stelle der Vorlesung unterterminologisch im Sinne Brocas verwendet, der die «aphémie» auch als «abolition de la parole» (vgl. Broca 1861, 332) charakterisiert, bei der Erwachsene «perdent la parole». Broca seinerseits versteht «parole» als «l'art de l'articulation» (Broca 1861, 334).

¹⁵¹ Die Phonation hat – wie Saussure in der dritten Vorlesung formuliert – «[...] pas de liens essentiels avec la partie langue.» (EC 55, 339, III C 267).

3.2 Centre associatif – Das semiologische Sprachzentrum

Daß die Physiologie des Vokaltraktes einschließlich ihrer zerebralen Steuerung durch die «images musculaires» für sich kein konstitutives Moment der «*faculté du langage*» repräsentiert, leitet de Saussure aus einer systematischen, positivismuskritischen Einsicht ab: die «*faits physiologiques en eux-mêmes seraient incapables de trouver un ordre et une limitation*»¹⁵². Ohne Bezug auf Identitätskriterien, die in der unmittelbaren Wahrnehmung der «*ondes sonores*»¹⁵³ selbst nicht gegeben sind, ließen sich im «*jeu de la voix*»¹⁵⁴ ebensowenig abgrenzbare Einheiten ausmachen, wie es dem Sprecher möglich wäre, ohne Bezug auf solche Kriterien *sprachliche* Stimmäußerungen zu generieren: «*ce ne seraient plus que de mouvements dénués de sens et de définition*»¹⁵⁵. Die Identität und Abgrenzbarkeit sprachlicher Entitäten verdankt sich also – wie wir bereits oben gesehen haben – nicht dem Vokaltrakt und seiner Steuerung durch das Broca-Zentrum: «*Le lien d'identité est en dehors du son.*»¹⁵⁶ Sie verdankt sich vielmehr – und hierin liegt die Pointe des saussureschen Argumentes – einem genuin sprachlichen Zentrum, das dafür zuständig ist, «*d'évoquer les signes d'un langage régulier*», einem Zentrum, dessen identitätsstiftende Leistungen in Anspruch genommen werden müssen, damit in den kontinuierlichen Strom stimmlicher Entäußerungen Identität und Differenz – und damit Bedeutung eingeschrieben werden können. De Saussure nennt dieses Zentrum in der dritten Genfer Vorlesung «*centre associatif*»¹⁵⁷ und schreibt ihm die Inszenierung jenes «*jeu de [...] différences*»¹⁵⁸ zu, das die erste universelle Eigenschaft der Sprache ausmache¹⁵⁹. Es ist dieses *Spiel der Differenzen*, jene Identitätsstiftung und Abgrenzung von Sprachzeichen, an dem das *Spiel der Stimme* auf seinem *exekutiven* Niveau¹⁶⁰ nicht konstitutiv beteiligt ist. Hierin liegt auch die

¹⁵² EC(N) 32, N14c, [3305.7].

¹⁵³ EC 38, 204, III C 266.

¹⁵⁴ Vgl. EC(N) 31, N 14c [3305.7].

¹⁵⁵ Vgl. EC(N) 32, N14c, [3305.7]; vgl. auch EC(N) 39, N 15, [3319.2]: «[...] il n'y a que matière brute dès qu'on retire la fonction conventionnelle en linguistique.»

¹⁵⁶ EC 414, 2748, II R 53; vgl. auch etwa EC 92, 644, III C 94: ««La vue de tous les mouvements de l'appareil vocal nécessaires pour obtenir chaque impression phonétique n'éclairerait en rien la langue.»»

¹⁵⁷ EC 37, 198; allein M^{me} Sechehaye notiert «centre associateur» (vgl. S 2.5).

¹⁵⁸ EC(N) 48, N 24a, [3342.3].

¹⁵⁹ Vgl. EC(N) 48, N 24a, [3342.3]: «Le premier caractère <universel> du langage est de vivre au moyen de différences et de différences seules [...]».

¹⁶⁰ De Saussure unterscheidet streng zwischen dem exekutiven und dem rezeptiven Moment der «lautlichen Tatsachen»: in seiner Theorie der Silbe muß deshalb die *artikulierte* Silbe, insofern sie vom physiologischen Artikulationsapparat abhängt, von der *vokalisierten*

Ursache für den Tatbestand, daß eine Störung der zerebralen Steuerung des Vokaltraktes keine Störung des Zentrums impliziert, das für die «*signes d'un langage régulier*» zuständig ist.

De Saussure hat nun – wie bereits oben deutlich geworden ist – das den Lautstrom strukturierende und semantisierende Verfahren des Assoziationszentrums als ein Verfahren der *Zeichenbildung* rekonstruiert: das Assoziationszentrum ist für die Konstitution von Sprachzeichen verantwortlich, die zugleich als *identische* und *distinkte*, das heißt differentielle Zeichen generiert werden: «*C'est le propre de la langue, comme de tout système sémiologique, de n'admettre aucune différence entre ce qui distingue une chose et ce qui la constitue (parce que les ,choses» dont on parle ici sont des signes, lesquels n'ont d'autre mission, «essence, que d'être distincts»).*»¹⁶¹ In jeden Akt der Zeichenkonstitution ist deshalb für de Saussure notwendigerweise ein systembildendes Moment eingeschrieben¹⁶². Ich kann hier diesen systembildenden Teil der Identitätsstiftung, der aber immer mitgedacht werden muß, wenn von Zeichensynthesis die Rede ist, nicht näher diskutieren¹⁶³. Ich beschränke mich auf jenen Aspekt der synthetischen Generierung von Zeichen, den de Saussure zunächst am Modell des Einzelzeichens als die spezifische Aufgabe des Assoziationszentrums herausgearbeitet hat: Dessen zentrale Leistung besteht nämlich in der «*association psychologique du sème*»¹⁶⁴, d.h. in der synthetischen Verbindung von «*concept*

Silbe geschieden werden: «*Théorie de la syllabe «vocalisée», c'est-à-dire des unités, ou contrastes, qui résultent de la plénitude du son laryngien parvenant à l'oreille (chose non indépendante de l'articulation dans son mécanisme, quoique indépendante pour son effet).*» (EC 139, 1009, N 14b [3304, 18]) Ebenso unterscheidet er als konstitutive Momente des «*phonème*»: «*Le phonème se compose à la fois d'une certaine somme de mouvements articulatoires et d'un certain effet acoustique donné.*» (EC 106, 754, II C 97)

¹⁶¹ EC(N) 47, N 24a [3342.2]; vgl. ebenso EC(N) 42, N 19 [3328.2]; vgl. auch EC 245, 1769, III C 295: «*Tout le mécanisme de langue roule autour d'identité et différence.*» Auf dem rezeptiven Niveau der «*effets acoustiques*» ist die Stimme allerdings sehr wohl semiologisch relevant.

¹⁶² Zeichenkonstitution ist insofern immer «*valeur*»-Konstitution oder – wie man in der Terminologie der «*Notes item*» formulieren könnte: Die Konstitution von «*sèmes*» ist notwendigerweise eine Konstitution von «*parasèmes*». Vgl. dazu etwa EC(N) 36, N 15 [3311.1]: «*Le sème n'existe pas seulement par phonisme et signification, mais par corrélation avec d'autres sèmes.*» Ebenso EC(N) 37, N 15 [3314.9]: «*le sème dépend «dans son existence» de tout l'entourage parasémique de l'instant meme.*»

¹⁶³ Vgl. hierzu etwa Jäger 1980.

¹⁶⁴ EC(N) 37, N 15, [3312.1]; vgl. ebenso EC(N) 32, N 14c, [3305.7], wo de Saussure von «*association psychique*» spricht. Auch der Terminus «*association*», der dem «*centre associatif*» seinen Namen gibt, bezieht sich nicht nur auf die Synthesis des Einzelzeichens, sondern auch auf die Synthesis auf zeichensystematischer Ebene, von der es heißt, sie komme «*de la conscience («uni par lien de la conscience»)*» (EC 290, 2044, III C 383). Auf

verbale» und «*image verbale*»¹⁶⁵ zu einem *signe/sème*, das hinsichtlich seines mentalen Status auch als «*nœud psychique*»¹⁶⁶ bezeichnet wird. Es ist die Konstitution dieses «*nœud psychique*» durch die semiologische Synthesis, mit der de Saussure glaubt den Kern des Sprachproblems, das Wesen jener «*langue*»¹⁶⁷, freigelegt zu haben, die er im Anschluß an Déjérine auch «*langage intérieur*»¹⁶⁸ genannt hatte.

Ebenso wie sich de Saussure nun hinsichtlich seiner allgemeinen Unterscheidung von artikulatorischer und semiologischer Sprachfähigkeit von Broca hatte anregen lassen, greift er auch zur Modellierung und näheren Spezifikation des semiologischen Sprachvermögens und insbesondere zur Rekonstruktion der Konstitutionsbedingungen des «*nœud psychique*» auf Einsichten der aphasologischen Forschung zurück. Hatte er aus den Befunden Brocas die Konsequenz gezogen, daß es sich bei der zerebralen Steuerung der Phonation durch die «*images musculaires*» um einen subordinierten Teil des Sprachvermögens handelt¹⁶⁹, dessen Ausfall die «*langage intérieur*» weithin intakt läßt, so wird nun – unter Einbezug der Forschungsbefunde der nach-brocaschen Aphasologie – bestimmt, worin die konstitutiven Eigenschaften dieser «*langage intérieur*» näherhin bestehen. Es liegt auf der Hand, daß für diese theoretische Rekonstruktion der inneren Sprache, die ein Ausdruck des semiologischen Sprachvermögens ist, die Fähigkeit zur artikulierten Sprache keine bedeutsame Rolle spielen kann: Für die «*langage intérieur*» konstitutiv ist allein die syn-

dieser Zeichensystematischen Ebene wird die «*association*» folgendermaßen beschrieben: «l'association qui se fait dans la mémoire entre mots offrant quelque chose de commun crée différents groupes, séries, familles au sein desquelles règnent rapports très divers (mais rentrant dans une seule catégorie): ce sont les rapports associatifs.» (EC 280, 1993, III C 386) Natürlich besteht ein interner Zusammenhang zwischen beiden Assoziationsformen, da keine auf ein Einzelzeichen bezogene synthetische Leistung des «*centre associatif*» denkbar ist, die nicht auf systematische «*rapports associatifs*» angewiesen wäre.

¹⁶⁵ EC 37, 198, III C 266: «Dans le centre associatif, purement psychique, sont mis en contact un *concept verbal* et une *image verbale*.» Vgl. ebenso EC 42, 252, III C 271: «On peut localiser la langue dans une certaine région du circuit [de la parole (EC 37, 194, III C 266)] considéré, région où l'image auditive vient s'associer à un concept.»

¹⁶⁶ EC 172, 1284, III C 323; vgl. ebenso EC 172, 1284, N 23.6., [3339, 9].

¹⁶⁷ Vgl. etwa EC 43, 261, III C 14: «Enfin elle [la langue] n'a d'essentiel que l'union du son et de l'image acoustique avec l'idée». Vgl. ebenso EC 46, 275, III C 273: «C'est un système de signes reposant sur des images acoustiques. <Association d'une idée avec un signe, c'est ce qui fait l'essence de la langue.>» sowie EC 54, 331, III C 13: «L'image acoustique liée à une idée, c'est là l'essentiel de la langue.» Vgl. hierzu ausführlicher Jäger 1978 und Jäger 2002.

¹⁶⁸ Vgl. dazu Anm. 149.

¹⁶⁹ Vgl. EC 53, 328, III C 275: ««Rôle de la phonation d'exécuter des images apparaît subordonné.»»

thetische Verbindung von «*image acoustique*»¹⁷⁰ und «*concept*», der sich das Sprachzeichen als Einheit des assoziativen Bewußtseins verdankt. Die Phonation als Ausdruck der «*faculté du langage articulé*» erhält nur im Bestimmungshorizont der «*facultas signatrix*» ihre semiologisch determinierte Funktion: Nur dadurch, daß der geäußerte Laut als *physikalisches* Ereignis mit einem *psychischen* Laut-Eindruck korreliert zu werden vermag, nur dadurch also, daß er – wie de Saussure formuliert – «*devient une impression complètement indépendante du discursif*»¹⁷¹, hat er Anteil am Zeichenprozeß: «*nous n'avons possession du son que dans la mesure où nous prenons tout le sème, donc avec la signification.*»¹⁷² Nur wenn also der exekutiv-physiologische Laut auf einen rezeptiv-psychischen Laut, eine «*impression acoustique*» bezogen werden kann, tritt er in den «*cycle acoustico-psychologique*»¹⁷³ ein und erhält auf diesem Weg über das «*image acoustique*» eine Anbindung an das sprachliche Assoziationszentrum – aber auch dies nur insoweit, als das «*image acoustique*» zugleich synthetisch mit einem «*concept*» vermittelt ist. Die «*images musculaires*», die den artikulatorischen Bewegungsapparat in Gang setzen, vermögen *sprachliche* Lautäußerungen nur in dem Maße zu initiieren, als sie dies im Bestimmungshorizont der Lautbilder tun¹⁷⁴: diese ihrerseits müssen jedoch zugleich jeweils Moment jener synthetischen Ganzheiten sein, die die Sprach-

¹⁷⁰ Vgl. etwa EC 43, 265, III C 272. Saussure verwendet auch die substituierbaren Termini «*impression acoustique*» (EC(N) 31, N 14c [3305.7]), «*image verbale*» (EC 37, 198, III C 266) und «*image auditive*» (EC 42, 252, III C 271).

¹⁷¹ EC(N) 41, N 15, [3323.4].

¹⁷² EC(N) 41, N 15 [3323.5]; vgl. auch EC 27, 137/138, II R 3: «**Est-ce le son vocal qui fait la langue? Il est l'instrument** – et encore ce mot est-il un piège: on risque de donner une indépendance au son en l'appellent ainsi – **de la pensée**, sans exister **pour** soi, indépendamment de la pensée; [...] le **son** vocal n'est un mot que dans la mesure exacte, constante, qu'il lui est attaché un sens.» Vgl. ebenso EC(N) 17, N 7 [3293.2]: «[...] la langue n'a conscience du son que comme signe.»

¹⁷³ Jakobson 1969, 13. Bereits Humboldt hat eine zur saussureschen Unterscheidung systematisch analoge Differenzierung in der Bestimmung des «*articulierten Lautes*» vorgenommen: «Obgleich der *articulierte Laut* körperlich und instinktartig hervorgebracht ist, stammt sein Wesen doch eigentlich nur aus der inneren Seelenanlage zur Sprache, die Sprachwerkzeuge besitzen bloss die Fähigkeit, sich dem Drange dieser gemäß zu gestalten. Eine Definition des *articulierten Lautes*, bloss nach seiner physischen Beschaffenheit, ohne die Absicht oder den Erfolg seiner Hervorbringung darin aufzunehmen, scheint mir daher unmöglich.» Vgl. Humboldt, GS, Bd. 5, 116.

¹⁷⁴ Saussure schließt hier an Wernicke an: «Denn beim gewöhnlichen Sprechen scheint [...] unbewusst das Klangbild immer mit innervirt zu werden, gleichsam mit zu hallucinieren und dadurch eine fortwährende Correctur auf den Ablauf der Bewegungsvorstellungen auszuüben.» (Wernicke 1874, 23) Auch Hermann Paul schreibt dem Lautbild eine Kontrollfunktion zu. Diese wird aber zur Korrektur der an sich autonomen Bewegungsvorstellung nur benötigt, wenn eine «merkliche Verschiebung des Bewegungsgefühls» eintritt, «der

zeichen darstellen¹⁷⁵. Wir haben es also mit einer zweifachen Verbindung zu tun, durch die einmal die «images musculaires» mit den «images acoustiques» gekoppelt sowie diese mit den «*image[s] de pensée*»¹⁷⁶ synthetisiert werden. Es ist deshalb die zentrale These de Saussures, daß wir «*faisons jouer nos organes à tout moment en vue de la langue*».»¹⁷⁷ Gegen die in der zeitgenössischen Lautphysiologie verbreitete Annahme, daß die physiologischen «Bewegungsbilder»¹⁷⁸ – über die durch sie initiierten Laut-Äußerungen – die *Ursache* der psychischen «Lautbilder» seien, wendet er ein, «*[...] que ce sont les figures acoustiques à produire qui sont la cause permanente de tout mouvement physiologique exécuté*».»¹⁷⁹ Das psychische Assoziationszentrum nimmt also die Steuerung des Artikulationsapparates in Dienst, indem die *Lautbilder* als Momente des ganzen Zeichens die *Bewegungsbilder* im Hinblick auf den Pro-

keine entsprechende Verschiebung des Lautbildes zur Seite stünde» (Paul ⁵1920, 58). Paul geht nicht wie Wernicke und de Saussure davon aus, daß «von dem Erinnerungsbilde des Klanges aus die associierte Bewegungsvorstellung innervirt» wird (Wernicke 1874, 14).

¹⁷⁵ Vgl. EC 100, 715, I R 1,23. Hier heißt es, die Lautphysiologie mache sich nicht klar, «*qu'il y a deux côtés dans l'acte phonatoire: a) le côté articuloire (bouche, larynx), le côté acoustique (oreille)*».» Vgl. auch EC 27, 136, II R 3: «*[...] on ne peut même pas définir les mouvements de l'organisme vocal en faisant abstraction de l'impression acoustique*».»

¹⁷⁶ EC(N) 32, N 14c, [3305.7].

¹⁷⁷ EC(N) 31, N 14c, [3305.7].

¹⁷⁸ Hermann Paul etwa hält das Bewegungsbild «als Erinnerungsbild, welches die Empfindung der früher ausgeführten Bewegung hinterlassen hat» für ausreichend, um «die Reproduktion der gleichen Bewegung» zu ermöglichen (Paul ⁵1920, 50): «Jede Bewegung erregt in bestimmter Weise gewisse sensitive Nerven und ruft so eine Empfindung hervor, welche sich mit der Leitung der Bewegung von ihrem Zentrum durch die motorischen Nerven assoziiert. Ist diese Assoziation hinlänglich fest geworden und das von der Empfindung hinterlassene Erinnerungsbild hinlänglich stark, was in der Regel erst durch die Einübung der gleichen Bewegung erreicht wird [...], dann vermag das Erinnerungsbild der Empfindung die damit assoziierte Bewegung als Reflex zu reproduzieren» (Paul ⁵1920, 52). Bei der Lautproduktion bleibt deshalb auch für Paul «[...] das Bewegungsgefühl immer das eigentliche Bestimmende» (Paul ⁵1920, 57).

¹⁷⁹ EC(N) 32, N 14c, [3305.8]; vgl. ebenso EC(N) 31, N 14c, [3305.7]: «Autant que nous entendons, nous *parlons*. Oui, «Messieurs, sans doute,» mais jamais autrement que d'après l'impression acoustique «non seulement recue, mais » recue «dans notre esprit et qui est souveraine seule pour décider de ce que nous exécutons.»» Zugleich ist zentral – was hier ebenfalls nicht ausgeführt werden kann – daß es sich bei den «images acoustiques», die den Artikulationsprozeß steuern, um sozial konstituierte Entitäten handelt. De Saussure fährt nämlich fort: «C'est elle [=l'impression acoustique] qui dirige tout, c'est elle qu'il suffit de considérer pour savoir qu'elle sera exécutée, mais je le répète qu'il est nécessaire pour qu'il ait même une unité déterminée à exécuter». (Bien entendue cela «correspond au fait» avant tout social de la langue.)» De Saussure greift hier offensichtlich auf Wernicke zurück, der das «Erinnerungsbild» als «die schon präformierte Bewegungsform» bestimmt (Wernicke 1874, 10).

zeß der sprachlichen Artikulation dirigieren. Bei dem im Äußerungsakt erscheinenden «*apostème*»¹⁸⁰ handelt es sich deshalb um die Verlautbarung eines «*fait phonatoire*»¹⁸¹ einer – wie de Saussure in der zweiten Vorlesung formuliert – «*unité complexe acoustico-vocale*»¹⁸², die einmal durch eine Balance zwischen der akustischen und der physiologischen Ebene konstituiert ist¹⁸³, nämlich durch die «*correspondance d'un <méchanème et d'un acoustème>*»¹⁸⁴, zugleich aber über das «*acoustème*», also das «*image acoustique*», mit dem «*image de pensée*» verknüpft ist. Von großer Bedeutung ist dabei für de Saussure, daß es sich bei dieser zweifachen Verbindung nicht um die Zuordnung je selbständiger physiologischer und psychischer Entitäten handelt¹⁸⁵, sondern um eine Verbindung spezifischer Art, durch die die Elemente, die in sie eingehen, erst konstituiert werden: jenseits der semiologischen Synthesis existieren weder präkonstituierte Ideen noch präkonstituierte Ausdrücke: «*Il n'y a pas: a) des idées qui seraient toutes établies et toutes distinctes les unes en face des autres, b) des signes pour ces idées. Mais il n'y a rien du tout de distinct dans la pensée avant le signe linguistique.*»¹⁸⁶ Es ist die durch das Assoziationszentrum geleistete psychische Konstitution des Zeichens, der sich die erst ex post actu unterscheidbaren Momente des «*image acoustique*» und des «*concept*» bzw. des «*image de pensée*» verdanken und die zugleich den «*images musculaires*» des sprachartikulatorischen Steuerungszentrums als Elementen eines nicht-semiologischen Subsystems der Zeichenbildung¹⁸⁷ ihren subordinierten Platz zuweist¹⁸⁸.

¹⁸⁰ Vgl. EC(N) 37, N 15, [3314.4]: «*Tout apostème est pris à un moment donné. C'est le fait d'être pris ainsi dans la langue qui fait qu'il mérite un nom comme apostème et n'est pas simplement une suite phonique. Notamment il est délimité en avant et en arrière.*» Zum Problem des Apostème vgl. Jäger 1986.

¹⁸¹ Vgl. EC 32, N 14c, [3305.8].

¹⁸² EC 27, 139, II R 3.

¹⁸³ Vgl. EC(N) 32, N 14c [3305.8]: «*L'unité phonatoire est une DIVISION DU TEMPS marquée simul[tané]ment par un fait physiologique et un fait acoustique reconnus pour se correspondre, de telle manière qu'aussitôt qu'on introduit une seule division fondée sur l'ouïe pure, ou sur le mouvement musculaire pur, on quitte le terrain phonatoire.*»

¹⁸⁴ EC(N) 32, N 14c [3305.9]. Auf dieser Definition beruht auch die hier vertretene These, daß es sich bei der Broca-Aphasie aus der Perspektive der saussureschen Theorie-Skizze um eine Mechanem-Aphasie handelt.

¹⁸⁵ Vgl. EC(N) 32, N 14c [3305.9]: «*Ni les sons ni les idées sont des objets linguistiques.*»

¹⁸⁶ EC 252, 1824, III C 397.

¹⁸⁷ Vgl. EC 51, 316, G 1.4b.

¹⁸⁸ Vgl. etwa EC(N) 32, N 14c, [3305.7]: «*L'acte phonatoire apparaît comme un instrument nécessaire, mais en soi aussi peu essentiel que l'acte du teinturier qui aura préparé les*

3.3 Centra und Erinnerungsbilder

Auch in diese Modellierung der Zeichensynthese sind nun wesentliche Elemente der in der zeitgenössischen Aphasologie vorherrschenden psycho-physiologischen Theorie der Sprache und ihrer Konzeptualisierung des «normalen Sprachvorganges»¹⁸⁹ eingewoben – wenn auch in einer durch den semiologischen Horizont des saussureschen Denkens charakteristisch bestimmten Form: Dies betrifft sowohl die *Theorie der Erinnerungsbilder*¹⁹⁰ sowie die in deren Rahmen entwickelte begriffliche Trias «*Bewegungsbild*» (=«image musculaire»), «*Klangbild*»/«*Lautbild*» (=«image acoustique») und «*Begriff*» (=«concept»/«*idée*»)¹⁹¹ als auch zum andern das ihr zugeordnete neurologische *Zentren-Modell*¹⁹² der Sprache. Beide Konzepte, die de Saussure für seine zeichentheoretischen Überlegungen fruchtbar machte, sind insofern eng aufeinander bezogen, als die aus der psychologischen Erinnerungsbild-Theorie abgeleiteten Typen sprachlicher Erinnerungsbilder von der aphasiologischen Forschung verknüpft wurden mit gehirnanatomisch lokalisierten (Sprach-)Zentren, wobei insbesondere seit dem Erscheinen des «aphasischen Symptomenkomplexes» neben das motorische Broca-Zentrum ein weiteres – später Wernicke-Zentrum genanntes – sensorisches Zentrum trat¹⁹³: als Ort der *Bewegungsbilder* galt das

drapeaux pour donner l'impression du vert, du rouge, du noir, etc., «dans le cas des signaux maritimes».»

¹⁸⁹ Wernicke 1874, 3.

¹⁹⁰ Wundt verweist als Quelle für die *Theorie der Erinnerungsbilder* auf Hartleys «Observations on man» von 1749 sowie auf Lotzes «Medizinische Psychologie» von 1852 (§ 26). Vgl. hierzu die verschiedenen Bezugnahmen Wundts in: Wundt 1896, 81 sowie 283-291; ebenso Wundt 1902, Bd. I, 345ff.; Bd. II, 370ff. sowie Wundt 1903, Bd. III, 370. Steinthal übernimmt die Theorie der Erinnerungsbilder als erster in einen sprachtheoretischen Kontext (vgl. Steinthal (1871) ²1881, 451-487); Wernicke integriert dann diese Theorietradition in sein aphasiologisches Modell. Vgl. etwa Wernicke 1874, 4, wo es heißt: «Die Sinnesindrücke, welche in die Grosshirnrinde von der Aussenwelt projiziert werden, haben eine längere Dauer, als der von aussen auf das Sinnesorgan einwirkende Reiz; sie vermögen als Erinnerungsbilder [...] wieder aufzutauchen, unabhängig von dem Reize, der sie erzeugte. [...] Wir wollen diese Residuen abgelaufener Erregungen [...] Erinnerungsbilder nennen, zum Unterschiede von den Sinneseindrücken selbst.» Von Wernicke ausgehend erhält die Theorie weite Verbreitung in der aphasiologischen Debatte. Auch Hermann Paul nimmt die Begriffstradition mit Bezug insbesondere auf Lotze auf, ohne allerdings den aphasiologischen Kontext und insbesondere die Theorie der Sprachzentren zur Kenntnis zu nehmen (vgl. Paul ⁵1920, 49-73).

¹⁹¹ Vgl. zu dieser Begriffs-Trias etwa Wernicke 1874, Lichtheim 1885, Wernicke 1893, Déjérine (1900) ²1914, Goldstein 1906, Marie 1906a.

¹⁹² Vgl. etwa Déjérine (1900) 1914², 107ff.; vgl. zu einer die Forschung zusammenfassenden Darstellung des Zentren-Modells Wundt 1902, Bd.I, 307-320.

¹⁹³ Vgl. Wernicke 1874, 16, wo er die folgenreiche These vertritt, «dass also die Broca'sche Stelle nicht die einzige ist, welche als Sprachzentrum fungiert.» Vgl. hierzu etwa

Broca- oder *motorische* Zentrum, als Ort der *Lautbilder* das Wernicke- oder *sensorische* Zentrum, während man für die *Begriffe* entweder ein eigenes Begriffs-Zentrum annahm¹⁹⁴ oder Begriffe als das Produkt mannigfacher Beziehungen verschiedener Zentren angesehen wurden¹⁹⁵. Wernicke, der neben Steinthal¹⁹⁶ von besonderer Bedeutung für de Saussure gewesen sein dürfte¹⁹⁷,

Déjérine (1900)²1914, 70: «Wernicke admet deux centres du langage: l'un antérieur, frontal, centre de Broca, centre de parole articulée; l'autre postérieur, occupant la première circonvolution temporale, centre des images auditives.» Vgl. ebenso Marie 1906b, 493f. Allerdings hatte vor Wernicke bereits Steinthal 1871 im Anschluß an Finkelnburg (vgl. Finkelnburg 1870) eine Trias von Zentren postuliert: «Die Ärzte haben vielfach Gelegenheit gehabt, die Störungen der Sprache mit den Ursachen dieser Störungen [...] zusammenzuhalten, und sind dabei zu dem Ergebnis gelangt, dass die Function des Sprechens, abgesehen von dem allgemeinen Centrum der Intelligenz, noch durch zwei andre, von einander gesonderte Centra regiert werden, nämlich erstlich durch ein Centrum, welches dem leiblichen Mechanismus der Articulation vorsteht, also das motorische Laut-Centrum, und dann durch ein Centrum für die psychische Seite der Sprache. Diese Dreiheit der Centra, welche für die Rede in Betracht kommen soll, dürfte ich um so mehr mit Freuden anerkennen, als sie offenbar der von mir zuerst, und zwar schon in meinen ersten Abhandlungen, ausgesprochenen Ansicht von der Dreiheit der in dem Acte der Rede wirksamen Factoren beständig entgegenkommen würde.» (Steinthal (1871)²1881, 463); vgl. ebenso kritisch Marie 1906b, 483f.

¹⁹⁴ Vgl. etwa Lichtheim, der von einer anatomisch lokalisierbaren «Bildungsstätte der Begriffe» ausgeht (Lichtheim 1885, 207).

¹⁹⁵ Vgl. etwa Wernicke, der davon ausgeht, daß Begriffsbildung eine Leistung der «gesamten Grosshirnrinde als Organ des Bewußtseins» darstellt (Wernicke 1893, 76, 99). Wernicke hat seine Position ausführlich in einem Aufsatz in der *Allgemeinen Zeitschrift für Psychiatrie* «Ueber das Bewußtsein» dargelegt (vgl. Wernicke 1893, 130-140 sowie 141-145). Vgl. ebenso Wundt 1902, Bd. I, 311, der hier gegen das Lichtheim-Schema einwendet, es erhelle ohne weiteres, daß das Begriffszentrum, «ebenso wie der ihm beigelegte Name, eigentlich nur ein unbestimmter Ausdruck für die mannigfachen Beziehungen» sei, «in denen die verschiedenen Sprachcentren mit allen Rindengebieten stehen müssen, denen ein Antheil an der Entstehung des Vorstellungs- und des Gefühlsinhalts der sprachlichen Bestandtheile zugeschrieben werden kann, eines Inhaltes, den wir [...] unter dem [...] Ausdruck ›Bedeutungsinhalt‹ zusammenfassen wollen.»

¹⁹⁶ Steinthal ist der erste Sprachtheoretiker, der vor dem Hintergrund seiner guten Kenntnis der zeitgenössischen Aphasologie den Terminus «Lautbild» im Sinne der späteren saussureschen Verwendung gebraucht. Die hier zitierte 2. Auflage des Abrisses der Sprachwissenschaft von 1881 ist abgesehen von einigen «Zusätzen» im Anhang textidentisch mit der Ausgabe von 1871; vgl. Steinthal (1871)²1881, 473, 478.

¹⁹⁷ Neben den systematischen Analogien gibt es eine Reihe weiterer Indizien für die Hypothese, daß de Saussure Steinthal und Wernicke gekannt hat. Direkt auf Steinthal und Wernicke scheint sich de Saussure mit der folgenden Bemerkung zu beziehen: «Je rappelle par exemple les cas d'aphasie où la catégorie des substantifs tout entière manque, alors que les autres catégories établies du «même» point de vue de la logique restent à disposition du sujet.» (EC 35, N 21, [3330,4], 184[202]) Bei Steinthal etwa heißt es: «Merkwürdig ist der teilweise Verlust der Sprache. Es fehlen gewöhnlich die Substantiva [...], während [...] die andern Wortklassen noch zur Verfügung stehen.» (Steinthal (1871)²1881, 457, ebenso 471)

formulierte diesen psychologisch-anatomischen Zusammenhang¹⁹⁸ zwischen Erinnerungsbild-Typen und (Sprach)-Zentren so: «*Ein Centrum a, im centralen Endigungsgebiet des Acusticus gelegen, enthält die aufgespeicherten Erinnerungsbilder der Sprachklänge oder «Klangbilder»¹⁹⁹. Das Centrum b, in der sogenannten motorischen Zone der Hirnrinde enthalten, ist in derselben Weise ein Depositum²⁰⁰ von Erinnerungsbildern der Sprachbewegungen, wofür wir den einfachen Ausdruck «Sprachbewegungsvorstellungen» brauchen können. Letzteres bewirkt durch eine centrifugale Bahn zu den betr. Bulbärnervenkernen die Innervation der Sprachbewegungen; zu dem ersteren hin führt eine centripetale Bahn, die des Acusticus. Beide Centren sind durch eine Associationsbahn a b verknüpft, welche dem Nachsprechen der Sprachklänge dient.*»²⁰¹

Wernicke, der dem theoretischen Teil seiner Untersuchung von 1874 eine «Casuistik der Aphasie» folgen läßt, berichtet anläßlich des Falles einer «Leitungsaphasie» bei einem 64jährigen Apotheker u.a.: «Bei weiterer Beobachtung stellte sich heraus, dass die Aphasie ihrem Grade nach sehr wechselte [...]; dass ferner fast nur Substantiva, und unter diesen besonders Orts- und Personennamen gelegentlich fehlten.» (Wernicke 1874, 49) Ebenso könnte Wernickes Hinweis auf den über «das optische Erinnerungsbild des Schriftzeichens» vermittelten Zusammenhang von Agraphie und Alexie (vgl. Wernicke 1874; 25ff.) die Quelle für eine Bemerkung de Saussures in einer Notiz zur Phonologie von 1897 gewesen sein: «Capitale importance de l'aphasie graphique coincidant avec l'aphasie lalétique, impliquant que l'unité d'un phonème est dans le cerveau.» (EC(N) 16, N 5a, 3291, [189]).

¹⁹⁸ Wernicke hat die Verknüpfung von anatomischen und psychologischen Daten für seine eigentliche methodisch-innovative Leistung gehalten: «Es ist ein bedeutender Unterschied, theoretisch verschiedene Centra zu fingiren [...] und von anatomischen Unterlagen dafür gänzlich abzusehen [...] oder nach eingehendstem Studium der Gehirnanatomie und auf den jetzt fast allgemein anerkannten Grundsätzen der Erfahrungspsychologie fussend die anatomischen Daten in psychologische umzusetzen und aus derartigem Materiale eine Theorie zu construiren.» (Wernicke 1874, 68) Später hat er seinen methodischen psychoanatomischen Parallelismus noch verschärft: «Nur soweit das Psychische mit einem anatomischen, räumlichen Substrat direkt vergleichbar, substantiierbar, mit ihm commensurabel war, konnte es als Annäherung zu einer wirklichen Erkenntnis für uns in Betracht kommen [...].» (Wernicke 1893, 141).

¹⁹⁹ Wernicke verwendet synonym hierzu auch den Terminus «Lautbild»; vgl. Wernicke 1874, 23.

²⁰⁰ Wohl im Anschluß an diese Wendung Wernickes spricht de Saussure hinsichtlich des zerebralen Ortes der «langue» vom «dépôt des formes «entendues et» pratiquées et de leur sens» (EC 383, 2560, I R 2.23); vgl. auch EC 41, 238, III C 14, wo von einem «trésor déposé dans notre cerveau» die Rede ist.

²⁰¹ Wernicke 1893, 93; ebenso Wernicke 1874, 18f: «Das ganze Gebiet der I., die Fossa Sylvii umkreisenden Windung im Verein mit der Inselrinde dient als Sprechcentrum; und zwar ist die I. Stirnwindung, weil motorisch das Centrum der Bewegungsvorstellungen, die I. Schläfenwindung, weil sensorisch, das Centrum für die Klangbilder; die in der Inselrinde confluierenden Fibrae propriae bilden den vermittelnden psychischen Reflexbogen. Die I. Schläfenwindung würde sonach als centrales Ende des Acusticus, die I. Stirnwindung (die

Begriffe schließlich – als die neben *Klangbildern* und *Sprachbewegungsbildern* dritte Komponente des «Sprachkomplexes» – haben bei Wernicke, der im Gegensatz etwa zu Lichtheim nicht von einem anatomisch lokalisierbaren Begriffszentrum ausgeht²⁰², ihren Ort in den als «*Organ des Bewußtseins*» fungierenden «*gesamten Grosshirnhemisphären*»²⁰³. Auf der Basis dieses Wernickeschen Bilder-Zentren-Korrelationsmodells lassen sich nun die produktiven und rezeptiven sprachlichen Prozesse des spontanen Sprechens und des Verstehens so modellieren: «*beim spontanen Sprechen [sind] die gesamten Grosshirnhemisphären als Organ des Bewusstseins die Auftraggeber für das motorische Sprachzentrum [...] und ebenso nimmt das ganze Organ des Bewusstseins die Nachrichten entgegen, die zunächst in dem sensorischen Sprachzentrum [...] gleichsam der Empfangsstation der acustischen Depeschen anlangen.*»²⁰⁴ Ähnlich wie Wernicke geht auch Lichtheim von einem motorischen «*Bewegungsbildzentrum*» sowie einem sensorischen «*Klangbildzentrum*» aus, die aber hinsichtlich der Begriffsbildung – anders als bei Wernicke – nicht mit der «*gesamten Grosshirnrinde als Organ des Bewusstseins*», sondern mit einer als selbständig existierend postulierten «*Bildungsstätte der Begriffe*»²⁰⁵ verbunden sind. Aber analog zu Wernicke nimmt auch hier das spontane bzw. – wie Lichtheim formuliert – «*willkürliche oder begriffliche Sprechen*»²⁰⁶ seinen Ausgang vom «*Begriff*», der über das «*Bewegungsbildzentrum*» die sprachliche Artikulation in Gang setzt, während umgekehrt – wiederum in Analogie zu Wernicke – das Verstehen seinen Ausgangspunkt bei den Gehöreindrücken nimmt, die über das «*Klangbildzentrum*» zum «*Begriff*» geleitet werden und so Bedeutungsverstehen ermöglichen: «*Taucht das Verständniss für die Bedeutung der [...] Worte auf, so muss sich eine Verbindung herstellen, welche vom Klangbildzentrum [...] zur Bildungsstätte [...] der Begriffe führt.*»²⁰⁷ Wichtig für dieses Prozeßmodell produktiver und rezeptiver sprachlicher Verarbeitung ist dabei einmal, was de Saussure hinsichtlich «*mécanème*» und «*acoustème*» übernimmt, daß mit dem motorischen «*Wortbewegungsbild*» einerseits und dem sensorischen «*Klangbild*» andererseits zwei Komponenten des Wortes separat gestört werden können und insofern die beiden Haupttypen der Broca-

Broca'sche Stelle mit inbegriffen) als das zentrale Ende der betreffenden Sprachmuskelnerven zu betrachten sein.»

²⁰² Vgl. hierzu weitere Textbelege in Anmerkung 194.

²⁰³ Wernicke 1893, 99.

²⁰⁴ Wernicke 1893, 99.

²⁰⁵ Lichtheim 1885, 207.

²⁰⁶ Lichtheim 1885, 207.

²⁰⁷ Lichtheim 1885, 207.

und der Wernicke-Aphasie hervorrufen²⁰⁸ und zum ändern – und hierin weicht de Saussure kategorisch von Wernicke und Lichtheim sowie einem Großteil der aphasiologischen Forschung ab –, daß die kognitive Domäne der Begriffe strikt von der sprachlichen getrennt bleibt: «*Denken und Sprechen sind zwei voneinander ganz unabhängige Prozesse*»²⁰⁹.

De Saussure bezieht also – dies haben unsere bisherigen Darlegungen ergeben – die durch die Analyse des «aphasischen Symptomenkomplexes» gewonnenen Komponenten des neurologischen Sprachmodells, d.h. die *Sprachzentren* sowie die ihnen zugeordneten Typen von *Erinnerungsbildern*, in seine Überlegungen mit ein, stellt sie aber in einen gänzlich neuen theoretischen Zusammenhang, in den Kontext nämlich seiner Zeichen-Idee. Die Beziehungen, in die die durch das Sprachzentrum («centre associatif») aufeinander bezogenen Typen von Erinnerungsbildern («image musculaire», «image acoustique» und «image de pensée») zueinander gesetzt werden, sind – anders als in der psycho-physiologischen Sprachtheorie – wesentlich durch die Idee der Sprachzeichen-Synthese bestimmt, und damit durch ein theoretisches Modell, in dem die domä-

²⁰⁸ Vgl. etwa Déjérine (1900)²1914, 119: «Dans l'aphasie de Broca, il existe une amnésie pour les images motrices, dans l'aphasie sensorielle par lésion de la zone du langage, il existe une amnésie des images auditives [...]» Im Rahmen unserer Darlegungen in diesem Text braucht auf die mit Wernicke einsetzende und breit diskutierte Klassifikation der Aphasieformen nicht näher eingegangen zu werden. Vgl. hierzu etwa Déjérine (1900)²1914, 75-119; ebenso Wundt 1902, Bd. I, 307-320; für eine neuere kritische Darstellung vgl. Caplan 1988, 237-255. Das sogenannte Wernicke-Lichtheim-Schema, das sich im Zuge dieser Debatte herauskristallisiert hat, kann – obgleich es von Geschwind noch einmal aktualisiert wurde (vgl. Geschwind 1970) und nach wie vor eine große Rolle in der Aphasiediagnostik spielt – nicht mehr als Stand der neurologischen Forschung angesehen werden – und dies aus verschiedenen Gründen: 1. Die Beziehung zwischen Wernicke-Region und Konzept-Region ist weitgehend unspezifiziert geblieben. Der neuroanatomische Ort wurde in der klassischen Literatur nie näher bestimmt (Caplan 1988, 243). 2. Jedes Aphasie-Syndrom besteht aus vielfältigen Symptomen, die zu einer Polytypikalität der Syndrome führt (vgl. etwa Schwartz 1984). Im Extremfall haben zwei Broca-Aphasiker keine identischen Symptome (Caplan 1988, 243; Levine/ Sweet 1982). 3. Viele linguistische Störungen kommen in mehr als einem Syndrom vor. Dies führt zu Problemen bei der Klassifizierung von Patienten. Die Tatsache, daß unklassifizierbare Fälle existieren, führt zu Zweifeln an der Adäquatheit des Wernicke-Lichtheim-Modells. (Caplan 1988, 244). 4. Ein prinzipielles methodisches Problem ist der in der Aphasieforschung übliche Schluß von der Pathologie einer neuronalen Struktur auf ihre Normalfunktion, die patho-normale Inferenz (Müller 1991, 33f., 259). Es ist in der Forschung verschiedentlich – und bereits sehr früh (Hughlings-Jackson (1878) 1955) – darauf hingewiesen worden, daß es sich bei den klassischen Aphasie-Regionen weniger um Funktions- als vielmehr um Störungszentren handelt (Critchley 1970, 33). In jüngerer Zeit ist diese Hypothese durch Computersimulationen erhärtet worden (Wood 1982).

²⁰⁹ Wernicke 1874, 33.

nenspezifische Autonomie der motorischen, sensorischen und mentalen Elemente des «Sprachkomplexes» auf dem emergenten Niveau der kognitiv-semiologischen Prozedur des sprachlichen Identitätsurteils aufgehoben sind. Hieraus leitete ja de Saussure – wie wir oben gesehen haben – gegenüber der Psychologie und der Physiologie den Anspruch auf disziplinäre Autonomie für die Sprachwissenschaft ab. Wenn er also auch mit Wernicke und den klassischen Autoren der Aphasieologie in der «*Deutung der Sprachvorgänge*»²¹⁰ bis zu einem gewissen Grade übereinstimmt, so sind die Differenzen doch unübersehbar.

Die Übereinstimmung – dies haben wir bislang deutlich machen können – darf darin gesehen werden, daß auch de Saussure davon ausgeht, daß es für die verschiedenen analytisch trennbaren Aspekte der kognitiv-semiologischen Prozedur der Zeichenkonstitution anatomisch lokalisierbare Korrelate im menschlichen Gehirn gibt²¹¹, daß also ein *motorisches* Zentrum, das als zerebraler Ort der «*images musculaires*» für die Fähigkeit zuständig ist, «*de proférer des [sons]*», von einem *sensorischen*²¹² Zentrum unterschieden werden muß, das als zerebraler Ort der – mit den «*images de pensée*» synthetisierten – «*images acoustiques*» dazu befähigt, «*d'évoquer les signes d'un langage régulier*»²¹³. Allerdings treten, wenn man die Idee dieses sensorisch-semiologischen Sprachzentrums bei de Saussure näher ins Auge faßt, die Differenzen doch klar hervor. Seine Modellierung des «*centre associatif*» als des Zentrums der Zeichensynthese unterscheidet sich von der aphasieologischen Konzeptualisierung des sensorischen Sprachzentrums vor allem insofern, als nicht nur der Gedanke eines autonomen Begriffszentrums, sondern überhaupt die Idee verworfen wird, daß sich Begriffe als vom Verfahren der Zeichensynthese unabhängige mentale Entitäten denken lassen.

²¹⁰ Lichtheim 1885, 207.

²¹¹ Vgl. etwa EC 169, 1264, N 10 [3297, 18], wo de Saussure explizit formuliert, «*que la faculté du langage est absolument localisée dans le cerveau*»; vgl. ebenso EC 41, 235, 237, 238, III C 14 sowie EC 55, 338, II C 25: «(Il y a au fond dans le mot association entre impression acoustique et idée – association qui se passe dans le cerveau.) [...] Quelqu'un qui dort a en lui toute une langue (c'est la langue, cet ensemble qui a reçu la consécration sociale).» Vgl. auch EC 383, 2560, I R 2.23.

²¹² Daß de Saussure das «*centre associatif*», in dem die Synthese von «*concept*» und «*image acoustique*» geleistet wird, als sensorisches Sprachzentrum ansieht, wobei er zugleich Wernickes Erinnerungsbild-Theorie zugrundelegt, wird etwa in der dritten Vorlesung deutlich: «*L'image acoustique n'est pas le son matériel, c'est l'empreinte psychique du son.*» [= «*Residuen abgelaufener Erregungen*» (Wernicke 1874, 5)] Die an dieser Stelle von Riedlinger und Constantin aufgenommene graphische Darstellung der synthetischen Einheit des Zeichens nennt die konzeptuelle Seite «*spirituelle*» und die Seite des «*image acoustique*» «*matérielle (au sens de sensorielle, fourni par les sens <mais pas de physique>).*»

²¹³ EC 36, 187, N 21 [3330, 4].

Eben diese Annahme bestimmt aber beinahe durchgängig die psycho-physiologische Sprachidee. Die kognitiven Domänen der Begriffe und der sprachlichen Erinnerungsbilder werden hier als gänzlich voneinander unabhängig gedacht. Wernicke etwa beschreibt den Spracherwerbsprozeß des Kindes so, daß dieses das Wort zunächst durch Nachahmung erwerbe, um erst dann, «*wenn es schon längst im Besitze des Wortes ist*» zu lernen, «*dasselbe mit einem bestimmten Begriffe [zu] verknüpfen.*»²¹⁴ Sprache und Denken sind derart völlig separiert, daß etwa, wenn im Falle einer sensorischen Aphasie das «Klangbild» ausfällt, «*der Begriff noch in voller Klarheit vorhanden sein kann. Denn das Klangbild des Namens ist für den Begriff eines Gegenstandes in den allermeisten Fällen sehr nebensächlich.*»²¹⁵ Die wechselseitige Autonomie gilt natürlich auch umgekehrt für die Sprache, die selbst bei gänzlicher Zerstörung der Begriffsregionen und einem hieraus resultierenden «*tiefste[n] thierische[n] Blödsinn*» vollständig erhalten bleiben könne: «*Die Sprache an sich braucht darunter nicht zu leiden [...]; der Telegraphenapparat ist in Ordnung, nur das aufgebene Telegramm ist unsinnig.*»²¹⁶ Diese Trennung von Sprache und Denken impliziert natürlich eine spezifische Konzeptualisierung der sprachlichen Einheit «Wort», für die die «*images de pensée*» keine, die «*images musculaires*» sowie die «*images acoustiques*» die zentrale Rolle spielen: So bestimmt Wernicke ebenso wie ein Großteil der Aphasologie das Wort als eine assoziative Kopplung von «Klangbild» und «Bewegungsvorstellung»²¹⁷. Déjérine etwa formuliert: «*En d'autres termes, notre langage intérieur s'effectue à l'aide des images auditives et motrices et c'est l'union intime de ces deux espèces d'images, qui constitue ce qu'on appelle la notion de mot.*»²¹⁸ Auch Déjérine grenzt also die von ihrer begrifflichen Dimension gesäuberten Sprachzeichen strikt von der Domäne des Denkens ab: «*Dans l'étude du langage intérieur, il faut en effet une distinction complète entre l'idée et le mot qui sert à représenter cette idée.*»²¹⁹

Im Gegensatz zu diesen repräsentationstheoretischen Auffassungen der Sprache wird de Saussure durch seinen sprachphilosophisch-semiologischen Blick auf die aphasiologischen Befunde zu einer anderen Konzeptualisierung des sensorisch-semiologischen Sprachzentrums und damit auch zu einer ande-

²¹⁴ Wernicke 1874, 20.

²¹⁵ Wernicke 1874, 22.

²¹⁶ Wernicke 1874, 36f.

²¹⁷ Vgl. etwa Wernicke 1974, 14.

²¹⁸ Déjérine (1900) ²1914, 116, 119.

²¹⁹ Déjérine (1900) ²1914, 117.

ren theoretischen Bestimmung des sprachlichen Zeichens genötigt. Den seit Broca in der Aphasologie vorherrschenden und aus Kants Anthropologie entlehnten Gedanken, daß die «*facultas signatrix*» dem Verstand in der «*diskursiven Erkenntnis*» mit dem Zeichen ein Mittel an die Hand gebe, «*den Begriff nur als Wächter (custos)*» zu begleiten, «*um ihn gelegentlich zu reproducieren*»²²⁰, Begriffen also einen von ihren Zeichenausdrucksmitteln unabhängigen Status zuzuschreiben, durchschaut de Saussure als Fiktion: «*Psychologiquement, que sont nos idées, abstraction faite de la langue? Elles n'existent probablement pas. Ou sous une forme qu'on peut appeler amorphe.*»²²¹ Eine solche repräsentationskritische These hat natürlich Implikationen für die Idee des sensorisch-semiologischen Sprachzentrums, das nun nicht mehr nur als zerebrales «*Depositum*» bedeutungsloser «*Klangbilder*», sondern als der Konstitutionsort von Sinn angesehen werden muß: «*Le rôle <caractéristique> du langage vis-à-vis de la pensée, ce n'est pas <d'être> un moyen phonique, matériel, mais c'est de créer un milieu intermédiaire de telle <nature> que le compromis entre la pensée et le son aboutit d'une façon inévitable à des unités <particulières>. La pensée de sa nature chaotique est forcée de se préciser <parce qu'elle est décomposée, elle est répartie par la langue> en des unités. [...] ce n'est pas la matérialisation de ces pensées par un son qui est le phénomène utile; c'est le fait <en quelque sorte> mystérieux que la pensée-son implique des divisions qui sont les unités finales de la linguistique. Son et pensée ne peuvent se combiner que par ces unités.*»²²² Das «*centre associatif*» wird so für de Saussure zu einem semiologischen Sprachzentrum, in dem, da die Trennung zwischen sensorischem und Begriffszentrum aufgehoben ist, die Synthesis des sprachlichen Zeichens stattfindet. Dieses kann nun auch nicht mehr wie bei Déjérine als eine «*union intime*» zwischen den «*image[] auditive[] et motrice[]*» angesehen werden. Es konstituiert sich vielmehr aus dem «*image acoustique*» und dem «*image de pensée*» zu jener «*union d'un genre particulier*»²²³, die nunmehr – im Kontext ihrer komplexen Konstitutionsbedingungen – als der genuine Gegenstand der Sprachwissenschaft freigelegt ist. De Saussure macht also in seiner Konzeptualisierung des sensorisch-semiologischen Sprachzentrums und seines Produktes, des *signe/sème*, jene Kritik an den Modellierungen des Broca-Wernicke-Lichtheim-Paradigmas geltend, die auch Freud vorgebracht hatte, der für das Wort als Synthese von Lautbild und Begriff eine genuine psychische

²²⁰ Kant (⁴1964) 1975, 497.

²²¹ EC 252, 1821, III C 397.

²²² EC 253, 1828, 1829, 1830, II R 37.

²²³ EC(N) 36, N 15, [3310.6].

Realität postulierte²²⁴. Wie dieser betrachtet auch de Saussure das sprachliche Zeichen als einen «nœud psychique», als eine Entität sui generis, die im transdisziplinären Netz von Psychologie, Neurologie und Sprachphilosophie spezifischer linguistischer Aufmerksamkeit bedarf.

Adresse de l'auteur:

Ludwig JÄGER
Kulturwissenschaftliches Forschungskolleg
Medien und kulturelle Kommunikation
Universität Köln
Bernahard-Feilchenfeld-str. 11
D-50969 Köln

²²⁴ Vgl. Freud 1891. De Saussure konnte sich bezüglich seiner spezifisch semiologischen Transformation der psycho-physiologischen Sprachtheorie durch Goldstein bestätigt sehen, der 1906 in einer auf der Grundlage von eigenen Patientenanalysen vorgetragenen Kritik der Wernicke-Lichtheim-Tradition zum Problem der Wortvorstellung folgendes feststellte: «Die Wortvorstellung, so wie wir sie hier als psychischen Tatbestand definieren, dessen wir uns in gleicher Weise bewußt werden, wenn wir ein Wort hören oder aussprechen, ist weder Lautvorstellung noch Bewegungsvorstellung. Sie unterscheidet sich von ersterer [...] besonders durch ihre enge Beziehung zum Sinn des Wortes, der uns bei Erregung der Wortvorstellung vom Laut aus gewöhnlich sofort [...] mitanklingt, ja von der Wortvorstellung kaum zu trennen ist; andererseits aber auch die Wortvorstellung auslöst, sobald er selbst ins Bewußtsein tritt, wenn wir spontan sprechen.» (Goldstein 1906, 184) Interessanterweise plädiert Goldstein – wie auch de Saussure – für die Abkehr von einer nomenklatorisch referentiellen und für eine «parasemische» Semantik: «[...] nur in dem Zentrum, als dessen Funktion wir die Bildung der Wortvorstellungen betrachten, können wir eine Zusammenordnung der Wortvorstellungen, d.h. der Worte ihrem Sinne nach annehmen.» (Goldstein 1906, 185) In diesem Sinne spricht Goldstein dann auch von «Komplexen von Wortvorstellungen», die durch einen «komplizierten Assoziationsmechanismus, der den Wortvorstellungen zugrunde liegt» gesteuert würden (Goldstein 1906, 185, 188). Die Analogien zur saussureschen Assoziations-Idee liegen auf der Hand.

LITERATUR

- Amacker, René 1975: Linguistique saussurienne. Genève/ Paris.
- Bartschat, Brigitte 1996: Methoden der Sprachwissenschaft. Von Hermann Paul bis Noam Chomsky. Berlin.
- Bergounioux, Gabriel 1998 (1999): La langue et le cerveau. Esquisse d'une histoire de l'aphasiologie d'un point de vue linguistique (XIX^e-XX^e siècle). In: CFS 51, 165-184.
- Bierbach, Christine 1978: Sprache als «Fait social». Die linguistische Theorie F. de Saussure's und ihr Verhältnis zu den positivistischen Sozialwissenschaften. Tübingen.
- Block, Stephan von 1992: Broca, Wernicke und Lichtheim: Oder was blieb von der klassischen Aphasieforschung? In: Gert Rickheit/ Rüdiger Mellies/ Andreas Winnecken (Hg.) 1992: Linguistische Aspekte der Sprachtherapie – Forschung und Intervention bei Sprachstörungen. Opladen, 67-90.
- Bloomfield, Leonard 1924: [Rezension der zweiten Auflage des *Cours de linguistique générale*]. In: Modern Language Journal 8, 317-319.
- Bouillets, Marie-Nicolas 1855: Dictionnaire universel des sciences, des lettres et des arts. Paris.
- Breidbach, Olaf 1993, Nervenzellen oder Nervenetze? Zur Entstehung des Neuronenkonzeptes. In: Ernst Florey/ Olaf Breidbach (Hg.) 1993: Das Gehirn – Organ der Seele? Zur Ideengeschichte der Neurobiologie. Berlin, 81-126.
- Broca, Paul 1861: Sur le siège de la faculté du langage articulé avec deux observations d'aphémie. In: Bulletin et mémoires de la société anatomique de Paris 36, 330-357.
- Broca, Paul 1864: Sur les mots Aphémie, Aphasie et Aphrasie. Lettre à M. le professeur Trousseau. In: Gazette des hôpitaux civiles et militaires, 35-36.
- Brugmann, Karl 1881: Rezension von: Hermann Paul, Principien der Sprachgeschichte. In: Literarisches Centralblatt für Deutschland 18, 637-638.
- Brugmann, Karl 1885: Zum heutigen Stand der Sprachwissenschaft. Strassburg.
- Brugmann, Karl 1897: Zum Gedächtnis W. D. Whitney's. In: Journal of the American Oriental Society of America 19, 74-81.
- Buss, Mareike/ Ghiotti, Lorella/ Jäger, Ludwig: Lettres de Ferdinand de Saussure à ses amis genevois (1876-1880). [erscheint 2002 in den Cahiers de l'Herne]

- Caplan, David 1988: *The Biological Basis for Language*. In: F. J. Newmeyer (ed.) 1988: *Linguistics: The Cambridge Survey Vol. III. Language: Psychological and Biological Aspects*. Cambridge/ New York u.a., 237-255.
- Critchley, Macdonald 1970: *Aphasiology and other aspects of language*. London.
- Curtius, Georg 1885: *Zur Kritik der neuesten Sprachforschung*. Leipzig.
- Déjérine, M. J. 1892: *Contribution à l'étude anatomo-pathologique et clinique des différentes variétés de cécité verbale*. In: *Comptes rendus des séances de la Société de Biologie*, 27. Février 1892, 61-90.
- Déjérine, M. J. (1900) ²1914: *Sémiologie des affections du système nerveux*. Paris.
- Déjérine, M. J. 1906a: *L'aphasie sensorielle. Sa localisation et sa physiologie pathologique*. In: *La Presse Médicale* 55, 11. Juillet 1906, 437-439.
- Déjérine, M. J. 1906b: *L'aphasie motrice. Sa localisation et sa physiologie pathologique*. In: *La Presse Médicale* 57, 18. Juillet 1906, 453-457.
- Delbrück, Berthold 1885: *Grundfragen der Sprachforschung*. Strassburg.
- De Mauro, Tullio 1972: *Notes*. In: Saussure, Ferdinand de 1972: *Cours de linguistique générale*. Edition critique préparée par Tullio de Mauro. Paris, 405-477.
- Dilthey, Wilhelm 1875: *Die geistige Welt. Einleitung in die Philosophie des Lebens. Erste Hälfte: Abhandlungen zur Grundlegung der Geisteswissenschaften*. Hg. von G. Misch. Stuttgart/ Göttingen.
- Einhauser, Eveline 1989: *Die Junggrammatiker. Ein Problem für die Sprachwissenschaftsgeschichtsschreibung*. Trier.
- Engler, Rudolf 1968: *Lexique de la terminologie saussurienne*, Utrecht-Antwerpen. [=LTS]
- Fehrmann, Gisela 1999: *Die Verzeichnung des Wissens*. Diss. Aachen.
- Finkelnburg, F. C. 1870a: *Referat über Aphasie am 21. März 1870 in der Medizinischen Section der Niederrheinischen Gesellschaft Bonn*. In: *Berliner Klinische Wochenschrift* 37, 449-50.
- Finkelnburg, F. C. 1870b: *Referat über Aphasie am 21. März 1870 in der Medizinischen Section der Niederrheinischen Gesellschaft Bonn*. In: *Berliner Klinische Wochenschrift* 38, 460-462.
- Freud, Sigmund 1891: *Zur Auffassung der Aphasien. Eine kritische Studie*. Leipzig/ Wien.
- Gabelentz, Georg von der 1891: *Die Sprachwissenschaft. Ihre Aufgaben, Methoden und bisherigen Ergebnisse*. Leipzig.

- Gambarara, Daniele 1972: La bibliothèque de Ferdinand de Saussure. In: Musée d'art et d'histoire Genève, 319-368.
- Geschwind, Norman 1970: The Organization of Language and the Brain. In: Science 170, 237-294.
- Godel, Robert ²1969: Les sources manuscrites du Cours de linguistique générale de F. de Saussure. Genève.
- Goldstein, Kurt 1906: Ein Beitrag zur Lehre von der Aphasie. In: Journal für Psychologie und Neurologie, 172-188.
- Hagner, Michael 1997: Homo cerebialis. Der Wandel vom Seelenorgan zum Gehirn. Darmstadt.
- Helbig, Gerhard 1973: Geschichte der neueren Sprachwissenschaft unter dem besonderen Aspekt der Grammatik-Theorie. München.
- Hermann, Manfred 1990: «Aphémie, eine Erkrankung vormals fälschlicherweise mit dem Ausdruck Aphasie bezeichnet» – Zur Geschichte des Begriffes Aphasie. In: Neurolinguistik 4 (2), 129-138.
- Hughlings-Jackson, J. (1878) 1955: On Affections of Speech from Disease of the Brain. London.
- Humboldt, Wilhelm von 1968 (1903-1936): Gesammelte Schriften. Hg. von Albert Leitzmann. 17 Bde. Berlin. [Photomechan. Nachdruck. Berlin] [=GS]
- Jakobson, Roman 1969: Saussure's unpublished reflections on phonemes. In: CFS 26, 5-14.
- Jäger, Ludwig 1975: Zu einer historischen Rekonstruktion der authentischen Sprach-Idee F. de Saussures. Diss. Düsseldorf.
- Jäger, Ludwig 1976: F. de Saussures historisch – hermeneutische Idee der Sprache. In: Linguistik und Didaktik 27, 210-244.
- Jäger, Ludwig 1977: Zu einer hermeneutischen Begründung der Sprachtheorie. Historisch-systematische Skizze. In: Germanistische Linguistik 5-6, 1-78.
- Jäger, Ludwig 1978: F. de Saussures semiologische Begründung der Sprachtheorie. In: Zeitschrift für germanistische Linguistik 6, 18-30.
- Jäger, Ludwig 1980: Linearität und Zeichensynthesis. Saussures Entfaltung des semiologischen Form-Substanz-Problems in der Tradition Hegels und Humboldts. In: Manfred Frank/ Friedrich A. Kittler/ Samuel Weber (Hg.) 1980: Fugen. Deutsch-Französisches Jahrbuch für Text-Analytik. Freiburg/Breisgau, 187-212.
- Jäger, Ludwig 1986: Der saussuresche Begriff des Aposème als Grundlagenbegriff einer hermeneutischen Semiologie. In: Ludwig Jäger/ Christian Stetter (Hg.) 1986: Zeichen und Verstehen. Akten des Aachener Saussure-Kolloquiums 1983. Aachen, 7-33.

- Jäger, Ludwig 1990: Die semiologische Kritik des linguistischen Segmentalismus. Die Sprachidee F. de Saussures und die kognitivistische Herausforderung der Linguistik. In: René Amacker/ Rudolf Engler (éd.) 1990: *Présence de Saussure. Actes du Colloque International de Genève* (21.-23. Mars 1988). Genève, 73-86.
- Jäger, Ludwig 2002: Les points délicats saussuriens. Die Sprachidee F. de Saussures im Lichte der jüngeren Saussureforschung. [erscheint]
- Jäger, Ludwig/ Buss, Mareike/ Ghiotti, Lorella/ Kroll, Silvie/ Séquaris, Sandrine: «Linguiste comparatif» – Ferdinand de Saussure zwischen philologischer und allgemeiner Sprachwissenschaft. [erscheint]
- Joseph, John E. 1988: Saussure's meeting with Whitney. Berlin 1879. In: *CFS* 42, 205-214.
- Kant, Immanuel (⁴1964) 1975: *Anthropologie in pragmatischer Absicht. Werke in zehn Bänden.* Hg. von Wilhelm Weischedel. Bd. 10. Darmstadt.
- Koerner, Konrad 1973: *Ferdinand de Saussure. Origin and Development of his Linguistic Thought in Western Studies of Language.* Braunschweig.
- Koerner, Konrad 1988: *Saussurean Studies / Etudes Saussuriennes.* Genf.
- Kroll, Silvie 1998 : *Ferdinand de Saussure und die Junggrammatiker – Saussures Kritik des linguistischen Positivismus.* Staatsarbeit am Lehrstuhl für Deutsche Philologie der RWTH Aachen. Aachen.
- Leischner, Anton ²1987: *Aphasien und Sprachentwicklungsstörungen. Klinik und Behandlung.* Stuttgart/ New York.
- Levine, D./ Sweet, E. 1982: The Neuropathological Basis of Broca's Aphasia and Its Implications for the Cerebral Control of Speech. In: Michael A. Arbib/ David Caplan/ John C. Marshall (eds.) 1982: *Neural Models of Language Processes.* New York/ London, 299-326.
- Lichtheim, L. 1885: Über Aphasie. Aus der medicinischen Klinik in Bern. In: *Deutsches Archiv für klinische Medizin* 36, 204-268.
- Linz, Erika 1999: *Indiskrete Semantik.* Diss. Aachen. [erscheint bei Fink, München 2002]
- Maas, Utz 1973: *Grundkurs Sprachwissenschaft I. Die herrschende Lehre.* München.
- Marie, Pierre 1906a: Revision de la question de l'aphasie: la troisième circonvolution frontale gauche ne joue aucun rôle spécial dans la fonction du langage. In: *La Semaine Médicale* 21, 23. Mai 1906, 241-247.
- Marie, Pierre 1906b: Revision de la question de l'aphasie: que faut-il penser des aphasies sous-corticales (aphasies pures)? In: *La Semaine Médicale* 42, 17. Octobre 1906, 493-500.

- Marie, Pierre 1906c: Revision de la question de l'aphasie: l'aphasie de 1861 à 1868. Essai critique historique sur la genèse de la doctrine de Broca. In: *La Semaine Médicale* 48, 28. Novembre 1906, 565-571.
- Müller, Markus F. G. 1998 : Zur Sprachtheorie Ferdinand de Saussures vor dem Hintergrund der zeitgenössischen Aphasieforschung. Magisterarbeit am Lehrstuhl für Deutsche Philologie, Aachen.
- Müller, Max 1875: Meine Antwort an Herrn Darwin. In: *Deutsche Rundschau* Bd. II, Januar-Februar-März, 387-412.
- Müller, Ralph-Axel 1991: Der (un)teilbare Geist. Modularismus und Holismus in der Kognitionsforschung. Berlin/ New York.
- Osthoff, Hermann 1879: Das physiologische und psychologische Moment in der sprachlichen Formenbildung. In: *Sammlung gemeinverständlicher wissenschaftlicher Vorträge* Bd. XIV, H. 327, 507-552.
- Osthoff, Hermann/ Brugmann, Karl 1878: Morphologische Untersuchungen auf dem Gebiete der indogermanischen Sprachen. Erster Teil. Leipzig.
- Paul, Hermann 1901: Grundriss der Germanischen Philologie. Bd. I: Begriff und Geschichte der Germanischen Philologie, Methodenlehre, Schriftkunde, Sprachgeschichte. Strassburg.
- Paul, Hermann ⁵1920: Prinzipien der Sprachgeschichte. Halle.
- Pennisi, Antonino 1994: Le lingue mutole. Le patologie del linguaggio fra teoria e storia. Roma.
- Peeters, Christian 1974: Saussure néogrammarien et l'antinomie «synchronie»/«diachronie». In: *Linguistics* 133, 53-68.
- Putschke, Wolfgang 1969: Zur forschungsgeschichtlichen Stellung der junggrammatischen Schule. In: *Zeitschrift für Dialektologie und Linguistik* 36, 14-48.
- Saussure, Ferdinand de 1879: Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes. In: *Recueil des publications scientifiques de Ferdinand de Saussure*. Publ. par Charles Bally et Léopold Gautier. Genève (1922) 1970, 1-268.
- Saussure, Ferdinand de 1894a: Lettre à Antoine Meillet (4 janvier 1894). In: Emile Benveniste (éd.): *Lettres de Ferdinand de Saussure à Antoine Meillet*. In: *CFS* 21 (1964), 93-125, hier: 93-96.
- Saussure, Ferdinand de 1894b: A propos de l'accentuation lituanienne. (Intonations et accent proprement dit). In: *Recueil des publications scientifiques de Ferdinand de Saussure*. Publ. par Charles Bally et Léopold Gautier. Genève (1922) 1970, 490-512.

- Saussure, Ferdinand de 1894c: Sur le nominatif pluriel et le génitif singulier consonantique en lituanien. In: Recueil des publications scientifiques de Ferdinand de Saussure. Publ. par Charles Bally et Léopold Gautier. Genève (1922) 1970, 513-525.
- Saussure, Ferdinand de 1896: Accentuation lituanienne. In: Recueil des publications scientifiques de Ferdinand de Saussure. Publ. par Charles Bally et Léopold Gautier. Genève (1922) 1970, 526-538.
- Saussure, Ferdinand de 1968: Cours de linguistique générale. Edition critique par Rudolf Engler. Tome 1, fascicule 1 – 3. Wiesbaden. [= EC]
- Saussure, Ferdinand de 1974: Cours de linguistique générale. Edition critique par Rudolf Engler. Tome 2: Appendice. Notes de F. de Saussure sur la linguistique générale, fascicule 4. Wiesbaden. [= EC(N)]
- Scherer, Wilhelm 1868: Zur Geschichte der deutschen Sprache. Berlin.
- Schwartz, M. 1984: What the classical Aphasia Categories Can't Do for Us, and Why. In: *Brain and Language* 21, 3-8.
- Stegmüller, Werner 1975: Hauptströmungen der Gegenwartsphilosophie. Bd. II. Stuttgart.
- Steinthal, Heymann 1872: Die Sprache als Mechanismus im Dienste der Intelligenz. In: Steinthal, Heymann (1871) ²1881: Abriss der Sprachwissenschaft. Erster Band: Einleitung in die Psychologie und Sprachwissenschaft. Hildesheim/ New York. [reprograph. Nachdruck]
- Steinthal, Heymann (1871) ²1888: Grundriss der Sprachwissenschaft.
- Thibault, Paul J. 1997: Re-reading Saussure. The Dynamics of Signs in Social Life. London/ New York.
- Trimm, J. L. M. 1976: Die Junggrammatiker nach 100 Jahren, in: Akten des V. Internationalen Germanisten-Kongresses 1975. Frankfurt a. M. u.a., 74-96. Verhandlung der Berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte (1874). In: *Zeitschrift für Ethnologie* 6 (1874), 130-140.
- Villani, Paola (1990)1991: Documenti saussuriani conservati a Lipsia e a Berlino. In: *CFS* 44, 3-33.
- Wernicke, Carl 1874: Der aphasische Symptomencomplex. Eine psychologische Studie auf anatomischer Basis. Breslau.
- Wernicke, Carl 1893: Gesammelte Aufsätze und kritische Referate zur Pathologie des Nervensystems. Berlin.
- Whitney, William Dwight 1874: Die Sprachwissenschaft. Vorlesungen über die Prinzipien der vergleichenden Sprachforschung. München.

-
- Whitney, William Dwight 1875: Streitfragen der heutigen Sprachphilosophie. In: Deutsche Rundschau VI, Juli-August-September, 259-279.
- Wood, Ch. 1982: Implications of Stimulated Lesion Experiments for the Interpretation of Lesions in real Nervous Systems. In: Michael A. Arbib/ David Caplan/ John C. Marshall (eds.) 1982: Neural Models of Language Processes. New York/ London, 485-509.
- Wunderli, Peter 1981: Saussure-Studien. Exegetische und wissenschaftsgeschichtliche Untersuchungen zum Werk von F. de Saussure. Tübingen.
- Wunderli, Peter 1990: Principes de diachronie. Contribution à l'exégèse du «Cours de linguistique générale» de Ferdinand de Saussure. Frankfurt.
- Wundt, Wilhelm 1896: Grundriss der Psychologie. Leipzig.
- Wundt, Wilhelm 1902: Grundzüge der physiologischen Psychologie. Bd. 1 und 2. Leipzig.
- Wundt, Wilhelm 1903: Grundzüge der physiologischen Psychologie. Bd. 3 und Registerband. Leipzig.
- Wundt, Wilhelm ⁴1921: Logik der Geisteswissenschaften. Stuttgart.

ARTICLES

Felice Cimatti

WHAT IS AN OBJECT?

On the Relationship between Language, Attention and Things¹

1. *Why such a question?*

Is the issue concerning «what is an object?» a semiotic or a linguistic problem? The classic answer denies this (Devitt, Sterelny, 1987) and the first point that I will discuss in this paper is that such an answer is wrong. We are so accustomed to thinking of language as if it were something different and separate from the rest of the world that we automatically assume, without posing any questions, that signs and objects are to be placed on opposite sides and that our problem is to find a way of bringing them into contact². We are accustomed to

¹ I would like to thank Emanuele Fadda, Paolo Leonardi, Alessandro Paternoster and especially Daniele Gambarara for their comments on earlier versions of this essay.

² As a matter of fact, the whole (misleading) question arises here regarding the arbitrariness vs. iconicity issue of language. Such a problem is a consequence of the idea that language is something different from the world. The usual idea is that while language is a rational and cultural entity the world is a natural entity, therefore there can not be a direct connection between the rational and the natural (for a critique of this approach see McDowell, 1994). Saying that i) objects are what you can pay attention to and ii) that our natural way to pay attention to objects is perceiving them through language, is a way to bypass such a distinction. If language is a natural component of our world as things are, the problem falls

thinking that the notions of object and sign are theoretically clear, but if we change the way we think about language and objects the whole problem will change according to the relationship between what is natural and what is non-natural, between what is world and what is language, between what (we wrongly presume) is linguistic and what is perceptual. I will argue that in order to understand the *human* notion of object we need to look for language and, consequently, that it is not at all clear where to draw the boundaries between signs and objects and language and world. For this reason, the «what is an object?» issue mainly requires a biological and linguistic approach. The first point that I want to stress is that to understand language (and mind) we must first eliminate some unnoticed and false truisms, such as: language is radically different from nature, objects are what they are independently from our way of perceiving them, concepts are independent entities of our mind, language is only a means of communicating and so on.

In § 2. I will present the basic distinction between objects and things; in § 3. I will discuss i) why I think that the Ogden and Richards triangular semiotic model is not useful to describe the specific way human beings use (and are used by) language, and ii) why the Saussurean semiotic model is more apt to catch our semiotic specificity; in § 4. I will discuss the relationship existing between language and attention in perceiving objects; in § 5. I will present a typology of possible objects; in § 6. I will present two examples of the relationship between language and perception, in infants and chimps; in § 7. I will try to show how we can make us sure of the reality of our objects; in § 8., finally, I will show i) how my position is not a new form of linguistic idealism, and ii) why the realism vs. idealism opposition – in relation to the nature of objects – is a wrong question.

2. *Objects and things*

The notion of object is not epistemological, but biological (von Uexküll J., 1956; Gibson, 1979). It is incorrect to speak of objects as if we could isolate them from the particular form of life, which has a specific relationship with those particular objects. An object is different from a thing (Hewitt, 1996). A thing is some entity without an animal in a specific relationship with it. We do not see things, we see objects. In the actual animal world(s), there are no such entities as things; that is, being a thing is not sufficient to be an object. This fact has at least two important consequences: i) there is not *a* ontology, but rather

down of the relationship between language and world, that is, the whole problem falls down of the more or less iconicity (or arbitrariness) of language in respect to world.

there are many ontologies³; ii) it is not possible to speak of an ontology without specifying the form of life that has a specific relationship with such an ontology (Lo Piparo, 1999).

Every species lives in a particular environment and for every species there are particular objects. If there is nothing but objects this implies that something becomes an object only when a thing is considered from the particular point of view of a given animal species. It is worth noting that while it is possible for an object not to be a thing, it is impossible for a thing not to be perceived and conceived as an object: that is, a thing that is not also an object does not still exist for the species which does not perceive it (we can say that such a thing does not exist biologically). Therefore, the existence of objects is related to every species' peculiar way of perceiving the world⁴.

Here are some examples. We said that there could be things that are not objects to some specific form of life (we know that there is such a thing that is not an object, for *a given* species, only because that thing is an object for *us*). Cats do not perceive electrical fields. If a cat and an immobile mouse are in a completely dark room, the cat has no way of perceiving the electrical field that the mouse generates. In this case, the mouse is not an object for the cat. Coelacanth (*Latimeria chalumnae*), on the contrary, are fish that perceive electrical fields (Thompson, K., 1991). A fish is an object for a Coelacanth in deep, dark water because it can perceive the electrical field that the former generates. Being an object, then, does not only relate to the materiality of a thing, but to the relationship that can be established between such a materiality and some specific way of perceiving it.

In this sense, the notion of object is a biological and cognitive notion. It is a cognitive notion because to say that an object is a biological entity also means that an object is a (supposed) thing which is known from a particular (biological)

³ For this reason we can distinguish between objects and things, because objects find place in our ontology that are not such in other animal ontologies, like the object [freedom] for an horse. There is another possibility too, that an object of another ontology, for example the acoustical ones in the bat ontology, are not such in our ontology (before the invention of sonar).

⁴ It seems that Prieto holds a somewhat similar notion of object: «un frammento della realtà materiale che viene riconosciuto come tale da un soggetto e che costituisce dunque un oggetto costituisce peraltro un oggetto *soltanto per tale soggetto*. *L'oggetto in quanto tale non si trova di conseguenza nella realtà materiale stessa, bensì nella rappresentazione mentale della realtà materiale*» (Prieto, 1991, p. 70). The main difference with the notion of object that this essay holds is that while Prieto's object is an epistemological entity, we are assuming that our *specific* way to single out objects is through language.

point of view; that is, each biological species knows the world – concentrates its attention on it – in a very specific manner. The human *specific* way of perceiving objects is through language: we mainly concentrate our attention on objects by *naming* them (Lurija, 1961). Just as a cat's *natural* way of perceiving objects is through its eyes, a human being's *natural* way of perceiving objects is not only through eyes, but also through words (Vygotskij, 1934).

Another way of defining the notion of object is as something you can think of. In this paper, the main point I want to stress is that there are no objects in the human cognitive world, which are not also connected to a word or to some linguistic expression. You can only *think of* objects because you have language. What I am saying is that you surely do not need to know the word «bottle» to see a bottle on the table, but you need such a word in order to think about the general object [bottle] (in the following pages I will use the convention that a word between brackets [] is an object). An object is different from a thing for another reason, too. The concept of freedom, for example, is an object for us: we struggle for it, we write books and laws about it, but it is not something that we can directly perceive. The notion of [freedom] is an object, but not a thing.

One of the aims of this paper is to show that non-human animals have no way of concentrating their attention on objects that are not things. Human animals have this capacity because their attention is mainly drawn by language. This has important consequences on our ontology. While the ontology of a non-human species is an ontology of objects that supervene on things, human ontology is mainly an ontology of objects that are not things. The ontology of animals is a perceptual ontology, while human ontology is mainly a linguistic one. A human object does not necessarily need a thing underlying it in order to exist. Frequently, a human object only requires a word in order to exist.

3. *Object-signs*

Such a biological perspective has a direct consequence in semiotics: if an object – for human animals – is something that only requires a word in order to exist *qua* object, then there is no real difference between an object and a word. This implies that the famous Ogden and Richards (1923) triangular semiotics model is not useful for describing human language. If we do not perceive things, but objects, and if a specific human object is such only when a sign allows us to concentrate our attention on it, then the basic semiotic relationship is not between a sign and an object through the mediation of a concept. In our approach, there is no difference between objects and concepts. Such a distinction implies a sep-

aration between something directly perceivable, the thing, and something that is only indirectly perceivable, the concept. But if an object is something that you can pay attention to, then it is not important whether such an entity is directly perceivable or not, whether it is actual or abstract, whether you can see and touch it or only *name* it. You have no more problems thinking about [freedom] than about [hammer]. This implies that objects that do not physically exist can biologically exist – that is, semeiotically – exist. The actual vs. abstract distinction is not useful from a semiotic point of view; concepts are a special kind of object, which can only exist through the mediation of language. If concepts are not distinguishable from objects, then Ogden and Richards (1923) triangular semiotics model can only describe non-human animal semiotic interactions, because objects, which are not attained through language, can only be singled out in these interactions. In such a case, objects and concepts exist which are independent from language, so the triangular semiotic model can be successfully applied (Gambarara, 1999a).

On the contrary, specifically human semiotic interactions require a different model, a model that does not presuppose a distinction between objects and concepts. A sign, according to Saussure, is the union of a *signifié* and of a *signifiant*. The *signifié* is an entity, which only exists in relation to other similar entities, as well as to the *signifiant* (Saussure, 1922², Engl. trans. 1983, p. 67). The *signifié* is different from a concept because in order to have a specific concept of something you have to concentrate your attention on it, and since you need language to do this – which is our *natural* way of perceiving and thinking about objects (Lo Piparo, 1992; 1994) – the *signifié* precedes the concept⁵. In human mental ontology, there are no more such entities as concepts or objects, which are independent from language. In this type of approach, a concept is a *signifié* that is considered *as if* it were an autonomous mental entity. The concept [bottle] is what we *believe* is a separate mental entity, but in such a case we are only considering the concept as the whole web of linguistic networks which *include* the *word* «bottle» and its innumerable different uses (when we use a word between double quotation marks we want to pay attention specifically to the *signifiant* of that sign).

⁵ It is worth noting that non human animals or prelinguistic children concepts are not concepts in the same sense as [freedom] or [hammer] are concepts. If an object is something you can pay attention to, and if there is no difference between objects and concepts, then non human animals or prelinguistic children concepts are a resource *in* their mind, nor *for* their mind (Karmiloff-Smith, 1992); that is, they can use such concepts in their cognitive operations, but they do not have the capacity to explicitly concentrate their attention to them.

If our notion of object is real, if the main character of an object is the fact that we can pay attention to it, and if we are able to do this mainly by means of language, then we do not need things in order to assign a meaning to signs. At the same time, we do not need concepts to assign a meaning to signs, because they – in our approach – do not exist as separate entities. In this sense, it is possible to answer the main criticism that has been moved against the Saussurean model of the sign, that «it omits reference» (Devitt, Sterelny 1987, p. 213). This criticism presupposes that signs, concepts and objects are separated entities. Saussure did not assign any semiotic role to objects as such, so Devitt and Sterelny argue that according to his theory signs are semantically empty. However, if we consider the fact that language is our natural way of perceiving and thinking about objects, then it is not correct to separate things (objects) and signs. We have objects as specific human mental and ontological entities *because* we have signs and since concepts are just a special kind of object (that is, objects that have nothing to do with things), we do not need to separate them. The Saussurean model is not an idealistic one, because it does not assert that the world does not exist, but quite to the contrary, it asserts that language is a part of the world just as bottles and cats are too (Cimatti, 1999a). In this sense, to say that the sign is the union of a *signifié* and a *signifiant* does not mean that only language exists, but it means that the way we know and live in the world is not at all independent from the way in which we speak of the world (Gambarara, 1999a; 1999b, p. 111).

If our *natural* way of thinking of the world is through language, this implies that an object is not something that you firstly see and secondly name. In human experience perception and language are not separated. We are in touch with world through language as through perception. That means that is not at all clear how to distinguish between what is a bare material object – Ogden and Richards' referent – and what is a bare sign, because in our world these ones are not two separate components of objects. If I speak of [freedom] I have this object as present in my mind as when I speak of [hammer] and I can see it in front of me. In this sense the basic unit of *human* semiotics is not the sign, but the sign-object. The sign-object is the natural component of *our* world, and this is probably what Saussure meant when he spoke of sign as a sheet of paper:

Thought is one side of the sheet and sound the reverse side. Just as is impossible to take a pair of scissors and cut one side of paper without at the same time cutting the other, so it is impossible in a language to isolate sound from thought, or thought from sound (Saussure, 1922², Engl. trans. 1983, p. 111).

It is impossible, in a sign, to distinguish what pertains to thought and what pertains to sound, because a sign is something more than the bare sum of thought and sound, as Ogden and Richards thought. The Saussurean's sign is what I call sign-object. Our specific human ontology is made of sign-objects⁶.

4. *Words, objects and attention*

What is an object? It is something that you can pay attention to. What is worthy of attention? It depends. First of all, it depends on your perceptual abilities. You cannot pay attention to something that you cannot perceive or conceive. An object is something that is singled out from a background. An object is an aspect of the background, which for some reason is worth noticing. Let's look at another example. [Freedom] is not an object for a horse. It is neither an object nor a thing because the horse has no way of paying any attention to it. In horse ontology, there is no such object as [freedom]. From our point of view, the horse can be considered a free animal – the symbol of freedom, too – but for the horse the object [freedom] does not exist. It is free, but it has no way of knowing it. It has no way of paying attention to this aspect of its life.

On the contrary, for a human being [freedom] is an object, because a human can pay attention to it. How can this be done? There is only one way: by *speaking* of «freedom». While cats or horses can only pay attention to objects through their senses, we can pay attention to objects by means of words, too (Lurija, 1961; Cimatti, 2000). When we speak of an object we do not simply name it, but we drive our attention towards it. In the case of objects that are not perceivable – as is the case with [freedom], an object that is not connected to any thing – naming them is the only way we have of considering them as objects. In this case, we do not use the word to name a pre-existing perceptual object; on

⁶ It should be quite evident that we are interpreting the Saussurean notion of *arbitraire du signe* in a somewhat different way from the more usual interpretation, according to which such a notion implies a socio-historical foundation. The main difference between this interpretation and the one we propose is that we think that the *arbitraire du signe* does not need any explicit or implicit social foundation: as animals of the *Homo sapiens sapiens* species we can not dispense with language. According to our interpretation language (Saussure's *langage*) is *not* a social entity, that is, an entity that is subordinate to the «consensus social» (De Mauro, 1978⁵, French transl. 1974, p. XIII). For this reason we can interpretate the notion of «arbitrary» as having a meaning similar to that of «natural». However, it should be noted that De Mauro's social interpretation is more concerned with the arbitrariness of languages (Saussure's *langues*; cfr. Gambarara, 1999b) than with the arbitrariness at the level of the faculty of language, which, as he says, «est un universel biologique commun à tous les hommes [...] hérité biologique, en deçà des contingences sociales et temporelles» (De Mauro, 1978⁵, French transl. 1974, p. XIV).

the contrary, our ontology can only receive the object [freedom], because the language we speak contains the *word* «freedom». In order to consider [freedom] as an object, we need a way of paying attention to it. As we cannot perceive freedom, the only way we have of paying attention to it is to name it. While the [mouse] is an object of cat ontology because a cat can perceive mice, [freedom] is an object of human ontology because we have the word «freedom». The existence of [freedom] as an object does not supervene on a given thing, like the [mouse] in respect to the perceptual mouse in the cat ontology. We do not have a concept of [freedom] first and then a word «freedom»; quite to the contrary, we have the concept of [freedom] because we have the word «freedom» (Dennett, 1993).

But, where do words come from? That is not a problem, because I am not saying that words do not have an historical origin, or that word is an entity which is *causa sui*. What I am saying is that in the *present* natural human condition we born in a linguistic world where we only have access to objects like [freedom] or [nature] through language.

5. *Kinds of objects*

If objects are different from things and each species lives in a peculiar ontology, we have to differentiate objects according to the specific way that is used to single them out as such. Thus, we have at least three general kinds of objects.

Perceptual objects are objects which can only be paid attention to by means of perception, such as the object [fly] for the frog (Lettvin *et al.*, 1959).

Secondly, we have *perceptual-linguistic objects* such as the object [red], for example. We do not only see red objects with our eyes, but by means of words too, which help us distinguish [red] from [pink] or [scarlet]. Learning such words allows us to more exactly identify in agreement with our community and single out [red] from all other possible chromatic objects. In this case, we do not need words to perceive the object directly, but only to identify it more easily. To pay attention to [red], we do not only need two good eyes, but words too. It is worth noting that I am not saying that a non-human animal cannot perceive red objects. An eagle, for example, is surely able to distinguish red objects from green ones. What I want to emphasize is that an eagle does not seem to have any means of specifically paying attention to the *object* [red]. While the [fly] for the frog is an object that supervenes on a thing with its own boundaries, [red] is not the same kind of object. To pay attention to this object, I have to know its boundaries. And these boundaries are not in the object itself, but in the relationship

with other chromatic objects. In order to think of [red], I do not only need the ability to see red objects, but I also need the ability to name red objects, pink objects, scarlet objects and so on.

The last kind of object is *linguistic object* such as [freedom], the typical object of human ontology.

The latter two types of objects are the most important in our cognitive environment. This means that something does not need to be seen, or touched, or so on to be an object of human ontology. Ontology is the whole set of objects of a form of life⁷. Since an object is what is paid attention to, and since we pay attention to what has a name, our ontology is concerned more with words than with bare things. More exactly, our ontology is an ontology of object-signs⁸.

6. *How words draw our attention to objects*

We have said that, in our environment, a linguistic or a perceptual-linguistic object is more significant than a perceptual object. During linguistic ontogenesis, an infant (17 months old) observing two objects finds the one which has a name more attractive than the one without a name, without any referential input from the caregivers. That is, he prefers to look at the object that has a name as opposed to the object, which he only knows through perception. It is worth noting that the infant had the same perceptual familiarity with the two objects. Objects with a name are of *intrinsic* value to the infant (Schafer et al., 1999). The «simple» perception of an object is not as attractive as the perception of a previously named object. We can probably say that the simple perception of something needs to be oriented by a name to make such a «something» an object.

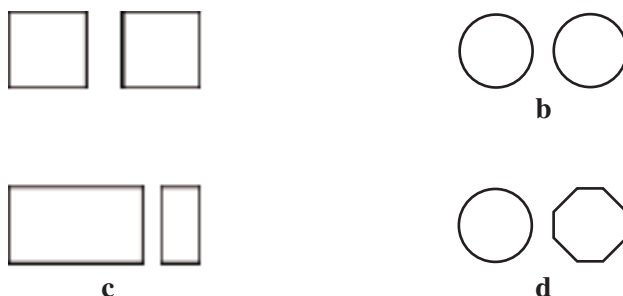
This experiment does not mean that our ontology only finds place for linguistic objects, or that the objects of our world are not real. On the contrary, it shows that our attention is preferentially drawn by words and vision rather than by vision alone. A perceptual object seems less attractive than a perceptual-linguistic one. But that means that for human beings there seems no way to distinguish the bare thing from the bare sign, because as we said we do not perceive objects from one side and signs from the other, quite to the contrary we always

⁷ In this paper I consider notions like part, relation, property like examples of objects.

⁸ In this sense, I think that when Saussure criticizes the «naive view» according to which language is a «nomenclature» (Saussure, 1922², Engl. trans. 1983, pp. 65-66), he holds exactly the idea that language and mind can not be considered separate entities. And that does not mean that language creates human mind, but that the human specific way to think of objects is through the mediation of language.

perceive object-signs. While, in non-human animals, attention depends on perception, the attention of human animals mainly depends on language. Our attention is not only driven by what surprises or attracts our senses, but also by what the words of our language make attractive. While non-human animal attention is driven by perception, human attention is frequently driven by language (Lurija, 1961). We find interest in that which is made attractive by language, regardless of whether it is attractive or not perceptually.

A very interesting point is that language seems to have the same power on the minds of non-human animals, too. This is the case with apes that have learned to use a simple artificial language containing words like «same» and «different» (Cimatti, 1998; 1999b). In Thompson and Oden's experiment (1993), some chimps had to recognize the kind of relationship existing between two set of geometrical figures, that is, they had to recognize whether there was identity or diversity between relationships (between geometrical figures). For example, they had to recognize whether the relationship between the two squares in a) was similar to that one between the two circles in b):



In this case chimps had to press the push-button **IDENTITY**, because both a) and b) are examples of an internal relationship of identity; if the two figures to confront were c) and b), chimps had to press the push-button **DIVERSITY**, because c) is an example of diversity while b) is an example of identity. This is a very abstract and difficult task for chimps, which failed in resolving it; chimps at first were not able to recognize relationships between relationships.

However, it is worth noting that in a preliminary phase of the experiment apes were somewhat aware of the fact that, for example, the internal relationship in a) is similar to the internal relationship in b). If they spent a certain amount of time looking at the set of two squares, during a following phase they spent less time looking at another example of the same relationship, as in the

case of the two circles. The reason for this behavior is that when a stimulus is known, it becomes less attractive. The two circles were in the same relationship between each other – a relationship of identity – as the two squares. In this experiment, the apes did not have to recognize whether an entity was similar to or different from another entity, as in the former case, but whether an abstract relationship between two objects (identity or diversity) in one case was similar or different to another abstract relationship between two other objects.

The first task is a perceptual one and the apes did not have any problems resolving it. The second experiment, on the contrary, seemed to be too difficult for the apes, as they could not recognize abstract relationships. The apes were only able to resolve this task when the experimenter placed an artificial sign that indicated the type of relationship existing between them under each pair of geometric figures. At this point, it was possible for the apes to pay attention not to the figures, but to the relationship existing between them. The signs allowed the apes to overcome the strength of perception and to pay attention to objects that are not things, since [identity] is not something that can be observed directly. The important point, however, is that the apes perceived – to a certain extent – that there were certain similarities between the pair of squares and the pair of circles, but they needed the aid of similar signs in order to explicitly pay attention to this. That is, they needed words in order to transform the blind perception that something in common between two sets of images seemed to exist into the explicit object [identity]. Chimps were able to solve the second task only when they had the words which allowed them to concentrate their attention on the objects [identity] or [diversity]. Without words, they could not concentrate their attention on such objects, that is, without words their ontology did not contain the objects [identity] or [diversity].

This experiment shows that language transforms the natural capacity for attention both in human and non-human animals. We can say that we see with words as we see with eyes (Vygotskij, 1934; Cimatti, 2000). However, chimps as human beings can see through signs because signs are perceptible objects. By means of signs we can perceive what is not perceptible, as the objects [identity] and [diversity]. However, is there really any difference between an object as [cat] and an object as [freedom]?

7. Degrees of objectivity

Let's go back to the initial question: what is an object? Let's speak of objects in the human environment. Is there any difference between [cat] and [freedom]? Is our ontology a flat linguistic ontology? I do not want to corroborate any form

of linguistic idealism, nor do I want to state that there is no difference between language and objects. But this exactly means that language is a natural component of our world as objects are. That is, a sign is as natural and real as a cat is. I have said that an object is something that can be paid attention to. From this point of view, it is not important whether the object supervenes on a thing or on a word. This, however, does not entail that we cannot find any differences, for example, between [cat] and [freedom].

One way to identify the differences between these two objects could be to imagine a scale of objectivity. The scale is based on the differences in the way we pay attention to the different kinds of objects. At the base of this scale, we find objects, which are directly perceivable things. These are the favorite objects of philosophers, such as [dog] and [table] or names such as [John]. The next step on the scale represents the kinds of objects, which are attained through a mediation. This is an object that we do not directly perceive, but that we perceive by means of its effects on our instruments. In the case of [neutrino], the word, which refers to it, has a very important role. While objects such as [cat] only require perception to exist, [neutrino] only exists because we have a word which synthesizes a very large set of perceptual data, physical theories and scientific hypotheses (Bridgman, 1927). Without such a word, we would not have an object such as [neutrino]. On the last step of this scale, there are objects that are not things at all, like [society], [freedom], or a number such as [0,668300760]. The only justification for their existence is the words we use to speak about them.

For each kind of objects we can imagine that there are different sets of confirmation procedures to make us sure of their existence. However, the important point to remember is that in order to be part of our ontology an object does *not* need to be connected to a thing. Our ontology is full of objects, not of things. Therefore, the procedures we use to make us sure of the existence of different kinds of objects are not procedures that have the aim to find out a thing underlying each object. As for the objects, confirmation procedures are part of our ontology too. This means that in order to exist in our ontology – that is, in order to be an object – something only needs to be connected to other objects, either perceptual (-linguistic) or linguistic ones. The confirmation of its existence is *internal* to our ontology. From this point of view, there is no real difference whether in order to ascertain the existence of some object we need a physical experiment, or a perceptual act, or simply a sentence that defines it. In certain situations we want more confirmations, in other situations we are satisfied with some words. My point is that in both cases we find ourselves at the same ontological level.

Therefore, in spite of the distinctions we made between different degrees of objectivity, it is important to remember that an object is different from a thing, and that human objects are mainly those that can be named with words. If we want to understand *our* ontology, we have to delve into our language, rather than into the world of things, or, better, we have to stop thinking of language (and mind) as if it (they) were something separate from world (Prodi, 1977). If we acquire a clear idea that for human beings language and world are made of the *same* stuff, we no longer need a way of bringing them into contact, as the Ogden and Richards model tries to do.

8. *The reality of language, and the linguisticity of reality*

Is there the risk that such an approach could lead to some form of (linguistic) idealism?⁹ I do not believe so. We have to consider the fact that, for human beings, language is another way of categorizing the world (Parisi, 1991) and probably the main way of categorizing it (Vygotskij, 1934; Prodi, 1977; Lo Piparo, 1994; Cimatti, 1999b; 2000). We use our language and eyes to categorize the world as a cat uses its eyes alone to catch mice. Language is not something extrinsic to our environment. Quite to the contrary, our environment is mainly a linguistic environment. If we do not consider language as a simple means of communication, the whole problem changes the boundaries between what is real and what is not real, what is semiotic and what is perceptual.

We are so accustomed to presupposing that in order to have a word we first need the existence of a thing, that we do not pay attention to the fact that the greater part of our environment is made of objects that are not things at all. This is not a problem because language is our natural way of categorizing the world. The cat is as certain of what it perceives through its eyes, as we are when we use language to refer to objects. When children begin speaking, they use language in the same way that they use their hands or their eyes. Hands and words are similar means of categorizing objects and organizing their experience regarding such objects. Children do not trust perception because someone assures them that they can; on the contrary, they trust perception because no one has ever tried to convince them not to do so. The same situation holds in the case of language. For a human animal, speaking is as natural as walking or seeing. We naturally trust language just as we naturally trust perception (Cimatti, 1999a).

⁹ For the present status of the so-called Sapir-Whorf hypothesis see Lucy, 1992, and Gellatly, 1995.

If language were only considered independently from all our other perceptual capacities, there would be the risk of falling into a form of idealism, but language does not join our environment as something extrinsic (Lo Piparo, 1992; 1994). Language is a part of it from the very beginning of our life, as the infant's case proves. Thus, a linguistic ontology is not any less stable than an ontology of things. On the contrary, the latter is an ontology that overlooks the fact that there is no such thing as a unique ontology. Each form of life lives in its own ontology and language is an intrinsic component of our environment, just as perception is. Therefore, if language – as perception – is part of our environment, there is no possibility of sliding into idealism. As we have no doubts about perceptual objects, we similarly do not have any doubts regarding linguistic objects.

In this sense, the semiotic vs. perceptual opposition is ill posed in relation to objects. Both sides of this opposition are true or both false. It is their opposition that is misleading (McDowell, 1994). The realistic pretence is too strong, because it overlooks the simple fact that the only way we have to gain access to the world is by means of perception *and* language; and this implies that we only are in relationship with objects (in the specific sense we use such a word). The truth of our ontology is only relative to the way we have to know it. The objects of our ontology are surely true, but we must not forget that their truth is *relative* to our cognitive endowment. In this sense, the metaphysical issue «what is *really* an object?» cannot be resolved, but this does not mean that the answer is too difficult for us, quite to the contrary, it means that is a wrong question.

The same holds true for the idealistic pretence that transforms language into an autonomous entity, as if it were not part of nature, of our animal nature. Objects are not bare sounds, with no connection with the world, simply because language is as part of our world as cats and hammer are. The semiotic side of the opposition is wrong not because it stresses the fact that the constitution of an object is as a matter of perception as a matter of language, but because it forgets that language is a *natural* component of our *animal* constitution. When we use language to categorize the world we are not separated or moving away from it. Therefore, a *human* object is neither a bare linguistic entity nor a simple material thing. As Saussure said a sign is the result of a «somewhat mysterious process by which» a new entity rises, the «thought-sound» (Saussure, 1922², Engl. trans. 1983, p. 111). Language is made of thought-sounds that are signs. Since language is our *specific* way of staying in the world, of having a world, linguistic entities are our *specific* entities. Therefore the thought(perception)-sounds are our objects. This means, finally, that language does not refer to world, but that language in his way *is* world as much as perception is.

REFERENCES

- Bridgman W., 1927, *The Logic of Modern Physics*, Macmillan Company, New York.
- Cimatti F., 1998, *Mente e linguaggio negli animali. Introduzione alla zoosemiotica cognitiva*, Carocci, Roma.
- Id., 1998b, *The Language of the World*, «Versus», 79, pp. 120-142
- Id., 1999a, *Perché ci fidiamo delle parole?*, «Versus», 80, pp. 17-40.
- Id., 1999b, *Come vede il mondo uno scimpanzé. Sui rapporti fra percezione e linguaggio*, in «Rivista di Estetica», anno IXL, nuova serie, n. 10, pp. 109-132.
- Id., 2000, *La scimmia che si parla. Linguaggio, autocoscienza e libertà nell'animale umano*, Bollati Boringhieri, Torino.
- De Mauro T., 1978⁵. *Introduzione, traduzione e commento to Saussure 1922²*. (French trans. in F. de Saussure, *Cours de linguistique générale*, éd. par T. De Mauro, Payot, Paris 1974).
- Dennett D., 1993, *Learning and Labeling*, «Mind and Language», 4, pp. 540-7.
- Devitt M., Sterelny K. 1987, *Language and Reality. An Introduction to the Philosophy of Language*, Cambridge MA, The MIT Press.
- Gambarara D., 1999a (ed.), *Semantica*, Carocci, Roma.
- Id., 1999b, *Dai segni alle lingue. La semiosi fra natura e cultura*, in S. Gensini (ed.) *Manuale di comunicazione*, Carocci, Roma, pp. 91-117.
- Gellatly A., 1995, *Colourful Whorfian Ideas: Linguistic and Cultural Influences on the Perception and Cognition of Colour, and the Investigation of Them*, «Mind and Language», 3, pp. 199-225.
- Gibson J., 1979, *The Ecological Approach to Visual Perception*, Houghton Mifflin, Boston.
- Hevitt J., 1996, *Self and Society. A Symbolic Interactionist Social Psychology*, Simon & Schuster, New York.
- Karmiloff-Smith, A. 1992, *Beyond Modularity*, The MIT Press, Cambridge (Mass.).
- Lettvin J., Maturana H., McCulloch W., Pitts W., 1959, *What the Frog's Eye Tells the Frog's Brain*, «Proceedings of the Institute of Radio Engineers», 47, pp. 1940-51.
- Lo Piparo F., 1992, *Le signe linguistique est-il à deux faces? Saussure et la topologie*, «Cahiers Ferdinand de Saussure», 45 [1991], pp. 213-221.

- Id., 1994, *Sull'archeologia teolinguistica della linguistica, Prefazione a S. Vecchio, Le parole come segni. Introduzione alla linguistica agostiniana*, Novecento, Palermo 1994, pp. v-xxv).
- Id., 1999, *Il Mondo, le specie animali e il linguaggio. La teoria zoocognitiva del Tractatus*, in M. Cerenini, M. Matteuzzi (a cura di), *Percezione linguaggio e coscienza. Saggi di filosofia della mente*, Quodlibet, Macerata, pp. 183-202.
- Lucy J., 1992, *Language Diversity and Thought. A Reformulation of the Linguistic Relativity Hypothesis*, Cambridge University Press, Cambridge (UK).
- Lurija A., 1961, *The Role of Speech in the Regulation of Normal and Abnormal Behavior*, Liveright, New York.
- McDowell J., 1994, *Mind and World*, Harvard University Press, Harvard.
- Ogden R., Richards I., 1923, *The Meaning of Meaning*, Routledge and Kegan Paul, London.
- Parisi, D., 1991, *Percepire un mondo commentato: cosa cambia?*, «Versus», 59-60, pp. 47-57.
- Prieto L., 1991, *Saggi di semiotica, II. Sull'arte e sul soggetto*, Pratiche, Parma.
- Prodi G., 1977, *Le basi materiali della significazione*, Bompiani, Milano.
- Saussure F. DE, 1922², *Cours de linguistique générale*, Payot, Paris; éd. par Tullio De Mauro avec notes et commentaires 1974 (Engl. trans. *Course in General Linguistics*, translated by Roy Harris, Open Court, Chicago 1983; Ital. trans. *Corso di linguistica generale*, Introduzione, traduzione e commento a cura di Tullio De Mauro, Bari, Laterza 1978⁵).
- Schafer G., Plunkett K., Harris P., 1999, *What's in a Name? Lexical Knowledge Drives Infant's Visual Preferences in the Absence of Referential Input*, «Developmental Science», 2, pp. 187-194.
- Thompson K., 1991, *Living Fossils: The Story of the Living Coelacanth*, Norton, London.
- Thompson R., Oden D., 1993, «*Language Training*» and its Role in the Expression of Tacit Propositional Knowledge in Chimpanzees (Pan troglodytes), in H. Roitblat, L. Herman, P. Nightigall (eds.), *Language and Communication: Comparative Perspectives*, Erlbaum, Hillsdale, pp. 365-84.
- Uexküll J. von., 1956, *Streifzüge durch Umwelten von Tieren und Menschen*, Rowohlt Verlag, Rowohlts deutsche Enzyklopädie, Reinbeck bei Hamburg (French transl. *Mondes animaux et monde humain*, Editions Gonthier, Paris 1965; Ital. trans. *Ambiente e comportamento*, Il Saggiatore, Milano 1967).

Vygotskij L., 1934, *Myslenie i rec'*, Gosudartstvennoe Social'no-Ekonomicheskoe Izdatel'stvo, Moskva (French transl. *Pensée et langage*, Editions sociales, Paris, 1985; Ital. trans. *Pensiero e linguaggio*, a cura di L. Mecacci, Laterza, Bari 1992).

Adresse de l'auteur:
Felice CIMATTI
University of Calabria
Via della Lupa 22
I-00186 Roma
e-mail: felice.cimatti@tin.it

Marina De Palo

MEMORIA E SIGNIFICATO
LINGUISTICA E PSICOLOGIA INTORNO A SAUSSURE

0. Questo articolo si propone di analizzare il tema del significato nella linguistica di Saussure cercando di mostrare come esso sia strettamente connesso al tema della memoria e risenta dell'influenza della letteratura psicologica dell'epoca (cfr. Amacker, 1994).

Prendendo in considerazione, accanto alla semantica di Saussure, anche le concezioni di Bréal, di Darmesteter e di Henry, il tratto comune che emerge nella nascente semantica moderna, è l'intreccio con il fiorire delle cosiddette «scienze della memoria» (Hacking, 1995:263). I punti di contatto e la coincidenza temporale di questi ambiti di ricerca non sembrano casuali, non solo perché le esplorazioni della memoria e dell'inconscio hanno come mezzo imprescindibile il linguaggio verbale, ma perché la psicologia, la fisiologia, l'anatomia offrono alla fondazione della semantica una base positiva di indagine sperimentale di quell'insieme di processi che determinano la costituzione del significato linguistico. Tutti questi ambiti di ricerca vengono esplicitamente richiamati in molti di quei lavori che prendono in considerazione il tema del significato (Saussure, Bréal, Darmesteter, Henry) anche se all'interno di prospettive teoriche molto diverse¹.

¹ Per una trattazione più estesa di questi temi, cfr. De Palo, 2001.

Il legame tra memoria e significato viene indagato attraverso le esplorazioni dell'inconscio, le quali svelano la possibilità di concepire la personalità umana come l'aggregazione di diverse memorie compresenti e dunque di diversi rapporti associativi. Ipotizzare una compresenza di diversi rapporti memoriali che dimorano nell'inconscio del soggetto parlante costituisce un snodo teorico fondamentale verso una ridefinizione della natura del «senso» e un allontanamento dalla tradizionale dicotomia *sens propre-sens figuré*.

Cercheremo in primo luogo di dare una sintetica presentazione dei principali indirizzi di studio sulla memoria che si maturano nella seconda metà dell'Ottocento (§ 1). Nei paragrafi successivi, si specificherà quali riferimenti a queste ricerche sono rintracciabili nella letteratura linguistica coeva. A partire dalla considerazione dei lavori di Bréal, Darmesteter, Henry (§ 2), si arriverà a prendere in esame le lezioni di linguistica generale saussuriane (§ 3).

L'obiettivo di questa nota è infatti quello di documentare un tessuto teorico che influenza la sintesi saussuriana fornendo una base di indagine psicologica e soggettiva allo studio del significato. Questa prospettiva segna un affrancamento dalla tradizionale metafisica delle idee e un tentativo di offrire una mediazione tra natura soggettiva e natura sociale dei fenomeni linguistici (§ 3). Inoltre, si vuole mettere in risalto come il tema dei rapporti associativi e l'influenza esercitata sulla linguistica saussuriana dal dibattito psicologico dell'epoca facciano emergere nella semantica di Saussure un principio di motivazione e di naturalità dentro cui si iscrive la nozione di radicale arbitrarietà delle lingue (De Mauro in *CLG/D*:413). Il riscontro di questi temi nei tre corsi di linguistica tenuti da Saussure rivela l'importanza della componente iconica presente nelle lingue e quindi delle limitazioni all'arbitrarietà imposte dai soggetti parlanti (Simone, 1992:46-59) e, più in generale, testimonia della cosiddetta *traccia dell'utente* (Simone, 1990:83), ovvero di quell'insieme di fenomeni linguistici che trattengono l'impronta e i condizionamenti determinati dall'attività degli utenti umani².

1. *Il ruolo delle «scienze della memoria»*

Un punto di vista che vorremmo sottolineare è dunque l'influenza esercitata dalle cosiddette «scienze della memoria» sulla nascente semantica moderna. Esse esercitano una forte influenza sulla riflessione semantica, non solo di Bréal, ma anche di Darmesteter, di Henry e di Saussure. Sembra quasi che nella

² Sulla storia e sulle prospettive interpretative dei testi saussuriani, si veda di recente Bouquet, 1998 e 2000.

costruzione della semantica linguistica moderna la psicologia venga a sovrapporsi alla tradizionale metafisica illuministica delle idee. D'altra parte le esplorazioni della memoria e dell'inconscio non solo hanno come mezzo imprescindibile il linguaggio verbale, ma più in generale memoria e significato sembrano essere intimamente connessi e, ugualmente, potenzialmente inattinibili.

Com'è noto, il tema della memoria non è certo nuovo nella storia del pensiero occidentale. Basti pensare al ruolo dell'arte della memoria nel mondo antico, nel Medioevo e nel Rinascimento. Ma, nel corso della seconda metà dell'800, si assiste a un proliferare di studi (cfr. Hacking, 1995:277). Vi sono perlomeno tre indirizzi di studio che si maturano tutti nello stesso arco di tempo e che esercitano in diverso modo un'influenza sulla riflessione linguistica: 1) studi neurologici sulla collocazione dei vari tipi di memoria; 2) studi sperimentali sull'atto del rievocare; 3) la cosiddetta psicodinamica della memoria (cfr. Hacking, 1995:279-282).

Tutti questi ambiti non mancano di influenzare i linguisti³ e vengono esplicitamente richiamati in quei lavori che prendono in considerazione il tema del significato.

Per quanto riguarda il primo indirizzo, il progetto di localizzazione proprio della neurologia è stato inaugurato dall'opera di Broca (*Remarques sur le siège de la faculté du langage articulé*, 1861), studioso di anatomia, che si pone l'obiettivo di collocare le diverse facoltà nelle diverse parti del cervello. Ancora oggi ricordiamo Broca per aver identificato la zona del cervello che presiede all'elaborazione del linguaggio articolato. La sua opera viene continuata da Carl Wernicke il quale identifica un centro nel quale vengono immagazzinate le parole (o le immagini delle parole), indicando così in una parte del cervello una specie di banca della memoria⁴. Molte delle metafore usate dai linguisti a proposito della memoria derivano così proprio da questo indirizzo di studi

³ E' questo un panorama molto denso che prefigura gli sviluppi contemporanei. Più in particolare gli studi ottocenteschi sulla localizzazione cerebrale sono gli antecedenti della neuropsicologia attuale che studia la correlazione tra funzioni psichiche e aree cerebrali attraverso le nuove tecniche come la PET, la RMN (cfr. Oliverio, 1995:27). Anche gli studi sul rievocare, sul recupero dei ricordi trovano una continuazione nella moderna teoria dell'interferenza iniziata da G. E Müller e A. Pilzecker, teoria in base a cui le esperienze e le memorie nuove interferiscono con la ritenzione dei materiali già acquisiti (Oliverio, 1995:82-86). Simili fenomeni sono studiati anche nell'approccio psicoanalitico, settore di studi tuttora vivo e alternativo a quello anatomico-neurologico.

⁴ Lo studio che riassume il panorama di studi di questo ambito è il saggio di Lichtheim del 1885.

spiccatamente anatomico e fisiologico. Lo stesso Saussure fa riferimento alla base neurologica della *langue*⁵ e alla «découverte de Broca» della «faculté de langage localisée dans la troisième circonvolution frontale gauche du cerveau» (CLG/E 182.IIIC; cfr. Bergounioux, 1998). Anche Henry sostiene la natura fisiologica dei fatti linguistici per cui «la vie des mots, en tant que signes de concepts et concepts eux-même» è un fatto psico-fisiologico perché «participe à la vie des cellules cérébrales, – cellules dont la vie consiste précisément et exclusivement dans les modifications moléculaires et chimiques» (Henry, 1896:19). I significati (*concepts*), legati indissolubilmente ai significanti (*signes*) «s'unissent étroitement dans le cerveau qui les pense, qu'ils paraissent ne faire qu'un» (Henry, 1896:18).

Di maggiore interesse, per gli studiosi di semantica, è il secondo indirizzo di cui è un importante rappresentante H. Ebbinghaus (*Über das Gedächtnis*, 1885). Questi negli stessi anni fa esperimenti sulla memoria indagando sulla capacità del soggetto di ricordare una serie di sillabe senza senso ed elaborando statisticamente i dati. All'interno di questo filone di studi a carattere statistico è collocabile anche l'attività pionieristica di F. Galton il quale, interessandosi di «antropometria»⁶, utilizzò un approccio sperimentale con il reattivo d'associazione verbale. Galton scoprì che le risposte non erano date in modo casuale, ma che invece mostravano una notevole connessione con i pensieri, i sentimenti e i ricordi del soggetto (Ellenberger, 1976:368). Anche l'opera di Galton (1883:146-49) non manca di interessare i linguisti e viene citata esplicitamente da Darmester (1887:70-73).

Agli studi anatomici e statistici della memoria bisogna aggiungere un terzo indirizzo psicologico che si diffonde in Francia con Taine e Ribot sulla scia della figura di Charcot (cfr. Bouquet, 1997:213). Negli stessi anni in cui in Germania si sviluppava sotto l'influenza di Wundt la psicologia sperimentale come scienza della misurazione dei fatti psicologici, la scuola francese preferì un orientamento psicopatologico che, secondo il nostro punto di vista, svolse un ruolo importante anche per gli sviluppi della semantica saussuriana. Si tratta di quell'approccio «psicodinamico» della memoria (Ellenberger, 1976:128;

⁵ «La faculté du langage est absolument localisée dans le cerveau» (CLG/E 186.N10; cfr. CLG/E 234.IIIJe D). Essa «est localisé dans la troisième circonvolution frontale gauche» (CLG/E 182.IIIJ); la lingua presuppone «l'organisation de notre cerveau» (CLG/E 186.IIC).

⁶ L'antropometria (il nome era stato coniato da Galton), era la componente quantitativa e statistica dell'antropologia che studiava i parallelismi tra le diverse razze dell'umanità, tra i sottogruppi presenti in una regione e tra le caratteristiche dei sessi (Hacking, 1995:277).

Hacking 1995:287) che approda alla nozione di «personalità multipla» e che sfocia nella psicoanalisi freudiana (cfr. Arrivé, 1990).

Una figura chiave in questo filone di ricerca è Ribot, il quale occupò la cattedra di psicologia sperimentale e comparata presso il Collège de France, a cui successe Pierre Janet di cui fu maestro. Un punto di particolare rilievo del dibattito psicologico dell'epoca è infatti rappresentato dalla critica del concetto di personalità operata da Ribot, il quale saldando l'analisi della memoria e quella della coscienza, apre la strada a quell'ambito di ricerca che studia l'inconscio attraverso l'ipnotismo e le esperienze medianiche.

La trattazione di Ribot (1881), punto di snodo per gli sviluppi successivi della psicodinamica, è anche nota ai linguisti dell'epoca: Henry lo cita nel *Langage martien* (1901), e Bréal (1897) nel capitolo sulla polisemia. A partire dall'adesione alla psicologia associazionistica inglese, Ribot approfondì il tema della memoria a cui dedicò varie conferenze e un libro nel 1881. Osservando alcuni casi di sonnambulismo, egli sostiene una concezione non unitaria della memoria e l'ipotesi che l'*io* sia il risultato di una somma di stati di coscienza. In particolare la legge di regressione (o anche «legge di Ribot»), prefigura gli esiti della moderna psicodinamica in quanto postula che la distruzione progressiva della memoria per effetto di una qualsiasi patologia avvenga secondo un ordine logico, procedendo dall'instabile allo stabile. Le abilità e i ricordi acquisiti per primi sono i più stabili, mentre i recenti sono i più instabili (Ribot, 1881:94-95).

Ribot adotta infatti alcune posizioni positivistiche di uno psicologo e filosofo di spicco dell'epoca ovvero di H. Taine il quale aveva avanzato in modo esplicito la tesi del carattere non sostanzialistico dell'*Io*. Sulla base dello studio fisiologico e anatomico-cerebrale dei processi psichici, Taine nega infatti il carattere unitario e sostanziale dell'*Io*: «il n'y a rien de réel dans le moi sauf la file de ses événements» (Taine, 1870, t.I:7). Si tratta di una critica che viene ripresa e approfondita da Ribot, il quale salda intimamente il problema della coscienza e della memoria, ovvero di quella «funzione della materia organizzata» che egli distingue in «memoria organica» e «memoria psicologica», specificando come solo in quest'ultima vada cercata la coscienza. Non si può parlare dunque della memoria come se fosse un'unica facoltà, ma vi sarebbero varie memorie: «La mémoire consiste en un processus d'organisation à degrés variables compris entre deux limites extrêmes, l'état nouveau, l'enregistrement organique» (Ribot, 1881:165). Inoltre, Ribot (1881:21) sostiene come proprio l'indagine sperimentale mostri la *limitatezza dell'estensione della coscienza*. La personalità cosciente non può infatti in nessun caso essere una rappresentazione di tutto

quello che accade nei centri nervosi. Osservando alcuni casi di sonnambulismo, Ribot sostiene una concezione non unitaria della memoria e l'ipotesi che l'*io* sia il risultato di una somma di stati di coscienza:

Laissons d'abord de côté l'idée d'un *moi* conçu comme une entité distincte des états de conscience. C'est une hypothèse inutile et contradictoire; c'est une explication digne d'une psychologie à l'état d'enfance, qui prend pour simple ce qui paraît simple, qui invente au lieu d'expliquer. Je me rattache à l'opinion des contemporains qui voient dans la personne consciente un composé, une résultante d'états très complexes (Ribot, 1881:82-3).

E' proprio questo modo di affrontare il tema dell'inconscio che verrà approfondito da Janet il quale conia il termine *subconscio* (v. n. 15). Come vedremo nei paragrafi successivi, si tratta di idee che non mancarono di influenzare linguisti come Victor Henry. Lo stesso Saussure sembra fare riferimento a questi presupposti teorici quando contempla la possibilità di una compresenza di memorie individuali e collettive (v. § 3).

1.1 Claparède e Flournoy

In un articolo di Lepschy del 1974 si mostra come nella vita intellettuale ginevrina dominassero le figure di due psicologi: T. Flournoy⁷ e E. Claparède. Essi fecero di Ginevra uno dei centri più aperti e vivaci per gli studi di psicologia in cui le concezioni psicanalitiche vennero conosciute e discusse⁸.

La cosa interessante non rilevata da Lepschy, in quanto emersa più di recente con la pubblicazione degli inediti di Claparède, è la sua attenzione per gli studi sulla memoria⁹.

Si tratta di inediti che testimoniano: 1) studi risalenti al marzo 1904; 2) una serie di conferenze sulla memoria tenute nell'università ginevrina nel gennaio

⁷ Flournoy seguì le lezioni di Wundt a Lipsia negli stessi anni in cui vi si trovava anche Saussure.

⁸ Freud ricorda come Claparède fosse uno dei pochi che venissero da fuori Zurigo, nel gruppo freudiano attivo in quella città intorno a Jung nel 1907, e come nel 1910, quando fu fondata la «American Psychopathological Association», Claparède fosse eletto membro ordinario insieme a Freud, Jung, Forel, Janet. Nel 1907, quindi, Flournoy e Claparède avevano già dato il loro appoggio all'idea di fondare un periodico internazionale di psicanalisi. Essi fondarono infatti una rivista («Archives») a cui collaborò anche J. Piaget.

⁹ Anche Piaget (in Claparède 1946-7:6) ricorda le esperienze di laboratorio che Claparède andava facendo per i suoi studi sulla memoria negli anni 1902-3.

1907 (inedito *La mémoire I*) e lavori risalenti al secondo semestre del 1909 (inedito *La mémoire II*)¹⁰.

Da questo materiale non pubblicato emerge una grande conoscenza di tutti gli orientamenti di ricerca sull'argomento (Broca, Ebbinghaus, Ribot, Galton¹¹) e una predilezione per gli studi di Binet e di Ribot. Fra i molti spunti che questi inediti offrono, particolare interesse suscitano per noi le pagine dedicate alla memoria verbale e ai rapporti associativi. A proposito dei *types associatifs* Claparède tiene a precisare l'importanza delle connessioni mnemoniche:

La mémoire ne consiste pas seulement dans l'empreinte que laissent les impressions dans la mémoire (ou dans les centres nerveux) mais aussi dans la connexion entre elles de ces traces. Si les souvenirs n'étaient pas associés entre eux ou à certains sentiments ils ne nous seraient d'aucune utilité, car nous ne saurions pas comment faire pour les tirer de la profondeur de l'inconscient (Claparède, 1982:320).

La parte degli appunti che verte più specificamente sulle associazioni mentali sembra presentare molte analogie con le considerazioni svolte da Saussure a proposito delle varie modalità di relazione tra le parole (di forma e/o di senso) che determinano tante serie associative quanti sono questi rapporti:

La façon dont sont associées entre elles les représentations varie suivant les individus. Chez les uns le groupement est commandé avant tout <par> les circonstances extérieures au sein desquelles s'est formée l'association. Chez d'autres, <c'>est plutôt le rapport de ressemblance, ou le rapport logique qui unit les objets représentés. Exemple vous prononcez le mot *chien* avec prière d'indiquer la première image que ce mot évoque par association. Eh bien, certaines personnes répondront Médor, ou cabane, ou collier, d'autres *chat*, d'autre *lévrier*, d'autres encore *mammifère*, quelqu'un dira peut-être *chiendent*. Toutes les associations sont

¹⁰ Claparède, 1982:143-144.

¹¹ Ad esempio, dagli studi di Galton si deduce come ciascuna parola produce nel soggetto una determinata sensazione visiva, uditiva, motoria; essa produce una serie di associazioni collegate alla pronuncia e alla scrittura della parola; infine offre una serie di associazioni collegate all'oggetto che la parola designa:

«Les recherches faites par Galton il y a un quart de siècle ont montré qu'il existe de grandes différences suivant les personnes quant à la facilité d'évoquer mentalement telle ou telle espèce de souvenirs. Les uns évoquent plus facilement des représentations visuelles, d'autres des représentations auditives, d'autres ne peuvent en aucune façon se représenter visuellement ou auditivement une scène ou un objet. Dans certains cas on observe la reviviscence de représentations motrices. A la même époque, Ribot, Charcot, faisaient des constatations analogues» (Claparède, 1982:312).

de nature de valeur bien diverses. *Chien-Médor*, *chien-collier* sont des associations purement contingentes qui expriment une simple relation de fait entre deux objets. *Chien-lévrier*, *chien-mammifère* sont au contraire des associations exprimant un rapport logique (de surordination dans le premier cas et de subordination dans le second). *Chien-chiendent* est une association sans aucune valeur intrinsèque, c'est une simple assonance, il n'y a aucun rapport quelconque, sauf de son, entre un chien et cette herbe qu'on appelle chiendent (Claparède, 1982:320-22)¹².

Fra le formulazioni utilizzate da Claparède è rintracciabile la metafora della memoria come *plaque photographique*, immagine utilizzata anche da Saussure (CLG/E 268-269.IIIC; v. § 3)¹³.

Quello che distingue però l'analisi psicologica della memoria da quella linguistica è, come lo stesso Claparède (1916:94) rileva in una sua bella recensione al CLG di Saussure, che «l'objet de la linguistique n'est pas le langage, mais la langue». Saussure, pur affermando come tutto sia psicologico nella lingua, distingue nettamente la linguistica dalla psicologia. Egli ebbe il merito «d'envisager les faits linguistiques dans leur totalité, dans leur action réciproque» (Claparède, 1916:94).

E' probabile dunque che Saussure abbia avuto modo di conoscere gli studi sulla memoria di Claparède e ne abbia tratto spunto. Saussure ebbe la possibilità di entrare in contatto con i primi sviluppi della psicoanalisi moderna anche attraverso la conoscenza di Flournoy (cfr. Fehr, 2000:171-179)¹⁴, il quale pubblicò un libro che ebbe molto successo (ve ne furono tre edizioni tra il 1894 e il 1900 e una quarta nel 1909) in cui descrisse le sue osservazioni su una medium il cui pseudonimo era Hélène Smith. Si tratta della prima descrizione sistematica di un caso di glossolalia in cui si spiegano i fenomeni di spiritismo attraverso le due nozioni fondamentali di subcosciente e subliminale¹⁵ senza ricorrere al soprannaturale.

¹² Una ricca panoramica de gli studi sulla memoria ottocentesca era stata fornita da un articolo, a cui lo stesso Claparède fa riferimento, che aveva avuto larga diffusione, pubblicato da V. Henri nel 1901 nell'«Année psychologique». Anche in questo scritto, largo spazio è dedicato alle associazioni verbali e a formulazioni analoghe a quelle di Claparède (Henri, 1901:8).

¹³ Claparède, 1982:322.

¹⁴ De Mauro, nella sua edizione del *Cours*, mette in luce come la teoria freudiana dei *lapsus linguae* possa considerarsi una conferma clinica dell'esistenza di rapporti associativi memoriali. Gli studi di Jung sulle associazioni verbali (*Studies in Word-Association*, 1918), considerate non più in una prospettiva patologica, ma come fatto fisiologico e normale, hanno aperto la via a una grande quantità di ricerche in questa direzione.

¹⁵ Lepschy (1974: 188-189) ricorda che: «Mentre il termine «subconscious» risale, in inglese, ai primi decenni dell'Ottocento, il termine «subliminal» pare sia stato introdotto più

Anche questo studio non mancò di suscitare l'interesse dei linguisti: Henry gli dedica un approfondimento in *Le langage martien* (1901) e Saussure partecipò direttamente a quattro sedute con Héléne, in una delle quali (20 giugno 1897) trascrisse un canto indiano.

2. I legami associativi in Darmesteter, Bréal e Henry

Anche nella *Vie des mots* di Darmesteter, opera nella quale si osserva la ripresa di temi e termini della tradizione retorica e sinonimica settecentesca accanto a formulazioni di stampo naturalistico, è rintracciabile il tema delle associazioni mentali. Per Darmesteter infatti le parole non vivono isolate¹⁶ e richiamano lo studio delle «actions diverses qu'ils peuvent subir de la part les uns des autres» (Darmesteter, 1887:123). Si tratta di analizzare le influenze e le azioni reciproche dei sensi considerando sia, sul piano sintagmatico, il valore frasale delle parole e quei fenomeni che Darmesteter come Bréal definisce di *contagion*, sia, sul piano associativo, le relazioni di polisemia¹⁷ e di sinonimia (Darmesteter, 1887:147). Le parole sono infatti sottomesse alle leggi dell'associazione delle idee (Darmesteter, 1887:39)¹⁸. E' per questo che esse non esprimono le stesse idee e non evocano le stesse immagini per tutti:

Ainsi, dans toute langue il y a des mots qui n'expriment pas exactement pour tous la même idée, n'éveillent pas en tous la même image, fait notable qui explique bien des mésintelligences et bien des erreurs. Nous touchons ici à un point capital de la vie du langage, les rapports des mots avec les images qu'ils évoquent. Le plus ordinairement, chez chacun de nous, les mots désignant des faits sensibles, rappellent à côté de l'image générale de l'objet un ensemble d'images secondaires plus où moins effacées, qui colorent l'image principale de couleurs propres, variables

tardi per rendere la nozione di Herbart di «unter der Schwelle des Bewusstseins», sotto la soglia della coscienza». Il termine «subliminal» fu poi reso popolare dall'opera di F.W.H. Myers, letterato che si dedicò allo studio dei fenomeni paranormali.

¹⁶ «Le mots ne vivent pas isolés, dans notre pensée et sur nos lèvres» (Darmesteter, 1887:123).

¹⁷ La nozione di polisemia è abordata sottolineandone l'aspetto funzionale rispetto ai limiti della memoria: «Mais les ressources dont il dispose sont souvent insuffisantes pour rendre ainsi les nouvelles idées et d'ailleurs la mémoire serait écrasée sous le poids des mots. L'esprit recourt à un procédé plus simple; il donne à un même mot plusieurs significations» (Darmesteter, 1887:37-8).

¹⁸ «La science encore embryonnaire de la transformation des significations des mots, peut seule et seule doit résoudre un problème capital de la psychologie, celui de l'association des idées» (Darmesteter, 1876:369).

suivant les individus. Le hasard des circonstances, de l'éducation, des lectures, des voyages, des mille impressions qui forment le tissu de notre existence morale, a fait associer tels mots, tels ensembles d'expressions à telles images, à tels ensembles de sensations. De là tout un monde d'impressions vagues, de sensations sourdes, qui vit dans les profondeurs inconscientes de notre pensée, sorte de rêve obscur que chacun porte en soi. Or, les mots, interprètes grossiers de ce monde intime, n'en laissent paraître au dehors qu'une partie infiniment petite, la plus apparente, la plus saisissable: et chacun de nous la reçoit à sa façon et lui donne à son tour les aspects variés, fugitifs, mobiles, que lui fournit le fonds même de son imagination (Darmesteter, 1887:69-70).

Così il tema delle associazioni mentali, seppure ancora collegato alla nozione di imperfezione del linguaggio e a echi della tradizione retorica che fa capo a Du Marsais (cfr. Capt Artaud, 1994 e Capt Artaud, 2000)¹⁹, lascia emergere l'interesse di Darmesteter per la memoria e la conoscenza degli esperimenti di Galton. Laddove la matrice diacronica dello studio di Darmesteter è strettamente dipendente dalla tradizione retorica e sinonimista, è proprio su questo nuovo interesse per il mondo della memoria che la semantica sincronica nascente sembra cominciare a costruirsi un nuovo ambito di indagine.

2.1 Il tema della memoria circola più distesamente nella trattazione di Bréal influenzando la sua riflessione sul significato.

Si tratta di un tema rintracciabile anche all'interno della presentazione delle leggi intellettuali del linguaggio. La *loi de répartition*, la legge intellettuale più incentrata sulla forma interna della lingua, ha infatti la funzione di individuare un ordine nella memoria (Bréal, 1897a:35). Questo ordine è dato infatti dai rapporti di significazione che le *parole* contraggono tra di loro:

En matière de langage, la signification est le grand régulateur de la mémoire; pour prendre place dans notre esprit les mots nouveaux ont besoin d'être associés à quelque mot de sens approchant. Le peuple a

¹⁹ «Cette imperfection du langage permet à l'écrivain de se faire jour. C'est parce que le langage n'exprime et ne fait paraître aux yeux qu'une faible partie de ce monde subjectif que l'art d'écrire est possible» (Darmesteter, 1887:73). La casualità delle circostanze, delle mille impressioni che formano il tessuto della nostra esistenza morale ha fatto associare tali parole a tali insiemi di immagini. Questa imperfezione del linguaggio, che serve agli uomini per scambiarsi i pensieri, è anche la sua grandezza. Più in generale, Darmesteter, fa riferimento a nozioni di matrice illuministica come quella più propriamente lessicologica di *valeur*, di *usage* e alla dicotomia *sens propre-sens figuré*.

donc ses synonymes, qu'il dispose et subordonne selon ses idées. A mesure qu'il apprend des mots nouveaux, il les insère parmi les mots qu'il connaît déjà (Bréal, 1897:28).

Bréal fa esplicitamente riferimento al tema della memoria in *Comment les mots sont classés dans notre esprit* (1884). L'*ordre intérieur* è infatti la disposizione memoriale e sincronica in cui i significati delle parole sono associati fra di loro nella coscienza del soggetto parlante:

Il est certain cependant que chacun de nous détient au fond de sa mémoire les mots de la langue maternelle. Nous sommes tous, plus ou moins, des *dictionnaires vivants* de la langue française. Mais l'habitude de feuilleter ce vocabulaire intérieur est si grande, l'opération est si rapide, que nous n'en avons pas le sentiment [...]. Il est vrai qu'à aucun moment nous ne sentons simultanément en nous la présence de tout le *vocabulaire*. Mais ce n'est point une raison pour nier *qu'il existe dans notre tête* (Bréal, 1884:552; corsivi miei).

Questi temi hanno uno sbocco nella trattazione di Saussure il quale a proposito dei rapporti associativi utilizza le stesse metafore della memoria utilizzate da Bréal (*casier*, *plaque photographique*²⁰, *dictionnaire*, *trésor*, *dépôt*²¹) cercando però di svilupparne le implicazioni su un piano strettamente linguistico:

J'ai dû employer, pour être compris, un langage quelque peu métaphorique et matériel. Que l'on compare *l'intelligence à un casier* où les idées sont rangées en ordre, à une *plaque photographique* où se déposent les images, ou à un instrument dont les diverses cordes vibrent tour à tour: il est clair que ce sont là de simples analogies (Bréal, 1884:555; corsivo mio).

La memoria infatti è interpretata come una specie di contenitore in cui le parole devono, per trovarvi posto, necessariamente essere associate. Sono i rapporti di significato a regolare la memoria in quanto «le mot est une sorte d'image vocale imprimée dans la mémoire» (Bréal, 1898:7). Si tratta dunque «de se demander comment ils sont disposés dans l'esprit» (Bréal, 1884:552). Bréal postula una relazione tra il modo in cui vengono memorizzate le parole e le relazioni semantiche che si stabiliscono tra di loro (cfr. la legge di regressione di Ribot). Nell'ordine interiore infatti: «pour reconnaître de quelle manière les significations sont disposées dans notre tête, le moyen le plus sûr est de voir

²⁰ Più precisamente Saussure usa la formulazione *image photographique* (§ 3).

²¹ Bréal, 1891:12.

comment elles y sont entrées» (Bréal, 1884:554). Così il soggetto parlante sviluppa rapporti d'associazione mnemonica diversi a seconda delle singole esperienze personali. Lo stesso Bréal riconosce infatti come

la *disposition* du vocabulaire intérieur diffère chez les hommes, selon leur expérience personnelle, selon leur éducation, leurs habitudes, leur manière de raisonner et de sentir (Bréal, 1884:554; corsivo mio).

Il punto problematico sembra essere quello di creare un ponte tra il carattere intrinsecamente individuale della memoria e quello intersoggettivo e sociale della lingua. Si tratta di un punto tematizzato da Saussure che lo riconduce alla dicotomia *langue-parole*.

2.2 A differenza di Bréal che postula l'intervento della coscienza nei fenomeni linguistici, Henry considera il linguaggio l'opera spontanea di un soggetto completamente incosciente. Il linguaggio è la coscienza messa in opera da un sistema complesso di forze incoscienti: «Si le langage est un fait conscient, les procédés du langage sont incoscient» (Henry, 1896:78). Il linguaggio è il prodotto di un'attività incosciente di un soggetto cosciente. Non c'è infatti nessun grado di attività cosciente nel soggetto parlante.

Memoria e linguaggio non sono concepibili l'una senza l'altro e si intrecciano nel processo di apprendimento per cui «le mot devient l'idole qui représente à la fois et déguise notre pensée» (Henry, 1896:58). Così l'esplorazione dell'inconscio permette di indagare «le jeu des organes secrets qui concourent dans le moi subconscient à l'élaboration du langage humain» (Henry, 1901:7;27). Questo interesse per l'inconscio e più specificatamente per la glossolalia offre a Henry la possibilità di verificare sperimentalmente l'ipotesi del carattere inconscio dei fatti linguistici:

si les procédés d'un sujet plongé à l'état de subconscience et créant un langage reproduisent exactement les phénomènes de sémantique relevés par notre maître à tous dans sa vaste et ingénieuse enquête à travers tous les langages civilisés, il demeurera établi par voie expérimentale ce que je m'étais efforcé de démontrer à grand renfort d'arguments et d'analyses logiques: que le langage est l'œuvre spontanée d'un sujet absolument incoscient des procédés qu'il emploie (Henry, 1901:5).

Henry (cfr. Meillet, 1905:459) approfondisce le osservazioni esposte da Flournoy (*Des Indes à la planète Mars*, 1899) in uno studio intitolato *Le langage martien, étude analytique de la genèse d'une langue dans un cas de glossolalie somnambulique* (1901). Egli analizza una sorta di lingua denominata *langage martien*, creata in stato di sonnambulismo da un soggetto che, pur

essendo in grado di parlare solo francese, ha utilizzato incoscientemente le diverse lingue vicine o lontane delle quali ha avuto qualche conoscenza (ungherese, tedesco, sanscrito). L'importanza della creazione del *langage martien* presuppone l'ipotesi, fatta da Henry, che esso debba «reproduire et nous permettre de saisir avec la netteté qui résulte de l'observation directe les procédés inconscients et subconscients du langage normal» (Henry, 1901:V). Quello che è chiaro in questo studio è il legame indissolubile fra memoria e linguaggio²²:

le fait capital qui se dégage, pour le linguiste, des observations de M. Flournoy, c'est que tout fait linguistique, en tant qu'il a été une fois perçu, DEMEURE dans la mémoire au moins *subconsciente* du sujet (Henry, 1901:143)²³.

Così, è l'esplorazione della memoria e del subconsciente che conduce a esperire la sua stratificazione e complessità. Lo stesso Henry, osservando «des récentes recherches qui ont si fortement modifié et ébranlé l'antique notion de l'unité du moi», non può non pervenire alla convinzione ineluttabile dell'inesistenza di un io-unitario:

Qui sait si le sens élémentaire du langage ne se dégagera pas brusquement ou pièce à pièce de quelque moi sous-jacent, mis à découvert dans un de «ces états seconds» que provoquent les expériences d'hypnotisme? (Henry, 1896:41)²⁴.

E' questo punto di vista che ci sembra prospettare un punto di svolta per la semantica coeva. Infatti, l'ipotesi di una compresenza di diverse «memorie», e dunque di diversi rapporti memoriali che dimorano nell'inconscio del soggetto parlante, rimodella la riflessione sulla la natura del senso allontanandola dalla tradizionale dicotomia *sens propre-sens figuré*.

²² «Il faut bien, pour cela que chaque mot se trouve, si je puis dire, épinglé dans une case de sa mémoire: ce que nous cherchons à démêler, c'est la nature et la forme de l'épingle» (Henry, 1901:13).

²³ Anche i fatti semantici vengono classificati nell'ambito dei processi che presiedono, nel *moi subconscient du sujet*, all'elaborazione della *langue martienne*. Fra di essi sono menzionati i lapsus, la produzione di controsensi, ecc.

²⁴ Osservando il caso di glossolalia di Mlle Smith, Henry scrive: «Son subconscient est encombré de souvenirs conscients, littéraires, scolaires, pour laisser transparaître encore sous ce voile factice le confus et lointain souvenir des concordances mystérieuses du son et du sens qui créèrent la langue de nos premiers ancêtres. Il y faudrait, sinon un sujet qui eût jamais appris à parler, du moins une nature plus fruste, un cerveau beaucoup moins affiné» (Henry, 1901:139).

3. *Saussure*

L'influenza della letteratura psicologica, delle cosiddette scienze della memoria (Broca, Ribot, Claparède), già documentabile nell'opera di Bréal, Henry e Darmesteter è rintracciabile anche nelle lezioni saussuriane. Il tema dei rapporti associativi rappresenta un argomento centrale della semantica di Saussure. Lo studio del significato, la parte più sfuggibile e più misteriosa della lingua, richiede infatti la messa in gioco di rapporti che non abbiano per supporto l'estensione e non risiedano dunque nella dimensione spaziale e lineare del significante. Si tratta di considerare i «casiers existant à l'intérieur de notre cerveau» e di postulare l'esistenza di rapporti associativi che hanno sede nella memoria del soggetto parlante.

Le parole che hanno qualcosa in comune si associano nella memoria, formando dei gruppi in seno ai quali regnano rapporti molto diversi:

Par exemple *enseignement* se trouvera compris dans une série associative où on verra:

enseignement

enseigner

enseignons

enseigne etc.

Ici, il y a quelque chose de commun dans idée représentée et quelque chose de commun dans image acoustique. Le signifiant et le signifié forment à la fois cette série associative. De même

enseignement

armement

rendement,

une autre série associative reposant également sur rapport entre signifiant et signifié, mais dans une autre partie du mot. Série associative reposant sur le signifié:

enseignement

instruction

apprentissage

éducation

<et d'autres séries encore:> on peut avoir: simple communication des images auditives: *blau durchbleuen* [...] Aussi séries d'association inévitables tantôt au nom de la communauté double du sens et de la forme, tantôt uniquement à cause de la forme <ou sens>. (CLG/E 1994.IIIC, 2028.IIIC).

La parola è «comme partie d'une constellation» (*CLG/E* 2035.IIC) in cui convergono altre parole ad essa coordinate. I gruppi formati per associazione mentale non si limitano ad accostare termini che presentano qualcosa di comune. Lo spirito percepisce anche la natura dei rapporti che li collegano in ciascun caso e crea con ciò tante serie associative quanti sono i diversi rapporti.

I rapporti associativi presentano caratteri di forte indeterminatezza rispetto a quelli sintagmatici (Koerner, 1972:298). Mentre un sintagma richiama immediatamente l'idea di un ordine determinato di elementi, «le nombre des groupes d'association est infini» (*CLG/E* 2033.IIG), i termini di una famiglia associativa non si presentano infatti né in numero definito, né in un ordine determinato e sono potenzialmente illimitati:

Placé dans le syntagme, le mot agit en vertu de ce qu'il a un commencement et une fin, et de ce que les autres mots doivent être avant ou après. Placé dans la série associative, le commencement et la fin n'interviennent pas (*CLG/E* 1991.IIC).

I rapporti associativi sono un insieme aperto e solo parzialmente ordinato (come nel caso dei paradigmi flessionali), un insieme non determinato in modo eguale per tutti in quanto obbligato dalle strutture del lessico e dalla grammatica della lingua (cfr. Normand, 2000:155-56). Essi costituiscono dunque un fattore di forte dinamicità e mobilità all'interno dei fenomeni semantici e dunque un'efficace chiave di spiegazione di molti fenomeni di estensibilità dei sensi. Le parole non si associano dunque nella nostra memoria né in modo casuale né secondo un ordine alfabetico come accade in un dizionario. Esse si collegano tra di loro per categoria e paradigma grammaticale, per base e radice, per relazioni di senso (sinonimi, antonimi, unità polirematiche), ma anche per semplice assonanza o per occasionali associazioni con nuclei emotivi personali. Essi sono un insieme indeterminato e variabile in ragione delle diverse possibili conoscenze della lingua, delle diverse esperienze personali di ogni singolo, della sua disponibilità a conoscere o no certe associazioni di senso e di forma (De Mauro, 1994:14). Anche nella prospettiva saussuriana rientra dunque in gioco un aspetto psicologico e individuale. Le relazioni tra i termini della lingua non sono definite solo in termini interni alla lingua, ma si rivelano associazioni ineluttabilmente mentali (Violi, 1997a:37). Saussure si riferisce non solo a associazioni linguistiche ma ad associazioni mentali. I «groupes d'association sont purement mentaux» e «[ils] peuvent être considérés comme existant dans le cerveau aussi bien que les mots eux-mêmes [...] qui se déroulent dans notre esprit, sans qu'intervienne l'espace» (*CLG/E* 2039.IIC; *CLG/E* 1995-1997.IIIJ). Pur respingendo tutte le spiegazioni che sembrerebbero «réduire les entités

linguistiques à des idées pures» (Godel, 1957a:140), Saussure sembra dover ammettere l'ineliminabilità di una dimensione concettuale e psicologica del significato. L'autonomia del significato dalla sostanza concettuale sembra dunque più affermata che veramente realizzata all'interno della teorizzazione saussuriana. Lungi dal prospettare una semantica incentrata su una struttura astratta e autonoma del sistema linguistico, Saussure accompagna la nozione di sistema a quella di soggetto. Affermando la natura psicologica dei rapporti associativi, non solo egli lega intimamente il sistema della lingua al singolo soggetto parlante, ma riconduce il significato alla sua matrice psicologica e soggettiva.

L'idea di prospettare uno stretto legame tra significato e memoria costituisce un'intuizione teorica in forte continuità con il clima culturale dell'epoca in cui la grande vivacità della letteratura psicologica influenza anche le discipline linguistiche e in particolar modo la riflessione sul significato. Saussure, che conosce molto bene il dibattito psicologico dell'epoca (cfr. Koerner, 1972:296), reinterpreta il tema della memoria cercando di darle un orientamento specificamente linguistico, più collegato al carattere sistemico della *langue* in modo da contenere il valore soggettivo e individuale di questa tematica. In realtà si tratta di un compito arduo e anche in Saussure troviamo formulazioni e concordanze con la letteratura psicologica dell'epoca documentabili sin dal primo corso²⁵. Nel secondo corso Saussure si riferisce alle unità associative usando formulazioni tipiche anche della trattazione di Bréal (1884:555):

il existe le *trésor* intérieur qui équivaut au *casier* de la *mémoire*; c'est là ce qu'on peut appeler le magasin; c'est un des deux lieux, une des deux sphères. C'est dans ce trésor qu'est rangé tout ce qui peut entrer en activité dans le second lieu [i primi due corsivi sono miei] (CLG/E 1998.IIR)²⁶.

Lo stretto legame tra memoria e unità significazionali della *langue* è evocato dunque con le stesse metafore che troviamo nella letteratura psicologica coeva:

²⁵ La traccia di queste influenze è evidente nei primi due corsi di linguistica generale. Nel primo corso *le classement intérieur* definisce l'ambito dei rapporti associativi memoriali rispetto all'*usage* della catena sintagmatica (CLG/E 2104.ICa). Nel secondo corso, le associazioni linguistiche sembrano essere di natura «intuitiva», rispetto alla «discorsività» della *parole*, in quanto «on les aligne pas, on les embrasse d'un coup d'œil de la pensée» (CLG/E 2061.IIR95).

²⁶ I rapporti associativi, non avendo «pour support l'étendue», raggruppano le unità nella simultaneità della *conscience*, in quel serbatoio della memoria (*casier, magasin*) da cui deriva l'effettiva attività di *parole* dei soggetti parlanti (CLG/E 1995.IIIC e D; CLG/E 2000.IIIC e D).

Nous avons dans la langue une somme de signes évocables, mais le mouvement n'interviendra que par la parole et ces signes dans leur état latent sont parfaitement réels (déposés comme des images photographiques dans le cerveau). Donc cet objet est non seulement de nature concrète, mais d'une espèce qui permet l'étude directe, à peu près comme de papillons classés dans une boîte de collectionneurs. Nous pouvons fixer ce qui est relatif à la langue. Grâce à ce caractère, on peut dire en somme qu'un dictionnaire et une grammaire sont une image admissible, convenable de ce qui est contenu dans la langue (CLG/E 268-269.IIIC).

E' interessante notare come in questi passi sembrerebbe emergere un modello statico della memoria, in quanto vengono individuate esclusivamente delle immagini che richiamano l'idea di una certa «fissità» («images photographiques», «papillons classés dans une boîte», «dictionnaire», «dépôt des images verbales», «casier», «sécrétion»). Secondo Amacker (1994:8-9), al di là della caducità delle metafore che ogni epoca finisce fatalmente per utilizzare, esse avrebbero l'unico scopo didascalico di mostrare come la lingua abbia la sua sede nel cervello. La memoria non è solo un oggetto psicologico, ma contiene aspetti fisiologici in quanto ha una base anatomica nel cervello, senza la quale essa non potrebbe darsi (v. § 1). La *langue* dovrebbe essere costituita infatti solo da quelle associazioni stabili consacrate dall'uso collettivo:

l'ensemble des associations ratifiées socialement a son siège dans le cerveau; c'est un ensemble de réalités semblables aux autres réalités psychiques. Il faut ajouter que la langue est tangible, c'est-à-dire traductible en images fixes comme des images visuelles, ce qui ne serait possible pour les actes de parole (CLG/E 263-265.IIIC).

Il modello della memoria individuale è però un modello della lingua in cui si fa riferimento a un'attività di classificazione (*classement*) dell'individuo: «le dépôt des images verbales dans un individu conservées, placées dans un certain ordre et classement» (CLG/E 232.IIID). L'obiettivo di Saussure è quello di mostrare come la lingua non sia solo il luogo delle memorie personali associate al senso delle parole, ma come essa agisca anche e soprattutto sul piano collettivo della *langue*. Forse è proprio all'interno di questo doppio binario che si può inquadrare il riferimento a un substrato inconscio individuale in cui sarebbero presenti le varie serie associative²⁷. L'uso tecnico del termine *subscient* nella

²⁷ Nel primo corso Saussure si riferisce a una sorta di *analyse involontaire* che si realizza attraverso «une opération subconsciente» (CLG/E 2081.IR); si veda anche CLG/E 2526.IR e CLG/E 2064; cfr. Amacker, 1975:179. D'altronde, l'idea che si possa postulare

descrizione della analisi interiore operata continuamente dal parlante sui segni complessi rimanda all'ipotesi sviluppata da Janet, per cui al di sotto della coscienza si trova un'altra coscienza in cui si dispiegano i fenomeni subcoscienti²⁸. Si tratta infatti di un'idea che ha aperto la via a una concezione della personalità umana quale coacervo di personalità plurime, in cui è possibile immaginare compresenti associazioni mentali personali e associazioni ratificate dal consenso collettivo (cfr. De Mauro, 1998:136 e 140).

Più in particolare, la critica avviata in Francia da Taine, Ribot, Bergson alla psicologia metafisica tradizionale (ancorata all'idea che esista un io perfettamente uno, semplice, identico) approda, nella semantica di Saussure, alla possibilità di concepire la persona umana come aggregato di memorie compresenti. L'esistenza nel subcosciente di serie associative diverse da quelle ratificate dal consenso collettivo, come risulta anche dal caso di glossolalia studiato da Henry, costituisce un esempio della «*persistance des impressions linguistiques et du fait qu'elles peuvent être reproduites*» (Meillet, 1905:459). L'ipotesi che l'inconscio possa contenere diverse serie associative, collettive e soggettive, rende la dinamica tra *langue* e *parole* molto più complessa e stratificata.

In effetti, il circuito della *parole* mette in luce la difficoltà di conciliare la postulazione di categorie sovraindividuali (cfr. Graffi, 1995), che diano conto del linguaggio in quanto fenomeno sociale, con la natura intrinsecamente individuale dei fatti psicologici (cfr. Joseph, 2000)²⁹. Si tratta di un passaggio particolarmente infido, soprattutto se lo si analizza sul piano semantico. Nella presentazione del circuito della *parole* Saussure si preoccupa infatti di ipotiz-

l'esistenza di una vita psichica inconscia, sostenuta in quegli anni da più parti (con presupposti diversi sia in Francia, sia in Germania) fascinò anche i linguisti e costituì un argomento polemico fra Henry e Bréal (v. § 2). Ciò che è utile qui ricordare è che dall'affermazione del carattere totalmente inconscio dell'atto linguistico deriva l'idea che le associazioni linguistiche presenti nella memoria del parlante (a livello di *langue*) siano di natura del tutto inconsciente e inintenzionale e dunque non regolate dalla volontà individuale che agisce invece solo nella *parole*.

²⁸ Janet (1889) classifica le manifestazioni dell'automatismo psicologico in due gruppi: automatismo totale, processo che si estende al soggetto nel suo complesso, e automatismo parziale, per cui una parte della personalità è staccata dalla coscienza e segue uno sviluppo autonomo, «subcosciente». Lo stesso Janet sostenne di aver coniato questo termine soprattutto con l'intenzione di mostrare che egli usava un'impostazione psicologica completamente diversa dalla concezione metafisica dell'inconscio di Von Hartmann, a quell'epoca tanto in voga (Ellenberger, 1976:418; 478); cfr. Amacker (1975:179) e Lepschy (1974).

²⁹ Il punto di vista per cui la dinamica linguistica (fonologica, morfo-sintattica, lessicale e semantica) sarebbe di natura puramente e integralmente sociale e l'individuo sarebbe una stretta funzione della socialità, rischia di portare a una visione neo-marrista per quale sussisterebbe una specularità tra strutture sociali e variazione linguistica.

zare, accanto alla facoltà del linguaggio, una «*faculté de coordination*» che ha la funzione di coordinare le immagini verbali ricevute man mano che arrivano alla coscienza. Al centro associativo puramente psichico (in cui il concetto e l'immagine sono messi in contatto) si affianca un'attività di coordinazione che permetterà di passare dai segni in generale ai termini del sistema linguistico in particolare³⁰: «il faudra ajouter une case, une opération de coordination régulière (dès qu'il y aura pluralité d'images verbales reçues) pour cet ensemble qui arrive peu à peu à la conscience» (*CLG/E* 212-214.IIIC). Si tratta di un'operazione delicata in quanto in questa attività ricettiva si debbono costituire dei rapporti, delle associazioni uguali per tutti:

la partie réceptive et coordinative, voilà ce qui forme un dépôt chez les différents individus, qui arrive à être appréciablement conforme chez tous les individus (*CLG/E* 229.IIIC).

Saussure avverte la problematicità teorica di questo passaggio e fa riferimento a una sorta di *media* che si stabilisce tra i parlanti: «Le fait social, ce sera une certaine moyenne qui s'établira, qui ne sera sans doute complète chez aucun individu» (*CLG/E* 220.IIIC). Questa *media* non potrà mai realizzarsi completamente nell'individuo e dunque è realizzabile solo all'esterno di esso, nella somma degli individui appartenenti a una comunità linguistica. La *langue* non è un ponte tra individualità inatingibili, ma uno schema sociale esterno all'individuo il quale lo registra passivamente.

Il punto su cui si è insistito molto presto è il fatto che il *signifié* costituirebbe un modello collettivo, un fatto sociale incapace di rappresentare la soggettività umana. Si è rimproverato alla semantica saussuriana di mancare di una mediazione tra socialità e individualità e di approdare quindi a una vera e propria ipostatizzazione del fatto sociale, il quale sarebbe pertanto *sovra*individuale e non *inter*individuale (Di Cesare, 1998:187).

In particolare, Bally (1952:158) sostiene che nella linguistica di Saussure la «*langue organisée, normale, intellectuelle répond aux besoins de la communication et la compréhension des idées*» senza che vi trovino posto l'affettività e la soggettività che sono relegate alla *parole*. Nel suo *Traité de stylistique française* (1909) Bally propone invece che la *langue* debba consistere di due reti intrecciate di relazioni tra segni, in corrispondenza delle due componenti che caratterizzano il linguaggio, ovvero quella intellettuale e quella soggettiva:

³⁰ Gambarara (1974) ha giustamente posto in evidenza come il fatto che le lingue storico-naturali siano generalmente apprese non attraverso un metacodice, ma attraverso gli atti di *parole* di altri utenti del codice, comporta che insieme all'utilizzazione del codice si verifica anche la sua riproduzione.

Le langage réel présente donc, dans toutes ses manifestations, un côté intellectuel et un côté affectif, ces faces de l'expression surgissant avec une intensité très variable selon la disposition du sujet parlant, la situation et le milieu (Bally, 1951[1909], t. I:12).

La *langue* ipotizzata da Bally conterrebbe così un *système intellectuel* (in riferimento al sistema «intellettuale» saussuriano) e un *système expressif*, complementare al primo, oggetto della stilistica (cfr. Amacker, 2000:214-222)³¹. Si configurerebbe così la possibilità che in ciascun soggetto parlante siano presenti sia associazioni determinate da giudizi di valore soggettivi formati nell'interpretare l'esperienza, sia associazioni concettuali, arbitrarie, acquisite apprendendo il linguaggio della comunità (Taylor, 1992:100)³².

Lasciando da parte le difficoltà teoriche poste da un modello in cui la funzione intellettuale e la funzione affettiva sembrano nettamente differenziabili, la prospettiva di Bally è apparsa recentemente (Taylor, 1992:101) quale un modello alternativo a quella di Saussure per la sua capacità di contenere istanze arbitrariste e naturaliste.

Il punto di vista che si vuole qui sostenere è invece che proprio la semantica di Saussure sembrerebbe contenere entrambe le istanze. La mediazione fra fatto sociale e individuale si configurerebbe nella possibilità di contemplare associazioni mentali soggettive accanto a associazioni mentali ratificate dal consenso sociale. La nozione di *langue* agisce infatti non solo sul piano collettivo, ma si rivela inestricabilmente connessa all'attività individuale di classificazione del soggetto parlante. Si tratta di un'attività difficilmente immaginabile come uguale per tutti e da cui deriva non solo la stretta interdipendenza della *langue* e della *parole* sul piano del significato, ma che, soprattutto, introduce all'interno del sistema della *langue* un principio di motivazione e di naturalità.

D'altra parte i rapporti associativi rispondono a una sorta di esigenza di economia della lingua, di naturalità in quanto senza il meccanismo associativo, senza questa capacità della mente umana di associare il simile, l'acquisizione e il funzionamento della lingua sarebbero caotici:

³¹ Infatti, «le sujet parlant donne aux mouvements de l'esprit tantôt une forme objective, *intellectuelle*, aussi conforme que possible à la réalité; tantôt, et le plus souvent, il y joint, à doses très variables, des éléments *affectifs*; [...] tantôt ils sont modifiés *socialement* par des conditions tenant à la présence réelle ou à la représentation d'un ou de plusieurs autres sujets» (Bally, 1951 [1909]:12).

³² In *Le langage et la vie* (1926) Bally reimposta però la prospettiva del *Traité de stylistique*, rifacendosi soprattutto all'opera di Bergson (*Evolution créatrice*, 1907).

Dans cette masse d'éléments dont nous disposons virtuellement mais effectivement, dans ce trésor, nous faisons des associations: chaque élément nous fait penser à l'autre: tout ce qui est semblable et dissemblable en quelque sorte se présente autour de chaque mot, *autrement le mécanisme de la langue serait impossible* (CLG/E 2038.IIR 90; corsivo mio).

Anche nel primo corso essi costituiscono una sorta di necessità a priori della mente umana:

Il nous faut donc étudier le classement intérieur, car si ce trésor interne ne représentait, <restait> qu'un chaos, la parole et le langage seraient impossibles <inconcevables>. La classification est donc une nécessité a priori. La masse des formes constituant la langue n'est pas un désordre dans chaque tête. C'est même une nécessité a priori. <Premier élément:> Comme élément de cet ordre nous devons d'abord poser une association primordiale, c'est celle de l'association d'une certaine forme avec une certaine idée (CLG/E 2024.ICa).

I rapporti associativi sembrerebbero dunque costituire dei processi cognitivi inenerenti alla *faculté du langage* e fare riferimento a leggi strutturali universali innate nella mente umana. Saussure ipotizza infatti una facoltà innata di costituire sistemi di significanti e sistemi di significati associati in segni (cfr. De Mauro, CLG/D:384).

D'altra parte non sorprende l'emergere di questa dimensione inestricabilmente psicologica nell'analisi linguistica, quando si consideri come l'oggetto di questa disciplina è di natura omogeneamente psichica e che tale oggetto ha come fondamento il soggetto parlante:

La méthode est simplement d'observer, de considérer comme réel ce que la conscience de la langue reconnaît, ratifie, et comme irréel ce qu'elle ne reconnaît pas (CLG/E 2163.IIR).

Da questo punto di vista, si può essere d'accordo con Simone (1995:238), allorché afferma che in Saussure sono intrecciati e compresenti due paradigmi teorici: l'uno incentrato sulla struttura astratta del sistema linguistico e indipendente dall'utente, l'altro che prende in considerazione le interazioni tra struttura e soggetto parlante e che trova un luogo privilegiato d'analisi nel tema dei rapporti associativi e nelle lezioni del terzo corso di linguistica generale. La vera natura dei fenomeni linguistici non è nella materialità dei fatti linguistici, non è nei «suoni bruti» ma nel valore psichico che essi hanno nella coscienza del parlante, coscienza la cui essenza è fundamentalmente mnemonica.

In effetti, l'importanza della psicologia nei fenomeni linguistici non viene affatto sottovaluta da Saussure per il quale «in fondo, tutto è psicologico nella lingua, comprese le sue manifestazioni materiali e meccaniche, come i mutamenti di suono» (CLG/D:16), e la semiologia «potrebbe formare una parte della psicologia sociale e di conseguenza della psicologia generale» (CLG/D:26). Lo studio della soggettività, delle operazioni mentali che conducono alla significazione non concerne però la comprensione del segno nella sua socialità, ma l'esecuzione del segno e quindi quella disciplina psico-fisica che si chiama linguistica della *parole*. La *parole* permette non solo di accedere al sistema grammaticale che essa realizza, ma consente al linguista e allo psicologo di accedere alle facoltà che la rendono possibile, per cui essa è non solo «document de langue» ma anche «document de langage» (Amacker, 1994:12).

Adresse de l'auteur:
Marina De Palo
Vico Conte di Mola, 15
I-80132 Napoli
madepalo@libero.it

RIFERIMENTI BIBLIOGRAFICI

- AMACKER 1975: R. Amacker, *Linguistique saussurienne*, Genève, Droz.
- AMACKER 1994: R. Amacker, *La théorie linguistique de Saussure et la psychologie*, «CFS», 48, pp. 3-13.
- AMACKER 2000: R. Amacker, *Le développement des idées saussuriennes chez Charles Bally et Albert Sechehaye*, «Historiographia Linguistica», XXVII:2/3, pp. 205-264.
- AMACKER ET ALII 1974: R. Amacker et alii (a c. di), *Studi saussuriani per Robert Godel*, Bologna, Il Mulino.
- ARRIVÉ 1990: M. Arrivé, *Signifiant saussurien et signifiant lacanien: continuité ou détournement?*, in R. Amacker, R. Engler (a c. di), *Présence de Saussure*, Genève, Droz 1990, pp. 247-262.
- BALLY C., (1951³), *Traité de stylistique française*, 2 voll., George-Klincksieck, Genève-Paris (1^a ed. Heidelberg-Paris, 1909).
- ID. (1952³), *Le langage et la vie*, Droz-Giard, Genève-Lille (1^a ed., Genève, 1926).

- BERGOUNIOUX 1998: G. Bergounioux, *La langue et le cerveau. Esquisse d'une histoire de l'aphasiologie d'un point de vue linguistique (XIX^e-XX^e siècles)*, «CFS», 51, pp. 165-184.
- BOUQUET 1997: S. Bouquet, *Introduction à la lecture de Saussure*, Paris, Payot.
- BOUQUET 1998: S. Bouquet, *Les deux paradigmes éditoriaux de la linguistique générale de Ferdinand de Saussure*, «CFS», 51, pp. 187-202.
- BOUQUET 2000: S. Bouquet, *La linguistique générale de Ferdinand de Saussure: textes et retour aux textes*, «Historiographia Linguistica», XXVII:2/3, pp. 265-278.
- BRÉAL 1884: M. Bréal, *Comment les mots sont classés dans notre esprit*, «Revue politique et littéraire. Revue des cours littéraires», 3a s., 8, pp. 552-555.
- BRÉAL 1897: M. Bréal, *Essai de sémantique. Science des significations*, Paris, Hachette (7a ed. 1924 di cui nel 1976 rist. anastatica, Genève, Slatkine da cui si cita).
- BRÉAL 1898: M. Bréal, *Des lois phoniques*, «MSLP», 10, pp. 1-11.
- CAPT-ARTAUD 1994: M.-C. Capt-Artaud, *Petit traité de rhétorique saussurienne*, Genève, Droz.
- CAPT-ARTAUD 2000: M.-C. Capt-Artaud, *Des mots pour penser*, «CFS», 53, pp. 141-157.
- CLAPARÈDE 1916: Ed. Claparède, recensione a Saussure (CLG), «Archives de Psychologie», 61, pp. 93-95.
- CLAPARÈDE 1982: Ed. Claparède, *Inediti Psicologici*, a cura di C. Trombetta, Roma Bulzoni.
- DARMESTER 1887: Ar. Darmesteter, *La vie des mots étudiés dans leur significations*, Paris, Didot.
- DE MAURO 1994: T. De Mauro, *Capire le parole*, Roma/Bari, Laterza.
- DE MAURO 1998: T. De Mauro, *La lingua come luogo delle memorie*, in L. Bolzoni e altri (a c. di), *Memoria e Memorie*, Firenze, Olschki, pp. 133-141.
- DE PALO 2001: M. De Palo, *La conquista del senso. La semantica tra Bréal e Saussure*, Roma, Carocci.
- DI CESARE 1998: D. Di Cesare, *Humboldt, Saussure e l'«arbitraire du signe»*, in F. Albano Leoni et alii (a c. di), *Ai limiti del linguaggio. Vaghezza, significato e storia*, Roma/Bari, Laterza 1998, pp. 179-210.
- ELLENBERGER 1970: H.F. Ellenberger, *The Discovery of the Unconscious; the History and Evolution of Dynamic Psychiatry* (trad. ital. *La scoperta dell'inconscio*, Torino, Boringhieri 1976).

- FEHR 2000: J. Fehr, *Saussure entre linguistique et sémiologie*, Paris, PUF.
- FLOURNOY 1983 [1899], Th. Flournoy, *Des Indes à la planète Mars. Etude d'un cas de somnambulisme avec glossolalie*, Paris, Seuil (trad. ital. in versione ridotta, *Dalle Indie al pianeta Marte. Il caso di Hélène Smith: dallo spiritismo alla nascita della psicoanalisi*, Milano, Feltrinelli, 1985).
- GAMBARARA 1974: D. Gambarara, *Il circuito della parole e il modo di riproduzione delle lingue*, in R. Amacker et al., *Studi saussuriani per Robert Godel*, il Mulino, Bologna, pp. 133-164.
- GRAFFI 1995: G. Graffi, *Old Debates and Current Problems*, in L. Formigari, D. Gambarara (a cura di), *Historical Roots of Linguistic Theories*, Benjamins, Amsterdam-Philadelphia, pp. 171-85.
- HACKING 1995: I. Hacking, *Rewriting the Soul: Multiple Personality and the Science of Memory*, Princeton, Princeton University Press (trad. ital. *La riscoperta dell'anima*, Milano, Feltrinelli, 1996, da cui si cita).
- GALTON 1883: F. Galton *Antechamber of Consciousness*, rist. in F. GALTON *Inquiries into Human Faculty and its Development*, New York, Everymann's Library 1907, pp. 146-149 (rist. New York, AMS Press, 1973).
- GAMBARARA 1974: D. Gambarara, *Il circuito della parole e il modo di riproduzione delle lingue*, in AMACKER ET ALII (1974), pp. 133-164.
- HENRI 1901: V. Henri, *Education de la mémoire*, «L'année psychologique» 8, pp. 1-48.
- HENRY 1896: V. Henry, *Antinomies linguistiques*, Paris, Alcan.
- HENRY 1901: V. Henry, *Le langage martien. Etude analytique de la genèse d'une langue dans un cas de glossolalie somnambulique*, Paris, Maisonneuve (rist. Paris, Didier, 1989).
- KOERNER 1972: E.F. Konrad Koerner, *H. Paul and Synchronic Linguistics*, «Lingua» 29, pp. 274-307.
- JANET 1889: P. Janet, *L'automatisme psychologique*, Paris, Alcan.
- JOSEPH 2000: J.E. Joseph, *The Unconscious and Social in Saussure*, «Historiographia Linguistica», XXVII:2/3, pp. 307-334.
- LEPSCHY 1974: G.C. Lepschy, *Saussure e gli spiriti*, in AMACKER ET ALII (1974), pp. 181-200.
- LICHTHEIM 1885: L. Lichtheim, *On Aphasia*, «Brain», 7, pp. 433-484.
- MEILLET 1905: A. Meillet, *Notes sur quelques recherches de linguistique*, «Année psychologique», 11, pp. 457-467.
- NORMAND 2000: C. Normand, *Saussure*, Paris, Les Belles Lettres.

- OLIVERIO 1995: A. Oliverio, *Biologia e Filosofia della mente*, Roma-Bari, Laterza.
- RIBOT 1881 [1914²³]: Th. Ribot, *Les maladies de la mémoire*, Paris, Alcan.
- SAUSSURE 1967-74: F. de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Edition critique établie par R. Engler, 4 voll., Wiesbaden, Harrassowitz. [= CLG/E].
- SAUSSURE 1967 [1997¹⁶]: F. de Saussure, *Corso di linguistica generale*, introduzione, traduzione [dell'ed. del 1922] e commento di Tullio De Mauro, Bari, Laterza (=CLG/D).
- SIMONE 1990: R. Simone, *Fondamenti di linguistica*, Bari, Laterza.
- SIMONE 1992: R. Simone, *Il sogno di Saussure*, Bari, Laterza.
- SIMONE 1995: R. Simone, *The Language User in Saussure (and After)*, in L. Formigari, Daniele Gambarara (a c. di), *Historical Roots of Linguistic Theories*, Amsterdam/Philadelphia, Benjamins 1995, pp. 233-49.
- TAINÉ 1870: H. Taine, *De l'intelligence*, 2 voll., Paris, Hachette.
- TAYLOR 1992: T.J. Taylor, *Mutual Misunderstanding. Scepticism and the Theorizing of Language and Interpretation*, Duke University Press (trad ital., *L'incomprensione linguistica. Lo scetticismo e la teorizzazione del linguaggio e dell'interpretazione*, Roma/Bari, Laterza, 1996, da cui si cita).
- VIOLI 1997: P. Violi, *Significato ed esperienza*, Milano, Bompiani.

Emanuele Fadda

LE LIEU THÉORIQUE DE LA SÉMIOLOGIE DE L. J. PRIETO

Note sur la présence de Saussure dans la sémiologie actuelle*

Ce travail vise à reconsidérer la théorie sémiologique de L. Prieto dans le cadre de la sémiologie contemporaine, pour mettre au jour les caractères qui permettent de la placer dans la tradition saussurienne, tout en reconnaissant son originalité et les suggestions qui peuvent être utiles aussi aux sémiologues non saussuriens.

Après avoir esquissé un panorama de l'évolution de la sémiologie saussurienne (§ 1), je vais donc rappeler quelques-uns des thèmes non saussuriens qui sont partagés par la plupart des sémioticiens contemporains, et notamment par Prieto lui-même (§ 2); ensuite, j'ébaucherai un schéma des convergences possibles, en particulier entre Prieto et Peirce (§ 3). Enfin, je conclurai en essayant de montrer en quoi consiste le saussurisme de Prieto (§§ 4-5).

* Je remercie F. Cimatti, Cl. Mejía, M. Prampolini et, en particulier, D. Gambarara pour ses observations sur les versions précédentes de cet écrit, et M.-Cl. Capt-Artaud de ses efforts pour en améliorer le français.

1. *Esquisse d'une histoire de la sémiologie saussurienne*

Nous pouvons retracer l'évolution de la sémiologie saussurienne en la répartissant en quatre moments¹.

(i) Le premier, on peut le définir comme la *préconisation* d'une sémiologie par Saussure (CLG: 33-35):

On peut donc concevoir *une science qui étudie la vie des signes au sein de la vie sociale*; elle formerait une partie de la psychologie sociale, et par conséquent de la psychologie générale; nous la nommerons *sémiologie* (du grec *semēion*, 'signe'). Elle nous apprendrait en quoi consistent les signes, quelles lois les régissent. Puisqu'elle n'existe pas encore, on ne peut dire ce qu'elle sera; mais elle a droit à l'existence, sa place est déterminée d'avance. La linguistique n'est qu'une partie de cette science générale, les lois que découvrira la sémiologie seront applicables à la linguistique, et celle-ci se trouvera ainsi rattachée à un domaine bien défini dans l'ensemble des faits humains. (CLG: 33)

Ce domaine est défini par la notion de *signe*: «Nous pensons qu'en considérant les rites, les coutumes etc.², comme des *signes*, ces faits apparaîtront sous un autre jour, et on sentira le besoin de les grouper dans la sémiologie et les expliquer par les lois de cette science.» (p. 35; c'est moi qui souligne). Tout signe est une entité *bifaciale*, constituée par le lien arbitraire entre un signifiant et un signifié (pp. 97 et suiv.). Le signe a une nature *sociale* très particulière, arbitraire et conventionnelle, mais ni volontaire ni réfléchi («le signe échappe toujours en une certaine mesure à la volonté individuelle ou sociale, c'est là son caractère essentiel»: p. 34)³.

La nouvelle science ainsi définie a, pour Saussure, une place «déterminée d'avance»: elle est une partie de la *psychologie sociale* (et donc de la psychologie générale). La détermination de la place de la sémiologie permet à son tour une détermination précise de la place de la linguistique, c'est-à-dire de l'étude de la langue *en soi*, selon la perspective qui lui est propre.

¹ On peut trouver une petite caractérisation de la sémiologie saussurienne dans Prieto (1997 (=1989b)).

² Cette allusion aux rites et aux coutumes remonte au deuxième cours, tandis que dans le troisième le domaine de la sémiologie semble plus restreint. Cf. à ce propos Mejía (1998 : 75 n.66), et en général Godel (1975).

³ Pour l'origine et le caractère du concept saussurien de signe, voir dernièrement Bouquet (1997).

(ii) Le deuxième moment est représenté par deux œuvres qui, dans la même année (1943), essaient de répondre à l'appel saussurien: il s'agit des *Prolégomènes à une théorie du langage* de L. Hjelmslev (mais l'édition originale était en langue danoise, et il fallut attendre la traduction anglaise de 1951 pour que l'ouvrage puisse être vraiment connu⁴) et de *Les langages et le discours* d'Eric Buysens.

La *glossématique* de Hjelmslev, «algèbre immanente de la langue», constitue une radicalisation de la perspective de Saussure⁵. Hjelmslev crée une terminologie très abstraite, qui lui permet de parler seulement de la *forme* – conçue en tant que réseau de relations – de tout code possible. Le signe lui-même y est défini comme *fonction* qui relie le plan de l'expression (=signifiant) à celui du contenu (=signifié). Une *sémiotique* est définie comme toute forme de ce type pouvant s'appliquer à une matière quelconque. La sémiologie constitue le sommet et le fondement de la construction des *Prolégomènes*. Elle est définissable comme une sémiotique scientifique ayant pour objet une sémiotique non scientifique⁶, c'est-à-dire un métalangage qui parle de celle-ci. Hjelmslev conçoit l'existence d'une échelle de telles métasémiologies, qui amène au niveau de l'analyse de la substance.

Buysens définit la sémiologie comme l'étude de la *communication*, qui est l'emploi des *signes*. Un signe est un indice⁷ volontaire dans deux sens: 1) l'émetteur doit l'émettre volontairement, et 2) le récepteur doit reconnaître que le signal a été produit volontairement pour l'influencer⁸. Un système de signes (ce

⁴ A. Martinet, en en donnant déjà en 1946 un long compte rendu, a diffusé ainsi le premier la connaissance des *Prolégomènes* (cf. Prieto 1997 (1989b): 20 et Zinna 1997, *passim*).

⁵ Les études récentes, pourtant, visent à mettre en évidence plutôt la dimension anthropologique et philosophique de la pensée de Hjelmslev. On remarque souvent, à ce propos, que la lecture «traditionnelle» de Hjelmslev se borne aux *Prolégomènes*, en négligeant les autres ouvrages. Cf. Parret (1987, 1997) et Rasmussen (1997), et aussi l'introduction et les notes à l'édition italienne (partielle) des *Essais linguistiques* (Prampolini 1981).

⁶ Une sémiotique non scientifique ayant pour objet une autre sémiotique est dite *connotative*. La notion de *connotation*, conçue pourtant dans un sens différent par rapport à celui de Hjelmslev (et de Barthes), jouera un rôle très important dans l'évolution de la pensée de Prieto depuis 1967.

⁷ Buysens, cependant, parle d'abord, à ce propos, d'un *langage des faits* («Il y a une caractéristique commune à [la communication] et au langage des faits: dans les deux cas, le témoin d'un fait interprète celui-ci comme révélateur d'un autre fait»: 1943: 12), mais il adopte le terme d'indice dans l'édition de 1967. Cf. aussi *infra* n. 30.

⁸ On peut remarquer comme cette conception, reprise par Prieto (déjà en 1964, et notamment dans *Pertinence et pratique*), présente beaucoup d'analogies avec celle de Paul Grice, ce qui semble n'avoir été remarqué par personne – si l'on exclut une allusion dans

que Hjelmslev appelait *sémiotique*) est appelé par BuysSENS *sémie*: telles sont les langues verbales, mais aussi la signalétique routière et le code gestuel des moines trappistes. Quand une sémie signifie tout simplement *une autre* sémie (comme il affirme que c'est le cas pour l'écriture ou le code Morse), on la considère comme une *sémie substitutive*, tandis que, quand l'objet est constitué par quelque chose qui n'est pas une sémie, on parle de *sémie directe*. C'est justement cette attention aux *choses concrètes* dont les langages parlent qui est remarquable chez le savant belge et constitue une différence par rapport à Hjelmslev (qui se préoccupait seulement des rapports internes et externes des sémiotiques, en renvoyant pour le reste aux applications de la théorie). BuysSENS souligne que l'abstraction et la classification sont les seuls moyens qui nous permettent de parler des choses concrètes, individuelles: «Notre esprit va (...) constamment du concret à l'abstrait et de l'abstrait au concret» (1967: 35). Ce caractère *fonctionnel* des moyens linguistiques est remarqué par BuysSENS du début à la fin de son ouvrage: «Tout n'est pas structural dans les faits linguistiques» mais tout y est fonctionnel (1943: 6)⁹.

(iii) Le troisième moment, que l'on peut situer dans les années soixante, est celui qu'on appelle parfois le structuralisme «classique», connu (en dehors du milieu des linguistes et des sémiologues) surtout à travers les travaux de Roland Barthes et de Roman Jakobson. C'est l'époque où l'on essaie d'appliquer les catégories linguistiques (par exemple *articulation, code, signe, signal, signifié*, etc.) à des objets très différents qu'on considère comme des objets sémiotiques (les images, la musique, le cinéma, la mode...). On a parfois parlé d'«illusion» structuraliste pour critiquer l'idée – qui était à ce moment-là très répandue – que tout phénomène humain est analysable grâce aux instruments fournis par la sémiologie fondée sur la linguistique structurale.

Le premier «manuel» de la sémiologie saussurienne-structuraliste (les *Éléments de sémiologie* de Barthes, publiés en 1964), pourtant, renverse la hiérarchie de Saussure, en faisant de la sémiologie une partie de la linguistique (chap. 1); d'un autre côté, il radicalise (et d'une certaine façon simplifie) la perspective sémiotique de Hjelmslev, en réinterprétant les notions de *connotation* et de *métalangage*: les plans de l'expression – ou du contenu – y seraient constitués par des signes-objet (chap. 4). Barthes essaiera ensuite, dans son *Sys-*

une note à l'édition italienne (p. 15), rédigée par Gambarara – jusqu'à un article très récent (Blanke/Posner 1998).

⁹ J. Martinet (1990 et 1992) soutient son appartenance, avec Prieto et Mounin, à un courant de *sémiologie fonctionnelle* se rapportant à BuysSENS (voir aussi Mounin 1970 et J. Martinet 1973). La pensée de Prieto, pourtant, ne se laisse pas facilement enfermer dans ce cadre.

tème de la mode (1967), d'appliquer ses principes à un code particulier, la mode, ou plutôt au *langage* qui parle de la mode.

Prieto, dans *Messages et signaux* (1966) et dans *La sémiologie* (1968, mais écrite bien avant) s'efforce de tracer les lignes d'une sémiologie fonctionnelle en se rapportant à Saussure, Buysens et Hjelmslev, et parfois en polémiquant avec Barthes. Pour caractériser cette période il suffit de rappeler la *Sémantique structurale* de Greimas (1966) et *La struttura assente* d'Eco (1968), dans laquelle, cependant, on trouve déjà une certaine inquiétude et une critique des prétentions du structuralisme, destinées à croître et à se répandre dans les années suivantes.

(iv) Dès 1967-1968, mais surtout entre les Congrès Internationaux de Sémiotique de Milan (1974) et de Vienne (1979), commence l'époque des «post-structuralismes» et de la sémiologie «académique». A y bien regarder, en effet, l'«institutionnalisation» de la discipline conduit à ce que les faiblesses de la nouvelle science deviennent manifestes, et les doutes se substituent à l'enthousiasme initial. L'explosion des études sémiologiques et l'exploration systématique de domaines très différents coïncident alors avec l'atténuation de bien des thèses et une redéfinition des tâches précédentes – celles qui avaient été définies par Saussure et par ses successeurs immédiats. D'une façon peut-être paradoxale, la force de la sémiologie résidait en effet surtout dans son caractère de projet et dans les perspectives qu'elle ouvrait (pas seulement chez Saussure), renvoyant la solution de quelques problèmes et la description détaillée de maintes questions à un autre moment.

A ceci s'ajoute l'arrivée en Europe de la pensée de Peirce (grâce surtout à Jakobson) et en général de la tradition anglo-américaine, qui a acquis dès lors une importance toujours croissante. La tradition saussurienne, dans cette période, perd son rôle de référent principal et presque unique (au moins en Europe continentale) pour la sémiotique, et désormais il faudra distinguer ce qui est saussurien de ce qui ne l'est pas. Le texte qu'on reconnaît généralement, aujourd'hui encore, comme le manuel de sémiotique de cette phase, le *Trattato di semiotica generale* d'Eco (1975), est à sa façon un compromis entre le vieux et le neuf, un effort pour la conciliation de la tradition saussurienne-structuraliste avec la pensée de Peirce, accompli juste avant l'explosion qui a transformé la sémiologie en sémiotiques (au pluriel)¹⁰.

¹⁰ Prieto, tout en restant fidèle à l'inspiration saussurienne, s'insère tout à fait, avec les recherches qui culminent dans *Pertinence et pratique* (sorti la même année que le *Trattato* d'Eco), dans le contexte de cette phase de changement. Le dernier ouvrage sémiologique (si l'on exclut Prieto) qui représente un développement cohérent du point de vue saussurien est peut-être celui de De Mauro (1982).

2. *La sémiotique contemporaine: l'acuménisme, la perte du paradigme, les nouveaux problèmes*

Bien que la présence des thèmes sémiologiques dans les études saussuriennes soit constante, la présence de Saussure dans le débat sémiologique s'affaiblit considérablement, se concentrant souvent sur la seule opposition «arbitraire / iconisme»¹¹. Cette question a été ressentie, pourtant, comme une opposition superficielle et même trompeuse, vu que les deux notions (pas les deux termes) se retrouvent aussi bien chez Peirce que chez Saussure et Prieto, et récemment on tend à les considérer comme deux polarités qui ne s'excluent pas mutuellement¹². Evidemment les facteurs «externes» au structuralisme ont leur importance dans ce procès. Non seulement Peirce, mais aussi Morris et la philosophie analytique anglo-saxonne deviennent les véritables interlocuteurs pour de très nombreux chercheurs. Parmi les sémiologues européens, Umberto Eco en particulier s'éloigne de l'horizon délimité par Barthes et le Greimas des années 60-70 pour adopter une perspective de plus en plus proche de celle de Peirce¹³.

L'avancée des nouvelles sciences cognitives, s'ajoutant à la crise du structuralisme classique, change nettement la nature des recherches, en replaçant au premier plan les considérations d'ordre épistémologique. De plus, à l'intérieur de la linguistique, de nouvelles disciplines, comme la pragmatique, la sociolinguistique, la psycholinguistique, l'étude de l'intelligence artificielle et de la communication animale élargissent considérablement la base linguistique de la sémiologie. Les études de zoosémiotique, en particulier, mettent au jour les capacités sémiotiques propres aux animaux, en soulignant à l'attention générale le problème de l'origine du langage, au niveau phylogénétique¹⁴. Enfin, beau-

¹¹ Voir p. ex. Amacker/Engler (1990), Arrivé/Normand (1995), De Mauro/Sugeta (1995), où la présence des thématiques sémiologiques (et parmi elles l'opposition *arbitraire* vs. *iconisme*) est considérable. Parmi les (rares) traités sémiologiques qui se réclament de Saussure, voir dernièrement Gambarara 1999 (en particulier les contributions de Gambarara et Petrilli) et Gensini 1999 (et notamment les contributions de Gambarara et Prampolini).

¹² Sur les développements récents du débat *arbitraire et iconicité* cf. Simone (1995), où l'opposition est souvent mal posée, et Eco (1997: chap. 6), où l'on trouve aussi une présentation critique du débat des années soixante. Cf. aussi, contre l'opposition facile entre les deux notions, Gambarara (1999b) et (1999c) et, pour une interprétation encore différente, Cimatti (1998).

¹³ Ce qui est très évident dans Eco (1997), où la perception et même l'ontologie sont introduites dans le champ sémiotique.

¹⁴ Le terme a été forgé par Sebeok, qui est aussi celui qui a reculé le plus les limites de la zoosémiotique. Sur cet argument, et en général sur les fondements cognitifs de la communication qui sont communs aux hommes et aux animaux (et ceux qui ne le sont pas), voir p. ex., dernièrement, Cimatti (1999). Cf. aussi n.33.

coup de chercheurs travaillent de plus en plus sur l'histoire des idées sémiotiques en Europe comme en Amérique¹⁵. Partout on commence à reconsidérer la sémiotique générale en tant que *philosophie* (et vice versa)¹⁶.

Prieto n'est pas étranger à ce renouveau qui se détache de la tradition saussurienne. Voici quelques-unes de ses réponses aux problèmes que se pose la sémiologie contemporaine, données souvent en avance sur bien d'autres. La réponse au problème posé par Eco (1975: 29-45) des *limites* de la sémiotique (qui ne peuvent plus être celles que Saussure lui assignait), consiste pour Prieto à identifier ces limites en référence aux deux dialectiques qui constituent le sujet: celle de l'espace et celle du temps (Prieto 1995: 7). La question épistémologique¹⁷ est abordée dès 1969, à travers la «dérivation» d'une épistémologie (ce dont on parlera ici au §4) à partir de l'enseignement de Saussure et de l'École de Prague – tout comme Saussure l'a fait à partir de la grammaire comparée (cf. Bouquet 1997). La réflexion sur les thèmes gnoséologiques et cognitifs aboutit à une théorie qui oppose objets matériels et objets de pensée (ces derniers conçus explicitement en tant que *représentations mentales*); le thème de la connaissance est présent dans presque toutes les pages des derniers ouvrages de Prieto qui constituent le fondement d'une sémiologie de la connaissance¹⁸. L'histoire non plus n'est pas absente des intérêts de Prieto: il reconsidère l'histoire du structuralisme au-delà de la mode structuraliste, et cette histoire devient aussi *son* histoire, comme on le verra dans les derniers paragraphes. Enfin, la mise au jour, par Eco (1984), mais aussi Auroux (1996) et De Mauro (1996), du thème de la philosophie du langage et de son rapport avec la sémiologie, a son correspondant dans l'affirmation explicite du sémiologue argentin que la sémiologie générale n'est autre qu'une théorie de la raison d'être de toute connaissance («la semiotica alla quale mi riferisco prende sempre di più (...) l'aspetto di una *filosofia*»: 1995: 8; les italiques sont de l'auteur).

¹⁵ Il suffira de rappeler, pour ce qui concerne la France, les travaux de Cl. Normand, J. Cl. Chevalier et S. Auroux (1996) et la revue *Histoire Epistémologie Langage*; quant à l'Italie, outre Lepschy (1990-94), il faut remarquer que les trois volumes d'hommage Magli/Manetti/Violi 1992, dédié à Eco, Gambarara/Gensini/Pennisi (1996), dédié à Lia Formigari et Albano Leoni *et alii* (1998), dédié à De Mauro ont de larges sections historiques.

¹⁶ En Italie, p. ex., voir Eco (1984, 1997), Sini (1978) et en général tous les chercheurs qui se rapportent, au moins en partie, à Peirce.

¹⁷ L'épistémologie des sciences du langage (ce que Saussure exprimait par la formule «montrer au linguiste ce qu'il fait») est mise par Auroux (1996) au compte des tâches de la philosophie du langage.

¹⁸ Cf. J. Martinet (1990, p. 100): «The cognitive act – instrumental, semiotic, or linguistic – is always at the back of Prieto's mind, whatever he's dealing with». Pour une confrontation entre la théorie des concepts de Prieto et celle de Cassirer, voir Derossi (1992).

3. Prieto et la tradition sémiologique peircéenne

C'est un avis répandu¹⁹ que la conception du signe due à Saussure serait incompatible avec la conception propre à la tradition qui remonte à Peirce, et qu'elles forment deux paradigmes inconciliables. Cependant, dans le paradigme peircéen il y a beaucoup d'idées qui peuvent être mises en rapport avec certains développements possibles des indications saussuriennes, et en particulier avec celui que propose Prieto. Une confrontation rapide, articulée en cinq points, peut suffire à en donner une idée.

i) Tout d'abord, on retrouve chez Prieto et Peirce la même exigence de dégager une forme générale *du sémiotique*. Chez Peirce la *tiércité* (i.e. la condition de tout ce qu'on ne peut pas réduire à une combinaison de relations binaires; cf. p. ex. CP: 1.556, 8.328; Peirce 1978: 133 suiv.) a la fonction de marque du sémiotique en général (CP 5.484); c'est la même fonction qui est prise en compte chez Prieto par la notion de *structure sémiotique*: il s'agit de «*due struttura opposizionali (...) che si forniscono reciprocamente la pertinenza*» (1989: 36) et Prieto s'exprime très clairement à cet égard en disant que «si l'on peut attribuer à l'adjectif «sémiotique» un sens précis, il ne peut pas être différent du sens suivant: «concernant la relation entre deux univers de discours distincts» (1989: 83 = 1990a: 71)²⁰.

ii) D'autre part, tous les deux sont convaincus qu'il y a une forme générale de l'*inférence* sémiotique (en tant qu'opération mentale), et que l'on peut réduire tout processus sémiotique à cette forme-là. Chez Peirce, comme on le sait, il s'agit de l'*abduction*, tandis que, chez Prieto, c'est l'*interprétation d'indices* qui constitue la base de toutes les *pratiques symboliques*, c'est-à-dire de toutes les pratiques qui produisent des objets mentaux. En effet, la communication est définissable en tant qu'interprétation d'indices, dont les indiqués sont des signifiés (Prieto 1991: 108 suiv. = 1997: 58 suiv.; 1995: 178 suiv.)²¹.

iii) On sait quelle importance Peirce a donné au thème du développement de la sémiose, la *chaîne des interprétants*, au point qu'on parle de *sémiose illimitée*²² pour indiquer que tout interprétant peut devenir signe à son tour, et que

¹⁹ Voir par exemple Eco (1984: 32 suiv. = 1988: 33-46).

²⁰ Lorsque j'ai trouvé une version française des textes parus d'abord dans une autre langue, je la cite en indiquant la correspondance au texte original avec un «=».

²¹ Il ne faut pas confondre ces deux notions, qui sont complémentaires mais différentes: il s'agit respectivement de la forme générale de l'*interprétable*, et de la forme générale de l'*interprétation*

²² Cf. p. ex. Eco (1984: 107 = 1988: 108).

toute sémiotisation nouvelle produit une augmentation de connaissance (CP 1.339). Est-ce qu'il y a quelque chose de semblable chez Prieto? Je considère que l'interprétation de la connotation reprise de Hjelmslev et Barthes que nous offre le sémiologue argentin (Prieto 1991 : 55-67) aboutit justement à ce point. Prieto y soutient que toute pratique est presque infiniment signifiante pour un spectateur qui serait en mesure d'associer les caractéristiques intervenant dans cette pratique à d'autres pratiques, tributaires des mêmes caractéristiques, et que cette association reste indépendante tant des buts de l'exécutant de la pratique initiale que des connaissances de ce dernier. Toute pratique (donc à plus forte raison tout signe) est toujours interprétable selon une pertinence différente de celle qui lui a donné son origine, de sorte que de nouvelles connaissances sont toujours susceptibles d'être produites²³.

iv) De plus, autant Peirce que Prieto sont convaincus que la sémiologie aboutit toujours à un mode d'action, à une façon de se conduire. C'est justement ce que Prieto appelle la norme: «un *insieme di comportamenti* che due o più soggetti distinguono, senza nessun rapporto con l'istinto, da altri comportamenti ugualmente efficaci per raggiungere gli stessi scopi e che i soggetti in questione scelgono piuttosto che questi altri comportamenti per raggiungere tali scopi» (1991 : 191). Il nous dit que l'enfant à accès au statut d'être sémiotisant lorsqu'il adopte, dans la pratique de la nutrition, sa première norme (1991 : 189 suiv.) et, depuis lors, il adoptera une norme pour chaque pratique. Toute pratique accomplie par un sujet est donc *normalisée* (*ibid.* : 193). Par conséquent, vu qu'une pratique est justement ce qui détermine le but de toute connaissance, l'adoption d'une norme est définissable comme le résultat final du procès sémiotique. Peirce, pour sa part, définit l'*habit* comme tendance d'une personne à l'action, et affirme que l'*on peut prouver* que le seul effet mental qui puisse être produit comme «interprétant logique final» est le *changement d'un «habit»* (CP : 5.476 = 1978 : 130²⁴). Il y a là pourtant une différence importante: la norme est par définition *sociale*²⁵, tandis que l'«habit» ne l'est pas forcément.

v) Enfin, ces deux auteurs attachent beaucoup d'importance au thème du *sujet* de la sémiologie, et l'on peut trouver chez tous deux également une distinction entre le sujet comme *opérateur inférentiel* de la sémiologie et le sujet comme

²³ D. Gambarara me signale que la dérivation des structures sémiotiques – dont chaque plan connoté peut s'enchaîner sur le plan dénoté par une autre – pourrait également, à partir de la constitution du sujet, être mise en rapport avec l'idée de sémiologie illimitée chez Peirce.

²⁴ La traduction française courante du mot serait «habitude». Je préfère pourtant maintenir le mot anglais de «habit», pour garder la spécificité du terme employé par Peirce.

²⁵ Ce caractère social est un héritage saussurien, comme nous le verrons au paragraphe 5.

signe. Le problème du sujet-opérateur, c'est-à-dire des caractères d'un organisme (ou d'une machine²⁶) qui le rendent un être sémiotisant, reçoit cependant des solutions bien différentes: Peirce affirme en effet, comme nous venons de le voir, que sémiotiser serait prendre des *habits*, et pour lui les êtres unicellulaires peuvent aussi en prendre (cf. p. ex. CP: 6.238-71); Prieto, lui, retient que seulement un *sujet* (c'est-à-dire un être qui a conscience de sa propre individualité) peut accomplir des pratiques. Ce qui revient à dire que seul un être humain peut être un opérateur sémiotique²⁷.

On connaît bien le passage de Peirce où il affirme que *l'homme est un signe*, en identifiant l'homme avec la dimension *publique* de sa pensée, qui est un signe («the identity of a man consists in the *consistency* of what he does and think»: cf. CP: 5.313-7). Prieto lui aussi a abordé le sujet, dans l'essai *Decisione e soggetto*, où il pose le principe de la normalisation de toute pratique; il parle à ce propos de la nécessité d'une survivance *symbolique* (1991: 184-188). Puisque la survivance *biologique*, dont il parle dans cet article, est la préservation de l'identité *biologique* (c'est-à-dire de l'objet matériel qui constitue le corps du sujet), la survivance symbolique sera, elle aussi, la préservation d'une identité, identité que je propose d'appeler *symbolique*, constituée par l'ensemble des *normes* adoptées par un sujet²⁸. Il s'agit exactement, me semble-t-il, de la *consistency* de la pensée-signe chez Peirce, qui partage avec l'identité symbolique une propriété essentielle: «its expressing something» (CP: 5.315). C'est donc le fait d'être, de façon essentielle, un signe qui permet au sujet de la sémiose d'inter-agir dans la communauté.

Pour résumer, voici les résultats de la comparaison: nous avons chez les deux auteurs un sujet-opérateur inférentiel, un esprit («mind»), qui, à travers un mécanisme particulier (abduction ou interprétation d'indices), produit des objets mentaux, identifiables par leur structure particulière (tiercéité ou structure sémiotique); ces objets passent à travers une série non fermée d'interprétations qui les re-déterminent pour aboutir à une forme autre, c'est-à-dire qu'ils deviennent un mode d'agir. Tout sujet peut être défini par un ensemble (parfois) cohé-

²⁶ Il s'agit en effet du problème le plus spécifique aux sciences cognitives; c'est pourquoi j'ai parlé aussi de machines, même s'il est vrai que Prieto, et fort probablement Peirce, n'auraient pas voulu accorder à une machine le statut d'être sémiotisant. Pour un débat sur ce sujet entre Prieto et De Mauro cf. De Mauro (1982) et Prieto (1982) et (1991: 9-21).

²⁷ A vrai dire, cependant, Prieto n'est pas si tranchant, et il ne nie pas *a priori* l'existence d'une conscience quasi-subjective chez les animaux supérieurs. Cf. Prieto (1991: 172 n.10 et 178 n.13). Cf. aussi n. 33.

²⁸ Le terme *identité symbolique* est absent des travaux de Prieto, qui parle cependant d'une *vie symbolique* à côté de la vie biologique.

rent de façons de se conduire, et pourtant tout sujet se pose comme interprétable ou signifiant *in toto* pour un autre sujet.

Il y aurait d'autres confrontations possibles – p. ex. avec la philosophie analytique²⁹ – mais la comparaison entre Peirce et Prieto reste à notre avis la plus intéressante, parce que, justement, elle met au jour une concordance quelque peu étonnante entre deux auteurs des plus différents et permet d'esquisser un cadre général des problèmes dont aucune sémiotique générale ne peut, à notre avis, se passer à l'heure actuelle.

4. *Le saussurisme de Prieto*

D'après ce que l'on vient de voir, on pourrait penser que Prieto, comme la plupart des sémioticiens contemporains, s'est éloigné de Saussure à un point tel qu'on ne peut plus le ranger à l'intérieur de cette tradition; mais on verra au contraire que c'est en reprenant l'héritage saussurien qu'il a développé la pensée de Saussure et la sienne d'une façon conséquente. Prieto aimait montrer les liens entre les deux pensées, et il a essayé plusieurs fois d'expliquer en quoi ils consistaient. Nous allons d'abord donner ses arguments, puis y ajouter d'autres considérations.

Prieto est très soucieux de se différencier de la mode structuraliste: lorsqu'elle était en vigueur, il ne lui a pas épargné ses critiques, même s'il n'a jamais cessé de se déclarer structuraliste, en se référant aux *racines* du structuralisme. C'est justement ce type de rapport *direct*, sans préjugés, qui constitue le caractère du structuralisme – et du saussurisme – de Prieto (cf. Prieto 1989: 6).

Saussure a dit que dans la langue il y a des rapports d'opposition et des rapports d'échange (CLG: 159-160). Prieto est convaincu que, si la linguistique pré-saussurienne a oublié les rapports d'opposition, le structuralisme en vogue a oublié les rapports d'échange. Ce sont justement les rapports d'échange qui permettent d'assigner une valeur à chaque unité, en établissant une *pertinence* par rapport à une autre unité posée sur un autre plan. Les structures oppositionnelles, établies par des rapports d'opposition, n'ont rien de sémiotique *en soi*. Mais toute structure oppositionnelle a sa raison d'être dans une autre structure,

²⁹ L'attention à la logique et l'effort pour définir les notions de vérité et de référence en sont le point de départ. En effet, la terminologie logique constitue un moyen d'expression habituel chez Prieto (et l'une des raisons de la difficulté de ses textes). D'autre part, la notion de pertinence donne lieu à une approche originale du problème de la vérité. Quant à la notion de référence, elle devient fondamentale notamment dans le contexte de l'interprétation d'indices, mais aussi dans la discussion du triangle d'Ogden et Richards (1989: 159).

laquelle, à son tour, a sa raison d'être dans la première. Hors cette relation de *pertinence*, les structures oppositionnelles (et la *structure sémiotique* constituée par leur union) n'existent pas; il n'y aurait pas de sens à en faire l'objet d'une science (Prieto 1989: 33-36). Cette perspective représente une généralisation de l'affirmation saussurienne selon laquelle le signe n'existe que par l'association du signifiant et du signifié (CLG: 99-101, 166).

Sur cette base, Prieto (1997 (1989b): 19) affirme que son utilisation de l'adjectif «sémiotique» est semblable à celle qu'en fait Hjelmslev, qui désignait par ce nom tout ce qui concerne la relation entre deux univers de discours (Hjelmslev 1954: 55 suiv.). Tout *concept*, selon Prieto, est partie prenante dans cette définition (cf. Prieto 1985: 84 = 1989: 47), et voilà la raison pour laquelle la sémiologie peut être regardée comme science de la raison d'être de tout concept, de toute connaissance. La pertinence est justement ce que Saussure appelait *point de vue*: le point de vue qui *crée* l'objet; elle est antérieure à toute considération sur la vérité d'une connaissance, parce que sans pertinence, on ne peut pas même poser le problème de l'identité des objets. Le principe posé par Saussure pour des sciences telles que l'économie et la linguistique est élargi à toute science et à toute connaissance, et, partant, à tout objet matériel ou mental. La pertinence est constituée par la mise en rapport de deux univers différents en vue d'accomplir un but: c'est pourquoi toute pratique est sémiotique dans le sens de Hjelmslev.

Saussure disait que seule la sémiologie permettrait d'assigner à la linguistique sa place parmi les sciences (CLG: 33 suiv.; cf. §1): Prieto élargit encore cette perspective en faisant de la sémiologie la science épistémologique par excellence, la science qui se charge de la définition du statut des sciences humaines. Puisque la sémiologie est la science de la raison d'être des connaissances, sa première tâche est d'explicitier en quoi les sciences humaines diffèrent des autres sciences, étant donné que leur objet n'est pas la réalité matérielle, mais les connaissances de cette réalité³⁰. Les phonologues de l'Ecole de Prague, qui

³⁰ Cl. Mejía (1997) a mis en rapport les préoccupations épistémologiques de Prieto avec les réflexions de Saussure sur le problème de l'identité et du point de vue que l'on trouve en particulier dans la note *alka*. Saussure y explique que «le lien qu'on établit entre les choses préexiste, dans ce domaine, *aux choses elles-mêmes*, et sert à les déterminer. *Ailleurs* il y a des *choses*, des objets donnés, que l'on est libre de considérer ensuite à différents points de vue. *Ici* il y a l'abord des points de vue, justes ou faux, mais *uniquement* des points de vue à l'aide desquels on CRÉE secondairement les choses». On a ici une première formulation du principe de pertinence, donnée par Saussure lui-même. Mejía souligne aussi, avec raison, l'influence qu'a eue sur Prieto l'*Introduction* au deuxième cours de linguistique générale (Godel 1957b).

considèrent implicitement la linguistique comme une connaissance de connaissances, ont ouvert la voie à une définition générale des sciences humaines. L'attention portée à l'épistémologie des sciences du langage (qui caractérise la sémiologie contemporaine, mais qui est déjà très manifeste chez Saussure) est appliquée chez Prieto à toutes les sciences humaines (1985: 87 = 1989: 51 suiv.). Il y a là peut-être une divergence entre Prieto et Saussure, qui parle d'«un *domaine bien défini* dans l'ensemble des faits humains» (c'est moi qui souligne) – la définition de ce domaine étant constituée par la notion primitive de *signe*. Chez Prieto, en revanche, la notion même de signe est définie par autre chose: le signe est une sorte d'indice (un indice *volontaire*³¹), dont l'interprétation est déjà une forme de pratique symbolique. A partir de la notion de pratique on aboutira à la notion de *sujet* (1987: 18 = 1989: 18).

Le sujet, face à l'accomplissement de *pratiques*, devient ainsi le véritable fondement de la sémiologie de Prieto, qui s'est plu à dire de l'homme qu'il était «le seul être biologiquement programmé pour échapper à la nécessité biologique» (p. ex. 1991: 12). Enfin, la capacité de diriger volontairement l'attention sur un objet et d'opérer sur celui-ci, la capacité et la nécessité de transformer la réalité, de prendre en considération un objet seulement en le mettant en relation avec d'autres objets, le besoin continu d'opérer des choix, d'adopter un point de vue, source de pertinence, sont autant de moyens qui permettent à l'homme de parler et d'agir. La «faculté de langage» dont parlait Saussure se trouve ainsi conçue de manière plus générale comme *faculté sémiotique*.

5. Conclusions

Nous avons vu les aspects saussuriens que Prieto lui-même a voulu souligner. A mon avis, cependant, il faut encore remarquer au moins deux caractères de la pensée de Prieto qui la rapprochent de celle de Saussure: l'attention à la *langue* parmi les objets de la sémiologie et l'insistance sur le caractère *social* de tous les objets de la sémiologie.

³¹ Buysens, de son côté (cf. §1) avait lié la notion de signe à celle de communication et *vice versa*, et pour lui la sémiologie de la communication était la sémiologie tout court, restant très proche de Saussure à cet égard. Eco (1975) note cette position de Buysens, en proposant Peirce (ainsi que Morris) comme le champion de ceux qui veulent comprendre les indices parmi les objets de la sémiotique. La position de Prieto est donc doublement originale: après 1967, il décida lui aussi de considérer les indices aussi comme objets de la sémiologie, mais il avait emprunté l'idée d'indice, et des rapports entre indice et signe, justement à Buysens (et non pas à Peirce). Cf. cependant n. 7.

Tout comme Saussure, Prieto a été linguiste avant d'être sémiologue: son parcours intellectuel alla des études classiques et romanistiques à la phonologie, puis à la sémantique et à la sémiologie. En découvrant la profondeur et la portée sémiologique des notions saussuriennes, il n'a jamais oublié la spécificité des langues³². La communication réalisée par les langues verbales est un cas d'interprétation d'indices, mais les indiqués y deviennent des signifiés. Ceux-ci ont un statut particulier parmi les autres objets de la sémiologie: ils suivent les lois de la sémiologie générale, mais ils suivent aussi des lois propres. Le mérite de Saussure a été de reconnaître le rôle central et spécifique des signifiés linguistiques au milieu d'une théorie sémiologique possible, et celui de Prieto est d'avoir sauvegardé cette spécificité, au milieu d'une théorie cohérente et générale avec des lois qui sont les mêmes pour les signifiés et pour les autres objets. Si Peirce proposait une «semiotica con significato virtuale» (Gambarara 1999b: 43 n.10), la sémiologie de Prieto assigne aux signifiés linguistiques la place principale³³. La méthode de Prieto consiste à donner des définitions parallèles, l'une en sémiologie générale et l'autre en linguistique générale (p. ex.: signifiant: signifié = opérant: utilité). Et surtout, suivant en cela la suggestion de Saussure (cf. §1.i), Prieto a toujours reconnu une nature *sociale* à l'objet de la sémiologie: de la définition du sens en tant que *rapport social* aux considérations sur la «sémantisation des mœurs» chez Barthes, des recherches sur les notions de *pouvoir symbolique* (1975: 148 suiv.) et d'*idéologie* (1975: 160 et *passim*) à la théorie de la norme, le point de vue sociologique à toujours été central dans les spéculations de Prieto, qui s'est nourri de contacts avec des psychanalystes et des sociologues tels que P. Bourdieu et J.-Cl. Passeron.

En fait, pour Saussure comme pour Prieto, la langue ne serait pas autre chose qu'une institution parmi d'autres, et la sémiologie aurait pour rôle d'étudier les lois qui régissent les institutions en général. Les lois fondamentales des institutions consistent en trois oppositions: rapports d'oppositions vs. rapports d'échange; institution abstraite vs. réalisations concrètes; fonctionnement de l'institution à un moment donné vs. évolution de l'institution au cours du temps

³² M.-Cl. Capt-Artaud, cependant, s'est attachée en plusieurs occasions à montrer que Prieto n'a pas repris la notion saussurienne de *valeur* dans toute sa force et dans toute son étendue. Or, selon cette saussurienne, une telle notion semble tout particulièrement requise pour l'examen de la langue.

³³ Sur le problème du rapport entre les signifiés verbaux et les autres objets de la sémiologie, voir Gambarara (1999b): 37-45; pour ce qui concerne Prieto en particulier, cf. Fadda (2000). Sur les propriétés sémiotiques des langues naturelles qui relèvent de leur sémantique, voir De Mauro (1982: 27-56, 85-156) et (1994: 50-57). Sur la sémantique de Saussure, voir aussi De Mauro (1991).

(Prieto 1997 (1990b): 16). Les deux dernières oppositions correspondent, dans les langues, aux dichotomies langue/parole et synchronie/diachronie. La théorie dans l'ensemble, cependant, est censée avoir un objet bien plus ample que les langues: les sciences humaines sont les sciences des institutions humaines; la théorie des institutions va ainsi coïncider avec l'ensemble des sciences humaines, ou plutôt avec une certaine interprétation des sciences humaines, laquelle dépend directement du développement des indications saussuriennes (*ibid.*). On a donc besoin d'une théorie très générale qui se pose au niveau anthropologique: «una filosofia, un'antropologia filosofica, molto centrata sullo studio della comunicazione, ma che non si esaurisce affatto in questo studio» (Prieto 1991: 17). Elle pourrait constituer le véritable accomplissement du vœu saussurien: étudier «la vie des signes au sein de la vie sociale»³⁴.

A mon avis, la théorie de la «normalisation» des pratiques (cf. §3) – selon laquelle tout ce que nous faisons nous insère dans une communauté définie par les façons que nous choisissons pour faire les mêmes choses (1991: 66-67, 191-194) – peut remplir ce rôle. Prieto vise en fait à démontrer par là que toutes les pratiques humaines sont soumises à la même loi à laquelle sont soumis les signes: elles sont inexorablement socialisées, et donc à la fois dépendantes et indépendantes de la volonté individuelle et sociale. L'homme est condamné en effet à ne pas pouvoir agir par simple instinct, mais aussi à ne jamais pouvoir être seul – même s'il se trouve seul «physiquement». Toute chose qu'il fait le pose inéluctablement dans une relation avec d'autres hommes, même si ces derniers sont très éloignés dans l'espace ou dans le temps. Toute pratique est ainsi un signe, partageant la même nature sociale – dans le sens très subtil que Saussure donne à ce mot.

Comme l'a dit M.-Cl. Capt-Artaud (1998 : 218) en parlant de Prieto: «Si l'on s'attache à suivre l'itinéraire intellectuel qui trempe une pensée devenue si polyvalente, on se convaincra que la puissance de cette sémiologie – instaurée par Saussure – tient à la constance avec laquelle elle interroge et légitime ses propres conditions d'existence». Il est en effet possible de soutenir, concernant Prieto, ce que Coseriu (1995) a dit en parlant de lui-même: «I have always

³⁴ Penser la sémiologie en tant que théorie des institutions entraîne une limitation précise de l'horizon de recherche, qui est ainsi constitué par *tout et seulement tout* ce qui est humain (connaissance et praxis de l'homme). Il s'agit d'une position radicale (cf. cependant n. 26), mais cohérente avec la pensée de Saussure. Une position contraire à celle-ci est celle de Sebeok (et, en Italie, de G. Prodi), qui affirme que la sémiotique est une façon de considérer la biologie, ce qui constitue *une* interprétation de la pensée de Peirce. Le contraste le plus grand entre Saussure/Prieto et Peirce, en effet, concerne justement ce point-là (cf. §3).

sought to move *from* Saussure, not *against* him or *without* him». C'est justement le fait de pouvoir partir toujours de Saussure, sans en rester prisonnier, qui constitue la force des interprétations originales de l'héritage saussurien.

Adresse de l'auteur:
Emanuele FADDA
Universités de Palerme-Rome-Calabre
Via Yambo 10/c
I-00159 Roma
lelefadda@tiscalinet.it

BIBLIOGRAPHIE

- ALBANO LEONI, Federico *et alii*, 1998 : *Ai limiti del linguaggio* (in onore di T. De Mauro), Roma, Laterza
- AMACKER, René et ENGLER, Rudolf (éd.), 1990: *Presence de Saussure*, Actes du Colloque international de Genève (21-23 mars 1988), Genève, Droz
- ARRIVÉ, Michel et NORMAND, Claudine (éd.), 1995: *Saussure aujourd'hui* (= Linx, numéro spécial), Paris, PUBLIDIX (CRL Paris X)
- AUROUX, Sylvain, 1996: *La philosophie du langage*, Paris, PUF
- BARTHES, Roland, 1964: *Eléments de sémiologie*, «Communication» 4, Paris, Seuil
- id., 1967: *Système de la Mode*, Paris, Seuil
- BLANKE, Bőrries et POSNER, Roland, 1998 : *La pragmatique implicite dans l'œuvre de Luis J. Prieto*, dans: Pellegrino 1998, pp. 257-278
- BOUQUET, Simon, 1997: *Introduction à la lecture de Saussure*, Paris, Payot et Rivages
- BUYSSENS, Eric, 1943: *Les langages et le discours*, Bruxelles, Office de Publicité
- id., 1967: *La communication et l'articulation linguistique*, Bruxelles, PUB
- Cahiers Ferdinand de Saussure* 45 (Cahier dédié à Luis J. Prieto), Genève, Droz, 1992
- CAPT-ARTEAUD, Marie-Claude, 1994: *Petit traité de rhétorique saussurienne*, Genève, Droz
- EAD., 1997: *Connotation et valeur*, CFS 50, pp. 77-92
- EAD., 1998 : *Qu'est-ce que la «relation de signification»?*, dans: Pellegrino 1998, pp. 217-231

- CIMATTI, Felice, 1998: *La natura dell'iconicità*, «Bollettino filosofico» 14, Cosenza, Brenner, pp. 59-82
- ID., *Fondamenti naturali della comunicazione*, dans: Gensini 1999, pp. 53-88
- COSERIU, Eugenio, 1995: *My Saussure*, dans: De Mauro/Sugeta 1995
- DE MAURO, Tullio, 1967: *Introduzione, commento et Note* à l'éd. ital. du *CLG*, Roma-Bari, Laterza (traduction française dès l'édition de 1972)
- ID., 1982: *Minisemantica dei linguaggi non verbali e delle lingue*, Roma-Bari, Laterza, 19902
- ID., 1991: *Saussure e la semantica*, dans: CFS 45, pp. 101-109
- ID., 1994: *Capire le parole*, Roma-Bari, Laterza
- ID., 1996: *Qualche contraddizione della filosofia del linguaggio*, dans: *Gambarara et alii* 1996, pp. 17-26
- DE MAURO, Tullio et SUGETA, Shigeaki (edd.), 1995: *Saussure and Linguistics Today*, Roma, Bulzoni
- DEROSSI, Giorgio, 1992: *Semiologia e conoscenza*, CFS 45, pp. 111-120
- ECO, Umberto, 1968: *La struttura assente*, Milano, Bompiani (trad. franç.: *La structure absente*, Paris, Mercure de France, 1972)
- ID., 1975: *Trattato di semiotica generale*, Milano, Bompiani (trad. franç. part.: *La production des signes*, Paris, Librairie générale française, 1992)
- ID., 1984: *Semiotica e filosofia del linguaggio*, Torino, Einaudi (trad. franç.: *Sémiotique et philosophie du langage*, Paris, PUF, 1988)
- ID., 1997: *Kant e l'ornitorinco*, Milano, Bompiani
- FADDA, Emanuele, 2000: *Inferenza e connotazione in Prieto*, «OU. Riflessioni e provocazioni», IX (= *I sensi del senso*, a cura di F. Vercillo), Cosenza-Napoli, E.S.I., pp. 73-78
- GAMBARARA, Daniele, 1992: *Diachronie et sémiologie*, CFS 45, pp. 183-199
- ID. (a cura di), 1999a: *Semantica*, Roma, Carocci
- ID., 1999b: *Significato e segno*, dans: *Gambarara* 1999a, pp. 25-45
- ID., 1999c: *Dai segni alle lingue*, dans: Gensini 1999, pp. 91-117
- GAMBARARA, D., GENSINI, S., PENNISI, A., 1996: *Language Philosophies and the Language Sciences* (A Historical Perspective in Honour of L. Formigari), Münster, Nodus
- GENSINI, Stefano (a cura di), 1999: *Manuale di comunicazione*, Roma, Carocci
- GODEL, Robert, 1957: *Saussure, Introduction au deuxième cours* (texte établi par R. G.), CFS 15, pp. 3-103 (trad. it. par R. Simone, Roma, Ubaldini, 1971)
- ID., 1975: *La semiologia saussuriana*, «Lingua e stile», X, pp. 1-16

- GREIMAS, Algirdas J., *Sémantique structurale*, Paris, 1966
- HJELMSLEV, Louis, 1943: *Omkring sprogteorien grundlæggelse*, Copenhagen, Ejner Munksgaard (trad. franç.: *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Minuit, 1968 et 1971)
- ID., 1954: *La stratification du langage*, reproduit dans: id., *Essais linguistiques*, Paris, Minuit, 1975
- JAKOBSON, Roman, 1974: *Coup d'œil sur le développement de la sémiotique*, Bloomington
- KRAMPEN, Martin, 1998 : In memoriam *Luis J. Prieto*, dans: Pellegrino (1998), pp. 169-182
- LEPSCHY, Giulio Ciro (a cura di), 1990-94: *Storia della linguistica* (III vol.), Bologna, Mulino
- MAGLI, P., MANETTI, G., VIOLI, P., 1992: *Semiotica: teoria storia interpretazione (saggi intorno a Umberto Eco)*, Milano, Bompiani
- MARTINET, Jeanne, 1973: *Clefs pour la sémiologie*, Paris, Seghers
- EAD., 1990: *The semiotics of Luis J. Prieto*, dans: Th. A. Sebeok, J. U. Sebeok (edd.), E. P. Young (ed. ass.), *Semiotic web 1989*, Berlin, de Gruyter, pp. 89-108
- EAD., 1992: *Pour une sémiologie fonctionnelle*, CFS 45, pp. 223-234
- MEJÍA, Claudia, 1997: «*Unde exoriar?*», CFS 50, pp. 93-126
- EAD., 1998 : *La linguistique diachronique: le projet saussurien*, Genève, Droz
- MONTANI, Pietro et PRAMPOLINI, Massimo (édd.), 1987: *Roman Jakobson*, Roma, Editori Riuniti
- MOUNIN, Georges, 1970: *Introduction à la sémiologie*, Paris, Minuit
- PARRET, Herman, 1987: *La semiotica strutturale dopo Jakobson*, dans: Montani/Prampolini (1987), pp. 317-42
- ID., 1997: *Préhistoire, structure et actualité de la théorie hjelmslevienne des cas*, dans: Zinna (1997), pp. 73-98
- PEIRCE, Charles S., 1934-48: *Collected Papers* (VIII vol.), Cambridge, Harvard University Press (trad. franç. part.: (éd. par G. Deledalle), *Ecrits sur le signe*, Paris, Seuil 1978)
- PELLEGRINO, Pierre (éd. par), 1998 : *Semiotica 122/3-4* (Special issue: Luis J. Prieto), Berlin, Walter De Gruyter
- PRAMPOLINI, Massimo 1981 : *Note ai Saggi linguistici* (trad. ital. part. de Hjelmslev 1975), Parma, Pratiche
- PRIETO, Luis J., 1966: *Messages et signaux*, Paris, PUF

- ID., 1968: *La sémiologie*, dans: A. Martinet (éd. par): *Encyclopédie de la Pléiade*, vol. XXV (*Le langage*), Paris, Gallimard, pp. 93-144
- ID., 1975: *Pertinence et pratique*, Paris, Minuit
- ID., 1981: *L'«idéologie structuraliste» et les origines du structuralisme*, dans: *Zeichenkonstitution*, I, Berlin, De Gruyter, pp. 26-30 (= *Saggi I*, pp. 31-39)
- ID., 1982: *L'etica, la segnaletica e gli strumenti del comunicare* (compte-rendu de De Mauro 1982), «*Rinascita*», 35, 17/9/1982, p. 31
- ID., 1985: *Linguistique et sciences de l'homme*, «*La Linguistique*», XXI, pp. 79-89 (= *Saggi I*, pp. 41-54)
- ID., 1987: *Une sémiologie: problèmes et parcours*, «*Degrès*», 49-50, Bruxelles 1987, j-j12 (= *Saggi I*, pp. 9-22)
- ID., 1988: *Caractéristique et dimension: essai de définition de la syntaxe*, dans: CFS 42, 1988, pp. 25-63 (= *Saggi I*, pp. 123-174)
- ID., 1989: *Saggi di semiotica*, Parma, Pratiche (vol. I: *Sulla conoscenza*)
- ID., 1989b: *La sémiologie*, dans: *Cahiers de la faculté de lettres*, Université de Genève, 2/2, pp. 11-14; reproduit dans: CFS 50, pp. 17-20
- ID., 1990a: *Classe et concept: sur les rapports saussuriens «de comparaison» et «d'échange»*, dans: Amacker/Engler 1990 (= *Saggi I*, pp. 55-83)
- ID., 1990b: *F. de Saussure*, Cours de linguistique générale, dans: *En français dans le texte. Dix siècles de lumières par le livre*, Paris, Bibliothèque Nationale, 1990, p. 316; reproduit dans: CFS 50, pp. 15-16
- ID., 1991: *Saggi di semiotica*, Parma, Pratiche (vol. II: *Sull'arte e sul soggetto*)
- ID., 1995: *Saggi di semiotica*, Parma, Pratiche (vol. III: *Sul significato*)
- ID., 1995b: *Le point de vue dans les sciences*, dans: Arrivé/Normand 1995, pp. 387-393
- ID. 1997: *L'interprétation d'indices et son rôle dans la communication*, CFS 50, pp. 45-66, de: (= *Saggi II*, pp. 87-121, traduction par Cl. Mejía)
- PRODI, Giorgio, 1977: *Le basi materiali della significazione*, Milano, Bompiani
- RASMUSSEN, Michael, 1997: *Hjelmslev et le rationalisme*, dans: Zinna 1997
- SAUSSURE, Ferdinand de, 1916: *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot [abrégé aussi CLG]
- SIMONE, Raffaele (éd.), 1995: *Iconicity in language*, Berlin, De Gruyter
- SINI, Carlo, 1978: *Semiotica e filosofia*, Bologna, Mulino
- ZINNA, Alessandro (éd.), 1997: *Hjelmslev aujourd'hui*, Brepols, Turnhout

DOCUMENTS

F. de Saussure: Predavanja iz splošnega jezikoslovja, Ljubljana:
Studia humanitatis, 1997.
Dubravko Škiljan: «Pogovor» [Postface]:

LE SILENCE CRÉATIF DE FERDINAND DE SAUSSURE*

Il y a quatre-vingt ans, en 1916, les disciples du grand linguiste suisse Ferdinand de Saussure ont publié, trois ans après la mort du Maître, le texte de son *Cours de linguistique générale*¹, reconstitué à partir des notes consignées par certains de ses étudiants. Avec le recul du temps, ce livre est considéré avec raison comme la première et, peut-être, la plus importante des œuvres de la linguistique structuraliste. Si, au cours des huit décennies passées, la scène linguistique a subi, à plusieurs reprises, d'importants changements, cela a été dû, sans aucun doute, à l'influence exercée, en grande partie, par la pensée saussurienne.

A l'époque où le *Cours* est paru, la Première Guerre mondiale battait son plein sur les fronts européens, et il n'est point étonnant que le texte du linguiste

* *Saussurjev ustvarjalni molk*, postface à l'édition slovène du *Cours de linguistique générale*: F. de Saussure, *Predavanja iz splošnega jezikoslovja*, Studia Humanitatis – ISH, Ljubljana, 1997. [Traduction française de l'auteur].

¹ F. de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Payot, Paris – Lausanne, 1916, avec de nombreuses éditions postérieures et traductions.

genevois n'ait suscité alors d'intérêt particulier que dans un cercle restreint d'adeptes et d'admirateurs: en dehors de ce dernier, s'il y avait des linguistes qui envisageaient l'apport de ce texte, leurs réactions étaient plutôt négatives et manifestaient une incompréhension des fondements de la doctrine saussurienne². Mais, lorsque les membres du Cercle linguistique de Prague ont présenté, au Premier Congrès international de linguistique en Hollande, en 1928, leurs célèbres Thèses de La Haye³, en y acceptant les points de vue de F. de Saussure (et en les élargissant en même temps), l'œuvre du Genevois est définitivement entrée dans l'histoire de la science du langage, comme une des pierres angulaires de sa construction moderne.

Le fait que les linguistes de l'autre côté de l'Océan, notamment aux Etats-Unis, aient pris, eux aussi – au niveau de l'approche globale au phénomène langagier, du moins – dans les années vingt et trente, un chemin proche de celui qu'avait parcouru Saussure⁴, puis (de nouveau au milieu d'un cataclysme planétaire, celui de la Seconde Guerre mondiale cette fois), l'apparition de Louis Hjelmslev, l'homme qui devait examiner à fond toutes les conséquences du point de vue neuf promu par le Maître genevois⁵, et, enfin, l'activité intensive des membres du Cercle de Prague – tout cela a, bien entendu, contribué à implanter la théorie saussurienne dans la conscience et les courants cognitifs et communicationnels de la communauté scientifique linguistique. Mais, sans aucun doute, ce qui a contribué le plus à la promotion, sur un plan large, de cette théorie, c'est la rencontre d'un des animateurs du Cercle pragois, Roman Jakobson, et de l'anthropologue français Claude Lévi-Strauss, en 1941 à New York, où les deux réfugiés de l'Europe contrôlée par les Nazis avaient trouvé asile. C'est alors, en effet, que Lévi-Strauss a décidé d'emprunter à Jakobson le concept, saussurien dans le fond, de structure, comme puissant instrument d'explication dans le domaine des phénomènes humains et des sciences humaines et

² Voir, par exemple, l'examen de la distinction saussurienne entre *langue* et *parole*, dans le livre du grand linguiste danois O. Jespersen, *Mankind, Nation and Individual from a Linguistic Point of View*, George Allen & Unwin, London, 1922.

³ Les Thèses ont été imprimées dans les *Travaux du Cercle Linguistique de Prague I* (1929), pp. 5-29.

⁴ Cela est vrai – mais de façon différente – pour les deux grands disciples du fondateur de la linguistique spécifiquement américaine, Franz Boas: Edward Sapir et, encore davantage, Leonard Bloomfield. Il ne faut pas oublier que Bloomfield a été un des peu nombreux linguistes hors du cercle d'adeptes directs de F. de Saussure qui a écrit très tôt un compte-rendu favorable du Cours: voir *Modern Language Journal* VIII (1924), pp. 317-319.

⁵ L. Hjelmslev, *Omkring sprogteoriens grundlæggelse*, Akademisk Forlag, Copenhague, 1943.

sociales; c'est alors que le structuralisme est «né», et que Saussure fut reconnu, quoique *ex post*, comme son premier théoricien.

Ainsi, après la Seconde Guerre mondiale, la linguistique, dans ses formulations théoriques proprement saussuriennes, a pu assumer peu à peu, en Europe comme aux Etats Unis, le rôle d'une science pilote, qui devait prêter longtemps aux autres sciences des modèles d'investigation adéquats, et même des concepts épistémologiques; il n'y a personne qui conteste sa priorité historique dans la formation du structuralisme.

Simultanément avec l'essor de la science du langage d'orientation structuraliste, laquelle – implicitement ou, le plus souvent, explicitement – se réclamait tout entière de F. de Saussure, un certain nombre d'autres processus, attendus d'ailleurs, commençaient à se manifester. D'un côté, les idées qui, il y a une dizaine d'années à peine, auraient paru neuves (et parfois même subversives et révolutionnaires) dans les années cinquante de notre siècle se sont établies partout dans les milieux universitaires et académiques et ont acquis une sorte d'aurore d'intangibilité. De l'autre côté, très répandues parmi les savants linguistes autant que parmi les représentants des autres sciences humaines et sociales, ces idées, fréquemment répétées, ont été non seulement altérées maintes fois par des simplifications diverses mais transformées aussi par de nombreuses mises en question et développements. Et enfin, elles suscitaient des résistances: chez ceux, bien entendu, qui n'avaient pu les accepter dès le début, mais aussi – ce qui a été probablement plus important pour l'évolution de la théorie linguistique – chez ceux qui, formés par elles, en détectaient les défauts et faiblesses; les deux groupes (et particulièrement le second), initialement peu considérables sans doute par rapport au courant principal du structuralisme linguistique, avec le temps se manifestaient sur la scène linguistique de plus en plus explicitement et avec une assurance grandissante. Tout cela contribuait à la constitution d'un état de choses où les suppositions et recherches saussuriennes, dans l'optique des héritiers de l'enseignement du Maître, tendaient à prendre un caractère axiomatique, et sa théorie, réduite souvent à quelques traits essentiels représentant le dénominateur commun à toutes les tendances structuralistes, dans la plupart des cas n'était plus interrogée d'une manière créative à l'intérieur du structuralisme linguistique. Autrement dit, de Saussure était devenu un classique de la linguistique, avec toutes les conséquences, positives et négatives, que cette position impliquait.

Le domaine de la science du langage a connu de nouveau d'importants changements au moment où est apparue la grammaire générative transformationnelle de Noam Chomsky. A vrai dire, Chomsky n'a point mis en question

les thèses fondamentales de la linguistique saussurienne: bien qu'il ait tenu à le démentir quelquefois, il est un représentant authentique de la pensée structuraliste dans le cadre de la linguistique⁶, mais il a déplacé le foyer de recherche du système langagier à une faculté de l'intellect, ce qui a permis, sur le plan théorique autant que sur le plan pratique, des avancements nombreux et parfois essentiels. Ces progressions ont, de leur côté, suscité toute une série de transformations de la scène linguistique, issues presque également de l'acceptation comme de la réfutation de la théorie chomskyenne, bien propulsive d'ailleurs et, pendant un certain temps, jouissant d'une large approbation. C'est ainsi que, dans les trente dernières années – directement ou indirectement sous l'influence des idées de Noam Chomsky ou bien, quelquefois, indépendamment de lui – la linguistique est passée par différentes phases: psycholinguistique, sociolinguistique, sémiologique, cybernétique, logique, mathématico-algébrique, pragmatolinguistique, cognitivo-psychologique; c'est ainsi qu'elle élargissait, en même temps, les domaines de ses recherches et qu'elle concevait diversement leurs principaux objets.

Bien que la plupart de ces approches récentes du fait langagier aient prétendu, temporairement au moins, «remplacer» la totalité de la théorie linguistique et devenir, de la sorte, une linguistique générale, aucune d'elles n'y est parvenue, mais chacune a bien laissé sa trace dans la constitution du domaine scientifique de la linguistique d'aujourd'hui. De cette façon, la source saussurienne de la science moderne du langage se transformait, dans la réception propre à la pensée linguistique contemporaine, en histoire et fonctionnait de moins en moins en tant que participant créatif au dialogue au cours duquel se forment les présuppositions épistémologiques de la connaissance scientifique du phénomène langagier. Ou bien, en termes plus simples: il est concevable aujourd'hui (et il arrive en réalité) qu'un linguiste – adepte de la grammaire générative transformationnelle, ou de la pragmatolinguistique, ou de la logique formelle, par exemple – sans avoir lu le *Cours* saussurien, ait tout son savoir concernant ce texte et les thèses qui y sont exposées réduit pratiquement aux informations puisées dans un article encyclopédique.

On se demande, évidemment, si un tel sort est vraiment mérité par un livre qui, pour des générations entières de linguistes remarquables, avait été une sorte de Bible, un texte essentiel à partir duquel ils s'aventuraient dans leurs explora-

⁶ Sur le rapport entre la théorie de Chomsky et la linguistique structuraliste, voir un exposé très pertinent chez R. Bugarski, *Lingvistika o čoveku /La linguistique concernant l'homme/*, Prosveta, Belgrade, ²1983, pp. 102 sqq.

tions du domaine de la science du langage. Cette question (qui ne doit impliquer *a priori* aucune des deux réponses possibles, car elle se réclame également du rôle, incontestablement énorme, du Genevois dans la constitution de la linguistique structuraliste, comme du fait que le théâtre des investigations linguistiques s'est radicalement transformé dans les huit décennies passées) peut être formulée comme deux problèmes liés mais, au fond, indépendants. Premièrement, il faut se demander si le *Cours* est vraiment un livre «absorbé» sans reste, et qui ne peut plus intéresser que les historiens de la linguistique; deuxièmement, il faut essayer de répondre à la question de savoir si l'espace de la linguistique saussurienne est effectivement un espace «consumé» dont tous les potentiels cognitifs ont été exploités. A la recherche des réponses à ces deux questions assez difficiles, il me paraît nécessaire qu'on les aborde en revenant à l'œuvre saussurienne elle-même.

L'approche de cette œuvre, dont le *Cours de linguistique générale* constitue sans aucun doute l'apogée, s'ouvre à travers un paradoxe: en effet, bien que le *Cours* ne soit paru qu'après la mort de l'auteur, s'appuyant non pas sur un manuscrit de celui-ci, mais sur les notes de ses étudiants, nous devons, pour mieux comprendre la conception de la théorie linguistique contenue dans ce livre, envisager quelques moments de la biographie de F. de Saussure. L'étrangeté de cette assertion semble être accentuée par le fait que la vie du Maître genevois (à l'opposé de celle de Jakobson ou de Troubetzkoy, par exemple) ait été pauvre en événements saillants⁷.

Né en 1857 à Genève, Saussure était, conformément à la tradition familiale, destiné à une carrière dans les sciences naturelles (son arrière-grand-père Horace Bénédicte était physicien, géologue et expert en météorologie; le grand-père Nicolas Théodore – chimiste, biologiste, un des pionniers de la physiologie expérimentale; le père Henri – entomologiste); mais, les études de physique et de chimie qu'il avait commencées dans sa ville natale ne l'ayant pas satisfait, le jeune homme, qui, au lycée déjà, manifestait un intérêt spécial pour les langues, surtout pour les langues classiques, part en 1876 pour Leipzig, où, en

⁷ On trouvera les informations essentielles concernant la vie de F. de Saussure dans toutes les histoires, tant soit peu complètes, de la linguistique moderne, comme dans les introductions ou postfaces des éditions critiques du *Cours* (qu'on va citer ci-après) et, bien entendu, dans de nombreux ouvrages, articles et monographies, dont on ne nommera que: G. Mounin, *Ferdinand de Saussure*, Seghers, Paris, 1968; J. Culler, *Saussure*, W. Colins Sons & Co., Glasgow, 1976; D. Škiljan, «Ferdinand de Saussure – stvaralac bez djela /F. de Saussure – créateur sans œuvre/», *Teka* 3 (1973), pp. 631-658.

suivant les cours des meilleurs linguistes de l'époque, les Néogrammairiens⁸, il va étudier de nombreuses langues indo-européennes. A vingt-trois ans, en 1880, il achève ses études par une thèse de doctorat, brillamment soutenue, sur l'emploi du génitif absolu en sanscrit. Mais déjà auparavant, alors qu'il était encore étudiant, il a publié un travail concernant le système primitif des voyelles en indo-européen⁹; cet ouvrage, dans lequel, grâce à une reconstruction abstraite, il avait prévu l'existence des phonèmes indo-européens qui devait être confirmée par Bedřich Hrozný quarante ans plus tard (en déchiffrant des textes hittites), lui a valu une célébrité précoce.

Malgré cette renommée, et bien qu'il ait été sans doute un des élèves les plus doués des Néogrammairiens, de Saussure, visiblement ne se sentait pas à l'aise en Allemagne: il arrivait à ses maîtres de passer sous silence ses découvertes scientifiques (pour les présenter parfois, quelques années plus tard, comme les leurs) ou de les soumettre à une critique sévère et, en partie au moins, non fondée. C'est pour cette raison que, bientôt après la soutenance de sa thèse de doctorat, il a quitté l'Allemagne et s'est installé à Paris, où il devait rencontrer des idées sur le langage bien différentes: bien sûr, dans le domaine des études comparatistes des langues indo-européennes, les Français étaient en retard sur les Néogrammairiens, mais leur orientation traditionnelle (depuis la grammaire rationaliste et cartésienne de Port-Royal¹⁰ au moins, et, en réalité, à partir du moyen âge) vers une conception de grammaire universelle a fortement influencé la formation des idées linguistiques saussuriennes. Dans ce milieu le jeune savant genevois a été reçu beaucoup mieux qu'en Allemagne: en 1881 déjà, il devient chargé de cours à la Chaire de grammaire comparée à l'École Pratique des Hautes Etudes, où le professeur titulaire est Michel Bréal, le plus célèbre linguiste français de l'époque. Durant les dix années suivantes, de Saussure déploie

⁸ Dans les trois dernières décennies du dix-neuvième siècle, les *Junggrammatiker* représentaient, surtout en Allemagne, une orientation neuve, presque révolutionnaire, dans la science du langage: en respectant rigoureusement le principe positiviste qui exige que les points de départ de la science soient des faits vérifiés, et qui autorise les savants à procéder à une reconstruction des états non attestés seulement à partir de ces faits et par des méthodes exactes, en croyant aussi que la dimension historique est une déterminante essentielle de l'objet de l'examen scientifique, les Néogrammairiens ont créé la méthode historico-comparative de l'étude du langage, et c'est grâce à elle qu'ils sont parvenus à décrire efficacement le développement de certaines langues (indo-européennes en premier lieu) et leurs relations génétiques mutuelles.

⁹ *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes*, Teubner, Leipzig, 1879.

¹⁰ Il s'agit de la fameuse et philosophique *Grammaire générale et raisonnée*, par A. Arnauld et C. Lancelot, publiée en 1660.

une activité extraordinaire comme professeur, comme secrétaire adjoint de l'illustre Société de Linguistique de Paris et comme auteur d'un assez grand nombre d'articles et de compte-rendus ; mais, décevant l'attente de son entourage scientifique, il ne crée aucun ouvrage étendu.

Et même, après avoir refusé, en 1891, la charge de professeur titulaire à Paris (car, pour l'accepter, il aurait dû acquérir la nationalité française et, par conséquent, renoncer à la nationalité suisse) et être revenu à Genève, où une chaire de grammaire comparée allait être créée exprès pour lui, il a commencé à s'abstenir de plus en plus de communiquer par écrit les résultats de ses recherches, et a fini par ne plus publier du tout ; vers la fin de sa vie, il ne répondait même pas aux lettres privées. Et pourtant, c'est précisément là, à Genève et à cette époque, qu'il a posé les fondements de sa gloire posthume, parce que c'est en 1906/7, 1908/9 et 1910/11 qu'il a donné les trois cours de linguistique générale à partir desquels ses disciples, Charles Bally et Albert Sechehaye, devaient publier, en 1916, le livre qui – bien des années plus tard – marquera une orientation neuve de la science du langage. En 1913, Ferdinand de Saussure, atteint de maladie, ayant interrompu ses leçons à la moitié du semestre, est mort à Vufflens, un magnifique château suisse, à proximité de la petite ville de Morges.

Dans cette biographie professorale, qui suit, en général, le *cursus honorum* habituel, trois éléments semblent pourtant essentiels pour comprendre la genèse du *Cours*. Chacun de ces éléments est lié à une époque de l'activité de Ferdinand de Saussure. Sa formation en Allemagne chez les Néogrammairiens, a laissé dans son travail, dans toute la partie de son œuvre qui constitue une réelle nouveauté, une trace surtout *ex negativo* : en dépassant les idées des Néogrammairiens, qui concevaient la langue comme une série de particules sujettes à changer, dans le temps, avec une régularité complète, Saussure a ébauché une vision du modèle linguistique située à l'antipode, et la partie prépondérante de son énoncé s'était articulée en opposition (souvent tout à fait explicite) aux conceptions de ses maîtres de Leipzig¹¹. Le séjour en France et la possibilité de connaître *in vivo* la tradition linguistique française ont sans doute fortifié sa conviction que, la langue étant beaucoup plus qu'un ensemble d'éléments particuliers, la linguistique était tout simplement incapable de décrire, au moyen de

¹¹ Néanmoins, il ne faut point négliger, d'un côté, le fait que c'est bien chez les Néogrammairiens que le linguiste genevois avait acquis ses connaissances épistémologiques, méthodologiques et factuelles, de sorte que leur scientisme positiviste a visiblement influencé sa formation ; et de l'autre côté, Saussure avait été lui-même – témoin son *Mémoire* – un néogrammairien de génie, qui a consacré, nous le verrons, toute une moitié (presque oubliée) de son *Cours* à la linguistique comparée et historique.

son appareil inadéquat, l'essence du fait langagier. Enfin, le silence genevois de Ferdinand de Saussure nous dissimule, selon toutes les apparences, une réponse à la question – paradoxale à première vue – de savoir pourquoi le *Cours* n'est pas en vérité l'œuvre de son auteur, bien que celui-ci eût annoncé ce livre – à contrecœur, il est vrai – déjà en 1894, dans une lettre, tant de fois citée, adressée à son meilleur disciple français, Antoine Meillet, qui lui avait succédé dans sa chaire parisienne à l'EPHE :

Sans cesse, cette ineptie de la terminologie courante, la nécessité de la réformer, et de montrer pour cela quelle espèce d'objet est la langue en général, vient gâter mon plaisir historique quoique je n'aie pas de plus cher vœu que de ne pas avoir à m'occuper de la langue en général.

Cela finira malgré moi par un livre où, sans enthousiasme, j'expliquerai pourquoi il n'y a pas un seul terme employé en linguistique auquel j'accorde un sens quelconque¹².

Saussure n'a pas écrit son livre, mais on peut découvrir les raisons de sa décision de garder le silence, partiellement au moins, dans son texte. Ce dernier, tel que l'ont rédigé les auditeurs du Maître, représente aujourd'hui pour nous sa pensée linguistique, bien que ses exégètes actuels¹³ aient démontré que, parfois, cette *Vulgate*, malgré l'effort des rédacteurs (ou bien, justement à cause de leur désir excessif de mettre en vue une consistance absolue de la théorie saussurienne), altère quelque peu les points de vue de l'auteur, et s'aventure même jusqu'à les falsifier¹⁴. Par conséquent, afin de pouvoir reconnaître le rapport entre Saussure et sa propre théorie linguistique, il ne nous reste qu'à nous occuper, bien entendu, de son texte non écrit, tel que l'ont reproduit, à partir des notes de ses étudiants assidus (quoique peu nombreux), Bally et Sechehaye, aidés par Riedlinger.

Les interprétations récentes du *Cours* de Ferdinand de Saussure réduisent le plus souvent (et avec raison, d'ailleurs, si elles visent surtout à faire ressortir les éléments qui, dans une perspective actuelle, semblent particulièrement productifs dans la constitution de la linguistique structuraliste) la pensée linguistique

¹² V. R. Godel, *Les sources manuscrites du CLG de Ferdinand de Saussure*, Droz-Minard, Genève-Paris, 1957, p. 31.

¹³ Notamment Godel, *o. c.*, et les rédacteurs des éditions critiques, Tullio De Mauro (Payot, Paris, 1973) et Rudolf Engler (O. Harrassowitz, Wiesbaden, 1967-1974, 4 volumes).

¹⁴ L'exemple le plus éclatant de ce procédé est, sans doute, la fameuse dernière phrase du *Cours* («La linguistique a pour unique et véritable objet la langue envisagée en elle-même et pour elle-même»), laquelle, quoique ayant un ton tout à fait saussurien, est apocryphe.

saussurienne à quelques thèses essentielles¹⁵. Ces interprétations se limitent en général aux assertions suivantes :

1° La linguistique, ayant pour objet la langue en tant que système de signes, dans une classification future de sciences fera partie d'une science générale concernant tous les signes utilisés dans les sociétés humaines : la sémiologie. Par là, Saussure a, indépendamment des conceptions du philosophe américain Charles Sanders Peirce et de sa sémiotique, anticipé la fondation d'une discipline qui sera créée effectivement presque trente ans plus tard, et qui verra son apogée un demi-siècle après la parution du *Cours*. Le fait d'avoir rangé la linguistique dans le domaine sémiologique n'est pas important seulement par son caractère anticipateur : il témoigne en même temps que Saussure était persuadé que la langue est une des formes socialement déterminées de l'activité symbolique humaine.

2° A l'opposé des Néogrammairiens et des autres linguistes contemporains, Saussure pense que l'activité langagière (le *langage* dans sa terminologie) est déterminée avant tout en tant que communication, et qu'étudier l'essence du fait langagier (phénomène des plus multiformes qui soient) n'est possible qu'à travers l'acte communicationnel. De plus, en tant que modèle linguistique, il est permis même de réduire cet acte à sa forme la plus simple, c'est-à-dire à deux participants qui, l'un et l'autre tantôt dans le rôle de locuteur tantôt dans celui d'auditeur, échangent des messages langagiers. C'est ainsi que le linguiste genevois, bien avant la naissance de la théorie de la communication et de son modèle de l'acte communicationnel, avait défini les éléments essentiels de ce modèle, et qu'il est arrivé, en analysant le langage dans le processus de communication, à la construction de ses quatre dichotomies célèbres par lesquelles il a délimité l'espace et l'objet de la recherche linguistique.

3° En effet, le langage est, à cause de sa polymorphie, hétérogène et inapte à être objet d'investigation de la part d'une science particulière, et même de la part de la linguistique ; mais, si on considère le processus communicationnel, on

¹⁵ Ces thèses se trouvent formulées, parfois dans un ordre différent, et diversement évaluées, dans toutes les histoires de la linguistique moderne. Rédigées un peu plus extensivement, le lecteur pourra les lire, par exemple, dans : G. C. Lepschy, *La linguistica strutturale*, Einaudi, Turin, 1966 ; M. Leroy, *Les grands courants de la linguistique moderne*, L'Université de Bruxelles, Bruxelles, ²1971 ; Malmberg, *New Trends in Linguistics*, Naturmetodens Språkinstitut, Stockholm, 1964 ; G. Helbig, *Geschichte der neueren Sprachwissenschaft*, Rowohlt, Reinbek, 1974 ; D. Škiljan, *Pogled u lingvistiku /Panorama de la linguistique/*, Benja, Rijeka, ⁴1994, etc. Pour une présentation extrêmement succinte de la théorie saussurienne (réduite à une moitié de page de grand format !), cf., par exemple, D. Crystal, *The Cambridge Encyclopedia of Language*, C.U.P., Cambridge, 1987, p. 407.

y découvrira une partie qui dépasse les actes individuels de locution et d'audition, et qui, par son caractère social et stable, assure à la linguistique un objet de recherche solidement défini: la langue. Au cours du processus d'échanges de messages verbaux, le locuteur et l'auditeur doivent lier de la même façon le concept dont ils veulent parler à la forme phonétique ou acoustique qui, dans la langue, correspond à ce concept. L'union entre un concept et son image acoustique est, par son caractère, supra-individuelle (car elle doit assurer la possibilité de communication entre tous les locuteurs d'une langue) et définie par un rapport systématique avec d'autres unions analogues. Comme cette union est représentée par un signe langagier, la *langue* est un système de signes. Au contraire, tout ce qui, au cours d'un processus communicationnel, n'est déterminé que par des caractéristiques individuelles des locuteurs (p. ex. la manière d'articuler les sons, mise en marche des organes de phonation, etc.) et des auditeurs (processus auditifs) appartient à la *parole*. En établissant, dans la totalité du langage, la distinction entre la langue et la parole, le linguiste genevois est parvenu à rendre possible la création d'une théorie où la langue, avec ses caractéristiques systématiques, constantes et supra-individuelles, est seule considérée comme véritable objet de la science du langage; c'est ainsi qu'il a déterminé en grande partie l'objet des recherches de la linguistique structuraliste tout entière.

4° Si le concept et la forme acoustique ou phonétique, associée à lui dans le processus de communication, sont envisagés dans la perspective de la langue seule, ils peuvent être considérés comme deux parties du signe langagier, inséparables l'une de l'autre dans l'activité langagière réelle, mais nettement différenciées dans le modèle: comme le *signifiant* et le *signifié*. Ici, la théorie saussurienne se rattache à la doctrine antique qui, dans le *signum* distinguait le *signans* et le *signatum*. Mais puisque, pour le linguiste suisse, à l'intérieur d'un système de langue abstrait, les signifiants autant que les signifiés, considérés à leur niveau propre, sont en fait des entités définies négativement, qui ne se distinguent que par leur dissemblance de toutes les unités analogues, il introduit la notion de *valeur*, conçue comme une relation associant d'une manière univoque chaque signifié à «son» signifiant. Donc, non seulement les parties des signes sont définies (quoique d'une distinction négative) par leurs rapports, mais le signe langagier, lui aussi, est déterminé par sa valeur (positive), et le système langagier repose sur des relations entre valeurs, ou bien, comme dit Saussure, la langue est un système de valeurs pures. Cette assertion marque la naissance véritable du structuralisme, autant en linguistique que – plus tard – en dehors d'elle, puisque le système n'est plus déterminé par les unités qui le constituent mais par les rapports qui unissent ces unités; et qui plus est, comme les valeurs elles-mêmes ont une nature relationnelle, il s'agit de rapports entre les rapports.

5° Les relations que les unités, les signes et les valeurs linguistiques établissent entre eux sont étudiées dans le *Cours* selon deux axes: si ce sont les relations entre les unités qui, dans un message, se présentent l'une après l'autre, il s'agit des rapports syntagmatiques; si les unités sont associées dans le système d'après quelques caractéristiques communes (p. ex. par ressemblance de leurs contenus ou par similitude de leurs formes phonologiques), ce sont pour Saussure des rapports associatifs. La linguistique postérieure, en formulant des définitions plus rigoureuses, réduira l'ensemble des divers rapports associatifs à ceux qui unissent les unités mutuellement remplaçables au même endroit d'un message (et les nommera rapports paradigmatiques); pourtant, elle sera d'accord, presque sans exception, avec l'idée saussurienne que la description du système linguistique se limite à l'étude de ces deux types de rapports entre unités langagières.

6° Le système linguistique étant défini par les rapports entre ses unités, il peut, selon de Saussure, être observé dans sa nature systématique (les héritiers du Genevois diront: en tant que structure) seulement s'il est statique, car tout changement modifie les rapports entre les unités et, partant, change le système entier. C'est pourquoi il est important de distinguer deux approches linguistiques: l'une qui, en négligeant les changements dans la langue, aborde le système selon une section statique – c'est l'approche synchronique; et l'autre, qui décrit les transformations et la dynamique langagières, mais doit, en revanche (à l'instar de la grammaire historique des Néogrammairiens), sacrifier le système même – c'est la linguistique diachronique. Plus tard, la science du langage essaiera de démontrer que l'innovation révolutionnaire saussurienne, l'idée de l'importance primordiale, dans une description du système linguistique, de la caractérisation des rapports, et non des unités, est applicable à l'analyse diachronique aussi; mais, à vrai dire, la linguistique n'aura pas réussi à transcender complètement la distinction saussurienne entre l'aspect statique et l'aspect dynamique de la langue¹⁶.

L'interprétation des points de vue saussuriens exposée plus haut, qui insiste sur les quatre dichotomies essentielles (langue/parole, signifiant/signifié, rapports syntagmatiques/associatifs, synchronie/diachronie), et qui est due déjà, en grande partie, aux membres du Cercle linguistique de Prague, a déterminé en même temps l'espace de la linguistique saussurienne. Comme il fallait s'y attendre, dans cet espace il n'y a pas de place pour une étude de la parole: la plupart

¹⁶ Comme tout résumé, cet aperçu des thèses essentielles saussuriennes est forcément imprécis: le lecteur plus intéressé pourra chercher les formulations originales, bien entendu, dans le *Cours*.

des héritiers de l'enseignement saussurien sont même enclins à prétendre que la parole, en tant que simple matérialisation du système langagier, ne peut rien contenir qui ne soit contenu déjà dans le système lui-même, dans ses unités et dans les règles de leur structuration. Constituée donc presque exclusivement comme une linguistique de la langue, la théorie saussurienne, ainsi que nous venons de voir, envisage son objet en premier lieu d'une façon synchronique et statique. En outre, pour conserver la stabilité du système et de sa structure, elle préfère de beaucoup étudier le plan (plus facilement abordable) de l'expression (les signifiants) que de s'occuper du plan changeant du contenu (des signifiés) qui, à cause de ses liaisons avec l'univers infiniment hétéroclite de référents extralinguistiques, échappe sans cesse à une description exacte et rationnelle. Par conséquent, en comprenant le *Cours* comme un texte imprégné de déterminisme univoque, la linguistique structuraliste a délimité l'espace propre à l'approche saussurienne en le réduisant pratiquement à l'aspect synchronique de la langue et en l'abordant en général à travers le plan de l'expression, de sorte que seule la dichotomie (modifiée, d'ailleurs) entre rapports syntagmatiques et paradigmatiques n'a pas fixé les limites d'une telle approche.

Mais le texte du *Cours de linguistique générale*, même dans sa forme canonique, telle que nous offre sa *Vulgate*, contient de nombreux éléments dont la majeure partie est restée hors de vue des interprétations linguistiques postérieures – soit qu'il semblât qu'ils manquaient de charge innovatrice propre aux idées saussuriennes auxquelles la linguistique structuraliste doit ses fondements, soit qu'ils ne fussent pas d'accord avec une image préconçue de ce qui serait adéquat à la théorie du Maître genevois. Si l'on a pu constater déjà que le *Cours* est une de ces œuvres fondamentales à quoi tout le monde se réfère (explicitement ou implicitement) et que peu de gens lisent effectivement, il sera permis sans doute de dire aussi qu'une telle assertion ne se rapporte qu'à une partie de son texte, tandis que l'autre, qui en fait plus d'une moitié, aujourd'hui n'est pratiquement plus lue du tout.

Pourtant, au chapitre sur phonétique et phonologie (où au texte faisant partie du premier cours de linguistique générale les rédacteurs du *Cours* ont intégré celui de trois conférences tenues en 1897, reconstruit d'après les notes sténographiques), on trouve, par exemple, la classification des phonèmes selon leurs degrés d'aperture effectués dans la production des sons; or, sur cette classification est basée une définition de la syllabe phonétique et phonologique, définition à laquelle la phonétique d'aujourd'hui elle-même, avec tous ses appareils précis et hypersensibles, aurait bien de la peine à ajouter ou ôter quelque chose. Du point de vue théorique, ce qui est sans doute plus curieux encore,

c'est le fait que dans les amples parties du *Cours* concernant les linguistiques diachronique et géographique, c'est-à-dire deux disciplines qui – dans l'optique de l'interprétation moderne de la pensée saussurienne – sont non-structuralistes *per definitionem*, on découvre toute une série de thèses qui nous préviennent non seulement que, pour de Saussure, la frontière entre l'observation des changements du système langagier dans la durée et celle de la diversité langagière dans l'espace (entre une approche historico-comparatiste et une approche géographique) n'est guère rigoureusement marquée, mais aussi que la linguistique diachronique et la linguistique synchronique, aux yeux du Maître genevois, ne sont, en dernière analyse, que deux dimensions d'une seule et même investigation du fait langagier¹⁷.

En comparant deux parties du *Cours* – la partie généralement connue (quoique souvent dans une version réduite) et l'autre, peu connue (et même, bien des fois, pas connue du tout) – on soupçonne que, dans la théorie saussurienne, il y a une sorte de brèche, que sa pensée n'est pas, forcément et toujours, si cohérente que les rédacteurs de la *Vulgate* avaient voulu la présenter, et que les réponses du Maître peuvent impliquer parfois un doute, qu'elles transcendent, dans certains cas, le déterminisme que les lectures et interprétations postérieures leur ont imputé. Cette intuition est fortement confirmée par l'exégèse et par les éditions critiques du *Cours*, qui démontrent que dans les notes non publiées et dans les matériaux recueillis, basés sur les souvenirs de ses étudiants et de ses contemporains, certains problèmes sont formulés et résolus autrement que dans le texte canonique¹⁸.

Il apparaît, par exemple¹⁹, que Saussure, avec une acuité beaucoup plus grande que ne le laisse deviner la version habituelle du *Cours*, avait été conscient du problème essentiel d'identité du signe langagier avec lui-même. Selon le texte canonique du *Cours*, quand on dit deux fois le mot *Messieurs*, ce qui garantit l'identité de ces deux énoncés (lesquels, réalisés et observés au moyen de paramètres physiques de fréquence, de hauteur et d'intensité, diffèrent toujours

¹⁷ Les passages du *Cours* démontrant cet aspect des idées saussuriennes sont indiqués par De Mauro dans les notes de son édition critique; cf. aussi D. Škiljan, *art. cit.*, dans *Teka*.

¹⁸ Des deux éditions critiques déjà citées, la plus riche en informations nouvelles est celle de R. Engler, tandis que de plus nombreuses interprétations nouvelles se trouvent dans celle de De Mauro. La problématique que nous venons d'indiquer est très pertinemment traitée par De Mauro dans son livre *Introduzione alla semantica*, Laterza, Bari, 1965; cf. aussi L.-J. Calvet, *Pour et contre Saussure*, Payot, Paris, 1975, où l'auteur cherche à identifier une dimension du fond idéologique de la théorie saussurienne et de ses interprétations, en les abordant, avant tout, du point de vue sociolinguistique.

¹⁹ Cf. De Mauro, *Introduzione...*, surtout pp. 171 sqq., édition de 1974.

entre eux), c'est la valeur du signe langagier; or, comme nous l'avons constaté, elle provient du système langagier, car les signes sont interdépendants, mais elle participe, en même temps, en rapport avec d'autres valeurs, à former la base de ce même système et représente ainsi son *definiens* qui assure la structuration du système. Les notes non publiées offrent une sortie de l'impasse qu'impose ce *circulus vitiosus* évident: il semble, en effet, que Saussure ne croyait pas que le système langagier «en lui-même» fût garant de l'identité de valeur, mais qu'il était convaincu de voir ce garant, en dernière analyse, dans la société, la collectivité qui accepte le système. Dans une note qui n'a pas été incorporée au *Cours*, Saussure dit:

En effet, quand un système sémiologique devient le bien d'une communauté, il est vain de vouloir l'apprécier hors de ce qui résultera pour lui de ce caractère collectif et il est suffisant, pour avoir son essence, d'examiner ce qu'il est vis-à-vis de la collectivité²⁰.

Si cette interprétation est exacte, le fait que le linguiste genevois insiste sur le caractère social de la langue, par opposition à la nature individuelle de la parole, n'est plus le résultat d'un simple emprunt fait à la sociologie de Durkheim (en plein essor à l'époque)²¹, mais c'est aussi un essai de résoudre l'aporie que de Saussure ne pouvait pas ne pas remarquer. Car, si l'on considère le système linguistique comme un tout défini par les rapports entre ses unités, on doit aussi accepter l'assertion que deux systèmes ne sont identiques qu'au cas où les rapports réciproques de leurs valeurs seraient parfaitement conformes; or, puisque tout locuteur a dans son système langagier au moins une unité (un mot, par exemple) que son collocuteur ne possède point, deux systèmes ne sont jamais identiques dans leurs structures: en conséquence finale, aucune communication verbale entre deux personnes n'est possible!

Si Saussure, qui – il ne faut pas oublier – dans son analyse du langage part du processus communicationnel, a vraiment, à ce qu'il semble, cherché une issue, ne fût ce que pour un instant, dans le caractère collectif de la langue, et non pas dans le système même, ce n'était certainement qu'une sortie de secours. En effet, son idée principale avait été sans doute de réaffirmer les fondements

²⁰ Cité d'après De Mauro, *op. cit.*, p. 172.

²¹ Voir, sur le problème de la collectivité et de l'individu chez Saussure et chez Durkheim: A. Sechehaye, «La pensée et la langue, ou comment concevoir le rapport organique de l'individuel et du social dans le langage?», et W. Doroszewski, «Quelques remarques sur les rapports de la sociologie et de la linguistique: E. Durkheim et F. de Saussure», *Journal de psychologie* 30 (1933), réimprimé dans AA. VV., *Essais sur le langage*, Les Editions de Minuit, Paris, 1969, pp. 69-96 et 97-110.

scientifiques de la linguistique: dans l'esprit du rationalisme et de la science du début du XX^e siècle, il tente d'assurer à la linguistique un objet adéquat qui, d'un côté, serait constamment, sans tenir compte des conditions de recherche, identique à lui-même, et qui, de l'autre côté, serait assez autonome pour garantir en même temps l'autonomie de la linguistique. La langue était destinée à devenir cet objet, et l'autonomie de la langue dépendait de son aptitude à être définie par ses qualités propres ou, en d'autres termes, par sa structure. En faisant appel à une communauté qui, par son acceptation, devrait confirmer les valeurs de signes langagiers et leurs rapports structurels, on aurait, indubitablement, rendu plus faible l'intention initiale du linguiste genevois.

Celui-ci nous apparaît donc, à travers le texte du *Cours*, comme un représentant de la science contemporaine qui se réfère explicitement aux sources rationalistes de la connaissance scientifique moderne, et qui croit à la possibilité d'une détermination univoque de l'objet de recherche et, par conséquent, veut fonder une linguistique qui serait une science positiviste et objective dans le meilleur sens de ces mots.

Mais, dans le texte même du *Cours*, ainsi que dans «ses» parties non publiées et – le plus expressément, sans doute – dans le fait qu'il n'ait pas rédigé son *Cours*, de Saussure nous apparaît aussi comme un chercheur qui, après avoir développé sa conception rationaliste et positiviste jusqu'à l'extrême limite (en anticipant ainsi la pensée structuraliste), a reconnu que l'objet postulé de la cognition, la langue, échappait à son pouvoir, et que lui-même, par sa définition structurelle accomplie, annulait la prémisse initiale de toute la recherche: l'idée que cette recherche repose sur la fonction communicationnelle du langage.

Autrement dit, Saussure n'était pas seulement un participant actif de ce climat intellectuel qui soutenait la conviction que la science, en tant que connaissance rationnelle de l'univers, était promotrice de la vérité objective et des possibilités d'un progrès humain; il partageait en même temps le drame de cette autre conception du monde, laquelle, également caractéristique pour l'époque, mais refoulée plus énergiquement, devinait, avec une perspicacité plus ou moins grande, une décomposition, un éclatement de tous les systèmes de valeurs, éclatement qui, au niveau de civilisation, allait culminer dans la catastrophe de la Grande Guerre, peu après la mort du linguiste genevois²². Dans cette optique cataclysmique, le Maître a pu, avec sa lucidité suraiguë, entrevoir

²² Voir, pour l'appartenance de F. de Saussure aux deux «paradigmes» permettant de penser le monde, D. Škiljan, *Kraj lingvistike? /Fin de la linguistique?/, SOL, Zagreb, 1991, pp. 39-56.*

un éclatement des liaisons communicationnelles, et puisque sa pensée avait pénétré dans les couches profondes de la langue, il lui a été permis de soupçonner qu'il y a une impossibilité totale de communication des hommes par le moyen du langage.

Ce soupçon pourrait expliquer le silence genevois de Ferdinand de Saussure : croyant que, par la langue, on ne peut rien communiquer réellement à une autre personne, il a fini par s'abstenir de présenter par écrit ses idées qui, de toute façon, seraient restées incomprises, tant au présent qu'à l'avenir. Qu'une telle explication n'appartient point au domaine de pures constructions *ex post*, mais qu'elle dérive de la logique même de la compréhension saussurienne de la langue, cela est attesté aussi par un aspect spécifique de la curiosité linguistique du Maître. En effet, après sa mort, ses élèves ont trouvé dans son héritage, au lieu des brouillons de leçons qu'ils avaient attendus, au lieu des notes préparatoires pour les cours de linguistique générale, cent quarante et un cahiers remplis d'analyses des vers latins, grecs et védiques : c'était le travail qui préoccupait de Saussure entre 1906 et 1909, précisément à l'époque où il faisait ses célèbres premier et deuxième cours. Dans ces analyses, son point de départ était la supposition que certaines œuvres poétiques (ou leurs parties) cachaient des mots thématiques secrets, le plus souvent des noms propres, contenus dans les vers en forme d'anagrammes ; leurs sons, syllabes ou groupes de sons seraient, d'après lui, disposés *passim* dans les phrases formant le poème, de sorte que, par exemple, la ligne

Umbrium simul. Undique pepulit lux umbras...resides

contiendrait, en anagramme, le mot *Ulixes*²³. Cet intérêt pour les anagrammes peut être interprété comme une tentative de déplacer, de la surface de l'énoncé vers ses profondeurs, le niveau de possibilité de communiquer par la langue : le poète, sachant que son message ne peut point atteindre le récepteur, s'efforcerait de l'avertir, par une forme chiffrée, du vrai contenu de l'œuvre. En renonçant, après trois ans de travail intense, même à cet effort de «sauver», ne fût ce qu'à un niveau latent, la fonction communicationnelle de la langue²⁴, Saussure a opté pour un silence définitif.

²³ J. Starobinski a été le premier à écrire sur les anagrammes saussuriens : *Les Mots sous les mots*, Gallimard, Paris, 1971.

²⁴ Un mobile de ce renoncement est peut-être décelable dans un geste du poète italien Pascoli : ayant découvert des anagrammes aussi dans les vers latins de Pascoli, de Saussure a demandé par lettre à ce poète si leur existence était résultat d'une intervention intentionnelle ; ne recevant pas de réponse, il a cessé d'étudier des anagrammes.

Il nous reste encore à essayer de répondre aux questions qu'on avait posées sur l'actualité de son œuvre et sur le potentiel de sa linguistique²⁵. Il faut constater avant tout que l'espace que crée l'œuvre de Ferdinand de Saussure – bien que cette assertion puisse sembler, à première vue, paradoxale – est plus large que le domaine que les interprétations postérieures ont délimité comme champ d'action de la linguistique saussurienne. A mon avis, il serait pourtant injuste – malgré toutes les transformations à travers lesquelles la science moderne du langage a évolué depuis ses points de départ saussuriens – de croire que ces points de départ, quoique restreints par le choix des limites à l'intérieur de l'espace divisé au moyen de dichotomies théoriques, soient aujourd'hui tout à fait improductifs.

La linguistique saussurienne avait fait preuve de créativité, bien entendu, d'abord parmi les premières générations de linguistes, qui la considéraient comme une nouveauté absolue, et nous ne devrions pas négliger le fait que chacune de ces écoles trouvait dans l'œuvre saussurienne une inspiration différente. En effet, les adeptes de l'école genevoise (c'est-à-dire, élèves directs du Maître) visaient à compléter la pensée saussurienne en envisageant la possibilité d'une linguistique de la parole; les adhérents de l'école sociologique française (avec Antoine Meillet à leur tête) croyaient que c'est en démontrant l'importance des relations entre le système langagier et le contexte social de son usage que Saussure avait apporté sa plus grande contribution à la linguistique; les membres du Cercle linguistique de Prague, en acceptant les dichotomies saussuriennes, ont prouvé – surtout dans le domaine phonologique et phonétique, mais en d'autres matières aussi – qu'elles assurent une base réelle à l'étude du langage; enfin, Louis Hjelmslev, avec sa glossématique, a essayé de développer jusqu'aux conséquences extrêmes la conception de la langue comme un ensemble de rapports entre les unités langagières, donc comme une structure, et de montrer de quelle manière la linguistique structuraliste fonctionne en tant que modèle pour toutes les autres sciences humaines et sociales.

Dans l'optique de la linguistique contemporaine, tous ces grands projets d'élaboration de théories à partir des thèses saussuriennes ne sont qu'une preuve

²⁵ Des informations sur divers aspects de la linguistique saussurienne peuvent être trouvées, évidemment, en dehors de la littérature déjà citée, dans de nombreuses autres œuvres, dont nous ne mentionnons que quelques-unes: S. Marić, «Sosirolva lingvistika i misao o čoveku /Linguistique saussurienne et idée de l'homme/», préface à la traduction serbe du *Cours, Opšta lingvistika*, Nolit, Belgrade, ²1978; G. Mounin, *La linguistique du XX^e siècle*, P.U.F., Paris, 1972; A. Graur – L. Wald, *Scurtă istorie a lingvisticii*, Editura științifică, Bucarest, ²1965; V. A. Zvegincev, *Istorija jazykoznanija XIX i XX vekov v očerkax i izvlečeni-jax*, Prosveščenie, Moscou, ³1964.

indirecte de la productivité de ces thèses. Mais si l'on regarde de plus près, même dans son étendue la plus restreinte, l'espace de la pensée linguistique saussurienne limité par les interprétations postérieures, on y trouvera pourtant de nombreux éléments dont la linguistique d'aujourd'hui, quoiqu'elle eût souvent déplacé le foyer de son intérêt, pourrait bien s'occuper intensivement. A titre d'exemple, toutes les conséquences théoriques de l'élargissement saussurien de la théorie classique du signe langagier par la notion de valeur sont encore loin d'avoir été examinées à fond, et d'autre part, on n'a pas exploré la possibilité réelle de décrire la langue comme système constitué exclusivement de valeurs. Ensuite, si l'on se représente la langue comme un système stratifié, il faudrait expliquer, mieux que ne le fait la linguistique actuelle, comment se constituent les différents niveaux de ses entités, et quels sont les types d'interaction de ces niveaux. De même, en supposant que la langue, en tant que système, est définie par sa structure, on devrait, nous l'avons vu déjà, déterminer beaucoup plus exactement le degré et les modalités de son aptitude à être définie. En outre, la science du langage contemporaine ne résout pas complètement le problème connu sous le nom de «paradoxe saussurien»: est-il permis de soutenir que la langue est un fait social et que la parole appartient au domaine de phénomènes individuels, puisque la langue, considérée comme système abstrait, n'existe vraiment que «dans la tête» de l'individu, tandis que la parole représente probablement le plus puissant moyen pour établir des liens collectifs?

En conséquence, le domaine de la linguistique saussurienne n'est point étudié à fond et tout entier, et encore moins le champ intégral ouvert par les parties lues, non lues et non publiées du *Cours*. Un lecteur attentif, qui n'aura pas abordé le *Cours* comme un document historico-linguistique, pourra découvrir presque à chaque page – dans les lignes et entre elles – avec quelle vitalité le savant genevois participe encore à l'aventure actuelle de l'esprit. En constatant, d'un côté, l'effort créateur que l'auteur avait fourni pour formuler aussi exactement que possible ses points de vue et pour examiner à fond chaque problème, et en remarquant, de l'autre côté, sa scrupuleuse conscience qui lui interdit de cacher ses hésitations, et même le moindre de ses doutes, un lecteur muni d'un certain savoir linguistique tirera, lui-même, quelques enseignements de chaque chapitre du *Cours*.

Mais, pour la linguistique contemporaine dans sa totalité, le plus important serait peut-être de redécouvrir la façon dont le linguiste genevois distingue, sans cesse et soigneusement, le modèle scientifique cognitif et l'objet représenté par ce modèle: si la science du langage actuelle était constamment consciente du fait que chaque modèle est nécessairement réduit par rapport à la réalité, et que le modèle linguistique, si complexe qu'il soit, ne peut donc jamais embrasser la

totalité de la réalité langagière, alors cette science pourrait éviter maint piège de la simplification, qui a su parfois tromper même des chercheurs de la taille d'un Roman Jakobson ou d'un Noam Chomsky.

Ferdinand de Saussure a terminé son activité dans une sorte de silence de déception : ayant pénétré dans les mécanismes de la langue avec une perspicacité que nul avant lui n'avait atteinte, il a commencé à douter des possibilités de cette même langue, ou au moins du potentiel du modèle qu'il avait créé. Son *Cours de linguistique générale* avait annoncé et avait effectivement inauguré une nouvelle époque linguistique, celle du structuralisme, et c'est probablement parce que ce livre était le résultat d'une connaissance réellement créatrice et, en même temps, d'un scepticisme extrême, qu'il est capable d'offrir au lecteur moderne, au lieu du silence de son auteur, la possibilité d'entamer un dialogue continuel et fertile.

Adresse de l'auteur :
Dubravko ŠKILJAN
Vitasoviceva poljana 6
10 000 Zagreb
Croatie

Ferdinand de Saussure, *CURS DE LINGVISTICĂ GENERALĂ*,
publicat de Charles Bally și Albert Sechehaye,
în colaborare cu Albert Riedlinger, Editie critică de Tullio de Mauro,
Traducere și cuvânt înainte de Irina Izverna Tarabac, POLIROM, 1998.

Le *Cours de linguistique générale* de Ferdinand de Saussure a, en Roumanie, un destin particulier. Lu et source de citations dans des cercles relativement clos parce que non-traduit, il est resté inconnu pour un public moins spécialisé. Identifiée par ce dernier avec quelques clichés d'une grande force de circulation culturelle – langue et parole, signifié et signifiant, la langue comme système de signes, structuralisme –, qui lui donnaient seulement l'illusion de l'accès à sa complexité, la pensée saussurienne est restée ainsi, pour un trop long laps de temps, inconnue à de diverses et importantes catégories d'intellectuels qui auraient pu en être intéressés.

Des linguistes de nombreux pays ont compris depuis plus d'un demi siècle l'importance de la traduction (une traduction conçue comme herméneutique) pour la compréhension en profondeur et la propagation de l'œuvre de Saussure. Transposé dans les langues d'autres cultures – qu'il a enrichies avec des termes des plus spécifiques pour notre siècle –, *Le cours de linguistique générale* a fait entrer dans les nouveaux espaces culturels pas seulement une nouvelle philosophie linguistique, mais aussi, par contamination progressive, une nouvelle philosophie globale, qui, par le biais du modèle linguistique, est devenue opérante pour toutes les autres «sciences de l'homme». Tout comme Einstein dans le domaine de la physique, Saussure a remplacé, dans son domaine, le paradigme ancien par un autre, nouveau.

Non traduit, Saussure serait resté peut-être aujourd'hui encore presque un inconnu, et son influence n'aurait pas pu s'exercer si profondément et à l'échelle mondiale. Mais dès 1928 nous assistons à un phénomène extraordinaire: une avalanche de traductions, en commençant avec celle en japonais (de Kobayashi), suivie par une longue série de rééditions, et continuant avec celles en allemand, espagnol, italien, anglais, polonais, hongrois, tchèque, russe, norvégien, suédois etc. etc. (celles-ci à leur tour suivies par des rééditions). Un regard attentif sur l'histoire de la propagation de la pensée saussurienne par ces traductions très spécialisées pourrait nous faire affirmer que, par leur intermédiaire, s'est actualisée une virtualité qui, sans elles, courait le risque de ne jamais se réaliser.

C'est à ce moment qu'apparaît finalement en roumain aussi ce livre fondamental, pour la traduction duquel j'ai utilisé l'édition de Tullio de Mauro, inégalée jusqu'à présent. Situé toujours, tout comme au début du siècle, au centre de beaucoup de contestations (ce qui authentifie sa présence intense), le *Cours* de Saussure, dans lequel se trouvent les origines de toute la linguistique moderne, même de celle qui se déclare en désaccord avec lui, est une œuvre toujours vivante.

Voilà pourquoi l'impression de sa traduction en roumain s'imposait aujourd'hui autant qu'hier.

Et pour finir, quelques détails techniques sur la version roumaine. J'ai adopté, à chaque fois que cette solution s'est imposée, la terminologie consacrée par son usage dans les textes des linguistes roumains, et en partie entrée même dans un circuit plus large. Mais, même dans ce cas-là, j'ai donné entre parenthèses, à la première occurrence des termes problématiques – du type: *vorbire* (*parole*) –, la version française. Les transcriptions phonétiques sont restées celles de l'édition que j'ai utilisée. Quant aux noms propres de savants qui apparaissent sous plusieurs formes, j'ai gardé toutes les versions comme telles (cf. trois versions pour Troubetzkoy), cette option respectant les différentes manières dont l'auteur a signé, à des moments différents, ses ouvrages, et rendant ainsi possible son identification dans une bibliographie.

Traduit du roumain
par Manuela CHEȘCHEȘ
Doctorante
Université de Genève
46, avenue de Miremont
1206 Genève

DE LA COHÉSION ET DE LA FLUIDITÉ DE LA LANGUE

Textes inédits (1908-1943) de Charles Bally et d'Albert Sechehaye
édités par
Anne-Marguerite Frýba-Reber*

La publication *in extenso* de documents inédits répond, en historiographie des sciences, à un parti pris méthodique et épistémologique qui vise à mettre à disposition du public concerné des éléments susceptibles de renouveler une interprétation en la confirmant ou au contraire en l'infirmant, ou en indiquant de nouvelles pistes d'interprétation. Les documents que nous avons sélectionnés ici s'inscrivent dans le cadre de l'histoire de l'école genevoise de linguistique générale et sont révélateurs en particulier des conditions d'émergence de la stylistique et du statut à accorder à cette nouvelle discipline. D'intérêt majeur pour l'histoire de la stylistique, ces documents forment par ailleurs un témoignage tant de la façon, encore trop peu connue¹, de collaborer des deux éditeurs du *Cours de linguistique générale* que de l'amitié indéfectible qui lia les deux Genevois.

* Cette édition est réalisée dans le cadre de notre projet FNRS intitulé «Panorama des études linguistiques en Suisse (1880-1950): Linguistique romane et linguistique générale».

¹ Bien qu'exploitée à plusieurs reprises, l'édition *in extenso* de la correspondance Bally-Sechehaye concernant l'édition des cours de linguistique générale fait toujours défaut à ce jour.

Loin d'être un handicap, l'hétérogénéité des documents – correspondance, allocution, remise des Mélanges, notes de travail, leçon inaugurale – constitue un atout dans la mesure où elle implique des types de discours variés, qu'il convient de mettre en rapport avec l'œuvre connue, publiée et commentée. On relèvera quatre types de documents :

- réaction à un travail soumis (I, II, III, IV, IX.2)
- dialogue intérieur (V.1-3, X)
- discours ou lettre de circonstance (VI, VII, VIII)
- bilan de la discipline (IX.1).

La structure diaphonique des documents – par la reprise des paroles de l'interlocuteur de façon plus ou moins explicite à travers des reformulations de discours, ou implicite à travers des allusions aux discours de l'interlocuteur – nous donne assurément l'impression d'assister à un dialogue entre Bally et Sechehaye, jetant une lumière sur la démarche de Bally et sur celle de Sechehaye, lesquels tantôt intègrent, tantôt réfutent les objections avancées par le contradicteur. Aussi plus que la construction d'un savoir, c'est ici le savoir en construction qui paraît, à nos yeux, l'enjeu décisif de ces documents inédits.

Nous avons choisi de classer les documents dans l'ordre chronologique et de les numéroter avec des chiffres romains. Entre parenthèses, l'initiale de l'auteur du document. Chaque document est précédé d'une brève présentation précisant le contexte de production du document et décrivant le support (en petits caractères) et le lieu de conservation du document (le sigle BPU suivi de la cote renvoie à la Bibliothèque publique et universitaire de Genève. L'absence de sigle renvoie au Fonds Albert Sechehaye, déposé à la BPU, mais non encore catalogué). Les notes philologiques se trouvent en bas de page.

L'établissement de trois index (noms, ouvrages cités et index analytique) vise à faciliter la lecture et l'exploitation des documents.

I(B) : Lettre de Bally à Sechehaye (18.6.1908)

II(B) : Lettre de Bally à Sechehaye (1914)

III(B) : Lettre de Bally à Sechehaye (9.5.1917)

IV(B) : Lettre de Bally à Sechehaye (17.9.1918)

V.1(S) : Notes de Sechehaye à propos de l'intervention commune avec Bally à La Haye (11-16.11.27)

V.2(S) : Annexe I

V.3(S) : Annexe II

VI(S) : Discours de Sechehaye (4.2.1935)

VII(S) : Lettre de Sechehaye à Bally (24. 5. 1939)

VIII(S): Allocution de Sechehaye (1^{er} juillet 1939)

IX.1(S): La place de la stylistique de Charles Bally dans la linguistique d'aujourd'hui.

IX. 2(B): Lettre de Bally à Sechehaye (octobre 1939)

X(S): Notes manuscrites de Sechehaye intitulées *Ferdinand de Saussure et Charles Bally* (1943).

I: LETTRE DE BALLY A SECHEHAYE (18.6.1908)

Glissée dans un tiré à part de la contribution de Sechehaye aux *Mélanges Saussure* intitulée «La stylistique et la linguistique théorique», cette lettre comporte un certain nombre de remarques générales sur l'objet de la stylistique et de considérations ponctuelles suscitées par la lecture des épreuves que Sechehaye a soumises à Bally. Ecrite entre le *Précis* de 1905 et le *Traité* de 1909, elle se situe dans la période où Bally, tenant compte des objections de Saussure et de Sechehaye, remanie, non sans difficultés, sa définition de la stylistique.

Deux feuilles de 26,4 x 20,9 cm, pliées en deux, papier beige. Dactylographiées recto-verso, avec corrections manuscrites à l'encre noire.

[1] Genève 18 juin 1908

Mon cher Sechehaye

Ci-joint les épreuves, que je vous retourne avec mes corrections ou plutôt mes propositions. Depuis notre dernière conversation ma pensée a travaillé, et, poussé en partie par votre critique, je suis arrivé à une formulation plus catégorique des limites de ma recherche. J'ai remanié encore une fois ma définition ! Je crois ne l'avoir pas changée, mais simplement expliquée plus clairement. Comme M. de Saussure a dans ce moment mon manuscrit, je ne puis vous transcrire la citation exacte, mais cela importe peu.

Du reste, en vous relisant vous-même, je vois de plus en plus que tous nos malentendus proviennent d'hésitations de forme. D'abord j'aurais dû préciser plus nettement ce que la stylistique n'est pas : elle n'a pas de contact avec le langage individuel, prégrammatical et affectif (dans le sens que vous donnez à ce terme) : en effet toute son observation se porte sur le langage organisé : elle n'est pas l'art d'écrire, parce qu'elle se désintéresse de toutes les créations plus ou moins personnelles et conscientes qui ont une origine et une raison d'être *esthétique*. Elle n'est ni la grammaire, ni la lexicologie, parce qu'elle reste étrangère aux manifestations purement intellectuelles de la pensée dans le [2] langage². Alors qu'est-elle ? A mon avis, elle étudie tout simplement l'expression³ des faits de sensibilité dans le langage *organisé*, et l'effet produit par les faits de lan-

² *Ajout en marge* : Je sais que j'emploie les termes grammaire et lexicologie dans un sens plus restreint que vous.

³ expression *est biffé, puis souligné en pointillé*.

gage sur la sensibilité. Elle a donc à établir les rapports et l'action réciproque du contenu intellectuel, des faits d'expression et de leur contenu affectif. En outre la sensibilité peut être aussi personnelle que possible: la stylistique ne s'occupe que de l'expression affective d'une façon intelligible pour le groupe.

Voilà: ce n'est peut-être pas encore tout à fait clair, parce que j'écris à la hâte et sans peser mes expressions. La chose deviendrait plus compréhensible si vous vouliez vous rappeler l'exemple type que j'ai choisi: «Votre panier percé de gendre». La délimitation du fait d'expression *panier percé* me paraît être un fait surtout grammatical; son identification logique, un fait de lexicologie; je ne traite l'expression au point de vue stylistique que lorsque je l'examine au point de vue de l'effet qu'elle me produit, et les procédés mis en œuvre pour produire cet effet; cette impression est de deux sortes; la locution étudiée est susceptible de me frapper par sa nature propre, (effet péjoratif, effet comique), et par sa valeur évocatrice, ce qui veut dire qu'elle évoque le milieu où elle est naturelle, et cette évocation est la source de tout un ordre spécial⁴ d'effets (ici [3] p. ex. valeur familière).

Ce n'est pas encore clair, mais je ne puis faire mieux pour le moment que de vous dire la chose brièvement.

Epreuve p. 3: vous énoncez ces deux catégories d'effets mais (grâce aux hésitations de ma première définition) on ne voit pas assez que 1) dans *effrayant*, *effroyable*, la stylistique n'étudiera que la valeur affective et non la valeur logique, la «définition», 2) en outre ces mots sont des exemples des effets naturels par opposition aux effets d'évocation que vous esquissez à propos de *Cadavre*, etc. *Cadavre* est le terme qui n'évoque rien du tout: je ne l'appellerais pas technique, car tout un chapitre de ma stylistique est consacré à la valeur évocatrice des termes techniques. Pour *corps*, si vous voulez éviter l'équivoque, il faudrait dire «Corps (dans le sens de cadavre!) repose sur une atténuation, due le plus souvent à des raisons sociales».

Epr. p. 6: Je reconnais plus que jamais combien ma définition du Précis est vague, et combien votre critique est justifiée; ce que je voulais dire par moyens d'expression, je le sentais et ne pouvais le formuler: actuellement je ne dirais plus «moyens d'expression» mais «*faits* par lesquels s'exprime la sensibilité et *moyens* d'expression mis par le langage *organisé* au service de cette sensibilité».

Epr. 7-8-9: vous le voyez, il ne s'agit pas [4] d'un «facteur social» mais d'une série d'évocations⁵ produites par les faits de langage et qui, en dernière analyse, sont des évocations de *milieux sociaux* (un terme d'argot ou une

⁴ *Au-dessus de la ligne, remplace nouveau qui est biffé.*

⁵ *L'épithète indirectes est biffée.*

expression familière sont de cet ordre). Ces évocations sont d'ordre *affectif*, donc elles intéressent la stylistique; leur origine sociale ne peut être ignorée, mais cela ne veut pas dire que la stylistique envisage la langue comme «*facteur social*».

Epr. p. 9 au bas: je vois nettement que la *délimitation* et l'*identification* sont nécessaires à la stylistique mais ne sont que des travaux préparatoires: je vois tout aussi nettement que *faits d'expression* et *procédé d'expression* signifient: fait par lequel s'exprime un mouvement affectif et moyen par lequel le langage organisé extériorise ce mouvement.

Epr. p. 11: Ici vous allez, je crois au-delà de ma pensée: je ne crois pas avoir prétendu que l'expression des idées et celle des sentiments sont distinctes; à peu près toutes les dix pages de mon second livre j'ai l'occasion de dire que les faits d'expression ont toujours, mais en propositions variables, un *contenu intellectuel* et un *contenu logique* combinés, et que seule la proportion plus ou moins forte de l'un des éléments constitue le caractère dominant de l'expression. Je suis d'accord avec vous p. 12, quand vous dites que l'étude du contenu affectif ne peut être qu'une abstraction; mais enfin, pour étudier quelque chose, ne faut-il pas toujours abstraire?

Epr. 12 plus bas: l'image de la broderie semble [5] aussi dénaturer ma pensée: elle ferait croire que le sentiment, dans mon idée, ne ferait qu'*ajouter* quelque chose à l'expression, alors que selon moi, il fait *partie intégrante* de sa composition.

p. 13: plus je relis votre critique de mon vers de Racine, plus je crois que vous êtes dans l'erreur: personne ne croira que les mots imprimés, même en dehors de toute intonation, n'ont ici qu'une valeur logique et grammaticale.

p. 13 plus bas: croyez-vous vraiment qu'il n'y ait là qu'une question d'origine? Vous n'admettez pas que le langage mette autre chose que des idées à notre disposition?

p. 16, 2^e alinéa: ce passage n'est pas clair, ni à votre point de vue ni au mien. Le mot réflexe me semble emprunté à la terminologie de Wundt et déroutera les lecteurs français. La dernière phrase me fait tort dans sa forme ou son fond, je ne sais: je n'ai pas prétendu que tout dans ce genre est conventionnel, mais seulement en tant qu'un geste ou une intonation sont intelligibles pour l'interlocuteur dans le sens que le sujet parlant veut leur donner.

19: à propos de l'exemple de Monsieur: si cela vous intéresse, c'est un exemple de ce que j'appelle les faits d'évocation de milieux par le langage.

Voudrez-vous ou non tenir compte de mes observations? Le pourrez-vous surtout? Je l'ignore: mais je devais une fois de plus prendre la parole, [6] puisque votre article est une sorte de prospectus désintéressé et très précieux

pour mon nouvel ouvrage. Tout le mal vient de ce que vous parlez d'un livre encore en préparation: mais en tout cas je dois vous dire que si, à force de me chercher je sens que je précise chaque jour un peu mieux ma pensée, vous m'y avez beaucoup aidé par votre critique.

Je lirai avec plaisir la seconde épreuve pour les retouches de détail.

Votre bien dévoué

Ch. Bally

II: LETTRE DE BALLY A SECHEHAYE (29.6.1914)

Dans cette lettre, Bally annote les épreuves de la seconde partie de l'article de Sechehaye, «Les règles de la grammaire et la vie du langage», qui paraîtra la même année dans la revue *Germanisch-romanische Monatsschrift* 6, 341-351. Manifestement, Sechehaye n'a pu faire parvenir à l'éditeur les coquilles signalées par Bally. Ce qui ne l'empêchera pas de tenir compte de la critique émise par Bally concernant le terme «symbole», remplacé dorénavant par le terme «fait de langue» ou simplement, comme le rappelle Bally, par «signe».

Feuille de 13,4 x 20,9 cm, papier beige, recto-verso, manuscrite, encre noire.

[1] Genève 29 juin 1914

Mon cher Séchehaye⁶,

Ci-joint votre manuscrit avec quelques remarques. Je viens de relire avec grand intérêt la seconde partie de votre article de la GRM.

Si vous envoyez des tirages, il conviendrait de corriger quelques coquilles:

p. 345 1^{er} alinéa empêche, note: *procédé syntaxe*

p. 348 4^e l. géométrique, un point après *si j'étais*

[2] 3^e ligne du bas, virgule après *individu*

p. 349 4^e l. supprimer virgule après *homonymie*

6^e alinéa, id. après *construction*

p. 350 7^e ligne id. après *symbolique*

p. 351 *la que!*

Votre bien dévoué

Ch. Bally

P.S. *Symbole* et *symbolique* vous met en conflit avec F. de S.; en outre la distinction entre *signe* et *symbole* est précieuse et pratique.

⁶ *Sic.*

III: LETTRE DE BALLY A SECHEHAYE (9.5.1917)

Rédigé en parallèle avec l'édition du *CLG* et paru dans la *Revue des langues romanes*, l'article de Sechehaye («La méthode constructive en syntaxe») annonce tout un programme qui propose d'étudier la syntaxe ou mécanisme grammatical en tenant compte tant de l'aspect formel que de l'aspect sémantique: cette démarche permet en effet de dépasser les approches purement formelles (analyse traditionnelle en parties du discours) ou purement sémantique (comme l'a tenté Brunot). Sechehaye oppose donc à ces deux méthodes la sienne qui vise à dégager les structures minimales avant d'étudier les formes plus complexes. Cette méthode, qu'il appelle «constructive», repose sur la théorie saussurienne du signe, en particulier sur la solidarité du signifié et du signifiant: Bally émet un certain nombre de réserves quant à l'application de cette méthode.

Deux feuilles de 26,4 x 20,1 cm, pliées en deux, papier beige. Manuscrite, recto-verso, encre noire.

[1] Genève 9 mai 1917

Cher ami

Merci de m'avoir envoyé votre article; très heureux pour vous qu'il ait paru. Je l'ai relu avec plaisir; vous ne m'en voudrez sans doute pas si je vous fais part de quelques critiques; n'y voyez qu'un exercice par lequel je cherche à me mettre au clair avec mes propres idées.

p. 45: Je regrette que vous m'enrégimentiez, un peu à la légère, dans les «psychologues» purs, en citant un passage qui me semble cependant peu équivoque; j'y parle «d'une forme de pensée typique, mais non posée *a priori*, d'une forme que *l'usage même d'une langue* révèle comme caractéristique du groupe qui la parle», et mieux encore, p. 606 «ce n'est pas une observation purement psychologique qui fait découvrir cette forme de pensée, elle se déduit de l'étude même de la langue». A part le terme gauchement choisi, il est vrai, de «forme de pensée», qu'y a-t-il autre chose dans tout cela que la détermination de la *valeur*, dans le sens saussurien? Je persiste à croire qu'il est essentiel de recueillir, d'associer [2] et de comparer les diverses formes linguistiques d'une idée fondamentale déduite de la langue; il est p. ex. évident que le français a la notion nette de la *réciprocité*, et qu'il l'exprime par des procédés lexicologiques (*réciproque*, etc.), syntaxiques (type: *ils s'aiment*), intermédiaires (*l'un l'autre*, préfixes *inter-*, *entre-* dans *entre-aide*, etc.).

Cette fixation des valeurs se fait par des moyens linguistiques; par le procédé associatif (ds le sens saussurien), tandis que votre méthode est naturellement syntagmatique; mais une syntaxe qui se désintéresse de la fixation des valeurs est-elle complète?

D'ailleurs il aurait été plus juste de citer mon article GRM 1914 qui met au point celui de 1912 *ibid.*; vous y auriez trouvé des phrases telles que: «un procédé psychologique est par définition non linguistique» (p. 468), etc.

p. 53, l.7: vous englobez les questions de suffixes, préfixes, etc. dans la syntaxe du verbe; c'est une extension dangereuse de votre méthode, si elle ne veut pas rester purement formelle; il suffit de rappeler, à propos [3] de vos exemples, que *re-* est de la nature de l'adverbe, que *rival-* dans *rivaliser* tient de la nature du prédicat, etc. En général, mener de front la syntagmatique lexicologique et la syntagmatique syntaxique me semble une erreur.

p. 54 milieu. Je crois que vous êtes ds l'erreur en rattachant *joyeux* au prédicat; il se rapporte au sujet; ce type est une contamination de la phrase verbale et de la phrase à copule; c'est un peu comme si l'on disait: l'enfant est, en chantant, joyeux. D'ailleurs ce type, dans sa pureté, n'est pas de la langue; il verse a) ou bien ds le type verbe + adverbe (*la pluie tombe dru, fort*) b) ou bien dans le type copule+adjectif (il tombe⁷ malade).

p. 54, l.10 du bas; on pourrait presque se demander si vous considérez *une bonne chose* comme sujet, faute d'explication suffisante.

[4] p. 56, l.8 du bas: non, l'adjectif ne joue pas en *première* ligne le rôle d'attribut, mais celui de prédicat, au moins en statique.

p. 57 milieu: comment le gérondif pourrait-il fonctionner comme sujet?

p. 58, l.8: vous parlez d'auxiliaires de voix et vous les distinguez des temps; mais comment? Vous ne le dites pas; le critère d'un auxiliaire de voix est, pour moi, la faculté d'apparaître à *tous* les temps; si cela est vrai, *aller* et *venir de* ne sont pas des voix; ils sont bien plutôt temporels; *aller* fonctionne pour le futur et le futur du passé seulement.

p. 58, l.2 du bas: «fait secondaire»; capital, au contraire; car l'emploi de *j'ai mangé, j'avais mangé, j'aurai mangé*, etc. comme temps relatifs, rend à l'heure qu'il est la notion de verbe parfait (dites plutôt: *voix parfaite*) très vacillante. D'autre part le rapport que vous semblez établir entre les types: maintenant j'ai [5] mangé (parfait), et: hier j'ai mangé (passé) me semble plus historique que synchronique.

p. 58, note: votre répartition de *devoir* modal et auxiliaire de voix n'est pas exacte; le *devoir* d'obligation est plutôt modal dans un emploi tel que: *tu dois m'obéir* (=je veux que...).

⁷ Ajout sous la ligne: = devient

p. 59 milieu. Le critère tiré des constructions absolues du grec et du latin semble reposer sur une confusion entre l'historique et le synchronique; il est évident qu'un type tel que: *victá urbe exiérunt incolae* a l'origine que vous indiquez; mais en statique, l'ablatif absolu est, pour moi, très clairement sur le même pied que les subordinées.

p. 61 haut. Il aurait été peut-être bon de dire en quoi l'interrogation est modale. Plus bas: On ne verra pas clairement quelle définition vous donnez à l'exclamation.

p. 62, l.11: le terme élastique de *période* aurait dû être [6] serré de plus près. Au fond qu'entendez-vous par là?

p. 62, l.5 du bas: Nous avons passé...; en réalité vous ne l'avez pas fait; car la place que vous faites dès le début aux types attributifs et «auxiliaires» renverse l'ordre que vous indiquez; tout ce qui est *accord* suppose plus de synthèse que la *rection*; pensez à la place que vous attribuez à des types tels que: *l'enfant, un enfant, enfant sage*, etc.

p. 63, 1^{re} moitié: votre concession à l'histoire me paraît particulièrement malheureuse. En tout cas, faire croire qu'il y a une relation statique entre: *J'ai une maison et j'ai bien dormi*, c'est faire violence au bon sens. Et si la contradiction est seulement dans la forme, c'est bien plus fâcheux encore.

[7] p. 67 et passim: votre théorie et votre terme technique: *agglutination syntaxique* trouble des choses que nous commençons à débrouiller. Sans doute vous pouvez dire que vous employez le mot *agglutination* comme le font les linguistes quand ils parlent des langues agglutinatives; bien! mais ces mêmes linguistes ne l'emploient pas⁸ pour désigner des groupes comme *chef-d'œuvre* et *rouge-gorge*. Il est illégitime de faire porter le même nom à deux choses qui sont la négation l'une de l'autre (interchangeabilité d'un ou plusieurs termes d'une part, et impossibilité de le faire d'autre part). D'ailleurs, à ce compte, tout, en syntaxe, repose sur des agglutinations syntaxiques; ou bien, alors, je n'ai pas compris!

p. 68, l.14-15: cela peut se dire des survivances, mais on ne peut le prouver des irrégularités novatrices de la parole s'infiltrant ds la langue. Si un jour on permet de dire, comme on l'entend déjà: cet homme est *toute bonté*, où y a-t-il [8] synthèse agglutinative?

p. 69, l.3 du bas: *coup sur coup* est beaucoup plus agglutiné que les deux suivants, lesquels au contraire se prêtent à des substitutions presque indéfinies.

p. 76, l.2 du bas. Oui, mais sans modifications ni tempéraments, guère; et ces tempéraments, il aurait peut-être fallu les faire prévoir, car beaucoup de

⁸ *En marge*: ou ne devraient pas l'employer.

pédagogues se refuseront à appliquer votre méthode intégralement; traiter *tout* ce qui concerne le sujet avant de passer au verbe, et *tout* ce qui a trait au verbe avant d'aborder les compléments, etc., pour beaucoup, à l'école, ce sera la mort (j'allais dire «sans phrase»). Mais vous avez sans doute vos idées de derrière la tête sur les applications pédagogiques; vous devriez nous les faire connaître.

Excusez le ton catégorique de ces remarques; j'espère que vous ne vous en formaliserez pas. Je crois qu'on se rend mutuellement de plus grands services par la franchise que par un acquiescement équivoque.

Cordialement à vous

Ch. Bally

IV: LETTRE DE BALLY A SECHEHAYE (17.9.1918)

Le semestre d'été 1918, Bally consacre son cours de linguistique historique aux changements phonétiques: il soumet le manuscrit de ce cours à Sechehaye qui le lui rend annoté. En retour, Bally lui envoie une lettre de remerciement, sur laquelle Sechehaye a griffonné au crayon bleu: «à propos des idées de Bally sur les changements phonétiques: le changement régulier n'est pas nécessairement graduel (son cours d'été 1918)»⁹.

Feuille de 25,2 x 20,2 cm pliée en deux, papier beige, recto-verso, manuscrite, encre noire.

[1] Genève 17 sept. 1918

Cher ami

Oui, j'ai reçu votre paquet et j'ai beaucoup regretté de ne m'être pas trouvé à la maison lors de votre visite. Ce matin j'allais vous écrire quand votre carte est arrivée; elle atténue mes regrets en m'apprenant que vous comptez venir me voir sous peu. Vous me trouverez toujours chez moi le matin jusqu'à 10¹/₂ h., mais si vous désirez un autre rendez-vous, je suis à votre disposition.

Je garde précieusement vos notes jusqu'au moment où je pourrai les confronter, ainsi que celles de Ronjat, avec [2] mon manuscrit, et je ne doute pas qu'elles n'apportent quelques solides points d'appui à mes châteaux de cartes. Elles me font voir aussi – je m'en rends déjà compte par une rapide lecture sur quels points la manière même de dire les choses a créé, par ma faute, des malentendus. Votre remarque finale est caractéristique à cet égard: car elle montre que vous m'attribuez l'idée d'une sorte d'harmonie préétablie entre la sémantique et la phonétique; mon opinion est au contraire que tout est produit par des tendances psychiques profondes qui assurent ipso facto la priorité à l'activité psychique collective et «emboîtent», par conséquent, les changements de sons dans les changements généraux des formes de la pensée.

Ma documentation est souvent imparfaite; je ressemble au paysan qui coupe son blé à la veille de faire son pain; cer[3]taines idées ne me viennent que dans le cauchemar de la leçon qu'il faut faire à tout prix.

⁹ Voici les enseignements de Bally annoncés dans le programme des cours de l'Université de Genève: Été 1918: Linguistique historique, Phonétique grecque et latine, Exercices pratiques de linguistique grecque et latine, Stylistique comparée du français et de l'allemand. Cf. Frýba-Reber / Chambon 1995-6, 56. Bally a du reste soumis à Ronjat le même manuscrit qu'à Sechehaye. Cf. *Ibid.* Lettre 14, 51-54.

A propos des changements brusques j'aurais pu citer des cas beaucoup plus probants, p. ex. le passage de *nd* à *ng* qui est caractéristique du dialecte suisse-allemand de l'Emmenthal (passage *régulier*, et non sporadique; ex. *ein Ching*=*ein Kind* etc.). Puis celui de *p* à *f* dans certains dialectes grecs, et paraît-il dans l'anglais de Londres. Jespersen cite ce dernier cas dans son *Nutydssprog* pp. 287-8¹⁰; il mentionne aussi $k_1w > \pi\pi$ en grec ($ek_1wo\varsigma > \upsilon\pi\pi\pi o\varsigma$), en gallois, en roumain item. *pl* > *fl* en allemand; ne pourrait-on pas dire aussi que k_2 a donné π en grec par saut et non par glissement? Je sais bien que le cas est épineux!

Mais dans l'ouvrage de Jespersen je trouve une observation qui, si elle se vérifie, bouleverserait nos idées sur les [4] deux ordres de changements: il incline à croire que les ch. lents sont dus aux adultes surtout, *et les brusques spécialement aux enfants!* (p. 287).

Tout cet ouvrage est d'un grand intérêt, je suis heureux que Ronjat l'ait fait acheter par la bibliothèque universitaire. Je l'ai chez moi et vous le prendrez quand vous voudrez.

En attendant votre bonne visite, cordiale poignée de main de votre dévoué

Ch. Bally

¹⁰ Il s'agit d'un ouvrage de 311 p., paru en 1916 chez Gyldendal à Copenhague et intitulé *Nutidssprog hos børn og voksne* (La langue contemporaine des enfants et des adultes).

V.1: NOTES DE SECHEHAYE (11-16.11.27)

C'est en novembre 1927¹¹ que Bally et Secheyaye rédigent en commun la réponse à la quatrième question posée aux participants du Premier Congrès international de linguistes qui aura lieu l'année suivante du 10 au 15 avril 1928 en proposant les propositions 23 et 24¹². Un fascicule intitulé *Propositions* et distribué auparavant aux congressistes¹³ contient, entre autres, le texte de Bally et Secheyaye, identique à celui qui paraîtra dans les actes du congrès. Rédigées à la suite d'une collaboration «un peu laborieuse», les notes de Secheyaye révèlent une réflexion personnelle approfondie sur ses rapports avec Bally, en particulier sur les convergences et les divergences de leurs positions, et forment ainsi un échantillon précieux qui nous permet d'intercepter les voix des deux linguistes à l'œuvre.

15 feuilles de 17,8 x 22,1 cm, papier jauni ligné, recto-verso, manuscrites, encre noire.

[1] 11 novembre 1927

Notes prises à l'occasion de la rédaction que j'ai faite avec Bally
d'un mémoire pour La Haye

La rédaction de ce mémoire qui a été un peu laborieuse et qui représente un ensemble composite des idées de Bally et des miennes – ensemble obtenu grâce

¹¹ Le délai de remise des manuscrits était le 1^{er} novembre, cf. *Actes*, VII. Le texte sera publié dans les *Actes*, 36-53 (= Bally-Secheyaye 1928).

¹² Cf. ici même 131, note 17.

¹³ Comme le révèle l'avant-propos que nous reproduisons dans son intégralité: «Ainsi que nous l'avons annoncé dans notre circulaire de juillet 1927, nous avons l'honneur de porter à la connaissance des membres du premier Congrès international de Linguistes les propositions succinctes ou accompagnées d'un exposé détaillé des motifs, ayant trait aux problèmes pratiques qui seront discutés dans les séances plénières du Congrès. Par suite de circonstances imprévues, ces propositions n'ont pu être préalablement soumises aux jugements des différents rapporteurs désignés. Comme on le verra, les propositions, de provenance vraiment internationale, sont du plus haut intérêt et de nature très variée; elles ne manqueront pas de donner lieu à d'amples discussions. Nous n'en avons pas reçu qui se rapportent expressément, ce nous semble – les auteurs, le plus souvent n'ayant pas classé eux-mêmes leurs propositions – aux points III 3 et 4. En revanche, il y a une proposition de la part de M. S. Puscariu sur l'*Index général* qui dépasse les problèmes prévus et que nous joignons aux autres. Nous aurons bientôt l'honneur de vous faire connaître les titres définitifs des conférences ainsi que les mesures et informations ultérieures prises. Au nom de la Commission Jos. Schrijnen, Secr.».

à des concessions des deux parts – a été pour moi l’occasion de me rendre compte clairement des points où nous divergeons.

D’une manière générale B. n’accepte pas mon emboîtement, et n’entre ni de près ni de loin dans ma façon de considérer la langue dans l’abstraction mathématique de son système, à la place de cela il met un système d’associations mentales très complexes mais groupées autour d’idées lexicologiques et grammaticales (termes d’identifications), système qui est constitué par l’opposition des idées, la forme des signifiants étant indifférente; de là un désaccord général entre la pensée et la [2] forme.

La grammaire est pour lui une vaste stylistique, une idéologie, arbitraire sans doute puisque le signifié est arbitraire aussi à sa façon, mais sans rapport nécessaire avec l’arbitraire de la forme. De là le rôle considérable qu’il attribue au signe *zéro*. Pour lui *cri* est l’équivalent de *hurlement*; la différence des formes ne pèse rien en face de l’association qui les rapproche et qui fait que, vis-à-vis de hurler et de crier, ces deux substantifs présentent un caractère commun: celui d’être des noms d’action.

Sur cette doctrine j’ai cédé sans la discuter parce qu’elle constitue un corps solide qui est la pensée de Bally elle-même: mais j’ai fait quelques réserves *in petto*. Je vais essayer de formuler ces réserves qui sont dans mon esprit plutôt à l’état d’intuition générale que d’idées claires.

J’ajouterai des remarques sur deux critiques précises que Bally a formulées [3] au sujet de mes idées.

Avant d’entrer en matière je dirai que s’il y a eu un peu de marchandage amical dans les concessions réciproques que nous nous sommes faites, j’ai cru, pour ma part, que le résultat en valait la peine, et qu’avec nos deux pensées, hétérogènes dans leurs tendances, mais pourtant unies sur tant de points essentiels grâce à l’empreinte commune, il y avait de quoi faire une vue synthétique que d’autres réussiront peut-être mieux que nous mêmes à fixer. D’ailleurs dans ce travail j’ai trouvé moi-même grâce à Bally de nouveaux arguments plus clairs et plus décisifs en faveur de la méthode constructive.

Pourquoi la doctrine «stylistique» de la grammaire éveille-t-elle quelque doute dans mon esprit?

Parce que je ne suis pas sûr que la méthode d’identification et de classement idéologique ait la valeur linguistique que B. lui attribue. Sa valeur pour l’analyse dans [4] la fixation¹⁴ des valeurs linguistiques est indéniable. Dire: il est toujours malade = il est encore malade, la maladie *persiste*, ne finit pas, ça ne veut pas finir etc., etc., c’est sans doute un excellent exercice de pensée; celui

¹⁴ *Ajout au crayon*: et l’affinement

qui est capable de réciter une pareille série associative sans erreur de logique, pratiquera, cela va sans dire, une admirable propriété des termes et remplira la première condition indispensable pour établir de solides et fructueuses comparaisons. La logique est le canevas nécessaire de toute pensée précise¹⁵.

Mais, si la langue peut être ramenée à cette logique des identifications, est-ce là son facteur constitutif, le principe de son organisation ?

Je ne le crois pas et un fait me semble caractéristique: c'est que la plupart des sujets parlants sont fort embarrassés de faire de telles identifications et qu'ils les font, si on les leur demande, en général tout de travers.

Est-ce à dire qu'il n'y ait pas d'associations linguistiques et que de S. se serait trompé. Je ne le crois pas non plus; mais je pense qu'elles se limitent à des associations pratiques, fondées [5] sur l'interchangeance – que par exemple les antonymes y jouent un plus grand rôle que les synonymes (Il est toujours malade: il n'est plus malade) et que la langue ne se soucie pas de prolonger les lignes jusqu'au système logique.

Soit dit en passant le passage sur les idées linguistiques me semble douteux et l'exemple fourni schématique (puisqu'aucune comparaison réelle n'est fournie) et sujet à caution en ce qui concerne le français: dans J'ai fait cela *par* amitié, *par* n'indique pas le motif; on dit également: j'ai fait cela *par* ignorance, *par* imprudence – où il s'agit bien d'une espèce de cause, en tous cas pas d'un motif.

Si ce n'est pas un système complet d'idées linguistiques qui forme l'armature¹⁶ de la langue, comment faut-il se représenter ce système. Je serais tenté de répondre avec de S. un système de signes, c'est-à-dire de formes-valeurs qui se limitent les unes les autres, d'une façon arbitraire, chacune frayant avec les voisins que la pratique lui [6] donne et formant avec toutes les autres un ensemble qui se soucie peu d'idées générales sauf dans deux domaines:

1° dans la partie lexicologie de la langue chaque fois que la pratique de la vie exige quelque idée générale. La langue alors fournit que bien que mal le moyen (l'homme, le lieu, se mouvoir etc) en attendant que les savants créent pour leur pensée un signe qui porte spécialement la marque de leur abstraction scientifique (âme-psychisme). Mais cette logique dans la langue est toujours localisée et¹⁷ fragmentaire.

2° dans la partie grammaticale, quand il s'agit de créer un mécanisme de la phrase. Les entités grammaticales: classes de mots¹⁸, cases de flexions, particules,

¹⁵ Remplace solide qui est biffé.

¹⁶ Remplace le fond qui est biffé.

¹⁷ Ajout au-dessus de la ligne localisée et. En marge de ce paragraphe, Secheyay note: l'effet d'un remède, l'effet pharmacodynamique d'un remède.

¹⁸ formes fléchies (singulier pluriel) est biffé.

ordonnances significatives, concourent tant bien que mal à réaliser une logique de la pensée et se mettent au service d'abstractions dont les sujets parlants n'ont d'ailleurs aucune notion claire.

[7] Dans ce système général qui n'a pour soutien qu'une logique fragmentaire, les caractères formels du signe ont une valeur à côté de ses caractères de signification. A supposer même que l'on sente le synonyme logique de *cri*, *on crie*, *action de crier* etc (ce qu'à la réflexion on doit faire, mais réfléchit-on?), il y a là des différences de forme – différences d'ailleurs qui ne sont pas purement matérielles, mais qui intéressent la pensée¹⁹ – il y a là des implications et des explicites dont le sujet est parfaitement conscient et qui constituent une partie essentielle du système²⁰.

Notre pensée est faite de synthèse et d'analyse et la langue nous offre des moules pour l'exprimer à ses divers degrés de «solution»²¹. Ce que nous pensons et exprimons synthétiquement ne nous fait pas penser à la forme analytique et vice-versa. Ou du moins ces correspondances n'apparaissent que lorsque nous considérons la langue sous un certain angle, qui n'est pas l'angle ordinaire et pratique.

En résumé la forme syntagmatique de nos signes [8] n'est pas indifférente²²: elle correspond à des différences psychiques, qui pour ne pas paraître du même ordre que celle qui existent entre deux idées (cri-geste) n'est pas moins importante dans le sien (cri- action de crier)²³.

Le signe zéro n'a pas l'importance que B. lui confère, sauf en grammaire à cause du système grammatical qui l'enserme (de Sauss. *žen*).

Nous revenons à la feuille de papier découpée de de S. et nous ne croyons pas – si cette ligne de pensée est la bonne – au désaccord des formes et des sens. Ce qui est vrai, c'est que la langue dans son ensemble, comme système de signes produits de l'évolution est en retard sur l'Evolution générale et ne correspond qu'imparfaitement à la pensée actuelle des sujets parlants.

¹⁹ forme est biffé.

²⁰ Ajout au-dessus de la ligne: différentiel

²¹ Ajout en marge: ou de condensation pour parler avec Frei

²² Ajout au-dessus de la ligne: elle fait partie, au même titre que le système des idées, de notre système grammatical

²³ Note au crayon en marge du texte: Il n'y a pas de correspondance exacte nécessaire du système des idées aux divers degrés de l'analyse. *Y* ne correspond pas à *à* – chaque chose doit être considérée en elle-même avec ses voisins de son ordre et avec les rapports plus ou moins contingents qu'elle a en dehors de son ordre. *Volant* n'est pas exactement *qui vole* et lequel des deux est le terme d'identification? Sans doute plus la pensée devient claire et exigeante, plus il y a tendance à l'organisation idéologique mais...

Voici maintenant deux critiques formulées par B. La première est relative à un passage qu'il a toléré mais avec lequel il n'est pas d'accord. La seconde est [9] en connexion avec la première, mais ne se rapporte à rien spécialement dans notre texte.

1° Il s'agit d'un texte que finalement B. n'a pas voulu admettre et qui se trouve ci-joint²⁴. Il a été remplacé par un texte qui dit la même chose mais d'une façon plus vague parce que B. n'admet pas qu'il y ait disparité syntagmatique absolue entre *dominus*, *domine* et *dominum*. Sa lettre incluse fait valoir ses raisons. En outre il pose la série impressionnante suivante

domine veni!
dominus, venito
dominus venito
dominus veniat
dominus venit

Il nie 1° qu'il y ait une différence d'essence entre les modes

2° qu'il y ait une différence essentielle entre *domine* et *dominus* [10] dans le premier point, on pourrait céder quelque chose sans renoncer au principe – nous y reviendrons.

Sur le second je prétends qu'il y a entre le 1^{er} terme de la série et le dernier un point frontière essentiel. Celui où l'on passe de la syntaxe en deux phrases, avec un terme substantif faisant phrase à lui tout seul, à la syntaxe en une seule phrase avec substantif sujet.

Il n'y a pas de transitions qui tiennent. Les deux types sont absolument hétérogènes et avec le système de transitions on arriverait à marier n'importe quoi.

Contre la distinction *dominus* et *dominum*. J'allègue que dans *dominus laudat, dominí laudant* il y a accord – tandis que dans *laudo dominum* il y a rec-tion. Même différence avec *laudor a domino*. B. me répond: mais [11] vous tenez compte de la forme!

Evidemment!

J'ai dit dans la *Structure de la phrase* que si l'on ne peut pas nous dire ce que sont les formes abstractions faites de tout ce que la liberté de la parole leur fait dire, le mieux serait de n'en plus parler.

Mais si on en parle encore quelque fois *faisons de la science*²⁵.

²⁴ dit la même chose *est biffé*. En marge, la remarque suivante: l'indicatif mode zéro, gramm[aire] logique.

²⁵ *Ajout en marge*: D'ailleurs de S. ne nous a-t-il pas enseigné que le sens sans la forme n'est pas plus linguistique que la forme sans le sens.

Inter naturaliter existentia nihil esse arbitror quod non scientiae sit. Quis autem de grammaticalibus formis disserat nisi linguista? Ea prorsus est scientia grammaticalis²⁶.

2° Chemin faisant B. m'a démontré que l'indicatif est un mode, qu'il n'y a pas de mode zéro et que l'affirmation est au même titre que le souhait, l'ordre, la question ou le doute une affaire subjective.

Sans doute. Mais le mode zéro c'est la perception, la vue, la représentation [12] d'une chose que l'esprit reçoit du dehors (ou du dedans) sans réaction pratique de sentiment ou de volition.

Or la parole²⁷ connaît toutes les nuances de la gamme «modale», je le veux bien, de l'affirmation énergique à l'affirmation qui n'est plus qu'un moyen figuré de «rendre» la représentation.

Quand un romancier écrit: *La nuit tombait* (ou dans un style caractéristique: *Une clairière dans la forêt* ou: *Un bruit de pas*) il affirme sans doute un peu, mais au minimum. Cela n'est pas comparable à: «je vous assure que je n'ai rien fait. Je suis innocent, je vous le jure».

C'est justement une des fonctions de la langue au service de la pensée commune (mise en commun de la pensée et de la représentation) de transposer l'affirmation (d'assertion positive ou négative) en expression pure de l'idée ou de la représentation en soi, de l'amener à cette limite au-delà de laquelle toute expression même serait impossible faute [13] de la volonté de parler.

Or c'est ici l'*indicatif* qui est l'instrument. Et c'est cela qui le caractérise vis-à-vis des autres modes et *lui donne son caractère grammatical*.

Car les autres modes qui ne sont pas soumis à cette réduction, mais qui existent²⁸ pour traduire nos volontés, nos désirs etc. sont en conflit avec la logique par leur affectivité même. L'affectif ne raisonne pas beaucoup et²⁹ on le met tout entier dans un petit groupe de mot. Si l'expression d'un sentiment est accompagné d'un agencement logique de pensées³⁰ (ce qui peut arriver, si le sentiment n'est pas trop violent) cette suite est d'une construction qui se confond avec celle du mode susceptible d'inaffectivité de la phrase à l'Indicatif:

Viens mon enfant que (impératif³¹) je t'explique cette page du livre que tu n'as pas comprise (cf. Il viendra pour que je lui explique etc. etc).

²⁶ Je pense que parmi les choses qui existent naturellement, il n'y a rien qui ne relève pas de la science. Mais qui pourrait dissenter des formes grammaticales sinon le linguiste. C'est assurément cela la science grammaticale (Trad. AF).

²⁷ Remplace la langue qui est biffé.

²⁸ sont soumis est biffé

²⁹ ce qui est dans l'expression d'un sentiment serait un développement est biffé

³⁰ d'idées ajouté en interligne

³¹ indicatif est biffé

[14] Ce qu'il y a de spécifique au souhait, au commandement, à la question est peu de chose en grammaire, mais toute la structure logique d'une phrase qui analyse une pensée dans ses parties multiples et qui construit la période se rattache à la structure de la proposition indicative qui est la forme³² de la pensée en soi.

S'il y a des subordonnées qui empruntent leurs formes aux propositions modales, ces formes deviennent (par interprétation nouvelle) des formes de substitution qui ne marquent plus que la subordination et qui sont par là éminemment logiques et non plus affectives (Er sagt, er *werde* kommen).

Celui qui étudie les formes assertives de la langue étudie un objet riche, systématique et complet en soi qui me paraît être l'essentiel de la grammaire comme système. Que faut-il faire après cela ou avec cela des formes modales? Je ne tranche pas absolument [15] mais je crois bien que le plus pratique est de les prendre ensuite, à part, chacune pour elle – comme des sortes d'annexes, et peut-être dans l'ordre où elles se distinguent de la grammaire «logique» – en commençant probablement par la *supposition* qui de tous les modes est, dans le sens où je l'ai dit, après l'indicatif le moins modal.

18 Nov. 1927
AlbSechehaye

V.2: Annexe I

2 feuilles de 17,8 x 22,1 cm, papier jauni ligné, recto, manuscrites, encre noire. L'annotation «annexe I a et b» est de la main de Sechehaye. Le passage biffé au crayon est reproduit en note de bas de page.

[1] annexe I a. Cependant ce principe d'exposition (par classes de mots) est loin d'être satisfaisant et l'on s'en rend immédiatement compte si l'on considère que les classes de mots dissimulent sous une apparente unité catégorielle des disparités très sensibles de fonctions: de là des ruptures d'associations et par suite aussi des conditions syntagmatiques divergentes dont la méthode traditionnelle ne tient pas compte³³.

³² proposition *est biffé*

³³ *Biffé*: Que l'on compare en latin les trois groupes suivants empruntés aux formes fléchies d'un même mot: 3° le vocatif *domine!* 2° les nominatifs *dominus, dominī,* 1° les diverses formes du complément casuel: *dominum, dominos, dominī, dominō* etc. Il est évident que le sentiment d'une homogénéité grammaticale entre plusieurs formes ne peut exister que si on peut les substituer l'une à l'autre dans un même schéma de syntaxe. Tel est le cas pour les formes du complément casuel comme on le voit dans la série: *laudo dominum*

[2] annexe I b. Qu'on songe p. ex. à des rapprochements usuels comme celui du verbe conjugué (*tu manges*, etc.) et du verbe non conjugué (*mangeant*, *manger*), à la catégorisation des pronoms qui comprend des termes aussi différents que *moi* et *qui* etc.). Partout on constatera que des éléments ressortissant à une même classe peuvent appartenir à des ensembles syntaxiques hétérogènes. Les rapprocher, c'est donc pécher contre la véritable structure de la langue. Une grammaire fondée sur les parties du discours ne fait donc, sur bien des points, qu'organiser le désordre. On s'en rend compte, sans doute, mais on s'y résigne: cette méthode est consacrée par une longue tradition et d'ailleurs y a-t-il un moyen de faire mieux?

V.3: Annexe II

Lettre de Charles Bally à Albert Sechehaye concernant la communication commune du Congrès de La Haye:

2 feuilles de 18,2 x 21,9 cm dactylographiées, recto-verso, avec un P.S. manuscrit. L'annotation «annexe II a et b» est de la main de Sechehaye.

[1] Annexe II a

Vendredi soir

Cher ami,

J'ai réfléchi encore à la question «domine, dominus, domino, etc.» et je vois à mon grand regret qu'il m'est impossible de signer le passage en question, contraire à une conviction personnelle trop profonde. Permettez-moi de résumer à bâtons rompus mes objections.

L'impératif a un pronom sujet zéro; nous avons nous-mêmes posé la correspondance stricte de «aime, aimons, aimez» et de «que j'aime, qu'il(s) aime(nt)». La substitution des divers modes du verbe est chose parfaitement normale: «mange» est interchangeable avec «tu manges», «tu mangerais».

ou *dominos*, *oblītus sum dominī*, *blandior dominō* etc ou dans la même série *propter dominum*, *cum dominō* etc. Mais les formes du nominatif ne participent déjà plus à cette homogénéité puisqu'elles jouent un autre rôle et appellent des syntagmes tout différents: *dominus me laudat*. A plus forte raison faudra-t-il mettre à part le vocatif. On fera des constatations semblables en comparant parmi les formes verbales d'une part: *il mange*, *tu manges*, *nous mangions* etc. d'autre part: *mange*, *mangez*, d'autre part encore *mangeant*, ou en confrontant des pronoms comme *moi* et *qui*, des adjectifs comme *chaque* et *rouge*.

Pour le vocatif, je vous rappelle le parallélisme «Caesar, veni» et «Caesar venito». J'ai lu (je ne me rappelle plus où) que le vocatif est le sujet de l'impératif; cela me paraît parfaitement soutenable. Jespersen (Phil. of gr. 184) effleure la question.

Quant au nominatif, on répugne instinctivement et a priori à le séparer des autres cas. Cette sépara[tion] est suggérée, je crois, par le traitement de syntagmes étroits, qui ne sont pas seuls à considérer.

[2] Voici quelques cas de correspondances:

– le jeu de l'actif et du passif; *erus laudat servom, servos laudatur ab ero*
 – le passif dans le sens élargi: *on donne des coups à Paul, Paul reçoit des coups. Paul pense à quelque chose, une idée vient à Paul. Lat. Est Paulo liber, Paulus librum habet.*

– *Est filii parentes amare, oportet filium p. amare, filius debet p. amare.*

– la syntaxe de certains impersonnels: *je me souviens, il me souvient*; all. *mich hungert, ich bin hungrig; mir träumt, ich träume*. Sans compter les cas automatisés du latin: *me pœnitent, me piget*, etc.

– le tour: *la mâchoire du soldat fut fracassé*, alternant avec: *le soldat eut la m. fracassée*.

Tout ceci groupé au hasard, il est possible que j'aie oublié les types les plus importants.

Même si mes arguments ne vous convainquent pas, peut-être comprendrez-vous qu'il est dangereux de maintenir une thèse qui affaiblirait notre position par les discussions qu'elle entraînerait. Je vous propose donc ou de biffer le passage, ou de le remplacer par une généralité sur la discordance des formes et des valeurs en matière de cas.

Je regrette d'être si lent à voir clair dans mes propres idées; c'est un défaut contre lequel je suis impuissant. J'espère que cette petite modification ne vous dérangera pas trop.

Votre cordialement dévoué,
Ch.B.

[3] Annexe II b

P.S. A propos du nominatif, on peut penser aussi aux idées de coïncidence; *Pierre rencontre Paul, Paul r. Pierre*, de simultanéité, d'association, *Petrus ambulat cum Paulo, Paulus a. c. Petro*, d'égalité, de ressemblance et leur contraire:

Petrus similis Paulo, Paulus...

Cas sporadiques :

Le contenu du vase est vidé, le vase est vidé de son contenu.

All. *gehen wir* et *lasst uns gehen*.

etc.

Tout cela, encore une fois, pêle-mêle.

Caesar pugnat

Pugnatur a Caesare

VI: DISCOURS DE SECHEHAYE (4.2.1935)

Sechehaye prononça ce discours à l'occasion du soixante-dixième anniversaire de Charles Bally³⁴, soit lors d'une cérémonie de la Faculté des Lettres de l'Université de Genève, soit lors du banquet organisé en son honneur³⁵. Le même jour paraissait dans le *Journal de Genève* un article de Sechehaye³⁶. Au-delà des formules de circonstances, on relèvera que Sechehaye se montre particulièrement soucieux de mettre en évidence, dans le cheminement intellectuel de Bally, la rencontre avec «notre grand maître» Ferdinand de Saussure.

BPU 5006, f. 327-332 (original) 6 feuilles de 21,4 x 27 cm dactylographiées. Double au papier carbone.

[1] 4 février 1935

A Charles Bailly [*sic*]

Cher Collègue, cher ami,

C'est à moi qu'incombe l'honneur très grand de vous dire, dans cette circonstance solennelle, ce qu'ont à vous dire vos collègues de la Faculté des Lettres. Je craindrais volontiers d'être au-dessous de ma tâche si je ne savais que nous sommes, malgré tout, en famille – une large et belle famille – et que, dans ces occasions-là, le sentiment et la conviction remplacent dans une large mesure le savoir-faire.

Dans un temps, un peu lointain, où vous étiez grand excursionniste, vous avez expérimenté qu'au cours d'une longue et belle randonnée, il arrive un moment où, plein d'entrain encore pour la route qu'il reste à fournir, on peut s'asseoir un instant sur un col élevé et regarder le chemin parcouru avec le sentiment agréable d'avoir eu une belle journée dont on peut se féliciter. Telle est

³⁴ 2 février 1865 – 10 avril 1947.

³⁵ Un banquet fut organisé au restaurant Hungaria, Longemalle 13, Genève. Le carton d'invitation est conservé à la BPU, Ms. fr. 5006, f.301, de même que la liste non exhaustive des personnes présentes au banquet Ms. fr. 5006, f.382 («il y avait plus de 120 personnes présentes»). Bally esquissa un «Plan embryonnaire de mon allocution du 4 février [1935]», (Ms.fr. 5006/335), document signalé par Amacker 1992, 63, n19.

³⁶ «Une belle carrière de linguiste», *Journal de Genève*, lundi 4 février 1935. Pour d'autres hommages à Bally, on consultera les quotidiens suivants: *La Suisse* 6.2.1935, *Le Travail* 6.2.1935, *Basler Nachrichten* 2/3.6. 1935, *Der Bund* 4.2.1935, *Schweizerische Lehrerzeitung des Kantons Zürich* 1.2.1935, p. 83, *Freier Rätier* 5.2.1935, *Die Neue Bündner Zeitung* 5.2.1935, *Die National Zeitung* 4.2.1935, *Die neue Zürcherzeitung* 4.2.1935.

votre situation aujourd'hui et nous sommes ici pour entourer le savant encore en pleine activité mais qui a derrière lui une longue et féconde carrière.

Nous le faisons avec d'autant plus de chaleur affectueuse que nous savons que cette carrière n'a pas toujours été facile. Sans doute, à beaucoup d'égard, elle s'est épanouie normalement, elle a suivi ses étapes naturelles et elle a donné de bonne heure des résultats scientifiques pour se poursuivre dans une activité de parole et de plume toujours en progrès. Mais, à d'autres égards, vous avez dû faire face avec courage à beaucoup de choses qui auraient pu vous entraver et vous déprimer. Le travail, un dévouement de chaque instant à votre tâche, vous ont soutenu en toute circonstance et vous avez fait preuve, en particulier dans les défaillances de votre santé, d'une énergie qui doit être en exemple.

Qu'il me soit permis de dire ici quelques mots à Madame Bally et de lui exprimer notre gratitude de ce qu'elle a fait pour vous entourer d'affection, de confort, à un âge où ces choses deviennent de plus en plus nécessaires. Vos amis lui en sont reconnaissants pour vous : mais la Science aussi lui dit merci en pensant à vos travaux.

Dans un article paru aujourd'hui même dans le Journal de Genève, j'ai essayé de donner une caractéristique [2] générale de votre activité et de tracer la ligne de votre production. Je ne sais si vous [vous] êtes reconnu dans ce portrait, ou si les personnes, au moins aussi compétentes que moi qui sont ici vous y ont bien retrouvé. J'ai essayé de marquer comment, chez vous, le savant excellent que vous êtes a bénéficié de l'inspiration de l'artiste et du pédagogue que vous êtes aussi excellemment.

Tel qu'il est cependant ce tableau est trop sec et trop étroit et je voudrais, sans abuser du temps qui m'est dévolu et sans oublier que vous avez encore beaucoup d'orateurs à entendre, ajouter ici quelques compléments oraux à ce que j'ai écrit.

D'abord je sais que je n'ai pas fait la place que j'aurais dû faire à l'helléniste et à l'indo-européaniste que vous êtes tant par vos qualités propres que comme élève de notre grand maître Ferdinand de Saussure. Vous avez, au début de votre carrière, publié des essais remarquables dans ce domaine, vous avez réédité avec M. Léopold Gautier le fameux *Mémoire sur le système primitif des Voyelles indo-européennes* et les autres travaux donnés par le maître. Vous avez en réserve des œuvres longuement méditées et que vous nous devez. Vous avez fait passer tout cela au second plan pour mettre au premier ce qui concerne la théorie du langage, la pratique de la langue et notre commerce journalier avec elle ; mais ce n'est pas une raison pour que nous l'ignorions. Cependant, d'autres en parleront sans doute mieux que moi, et je passe.

Je voudrais, et il en vaut la peine, insister sur ce qui a été votre initiative originale et votre création personnelle dans le domaine où vous avez voulu tra-

vailler, sur cette *Stylistique*, cette «analyse des moyens d'expression» qui est née quasi spontanément au cours des conférences de traduction d'allemand en français qui figurent au programme du Séminaire de Français moderne.

Il faut souligner la grande valeur didactique de cet instrument de travail. Vos nombreux disciples, de Genève, de Suisse et d'au-delà vous le diront et vous remercieront. Moi je le ferai d'abord au nom du Séminaire, où vous avez enseigné si longtemps et pour lequel c'est un honneur d'avoir été le berceau de cette méthode. Et puis, je le ferai au nom de celui qui vous a succédé quand vous avez quitté le Séminaire et qui, étant linguiste, peut apprécier chaque jour l'intérêt théorique et pratique de vos vues.

[3] L'analyse stylistique, fondée immédiatement sur la réalité qui constitue toute expression, nous place en face du réseau serré et compliqué d'associations qui enserrant tous les signes de la langue. Elle se situe exactement aux confins de ce qui dans la langue est organisé par la pensée et de ce qui y pénètre de nuancé et de complexe venant de la vie. Elle est un carrefour où tous les problèmes se posent et d'où la vue rayonne dans tous les sens.

C'est pourquoi aussi vous avez pu faire à partir de ce point de départ tant d'intéressantes et de fructueuses recherches. Je pense à ces travaux qui ont pour objet des problèmes de syntaxe soit spécifiquement française soit plus générale. On admire dans tous ces travaux la finesse du tact linguistique et la pénétration des analyses; mais vos études sur le style indirect libre, que vous avez découvert pour ainsi dire, ont pris une signification spéciale par les grands débats auxquels elles ont donné lieu et qui vous ont obligé à y revenir à plusieurs reprises avec la collaboration de votre excellente élève M^{lle} Lips. On a vu dans le camp des psychologues: les Kalepky, les Lork³⁷, les Lerch, les Spitzer se dresser contre votre interprétation fondée sur la grammaticalisation d'un procédé usuel, principe stylistique et saussurien à la fois. Sans parvenir à convaincre vos adversaires, vous avez défendu l'«école genevoise» avec une surabondance d'arguments et ce conflit qui a retenu longtemps l'attention des spécialistes, n'a certainement pas laissé d'exercer une influence sur le développement des idées linguistiques.

Enfin vos études de stylistique vous ont amené à écrire ce travail sur le *Mécanisme de l'expressivité linguistique*, où vous passez délibérément, et avec raison du domaine de la langue dans le domaine de la parole et où vous posez sur cet important sujet des principes définitifs.

Dans mon article du J. de Genève, j'ai signalé comme un développement particulier de votre pensée les idées que vous avez exprimées dans divers travaux et ouvrages sur la structure grammaticale de la langue. Plus j'y pense, plus je

³⁷ Sic. Il s'agit de Lork.

me rends compte que ce développement particulier est attaché par un lien étroit et solide avec le point de départ.

En étudiant l'expression affective et vivante vous vous êtes rendu compte de ce qu'elle a toujours d'illogique, d'implicite, accumulant sur un point les moyens d'[4] expression et les idées, et vous opposez ces procédés synthétiques d'expression aux séries univoques, semblables à des formules mathématiques, qui traduisent la pensée intellectuelle consciente de ses analyses et de ses procédés. De là cette opposition entre le *transmis* et l'*acquis* dans l'histoire de la langue, entre le naturel et l'artificiel; de là vos idées sur l'analogie qui existe, dans leur structure et leur condition d'existence, entre les langues de grande communication et les langues auxiliaires créées de toutes pièces selon la méthode du Dr. Zamenhof. De là les vues si pénétrantes indiquées par vous dans une conférence à l'Institut Dalcroze sur l'histoire du rythme de la langue, de là enfin votre admirable définition de l'analyse et de la synthèse qui est à la base de votre dernier livre *Linguistique générale et linguistique française*.

Une telle vue à la fois si profondément fondée et d'une si large application, me paraît pouvoir être mise hardiment en parallèle avec les grandes distinctions saussuriennes. Elle représente comme elles un legs que recueillera et fera valoir la science linguistique. Dans votre œuvre elle complète admirablement les tableaux que vous avez tracés avec tant d'art et tant de science de tout ce qui concerne la vie et les évolutions de la langue et où vous vous êtes montré aussi grand vulgarisateur que grand savant.

Il y aurait d'autres choses à signaler. Pour ne pas lasser mes auditeurs, je me contenterai d'en mentionner une qui est peut-être la plus surprenante et la plus caractéristique de votre manière.

Non seulement vous vous êtes intéressé aux fautes, ce qu'atteste la belle thèse d'un de vos meilleurs disciples M. Henri Frei – d'autres l'ont fait également, mais vous avez découvert que tout l'intérêt qu'il doit y avoir à faire de la «pathologie linguistique» c'est-à-dire à rechercher ce qui dans les langues provoque des difficultés et des embarras d'expression, ces «taches» de la langue, qu'en général on ne voit pas ou qu'on s'efforce de ne pas voir, sont pour vous autant de symptômes des tendances profondes du système grammatical et méritent donc toute attention. Il y a quelque chose de neuf, de hardi, de subtil et de fort à la fois qui me semble révélateur de cette générale maîtrise qui est la vôtre devant tous les problèmes de l'expression et qui justifie l'hommage que nous vous rendons aujourd'hui.

[5] Un dernier mot pour finir. Je trahirais tous mes devoirs si, rendant hommage au savant, je ne dirais pas ici combien je ressens comme un privilège l'honneur que j'ai d'avoir été votre collaborateur de deux façons différentes, dans deux circonstances très diverses, mais toujours avec le même bénéfice.

Je n'ai pas à dire ici la part que nous avons eue respectivement dans le travail difficile et périlleux de la recreation du *Cours de Linguistique Générale* de Ferdinand de Saussure, mais je sais, pour avoir travaillé sous votre contrôle, tout ce que cette œuvre vous doit, et il est certain que si, une fois publiée, elle a paru rendre avec fidélité la clarté magistrale de l'enseignement de Ferdinand de Saussure, cela est pour la plus grande part votre mérite. En tout cas j'ai moi-même au cours de ce travail, où je me trouvais sans cesse aux prises avec *sa* pensée et avec *vos* exigences, fait une école sévère à souhait, mais dont j'ai tiré, je vous l'assure, un bénéfice durable.

Quinze ans plus tard j'ai eu la joie de vous seconder dans cette grande entreprise du Congrès de Genève. Ça a été pour moi une grande satisfaction de pouvoir en vous prêtant mon assistance, vous permettre d'accepter cette responsabilité. Vous avez rempli vos fonctions de président avec l'aisance de votre grande compétence et nous avons été heureux de voir des linguistes accourus de toutes parts rendre hommage ici au souvenir de Ferdinand de Saussure et à notre école Genevoise de Linguistique en vous entourant de leur respectueuse estime. Mais les souvenirs qui se rattachent à cette collaboration, touchent tout particulièrement au domaine de l'amitié.

Permettez-moi de n'y pas entrer. Nous nous comprendrons sur ce point sans paroles.

D'autres absorberont ici ce chapitre et vous voudrez bien, quand ils vous parleront des sentiments de vos amis, penser que je me mets en bon rang parmi eux et que je vous parle aussi par leur bouche.

Les liens de la science et de la pensée sont précieux, mais ceux des âmes et des cœurs le sont davantage et c'est là où ces derniers existent que les premiers prennent toute leur valeur. Je l'ai senti en vous parlant et vous en aurez je l'espère éprouvé quelque chose en m'écoutant.

Au nom de la Faculté des Lettres, de vos collègues, [6] qui savent avec quel dévouement vous travaillez avec eux au service de notre Haute Ecole et pour son bon renom, je vous remercie et je vous félicite pour cette œuvre magnifique dont j'ai essayé de relever quelques traits.

A cette heure d'anniversaire nous faisons tous ensemble les vœux les plus chaleureux pour vous et pour les années encore nombreuses, nous l'espérons, où il vous sera donné de poursuivre votre féconde carrière.

Aib. SECHEHAYE

VII: LETTRE DE SECHEHAYE A BALLY (24. 5. 1939)

Manifestation de la profonde amitié et de la complicité qui liaient les deux hommes, cette lettre confirme que Bally avait dû prendre sa retraite pour des raisons de santé et nous apprend incidemment que cette décision avait été, pour lui, une épreuve difficile³⁸. Bally avait annoncé sa retraite dans le *Journal de Genève*, le 24 mai 1939³⁹.

BPU, Ms fr. 5020d, f.47: 1 feuille de 13,5 x 20,8 cm, recto-verso, manuscrite, encre noire.

[1] Genève, le 24 mai 1939

Cher ami,

Votre retraite étant devenue officielle et publique, je tiens à vous écrire un petit mot très court et très simple. Ce n'est pas pour vous dire les grands services que vous avez rendus et les regrets que vous laissez. Nous aurons d'autres occasions de le faire. Mais c'est pour que vous sachiez la part que je prends au chagrin que vous éprouvez d'avoir été obligé de prendre cette décision. Je suis sûr que vous surmontez ce sentiment avec la sagesse et le courage dont vous avez toujours fait preuve, mais vous l'éprouvez quand même et je le ressens vivement pour vous. Je souhaite [2] que, en compensation de ce que vous perdez en quittant votre enseignement et vos élèves, qui occupaient une si grande place dans votre vie, vous puissiez continuer encore longtemps une activité de pensée et de plume par laquelle vous rendrez de nouveaux services à la science.

C'est mon vœu bien cordial et aussi celui de ma femme qui vous adresse ces lignes avec moi. Nos meilleurs messages et nos bonnes pensées également à Madame Bally,

Affectueusement votre
Albert Sechehaye

³⁸ Cf. ici même 135, note 26.

³⁹ Cf. BPU Ms. fr. 5020d qui contient un certain nombre de documents officiels relatifs à la retraite de Bally.

VIII: ALLOCUTION DE SECHEHAYE (1^{er} JUILLET 1939)

Ce discours de Secheyaye accompagne la remise des *Mélanges de linguistique offerts à Charles Bally*, paru chez Georg à Genève en 1939 à l'occasion de la retraite de Charles Bally. La cérémonie eut lieu lors de la dernière leçon de Bally le 1^{er} juillet 1939⁴⁰.

Témoin de l'estime et du rayonnement dont le linguiste genevois jouissait au sein de la communauté des savants, les *Mélanges* contiennent trente-sept contributions d'auteurs appartenant à une douzaine de nationalités différentes au nombre desquels figurent les noms prestigieux de la vieille garde, contemporains de Bally, comme Maurice Grammont et Louis Gauchat, mais aussi des noms tout aussi prestigieux de la génération montante comme le prince Troubetzkoy, Walter von Wartburg, Benvenuto Terracini⁴¹.

BPU, Ms. fr. 5020c, f.21-25: 5 feuilles de 18 x 22,6 cm, les feuilles ont été détachées d'un cahier, recto, manuscrites, encre noire. Le texte comporte de nombreuses ratures rendant illisibles le premier jet. Nous ne signalerons que les ajouts en marge.

⁴⁰ Ce document est classé dans une enveloppe intitulée «Discours d'adieu de Ch. Gignoux, Paul E. Martin et A. Secheyaye». Ms. fr. 5020c, f.14-25. Une autre enveloppe contient des notes manuscrites de Charles Bally pour sa dernière leçon (Ms. fr. 5020c, f.1-13).

⁴¹ Le volume contient les contributions suivantes: Linguistique générale: W. von Wartburg, «Betrachtungen über das Verhältnis von historischer und deskriptiver Sprachwissenschaft, A. Secheyaye, «Evolution organique et évolution contingentielle», E. Richter, «Unterbewusste Vorgänge im Sprachleben», J. Vendryes, «Parler par économie», W. Real, «Linguistique et pédagogie». Grammaire générale: N. Troubetzkoy, «Les rapports entre le déterminé, le déterminant et le défini», J. van Ginneken, «Avoir et être, du point de vue de la linguistique générale», G. Cuendet, «Sur l'expansion de la particule relative», C. de Boer, «Un peu de comparatisme», A.W. de Groot, «Les oppositions dans les systèmes de la syntaxe et des cas», B.A. Terracini, «Analisi del sintagma *un padre cappucino*. Considerazioni sul valore morfologico del segno linguistico», R. Jakobson, «Signe zéro», L. Tesnière, «Théorie structurale des temps composés», H. Frei, «*Silvie est jolie des yeux*». Antiquités indo-européennes: G. Bonfante, «Etudes sur le tabou dans les langues indo-européennes», H. Lommel, «*Kavya Uçan*. Der Welt-Ei Mythos im Rig-Veda». Langues slaves: B. Havranek, «Aspects et temps du verbe en vieux slave, S. Karcevski, «Remarques sur la psychologie des aspects en russe. Langues romanes: B. Migliorini, «Note sugli aggettivi derivati da sostantivi, G. Devoto, «Il prefisso *S-* in italiano, I. Iordan, «De quelques traits caractéristiques du roumain», K. Jaberg, «Considérations sur quelques caractères généraux du romanche». Dialectologie romane: L. Gauchat, «Promenade étymologique», J. Jud, «Zur Herkunft des Ortsnamens *Grabs*», E. Tappolet, «Der Typus *nous suis = je suis* in franko-provenzalischen Mundarten. Français: A. Ernout, «*Allaiter et sevrer*», V. Brøndal, «L'originalité des prépositions du français moderne», E. Lerch, Die Inversion im modernen Französisch. Ein Beitrag zum Studium der heutigen Schriftsprache». Stylistique: A. François, «Précurseurs français de la grammaire affective», R. Hotzenköcherle, «Schwedischer Forschungsbericht», M. Grammont, «L'homme entre deux âges et ses deux maîtresses»,

[1] Cher ami et très honoré collègue,

Les circonstances veulent qu'il m'échoue, dans cette modeste, mais émouvante cérémonie, l'honneur de parler au nom de tous ceux qui ont bénéficié de votre enseignement ou de votre pensée et qui sont dès lors vos admirateurs et vos amis.

C'est un privilège dont je sens le prix et la responsabilité. Une telle circonstance a certainement quelque chose de mélancolique; elle l'est pour nous, à plus forte raison l'est-elle pour vous et c'est parce que nous désirons vous entourer en ce moment que nous sommes ici. Nous voulons vous prouver que nous avons entendu l'appel si pressant que vous nous avez adressé dans une occasion récente et que nous ne l'oublierons pas.

Mais, si l'on ne peut vivre sans semer sur sa route des occasions de regrets, ce n'est pas de cela qu'on peut vivre. On vit de reconnaissance et de confiance et nous voulons insister ici [2] sur ce que notre rencontre d'aujourd'hui comporte de positif. Nous sommes venus parce qu'il vous est échu le privilège de remplir une belle carrière, pleine, féconde, utile, riche en fruits sur le terrain de la pensée pure et de la science, mais riche aussi en résultats pratiques et en espérances d'avenir.

Il faudrait un discours pour développer cette affirmation. Mais nous n'avons pas le temps de faire de longs discours. Nous sommes venus plutôt pour vous entendre. D'ailleurs personne ne conteste ce que je viens de dire. Je me contenterai donc de quelques indications.

Il faut commencer par les débuts même de votre activité pédagogique, avec vos leçons au degré secondaire et tout particulièrement avec cet enseignement du grec que vous avez donné pendant de longues années au Collège et qui a laissé de si profondes traces dans les esprits (et par ricochet dans les cœurs) de tant d'élèves. On en récolte encore aujourd'hui des témoignages vibrants et plusieurs confirment ces témoignages ici par leur présence. Cette vocation pédagogique, unie à un sens si fin et si rigoureux des choses de la langue, à votre double tempérament de savant et d'artiste, a été l'inspiratrice constante et féconde de toute votre activité. C'est elle qui a fait de vous, maître au Séminaire de français moderne, le créateur de cette stylistique qui a trouvé tant d'écho comme discipline dans le [3] domaine de la didactique, et qui du même coup a été pour toute la science linguistique une révélation venant à son heure. C'est

V. Mathesius, «Verstärkung und Emphase», J. Marouzeau, «Dire non», M. Niedermann, «Tendances euphoniques en latin», J. Jeanjaquet, «Le problème de *Par exemple!* Genèse et développement d'un gallicisme», A. Grégoire, «Le style des chroniqueurs financiers», A. Ribí, «Stilistische Beobachtungen an den Fischbenennungen des Unterseegebietes».

cette même vocation qui a fait de vous l'auteur de ce volume, deux fois amplifié et toujours si un qui s'appelle *Le langage et la vie*, c'est elle⁴² qui a fait de vous un conseiller sûr pour nos autorités scolaires aux prises avec le spectre terrifiant de la « crise du français ». Vous avez pu développer à cette occasion des idées saines et simples au sujet de la formation linguistique de l'enfant. Idées qui – quoique souvent encore combattues – feront leur chemin.

Ce qu'a été votre enseignement universitaire, seuls vos élèves peuvent le dire exactement. Vous y avez consacré toutes vos forces et toute votre conscience, lui sacrifiant une bonne part de la production livresque que vous auriez pu fournir. Vous aviez eu le privilège d'être élève de *Ferdinand de Saussure*; vous avez été l'un des éditeurs de son œuvre posthume. Vous avez recueilli l'héritage de sa pensée géniale et vous êtes devenu après lui, vous son successeur, le représentant le plus en vue de cette école genevoise de linguistique générale dont F. de Saussure est le père.

Cette école n'a jamais réuni qu'un petit nombre de disciples, mais ce petit nombre a été compensé par le zèle et par la conviction. Vous avez servi l'école genevoise [4] en lui rendant l'inappréciable service de former des élèves et de lui gagner par conséquent des adeptes.

Cette école vous l'avez illustrée par la publication de votre dernier livre: *Linguistique générale et linguistique française*; œuvre-maître qui réunit merveilleusement les fermes analyses de la technique linguistique avec le sentiment de ce qui fait la substance vivante et le style expressif d'un idiome.

C'est par cette activité, non pas surabondante mais suivie et précieuse dans toutes ses parties que vous avez acquis la reconnaissance de vos concitoyens et une réputation de premier plan qui s'étend partout où la linguistique est en honneur. J'ose ici me faire l'interprète des linguistes de divers pays qui vous reconnaissent comme l'un de leurs maîtres et qui ont marqué la place éminente qu'ils vous font dans leur estime en vous appelant à siéger dans le⁴³ *Comité international permanent de linguistes*, ce comité qui préside nos congrès et travaille à coordonner les grands efforts de la linguistique moderne.

Ces confrères, ces collègues, qui vous admirent de loin, sont moins absents d'ici qu'on ne pourrait le croire. Du moins tout un groupe d'entre eux, de ceux qui vous sont le plus attachés sont là, sous une forme discrète, vous apportant leur amical hommage.

[5] Pour parler en clair, je veux dire que, par une coïncidence étonnante et que je n'hésite pas à qualifier de providentielle, un premier exemplaire de ces

⁴² *Ce début de phrase est ajouté en marge.*

⁴³ *Ajout en marge de maîtres à dans le*

Mélanges Bally auxquels nous travaillons depuis deux ans a réussi à franchir les espaces et à venir de Belgique jusqu'ici afin que nous ayons le très grand plaisir de vous le remettre dans ce jour mémorable.

Il ajoutera ainsi aux qualités intrinsèques qu'il peut avoir, celle de vous rappeler cette journée où vos confrères lointains et vos amis rapprochés se sont trouvés réunis pour vous dire leurs sentiments d'affection et de reconnaissance – avec tous les vœux dont ils vous accompagnent dans une retraite qu'ils souhaitent calme, longue et féconde.

Puissent ces vœux être exaucés, c'est le souhait ardent de tous nos cœurs.

IX.1: LEÇON INAUGURALE DE SECHEHAYE (27. 10. 1939)

Traditionnellement prononcée lors de la prise de possession d'une chaire, la leçon inaugurale est un exercice périlleux, à mi-chemin entre le discours de circonstance et l'exposé scientifique. En principe, elle contient deux parties, l'une consacrée à rendre hommage à l'œuvre du prédécesseur et à faire éventuellement le bilan de la discipline, l'autre esquissant le programme scientifique que l'orateur se propose de réaliser. Sechehaye a fait deux leçons inaugurales: la première lorsqu'il fut nommé à la chaire de théorie de la grammaire en 1929, publiée un an plus tard sous le titre «Les Mirages linguistiques»; la seconde, inédite, lorsqu'il reprit la chaire de linguistique générale à la retraite de Charles Bally. Tandis que dans sa première leçon, il développe sept thèses permettant au linguiste de considérer l'objet de sa discipline, non à travers des mirages, mais de «façon absolument rationnelle»⁴⁴, Sechehaye consacre cette seconde leçon à faire le bilan de l'œuvre de son prédécesseur en situant la stylistique dans son époque et en montrant la fécondité de cette nouvelle discipline pour les recherches à venir. Cette leçon est assurément un témoignage de première importance, tant pour l'histoire de l'école genevoise que pour l'histoire de la linguistique en général: elle a aussi l'intérêt de révéler un Sechehaye, qui fut à la fois un acteur infatigable de ce formidable mouvement qu'a été la linguistique saussurienne⁴⁵ et un spectateur dont la lucidité, voire la vision prophétique, ne manquera pas d'étonner le lecteur d'aujourd'hui.

19 feuilles de 21,3 x 27 cm dactylographiées. Double au papier carbone. Recto, annotations et corrections manuscrites au crayon et à l'encre noire. Au-dessus du titre, cette annotation au crayon: Seul exemplaire authentique.

[1] *La place de la stylistique de Charles Bally dans la linguistique d'aujourd'hui*

Il y a vingt-six ans que Monsieur Charles Bally, inaugurant ici l'enseignement de la linguistique générale qu'il venait d'hériter de notre maître commun, consacrait sa leçon d'ouverture à parler de *Ferdinand de Saussure et l'état actuel des études linguistiques*⁴⁶. Aujourd'hui je ne pense pas pouvoir mieux rendre

⁴⁴ Sechehaye 1930, 340.

⁴⁵ Cf. ici même 135.

⁴⁶ Le 27 octobre 1913. Cf. Bally 1913.

hommage à mon illustre prédécesseur et cher ami qu'en lui rendant par procuration ce qu'il a fait jadis pour Ferdinand de Saussure et en parlant de « la place de la stylistique de Charles Bally dans la linguistique d'aujourd'hui ».

Parler de la *stylistique*⁴⁷ ce n'est traiter que d'une partie de son œuvre, je le sais bien, mais c'est traiter aussi certainement de ce qu'il y a de plus personnel dans une pensée scientifique dont la stylistique a été la première et l'éclatante manifestation. Quand mon prédécesseur prenait possession de sa chaire en 1913, il avait déjà créé la stylistique à l'occasion des leçons de traduction qu'il donnait dans notre Séminaire de Français moderne, [2] il avait publié en 1905 le *Précis de Stylistique* et en 1909 le *Traité de Stylistique française*, où la doctrine esquissée dans le premier livre est développée et s'accompagne d'un ensemble méthodique d'exercices pratiques. Il avait de plus écrit une série d'articles et d'opuscules dans lesquels il défend sa doctrine et démontre la portée pratique et scolaire des méthodes qu'il préconise⁴⁸. A la même époque (1913) il publiait ses deux célèbres conférences sur *Le langage et la vie* (rééditées depuis deux fois avec des compléments) qui constituent le parfait manifeste de sa vision personnelle des choses de la langue, vision qui a influencé toute son œuvre et sur laquelle la stylistique est greffée.

Mais qu'est-ce que la stylistique ? Beaucoup de mes auditeurs le savent sans doute, mais il est nécessaire de le rappeler, sous une forme aussi brève que possible, au début de cet exposé.

Il s'agit, on le sait, d'une étude méthodique des éléments affectifs de la langue, c'est-à-dire des éléments qui expriment non pas simplement des idées, mais quelque chose venant de la vie : émotion, désir, volonté, attitude sociale, etc. Ce sont eux qui donnent, à un certain point de vue, à la langue son véritable contenu, car nous ne parlons pas pour raisonner abstraitement, mais pour agir.

⁴⁷ *Note de bas de page* : Le terme de stylistique est employé depuis longtemps et encore aujourd'hui dans des sens assez divers et souvent imprécis. M. Bally, en le choisissant, faute de mieux, pour désigner la méthode qu'il a créée, lui a donnée un sens tout à fait spécial. Qu'il nous soit permis, dans la suite, en nous référant à notre titre, de nous servir de ce terme sans autre avertissement dans le sens que M. Bally lui a donné.

Ajout au crayon : En 1914 a paru Sperber, Ueber den Affekt als Ursache der Sprachveränderung, Halle, Niemeyer, remarquable coïncidence avec les idées de B.

⁴⁸ *Note de bas de page* : *Plan d'un cours de stylistique*, Genève, Imprimerie Kundig, 1910. *La stylistique française de 1905 à 1909*, Vollmoellers Romanischer Jahresbericht, t. XI, I, 189-196. *L'étude systématique des moyens d'expression*, br., Genève, 1910 (paru dans les Neuerer Sprachen XIX,1). *La stylistique et l'enseignement secondaire*, br., Saint-Blaise (ct. Neuchâtel), 1911. *Stylistique et linguistique générale*, Archiv für das Studium neuerer Sprachen, 1912, vol.128, pp. 87-126. *Stylistique générale et stylistique française 1909-1913*. Vollmoellers Romanischer Jahresbericht, vol.XIII, pp. I, 190-210.

Ces faits de langue ne ressortissent pas, comme ceux qui sont essentiellement logiques, à des définitions abstraites ou à de grandes règles générales; cependant, comme tout ce qui appartient à la *langue*, c'est-à-dire à l'usage collectif convenu, ils supposent des formes précises, associées à des valeurs fixées par le consentement général; que l'on pense à tout ce que révèle de nuances affectives la comparaison de termes synonymes comme: *tromper: duper, attraper, refaire* ou *réprimande: remontrance, mercuriale, sermon* ou la tournure logique: *je désire vivement réussir* opposée aux formes d'expression plus animées: *Si seulement je pouvais réussir, pourvu que je réussisse*⁴⁹. Toutes ces choses sont inscrites dans la conscience des sujets parlants et elles nous sont accessibles par une introspection bien dirigée et bien contrôlée. Tel est l'objet de la stylistique et de sa méthode.

Cette discipline est, comme on le voit, une étude de langue. Elle est donc congénère à ce point de vue à l'étude de la grammaire et du vocabulaire que nous faisons dans nos manuels; mais considérant spécialement les éléments affectifs de la langue, elle se distingue fortement de la grammaire usuelle, laquelle s'attache de préférence aux éléments les mieux systématisés et par conséquent plus intellectuels du langage, à ces éléments qui forment le noyau de son organisation. Cette science de la partie affective de la langue (la stylistique) vient donc se situer naturellement, entre la science de son organisation centrale (la grammaire logique) et la science de l'expression libre, spontanée et créatrice (la science du style, si l'on veut, ou pour employer le terme saussurien: de la parole)⁵⁰.

Entre ces trois plans de l'expression: langue logique, langue affective et expression spontanée, il n'y a pas de limite précise. On passe insensiblement de l'une à l'autre, et la stylistique occupe la zone intermédiaire, sorte de périphérie de la grammaire où celle-ci voisine et se confond avec les forces de l'expression libre dans [4] lesquelles elle baigne. Ce qu'il y a de merveilleux, c'est la manière dont M. Bally, abordant ces parages incertains, en a du premier coup saisi l'intérêt et a créé une méthode pour étudier scientifiquement et exploiter didactiquement une matière en apparence si fluide et si insaisissable. Cette méthode se compose de plusieurs moments que l'on peut classer comme suit: 1° une étude *préliminaire* (qui la rattache à la grammaire intellectuelle): délimitation des unités et définition des valeurs intellectuelles (par synonymie et identification); 2° une étude *spécifique*: définition des valeurs affectives et

⁴⁹ Ajout en marge après le double point remplaçant la phrase que l'on pense à une exclamation comme «que diable!» ou à un mot pittoresque comme «rigoler», critiquée par Bally dans la lettre ci-jointe.

⁵⁰ Ce paragraphe, entièrement remanié par Secheyay, se présente sous la forme d'une note manuscrite à l'encre noire collée sur le texte dactylographié.

classement d'après les effets stylistiques; 3° une étude *complémentaire*: analyse des procédés expressifs, analyse qui revient à expliquer génétiquement les faits de stylistique par l'analogie des faits de parole⁵¹.

La stylistique a été, comme on pouvait s'y attendre, critiquée au début et parfois contredite⁵², mais elle s'est imposée sans trop de peine, et quelles que soient les réserves que certains esprits aient pu faire, on est tombé d'accord pour lui payer un juste tribut d'estime et d'admiration.

Pour mieux comprendre combien tout ceci était nouveau et important, il faut se reporter au moment où la stylistique a paru, et se rendre compte de ce qu'étaient alors les idées régnantes et la situation de notre science.

Au début du siècle, la science du langage [5] vivait encore exclusivement de la tradition de l'école néogrammairienne. Cette école, dont les origines remontent aux années 1875 à 1880, a eu le grand mérite d'étudier l'histoire des diverses familles de langues et notamment celle des langues indo-européennes. Par son inspiration elle se rattache nettement au courant positiviste dominant dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle, et, bien qu'elle se soit défendue de faire de la philosophie, elle se trouve avoir par nature une tendance à s'attacher de préférence à l'aspect objectif des faits et à glisser vers le matérialisme. En dehors d'une certaine technique concernant l'étude des évolutions de sons – lesquelles sont censées, selon une analogie fautive avec les lois de la nature, procéder d'après des lois rigides –, et en dehors de quelques idées sur les effets que ces transformations phoniques produisent sur le système de la grammaire, l'école néo-grammairienne a un horizon volontairement fermé du côté des aspects philosophiques, psychologiques et vivants du langage. Tout est ramené à un enchaînement de phénomènes, phoniques d'abord, grammaticaux ensuite, qui se déroulent selon les lois de la causalité. Cette science manquait d'âme et de souffle, et l'impression d'aridité et de froideur qui s'en dégageait était encore augmentée par le fait que l'école, vivant des traditions héritées du passé, n'avait pas encore rompu avec l'habitude de s'intéresser principalement aux faits de langue anciens, tels qu'ils nous sont révélés par des textes, plutôt que de porter son observation sur tous les faits de langue, y compris ceux qui sont immédiatement à notre portée dans l'expérience contemporaine et journalière.

⁵¹ analyse qui revient *jusqu'à la fin de la phrase est ajouté en interligne*.

⁵² *Note de bas de page manuscrite*: On trouvera un aperçu des discussions entre M. Bally et plusieurs contradicteurs dans la thèse de M^{lle} Lips, *Le Style indirect libre*, Genève, 1926, pp. 103-109 et dans un article de M. Bally: Antiphrase et style indirect libre paru dans *A Grammatical Miscellany offered to Otto Jespersen*, Copenhagen, 1930, pp. 331-333. Voir aussi son article «Figures de pensée et formes linguistiques», *Germ. Rom. Monatschrift*, 1914, pp. 405 sv. et pp. 456 sv.

[6] Toute la littérature linguistique de cette époque témoigne d'une situation que l'on pourrait caractériser par ces deux termes, en apparence contradictoires, de *stagnation* et d'*incohérence*. Stagnation, parce que la pensée linguistique n'arrive pas à se détacher de la technique néo-grammairienne, laquelle continue à fonctionner avec fruit sur le plan historique, qui est son plan propre. Incohérence, parce que l'on voit surgir des tentatives très diverses et incoordonnées témoignant, chacune à sa manière et dans sa direction, d'un commun effort pour trouver autre chose et aller vers d'autres horizons.

On ne peut pas dire que dans l'ensemble cet effort ait été très fructueux. Le salut devait venir un peu plus tard et par une autre voie, comme nous le dirons; mais parmi toutes ces œuvres, il y en a quelques-unes qui ont été particulièrement utiles et qui ont apporté quelque chose de positif aux constructions de l'avenir. Et parmi ces œuvres privilégiées, il faut faire place au *Précis* et au *Traité de Stylistique*.

Leur premier mérite, et le plus apparent, c'est d'avoir parachevé l'évolution commencée dont nous avons parlé plus haut. M. Bally tourne résolument le dos aux études philologiques et nous invite à nous intéresser au langage vivant. A cet égard, on peut rapprocher son œuvre de celle d'un autre grand linguiste suisse, Jules Gilliéron (1854-1926, professeur à l'Ecole des Hautes Etudes de Paris), auquel nous devons un entier renouvellement des études dialectologiques. C'est Gilliéron qui a créé l'*Atlas linguistique de France*, fondé sur une enquête minutieuse [7] poursuivie dans toutes les communes du pays, et qui a montré par l'exemple tout ce que l'on peut tirer, pour la reconstitution de l'histoire des mots et des formes de langue, des matériaux ainsi rassemblés. Gilliéron, lui aussi, se détourne des sources écrites pour cueillir sur les lèvres mêmes du peuple le mot vivant en connection avec les faits et les choses; mais M. Bally va plus loin. Dépréoccupé complètement de recueillir de vastes ensembles de faits à classer dans l'espace et le temps, il se cantonne tout simplement dans le domaine restreint de la langue commune et du parler familier qui nous entoure, nous invitant à le soumettre à nos analyses et à découvrir le mécanisme intime de son expressivité. On ne saurait être plus près de la nature, plus respectueux du fait concret, infiniment plus complexe que les structures abstraites d'une science dogmatique, mais aussi infiniment plus intéressant.

Mais la stylistique a un autre mérite, plus profond et moins apparent. Ce n'est pas seulement par le choix de son objet et par le talent avec lequel cet objet a été présenté qu'elle s'est acquis des mérites durables à l'égard de la science linguistique. C'est aussi et surtout par sa doctrine même, par sa substructure théorique, grâce à laquelle la doctrine nouvelle se trouve avoir été par avance en harmonie avec la grande innovation qui allait renouveler la science du langage.

En 1916 paraissait le *Cours de linguistique générale*⁵³, l'œuvre posthume de Ferdinand de Saussure que ses élèves genevois ont eu le bonheur de pouvoir reconstituer sur la base [8] de quelques cahiers d'étudiants. On sait que cette œuvre étonnante, accueillie d'abord avec quelque réserve par les maîtres de l'époque, a fait peu à peu son chemin et devait – soutenue par quelques autres influences parallèles – déterminer une rénovation totale de la pensée linguistique arrachée enfin aux ornières de la doctrine néo-grammairienne.

Ferdinand de Saussure a démontré que l'objet propre de la linguistique, parmi tous les aspects des faits de langage, c'est *la langue*, c'est-à-dire l'institution régnante, l'ensemble des habitudes conventionnelles communes, à un moment donné, à tous les membres d'un groupe social et grâce auxquelles ces gens parlent un langage parfaitement intelligible entre eux. La langue est un phénomène sociologique, selon la définition de Durkheim, elle est un produit de la vie collective, comme toute autre institution sociale, et c'est à ce titre qu'elle occupe dans l'ensemble des choses et dans la science une place parfaitement définissable, mais qui jusque-là n'avait pas été définie.

La langue, œuvre inconsciente de la pensée de tous, n'est pas une simple somme d'habitudes, elle est un ensemble, une unité globale dont toutes les parties sont nécessairement solidaires, un système. Cette réalité de la langue ne se saisit pas dans l'histoire de ses transformations, comme l'école néo-grammairienne l'avait cru et proclamé; c'est dans chacune de ses réalisations successives qu'il faut la chercher. La discipline fondamentale de toute linguistique, ce n'est donc pas la linguistique *historique*, comme on l'avait pensé, mais c'est la linguistique *synchronique*, c'est-à-dire en termes courants: la grammaire descriptive, qui s'efforce de donner le tableau d'un état de langue en en décrivant successivement toutes les parties dans leur interdépendance, comme on décrit les pièces et le fonctionnement d'une machine. La pensée saussurienne a donc réhabilité, sur un plan scientifique renouvelé, [9] l'antique grammaire scolaire.

Or la stylistique avec sa méthode est, comme on le voit, strictement dans cette ligne-là. Issue pratiquement d'un enseignement de langue donné à des étrangers, elle se présente comme un prolongement et un complément de la grammaire. La création de M. Bally n'est pas seulement remarquable par son originalité, elle l'est aussi par la rigueur avec laquelle elle est conforme aux exigences de la pensée saussurienne, non encore nettement formulée à l'époque, sur la distinction à faire entre les faits de l'ordre synchronique et les faits de l'ordre diachronique, et sur la primauté de ce premier ordre sur le second. Tous ceux qui ont pratiqué le *Traité de Stylistique* savent avec quelle constance son

⁵³ *Note de bas de page*: 1^{re} édition, Paris; 2^e édition, Paris, 1922; 3^e édition, Paris, 1931.

auteur lutte contre les explications étymologiques qui sont si souvent contredites par les constatations stylistiques seules valables. L'histoire du mot *bavard* est une chose et il est évident que ce mot a été dans le passé en contact avec les mots *bave* et *baver*, mais la valeur actuelle du mot est autre chose et si quelqu'un s'avisait de repenser à ce rapprochement et de penser que le terme en question a de ce fait un sens déplaisant ou vulgaire; il convient de le détromper. Cette opposition entre la vérité historique et la vérité actuelle apparaît à tout instant; pensez à des couples comme *bouder*; *boudoir*; *drogue*, *droguiste* etc.⁵⁴

Cette coïncidence exacte fait de la stylistique comme un avant-coureur de la linguistique saussurienne et une contribution précieuse fournie d'avance à la science du lendemain.

[10] Ceci étant donné, on comprendra sans peine que l'œuvre de M. Bally n'ait pas seulement attiré l'attention par le charme inhérent à toute science qui se tient en contact étroit avec la vie, mais qu'elle se soit imposée avec un caractère d'autorité qui lui a assuré cette haute considération dont nous avons parlé. Dès le début, Charles Bally a fait figure de maître. Ce titre qu'il a mérité depuis lors de plusieurs façons, et qui a été consacré plus tard par des honneurs internationaux, il s'en est déjà rendu digne lorsque, maître à notre Séminaire de Français moderne, il jetait la base de sa stylistique.

Non seulement nous comprenons cela, mais nous allons plus loin et nous nous demandons – je passe ici à un nouvel aspect de mon sujet – pourquoi le succès n'a pas été plus considérable encore.

Une comparaison illustrera ici notre pensée. Nous avons fait plus haut allusion à l'œuvre de Gilliéron, qui présente certaines analogies avec celle de M. Bally, et qui, elle aussi, venait au-devant d'un besoin ressenti à l'époque et travaillait pour l'avenir. Or l'idée et les méthodes de la géographie linguistique ont immédiatement été adoptées, utilisées, continuées dans diverses directions et un mouvement de recherches scientifiques considérable et toujours plus ample en est issu. Les enquêtes dialectologiques consignées dans des atlas et dans des glossaires sont poursuivies partout (que l'on pense à notre monumental *Glossaire des patois de la Suisse romande*) et fournissent des matériaux sans nombre aux chercheurs.

[11] Du côté de la stylistique, rien de pareil. Nous ne voyons pas qu'un mouvement de recherches et de travaux spéciaux dans cette direction ait été créé. Le *Traité* de 1909 reste aujourd'hui le témoin d'une doctrine que son auteur a certainement pour son compte constamment repensée, mais dont il ne nous a pas

⁵⁴ De bavard à la fin de la phrase, correction manuscrite collée sur le texte dactylographié.

donné une nouvelle expression systématique. Par contre, il a fourni toute une série d'excellents travaux où il applique ses principes à la solution de certains problèmes de grammaire. Pour n'en donner qu'un exemple, nous citerons son article de la *Germanische Romanische Monatsschrift* de 1912 intitulé *Le style indirect libre en français moderne*, ouvrage qui a donné lieu à d'assez vives et assez longues discussions⁵⁵. On sait que M^{lle} Lips a présenté en 1926 une thèse à notre faculté à ce sujet. En dehors de cela nous ne connaissons pas de travaux qui soient spécifiquement stylistiques. Ceux qui portent ce titre ne s'astreignent pas à suivre exactement la doctrine du maître. Tel est le cas pour l'ouvrage que M. Marouzeau a publié en 1935 et qu'il a intitulé: *Traité de stylistique appliqué au latin*. [12] Ce livre, comme sa préface en fait foi, n'est pas fondé sur une conception de la stylistique identique à celle de M. Bally. Sa tendance consiste à réunir dans une même étude tout ce qui concerne l'expressivité du langage en négligeant plus ou moins la barrière théorique dont nous avons parlé, qui sépare les faits de langue des créations occasionnelles, des faits de parole et de style. C'est là, à notre sens, regrettable, mais il faut bien le dire, c'est une manière de voir les choses qui a peut-être des avantages pratiques et qui est assez répandue⁵⁶.

Cependant, il serait très injuste de s'en tenir à ces considérations négatives. Si la stylistique n'est pas devenue une branche touffue de l'arbre linguistique, la pensée de M. Bally, accueillie avec l'intérêt que nous avons dit, n'est pas restée stérile. La sève stylistique s'est, si j'ose m'exprimer ainsi, répandue un peu dans toute la plante. Le point de vue stylistique, devenu familier à la pensée des linguistes, a facilité et fécondé leur travail; on en est venu à faire appel plus souvent et d'une façon plus méthodique, aux phénomènes de la langue affective et à comprendre le rôle qu'ils jouent soit dans le mécanisme de la langue, soit dans son devenir. Il suffit de lire les travaux actuels de grammaire historique, d'étymologie, de dialectologie, etc. pour s'en rendre compte. En particulier, je tiens à mentionner ici le remarquable essai que M. Ribl a donné dans les *Mélanges Bally*: «Stilistische Beobachtungen an den Fischbenennungen des Untersee-

⁵⁵ *Note de bas de page*: A propos des débats sur le style indirect libre, voir la note de la page... Parmi les autres travaux où le point de vue stylistique est mis en lumière, il faut signaler spécialement «L'adverbe *tout* en français moderne», *Mélanges Paul Boyer*, Paris, 1925, «Valeur aspective de *en* en français moderne», *Mélanges Vendryès*, Paris 1925. «L'expression des idées de sphère personnelle et de solidarité dans les langues indo-européennes», *Festschrift Louis Gauchat*, Aarau, 1926.

⁵⁶ *Note de bas de page*: Le livre important de M. Marcel Cressot, *La phrase et le vocabulaire de J.K. Huysmans*, Paris 1938, s'efforce de mettre la science grammaticale au service de l'analyse d'un style d'auteur, et se réfère expressément aux définitions de M. Marouzeau.

Gebietes», très beau résultat de ses enquêtes personnelles auprès des pêcheurs du lac de [13] Constance⁵⁷.

En un mot, et pour résumer la situation, on peut dire que la stylistique a été pleinement reconnue et adoptée pour elle-même, en considération de sa valeur propre, mais qu'on ne lui a pas fait encore la place qui lui revient dans l'ensemble des disciplines linguistiques comme un ordre de recherches particulier collaborant avec d'autres disciplines au travail de conquête scientifique. Or, nous croyons avoir démontré qu'elle aurait tous les droits à revendiquer cette place.

Pourquoi ne l'a-t-elle pas encore obtenue? Voilà la question à laquelle nous allons essayer de répondre.

Les personnes qui ne connaissent la linguistique que du dehors ou superficiellement ont beaucoup de peine à se rendre compte à quel point cette science est entravée dans son progrès par la complexité même de son objet, et combien il lui est difficile de quitter des vues partielles, nécessaires mais insuffisantes à elles seules, pour embrasser d'un coup d'œil synthétique toute l'étendue du champ théorique qu'elle doit couvrir. Or la linguistique actuelle en réaction contre l'historisme des néogrammairiens s'est jetée dans une direction opposée d'une façon certainement un peu exclusive où la stylistique ne trouve guère son compte. Voici ce qui s'est passé⁵⁸.

Sous l'influence de Ferdinand de Saussure, la science du langage, très lentement d'abord, très peu à peu, s'est dégagée des habitudes dans lesquelles elle était retenue, puis brusquement, elle s'est remise en marche. [14] Il y a une dizaine d'années, le regretté Prince Trubetzkoy, inspiré directement par certaines idées qui sont exprimées dans le *Cours de linguistique générale*, a défini une science nouvelle: la «phonologie» bien distincte de la phonétique courante, et a entrepris avec ses amis et collaborateurs du cercle de Prague (les Jakobson, les Havranek, Mathesius, Karcevski)⁵⁹ de défricher ce champ nouveau.

La phonologie, c'est la science des phonèmes, c'est-à-dire des unités phoniques différentielles qui sont utilisées dans les structures de langues. Pas plus les éléments phoniques que les éléments significatifs de la langue ne sont une simple somme de faits incoordonnés. Dans chaque langue le système des pho-

⁵⁷ Cet article est le point de départ de la thèse de Ribí, publiée sous le même titre à Rüşchlikon, 1942 et dans laquelle il souligne l'importance de la stylistique pour la dialectologie.

⁵⁸ Ajout manuscrit en interligne depuis Or la linguistique.

⁵⁹ Note de bas de page: Voir les *Travaux du Cercle Linguistique de Prague*, vol.I-VIII, dont le volume VII contient l'œuvre posthume du Prince Trubetzkoy (*Grundzüge der Phonologie*) et dont le volume VIII est consacré à sa mémoire.

nèmes et les règles qui président à leur utilisation représentent un ensemble dont les parties sont solidaires. Il y a une grammaire des sons comme il y a une grammaire des formes significatives, et ce n'est qu'à l'aide d'une science très délicate et assez subtile, qu'on peut rendre compte des phénomènes de cet ordre.

Or la phonologie a fait école. L'analyse de ce facteur *sui generis* de la langue, ramené à des normes proprement linguistiques, a fait naître cette idée que la grammaire sous tous ses aspects pouvait être ramenée à ses normes propres, indépendamment des notions logiques et psychologiques dont on s'est servi jusqu'ici. De là un nouveau mouvement auquel collaborent avec les maîtres de l'école [15] de Prague, ceux de l'école de Copenhague: MM. Hjelmslev, Brøndal, Udall⁶⁰, de Groot etc.⁶¹, et qui vise à la création d'une discipline entièrement nouvelle, du moins par sa méthode, puisqu'il s'agit de reconstituer une science grammaticale, de toutes pièces, indépendamment de la tradition. C'est ce qu'on appelle la *linguistique structurale*.

Il est beaucoup trop tôt pour porter un jugement sur les résultats obtenus ou à obtenir sur cette voie, mais il est évident que, par un rétrécissement nécessaire et provisoire de l'intérêt, toute l'attention de ces novateurs est portée, comme le nom qu'ils ont choisi le dit, sur la «structure» du système de la langue et par conséquent sur ce qui constitue sa solidité organique, sa cohésion et sa stabilité.

Or les langues évoluent. Il est vrai que les maîtres de la linguistique structurale nous enseignent que les langues évoluent moins qu'on ne le croit⁶², moins que de Saussure, dans le dernier chapitre du *Cours de linguistique générale*, ne l'avait affirmé; mais elles évoluent quand même. Or il faudra bien, une fois que l'on aura résolu plus ou moins définitivement les problèmes de la linguistique structurale et dit en quoi consistent les facteurs qui assurent la rigidité et la persistance du système de langue, élargir l'horizon et se poser le problème complémentaire concernant [16] sa fluidité et sa mutabilité. Et c'est ici que la stylistique, cette science qui traite de la périphérie où le système de la langue entre en contact avec les forces de la vie, trouvera sa revanche.

Dès maintenant il apparaît que – contrairement à une thèse que j'ai jadis cru devoir soutenir à l'égard de la stylistique naissante et dont je fais ici mon *pec-cavi*⁶³ – la division entre l'aspect intellectuel du système de la langue et son

⁶⁰ *Sic. Il s'agit de Udall.*

⁶¹ *Note de bas de page*: Voir la Revue nouvelle *Acta linguistica*, Copenhague, dont les deux premiers fascicules sont sortis de presse cette année.

⁶² *Note de bas de page*: Voir Trubetzkoy, dans *Acta linguistica*, I,2, à propos de l'indo-européen, des langues sémitiques et des langues finno-ougriennes.

⁶³ *Note de bas de page*: «La stylistique et la linguistique théorique», *Mélanges de Linguistique offerts à Ferdinand de Saussure*, Paris, 1908.

aspect affectif est justifiée. Malgré tous les faits qui, ici comme ailleurs, relie les deux types opposés par une gradation insensible, ces deux types dans leurs formes extrêmes sont directement contraires et une grammaire totale, pour les embrasser les uns et les autres, doit se diviser en deux chapitres différents par leur objet et par leur méthode.

D'un côté donc, il y aurait d'abord un exposé systématique consacré aux éléments proprement intellectuels de la langue: jeu des phonèmes différentiels, morphologie et syntaxe systématique, ainsi que tous les faits moins logiques et moins réguliers, mais qui se laissent cependant sans trop de peine ranger dans les cadres du système. En un mot la grammaire ordinaire, mais exposée en vertu d'un structuralisme vraiment scientifique. De l'autre côté, les faits multiples et variés de la grammaire proprement affective qui, dans leur désordre, se laisseront classer grâce aux principes énoncés par M. Bally de la synonymie, de l'identification et du classement des effets stylistiques. Les termes d'identification devront être cherchés naturellement, dans l'occurrence, dans les rubriques de la grammaire systématique dont il vient d'être question.

[17] Si cette grammaire systématique et structurale, que nous plaçons en premier lieu, est en principe toute voisine, pour ne pas dire identique, à la «grammaire constructive» que j'ai modestement mais avec persévérance préconisée partout où j'ai eu l'occasion de le faire⁶⁴, la seconde grammaire, la grammaire affective, rappelle l'œuvre magistrale de Brunot, qui, dans *La pensée et la langue*⁶⁵ a voulu donner un premier échantillon complet du classement idéologique des faits d'une langue. Seulement – il faut insister sur ce point – cette grammaire devrait, si notre pensée est juste, pour satisfaire aux exigences de la théorie et prendre toute sa valeur, être réduite à la mesure de ce qui fait l'objet propre de la stylistique et être inspirée dans ses exposés par les méthodes de cette discipline. Il y a là, comme on peut le voir, les éléments d'une synthèse, que nous croyons intéressante, entre plusieurs pensées originales.

Il n'est pas impossible non plus d'entrevoir le rôle spécifique qui incomberait à la stylistique dans l'étude des phénomènes diachroniques, c'est-à-dire des évolutions de langue⁶⁶. Mais c'est un sujet un peu trop délicat et complexe pour être traité à la hâte en fin de séance devant un auditoire de la bienveillance

⁶⁴ *Note de bas de page*: Voir «La méthode constructive en syntaxe», *Revue des Langues romanes*, janvier-avril 1916. Voir aussi notre *Abrégé de grammaire française*, édité en 1926 par la Sekundarlehrerkonferenz du canton de Zurich.

⁶⁵ Paris, 1922.

⁶⁶ Nous avons donné quelques indications utilisables à cette fin dans un travail sur *Les trois linguistiques saussuriennes* qui est achevé, mais qui n'a pas encore été publié.

duquel on a déjà abusé. Je préfère terminer en vous montrant par un fait si [18]gnificatif que cette grammaire stylistique de l'avenir, accompagnant et complétant la grammaire intellectuelle, n'est pas une simple vue de l'esprit et un vœu pieux, que son idée au contraire se dessine à l'horizon, amenée, comme tous les véritables progrès en science, par la nécessité intérieure d'une pensée active en voie d'évolution et de création.

Un phonologiste hongrois, M. J. von Laziczius, a publié dans les *Ungarische Jahrbücher*, vol. XV, 1935, un article intitulé «Probleme der Phonologie: Zeichenlehre-Elementarlehre». Dans cet article, au milieu de considérations dans lesquelles il m'est impossible d'entrer, il affirme que si les problèmes du phonème et de sa définition n'ont pas encore trouvé de solution définitive, à son avis, c'est qu'on n'a pas encore reconnu l'existence d'une certaine classe de phonèmes qui doivent aussi entrer en ligne de compte et qu'il appelle les *Emphatica*. Ces phonèmes «emphatiques» servent à l'expression du sentiment. Il en donne comme principal exemple les voyelles longues et surlongues de sa langue maternelle qui y jouent un rôle analogue à celui de notre accent d'intensité (*stupide! effroyable!*), lequel accent est aussi emphatique.

Or, dit-il, tandis que l'on connaît assez bien les autres faits phonologiques, ceux qui concernent ces emphatiques sont méconnus parce qu'ils demandent à être analysés par de tout autres méthodes, celles, précise-t-il, que M. Bally a inaugurées dans son *Précis* et dans le *Traité de stylistique française*. Ces phonèmes affectifs demandent, comme toutes les autres entités affectives de la langue, à être délimités, identifiés, définis. Comme [19] les autres faits affectifs de la lexicologie ou de la syntaxe, ils sont expressifs, soit en vertu d'une certaine valeur symbolique propre, qui les rapproche de l'expression spontanée, soit en vertu d'un processus tout identique à celui que M. Bally appelle «évo-cation de milieu»: une certaine façon de prononcer peut aussi bien que l'emploi de certains mots donner une couleur au langage et le rendre, soit familier, soit vulgaire, soit prétentieux, etc. Ces faits cependant ne se confondent pas avec ceux de la libre parole, car ils sont toujours pour une part consacrés par l'usage, et ils représentent la matière dont se fera éventuellement la grammaire intellectuelle de demain. Quelques-uns d'entre eux d'ailleurs, selon leur degré d'intellectualisation croissante, touchent déjà à la partie systématique de la langue. Ni la linguistique synchronique, ni la linguistique diachronique ne peuvent donc les ignorer. Bref, comme vous le voyez, nous sommes ici en pleine orthodoxie stylistique.

Le maître et le créateur de la science phonologique, le Prince Trubetzkoy, a repris l'idée de M. Laziczius dans son ouvrage posthume, *Grundzüge der Phonologie*. Il la présente d'une façon sensiblement différente, mais il en conserve l'idée essentielle qui nous intéresse ici. Il crée même, pour désigner

l'étude envisagée, le nom très juste et très significatif de «*phonologische Stylistik*»⁶⁷.

Saluons dans cette stylistique phonologique le précurseur de cette grammaire affective, de cette «grammatische Stylistik» dont nous parlions plus haut, et voyons-y l'aurore du jour où la stylistique de mon éminent prédécesseur aura conquis, dans le sein des disciplines linguistiques organisées, la place qui lui revient de droit.

Alb. S.

⁶⁷ *Note de bas de page*: A côté de laquelle il place une «*phonetische Stylistik*» ou science de l'expressivité libre par les sons, ces deux disciplines formant ensemble la *Laut stylistik*. Cette combinaison fait penser à la doctrine de M. Marouzeau, mais elle implique du moins une démarcation nette entre deux méthodes.

IX, 2: LETTRE DE BALLY A SECHEHAYE

Bally, à qui Sechehaye avait remis sa leçon inaugurale, lui envoie cette lettre contenant des remarques critiques portant principalement sur le choix des exemples suggérant une assimilation éventuelle de la stylistique à l'étude du langage familier.

Feuille de 22 x 17,4 cm, recto-verso, manuscrite, encre noire.

[1] Vendredi

Cher ami,

Vous ne m'en voudrez si je reviens sur quelques-uns des exemples qui soulignent votre exposé sur la stylistique. Ils sont d'une importance capitale pour tous ceux qui n'ont que des idées confuses sur ces sujets délicats.

A la réflexion, *armurier* ne me paraît pas un bon spécimen d'oubli de l'étymologie, parce que, si on ne le rattache plus à *armure*, on l'associe à *arme* (fausse coupe *arm-urier*). Vous pourriez citer *bavard*, définitivement séparé de *bave*, *boudoir* (: *bouder*), *lunettes* (: *lune*), *moëlleux* (: *moëlle*), *tablier* (: *table*), etc.

Rigoler et *Que diable!* risquent d'accréditer l'idée très répandue, que la stylistique ne s'intéresse qu'au langage familier, voire populaire et argotique.

Il semble préférable d'opposer à un terme d'identification une *série* de synonymes montrant la variété des valeurs affectives, p. ex. (d'après *Traité II*, p. 199 s.: *tromper*: *duper*, *attraper*, *refaire*, *mari*: *époux*, *conjoint*, *homme*, *réprimande*: *remontrance*, *administration*, *mercuriale*, *sermon*, etc. [2] Plutôt que *Que diable!* un exemple de syntaxe affective serait la bienvenue; on opposerait, par exemple, *Je désire vivement réussir* et *Ah! si je pouvais réussir!* (Autres exemples p. 198).

N'étant pas chez moi, je n'ai pas encore pu retrouver le titre de la revue de Migliorini⁶⁸, mais j'y pense toujours.

A la suite d'une petite alerte, le médecin me défend de sortir par le mauvais temps ou le froid. Ce serait une déception pour moi de ne pouvoir vous entendre lundi; mais j'espère que d'ici là la bonne volonté conjuguée du thermomètre, du baromètre et de mon muscle cardiaque lèveront cette interdiction.

⁶⁸ Bruno Migliorini était cofondateur et corédacteur en chef, avec Giacomo Devoto, de la revue *Lingua nostra* dont le premier numéro paraît en 1939.

Tous mes vœux pour un brillant début (Ne comptez-vous pas faire annoncer par le Doyen votre nouvel enseignement par un communiqué du *Journal de G.?*)⁶⁹

Cordialement votre
Ch. Bally

⁶⁹ Vendredi 27. 10. 1939, le *Journal de Genève* annonce la leçon inaugurale de Sechehaye. Cf. ici même 135, note 25. Bally aurait-il écrit la lettre ce même jour? C'est ce qu'il laisse entendre à Sechehaye en lui annonçant que son état de santé pourrait l'empêcher d'assister à la leçon.

X: NOTE MANUSCRITE DE SECHEHAYE INTITULÉE
FERDINAND DE SAUSSURE ET CHARLES BALLY (1943).

Deux feuillets 15,2 x 23 cm détachés d'un calendrier (Spemanns Alpen-Kalender), recto, manuscrite, encre noire. Le premier feuillet porte la date du 4.1.1943, le second, celle du 7.1.1943.

[1] F. d. Saussure & Ch. Bally

La stylistique est le réactif qui brise l'apparente solidité massive du principe saussurien.

F. de Saussure dit: la langue est fondée sur le *signe arbitraire*, elle est différentielle systématique et proprement intellectuelle.

Bally attire l'attention sur le facteur affectif, donc vivant et naturellement expressif (part. motivé) qui envahit la langue dans son contact constant avec la vie.

Lequel des deux est primaire?

Est-ce que l'arbitraire différentiel de la langue est exceptionnellement corrigé par des faits d'ordre affectif? Ou est-ce que c'est la parole vivante qui exceptionnellement dégage des structures intellectuelles, fondées sur l'arbitraire du signe, pour se donner une certaine structure intellectuelle?

Je crois qu'il faut s'attacher à la seconde hypothèse⁷⁰, mais c'est du même coup subordonner la langue à la parole!

[2] La langue est retenue sur le chemin de l'intellectuation de deux façons

1° par l'adoption dans l'usage d'une quantité de formes d'expression qui cumulent le signe arbitraire avec le symbole expressif.

– sons évocateurs

– figures

– évocation de milieu

2° par l'établissement de valeurs différentielles dans lesquelles les termes *virtuellement expressifs* jouent un rôle prépondérant

Caotin = mauvais acteur

Par ce moyen-là l'affectif est transposé en intellectuel, mais il garde une affectivité virtuelle.

La langue apparaît alors – comme le résultat toujours imparfait d'un processus par lequel la parole s'organise intellectuellement *dans la mesure où cela est pratiquement nécessaire* à la vie d'une communauté intelligente.

⁷⁰ *Ajout en bas de page*: la science de la langue n'est-elle pas impliquée dans celle de la vie (et non inversement)?

INDEX DES NOMS DE PERSONNE CITÉS

- Brunot, Ferdinand (1860-1938) IX.1 [17].
 Brøndal, Viggo (1887-1942) IX.1 [15].
 Durkheim, Emile (1858-1917) IX.1 [8].
 Frei, Henri (1899-1980) V.1 [7], VI [4].
 Gautier, Léopold VI [2].
 Gilliéron, Jules (1884-1955) IX.1 [6, 7, 10].
 Groot, Albert Willem de (1892-1963) IX.1 [15].
 Havranek, Bohumil (1893-1978) IX.1 [14].
 Hjelmslev, Louis (1899-1965) IX.1 [15].
 Jaques-Dalcroze, Emile (1865-1950) VI [4].
 Jakobson, Roman (1896-1982) IX.1 [14].
 Jespersen, Otto (1860-1943) IV [3], V.3 [1], IX.1 [4].
 Kalepky, Theodor VI [3].
 Karcevski, Serge (1884-1955) IX.1 [14].
 Laziczius, J. von (1896-1957) IX.1 [18].
 Lerch, Eugen (1888-1952) VI [3].
 Lorck, J. Etienne VI [3].
 Lips, Marguerite VI [3], IX.1 [4, 11].
 Marouzeau, Jules IX.1 [11, 19].
 Mathesius, Vilem (1882-1945) IX.1 [14].
 Migliorini, Bruno (1896-1975) IX.2 [2].
 Ribí, Adolf IX.1 [12].
 Ronjat, Jules (1864-1925) IV[1, 2].
 Saussure, Ferdinand de (1857-1913), I [1], II [2], V.1 [8], VI [5], VIII [3], IX.1 [1, 7, 8, 13, 15], X [1].
 Sperber, Hans (1885-1963) IX.1 [1].
 Spitzer, Leo (1887-1960) VI [3].
 Troubetzkoy, Nicolas de (1890-1938) IX.1 [14, 15].
 Uldall, Hans Jørgen (1907-1957) IX.1 [15].
 Wundt, Wilhelm (1832-1920) I [5].
 Zamenhof, Leizer Ludwik (1859-1917) VI [4].

INDEX DES LANGUES

allemand IV [3], VI [2].
 suisse-allemand IV [3].
 anglais de Londres IV [3].
 gallois IV [3].
 grec (dialectes) IV [3].
 latin V.1 [9, 10, 11], V.3 [1, 2].
 roumain IV [3].
 russe V.1 [8].

INDEX DES TITRES CITÉS (OUVRAGES, REVUES, SÉRIES)

*Acta linguistica*¹, 1939, IX.1 [14, 15].
Atlas linguistique de la France 1902-1910, IX.1 [6].
Glossaire des patois de la Suisse romande 1924-, IX.1 [10].
 Bally, Charles, *Précis de stylistique*, Genève, 1905, IX.1 [2, 6].
 Bally, Charles, *Traité de stylistique française*, Heidelberg et Paris, 1909, IX.1 [2, 6, 9, 11].
 Bally, Charles, *Plan d'un cours de stylistique*, Genève, 1910, IX.1 [2].
 Bally, Charles, «La stylistique française de 1905 à 1909», *Vollmöller's romanischer Jahresbericht* 11, 1910, 189-196, IX.1 [2].
 Bally, Charles, «L'étude systématique des moyens d'expression», *Die Neueren Sprachen* 19/1, 1911, 1-18, IX.1 [2].
 Bally, Charles, *La stylistique et l'enseignement secondaire*, Saint-Blaise, 1911, IX.1 [2].
 Bally, Charles, «Stylistique et linguistique générale», *Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen* 128, 1912, 87-126, IX.1 [2].
 Bally, Charles, «Le style indirect libre en français moderne», *Germanisch-romanische Monatsschrift* 4, 1912, 549-556, 597-606, IX.1 [11].
 Bally, Charles, *Ferdinand de Saussure et l'état actuel des études linguistiques*, Genève, 1913, IX.1 [1].
 Bally, Charles, «Figures de pensée et formes linguistiques», *Germanisch-romanische Monatsschrift* 6, 1914, 405-422, 456-470, IX.1 [4].
 Bally, Charles, «Stylistique générale et stylistique française, 1909-1913», *Vollmöller's romanischer Jahresbericht* 13, 1915, 190-210, IX.1 [2].

- Bally, Charles, «Valeur aspective de *en* en français moderne», *Mélanges linguistiques offerts à J. Vendryes*, Paris, 1925, 1-8, IX.1 [11].
- Bally, Charles, «L'adverbe *tout* en français moderne», *Mélanges linguistiques offerts à Paul Boyer*, Paris, 1925, 22-29, IX.1 [11].
- Bally, Charles, «L'expression des idées de sphère personnelle et de solidarité dans les langues indo-européennes», *Festschrift Louis Gauchat*, Aarau, 1926, 68-78, IX.1 [11].
- Bally, Charles, *Le langage et la vie*, Paris, 1926, VIII [3], IX.1 [2].
- Bally, Charles et Sechehayé, Albert, «Quelles sont les méthodes les mieux appropriées à un exposé complet et pratique de la grammaire d'une langue quelconque?», dans *Actes du premier congrès international de linguistes à la Haye du 10-15 avril 1928*, Leyde, A.W.Sithoff, s.d., 36-53, V.1 [1].
- Bally, Charles, «Antiphrase et style indirect libre», dans *A Grammatical Miscellany offered to Otto Jespersen*, Copenhagen, 1930, pp. 331-333, IX.1 [4].
- Bally, Charles, *Linguistique générale et linguistique française*, 1932, VI [4], VIII [4].
- Brunot, Ferdinand, *La pensée et la langue*, Paris, 1922, IX.1 [17].
- Cressot, Marcel, *La phrase et le vocabulaire de J.K. Huysmans*, Paris, 1938, IX.1 [12].
- Jespersen, Otto, *Nutidsprog hos børn og voksne*, Copenhagen & Christiania, 1916 IV[3].
- Jespersen, Otto, *Philosophy of grammar*, Londres, 1924, V.3 [1].
- Laziczius, J. von, «Probleme der Phonologie. Zeichenlehre-Elementenlehre», *Ungarische Jahrbücher* 15, 1935, 193-208, IX.1 [18].
- Lips, Marguerite, *Le Style indirect libre*, Genève, 1926, IX.1 [4].
- Mélanges de linguistique offerts à Charles Bally*, Genève 1939, VIII [5].
- Marouzeau, Jules, *Traité de stylistique appliqué au latin* IX.1 [11].
- Ribi, Adolf, «Stilistische Beobachtungen an den Fischbenennungen des Untersee-Gebietes», *Mélanges de linguistique offerts à Charles Bally*, Genève, 1939, 481-511. IX.1 [12].
- Saussure, Ferdinand de, *Cours de linguistique générale*, VI [5]., IX.1 [7, 14, 15].
- Recueil des publications scientifiques de Ferdinand de Saussure*, éd. par Charles Bally et Léopold Gautier, Genève, 1922, VI [2].
- Sechehayé, Albert, «La stylistique et la linguistique théorique», dans *Mélanges de linguistique offerts à M. Ferdinand de Saussure*, Paris, 1908, I [1], IX.1 [16].

- Sechehaye, Albert, «Les règles de la grammaire et la vie du langage», *Germanisch-romanische Monatsschrift* 6, 1914, 288-303, 341-351, II [1].
- Sechehaye, Albert, «La méthode constructive en syntaxe», *Revue des langues romanes* 59/1-2, 1916, 44-76, III [1], IX.1 [16].
- Sechehaye, Albert, *Abrégé de grammaire française sur un plan constructif suivi d'un tableau systématique des conjugaisons*, Zurich, 1926, IX.1 [16].
- Sechehaye, Albert, «Les trois linguistiques saussuriennes», *Vox romanica* 5, 1/2, 1-48, IX.1 [16].
- Sperber, Hans, *Ueber den Affekt als Ursache der Sprachveränderung. Versuch einer dynamologischen Betrachtung des Sprachlabors*, Halle, 1914, IX.1 [1].
- Travaux du Cercle linguistique de Prague* 1-8, IX.1 [14].
- Troubetzkoy, N.S., *Grundzüge der Phonologie*, Prague, 1939, IX.1 [14].
- Troubetzkoy, N.S. «Gedanken über das Indogermanenproblem», *Acta linguistica* I, 1939, 81-9 [15].

INDEX ANALYTIQUE

- ABSTRACTION. Le contenu affectif ne peut être étudié que par – I [4]; la langue doit être étudiée dans l'– mathématique de son système V.1 [1]; marques de l'– en lexicologie et en grammaire, V.1. [6]. Cf. aussi ENTITÉ GRAMMATICALE, GRAMMAIRE, LANGUE, LEXICOLOGIE, SYSTÈME.
- ARBITRAIRE. – de la forme et – du signifié V.1 [2]. Cf. FORME, LANGUE, SIGNE.
- ACCORD / RECTION. L'accord suppose plus de synthèse que la rection III [6]; nominatif comme exemple d'accord et accusatif exemple de rection V.1. [10].
- ACQUIS / TRANSMIS. Cette distinction est mise en rapport avec l'aspect intellectuel, logique de la langue opposé à son aspect affectif, illogique, que Sechehaye rapproche des couples artificiel / naturel et analyse / synthèse, VI [4]. Cf. ANALYSE / SYNTHÈSE.
- AFFECTIF. Langage individuel, prégrammatical et – I [1]; contenu – / logique (intellectuel) et leur action réciproque dans la langue I [2]; formes modales / formes assertives V.1 [14]; définition de la stylistique IX.1 [2]; expression – et vivante VI [3]; délimitation des disciplines IX.1 [4]; aspect – et aspect intellectuel, composantes du système de la langue IX.1 [16]; – et naturellement expressif X [1]; – transposé en intellectuel X [2]. Cf. LANGUE, STYLISTIQUE, SYNTAXE.
- AGGLUTINATION SYNTAXIQUE. Bally reproche à Sechehaye l'utilisation qu'il fait de l'– en l'appliquant à la composition III [7]. Cf. SYNTAXE.

ANALYSE / SYNTHÈSE. Propriétés de la pensée et de la langue V.1 [7]; importance de cette distinction (séries univoques / procédés synthétiques d'expression) pour Bally VI [4].

ASSOCIATIF. Cf. SYNTAGMATIQUE.

CHANGEMENTS PHONÉTIQUES. – emboîtés dans des changements généraux IV [2]; – brusques / lents IV [3,4].

CLASSES DE MOTS. – comme entité grammaticale V.1 [6]; – comme principe d'exposition ne tenant pas compte de ruptures d'associations ni de conditions syntagmatiques divergentes, V.2 [1].

CRÉATION. – consciente et personnelle à but esthétique comme objet d'étude de l'art d'écrire I [1]; – occasionnelle ou fait de parole et de style / fait de langue IX.1 [3, 13].

CONSTRUCTIVE. Méthode – IX.1 [3]; grammaire – IX.1 [17].

DIALECTOLOGIE. Etudes –ques IX.1 [8, 10].

ÉCOLE GENEVOISE DE LINGUISTIQUE GÉNÉRALE. VI [3, 5]; VIII [3,4]

ENTITÉ GRAMMATICALE. Les classes de mots, la flexion, les particules, les ordonnances significatives sont des –, au service de l'abstraction V.1 [6]. Cf. GRAMMAIRE.

EMBOÎTEMENT. – des changements de sons dans les changements des formes de la pensée IV [2]; Bally n'accepte pas la théorie de l'– de Secheyne V.1 [1].

ÉVOLUTION. – du système de signes en retard sur l'– générale V.1 [8]; vie et –s de la langue VI [4]; étude des –s des sons et l'école néogrammairienne IX.1 [5]; –s de langue comme phénomènes diachroniques IX.1 [17]. Cf. SYNCHRONIE / DIACHRONIE.

EXPRESSION. – pure de l'idée ou de la représentation en soi V.1 [12]; – d'un sentiment et agencement logique de pensées V.1 [13]; – et phonèmes emphatiques IX.1 [18]; analyse des moyens d'– VI [2]; – affective et vivante VI [3]; procédés synthétiques d'– VI [4]; trois plans de l'–: organisation centrale, langue logique (grammaire logique) / partie affective de la langue, langue affective (stylistique) / expression spontanée (science du style ou de la parole) IX.1 [3]. Cf. FAIT D'EXPRESSION.

ÉTYMOLOGIE. Explications – IX.1. [9]; oubli de l'– IX.2 [1].

FAIT. – de langage et – de sensibilité I [2]; de grammaire et de lexicologie I [2]; – d'expression (définition) I [2]; – d'évocation de milieux par le langage I [5]; – de stylistique / – de parole IX.1 [4]; – de langage I [4], IX.1 [8]; – de langue (et de parole) IX.1 [3, 5, 12]; –phonologiques IX.1 [18]; – affectifs IX.1 [19]; – logiques IX.1 [16]; classement idéologique des –s d'une langue IX.1 [17].

FORME. – de pensée typique et détermination de la valeur III [1]; comparaison de –s linguistiques III [2]; contradiction dans la – III [6]; changements de sons et changements des – s de la pensée IV [2]; désaccord de la pensée et de la – V.1 [1-2, 8], V.3 [2]; arbitraire de la – V.1 [2]; système de –s-valeurs ou système de signes V.1 [5]; différences de – V.1 [7]; –analytique / synthétique V.1 [7]; – syntagmatique V.1 [7]; – de la pensée en soi V.1 [14]; –s assertives / modales V.1 [14]; histoire des –s de la langue IX.1 [7]; grammaire des –s significatives, IX.1 [14]; –s d'expression X [12].

Cf. GRAMMAIRE, PENSÉE, SYSTÈME, VALEUR.

GÉOGRAPHIE LINGUISTIQUE. Idées et méthodes de la – IX.1 [10].

GRAMMAIRE. – et stylistique I [1], V.1 [2]; – et lexicologie I [1]; – constructive V.1 [3, 17]; importance du signe zéro en – V.1 [2]; – logique V.1 [15], IX.1 [3]; –usuelle IX.1 [3]; périphérie de la – IX.1 [3]; système de la – IX.1 [5]; – descriptive IX.1 [9]; –historique IX.1 [12]; – des sons et – des formes significatives IX.1 [14]; – totale (étudiant l'aspect intellectuel et affectif du système de la langue) IX.1 [16]; – ordinaire et – proprement affective IX.1 [16]; –systématique IX.1 [16]; – stylistique de l'avenir, complément de la – intellectuelle IX.1 [18]; – intellectuelle de demain IX.1 [19]; – affective IX.1 [17, 19]; – scolaire IX.1 [9]; – systématique et structurale IX.1 [17].

Cf. AFFECTIF, CONSTRUCTIVE, FAIT, LOGIQUE, SYSTÈME.

GRAMMATICALISATION D'UN PROCÉDÉ USUEL. – comme principe stylistique et saussurien VI [3].

IDÉOLOGIQUE. Méthode d'identification et de classement – V.1 [3], IX.1 [17], organisation – V.1 [8]. Cf. FAIT, LINGUISTIQUE.

LANGAGE. – individuel, prégrammatical, affectif / – organisé I [1]; manifestations purement intellectuelles de la pensée dans le – I [1-2]; théorie du – VI [2]; éléments systématisés et intellectuels du – IX.1 [3]; science du – IX.1 [4, 13]; aspects philosophiques, psychologiques et vivants du – IX.1 [5]; – vivant IX.1 [6]; expressivité du – IX.1 [12]; – familier, populaire, argotique IX.2.[1]. Cf. LANGUE, PENSÉE.

LANGUE. – et parole III [7], VI [3]; subordination de la – à la parole X [1]; armature de la – V.1 [6]; facteur constitutif de la – V.1 [4]; – et pensée V.1 [7, 12]; – comme système de signes produits de l'évolution V.1 [8]; structure de la – V.2 [2], VI [3]; histoire de la – VI [4]; rythme de la – VI [4]; pathologie linguistique VI [4]; vie de la – VI; éléments affectifs de la – IX.1 [2]; – ou usage collectif convenu, – (déf.) IX.1 [3, 8]; – logique et – affective IX.1 [3]; –, c'est l'œuvre inconsciente de la pensée de tous IX.1 [8]; état de – IX.1 [8]; système de la – IX.1 [15, 16], périphérie de la – IX.1 [16]; éléments proprement intellectuels de la – IX.1 [16]; partie systématique de la – IX.1 [19]; –

fondée sur le signe arbitraire, différentielle systématique et proprement intellectuelle X [1]. Cf. AFFECTIF, LOGIQUE, FAIT, STRUCTURALISME, SYSTÈME.

LANGUES. – agglutinatives III [7]; – de grande communication / – auxiliaires VI [4]; familles de – IX.1 [5]; structures des – IX.1 [14].

LEXICOLOGIE. – grammaire et stylistique I [1], V.1; procédés – III [1]; syntagmatique – III [3]; faits affectifs de la – ou de la syntaxe IX.1 [19]. Cf. FAIT, GRAMMAIRE, STYLISTIQUE, SYNTAGMATIQUE.

LINGUISTIQUE. – et psychologie III [2]; classement idéologique et – V.1 [3]; science – VI [4], VIII [3], IX.1 [7]; science du langage IX.1 [4]; – moderne VIII [4]; – actuelle IX.1 [15]; pathologie – VI [4]; objet propre de la – IX.1 [8]; discipline fondamentale de la – IX.1 [8]; – historique ou diachronique / synchronique IX.1 [8]; – saussurienne IX.1 [9]; – structurale IX.1 [15]. Cf. GÉOGRAPHIE LINGUISTIQUE, PHONÉTIQUE, PHONOLOGIE, STRUCTURALISME, STYLISTIQUE.

LOGIQUE. – V.1 [4]; identification – I [2]; – des identifications V.1 [4]; valeur – / valeur affective I [3]; contenu – I [4]; erreur de – V.1 [4]; système – V.1 [5]; – de la pensée V.1 [6]; – fragmentaire V.1 [6, 7]; structure – d'une phrase V.1 [14]; tournure – IX.1 [3]; grammaire – V.1 [15], IX.1 [3]; faits de langue – IX.1 [16]; langue – IX.1 [3]; notions –s et psychologiques IX.1 [14]. Cf. AFFECTIF, FAIT, GRAMMAIRE, LANGUE, STYLISTIQUE, SYSTÈME.

MATÉRIALISME. Cf. POSITIVISME.

MODE. Différences d'essence entre les –s V.1 [9]; – zéro V.1 [11]; –s en conflit avec la logique V.1 [13]; substitution des divers –s du verbe V.3 [1].

NÉOGRAMMAIRIEN. École –e IX.1 [5]; historisme des –s IX.1 [13].

PÉDAGOGIE. Applications –ques III [8]; activité – VIII [2].

PENSÉE. – faite de synthèse et d'analyse V.1 [7]; langue au service de la – commune V.1 [12]; langue organisée par la – VI [3]; Cf. FORME, LANGAGE, LANGUE, LOGIQUE.

PÉRIODE. III [5].

PHONÈMES. –: unités phoniques différentielles IX.1 [14]; système des – IX.1 [14]; jeu des – différentiels IX.1 [16]; problèmes du – et de sa définition IX.1 [18]; – emphatiques, affectifs IX.1 [18]. Cf. PHONOLOGIE.

PHONÉTIQUE. Changements –s IV [1]; harmonie préétablie entre la – et la sémantique IV [2]; – distincte de la phonologie IX.1 [14]. Cf. PHONOLOGIE.

PHONOLOGIE. –: science des phonèmes IX.1 [14]; école de – IX.1 [14-15]. Cf. PHONÈME, PHONÉTIQUE.

POSITIVISME. – et matérialisme IX.1 [5].

PROCÉDÉ. – d'expression I [4]; – lexicologiques / syntaxiques / intermédiaires III [2]; associatif / syntagmatique III [2]; – psychologique III [2]; – usuel VI [3]; – synthétiques d'expression VI [4]; – expressifs IX.1 [4].

Cf. FAIT, GRAMMATICALISATION, PSYCHOLOGIE, SYNTAGMATIQUE.

PSYCHIQUE. Activité – collective, tendances – profondes IV [2]; différences – V.1 [8]; âme-psychisme V.1 [6].

PSYCHOLOGIE. psychologues, psychologues, III [1], VI [3]; observation purement psychologique III [1]; procédé psychologique III [2]; aspects philosophiques, psychologiques et vivants IX.1 [5]; notions logiques et psychologiques IX.1 [14]. Cf. LINGUISTIQUE.

RÉFLEXE. – emprunté à la terminologie de Wundt I [5].

RYTHME DE LA LANGUE. – VI [4].

SENSIBILITÉ. Faits de – I [2].

SÉMANTIQUE. Cf. PHONÉTIQUE.

SIGNE. – et symbole II [2]; – arbitraire V.1 [2], X [1]; signifiant V.1 [2]; signifié V.1 [2]; système de – V.1 [5]; – zéro V.1 [2, 8], V.3 [1]; –s de la langue VI [3].

SOCIÉTÉ. Facteur social et origine sociale du langage I [4]; atténuation et raisons sociales I [3]; langue comme produit de la – IX.1 [8].

STRUCTURALISME. – IX.1 [16]. Cf. LINGUISTIQUE.

STYLE INDIRECT LIBRE. – VI [3]; IX.1 [11].

STYLISTIQUE. –: ce qu'elle n'est pas / ce qu'elle est I [1]; délimitation et identification nécessaires à la – I [4]; –: analyse des moyens d'expression VI [2]; analyse – VI [3]; valeur didactique de la – VI [2], VIII [2-3], IX.1 [1]; objet et méthode de la – ou étude méthodique des éléments affectifs de la langue IX.1 [2]; trois moments de la méthode –: étude préliminaire (délimitation et identification des unités) I [2, 4], V.1 [1], IX.1 [4] / étude spécifique (déf. des valeurs affectives et classement d'après les effets stylistiques) IX.1 [4] / étude complémentaire (analyse des procédés expressifs) IX.1 [4]; – comme science de la partie affective de la langue IX.1 [3]; – et périphérie de la grammaire IX.1 [3]; – comme avant-coureur de la linguistique saussurienne IX.1 [9]; – et diachronie IX.1 [17]; grammaire – de l'avenir IX.1 [18]; – phonologique IX.1 [19].

Cf. AFFECTIF, EXPRESSION, GRAMMAIRE, LOGIQUE.

SUJET PARLANT. – I [5]; logique des identifications et – V.1 [4]; pensée actuelle des – V.1 [6, 8]; conscience des – IX.1 [3].

SUPPOSITION. – V.1 [15].

SYNCHRONIQUE / DIACHRONIQUE. Confusion entre le – et l’historique III [5]; linguistique – et linguistique historique IX.1 [8]; linguistique – / linguistique – IX.1 [19]; faits de l’ordre – / faits de l’ordre diachronique IX.1 [9].

Cf. GRAMMAIRE, ÉVOLUTION.

SYMBOLE. – et symbolique II [2]; – expressif X [2].

SYNTAGMATIQUE. Méthode naturellement – et procédé associatif III [2]; – lexicologique et – syntaxique III [3]; forme – des signes V.1 [7]; disparité – absolue V.1 [9]; conditions –s divergentes V.2 [1].

Cf. SYNTAXE.

SYNTAXE. – et fixation des valeurs III [2]; – du verbe III [2]; – et agglutination III [7]; – en deux phrases et – en une seule phrase V.1 [10]; – de certains impersonnels V.3 [2]; problèmes de – française et générale VI [3]; – systématique IX.1 [16]; faits affectifs de la – IX.1 [19]; – affective X [2]. Cf. AGGLUTINATION, SYNTAGMATIQUE.

SYSTÈME. –d’associations mentales ou d’opposition d’idées V.1 [1]; – logique V.1 [5]; – des idées et – grammatical V.1 [8]; – de signes produits de l’évolution V.1 [8]; la grammaire comme – V.1 [14]; – complet d’idées linguistiques comme armature de la langue V.1 [5]; tendances profondes du – grammatical VI [4]; – de la grammaire IX.1 [5]; – des phonèmes IX.1 [14]; – de la langue IX.1 [15]; structure du – IX.1 [15]; rigidité et persistance du – de langue / fluidité et mutabilité du – de langue IX.1 [15]. Cf. ABSTRACTION, FORME, LANGUE, LOGIQUE, PHONÈME, VALEUR.

USAGE. – d’une langue III [1]; – collectif convenu IX.1 [3]; faits de la libre parole et faits consacrés par l’– IX.1 [19]. cf. FAIT, LANGUE.

VALEUR. – évocatrice I [2, 3]; – familière I [3]; – affective I [3], IX.1 [4], IX.2 [1]; – logique et grammaticale I [5]; détermination de la – III [1]; fixation des – III [2], V.1 [4]; système de signes, c’est-à-dire de formes– V.1 [5]; discordance des formes et des – V.3 [2]; – intellectuelles IX.1 [4]; – différentielles X [2]. Cf. AFFECTIF, FORME, GRAMMAIRE, LOGIQUE, SYSTÈME.

Adresse de l’auteur:

Anne-Marguerite FRÝBA-REBER

Brunnadernstr.66c

CH-3006 Berne

anne-marguerite.fryba@rom.unibe.ch

COMPTES RENDUS

Patrick SÉRIOT, *Structure et totalité*. Les origines intellectuelles du structuralisme en Europe centrale et orientale. PUF 1999 (354 p.)

Patrick Sériot poursuit et synthétise dans cet ouvrage des thèmes déjà abordés dans ses précédents travaux¹. Le titre (qui est aussi celui du dernier chapitre) résume la difficulté du projet : rassembler les éléments d'une histoire qui associe la modernité de la linguistique (une science des relations) et l'ambition de la métaphysique (aboutir à une totalité). Tout le travail de P. Sériot vise à dégager les raisons (historiques) et les limites (conceptuelles) de cet appariement proclamé par les structuralistes «de l'Est». Pour ne pas se perdre dans ce parcours complexe le lecteur doit certes fournir quelque effort, mais il est soutenu et sans cesse encouragé par la nouveauté de l'information, l'élargissement de la perspective ici proposée sur ce structuralisme qu'on croyait trop bien connaître et par l'enthousiasme qui anime en permanence les développements.

Toutes les questions sont clairement posées dès l'introduction ; questions classiques d'épistémologie historique d'abord, avec le problème de la genèse du concept de *structure* à partir des notions de *totalité* et d'*organisme* ; puis, tout de suite, une question d'épistémologie comparée, car c'est dans le structuralisme «venu de l'Est» que cette genèse semble présenter des traits spécifiques, avec des effets durables dans l'image que l'activité scientifique russe a d'elle-même et donne à l'extérieur. Y aurait-il vraiment comme le soutiennent les «collègues russes» une *tradition* scientifique slave qui serait étrangère, voire incompréhensible, à l'Occident ? C'est la postulation de cette différence que l'ouvrage veut argumenter, à partir des discours tenus sur elle par les scientifiques mêmes. P. S. se propose de replacer leur argumentation dans l'histoire de l'Europe entre les deux guerres et se focalise sur «les trois émigrés russes du Cercle de Prague», les linguistes Jakobson et Troubetzkoy et le géographe Savickij, présentés d'emblée avec toutes leurs ambiguïtés.

¹ Cf. en particulier «N.S. Troubetzkoy, linguiste ou historiosophe des totalités organiques?» in P. Sériot éd. *N.S. Troubetzkoy. L'Europe et l'humanité. Ecrits linguistiques et paralinguistiques*, Liège, Mardaga, 1996 ; «La linguistique spontanée des traceurs de frontières» in P. Sériot (éd.) *Langue et nation en Europe centrale et orientale du XVII^e siècle à nos jours*, *Cahiers de l'ILSL*, Lausanne, 8, 1996. Sur les mêmes sujets cf. aussi D. Adamski «La personologie du Prince N. Troubetzkoy et ses développements dans l'œuvre de R. Jakobson», in *Langages* 107, 1992 ; P. Caussat et al. *La langue, source de la nation*, Liège, Mardaga, 1996.

D'emblée aussi s'annonce une visée militante: réhabiliter en quelque sorte le monde scientifique slave, en éclairant la complexité de son histoire récente, et par là le réintégrer dans la culture européenne, au prix d'une mise au jour (qui s'annonce sévère) de «l'axiomatique implicite» qui préside à «l'écriture des textes explicites»; désir double, nous semble-t-il: comprendre les raisonnements (et les raisons) de ces textes souvent étranges, pour pouvoir admettre leur différence comme leur complémentarité, mais à condition, sans doute, que les collègues susdits renoncent à cette prétention de «singularité absolue» chère aux courants néoslavophiles actuels, dont on devine, dès l'introduction, qu'elle était dominante chez nos trois «émigrés».

La 1^{re} partie fait un état des lieux: d'abord un chapitre de considérations assez générales où P. S. met en place son objectif et sa position épistémologique. L'objectif: rapporter une théorie linguistique, soit ici le structuralisme dans sa «variante orientale», à ses «conditions historiques de production». L'expression nous renvoie d'abord aux positions épistémologiques des années 60-70 en histoire de la linguistique et en analyse de discours; P. S. qui ne les renie pas prend ici ses distances et, refusant de choisir entre un modèle continuiste cumulatif et un modèle discontinuiste aboutissant à des épistémés incompatibles, il pose une «tension» entre deux types d'évolution, de même que refusant la coupure (d'ailleurs dûment critiquée en son temps par Althusser) entre science et idéologie, il affirme, dans le cas présent, leur intrication constante. Souhaitant rester dans une position de «neutralité épistémologique», il nous propose de faire avec lui ce «long détour» par «la face cachée» du structuralisme pragois, celle qui se révèle, par exemple, lorsque Jakobson et Troubetzkoy, s'écrivant en russe ou en tchèque, déclarent qu'ils n'ont rien à voir avec Saussure («un tas de vieilleries») alors que dans les textes en «langues occidentales» ils semblent adopter la position unanime et «unanimiste» du structuralisme saussurien. Double jeu ou réelle ambiguïté chez ces deux pères du structuralisme? Pour P. S. il y a plutôt va-et-vient constant entre deux options apparemment inconciliables, d'un côté une théorie de la science, positive, forcément une, de l'autre le relativisme d'une «science nationale»; ce mouvement en «double hélice» doit s'éclairer à la lumière des débats idéologiques de l'époque.

L'eurasisme

Au cœur de ces débats un courant de pensée central en Europe de l'Est, l'*eurasisme*, mouvement original né parmi les intellectuels les plus cultivés de l'émigration russe dans les années 20 et dont Troubetzkoy fut l'instigateur principal. Il fut ainsi un des signataires d'un véritable manifeste au titre évocateur

(*Issue vers l'Orient...*) où était proclamée, en 1923, la nécessité d'une «transformation radicale de la vision du monde et du mode de vie» jusque là dominants dans une Russie européanisée par force. Ce mouvement, qui se voulait à la fois scientifique et philosophique, prit bientôt la forme dans les milieux russes émigrés de toute l'Europe, d'une organisation politique, se définissant par le mépris de la démocratie bourgeoise, décadente, et exaltant contre les valeurs occidentales celles de la tradition religieuse orthodoxe. A la différence cependant des mouvements slavophiles connus, les eurasistes affirmaient la spécificité d'un troisième continent entre l'Europe et l'Asie, l'*Eurasie*, vue comme une totalité vivante, «une nation particulière faite de plusieurs peuples» selon les termes de T. dans un texte de 1927, *L'Europe et l'Humanité*.

La théorie générale qui inspire ce nouveau découpage historique et spatial pose, contre tout universalisme, que les cultures sont des «totalités organiques», et par là des «systèmes», ayant chacun leur voie historique. Une conviction soutient cet ensemble: l'incompatibilité totale entre le monde orthodoxe et le monde catholique romain, la supériorité radicale du premier (jusque dans le choix de l'alphabet, selon T.) ne faisant aucun doute. Ces idées sont développées sous le nom de «culturologie» dans de nombreux textes dans lesquels la singularité de la culture russe est référée à la fois à l'héritage greco-byzantin et à la conquête mongole (Cf. 1925 *L'héritage de Gengis Khan*).

Contre l'universalisme du monde catholique-romain et son éthique anthropocentrique, est affirmée la nécessité vitale de «types historico-culturels fermés» et, contre la démocratie parlementaire, est prônée une «idéocratie», «parti unique fait d'êtres moralement supérieurs». Dans cette philosophie de l'histoire, d'inspiration hégélienne, la téléologie cependant refuse l'idée de progrès, et l'évolution naturelle n'interdit pas l'intervention de la «divine providence»; chaque entité, à la fois historique et géographique, a un destin à accomplir. Mais où sont les limites de chacune de ces totalités? L'autarcie et l'auto-suffisance de chaque monde pose le problème de son identité, d'où le débat sur les frontières, interrogation commune dans l'Europe du traité de Versailles, reprise chez les eurasistes sur le fond d'une vieille question de l'intelligentsia russe: comment situer la ligne de partage entre la Russie et l'Europe?

Les trois chercheurs, spécifiant chacun leur thème – la culture pour Troubetzkoy, la nature pour Savickij, les langues pour Jakobson – œuvrent ensemble pour établir l'existence de ce monde à part que serait l'Eurasie dans son hétérogénéité radicale. P. S. replace cette entreprise dans une longue histoire qu'il situe entre les deux pôles des «slavophiles tardifs des années 1860-1880» et le mouvement littéraire des «Scythes» (illustré par A. Blok) dans les débuts de la

révolution bolchevique; dans les deux cas une constante: le rejet des valeurs bourgeoises liées à la modernité capitaliste, la glorification des «nomades» de l'Est et une fascination pour les mongols. Sur toute cette histoire, comme sur celle de l'eurasisme, l'information de P. S. semble sans faille et tous les thèmes importants sont clairement posés dès cette première partie.

Contexte épistémologique de cette vision du monde

Les différents thèmes déjà bien annoncés sont développés dans les trois parties suivantes qui reprennent successivement, sous les intitulés *la clôture, la nature, la science*, les grands traits de l'eurasisme, en situant chaque fois les assertions concernant les langues dans le cadre de cette pensée globale et celle-ci dans son contexte épistémologique général, celui que P. S. appelle «l'air du temps» et «l'air du lieu». Les «fondements épistémologiques» de cette «révolution conceptuelle revendiquée par la linguistique eurasiste» sont présentés dans une argumentation serrée. L'idée fondamentale est celle d'*affinité par convergence* qui soutient, contre le comparatisme génétique et ses «familles de langues», l'existence d'«unions de langues», notion avancée dès le Congrès de La Haye (1928) sous le terme *Sprachbund*. Cette notion semble d'abord proche de certaines propositions de l'époque sur les ressemblances entre langues en contact et les effets d'une acculturation anthropologique; on élargissait ainsi la comparaison génétique en ajoutant le «facteur espace» au facteur temps pour rendre compte des traits communs. Les nombreux développements de Jakobson sur ce thème (pas moins de 200 pages, assure P. S.) s'appuient sur la mise en évidence de traits phonologiques communs (mouillure et absence de polytonie) associés à la continuité territoriale. Le point important est que ces traits «intra-systémiques» dépassent «les limites des systèmes» et forment ce que J. appelle «une tache d'huile», si bien que, considérées de ce point de vue, les familles de langues établies par la grammaire comparée se trouvent désagrégées. P. S. souligne en quoi cette perspective diffère d'autres théories contemporaines sur l'hybridation par le substrat commun ou l'influence par contact: pour J. «les convergences jettent une lumière égale (à celle de l'évolution) sur le caractère d'orientation vers un but des changements linguistique» (cit. p. 100).

A partir de là le programme de travail se formule comme l'étude de la communauté structurale des langues de l'Eurasie, cette entité constituant pour les deux linguistes une «totalité organique». La critique que leur oppose P. S. porte ici sur les glissements terminologiques qui font passer d'une phonologie, en principe uniquement relationnelle et, par là, structurale, à une phonétique substantialiste, accumulant «les traits positifs, matériels, ce qui n'a plus rien de

structural» (110). De plus, très vite, se pose le problèmes des frontières: ces relations de voisinage, qui tranchent dans les solidarités génétiques, forment-elles de proche en proche un «continuum planétaire» ou de nouvelles unités pour lesquelles se posera le problème de leurs limites véritables? Le chap. III consacré au «facteur espace» développe sous l'intitulé «continu et discontinu» ce problème de «géopolitique».

Ce terme avancé par P. S. désigne moins une discipline constituée qu'une rencontre de questions et de démarches sur deux objets constamment mis en relation, la langue et le territoire. De fait il recouvre d'abord ce qu'on désigne traditionnellement comme la dialectologie, qui fut, avec la constitution des atlas linguistiques, au cœur des débats théoriques sur les dialectes et l'objet-langue, débats qui suscitèrent des rapprochements avec certains géographes. Les termes «continu / discontinu» servent de ligne directrice à la reconstruction d'une controverse proprement linguistique portant sur les limites entre langues et dialectes, question qui nourrit les nationalismes (et s'en nourrit). C'est ici que se justifie l'emploi du terme «clôture» qui chapeaute toute cette deuxième partie. Le développement d'épistémologie historique constitué par ce chapitre me paraît remarquable, autant par la qualité de l'information apportée sur les débats en linguistique et grammaire comparée que par la cohérence de la démonstration et l'éclairage donné aux questions idéologiques et politiques, même si le recours aux catégorisations philosophiques (nominalisme / réalisme, «vision néo-platonicienne du monde» ...) peut paraître parfois forcé sinon téméraire.

La question centrale est donc celle de la *clôture*. On sait combien ce terme a été utilisé par les linguistes structuralistes et a suscité, en réaction, une critique virulente, englobant Saussure et tout ce qui semble inspiré de sa théorie; il est donc particulièrement intéressant d'en saisir ici *un*, sinon *le*, point de départ, dans un débat où l'enjeu théorique se double de l'enjeu politique des nationalismes (la question des frontières) dont on sait qu'il reste vif en Europe centrale et orientale (cf. le Colloque de Lausanne sur la question *Langue et Nation*, note 1)

Au départ, une querelle qui semble surtout technique, puisqu'elle se ramène à une question de classement: le dogme évolutionniste néo-grammarien (lois phonétiques), soutenu par le présupposé du continu dans le temps (comparaison génétique) et par l'ignorance du facteur espace (les ressemblances entre langues non apparentées génétiquement sont contingentes et sans intérêt théorique), ne ramène la multiplicité des faits à l'unité que par la fiction de lois phonétiques aussi «naturelles» que celles de la physique; langues et dialectes apparaissent ainsi comme des organismes fermés, inaptes à l'hybridation. Mais les investigations

de faits de changement linguistique butent sur la question des limites des dialectes, en particulier quand on se trouve devant des ressemblances «non héritées», par ex. entre le géorgien et le basque ou entre l'albanais et les langues latines. D'où la thèse de «langues mixtes»: aux néo-grammairiens, suivis par Meillet, et à l'arbre généalogique de Schleicher, on oppose la théorie des ondes de J. Schmidt et l'idée qu'il n'y a pas de langues qui ne soient mélangées.

Cette idée d'un classement géographique, et non plus génétique, se renforce des résultats des travaux en dialectologie. A cette occasion, P. S. résume de façon précise et vivante la fameuse querelle qui a divisé la dialectologie romane à propos de la frontière entre le groupe d'oïl et le groupe d'oc. Entre le continuum d'un «réseau de dialectes» et la discontinuité des faits qui fait éclater les dialectes «en tant qu'entités closes, clairement circonscrites», autrement dit entre une explication par l'héritage et «l'anarchie», le Cercle de Prague prend position «au nom d'une téléologie explicative» pour une «solution structurale», que je ne peux développer ici: disons simplement qu'elle permet de retrouver des frontières nettes, mais au prix, selon P. S., d'un retour subreptice de l'essentialisme; et reste la question: «où passent les frontières vraies?» (138).

Du moment qu'on abandonne la tradition historico-comparative indo-européenne, on peut trouver une explication à ces ressemblances et «affinités» qui amènent à poser l'existence d'«unions de langues». C'est ici que la spécificité de la science russe prétend s'affirmer jusque dans deux courants antithétiques que P. S. s'emploie à rapprocher: l'eurasisme et le marrisme. Cette mise en rapport constitue un assez long détour qui, avec le chapitre V, clôt cette 2^e partie. Visiblement l'auteur s'est plu à déployer ce rapprochement paradoxal («iconoclaste», dit-il) qui réunit dans un même refus de l'occident «romano-germanique» deux courants que par ailleurs tout divise, celui des émigrés et celui de la science soviétique un temps officielle. Contre le positivisme néo-grammairien et / ou la «science bourgeoise», mais ensemble contre «l'impérialisme occidental» et la longue «servilité» russe à son égard, une même lutte à partir de «deux conceptions du monde irréconciliables»: chez Marr, l'évolution linéaire («stadiale») des langues et des cultures, tendant à l'unité; chez Jakobson et Troubetzkoy, des «ensembles clos», des systèmes-organismes, qui peuvent par contact s'interpénétrer pour former des zones plus grandes, tout aussi organiques et fermées. *Evolutionnisme* contre *diffusionnisme*, dit P. S., qui illustre abondamment ces thèses par des textes des uns et des autres. Une chose est acquise à la fin de ce chapitre: le modèle de la proto-langue est battu en brèche, remplacé par une typologie non génétique. Par là, alors même qu'ils revendiquent une «absolue singularité», les linguistes slaves ont participé aux débats de la modernité, en linguistique comme en anthropologie; ils ont joué un rôle

non négligeable dans l'élaboration du modèle typologique opposé au modèle génétique, mais là encore, dans leurs choix comme dans leurs refus, leur position se veut particulière.

Les deux dernières parties («La Nature» et «La Science») développent longuement cette spécificité dont les traits fondamentaux nous ont déjà été présentés. La notion d'*union des langues* d'abord, dans le débat contemporain sur les similitudes acquises (et non génétiques), se démarque des théories du substrat et de l'hybridation. Tout le chapitre VI développe ce thème à partir de la longue histoire du terme *affinité*, passé du vocabulaire du droit (parenté par alliance) à celui de l'alchimie puis de la chimie et de la biologie. Il garde de ses emplois divers, y compris philosophique et romanesque (Goethe), les connotations d'attraction, tendance à l'union, prédisposition, que J. et T. vont exploiter à leur manière pour combattre le darwinisme et remplacer l'évolution génétique (par divergence) par une théorie du mimétisme entre organismes vivant dans un milieu commun. Ainsi s'explique «l'union phonologique des langues eurasiennes», dont les affinités (corrélation de mouillure et absence de polytonie) seraient le résultat d'une «convergence», d'une évolution téléologique: «la ressemblance s'explique par l'attraction» qui suscite le déploiement de ce qui était déjà là; cette évolution n'a rien d'aléatoire, elle relève d'une orientation vers un but.

Le modèle biologique qui sous-tend ce naturalisme est donc à l'opposé du darwinisme d'un Schleicher autant que du sociologisme de Meillet. La réception de Darwin en Russie, en effet, avait suscité rapidement une réaction idéologique (contre le matérialisme occidental) et l'élaboration d'un modèle biologique que J. reprend à L.S. Berg, pour l'appliquer aux langues: la *nomogénèse*, autrement dit une «évolution interne» orientée et réglée par des lois, qui s'oppose à une «causalité mécanique» externe; la conformité à un but serait ainsi une «propriété du vivant». Cette préséance du «dans quel but» sur le «pourquoi» serait, selon J., conforme à «la conception spirituelle russe», alors que «la causalité mécanique (lui) est étrangère» (cit. p. 196). «Ne parlons donc jamais de hasard ni de signes arbitraires», disait J. de Maistre, abondamment cité par J. dans les années 30. On comprend à partir de là l'irritation à l'égard de Saussure, pour qui les changements sont, à l'inverse, «fortuits et involontaires»; dans sa correspondance de 1929 avec T. comme dans ses *Dialogues* de 1980, J. rappelle avec une émotion durable ce désaccord fondamental:

«(...) en Octobre 1926, j'adressai à Troubetzkoy, une longue lettre où, bouleversé, je lui expliquai une idée à laquelle j'avais mûrement réfléchi, à savoir que les changements de la langue avaient un système et une finalité, que l'évolution

de la langue et le développement des autres systèmes socioculturels allaient de pair en vue d'une affinité profonde et d'une fin conjointe (...) (cit. p. 202).

Un nouveau naturalisme

Le désaccord va assez loin, en effet, puisqu'il s'agit de rien moins qu'une théorie de l'origine des langues et des cultures. Les textes de T. dits «culturologiques» développent ainsi, aux yeux de P. S. un «solipsisme culturel» lié à une «métaphore organique»: la symbiose de l'être vivant et de son milieu, y compris langue et culture. La démonstration en est faite longuement dans le chapitre qui clôt cette partie: l'épistémologie fondamentalement naturaliste des deux linguistes prend place dans une théorie générale des correspondances qui, rêvant d'un monde fait d'ordre et d'harmonie, par delà le romantisme allemand et la *Naturphilosophie*, renvoie à Platon et Pythagore. Les peuples sont des «personnes symphoniques», nous dit T., autrement dit, loin de tout universalisme, ce sont des totalités fermées et incommensurables. La nature a une histoire, mais chaque «lieu de développement» a la sienne propre, et le changement n'est pas incompatible avec le principe d'ordre qui régent le monde, car l'harmonie est aussi dans le changement lui-même.

La démonstration ne va pas sans difficulté, et P. S. qui tient scrupuleusement à en rendre compte nous entraîne à la fois dans «une vision large de la culture» et un enchevêtrement de notions dont, au final, il reconnaît qu'elles représentent «un inextricable réseau de contradictions» (p. 248). On retiendra ici l'importance, dans cette affaire, de Savickij et son concept de *lieu de développement*, qui doit permettre de saisir la spécificité des notions de *structure* et de *totalité* chez ses amis linguistes. Un peuple et son territoire constituent une totalité, «un Tout unique», dit S. (cit. p. 216), car il ne s'agit pas de relation causale mais d'une conception «énergétiste» du lieu de développement: chaque peuple choisit en quelque sorte son environnement en fonction de sa nature, de son essence; à partir de là, il y a interaction et adaptation. Sous cet éclairage, on comprend mieux le concept d'union des langues et le fait que le principe du développement local l'emporte sur celui de la parenté.

Dans l'examen des faits empiriques, la «méthode du liage» permet de mettre en évidence des unités à la fois ethniques, géographiques et linguistiques. Le géographe et le linguiste relient ainsi leurs résultats: si les isothermes, les isolignes (flore et faune) et les isoglosses (phonologie) coïncident, on a la preuve de l'existence (ontologique) de ces unités. Les correspondances avec la psychologie des peuples peuvent apporter des preuves supplémentaires de ce «lien naturel» entre une langue et le territoire sur lequel elle est parlée. La corres-

pondance, largement citée par P. S., montre l'enthousiasme des trois partenaires ainsi que leur fascination pour le principe de symétrie. Nous ne reprendrons pas ici le détail de l'exposé de P. S. ni de sa critique, il suffira d'en garder la conclusion: il s'agit d'une sorte de «géobiologie, un monde de langues sans locuteurs»; la 6^e thèse de 1929 (donnée en annexe) est le résumé de cette recherche.

Une science slave

Il est temps de ressaisir, dans cet ensemble de recherches et de spéculations, l'image de la science qui ressort de ce «structuralisme de l'Est». C'est à quoi s'emploient les deux derniers chapitres de cette 4^e partie où sont repris et fixés les deux termes de départ, *structure* et *totalité*. Le premier terme est à comprendre, selon P. S., à partir de la vision philosophique de T., *la personologie*, qui affirme la spécificité d'une science russe «synthétique», en tous points opposée au positivisme de la «science romano-germanique», rationaliste, analytique et utilitaire (p. 256). Il y aurait là deux mondes épistémologiques voués à s'ignorer ou se combattre: d'un côté le mécanisme de la causalité, de l'autre la recherche des lois internes de développement. A partir de l'idée d'une nation eurasiennne multi-ethnique, l'Eurasisme constituerait un «savoir unifié», une «science intégrée», englobant avec la linguistique les autres sciences sociales et tout autant la climatologie, la pédologie, etc. Par son point de départ idéologique, ce programme de «construction de nouveaux systèmes scientifiques pour remplacer les anciens devenus obsolètes» est intimement lié au programme nationaliste pan-eurasien qui se propose de «réduquer la conscience des peuples de l'Eurasie». (T. 1927, cit. p. 259). P. S. développe longuement la personologie, fondement de cette opposition science analytique / science synthétique, en montrant les rapports méconnus de cette «nouvelle sensibilité scientifique» avec la Naturphilosophie allemande, qui cherchait à restaurer l'unité perdue dans l'émiettement du savoir. Tout en affirmant qu'il faut se méfier des rapprochements hâtifs et bien qu'il fasse une place à l'expression des doutes (voire des reniements) de T. en 1930, concernant ses propres spéculations («improvisations puériles», «je relis cela avec horreur», cit. p. 263), il consacre encore l'essentiel de ces deux derniers chapitres à cerner l'ambition de cette vision synthétique: parvenir à «ce point de vue des points de vue, d'où il serait possible de découvrir à la fois l'Eurasie et le monde dans sa totalité, l'Un derrière le Multiple. Mais sans oublier que l'Un est fait de différents multiples». Pour ce faire, contre le positivisme européen, il s'agit de susciter «une pédagogie du regard», pour «voir, derrière la contingence et l'éparpillement des faits empiriques, une réalité plus grande et plus globale» que met en évidence la méthode, déjà évoquée, du «liage» associée à une théorie des correspondances.

On comprend alors que ce qui est appelé *structure* dans ces textes est en fait synonyme de synthèse, l'obsession étant d'arriver à une vision totalisante du monde. Loin du structuralisme pragois et de la notion de combinatoire, la description des structures exige, dans chaque domaine, d'être doublée par une science «interprétative», ce double système de sciences devant déboucher sur une véritable philosophie des sciences, celle que fonde la personologie, «philosophie de la personne en tant qu'entité collective organique» (T. cit. p. 271). Nous passerons rapidement sur les diverses sources philosophiques et relations à des courants contemporains, que P. S. énumère, de la tradition romantique à la psychologie des peuples et au «traditionalisme contre révolutionnaire» de J. de Maistre et de L. de Bonald. Il en ressort une vision du «sujet collectif», le peuple, «totalité psychologique» dont la langue reflète l'âme.

Un holisme organiciste

Le dernier chapitre reprend des informations déjà présentées et ajoute d'ultimes précisions à cette théorie de la totalité qui caractérise J. et T. dans les années 20-30, ce que P. S. appelle leur *holisme*. Il est d'abord rappelé que l'ennemi théorique essentiel, au cœur de la science romano-germanique, est représenté en linguistique par les néo-grammairiens, positivistes bornés qui choisissent la causalité contre la finalité et l'atomisme contre la systématisme. Pour la même raison, la conception d'un système phonologique comme agglomérat «fortuit», qui est celle de Saussure, «doit être abandonnée» (J. 1929, cit. p. 284). Un ennemi non moins important est le naturalisme, celui de Schleicher; contre lui est menée une critique qui – P. S. a beau jeu de le montrer – aboutit à une autre sorte de naturalisme, une conception curieuse des sciences sociales dont l'objet, les sociétés, sont vues comme des organismes soumis à un déterminisme naturel.

On retrouve dans ces pages finales des développements déjà largement abordés, concluant ici, de façon décisive, à «l'origine naturaliste du structuralisme des Russes de Prague». Au passage, telle citation de T. sur les lois naturelles laisse rêveur: la diversité des langues et des cultures, nous dit-il, «provient des lois de la vie et de l'évolution, établies par Dieu. (...) Et toute tentative de la détruire par la main de l'homme, de remplacer une unité organique naturelle de cultures vivantes fortement individualisées, par l'unité mécanique d'une culture universelle impersonnelle (...) est à l'évidence contraire aux lois de Dieu et sacrilège» (1923, cit. p. 296).

Patrick Sériot termine sur une question rhétorique (structure ou totalité?) dont la réponse («l'union des langues n'est pas une structure mais une totalité»)

s'impose aussi bien par tout ce qui précède que par la comparaison avec Saussure : à un système construit selon un point de vue s'oppose «un objet ontologiquement structuré, formant totalité, qui attend d'être *découvert*». Les extraits de la nécrologie de T. par J. confirment, si besoin était, cette conclusion : «(...) la réalité dans son ensemble lui apparaissait comme un système de systèmes, une unité hiérarchique grandiose d'accords multiples. (...) Il était prédisposé intérieurement à une conception totalisante du monde et il ne s'est découvert lui-même complètement que dans la science structurale» (cit. p. 302).

Il reste, et c'est la conclusion, à évaluer la portée de ces «différences Est-Ouest», si fortement revendiquées par les Russes de Prague. Pour P. S., on l'a vu, les eurasistes retrouvent, à leur insu, des thèmes de la philosophie romantique allemande; ils rencontrent aussi un certain nombre de courants contemporains. L'auteur soulève alors une question intéressante : «Il est moins important de se demander si les Russes forment un «monde à part» que d'essayer d'expliquer pourquoi tant d'entre eux en sont persuadés» (p. 308). Il ne nous dit pas si cette remarque s'appliquerait encore aujourd'hui, pas plus qu'il ne répond vraiment à cette question; il préfère résumer le problème épistémologique posé par «la naissance d'une théorie: la notion de *structure* en train de se dégager du discours dominant de la *totalité*». Les «paradigmes» de Kuhn ne lui paraissent pas plus que la «rupture» chez Bachelard pouvoir rendre compte de cette «préhistoire complexe», sans que pour autant il revienne à un modèle continuiste. Il faut admettre, nous dit-il, «les reconfigurations incessantes» qui opèrent comme un mouvement de balancier, revenant vers le point de départ «mais à une hauteur supplémentaire». Le schéma qui accompagne cette proposition (qu'il rapproche des *catastrophes* chez Thom ou de la *came* de Culioli) est suggestif, mais je reste troublée par le mouvement vers le haut et je me demande comment et dans quelles circonstances s'arrête un jour ce balancier progressiste. Je lui préfère une autre image de l'activité scientifique, procédant en quelque sorte par surprise et à l'insu de ses protagonistes; elle surgit de la dernière phrase affirmant des deux linguistes russes qui, prônant la totalité, ont mis en place la structure : «En cherchant les Indes ils ont découvert l'Amérique».

On remerciera Patrick Sériot d'avoir fait pour nous ce travail considérable de lecture et d'analyse de textes souvent prolixes et confus; on lui pardonnera les reprises peut-être nécessaires et la minutie parfois extrême de ses démonstrations. Il est clair que ces Russes, qui souvent l'exaspèrent, lui sont très chers et qu'il a voulu par ce livre non pas diminuer leur prestige mais donner une image juste de leur véritable recherche. C'est un beau travail d'épistémologie, qui montre bien comment les chercheurs en sciences humaines ont à s'arranger d'ingrédients idéologiques datés dont leurs résultats portent souvent la marque;

le recul critique que permet une analyse historique n'invalide pas leur contribution à l'activité scientifique de leur temps. On aimerait que ce travail en suscite d'autres dans ce domaine peu familier aux épistémologues.

Adresse de l'auteur:
Claudine NORMAND
25, rue Francklin
F-92600 Asnières
normand.claudine@wanadoo.fr

Hansjakob Seiler, *Linguistic Universals Research: A Synthesis*, Tübingen: Gunter Narr 2000. Language Universals Series 8.

Le sous-titre de cet ouvrage [abrégé «LUR»] peut prêter à confusion, mais les premières lignes de la 4^e page de couverture lèvent immédiatement le doute: il s'agit pour Hansjakob Seiler [abrégé HS] de présenter synthétiquement le travail sur les universaux du langage mené par l'équipe de recherche UNITYP [*Universalienforschung und Typologie*, Université de Cologne] durant les deux décennies de son existence [1973-1992] et par l'auteur dans les années qui ont suivi.

Ce livre est d'une importance exceptionnelle, mais en même temps d'un accès difficile. HS précise en effet dès les premières lignes que «la recherche sur les universaux du langage n'implique rien de moins qu'une quête de l'essence du langage, une quête qui se poursuivra assurément aussi longtemps que se perpétuera la curiosité intellectuelle des humains» (*LUR*: 11). L'originalité profonde de la démarche de HS tient à ce qu'il rejette la théorie des universaux catégoriels qui est attachée à la théorie des «Principes et Paramètres» de N. Chomsky, mais sans se rattacher pour autant à celle des universaux implicationnels développée autour de J. Greenberg¹. Pour HS, l'universel linguistique, c'est fondamentalement l'identité des principes et des mécanismes dans différents domaines fonctionnels (appelés «dimensions»), à différents niveaux d'abstraction, dans différents domaines grammaticaux (sous formes de hiérarchies), en synchronie et en diachronie et dans la comparaison de langues d'affiliation structurelle et génétique variée². De ce fait – contrairement à la tendance commune que documente par exemple le manuel de W. Croft³ dans le titre duquel *Typology* précède *Universals* – la typologie n'est pour lui qu'un outil parmi d'autres pour dégager des universaux d'un haut degré d'abstraction. Et bien qu'il présente sa recherche et celle de son équipe comme indissociables,

¹ HS rend certes hommage à Greenberg: «Our research is deeply indebted to Greenberg's pioneering work, for continua are hierarchies, and hierarchies are, in turn, chained implicational generalizations» (p. 18), mais il ajoute plus loin (p. 26): «...our views differ substantially from the prevalent view on 'universals and typology' as featured in works from the Greenberg Project and/or for those inspired by Greenberg».

² Communication personnelle et *LUR*, Section 8.17, *Universality*, pp. 195-197.

³ *Typology and Universals*. Cambridge University Press, 1990.

son rôle a clairement consisté à réordonner les données typologiques à cette fin⁴ (assisté en cela tout particulièrement par Christian Lehmann). Si *LUR* est d'un accès difficile, ce n'est donc pas parce que la terminologie en serait confuse ou l'argumentation alambiquée. Tout au contraire le corps des concepts théoriques fait l'objet d'une présentation thématique particulièrement limpide au chapitre 8 et le mode de raisonnement est extrêmement clair et se décline en quatre points :

(i) la recherche sur les universaux implique la distinction de trois niveaux : le niveau cognitif-conceptuel (donc translinguistique⁵), le niveau de la Grammaire Comparative Générale (c'est-à-dire le niveau interlinguistique de la typologie des langues) et le niveau des langues particulières ;

(ii) ce qui est principalement universel, c'est au niveau cognitif-conceptuel le jeu de deux principes fonctionnels constants, l'indicativité et la prédicativité qui, à partir d'une « catastrophe » (dans le sens où René Thom prend ce terme dans sa « morphogénèse du sens »), se développent en sens opposé sur une variété de continuums, les « dimensions » ;

(iii) mais l'universalité ne se limite pas à ce niveau translinguistique, elle est observable également au niveau élémentaire des langues particulières par l'applicabilité des mêmes principes et mécanismes entre différents domaines grammaticaux⁶ et au niveau de la Grammaire Comparative Générale par la récursivité de principes et de mécanismes à travers les langues et d'un domaine

⁴ C'est particulièrement clair dans la structure du volume 1 de la *Language Universals Series* chez Gunter Narr consacré à la dimension de l'Appréhension, dont les deux premiers tomes collectifs et typologiques (H. Seiler & Ch. Lehmann, eds. 1982, *Apprehension. Das sprachliche Erfassen von Gegenständen, Teil 1: Bereich und Ordnung der Phänomene* et H. Seiler & F.J. Stachowiak, eds. 1982, *Apprehension. Das sprachliche Erfassen von Gegenständen, Teil 2: Die Techniken und ihr Zusammenhang in Einzelsprachen*) sont suivis en 1986 d'un troisième tome de HS intitulé *Apprehension. Language, Object and Order. Part 3: The universal Dimension of Apprehension*. HS regrette par ailleurs de « s'être contenté » pour la dimension de la Participation d'une monographie introductive (« The Dimension of Participation », *Funcion* N° 7, 1988) et ne pas avoir pu synthétiser l'énorme masse de données typologiques que livre cette dimension et que l'ouvrage collectif de Seiler & Premper (1991, eds., *Partizipation, Das sprachliche Erfassen von Sachverhalten*. Language Universals Series 6) ordonne déjà de manière convaincante.

⁵ Nous adoptons « translinguistique » comme traduction du terme allemand « übereinzelsprachlich » (ou « außereinzelsprachlich ») proposé par K. Heger (littéralement « au-dessus / en dehors des langues particulières »).

⁶ Un exemple (que ne mentionne pas HS) d'un tel mécanisme général est celui du redoublement en malais qui touche aussi bien les substantifs pour l'expression du pluriel que les verbes pour celle de la répétitivité et les prépositions pour celle de la complétude.

grammatical à un autre (ainsi par ex. le principe de l'ordonnement des constituants en miroir autour d'une tête, qu'on trouve bien illustré chez J. Bybee pour le placement respectif typique des affixes dérivationnels et flexionnels ou S. Dik pour la disposition privilégiée des têtes et des constituants syntaxiques).

(iv) Enfin la démarche analytique est principalement inductive (réfutable, sémasiologique) et secondairement abductive (non réfutable, onomasiologique).

En fait la difficulté tient précisément à l'articulation entre ces deux volets de la démarche illustrés respectivement pour la dimension de l'Identification par les chapitres 5 et 6, lesquels constituent ensemble les deux tiers de l'ouvrage (p. 41-159), car le sens de l'entreprise, c'est de démontrer que «des phénomènes, considérés jusqu'à présent comme sans relations, sont en fait corrélés» (*LUR*: 158).

L'ouvrage comporte huit chapitres de longueur très inégale. Les quatre premiers ont un caractère introductif et informatif. Le chapitre 1 (Introduction) est suivi d'un brève caractérisation du projet (Chapitre 2), puis d'un tableau des autres recherches sur les universaux du langage présentant une affinité avec celles de l'équipe UNITYP. HS y souligne sa dette à l'égard d'E. Coseriu et la similarité entre sa conception du continuum et la notion de «tenseur binaire» selon G. Guillaume ainsi que les points d'accord avec l'équipe RIVALC de G. Lazard, avec K. Heger, R. Thom, B. Pottier et A. Culioli. Le chapitre 4 (*La recherche sur les universaux du langage comme travail inachevé*) donne un aperçu du programme de l'équipe UNITYP et des membres, associés et invités, qui ont contribué à sa conduite. Comme nous l'avons dit plus haut, les chapitres 5 et 6 sont entièrement consacrés à la dimension (nouvelle) de l'Identification, d'un point de vue d'abord inductif, puis abductif, tandis que le chapitre 7 revient sur sept autres dimensions étudiées précédemment par l'équipe ou spécialement par l'auteur. Enfin le chapitre 8 organise thématiquement la terminologie et l'appareil conceptuel.

Nous porterons notre attention essentiellement sur trois chapitres, le 8 parce qu'il fixe la terminologie et que HS lui-même suggère de commencer par là, et les chapitres 5 et 6, car la mise en évidence de la nouvelle dimension de l'Identification constitue l'apport essentiel de l'ouvrage par rapport aux volumes précédents de la *Language Universal Series*.

Le chapitre 8 (*Terminologie, notions et idées de base*) définit les notions de concept cognitif (commun dénominateur d'un continuum), fonction (forme généralisée de la relation entre un invariant et les variantes correspondantes), continuum, dimension (continuum du rang le plus élevé se manifestant au niveau cognitif-conceptuel), paramètres, principes fonctionnels (indicativité vs.

prédicativité), techniques, mouvements mentaux et opérations (et leur direction proactive vs. rétroactive qui permet à son tour de définir les concepts dérivés de Genèse, Essence et Prototype), aire de transition et point de renversement, iconicité et catégorialité (les catégories sont «des accidents discrets et semblables à des choses», *LUR*: 187). La distinction des trois niveaux d'analyse (§8.14) vise à saisir les voies par lesquelles l'universalité se manifeste dans les langues du monde. Pour HS, se contenter de poser des concepts cognitifs «résulterait en spéculation» tandis que se contenter de procéder par généralisation inductive «ne nous mènerait jamais aux concepts sous-jacents». On reconnaît ici en filigranes une critique de la méthode adoptée respectivement par B. Pottier et par G. Lazard, entre lesquelles HS entend adopter une position médiane. La question essentielle des interactions entre dimensions est abordée à la fin du chapitre (§8.15) sous trois angles. En premier lieu une dimension peut emprunter une technique à une autre dimension, ainsi la dimension de l'Identification emprunte à celle de la nomination la technique de la composition et à celle de l'Appréhension celle du marquage en genre. Ensuite certaines constructions, par ex. nom abstrait + construction au génitif (*the destruction of the city*) sont pluri-fonctionnelles, c'est-à-dire qu'elles sont analysables à l'aide du filtre de plusieurs dimensions (ici la Possession, la Participation et l'Appréhension). Enfin les dimensions se laissent ordonner en trois groupes: le premier concerne la constitution d'une entité, le second les relations entre entités et le troisième la mise en perspective temporelle et modale des situations. A notre avis, cette hiérarchisation des dimensions présente une affinité évidente avec le modèle stratifié de grammaire fonctionnelle proposé par S. Dik et K. Hengeveld qui hiérarchise les termes (représentations d'entités), les prédicats (représentations de propriétés et de relations), les prédications (représentations de procès), les propositions (prédications dotées d'une valeur de vérité) et les «clauses» (propositions dotées d'une force illocutoire)⁷.

Le chapitre 5 introduit inductivement la nouvelle dimension de l'Identification qui relève avec l'Appréhension, la Nomination et la Numération du premier groupe de dimensions centré sur les entités. HS argumente en faveur de l'extrapolation de cette dimension à partir d'un nombre réduit de langues «bien connues et analysées extensivement». Il se fonde sur l'allemand moderne pour l'ordre des épithètes, le grec ancien pour la typologie des déterminants nominaux et spécifiquement la notion d'article connecteur, le tolai (Nouvelle-Guinée) pour l'ordonnement des constituants du syntagme nominal et particulière-

⁷ Cf. Dik, S. (1997), *The Theory of Functional Grammar* (2 volumes). Berlin: De Gruyter.

ment la notion de particule connectrice, le samoan (polynésien) pour la répartition pré- et post-nucléaire des constituants adnominaux et le cahuilla (uto-aztèque) pour la manifestation intralexicale de l'Identification (par préfixation verbale des relations subjectales et objectales). L'idée essentielle qui se dégage de ce chapitre est que ces phénomènes a priori faiblement corrélés entre eux s'analysent en termes de continuums qui se laissent intégrer dans un tableau cohérent et que les paramètres des techniques qui jalonnent la dimension de l'Identification «motivent la dynamique du continuum en déterminant des extrêmes et cela sans aucun engagement à une implémentation catégorielle particulière» (*LUR*: 141).

A partir des données réfutables du chapitre 5, HS bâtit abductivement au chapitre 6 la dimension universelle de l'Identification. Six techniques la jalonnent autour d'un «concept nucléaire» (zone de renversement du continuum) représenté par les noms composés et dérivés. A un extrême, la technique de la Caractérisation (par propositions relatives, constructions participiales et appositions) présente un maximum de prédicativité (identification par le contenu) et un minimum d'indicativité (identification par référence), à l'autre extrême la technique de la Deixis (par démonstratifs locaux, pronoms démonstratifs et articles) présente le profil exactement inverse. Entre ces deux extrêmes, la prédicativité décroît et l'indicativité croît de la Localisation et la Qualification vers la Dépendance ('appurtenance') et la Quantification. L'espace manque pour élucider la pertinence de ce continuum, des positions discrètes que représentent les techniques et des ancrages morphosyntaxiques et morpholexicaux que spécifient les paramètres (cf. schéma 6.2.3 p. 149). L'essentiel est que «l'identité de fonction et de mouvements opérationnels à travers différents niveaux d'abstraction révèle une propriété fractale du langage et constitue sa véritable universalité» (*LUR*: 159).

Adresse de l'auteur:
Jacques FRANÇOIS
Université de Caen
1bis, Villa du Sentier
F- 92270 Bois-Colombes

La page 100 des *Cahiers Ferdinand de Saussure*, vol. 53
a malheureusement disparu à l'impression.

Vous la trouverez au verso.

- Humboldt, W. von (1998). *Über die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues und ihren Einfluss auf die geistige Entwicklung des Menschengeschlechts*, Schöningh, Paderborn, München, Wien, Zürich.
- Kant, I. (1964). *Anthropologie in pragmatischer Hinsicht*, in: I. Kant, *Werke in sechs Bänden*, Band 6: Schriften zur Anthropologie, Geschichtsphilosophie und Pädagogik, Insel, Frankfurt/M.
- Kant, E. (1979). *Anthropologie du point de vue pragmatique*, J. Vrin, Paris.
- Lavater, J. C. (1781-1803). *Essai sur la physiognomonie, destiné à faire connaître l'homme et le faire aimer*, 4 volumes, La Haye.
- Lavater, J.C. (1979). *La physiognomonie ou l'art de connaître les hommes, L'âge d'homme*, Lausanne.
- Lepetit, B. (1995). «L'histoire prend-elle les acteurs au sérieux?», in: *Espaces-Temps*, 59-60-61.
- Lévinas, E. (1992). «Entretien avec F. Poirié», in: F. Poirié, *Emmanuel Lévinas*, La Manufacture, Besançon.
- Lichtenberg, G.C. (1970). «Über Physiognomik wider die Physiognomen. Zu Beförderung der Menschenliebe und Menschenkenntnis», in: G.C. Lichtenberg, *Ausgewählte Werke*, Band 2, Büchergilde Gutenberg, Frankfurt/M., Wien, Zürich.
- Neuberg, M. (1993). *Philosophie de l'action: contribution critique à la théorie analytique de l'action*, Académie royale de Belgique, Bruxelles.
- Niekerk, C. (1995). «'Individuum est ineffabile': Bildung, der Physiognomikstreit und die Frage nach dem Subjekt in Goethes Wilhelm-Meister-Projekt», in: *Colloquia Germanica, Internationale Zeitschrift für Germanistik*, Band 28.
- Saltzwedel, J. (1993). *Das Gesicht der Welt. Physiognomisches Denken in der Goethezeit*, Fink, München.
- Sauter, C. (1989). *Wilhelm von Humboldt und die deutsche Aufklärung*, Duncker & Humblot, Berlin.
- Schnädelbach, H. (1983). *Philosophie in Deutschland 1831-1933*, Suhrkamp, Frankfurt/M.
- Taylor, C. (1995). «Suivre une règle», in: *Critique*, août-septembre, N° 579/580.
- Trabant, J. (1992). *Humboldt ou le sens du langage*, Mardaga, Liège.

ANNONCE

Le comité du Cercle organise pour mars 2002 une rencontre scientifique, dont le programme est en cours d'élaboration. Les travaux, consacrés à la confrontation entre les recherches actuelles des participants et la linguistique saussurienne, auront lieu les 22 mars (l'après-midi) et 23 mars (le matin) à Genève. Les personnes intéressées y sont cordialement invitées. Elles trouveront en temps opportun, sur le site Internet du Cercle, des informations concernant cette manifestation.

CFS 54 (2001)

TABLE DES MATIÈRES

I	CHRONIQUE	1
II	ACTES DU COLLOQUE INTERNATIONAL «CHARLES BALLY» DE LA STYLISTIQUE A LA LINGUISTIQUE GÉNÉRALE	3
	René AMACKER, Charles Bally juge de la <i>Grammaire des fautes</i> d'Henri Frei	5
	Pierre CAUSSAT, Charles Bally face à la psychologie allemande de la fin du siècle: le passage complexe et continu de la substance à la fonction	21
	Sylvie DURRER, Note sur la politesse selon Charles Bally	43
	Rudolf ENGLER, Entre Bally, Spitzer, ... Saussure	61
	Claire-Antonella FOREL, Une base de données pour servir à la connaissance des inédits de Charles Bally	83
	Anne-Marguerite FRÝBA-REBER, La revanche de la stylistique: hommage d'Albert Secheyaye à son prédécesseur et ami Charles Bally	125
III	ACTES DU COLLOQUE INTERNATIONAL «FERDINAND DE SAUSSURE ET L'INTERDISCIPLINARITÉ DES SCIENCES DU LANGAGE»	145
	FERDINAND DE SAUSSURE ET L'INTERDISCIPLINARITÉ DES SCIENCES DU LANGAGE. INTRODUCTION AU COLLOQUE	147
	Simon BOUQUET, Linguistique et sémiologie: le projet de Saussure et l'interdisciplinarité	155

Claudine NORMAND, De quelques effets de la théorie saussurienne sur une description sémantique	163
François RASTIER, Du signe aux plans du langage	177
Jean-Michel ADAM, Discours et interdisciplinarité Benveniste lecteur de Saussure	201
Christian STETTER, Am Ende des Chomsky-Paradigmas – zurück zu Saussure?	219
Jürgen TRABANT, Signe et articulation La solution humboldtienne d'un mystère saussurien	269
Ludwig JÄGER, Neurosemiologie Das transdisziplinäre Fundament der Saussureschen Sprachidee . .	289
IV ARTICLES	339
Felice CIMATTI, What is an Object? On the Relationship between Language, Attention and Things	341
Marina DE PALO, Memoria e significato Linguistica e psicologia intorno a Saussure	359
Emanuele FADDA, Le lieu théorique de la sémiologie de L. J. Prieto Note sur la présence de Saussure dans la sémiologie actuelle	385
V DOCUMENTS	405
F. de Saussure: Predavanja iz splošnega jezikoslovja, Ljubljana: Studia humanitatis, 1997. Dubravko Škiljan: «Pogovor» [Postface]: Le silence créatif de Ferdinand de Saussure	407
Ferdinand de Saussure, <i>CURS DE LINGVISTICĂ GENERALĂ</i> , publicat de Charles Bally și Albert Sechehaye, în colaborare cu Albert Riedlinger, Ediție critică de Tullio de Mauro, Traducere și cuvânt înainte de Irina Izverna Tarabac, POLIROM, 1998	427
De la cohésion et de la fluidité de la langue Textes inédits (1908-1943) de Charles Bally et d'Albert Sechehaye édités par Anne-Marguerite FRÝBA-REBER	429
VI COMPTES RENDUS	489
Patrick SÉRIOT, <i>Structure et totalité</i> . Les origines intellectuelles du structuralisme en Europe centrale et orientale (C. NORMAND) . .	491
Hansjakob SEILER, <i>Linguistic Universals Research: A Synthesis</i> (J. FRANÇOIS)	503
<i>Errata du Cahier 53</i>	509
<i>Annonce</i>	511

Mise en pages:
Nadine Casentieri, Genève

Dernières publications DROZ

Jacques Monfrin, *Etudes de Philologie Romane*

2001, XII-1044 p., CHF 150.–

ISBN: 2-600-00-00470-X

Publications Romanes et Françaises, 230

Héritier de Paul Meyer par sa formation, sa passion du document, l'ampleur et la diversité de ses connaissances, ses fonctions académiques, Jacques Monfrin (†1998) a dominé de son autorité la philologie romane en France pendant de nombreuses années. Il restera comme une figure marquante de la discipline. Ce volume rassemble trente-neuf études parues entre 1954 et 1998. On y retrouvera l'exigence intellectuelle et la largeur de vue qui lui étaient propres. On y verra comment la philologie la plus érudite peut s'épanouir en histoire de la culture, pour peu qu'on sache lui poser les bonnes questions.

Joachim Du Bellay, *La Deffence, et illustration de la langue françoise (1529)*

Edition et dossier critiques par Jean-Charles Monferran

2001, 416 p., CHF 52.–

ISBN: 2-600-00647-8

Textes Littéraires Français, 543

Monument de l'histoire des lettres, objet de controverse à travers les siècles et, dans le même temps, objet fossilisé par la tradition académique, *La Deffence, et illustration de la langue françoise* exigeait une nouvelle édition. Le présent travail replace l'ouvrage dans les conditions de sa publication et de sa réception, tente de lui rendre sa déroutante provocation et son originalité foncière. C'est pourquoi l'édition originale de 1549 de *La Deffence*, avec son orthographe et sa ponctuation primitives, a été choisie. C'est aussi pourquoi au texte même de Du Bellay sont joints le *Dialogo delle lingue* de Sperone Speroni, sa source cachée, et l'ensemble des documents relatifs à la première réception (polémique) de *La Deffence*.

Jérôme Meizoz, *L'âge du roman parlant (1919-1939). Ecrivains, critiques, linguistes et pédagogues en débat*. Préface de Pierre Bourdieu

2001, 512 p., CHF 70.–

ISBN: 2-600-00497-1

Histoire des Idées et Critique Littéraire, 392

Dans cette étude, Jérôme Meizoz montre comment durant l'entre-deux guerres, dans l'aire francophone, se met en place un roman parlant. Cette innovation trop peu remarquée jusqu'ici, engage une voie capitale du roman au XX^e siècle: le récit s'y fait passer pour un bouche-à-oreille immédiat et parvient à occulter la médiation de l'écrit. Par le biais des nouvelles poétiques de l'oral, les romanciers, de Louis-Ferdinand Céline à Louis Aragon, de Jean Giono à Raymond Queneau, Blaise Cendrars, C.F. Ramuz ou Henry Poulaille, tiennent sur la langue littéraire un discours critique, contre l'étroitesse normative de la grammaire traditionnelle. Le récit oralisé va ainsi susciter, durant deux décennies, de vifs débats entre écrivains et critiques, mais aussi entre grammairiens (Thérive, Hermant), linguistes (Bally, Vendryès, Frei) et pédagogues (Freinet).